



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

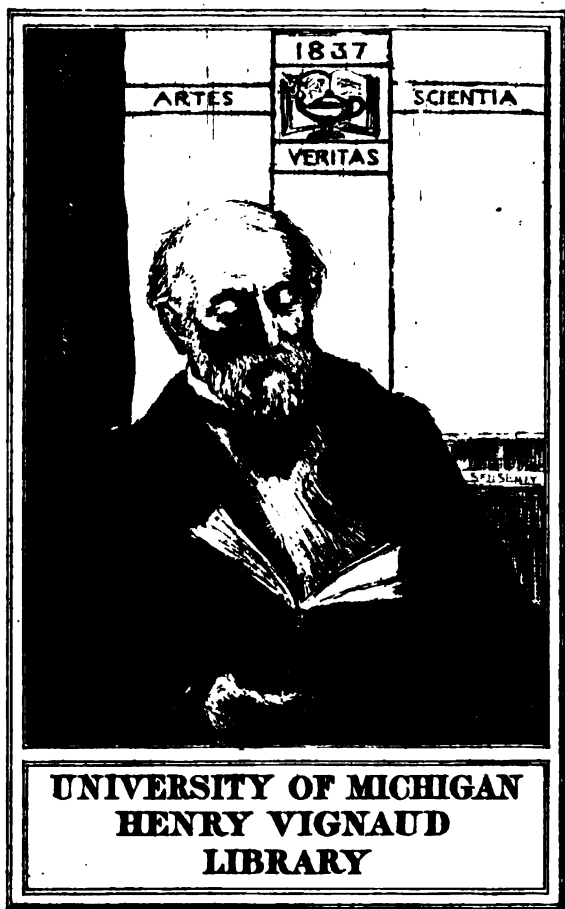
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

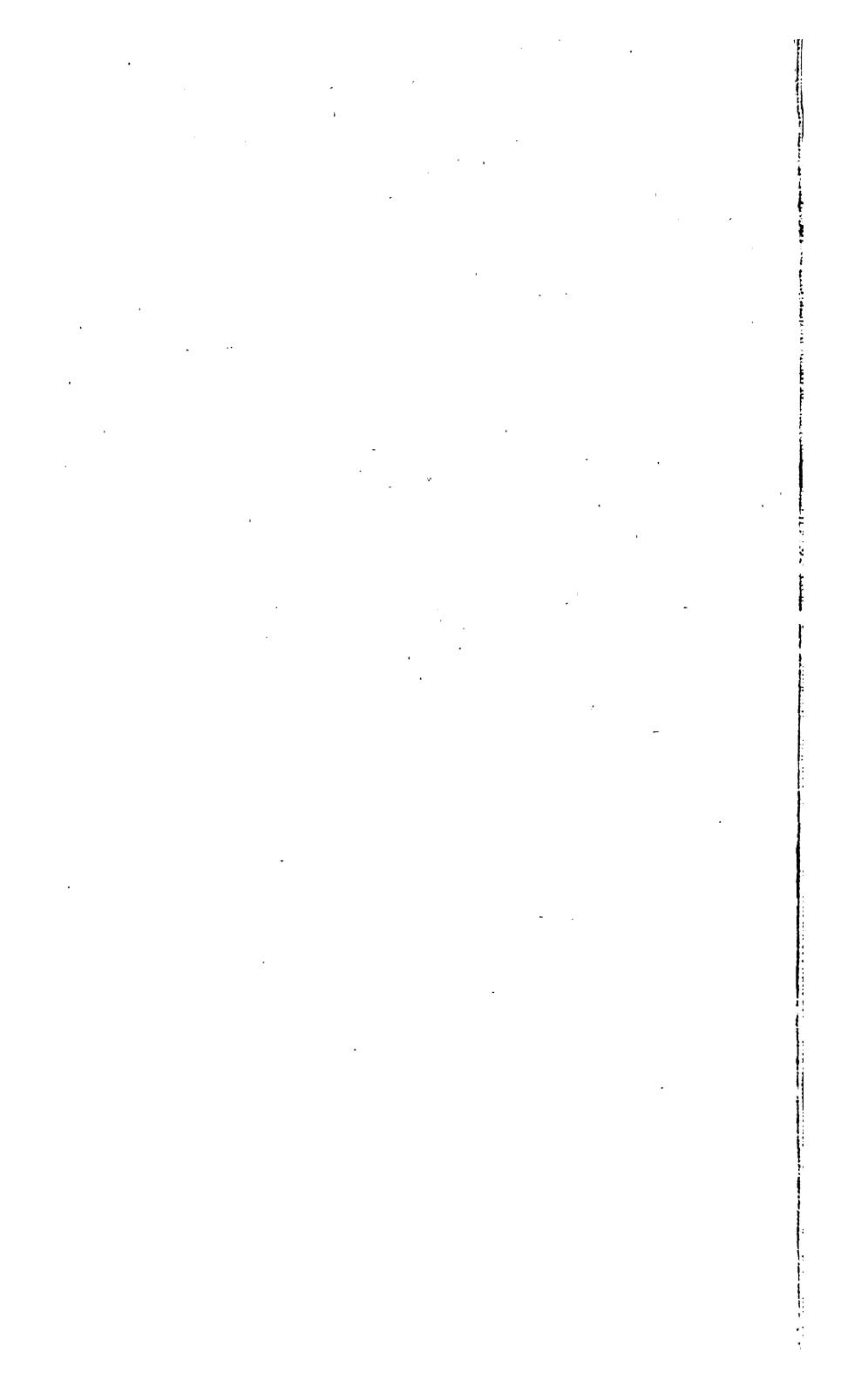
À propos du service Google Recherche de Livres

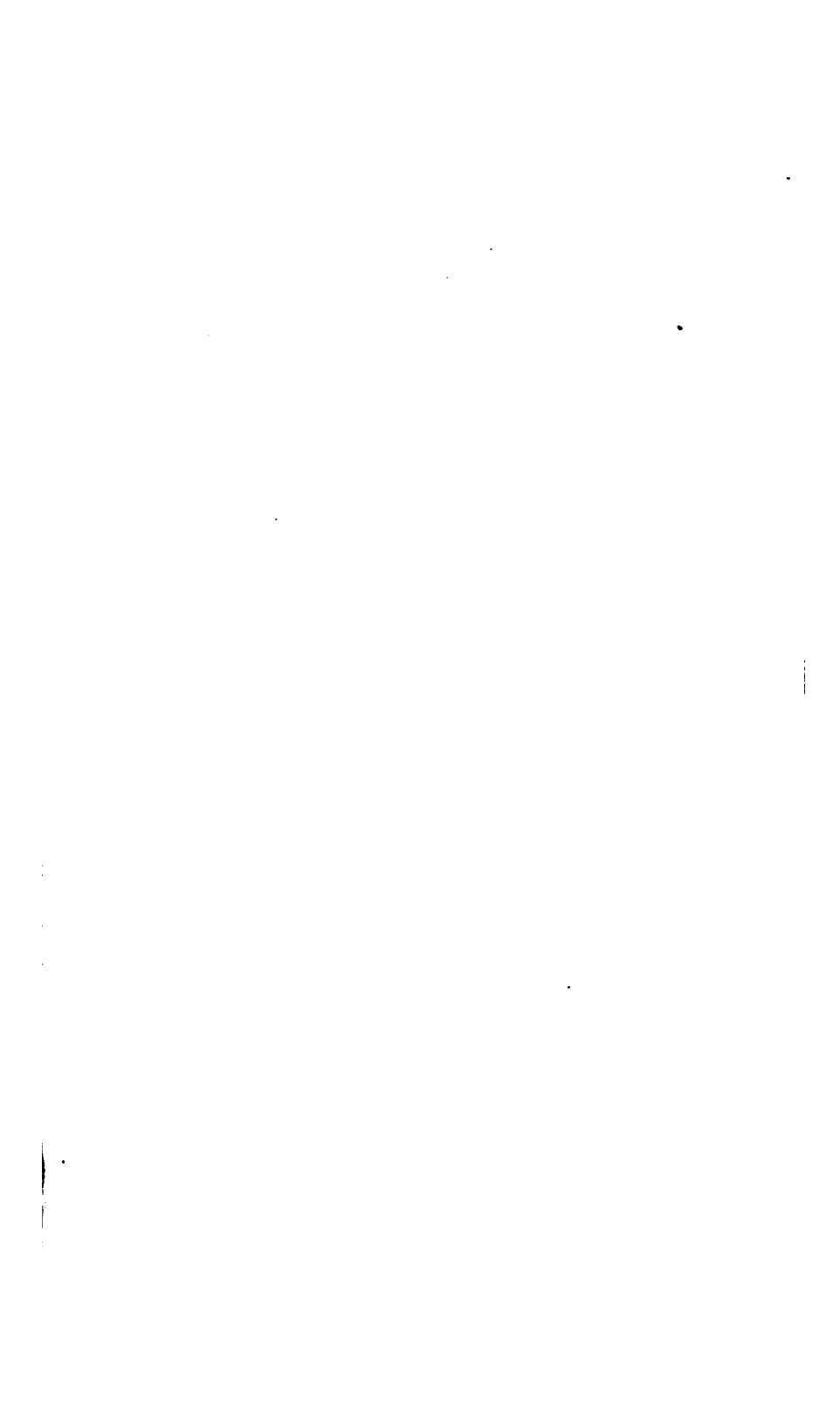
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DF
551
L442
1824

Vignaud





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

TOME XVII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

DF
551
L442
1824

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU. *Charles*

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTièrement, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

ET CONTINUÉE

PAR M. BROSSET J^r,
Jr

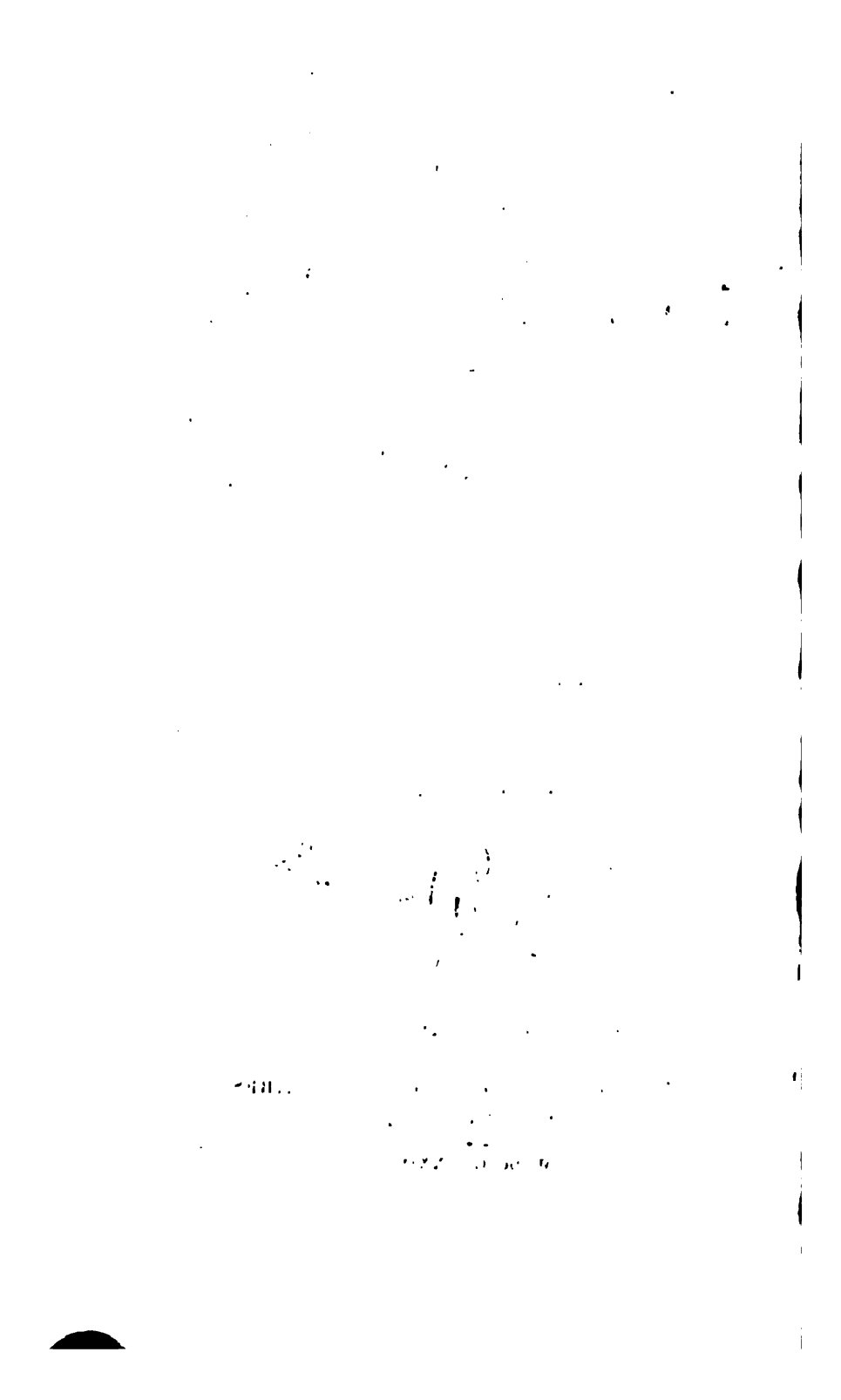
MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME XVII.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

•••••
M. DCCC. XXXIV.



HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE XCIII.

- i. Commencement du règne d'Alexis. ii. Caractère d'Euphrosyne, femme d'Alexis. iii. Couronnement d'Alexis. iv. Nouvel imposteur qui se dit fils de Manuel. v. Quatrième croisade. vi. Guerre des Bulgares. vii. Asan assassiné. viii. Ivan se réfugie à la cour de l'empereur. ix. Guerre des Turks. x. Henri, empereur d'Occident, exige un tribut de l'empereur grec. xi. Lâche soumission d'Alexis. xii. Pirateries de Caphyre. xiii. Troubles dans la cour de Constantinople. xiv. Complot contre Euphrosyne. xv. Vaine expédition contre les Valaques et les Bulgares. xvi. Euphrosyne disgraciée recouvre son crédit. xvii. Disgrace de Constantin Mésopotamite. xviii. Guerre du sultan d'Icône. xix. Maladie d'Alexis. xx. Irruption des Valaques. xxi. L'empereur marche contre Chryse. xxii. Attaque de Prosaque. xxiii. Mariage des deux filles de l'empereur. xxiv. Révolte d'Ivan. xxv. Ivan pris par perfidie. xxvi. Conduite hardie d'Euphrosyne. xxvii. Kaï-Khosro, chassé de ses états, implore en vain le secours d'Alexis. xxviii. Irruption des Comans. xxix. Histoire du banquier Calomode. xxx. Révolte du peuple de Constantinople contre un mauvais magistrat. xxxi. Jean-le-Gros proclamé empereur et mis à mort. xxxii. Piraterie de l'empereur. xxxiii. Dangers que court Alexis sur mer et sur terre. xxxiv. Aventures d'Eudocie, fille d'Alexis. xxxv. Succès de Joannice contre l'Empire. xxxvi. Révolte de Camyze et de Spyridonace.

xxxvii. Cinquième croisade. xxxviii. Foulques, curé de Neuilly, prêche la croisade. xxxix. Innocent exhorte en vain Alexis. xl. Indulgences et autres secours accordés aux croisés. xli. Grand nombre de seigneurs prennent la croix. xlii. Mesures que prennent les croisés, xliii. Les députés traitent avec les Vénitiens, xlii. Boniface de Montferrat élu chef de la croisade. xlv. Les croisés à Venise. xlv. Alexis, fils d'Isaac, a recours aux croisés. xlvii. Départ de la flotte. xlviii. Prise de Zara. xlix. Sanglante querelle entre les Français et les Vénitiens. l. Mécontentement du pape. li. Envoyés du jeune Alexis. lii. L'usurpateur Alexis s'adresse au pape. liii. Le pape s'oppose en vain au dessein d'attaquer Constantinople.

ALEXIS III L'ANGE, dit COMNÈNE.

AN 1195.

1.

Commence-
ment du
règne
d'Alexis.
Nicet. l. i.
c. 1.

ISAAC, trahi par ceux qu'il avait comblés de faveurs, devait apprendre au nouveau prince que les bienfaits ne peuvent retenir dans le devoir que ceux qui les méritent ; mais un crime dont on profite ne donne que de faibles leçons. Alexis se flatta d'attacher pour toujours à sa personne, et les chefs de la conjuration, et les soldats mêmes qui s'étaient déclarés pour lui au premier signal de la révolte. Il commença par répandre à pleines mains l'argent de la caisse militaire. Cette source étant épuisée, il prodigua les pensions sur les meilleurs fonds du domaine, sur les recettes des deniers publics. Toutes les requêtes, quelque déraisonnables, quelque effrontées qu'elles fussent, étaient signées aussitôt que présentées. Il ne lui restait plus à

distribuer que les dignités de l'Empire ; il les abandonna, les yeux fermés, à tous ceux qui osèrent y prétendre, sans avoir égard ni au mérite, ni à la naissance, ni aux services passés. L'impudence à demander valait tous les titres. Cette profusion insensée avilissait les dignités mêmes, et étouffait le sentiment de reconnaissance dans ceux qui, croyant les mériter, se trouvaient moins honorés de leur promotion nouvelle que dégradés par l'indignité de leurs collègues. Après s'être ainsi dépouillé lui-même, et mis hors d'état de continuer la guerre, il laissa ses soldats prendre leur congé, et les Barbares en liberté de ravager la Thrace. Pour lui, comme si son retour n'eût été qu'un voyage de plaisir, il revint à Constantinople à petites journées, s'arrêtant à loisir dans tous les lieux de son passage où il trouvait quelque amusement. Sa femme, Euphrosyne, lui préparait une magnifique entrée. Quoique le peuple de Constantinople pût être jaloux que les soldats l'eussent prévenu, il applaudit cependant par une acclamation générale au choix qu'ils avaient fait. Une partie des sénateurs plaignaient en silence le sort d'Isaac, et n'osaient découvrir leurs sentiments. Mais lorsque Euphrosyne prit possession du grand palais, le bas peuple, qui ne peut souffrir dans ses maîtres les vices qu'il se permet à lui-même, mal disposé à l'égard de la princesse, dont les mœurs n'étaient pas sans reproche, accourut à la place publique, et s'emporta en invectives contre la nouvelle impératrice. On crut de toutes parts *Plus de Comnènes : c'est une race épuisée dont il ne sort plus que des tyrans ; plus d'Angeles, famille stérile, qui ne produit que des avortons. Mais, plus embarrassés à choisir qu'à rejeter le choix déjà fait,*

ils proclamèrent empereur un astrologue nommé Alexis Contostéphane, qui crut avoir pour lui le suffrage des planètes. Son illusion ne fut pas longue. Les seigneurs enfermés dans le palais avec Euphrosyne sortent à la tête de leurs domestiques, fondent sur cette multitude désarmée, la dissipent en un moment, se saisissent de son idole et la jettent dans un cachot.

II.
Caractère
d'Euphro-
syne, femme
d'Alexis.

Nicet. l. 1, c. 3.
Ducange,
Fam. Byz. p.
205.

Euphrosyne contribua plus qu'Alexis même à procurer la couronne à son mari, par ses intrigues, et à l'assurer sur sa tête. Elle était petite-fille de Grégoire Camatère, qui, sous le règne du premier Alexis, s'était, par son mérite, élevé d'une famille obscure jusqu'à la charge de grand-trésorier. Le mariage de cet aïeul avec une princesse de la maison de Ducas avait fait prendre à Euphrosyne le nom de Ducène. Elle avait toutes les qualités aussi brillantes que dangereuses dans son sexe : une ame ferme et hardie, un courage viril, une éloquence pleine de force et de graces, une beauté qu'elle savait rendre plus piquante par les recherches du luxe et par l'enjouement de son esprit. Sans autre religion que celle de la politique, elle était peu délicate sur les principes de l'honneur, qu'une philosophie effrontée lui faisait mépriser comme un préjugé vulgaire, sacrifiant tout à ses vues ambitieuses, jusqu'à sa propre personne. Indépendante de son mari, qui semblait fermer les yeux sur ses galanteries, elle partageait hardiment avec lui toute l'autorité souveraine, donnant des ordres sans le consulter, quelquefois même contraires à ceux qu'il avait donnés, en sorte que l'Empire avait deux maîtres, souvent peu d'accord ensemble. Dans les audiences des ambassadeurs, elle paraissait sur un trône à part, qui surpas-

sait en magnificence celui de l'empereur, avec un superbe ornement de tête et un grand collier des plus éclatantes pierreries. Séparée d'habitation, elle recevait les adorations des courtisans, qui, du palais de l'empereur, allaient porter à celui de l'impératrice des hommages encore plus humbles. Les parents mêmes du prince, revêtus des premières dignités, briguaient sa faveur par les offices les plus serviles, jusqu'à la porter dans sa litière, que sa hauteur, ainsi que l'or et les pierreries dont elle était chargée, rendaient fort pesante : ils méritaient, par leur bassesse, de périr sous le fardeau, comme l'empereur, par sa honteuse insensibilité, se rendait digne du mépris de tout l'Empire.

La nouvelle impératrice gagna par argent, tant dans le sénat que dans les magistratures, ceux qui paraissaient peu favorables à la révolution. Le clergé fit acheter son suffrage, mais il ne le vendit pas chèrement. Un prêtre monta dans le jubé de Sainte-Sophie, et, malgré le patriarche, qui ne voulait pas se rendre si aisément, il déclara Alexis empereur. Enfin, le patriarche se soumit, et toute la ville courut au palais se prosterner devant l'impératrice, qui prodiguait les caresses les plus séduisantes. Il n'en coûta pas une goutte de sang, et la soumission universelle prévint l'arrivée du prince. Dès qu'il se fut rendu au palais, il en fit ouvrir les portes, et se montra au peuple avec un visage tranquille et serein. Les courtisans ainsi que lui avaient déjà oublié son crime, et leurs flatteries outrées les rendirent ridicules au peuple, qui ne perd pas sitôt la mémoire des forfaits. Plusieurs gémissaient en secret; ils ne pouvaient voir sans soupirer le

III.
Couronne-
ment
d'Alexis.
Nicet. l. 1,
c. 2.

nouveau prince revêtu des ornements de son frère, et cette usurpation dénaturée leur semblait être le présage des derniers malheurs. Il se fit couronner, selon l'usage, dans l'église de Sainte-Sophie. On fut frappé de ce qui lui arriva au sortir de l'église, comme du plus sinistre pronostic. On lui avait amené un beau cheval arabe : cet animal, comme s'il eût été saisi d'horreur, frémissant, dressant les oreilles, détournant la tête, s'élevant sur les pieds de derrière, refusa long-temps de le recevoir sur son dos ; et, lorsqu'à force de caresses et de manège de la part des écuyers, l'empereur fut venu à bout de le monter, le cheval ne le sentit pas plus tôt, qu'il se cabra et le jeta par terre si rudement, que sa couronne en fut brisée. Cependant Alexis n'en reçut aucun mal, et sa chute ne blessa que l'imagination du peuple.

17.
Nouvel im-
posteur qui
se dit fils de
Manuel.

Dédaignant le nom d'Ange, soit qu'il ne le crût pas assez noble, soit pour faire oublier son frère, il prit celui de Commène. On s'attendait que, pour justifier son usurpation, il allait relever l'honneur de l'Empire et réparer les pertes que l'incapacité de son frère avait causées. Mais, au lieu de songer à repousser les Barbares, qui insultaient en liberté les villes et ravageaient les campagnes de Thrace, dès qu'il se vit revêtu de la pourpre, ébloui lui-même de la splendeur qui l'environnait, il s'endormit dans l'indolence, laissant écouler de ses mains tous les trésors de l'Empire, jusqu'à ce qu'enfin, réveillé par le bruit des séditions et des guerres, il s'aperçut trop tard qu'il manquait des fonds nécessaires pour se mettre en état de défense. Il n'y avait pas encore trois mois qu'il était sur le trône, lorsqu'un Cilicien hardi prit le nom d'Alexis, fils de

Mantrel; et, marchant sur les traces du premier imposteur qui avait déjà joué ce rôle quatre ans auparavant, il alla implorer l'assistance du sultan d'Ancyre. Le sultan le reçut à bras ouverts; non pas qu'il fût dupe de la fourberie, mais il était bien aise de susciter des embarras à l'empereur grec, pour lui vendre son amitié à plus haut prix. Le faux Alexis, soutenu des Turks, ne tarda pas à piller la frontière, et l'empereur fit partir des troupes sous la conduite d'un eunuque son chambellan, nommé Éonopolite : celui-ci n'ayant rien fait voir que son incapacité, l'empereur résolut de marcher lui-même, et d'entamer en même temps une négociation secrète avec le sultan d'Ancyre. Le prince turk y prêta volontiers l'oreille, mais il demandait cinq cents livres pesant d'argent monnayé, et une pension annuelle de trois cents livres, avec quarante pièces d'étoffes de soie de la fabrique de Thèbes, en Béotie, renommée alors pour ces sortes d'ouvrages. Ces propositions paraissant exorbitantes, l'empereur passa en Asie; et, quoiqu'il ne trouvât sur sa route que des peuples soumis en apparence; il s'aperçut cependant qu'ils n'étaient pas moins favorables à l'imposteur, et que le succès de ses armes déciderait seul de la préférence. Il se trouvait même des gens assez hardis pour faire en sa présence l'éloge de son rival, dont ils relevaient la bonne mine, la haute taille, la force et l'adresse à manier un cheval. Alexis, peu capable de soutenir la majesté impériale, entra en contestation avec eux, et plaidait sa cause. Enfin, voyant que sa présence ne lui donnait aucun avantage, il brûla quelques châteaux qui tenaient pour le rebelle, et reprit le chemin de Constantinople, laissant en Cilicie Ma-

nuel Cantacuzène. Ce général, aussi peu instruit que son maître, n'osa marcher contre l'ennemi, dont l'armée croissait tous les jours par le secours des Turks; et cette guerre paraissait devoir être funeste, sans un événement imprévu qui la termina. Le faux Alexis fut assassiné par un des siens, dans un château où il passait la nuit.

v.
Quatrième
croisade.
Herold.
contin.
Guill. Tyr.
l. 2, c. 17,
18, 19.
Maimbourg,
Hist. des
crois. l. 7.

Occupé à se débarrasser de cet imposteur, Alexis ne fit aucune opposition à la marche d'une armée allemande, qui traversait les terres de l'Empire pour aller secourir les chrétiens de Palestine. Le pape Célestin III. avait formé une nouvelle croisade, que l'on compte ordinairement pour la quatrième. La guerre que les rois de France et d'Angleterre se faisaient alors avec acharnement les empêcha d'y prendre part. Mais l'empereur Henri VI, qui travaillait de toutes ses forces à s'emparer du royaume de Naples et de Sicile, sur lequel il avait des droits par sa femme Constance, fille du roi Roger, profita de cette conjoncture pour achever la conquête. Il mit sur pied trois armées : il en conduisit une en Italie, où il s'empara des places qui restaient encore aux Normands, et détruisit par toute sorte de cruautés la race illustre de Tancred de Hauteville, qui régnait avec gloire depuis cent cinquante ans. La mort le surprit à Messinè avant qu'il passât en Syrie. Mais il avait déjà envoyé un corps de troupes par mer en Palestine, sous la conduite de Valeran de Limbourg et de Conrad, évêque de Witzbourg. Le troisième corps d'armée, sous le commandement de Conrad, archevêque de Mayence, et d'un grand nombre de princes allemands, prit la route de terre jusqu'à Constantinople, sans rencontrer aucun obstacle. Alexis prêta même des

vaisseaux pour conduire les croisés au port d'Antioche. Les Grecs prirent si peu de part au reste de cette expédition, que leurs historiens n'en font aucune mention. Il me suffira de dire qu'après de hauts faits d'armes et de brillantes victoires, cette croisade fut aussi inutile que les deux précédentes, et que la mort de l'empereur Henri rappela en Europe, au bout de trois ans, les princes allemands, qui ne laissèrent en Palestine que la mémoire de leur courage ¹.

Pendant la révolution qui donnait à l'Empire un nouveau maître, les Bulgares et les Valaques s'étant avancés jusqu'à Serres en Macédoine, avaient taillé en pièces ce qu'ils avaient trouvé de troupes grecques, fait prisonnier leur chef Aspiétés, et pris plusieurs châteaux. De retour ensuite en leur pays avec quantité de butin, ils avaient répondu avec hauteur aux députés que leur envoyait Alexis pour traiter de la paix, proposant des conditions si honteuses qu'on ne pouvait les accepter sans flétrir à jamais l'honneur de l'Empire. L'empereur, irrité de leur insolence, fit partir avec une nombreuse armée son gendre Isaac, auquel il avait donné le titre de sébastocrator. Ce prince avait quelque réputation dans la guerre; et le succès de l'entreprise d'Alexis en détrônant son frère, donnait aux Bulgares une grande idée du nouvel empereur. On avertissait Asan qu'il ne devait pas s'engager légèrement dans une guerre contre un ennemi tout autrement redoutable que l'empereur Isaac. Asan, qui connaissait mieux Alexis, répondait qu'il ne fallait pas juger du

An 1196.

VI.
Guerre des
Bulgares.
Nicet. l. 1,
c. 4.

¹ Voyez pour cette croisade le livre ix de l'Histoire des croisades de M. Michand, t. II.—B.

mérite du nouveau prince par un succès qu'il ne devait qu'au mépris que l'ancien s'était attiré : « Il y a, » disait-il, assez long-temps que nous combattons les Grecs, pour connaître ceux d'entre eux qui se distinguent par leur valeur : avez-vous jamais vu Alexis dans les batailles ? Qui de vous a-t-il blessé de sa main ? A qui a-t-il fait prendre la fuite ? Pensez-vous que, sur le trône, il soit plus redoutable qu'il ne l'était à cheval ? Sur quel fondement le croyez-vous plus courageux que son frère ? » Et leur montrant sa pique, où pendaient divers rubans à la manière des Bulgares : « Voyez ces rubans, leur disait-il, ils vous paraissent plus beaux les uns que les autres, parce qu'ils sont de diverses couleurs : ils sont cependant du même fil, et travaillés par le même ouvrier. Il en est de même d'Isaac et d'Alexis ; l'un réduit à l'obscurité, l'autre revêtu de la pourpre, tous deux nés dans le même pays et sortis du même père. Allons ; avec courage, combattre les Grecs tant de fois vaincus ; ils se sont fait encore depuis peu un nouvel ennemi, c'est Dieu même, en se révoltant contre leur prince légitime. » Après avoir ainsi relevé le courage de ses soldats, Asan marche vers Amphipolis. Il laissa d'abord prendre au général ennemi quelque léger avantage, pour aiguillonner sa témérité. Il n'en fallut pas plus à Isaac, jeune et présomptueux, pour se juger invincible. Sans se faire instruire des forces des Bulgares, dès qu'il apprend qu'ils ravagent le territoire de Serres, il fait sonner la trompette, monte à cheval, et, courant le premier à toute bride l'espace de deux lieues, suivi de toute sa cavalerie et de son infanterie qui arrive hors d'haleine, sans donner un moment de repos

à ses troupes, il charge l'ennemi, et ne s'aperçoit des embûches où il se trouve enveloppé que lorsqu'il ne peut plus échapper. La plus grande partie de son armée est taillée en pièces, l'autre se sauve à Serres. Il est pris lui-même par un soldat patzinace, qui, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon, le cache d'abord avec soin ; mais Asan en est averti, et se l'étant fait amener, il le garde dans les fers.

Après cette victoire, qui ne laissait plus de Grecs dans ce pays, Asan retourna en Bulgarie, où il trouva la mort qu'il avait bravée en tant de batailles. Il avait admis dans sa familiarité la plus intime un officier nommé Ivan, qui lui ressemblait par le dérèglement de ses mœurs et par une audace déterminée. Le sébatorator prisonnier le crut propre à lui procurer la liberté. Dans ce dessein, il l'excitait en secret à se défaire d'Asan, lui représentant que la mort de ce tyran lui donnerait la couronne de Bulgarie. Il lui promettait en mariage sa fille Théodora, et le secours de l'empereur. Ivan, tout ambitieux qu'il était, n'avait pas encore cédé à ses sollicitations, lorsque Asan lui-même, par son imprudence, précipita sa perte. Il découvrit que la sœur de sa femme vivait avec Ivan en commerce de débauche. Fier, et outré de colère, il manda Ivan dès la nuit suivante. Ivan se doutant bien qu'un tel ordre, donné à pareille heure, n'annonçait rien que de fâcheux, remet au lendemain. Asan renvoie aussitôt, et lui fait dire qu'il est étonné de sa désobéissance, qu'il vienne sur-le-champ. Les réflexions du coupable, dans cet intervalle, lui avaient fait soupçonner la cause de cet empressément. Il consulte ses amis, qui lui conseillent d'aller au palais avec une épée sous sa robe ;

VII.
Asan
assassiné.
Nicet. l. 1,
c. 5.

S'il se contente, lui disent-ils, de vous faire des reproches, vous tâcherez de l'apaiser par une humble soumission; s'il s'emporte et se dispose à prendre des voies de fait, prévenez cet homme violent et sanguinaire; mais songez à ne lui porter aucun coup qui ne soit mortel. Ivan suit ce conseil. Dès qu'Asan l'aperçoit, il entre en fureur et court à son épée; Ivan s'élance sur lui et le renverse mort d'un seul coup. Il rejoint aussitôt ses amis : *Il n'est plus temps de balancer, leur dit-il; Pierre et leurs parents ne différeront pas de courir aux armes. Il faut régner, si nous voulons vivre. Rendons-nous maîtres de la Bulgarie. Si nous ne réussissons pas, il nous restera une ressource, c'est de nous jeter entre les bras de l'empereur.* Cet avis étant approuvé de tous, dès la nuit même ils rassemblent leurs partisans, et vont s'emparer de Ternobe, la plus forte place du pays, située sur un des sommets du mont Hémus; Pierre vint les y assiéger; mais, jugeant la place imprenable, il résolut de la réduire par famine, et Ivan se défiant de ses forces eut recours à l'empereur, lui offrant de le mettre en possession de Ternobe, et par ce moyen de toute la Bulgarie, s'il voulait le sauver.

VIII.
Ivan se réfugie à la cour de l'empereur.
Nicet. l. 1, c. 6.

La négligence d'Alexis, qui ne pouvait quitter ses plaisirs, laissa échapper une occasion si favorable. Il se contenta d'envoyer quelques troupes sous le commandement du grand-écuyer Manuel Camyze. Ce général ne fut pas plus tôt sur la frontière de Bulgarie, que ses soldats se mutinèrent et refusèrent d'aller plus loin : *Nous ne connaissons que trop, s'écriaient-ils, ces funestes montagnes, où nous avons laissé tant de nos camarades : c'est nous mener à la mort; et aussitôt,*

sans être attaqués que de leur terreur, ils se débandent et prennent la fuite. L'empereur marche en personne avec une plus grande armée ; il éprouve la même désobéissance, et est contraint de retourner sans avoir tiré l'épée. Ivan , n'espérant plus de secours , et voyant l'armée de Pierre grossir de jour en jour , s'échappe de nuit et se sauve à Constantinople. Pierre devint paisible possesseur du trône ; mais il n'en jouit pas long-temps. Il fut assassiné lui-même , et la couronne demeura à Jean , *le troisième des frères*, connu sous le nom de Joannice. Ivan fut bien reçu à la cour d'Alexis. C'était un homme en qui la vigueur du corps égalait les talents et le courage , mais hautain , cruel , qui ne put jamais plier son caractère féroce à la douceur des mœurs grecques. Isaac le sébastocrator était mort subitement dans les fers, avant l'exécution du forfait dont il était l'instigateur. Sa fille Théodora , qui en devait être le prix , n'avait encore que quatre ans , et était élevée sous les yeux de l'empereur , qui se rendit garant de la parole de son gendre. Le bas âge de la princesse rebuta Ivan , qui aima mieux porter ses hommages à Anne Comnène , mère de Théodora , et devenue veuve par la mort d'Isaac. Elle était encore jeune , mais trop aimable pour accepter la main d'un Barbare tel qu'Ivan , que sa férocité naturelle conduisit à sa perte. Mais auparavant il rendit de grands services à l'Empire , en se tenant en armes près de Philippopoli , et s'opposant comme une barrière aux incursions de ses compatriotes.

La mort du faux Alexis ne fit pas cesser les ravages des Turks. Ils assiégèrent Dadibra en Paphlagonie , et Masoud , sultan d'Ancyre , qui se trouvait au siège en personne , jura qu'il ne se retirerait qu'après la prise

AN 1197.

IX.
Guerre des
Turks.Nicet. l. 1.
c. 7.

Deguignes,
Hist. des
Huns, l. II,
p. 54.

de la ville. Les assiégés, sans autre ressource que leur courage, se défendirent pendant quatre mois. L'empereur, au lieu de secours, leur envoyait des promesses. La place était commandée par des collines, d'où les ennemis l'accablaient de pierres et de traits; ils avaient coupé tous les passages des vivres; ils empoisonnaient les sources qui y portaient l'eau, en sorte que les habitants mouraient de faim et de soif. Enfin l'empereur leur envoya quelques troupes, sous la conduite de trois jeunes officiers sans expérience, qui, en arrivant, tombèrent dans une embuscade. Tout fut pris ou tué. On conduisit autour des murailles deux des chefs prisonniers, les mains liées derrière le dos, et un héraut criait: *Regardez vos défenseurs; vous périrez comme eux, si vous n'implorez aussitôt la clémence de l'invincible Masoud.* Les assiégés, dénués de toute espérance, demandèrent enfin à capituler. Ils proposaient de rester dans la ville, en payant un tribut; cette condition fut rejetée. On leur permit seulement de sortir avec leurs familles et les effets qu'ils pouvaient emporter, et la ville fut livrée aux Turks, qui s'y établirent. Les habitants se dispersèrent dans les contrées voisines, à l'exception d'un petit nombre, qui, par attachement à leur patrie, obtinrent de Masoud la permission de bâtir des cabanes aux environs, et préférèrent à l'exil un misérable esclavage.

x.
Hugues,
empereur
d'Occident,
exige un
tribut de
l'empereur
grec.

L'empereur, pour se tirer d'inquiétude du côté des Turks, fit la paix avec eux, en accordant à Masoud tout ce qu'il demandait. Il redoutait bien davantage Henri, empereur d'Allemagne, qui, s'étant rendu maître de la Sicile, se préparait à passer en Orient, et portait ses vues ambitieuses jusqu'à l'empire grec. Isaac régnait,

encore, lorsque ce prince, ne cherchant qu'un prétexte de guerre, lui envoya demander la restitution de tout le pays depuis Durazzo jusqu'à Thessalonique, comme lui appartenant par la conquête qu'en avait faite le roi Guillaume, dont tous les droits se trouvaient réunis dans sa personne. C'était sans doute un droit mal fondé, et les autres sujets de querelle qu'il cherchait à l'empereur ne l'étaient pas davantage. Il prétendait que Manuel, par ses intrigues, avait animé le pape contre son père Frédéric, et l'avait fait chasser d'Italie. Sur de pareils fondements il déclarait qu'il fallait acheter la paix à grands frais, ou se résoudre à la guerre. Il demandait de plus qu'en envoyât une flotte considérable au secours des Allemands en Palestine. Isaac, pour calmer cet esprit bouillant et impétueux, lui avait envoyé un ambassadeur du premier rang. Mais Henri, ne rabattant rien de ses prétentions, en renvoya deux autres, dont l'un avait été son gouverneur dans son enfance, homme fier et arrogant, qui avait formé le prince sur son propre caractère. Celui-ci s'acquitta de sa commission avec hauteur, témoignant le plus grand mépris pour les Grecs et pour l'empereur même, relevant le courage invincible des Allemands, et demandant des montagnes d'or. Une telle insolence aurait été mal reçue de tout autre que d'Isaac; et d'ailleurs ce fut dans cette conjoncture que la conjuration éclata, et qu'Isaac fut détrôné.

Alexis, parvenu à l'empire, n'osa exposer à une nouvelle guerre sa puissance mal affermie. Il consentit à payer les sommes que demandait Henri; et, par une vanité imprudente, comme s'il eût voulu embraser davantage l'avidité des ambassadeurs allemands, il affecta

11.
Lâche
soumission
d'Alexis.
Nicet. l. 1,
c. 8.

d'étaler à leurs yeux une grande magnificence. Le jour de Noël il se montra revêtu d'une robe semée de pierres, et donna ordre à toute sa cour de paraître dans l'équipage le plus brillant. Ce spectacle, loin d'éblouir les Allemands et de leur inspirer du respect, ne leur donna que du mépris pour une nation qui conservait tant de luxe au milieu de tant de faiblesse, et les excita plus vivement à la dépouiller de ces richesses, qui ne couvraient que des esclaves. Comme on leur faisait remarquer cet éclat de l'empereur et de toute sa cour : *Voilà, dirent-ils, un beau parterre. Pour nous, nous laissons ces parures à nos femmes, et nous en amusons nos enfants. Nous ne réservons pour nous que le fer ; c'est le fer qui taille l'or et les pierreries ; c'est lui qui gagne les batailles.* Sur l'inspection de cette opulence, ils demandèrent cinq mille livres d'or de pension annuelle. L'empereur, hors d'état de payer cette somme, fit partir Eumathius Philocale pour en obtenir la modération. Eumathius était préfet de Constantinople, extrêmement riche, et pour le moins aussi vain. Il demanda la permission de faire le voyage avec toute la pompe de la préfecture, et, à l'exception des voitures publiques qu'on lui fournissait, il se chargea de tous les frais de l'ambassade. Arrivé en Sicile, où était Henri, il n'y fut pas mieux reçu qu'un envoyé ordinaire, et cet étalage d'ornements bizarres le rendit ridicule aux Allemands. Il obtint cependant une diminution considérable, en représentant, sous l'or et les pierreries dont il était couvert, la misère de l'Empire. Henri se rabattit à seize cents livres pesant d'or. Mais il ne voulut pas laisser partir Eumathius que cette somme ne lui fût mise

entre les mains. Alexis se trouva très-embarrassé à la fournir. Il fallut taxer, dans toutes les villes, le clergé, le sénat, le peuple, jusqu'aux derniers artisans. Cette taxe, qu'on appelait la pension des Allemands, révolta tout l'Empire. On criait de toutes parts que l'empereur ruinait l'état par son luxe et par celui de ses parents, auxquels il distribuait les gouvernements, et qui, la plupart sans yeux, qu'Andronic leur avait fait arracher, enlevaient à tâtons les dépouilles des provinces. Ces clameurs firent tant de honte à l'empereur, qu'il renonça à cette imposition, et la remplaça en exigeant qu'on lui mît entre les mains les vases, les offrandes, l'or et l'argenterie des églises, à la réserve de ce qui servait aux cérémonies du saint sacrifice. Ce furent de nouveaux cris; on traitait cette exaction de sacrilège. Il fallut encore l'abandonner. L'empereur se réduisit à dépouiller les sépultures de ses prédécesseurs, il fit enlever les précieux métaux dont elles étaient enrichies, et n'y laissa que les marbres. Il allait en faire autant au tombeau du grand Constantin; des voleurs le prévinrent, et lui épargnèrent ce scandale. De tous ces enlèvements il ne tira que sept mille livres d'argent et une assez petite quantité d'or, dont il fit battre de la monnaie. On en murmura, et la mort des deux ministres employés à cette opération odieuse, qui moururent peu après, l'un d'hydropisie, l'autre d'une fièvre ardente, fut regardée comme une punition divine. Henri étant mort à Messine, le 28 septembre de cette année, cet argent demeura entre les mains d'Alexis, qui n'en fit aucune restitution.

Délivré de cette inquiétude, il lui en survint une

AN 1198.
XII.
Pirateries
de Caphyre.

nouvelle. Un fameux pirate génois, nommé Caphyre, courait les mers avec une flotte, et venait vendre à Constantinople les prises qu'il avait faites sur les vaisseaux qui n'étaient ni grecs ni des alliés de l'Empire. Michel Stryphnus, grand-amiral, prétendit avoir part au butin, et exigea de lui un gros péage. Caphyre irrité se met à courir sus aux vaisseaux grecs, infeste la mer Égée et les îles, attaque Adramytte et l'abandonne au pillage. On lui laisse le temps de faire beaucoup de ravages. La marine de l'Empire était en mauvais état, et le grand-amiral s'entendait mieux à tirer des droits et à s'enrichir qu'à naviguer et à combattre. Enfin on fit partir Jean Stirione avec trente vaisseaux. C'était un pirate calabrais, qui s'était rendu redoutable, et que l'empereur Isaac avait, par de grosses pensions, attiré à son service. Il ne s'en était pas repenti, et la bravoure de Stirione avait été plus d'une fois utile à l'Empire. Elle ne fut pas heureuse en cette rencontre. Il fut battu par Caphyre, et obligé de regagner le port de Constantinople avec perte de plusieurs navires. Caphyre vainqueur fit voile à Seste, où il savait qu'une autre flotte était à l'ancre. Il y arriva vers le midi, dans le temps que les matelots et les soldats se reposaient sur le rivage. Il enleva tous les bâtiments, avec les armes et les vivres dont ils étaient chargés. Devenu plus puissant par ce renfort, il fit des descentes sur toutes les côtes, dans toutes les îles, imposa des contributions, et les exigea avec rigueur. Alexis, ne se sentant pas assez fort pour le réduire par les armes, employa une ruse plus convenable à un pirate qu'à un empereur. Il lui envoya proposer la paix par des Génois, ses compatriotes et ses amis, établis à Constan-

tinople. On lui promettait six cents livres d'or, et assez de terrain pour y domicilier plus d'aventuriers qu'il n'en avait à sa suite. A ces conditions, Caphyre consentit à se donner à l'Empire. Mais, pendant cette négociation frauduleuse, l'empereur équipait en diligence d'autres vaisseaux, à la tête desquels il mit encore Stirione, qui les chargea de Pisans, ennemis des Génois. Dès que l'armement est prêt, on va fondre sur Caphyre, qui, croyant la paix conclue, n'était pas sur ses gardes. Il est battu, pris et mis à mort. Stirione se rendit maître de tous les bâtimens, à la réserve de quatre qui lui échappèrent.

Une autre espèce de piraterie, plus pernicieuse aux états, déchirait les entrailles de l'Empire. C'étaient les concussions des magistrats, qui achetaient des favoris et des ministres le droit de dévorer la substance de ses sujets. Au commencement de son règne, Alexis avait déclaré, par un édit public, que les dignités et les magistratures ne seraient plus vénales, mais conférées uniquement au mérite éprouvé et reconnu. C'était promettre le gouvernement le plus sage et le plus heureux, et l'empereur était disposé à tenir parole. Mais de combien de lumières et de force n'a pas besoin un souverain environné de corrupteurs, pour discerner les bons conseils, et repousser ceux qui tendent à les détruire; les parents, les courtisans de l'empereur, qui, dans les troubles passés, n'avaient travaillé qu'à s'enrichir, en pillant le bien des particuliers et les revenus publics, ne pouvaient se détacher d'une si douce habitude. Comme ils entouraient le trône, il fallait les traverser pour y parvenir, et ils avaient soin de dépouiller les passants, et de leur vendre ce que le prince

XIII.
Troubles
dans la cour
de Constantinople.

Nicet. l. 2,
c. 2.

prétendait donner. C'était à leur recommandation que se distribuait les honneurs et les places ; l'aveugle confiance du prince , qui ne voyait pas mieux les manœuvres de sa cour que ce qui se passait au bout du monde, s'en rapportait à leur jugement. Les femmes surtout avaient grand crédit, et les bijoux, les pierres, l'argent, étaient la monnaie la plus honnête dont on achetait leurs suffrages ; en sorte qu'on voyait élevé aux premières charges, décorés même du titre de sébaste, des inconnus, des Barbares, et ce qui était moins encore, des Grecs sortis de la poussière, où ils avaient ramassé de l'or. Ces hommes de néant, revêtus de grands titres, qui leur avaient coûté cher, s'en dédommageaient sur ceux qui devenaient leurs sujets, et la haine qu'ils s'attiraient rejaillissait sur l'empereur. Les peuples, qui ne voient le prince que dans ses représentants, loin de les respecter, maudissaient et les représentants et le prince.

xiv.
Complot
contre
Euphrosyne.

Euphrosyne, plus clairvoyante que l'empereur, crut devoir arrêter ce désordre. Ce n'est pas qu'elle n'en eût toléré une grande partie, si elle en eût profité seule ; mais elle regardait comme un vol tout ce qui tombait en d'autres mains ; et d'ailleurs, considérant l'Empire comme son bien propre, elle pensait que, pour le conserver, il était besoin d'user de ménagement, et qu'un brigandage sans bornes irait enfin à le détruire. Elle fit donc entendre à son mari qu'en conséquence de son édit, il fallait que les charges fussent gratuites, ou que, si l'on en tirait de l'argent, ce devait être au profit du trésor. Il s'agissait de trouver un ministre capable de tenir la main à cette réforme ; elle proposa Constantin Mésopotamite, et le prince l'accepta,

quoique peu prévenu en sa faveur , parce qu'il avait été bien avant dans les bonnes grâces de son frère Isaac. C'était un homme insinuant , adroit , mais d'une ambition démesurée , qui éclipsa bientôt tous les autres. Il se rendit maître absolu de l'esprit de l'empereur ; rien ne se donnait plus que par son canal. Ce grand pouvoir , appuyé de l'impératrice , enflamma de dépit tous ceux qui se virent anéantis. Il n'y eut pas jusqu'aux plus proches parents d'Euphrosyne qui en conçurent *de la haine contre elle-même*. Basile Camatère , son frère , Andronic Contostéphane , son gendre , qui avait épousé sa fille Irène , résolurent de la perdre dans l'esprit du prince. Ils en trouvèrent l'occasion dans le libre accès qu'elle donnait auprès d'elle à un jeune courtisan , nommé Vatace , d'une très-belle figure et doué de toutes ces qualités dangereuses qui intimident une vertu moins agreste que celle d'Euphrosyne. Comme l'empereur était sur le point de marcher contre les Bulgares , ils lui demandèrent une audience secrète. Là , après lui avoir protesté dans les termes les plus énergiques que les liens les plus forts étaient ceux qui les attachaient à sa personne , qu'ils étaient prêts à lui sacrifier non-seulement les liaisons les plus intimes , celles de l'amitié et de la nature même , mais encore leur propre vie , ils ajoutèrent que c'était avec un extrême regret qu'ils allaient lui découvrir les dangereuses intrigues d'une personne qui leur était chère aussi bien qu'à lui , et qui , après lui , tenait la première place dans leur cœur. « Votre épouse , dirent-ils , en déshonorant la couronne que vous lui avez mise sur la tête , fait aussi à notre famille le plus sanglant affront. Pour vous , prince , votre rang sublime vous élève fort au-

« dessus de l'injure; la honte ne peut monter jusqu'à
 « vous; mais l'attentat y peut atteindre. Considérez
 « votre péril, inséparable du nôtre. Pensez-vous qu'une
 « épouse ingrate et infidèle ne s'efforcera pas de vous
 « précipiter du trône, pour y placer l'objet qu'elle vous
 « préfère. Faites périr Vatace; ce malheureux mérite
 « la mort la plus prompte. Mais dissimulez avec la cou-
 « pable. Contentez-vous de lui retirer l'autorité qu'elle
 « prostitue. A votre retour de la guerre, vous pren-
 « drez les mesures les plus sûres pour la punir. » L'em-
 pereur, frappé comme d'un coup de foudre, mais aussi
 timide qu'irrité, suivit leur conseil. Il envoya sur-le-
 champ massacrer Vatace, et s'en fit apporter la tête,
 qu'il foula aux pieds, en proférant des paroles indignes
 de la bouche d'un empereur.

xv.
 Vaine expé-
 dition contre
 les Valaques
 et les
 Bulgares.
 Nicet. l. 2,
 c. 3.

Il partit aussitôt pour Cypsèles, à dessein d'arrêter
 les courses des Valaques et des Bulgares, qui, sous la
 conduite de Chryse, ravageaient le pays de Serres.
 Chryse était un Valaque de petite stature, mais d'un
 grand courage. Dans le temps que Pierre et Asan
 s'étaient révoltés contre les Grecs, se croyant lui-
 même plus digne de la couronne, il s'était séparé d'eux,
 et, à la tête de cinq cents hommes, il avait passé au
 service de l'empereur. Les relations qu'il conservait
 avec ses compatriotes, et le bon traitement qu'il leur
 faisait, lorsqu'ils tombaient entre ses mains, firent
 soupçonner sa fidélité: on l'arrêta; mais, peu de temps
 après, s'étant justifié auprès de l'empereur, on lui cou-
 fia la garde d'une place importante, nommée Strum-
 mize, en Macédoine. On ne fut pas long-temps sans
 s'en repentir; il se rendit maître de Strummize, et fit
 à l'Empire une guerre ouverte. Alexis marcha en per-

sonne contre ce nouvel ennemi, et rassembla son armée à Cypsèles. Mais, peu constant dans ses projets, et ne s'éloignant qu'à regret de la vie molle de la cour, il s'en tint aux préparatifs, et, deux mois après son départ, il revint à Constantinople.

La mort de Vatace fit trembler l'impératrice. Plus elle avait été hautaine, plus elle devint humble et rampante devant les confidents de son mari; elle les suppliait à mains jointes de prendre sa défense. Les uns, touchés de compassion, plaidaient sa cause auprès de l'empereur, et traitaient de calomnies les rapports par lesquels on avait voulu la noircir. D'autres, plus inflexibles, conseillaient au prince de tenir ferme, et de ne pas se déshonorer à la face du monde entier, en ouvrant les bras à une épouse dont il avait lui-même déclaré l'infidélité par la punition du complice. Il prit le milieu entre ces deux avis. Il continua de voir Euphrosyne à sa table, mais d'un air si contraint et avec tant de marques d'une aversion profonde, qu'elle sentit bien qu'elle était perdue, si elle ne payait de hardiesse. Elle demanda hautement qu'on lui fit son procès, et protesta qu'elle consentait à subir la peine qui serait prononcée, si elle était juridiquement convaincue; mais elle suppliait l'empereur de ne se décider que sur des preuves certaines, et non pas sur les suggestions d'une artificieuse malignité. L'empereur, voulant éviter un éclat flétrissant pour lui-même, se contenta de faire interroger à la question les femmes et les eunuques de l'impératrice. Il crut en savoir assez pour la bannir de sa présence, mais non pas pour lui ôter la vie. Ainsi, après l'avoir dépouillée de toutes les marques de sa dignité, il la fit sortir secrètement du palais, sous

xvi.
Euphrosyne
diagrâcée
recouvre
son crédit.

l'habit d'une femme du commun, sans autres domestiques que deux filles barbares, qui n'entendaient pas même la langue grecque. On la mit ainsi dans une nacelle, qui la conduisit à un monastère à l'entrée du Pont-Euxin. Elle n'y demeura que six mois. Ses accusateurs n'avaient voulu que lui ôter son crédit, et ne s'étaient pas imaginé que leur maître fût jamais capable d'une résolution vigoureuse. Ils s'étaient flattés qu'en rabaissant Euphrosyne, ils prendraient sa place, et qu'ils gouverneraient eux-mêmes l'empereur. Mais, voyant que Mésopotamite profitait seul de la disgrâce de l'impératrice, et qu'il ne leur en revenait que l'exécration des uns et les railleries des autres, ils se réunirent avec toute la cour pour apaiser l'empereur. Ce qui n'était pas plus difficile qu'il ne l'avait été de l'irriter. Euphrosyne fut rappelée, et prenant droit de l'injustice qu'elle prétendait avoir soufferte, elle regagna bientôt la tendresse de son mari par ses adroites complaisances, et devint plus puissante que jamais. Pour ne pas réveiller l'orage, elle parut avoir oublié les chagrins qu'on lui avait suscités, et cette modération politique fut vantée comme l'effort sublime d'une magnanimité héroïque.

xvi
 Disgrâce de
 Constantin
 Mésopota-
 mite.
 Nicet. l. 2,
 c. 4.

Le retour de l'impératrice, loin d'affaiblir le pouvoir de Constantin Mésopotamite, l'affermissait davantage. Soutenu d'une main si puissante, il se crut en état d'embrasser toute espèce d'autorité. Il refusa, comme un emploi trop au-dessous de son rang, celui de premier secrétaire, qu'il avait exercé sous le règne d'Isaac, et qu'Alexis lui offrait de nouveau. Son ambition était de régner dans l'église comme dans l'état. Il était clerc et avait le grade de lecteur. Il demanda le diaconat, et l'empereur, qui ne savait lui rien refuser, le fit or-

donner par le patriarche. Dès qu'il fut dans les ordres sacrés, il déclara à l'empereur *qu'il ne pouvait plus en conscience se mêler des affaires civiles; que les saints canons défendaient aux ecclésiastiques de servir en même temps Dieu et le siècle, et que ces deux fonctions étant incompatibles, il allait abandonner le palais.* L'empereur, qui croyait ne pouvoir se passer de ses services, força le patriarche Xiphilin de l'autoriser, par une dispense, à réunir les deux emplois, sans blesser la discipline ecclésiastique. Peu de temps après, il fut nommé archevêque de Thessalonique, le premier siège de l'Empire après celui de Constantinople, sur lequel sans doute il portait ses vues. C'eût été là le moment de quitter la cour, pour éviter la chute où le précipita bientôt sa grande élévation. Mais l'ambitieux ne regarde que la hauteur où il aspire, sans baisser la vue sur les abîmes dont elle est environnée. Il fallait s'éloigner quelque temps pour aller prendre possession de son archevêché. De peur que quelqu'un ne prît sa place auprès du prince, il la fit garder par ses deux frères, qu'il introduisit dans la confiance d'Alexis, et qui ne s'en éloignaient jamais; on les appelait, par raillerie, *les pendants d'oreilles de l'empereur.* L'absence ne fut pas longue. Constantin, qui avait précipité le voyage et l'installation, revint plus hautain que jamais; et, ce qui accrut encore son orgueil, c'est que l'empereur, ayant entrepris, dans cette conjoncture, une nouvelle expédition contre Chryse, y réussit mieux qu'il n'avait fait auparavant; ce qui fut attribué non pas au mérite du prince, dont l'incapacité était connue, mais aux sages précautions et dispositions du ministre. Il était au comble de la

gloire , ce fut le moment de sa chute. Devenu insolent , et croyant pouvoir impunément écraser les autres hommes , qu'il voyait ramper sous ses pieds , il fit naître contre lui-même une dangereuse cabale. Michel Stryphnus , grand-amiral par sa charge , mais , par sa conduite , le pirate de l'Empire , qu'il pillait sans retenue , irrité des entraves que Constantin mettait à son avarice , était à la tête de ses ennemis. Le ministre , accusé de faux crimes , ne trouva nulle ressource dans un maître aussi faible qu'Alexis. Il fut dépouillé du ministère , et le patriarche , soit par ordre de l'empereur , soit par la haine que les prétentions de Constantin lui avaient inspirée , ayant formé un synode de quelques prélats vendus à la faveur , le déposa comme coupable de crimes énormes , qui ne furent jamais prouvés. C'est ainsi que des causes , injustes dans les auteurs de la disgrâce , produisirent un juste effet dans celui qui en fut la victime. Son exemple fut très-salutaire à Théodore Irénique , son successeur dans le ministère. Homme de bien , éloquent , laborieux et très-attaché à ses devoirs , il ne se laissa point enivrer par les vapeurs de la fortune , et conserva , dans cette élévation , la douceur de mœurs et l'aimable simplicité de son premier état. Nullement jaloux de prérogatives , plus disposé à relâcher les liens de son autorité qu'à les resserrer outre mesure , il n'essuya aucun revers. Chéri de tout l'Empire , il n'eut jamais à combattre que les caprices et l'imprudence de son maître.

XVIII.
Guerre du
sultan
d'Icône.
Nicoet. l. 2,
c. 5.

L'enlèvement de deux chevaux fut cause d'une guerre , qui fit perdre à l'Empire plusieurs villes de Phrygie. Le sultan d'Égypte envoyait à l'empereur

deux coursiers arabes. Comme ils passaient par la Lycaonie, Kaï-Khosro, sultan d'Icône, s'en saisit ; l'un d'eux s'étant peu après blessé dans une course, il se repentit d'avoir, pour un sujet si léger, troublé la paix avec l'Empire, et envoya faire des excuses à l'empereur. Il protesta *qu'il n'avait pas eu le dessein de garder ces chevaux, que l'un d'eux étant devenu boiteux, il n'osait lui renvoyer l'autre ; mais qu'il saurait bien l'en dédommager par un présent de plus grande valeur.* C'en était assez pour calmer une ame généreuse, qui n'aurait considéré que l'honneur. Mais Alexis, plus sensible aux petites choses qu'il n'était affecté des grandes, devint plus fier par la satisfaction que lui faisait le sultan, et, plutôt que de l'écouter, il fit arrêter et mettre en prison tous les marchands turks et grecs qui faisaient le commerce d'Icône, saisir leurs effets, et, au lieu de les faire vendre au profit du fisc, ce qui, dans une telle violence, aurait du moins eu l'air d'une procédure régulière, il les abandonna au pillage. Le sultan irrité fut le plus tôt en campagne ; il ravage les bords du Méandre, saccage deux ou trois villes, et marche vers Antioche de Phrygie, avant qu'on sût dans le pays que son armée approchait. Il était nuit, et il se serait sans peine emparé de cette ville par surprise, sans une rencontre singulière. Un des principaux habitants mariait sa fille, et toute la ville retentissait du bruit des timbales et des trompettes. Le sultan, persuadé que c'étaient des signaux militaires, et qu'on était averti de son arrivée, crut le coup manqué, et se retira à Lampé près du Méandre. Il emmenait une foule de prisonniers, et ce prince, homme d'esprit, résolut de s'en faire des sujets

fidèles. Il s'y prit de la manière seule capable de gagner le cœur des hommes , ce fut de les traiter avec bonté. Après les avoir fait enregistrer sur un rôle , où l'on marquait leur nom , leur pays , le nom de celui qui les avait pris , s'ils avaient perdu quelqu'un de leurs effets , si on leur avait enlevé leurs fils , leurs filles , leurs femmes , il leur fit rendre tout ce qui leur avait appartenu. Il mit ensemble ceux de chaque famille , de chaque contrée , et les partagea en troupes de cinq mille hommes. Il prit grand soin de leur subsistance ; et , comme c'était le temps de l'hiver , il porta ses attentions charitables jusqu'à leur fournir de quoi se chauffer. C'était un spectacle digne des temps héroïques , de voir le prince lui-même , une cognée à la main , leur abattre des arbres , et les Turks , à son exemple , travaillaient pour eux comme pour leurs frères. Arrivé à Philomélium , il leur assigna des domiciles et des terres fertiles , leur distribuant les instruments de labourage et de quoi ensemen- cer. Il leur déclara que , si leur premier maître se récon- ciliait avec lui , il les renverrait sans rançon ; sinon , qu'il les maintiendrait pendant cinq ans exempts de tout im- pôt ; et que , ce terme expiré , il n'exigerait qu'une con- tribution très-supportable , qui ne croîtrait jamais , et que les frais de perception n'augmenteraient pas , selon l'usage de l'empire grec. Après ces généreuses disposi- tions , il retourna à Icône. Cette humanité d'un prince barbare , qui l'était moins que les empereurs grecs , lui attacha irrévocablement le cœur de ces prisonniers ; ils se virent plus libres et plus heureux qu'ils n'avaient été sous leur maître naturel. Non-seulement ils ou- blièrent leur terre natale , mais même quantité de Grecs , jaloux de leur bonheur , des villes entières

vinrent avec empressement embrasser la qualité de sujets du prince d'Icône. En abandonnant l'Empire, ils croyaient fuir non pas leur patrie, mais le fardeau multiplié des impositions, la misère, les contraintes, les saisies, les prisons, en un mot toute la terreur des exactions fiscales, souvent aussi funestes aux sujets que les désastres de la guerre. L'empereur avait d'abord envoyé contre le sultan un corps de troupes, sous la conduite d'Andronic Ducas, à peine en âge de porter les armes. Aussi ne fit-il autre chose que d'enlever quelques troupeaux, qu'il mena aussitôt à Constantinople, comme si c'eût été autant de prisonniers. Enfin l'empereur se détacha avec peine du séjour délicieux des îles de la Propontide, et vint à Nicée et à Pruse, pour arrêter les ravages des Turks; mais il ne put être plus d'un mois éloigné de ses plaisirs, et revint sans autre avantage que de s'être montré en Bithynie.

Alexis fatiguait ses troupes par des marches continues. Tantôt en Europe, tantôt en Asie, il se mettait à leur tête comme pour aller chercher l'ennemi, et avant que de l'avoir vu il rebroussait chemin. Dans les jardins de Constantinople, il ne s'occupait que de batailles; en campagne, il soupirait après les plaisirs de Constantinople. Ses soldats, plus voyageurs que guerriers, harassés sans aucun fruit par tant de mouvements, quittaient avec peine leurs foyers, où ils ne devaient rapporter que la misère et la honte, au lieu de cette douce vanité que donne la victoire. Ils eurent ordre cependant de marcher encore l'année suivante, et le rendez-vous fut marqué à Cypsèles : ils y attendaient l'empereur, lorsqu'ils apprirent qu'il était aux portes de la mort. Tourmenté depuis long-temps par

AN 1199.

XIX.
Maladie
d'Alexis.
Nicet. l. 2,
c. 6.
Ducange,
Fam. Bya. p.
205, 206.

de fréquentes attaques de goutte, et ennuyé des remèdes lents des médecins, il résolut de se guérir lui-même par une opération vigoureuse, dont il croyait le succès infaillible. S'étant donc un jour enfermé avec ses chambellans, sans permettre l'entrée aux médecins, il se fit dans les jambes de profondes incisions avec un fer ardent, et résista aux premières douleurs; mais bientôt leur violence mit sa philosophie en défaut. On ouvrit toutes les portes, on appela tous les médecins; il fallut en revenir aux premiers traitements; et, comme la goutte remontait, on fut plusieurs jours à craindre pour sa vie. Euphrosyne était dans de mortelles alarmes: attachée au trône, qu'elle allait perdre avec son mari, elle cherchait un successeur aussi facile à gouverner. Elle n'avait que trois filles. Eudocie, l'aînée, avait été mariée par Isaac, son oncle, à Étienne, roi de Serbie, dans le temps que son père était encore retiré auprès de Saladin, et cette alliance l'écartait du trône de Constantinople. Les deux autres étaient veuves, Irène d'Andronic Contostéphane, Anne d'Isaac Comnène. On n'avait garde de songer au fils d'Isaac, qui avait cependant les droits les plus légitimes. Ainsi, le conseil de la princesse se partageait en autant d'opinions qu'il y avait de têtes, chacun nommant celui dont il espérait le plus d'avantages. L'intérêt personnel allait jusqu'à proposer des enfants au berceau. Jean le sébastocrator, oncle de l'empereur, et Manuel Camyze, avaient leurs prétentions, mais ils s'écartaient l'un l'autre, et chacun des deux aurait préféré à son rival le dernier de l'Empire. Les trois frères d'Alexis, et Jean Cantacuzène, mari d'Irène leur sœur, tous aveuglés par Andronic, n'osaient se mettre sur les rangs, mais ils y

mettaient leurs fils. On voyait même des hommes vils, des inconnus, enrichis par des emplois mendifiés ou achetés, quelques-uns même par des trafics honteux, porter leur audace jusqu'au trône, et former des cabales pour y parvenir. L'Empire était tellement avili, qu'il n'y avait personne qui ne se crût en état de le gouverner, et tellement dépourvu de mérites, que, dans un si grand nombre de contendants, nul ne paraissait digne de commander aux autres.

Pendant cette agitation de la cour, l'armée restant campée à Cypsèles sur la droite de l'Hèbre, un parti de Valaques passa le Danube, et vint par l'autre côté du fleuve courir jusqu'à Zurule. C'était le temps de l'année où l'on célébrait en l'honneur de saint George, dans un bourg voisin de cette ville, une de ces fêtes auxquelles la dévotion d'une part, de l'autre tout ce qui y est contraire, attirent des provinces entières. Le dessein des Barbares était de troubler la fête, et d'enlever les offrandes, les marchandises et les pèlerins. Un brouillard les fit égarer, et, au lieu de prendre le droit chemin, ils descendirent jusqu'à Rhédeste, vers la Propontide. Dès que Théodore Branas, gouverneur de Thrace, avait été averti de leur marche, il avait écrit à un moine nommé Rhacyndite, qui avait coutume de se rendre des premiers à cette fête, pour recueillir les aumônes des fidèles. Il le chargeait de publier sa lettre, et de renvoyer tous ceux qui viendraient, en les avertissant du danger auquel ils allaient être exposés. Le frère, craignant que sa quête n'en souffrît, si l'assemblée se dissipait, fit tout le contraire de l'ordre qu'il avait reçu. Il supprima la lettre, et, contrefaisant l'inspiré, il prêcha aux assistants que peut-être ils

xx.
Irruption
des
Valaques.

entendraient dire que les Valaques venaient sur eux, mais que c'étaient des bruits sans fondement; et, qu'après tout, saint George, guerrier encore plus redoutable qu'il n'avait été pendant sa vie, saurait bien les défendre. Cependant les Valaques marchaient à Zyrule. Sur la nouvelle certaine de leur approche, l'alarme se répand entre tous les pèlerins; les uns fuient et sont pris par les ennemis; les autres, encore en très-grand nombre, prennent un parti plus hardi, et plus sage dans la conjoncture, ils se renferment dans l'église, et l'entourent d'une palissade de leurs chariots, qu'ils garnissent de tout ce qu'ils ont de braves gens armés de traits et de pierres. Les Barbares, qui ne s'attendaient pas à la résistance, ne jugèrent pas à propos d'attaquer cette nouvelle forteresse; ils se contentèrent de piller les marchandises, et s'en retournèrent avec leur proie. Comme ils passaient près de Byzie, un corps de troupes grecques qui y étaient en garnison tomba sur eux, les mit en fuite, et reprit une grande partie du butin; mais il ne le garda pas long-temps. Tandis que les vainqueurs avides ne s'occupaient qu'à se disputer les dépouilles, ceux qui avaient pris la fuite reviennent sur eux, les taillent en pièces à leur tour, et remportent ce qui leur avait été enlevé.

xxi.
L'empereur
marche con-
tre Chryse.
Nicoi. l. 3,
c. 1.

Dès que les douleurs de la goutte eurent donné quelque relâche à l'empereur, il se rendit à Cypsèles, d'où il prit la route de Thessalonique. Son dessein était de châtier la révolte de Chryse, qui s'était rendu maître d'un canton de la Macédoine. Ce rebelle faisait sa principale résidence dans une forteresse nommée Prosaque, où l'art avait secondé la nature pour la rendre impenable. Au bord du Vardar, s'élevait un cercle de mon-

tagnes, fermé du côté du fleuve par deux énormes rochers, qui, se joignant par le pied, ne laissaient entre eux qu'un passage étroit et escarpé, traversé encore d'une épaisse muraille. Un double château couvrait la cime de ces deux rochers. Chryse y mit une forte garnison de vieux soldats, avec une immense provision de vivres. Tout le contour fut bordé de machines; et, comme l'enceinte était d'une vaste étendue, elle renfermait des plaines et des bois où paissaient un grand nombre de troupeaux. Il n'y manquait que de l'eau; le terrain ne fournissant aucune source, et le roc ne permettant pas de creuser des puits, il fallait en aller puiser dans le Vardar. Au milieu de cet asile Chryse se croyait en état de braver toutes les forces de l'Empire. Les officiers les plus sages conseillaient à l'empereur de commencer par s'emparer des autres places dont Chryse était maître, et de n'attaquer celle-ci qu'après avoir, par des succès, inspiré à ses soldats assez de courage pour escalader des rochers et combattre la nature même. Mais les eunuques et les jeunes courtisans tournaient cet avis en ridicule : *Y avait-il rien de difficile à l'empereur ? Pourquoi ne pas attaquer l'ennemi dans son fort, dont la prise emporterait tout le reste ? Voulait-on passer l'année dans ces affreuses contrées, tandis que les charmes de l'automne les rappelaient aux délicieuses retraites de la Propontide ?* Ces discours semblaient être des raisons à un prince voluptueux. On marcha droit à Prosaque, et l'on prit en passant plusieurs châteaux. On brûla des moissons et des granges. Les Turks auxiliaires firent grand nombre de prisonniers, et l'empereur n'eut aucun égard à ceux qui lui représentaient

qu'il ne devait pas laisser entre les mains de ces infidèles des chrétiens en danger d'abjurer leur foi pour se délivrer d'esclavage, et qu'il valait mieux dédommager les Turcs par d'autres libéralités.

XXXI.
Attaque de
Prosaque.

On campa devant le mur de clôture, et sur-le-champ on commença l'attaque. L'ardeur des soldats s'anima au-delà de toute espérance. Couverts de leurs boucliers, tenant en main leurs épées ou leurs arcs, ils grimpaient aux rochers, et, parvenus au haut de la muraille, ils se battaient à coups de main contre les défenseurs. Après bien des efforts et un grand carnage, ils vinrent à bout de s'emparer du mur; mais il fallait encore escalader les deux châteaux bâtis sur la cime des rochers. Les plus hardis et les plus alertes gravissaient comme des chevreuils aux avances des pierres, et guindaient avec des cordes leurs camarades qui les suivaient. Il fallait en même temps combattre l'ennemi qui leur disputait tous les postes. Enfin, à force de fatigues, après des prodiges de hardiesse et de courage, ils parvinrent au pied du château, et s'aperçurent alors que tant de travaux étaient perdus, par la négligence du commandant des ouvriers et par celle du prince, qui ne savait ni récompenser ni punir. On manquait de pioches, de pics, et des autres outils nécessaires pour saper la muraille et ouvrir une brèche. Après en avoir demandé en vain, le désespoir leur donnant des forces, ils se servaient de leurs mains et de leurs armes pour détacher les pierres. On tarda même long-temps à leur envoyer des échelles, et les plus impatients se faisant des échelons de leurs épées, qu'ils enfonçaient entre les jointures des pierres, allaient se suspendre aux créneaux pour les abattre, au risque d'en être eux-

mêmes écrasés. Enfin, épuisés par tant d'efforts, consumés par les brûlantes ardeurs du soleil, après avoir perdu grand nombre de leurs camarades, ils redescendirent, maudissant l'empereur, qui savait si mal profiter du courage de ses troupes. En effet, les Valaques avouèrent ensuite que la prise de la place et de Chryse même était infaillible si l'on eût secondé l'ardeur des soldats. Le lendemain ils voulurent recommencer l'attaque, mais ils trouvèrent l'ennemi mieux préparé, et encore plus opiniâtre que la veille. Les machines jouaient en plus grand nombre et avec plus de succès. Il tombait un terrible orage de pierres énormes, qui, se brisant en plusieurs éclats sur les pointes des rochers, formaient une grêle meurtrière. Les machines étaient servies par un ingénieur étranger fort habile, qui s'était d'abord donné à l'Empire; mais, mal payé, il avait passé au service de Chryse. La nuit suivante, les assiégés firent une sortie, brûlèrent les machines des Grecs, et, ayant surpris les gardes avancées, les poussèrent jusqu'à la tente du protovestiaire, qui, s'étant réveillé aux cris des fuyards, se sauva en chemise. Sa tente fut pillée, et son équipage servit de déguisement et de risée aux Barbares. Ils passèrent le reste de la nuit à faire rouler de haut en bas des tonneaux vides, qui, bondissant avec le fracas du tonnerre, glaçaient d'effroi le cœur des Grecs, comme si les rochers ou le ciel même s'écroulaient sur leurs têtes. L'empereur, sans espérance, qu'il perdait toujours le premier, pressé d'ailleurs de retourner à ses plaisirs, fit proposer la paix à Chryse, et, pour l'obtenir, il lui céda en propriété Strummize, Prosaque et le pays d'alentour. Quelque temps après, pour conserver son amitié, il

lui donna en mariage une princesse de son sang, comme je le dirai dans la suite; et, sous un prince tel qu'Alexis, un aventurier barbare se rendit assez formidable pour faire rechercher son alliance par la famille impériale. Les actions de cette campagne, dignes des efforts de l'ancienne Grèce, faisaient assez connaître qu'il restait encore dans le cœur des Grecs des étincelles de valeur qu'on aurait pu rallumer, et que les soldats manquaient plutôt d'un chef vaillant et habile, qu'un tel chef n'aurait manqué de soldats.

AN 1200.

XXIII.
Mariage des
deux filles
de
l'empereur.

A peine l'empereur avait quitté la Macédoine que les Patzinaces y entrèrent. Partagés en quatre corps, ils embrassèrent dans leur ravage une grande étendue de pays : ils osèrent même insulter des places fortes, et attaquer des châteaux situés sur des montagnes; mais ils s'attachèrent de préférence aux monastères, où ils espéraient trouver plus de richesses; et malheur aux moines qui n'abandonnèrent pas, par une prompte fuite, ce qu'ils avaient de plus précieux ! Pas un n'échappa au tranchant de leurs épées. Ces Barbares, après avoir librement parcouru toute la province, se retirèrent chargés de dépouilles. Pendant que la Macédoine était en alarmes, la cour de Constantinople ne s'occupait que de divertissements et de fêtes. L'empereur mariait en secondes noces ses deux filles, devenues veuves dans la fleur de leur jeunesse et de leur beauté. Il leur avait d'abord cherché des alliances chez les nations étrangères, et il préférait les princes qu'il craignait davantage. Enfin, sa timide politique cédant au goût des princesses, Alexis Paléologue répudia sa femme pour épouser Irène, que l'ambition seule lui rendait plus aimable : Aune fut mariée à Théodore Lascaris,

jeune seigneur déjà renommé pour son courage. Il était l'aîné de six frères pleins de valeur. Ce prince, qui fut dans la suite la ressource de l'empire grec, est le premier Lascaris nommé dans l'histoire, quoiqu'elle attribue à cette famille une noblesse ancienne. On était alors à la veille du carême, et les Grecs, plus raisonnables en ce point que les autres nations chrétiennes, se préparaient à la pénitence par le retranchement des spectacles et des divertissements publics. Les jeunes époux obtinrent de l'empereur qu'il se relâchât de cette sévérité. Mais il voulut que les jeux fussent renfermés dans l'enceinte du palais, et ne permit pas au peuple d'y assister. On dressa un théâtre, on prépara un cirque dans le palais de Blaquernes; et, par une régularité bizarre, plus indécente que la licence, les princes, les ministres, les sénateurs et leurs enfants firent le rôle de comédiens et de cochers.

Ces réjouissances furent troublées par une fâcheuse nouvelle qu'on reçut de Philippopoli. Ivan se comportait en maître dans cette contrée. Chargé d'arrêter les courses des Valaques et des Bulgares, il abusait de sa commission pour se rendre indépendant, et, sous prétexte de servir l'Empire, il servait en effet ses vues ambitieuses. Il attirait à lui, par ses libéralités, grand nombre de ses compatriotes, dont il se faisait des soldats à la place des troupes grecques qu'il congédiait. Il construisait des forts sur les sommets du mont Hémus. On avertissait l'empereur de ses intentions perfides; mais le prince, prévenu de bienveillance pour ce Barbare, auquel il avait fiancé sa petite-fille, approuvait sa conduite, le comblait de présents, lui accordait toutes ses demandes, et lui donna même le nom d'Alexis.

XXIV.
Révolte
d'Ivan.

Il ne fut désabusé que par une révolte déclarée. Elle éclata tout-à-coup, et l'empereur, pris au dépourvu, tenta d'abord les voies de conciliation. Il envoya au rebelle un eunuque de ses amis, pour lui rappeler ses engagements et les bienfaits de l'empereur, qui, malgré son infidélité, était très-disposé à lui pardonner. En attendant qu'il pût rassembler une armée; il fit partir les troupes de sa maison, qui étaient les seules en état d'entrer en campagne, et mit à leur tête ses deux gendres, accompagnés de Manuel Camyze, grand-écuyer, de tous les seigneurs de la famille impériale, et des officiers de la cour. L'eunuque était un traître, qui, loin de détourner Ivan de son entreprise, l'y affermit davantage, et lui conseilla de se cantonner dans les montagnes, où il serait en sûreté. Les princes montraient d'abord beaucoup d'ardeur; mais elle se ralentit bientôt par la difficulté d'aller relancer dans son fort ce furieux sanglier, entre les rochers du mont Hémus. On fut d'avis de s'arrêter à reprendre les places dont il s'était rendu maître. On prit par escalade le château de Crizime, et il en coûta la vie à plusieurs braves guerriers, dont le plus distingué fut George Paléologue. Ivan, qui joignait la ruse à la valeur, surprit les Grecs par un stratagème. Un autre révolté, nommé Jean, s'était emparé de la ville de Thrace, appelée autrefois Debeltus, et alors Zagora. Il s'était allié avec Ivan : celui-ci fit descendre dans la plaine de nombreux troupeaux avec quelques prisonniers grecs; c'était, disait-il, un présent qu'il envoyait à son ami. Il avait placé ses troupes en embuscade, afin de tomber sur les Grecs, qui ne manqueraient pas d'accourir, tant pour enlever cette proie que pour délivrer leurs

prisonniers. Tout arriva comme il l'avait prévu : Les Grecs , enveloppés comme dans un filet , furent pris ou tués. Camyze y perdit la liberté. Cet événement abattit le courage des Grecs , et releva celui des rebelles. Ivan , n'ayant plus rien à craindre , traversa les campagnes , massacra ; prit , rançonna tout ce qu'il trouva de Grecs , et pénétra jusqu'à Abdère , vers l'embouchure du fleuve Nestus. Naturellement féroce et sanguinaire , il se faisait , dans ses festins , un divertissement cruel de couper en pièces ses prisonniers. D'un autre côté , l'empereur , qui n'était guère plus humain , au lieu de délivrer Camyze , ne songea qu'à tirer lui-même profit de sa captivité. Il s'empara de tous ses biens , qui étaient très-considérables , se félicitant d'avoir gagné , par la défaite , plus qu'il ne lui aurait rapporté la victoire ; et , pour s'affranchir des justes plaintes de la famille du prisonnier , il fit enfermer la femme et le fils de cet infortuné général , qui avait tant de fois exposé sa vie pour le servir.

Cependant l'armée étant assemblée , Alexis se rendit à Andrinople , où il demeura plusieurs jours à délibérer sur les moyens de réduire un si redoutable ennemi. Le nom seul d'Ivan faisait trembler ses troupes , et la présence de l'empereur ne les rassurait pas. Ivan employait la ruse , mais c'étaient des ruses de guerre : Alexis crut user de représailles en mettant en œuvre la perfidie. Il lui envoya des hommes affidés pour l'inviter à venir trouver l'empereur , très-disposé , disaient-ils , à faire un accord avec lui. En attendant sa réponse , on s'avança vers Philippopoli , et l'on emporta de force un château , où quantité de Barbares furent pris et réduits à l'esclavage. Ivan ne voulait écouter aucune

xxv.

Ivan pris par perfidie.

Nicet. l. 3, c.

4.

proposition , que l'empereur ne lui eût assuré , par lettres-patentes , la possession paisible des places et des terres dont il s'était emparé , et qu'il ne lui eût mis entre les mains la princesse sa fiancée , pour laquelle il demandait même les ornements impériaux. L'empereur lui promit tout , et le traité fut juré de part et d'autre sur les saints évangiles. Mais dès que , sur cette assurance , Ivan se fut rendu auprès d'Alexis , il fut arrêté et mis dans les fers. Son frère Mitus fut banni de l'Empire. On reprit sans peine toutes les places dont Ivan s'était saisi ; et Alexis crut avoir acheté à bon marché un infame succès , qui ne lui coûtait qu'un parjure. La destinée de Théodora , promise à Ivan , était de passer sa vie avec un mari barbare ; elle fut , deux ans après , donnée en mariage à Chryse , adonné au vin et à la débauche , qui la traita avec mépris.

XXVL
Conduite
hardie d'Euphrosyne.

En l'absence de l'empereur , Euphrosyne avait maintenu la tranquillité dans Constantinople , malgré une faction dangereuse qui cherchait à soulever le peuple. Plus ferme et plus vigilante que son mari , elle avait étouffé la sédition naissante , en faisant arrêter et punir Contostéphane , chef des mécontents. Elle avait eu assez de force pour faire une action de vigueur , elle en eut trop peu pour ne pas s'enivrer des louanges qu'elle en reçut. Se croyant supérieure à son sexe par son courage , elle en oublia toutes les bienséances. Elle ne s'occupait que des exercices qui sont faits pour les hommes. On la voyait vêtue en homme , un oiseau sur le poing , courir les forêts à la tête d'une troupe de chasseurs , dont elle se piquait de surpasser la force et la hardiesse. N'étant plus retenue par aucun frein , elle se mit en tête de pénétrer dans les secrets de l'avenir ,

et se plongea dans les ténébreux mystères de la magie. Environnée d'imposteurs, elle se livrait à des pratiques extravagantes. On mutilait, par son ordre, les plus belles statues de Constantinople, on en brisait les têtes à coups de marteau. Elle fit fouetter, à la vue de toute la ville, une statue d'Hercule, ouvrage antique et fort estimé. Le peuple, dont elle devint la risée, n'osait parler hautement de cette princesse altière; mais on se dédommageait de cette contrainte en instruisant de ces oiseaux qui imitent la voix humaine; après leur avoir appris des traits satiriques, on les laissait aller en liberté. C'était par leur organe, préférable à celui des courtisans, que l'impératrice apprenait ce qu'on pensait d'elle.

L'Empire était tranquille du côté des Turks; il en était redevable à l'ambition des fils d'Azz-Eddin, qui se déchiraient mutuellement par des guerres sanglantes. Roko-Eddin, le plus remuant et le plus vaillant de tous, chassa¹ d'Icone son frère Kaïkhosro, qui, après s'être retiré auprès de Dhaher, fils de Saladin et sultan d'Alep, ne pouvant engager ce prince à le secourir, se rendit à Constantinople. Il espérait trouver dans Alexis la même bienveillance que son père avait éprouvée de l'empereur Manuel. Il n'y trouva qu'une froide indifférence, et retourna en Asie, où, pour éviter les poursuites de son frère, il alla se jeter entre les bras de Léon, roi arménien de Cilicie². Léon, allié de Rokn-

xxvii.
Kaïkhosro,
chassé de ses
états, im-
ploie en vain
le secours
d'Alexis.
Nicet. l. 3,
c. 4,
Deguignes,
Hist. des
Huns, l. 11,
p. 5.

¹ Il s'empara la même année d'Arzenroum, puis de Malatia ou Mélitène, sur son frère Moezzed-din Kaizarchah. Abou'lf. *Chron. ar.* p. 179.—B.

² Voici les principaux événements du règne de Léon, depuis

l'époque où nous l'avons quitté.

Il y eut des troubles sérieux en Cilicie à l'occasion de l'élection de Grégoire V, neveu du patriarche Grégoire IV, qui était d'un âge à ne pouvoir être élevé à un pareil titre. Mais il mourut misérablement en

Eddin, voulut bien lui donner asile, mais non pas le secours qu'il demandait pour rentrer dans ses états.

1295, après un an et cinq mois de patriarcat, en cherchant à s'échapper du fort de Cobidar, où Léon le faisait détenir. Les pièces de toile qu'il avait nouées ensemble pour se laisser couler le long du mur, se détachèrent, et il se brisa la tête sur les rochers; d'où lui vient le nom de Gahavej ou Karavej, *précipité sur le roc*. Il eut pour successeur Grégoire Apirat, neveu de saint Nersès, qui lui-même ne fut pas reconnu par toute la nation.

La célébration de la pâque, que les Arméniens fêtaient tous les 95 ans une semaine¹ plus tard que les Grecs et les Géorgiens, excita encore de nouvelles querelles entre ceux-ci et la nation arménienne, en 1197. Les Géorgiens se jetèrent sur une église arménienne et y mirent le feu. Quarante personnes périrent dans cet incendie que l'on croit avoir eu lieu à Tiflis. Les Arméniens indignés se soulevèrent pour exiger la réparation de cet attentat, et l'on ne put les apaiser qu'en payant 400,000 dahécans pour le prix du sang des quarante morts. En Cilicie, rien ne put forcer les Arméniens à s'entendre sur ce sujet avec les Grecs; d'où ceux-ci prirent occasion de persécuter leurs adversaires et de les représenter aux Latins comme des hérétiques. Alexis fut trop occupé d'autres affaires plus importantes pour prendre une part active à ces démêlés; mais la nation entière ne cessa de vexer de la manière la plus fâcheuse les Arméniens de Constantinople et ceux répandus dans les diverses provinces de l'Empire. Ces

persécutions ne se calmèrent que lorsque Nersès de Lampron se fut rendu à Constantinople, avec des lettres du roi Léon II, adressées à l'empereur; et la considération personnelle attachée à ses vertus et à ses talents fit plus que tout le restant en cette rencontre.

Cependant Léon II n'avait pas perdu de vue les promesses de l'empereur Frédéric, jusqu'alors restées sans exécution. Il envoya une ambassade pour demander au pape Célestin la bénédiction et la couronne royales, et fit également solliciter Henri III, empereur d'Allemagne, de tenir à son égard la parole de son père. Ravi de cet acte de soumission, Célestin, d'après la permission de l'empereur, qui était alors en Sicile, fit faire une couronne magnifique d'or et de pierres, et un drapeau portant une figure de lion, au lieu de celle d'un aigle qui ornait autrefois l'étendard arménien. Ce fut le cardinal Conrad, archevêque de Mayence, qui remit ces insignes au roi Léon.

Avant de procéder au couronnement, le cardinal voulut que Léon promît de faire désormais célébrer les fêtes chrétiennes aux époques fixées par l'église romaine; de ne plus permettre que, pendant le service divin, la foule restât hors des églises; enfin, de ne plus rompre le jeûne la veille de Noël et de Pâques, au moment de l'office du soir. Léon savait qu'il aurait de la peine à obtenir ces trois concessions de ses sujets, mais il s'engagea néanmoins à donner des ordres en conséquence, et donna des évêques domi-

¹ Voyez pour ce fait, t. XVI, p. 381.—B.

Ce refus le détermina à retourner à Constantinople, où il passa le reste de ses jours dans la triste condition

fut donc couronné solennellement à Tarse, le 6 janvier 1198, 645 de l'ère arménienne.

Nous avons huit monnaies arméniennes d'un roi Léon, frappées à Sis, dont deux appartenant au cabinet de M. le duc de Blacas, que M. Reinaud nous a communiquées, et six à la Bibliothèque royale. Sur toutes, en général, on remarque d'un côté une tête ornée d'une couronne avec des pendants de perles, et cette légende : *Levon thagavor haiots, Léon roi d'Arménie*; au revers : *chineal i k'aghak' i sis, frappée dans la ville de Sis*; et au centre une croix avec deux branches de différentes grandeurs, et une étoile de chaque côté sous la branche inférieure. Des huit pièces, une seule porte le mot correct *haiots*; deux, *hairots*; trois, *haivo*, la dernière lettre doit être un hioun; deux enfin, *haivo* seulement; le reste effacé.

Quant au revers, une porte : *i gagahn i sis*; une, *i k'aghak' sisi*; quatre, *i gaghak' sisi*; une, *i gaghagh i ss*; une, *i gaghagh i sis*. Toutes sont en mauvais cuivre et assez nettes, quoique usées et rongées sur les bords. La seule indication du lieu où la pièce fut frappée nous paraît établir une différence notable relativement aux pièces expliquées ci-dessus, tome XVI, p. 26, et par conséquent désigner un autre personnage. Quant à attribuer ces monnaies à Léon II dit le Grand, c'est la gloire même du règne de ce prince, premier roi roubénien couronné, et restaurateur de Sis, qui nous semble concluante. On voit dans Tekamachian, à la fin du 5^e livre, III, p. 365, une monnaie qui

doit se rapporter au même prince, semblable en tout à celles-ci, sauf que sur la face, au lieu d'une tête de roi, on voit celle d'un lion couronné, par allusion au nom de Léon.

Toutes les nations voisines, de qui Léon s'était fait chérir, apprirent avec grande joie ces nouvelles. Le khalife de Bagdad lui envoya des députés avec de riches présents; Alexis lui-même lui fit porter ses félicitations et une nouvelle couronne : « Il eût été plus convenable, disait-il, de nous demander le titre royal qu'à l'empereur d'Allemagne; mais puisque la chose est faite, nous nous en réjouissons, et souhaitons à Votre Majesté mille bonheurs; seulement ne portez point d'autre couronne que celle que nous vous faisons remettre. » Il voulait sans doute inspirer à Léon des préventions défavorables contre les Latins. Son stratagème fut inutile.

Après son sacre, Léon travailla avec zèle à affermir sa puissance, et à embellir la ville capitale de ses états. Il fit bâtir à Sis une superbe église du nom d'Edchmiadszin, et plusieurs couvents. Sa femme étant morte en 1200, il épousa la sœur de Gni, roi de Chypre, dont il eut une fille nommée Isabelle ou Élisabeth, mariée dans la suite à Philippe, fils du comte d'Antioche; puis au prince arménien Héthoum. Cependant Kai-Khosro, sultan d'Icône, qui se méfiait de son puissant voisin, fondit à l'improviste sur la Cilicie et s'empara de plusieurs châteaux. Le roi Léon marcha à sa rencontre; ayant essuyé une sanglante défaite, sans perdre courage, il ras-

d'un souverain dépouillé, qu'on croit aider assez en plaignant son infortune.

(An 1201.)

XXVIII.
Irruption
des Comans.
Nicet. l. 3, c.
5.

L'année suivante, une armée innombrable de Comans vint se jeter en Thrace; et, portant de toutes parts le massacre et l'incendie sans trouver de résistance, ils auraient pénétré jusqu'aux portes de Constantinople, sans une attaque inattendue qui les obligea de regagner leur pays. Les Russes, nouveaux chrétiens, brûlaient de zèle pour la religion qu'ils avaient embrassée. Animés

en Lycaonie et y exerça de si heureuses représailles dans les domaines du sultan, que celui-ci fut réduit à lui demander la paix. L'échange des prisonniers eut lieu, le butin fut rendu des deux parts, et l'on ne songea plus qu'à réparer ses pertes. Bientôt après, Kaï-Khoero fut chassé de ses états par son frère.

L'année suivante, 1202, l'émir d'Alep, fils de Nour-Eddin, arriva en Cilicie avec des troupes nombreuses, vers les fêtes de Pâques. Il envoya dire à Léon : « Si tu te soumetts à moi, je doublerai ta gloire et ta puissance, si tu me refuses hommage, je vous ferai tous passer au fil de l'épée. » Sans attendre les députés chargés de ce message, Léon, en ayant été informé par ses espions, envoya à leur rencontre deux de ses principaux officiers, avec ordre d'amuser les Barbares et de les conduire par des chemins détournés. Lui-même, à la tête de ses troupes, va par d'autres chemins au-devant de l'émir, l'attaque et le met en fuite. Après cela, Léon s'empara du camp ennemi, le pilla, et, remportant avec lui les tentes de l'émir, il revint à marches forcées trouver ses ambassadeurs. Ceux-ci ne furent pas peu étonnés de trouver les tentes et les bagages de leur

maître dans le camp arménien, et Léon ne les laissa partir qu'après avoir exigé d'eux le tribut qu'ils étaient venus si impérieusement lui demander.

Léon ne fut pas moins heureux dans un voyage qu'il fit en Chypre, auprès de son beau-père. Les Turks l'attendaient au retour pour le prendre et se débarrasser de lui; mais il passa au travers de leurs croiseurs, et coula à fond le principal vaisseau ennemi. Une révolte qui éclata dans l'intérieur lui fournit l'occasion de s'emparer par artifice du château de Lampron, où résidait Héthoum, frère de Nersès. Ochin et Constantin, fils du rebelle, tombèrent entre ses mains, ainsi que la citadelle de Papéron, et il plaça à Lampron sa propre mère, pour s'assurer désormais la plus parfaite tranquillité de ce côté. Lampron devint la seconde ville du royaume, et cessa d'être sous l'influence des intrigues des Grecs. Grégoire Apirat, après avoir réconcilié le roi avec Héthoum, son parent, et obtenu de lui la liberté de ce prince et de sa famille, mourut en 1202. L'histoire des troubles religieux auxquels donna lieu l'élection de son successeur ne rentre pas dans notre sujet. Tchamtobian, III, 160, 178.—B.

par leur archevêque, sans avoir aucune alliance avec l'Empire, sans être appelés au secours, indignés seulement d'apprendre que des chrétiens étaient en proie à des infidèles, ils prirent les armes. Romain, un de leurs princes, qui régnait à Halicz sur le Niester, se mit à leur tête, entra dans le pays des Comans, et leur rendit tous les ravages qu'ils faisaient sur les terres de l'Empire. Cette diversion força les Comans d'abandonner la Thrace, pour aller défendre leurs foyers. Mais, au lieu de se venger, ils y trouvèrent leur perte. Ayant voulu secourir un autre prince russe, nommé Rurica, qui était en guerre avec Romain, ils perdirent une grande bataille, où l'élite de leurs guerriers resta sur la place.

Sous un maître tel qu'Alexis, la police n'était pas mieux observée dans Constantinople que la discipline dans les armées. La force tenait lieu de loi, et l'impunité encourageait l'audace. Un banquier nommé Calomode avait, par un commerce très-actif et très-étendu, amassé des biens immenses. L'usure et l'avarice, toujours d'intelligence, grossissaient tous les jours son trésor ; et, quoiqu'il affectât une sordide pauvreté, l'éclat de l'or renfermé dans ses coffres perçait au travers des enveloppes dont il se couvrait, et éblouissait les yeux avides des courtisans. Les princes mêmes avaient souvent essayé de le décharger d'une partie de sa fortune ; mais il avait toujours su la soustraire à leurs recherches. Enfin de jeunes seigneurs, trouvant scandaleux qu'un misérable possédât tant de richesses qui se perdaient comme dans un abîme, tandis qu'ils manquaient souvent d'argent pour leurs jeux et leurs autres débauches, firent le complot de le délivrer d'un fardeau

XXXX.
Histoire du
banquier
Calomode.

qui ne pouvait lui causer que des soucis. Ils forcèrent, pendant la nuit, les portes de sa demeure, fouillèrent dans tous les recoins sans rien trouver, et, ne pouvant tirer de sa bouche aucun éclaircissement, ils prirent le parti de le garder prisonnier dans sa maison jusqu'à ce qu'il eût découvert son secret. Une pareille violence n'avait pu s'exécuter sans éclat. Dès le matin, tous les négociants de Constantinople s'assemblent dans leurs différents bureaux ; ils se rendent ensemble au palais du patriarche. C'était Jean Camatère, frère de l'impératrice, qui, deux ans auparavant, avait succédé à Xiphilin. Ils le menacent de le jeter par les fenêtres s'il ne leur donne sur-le-champ une lettre pour l'empereur, et s'il n'obtient l'élargissement de Calomode. Le prélat s'employa si bien auprès du prince, que Calomode fut aussitôt tiré des mains de ces satellites titrés ; mais l'histoire ne dit pas qu'ils aient été punis, comme le méritait une violence si criminelle.

XXX.
Révolte du
peuple de
Constantino-
ple contre
un mauvais
magistrat.

On aurait peine à croire à quel point l'indolence d'un monarque peut enhardir la scélératesse, si l'histoire de Constantinople n'en fournissait des exemples. Jean Lagus était préteur de cette grande ville, et, en cette qualité, il jugeait les délits contre la police et avait l'intendance des prisons. Il se proposa, dans cette charge, de s'enrichir lui et sa famille. Il était dépositaire des aumônes que les âmes pieuses faisaient en faveur des prisonniers ; il les recevait comme une pension que la religion lui payait, et c'était son profit le plus légitime. Il en tirait bien davantage des voleurs qu'il tenait en prison : il regardait ceux-ci comme ses commis. Maître et bienfaiteur des geôliers, il faisait sortir de nuit ces brigands, et les envoyait piller les maisons et les rues

de la ville : à leur retour, il partageait le butin avec eux ; et son équité dans la distribution, les profits qu'ils faisaient sans rien craindre, la prison étant pour eux un sûr asile, les agréments qu'il leur procurait pour y vivre à leur aise, tout cela lui attachait le cœur de ces scélérats, dont il méritait mieux qu'aucun autre de tenir la place. L'empereur enfin, averti de cet horrible manège, en fut d'abord très-irrité, et promit de le punir. Mais sa paresse différant toujours ce qui ne souffrait aucun délai, fut prévenue par une sédition qui le fit trembler lui-même. Lagus ayant condamné au fouet un artisan qui l'avait mérité, les camarades de ce malfaiteur ameutèrent tous ceux du même métier, et coururent ensemble à la maison du prêteur pour le mettre en pièces. Il s'évada et échappa de leurs mains. Le peuple se joignit aux artisans, et, chargeant de malédictions et Lagus et Alexis même, les uns s'emparèrent de la maison du prêteur, les autres coururent à Sainte-Sophie. Aux portes de cette église était une garde de Varangues ; le peuple force la garde, entre en foule, demande à grands cris un autre empereur. Alexis était alors à Chrysopoli. Il envoie une partie de ses gardes, et à leur tête Constantin Tornice, préfet de Constantinople, pour dissiper cette émeute. A la vue de Tornice, le peuple devient plus furieux ; on l'accable de pierres ; on tombe en foule sur les gardes, malgré leurs lances et leurs épées ; la fureur ne connaît point de danger ; on les met en fuite, on enfonce les portes des prisons, on pille l'église des prisonniers. On allait forcer la prison du palais, où étaient renfermés les criminels d'état, lorsque Alexis Paléologue, gendre de l'empereur, arriva, suivi de toutes les troupes de la

maison impériale. Cette vue intimida pour un moment les séditeux, mais ne les calma pas. Ceux qui avaient des armes dans leurs maisons coururent les chercher; et, revenant sur-le-champ joindre les autres, ils vont affronter la mort, persuadés que les épées des gardes ne suffiront pas au massacre d'une si grande multitude, et qu'ils écraseront enfin, par le poids de leur foule immense, et les soldats et les armes. Pendant ce temps-là, on faisait pleuvoir du haut des toits les tuiles et les pierres; il partait des fenêtres une grêle de flèches. Tout le jour se passa en ces combats, qui coûtèrent la vie à quantité de soldats et de citoyens. La nuit étant venue, on se sépara; et, ce qui marque bien ce qu'étaient alors et le peuple de Constantinople et son souverain, c'est qu'une émeute si sanglante n'eut aucune suite; tout fut tranquille le lendemain; le peuple ainsi que l'empereur semblaient avoir oublié ce qui s'était passé la veille.

XXX.
Jean-le-Gros
proclamé
empereur et
mis à mort.

Nicet. l. 5,
c. 6.

Jamais occasion ne parut plus favorable pour un usurpateur. Tout se remuait dans l'Empire. Le prince était méprisé; le peuple cherchait un autre maître: mais ceux qui osaient se mettre sur les rangs ne valaient pas mieux qu'Alexis; leur ambition n'était soutenue d'aucun courage, d'aucun génie. Un certain Jean Comnène, surnommé le Gros, à cause de l'épaisseur de sa taille, devenue énorme par les excès de table, se fit une cabale d'un assez grand nombre de partisans, qu'il s'était attachés par l'appât de la bonne chère. Le complot étant formé, ils vont droit à Sainte-Sophie. On détache une des couronnes d'or suspendues au-dessus de l'autel; Jean la met sur sa tête et sort accompagné de sa troupe, qui le proclame empereur. Le peuple, auprès duquel il avait le mérite d'être inconnu, s'attroupe autour de

lui en grand nombre. On le conduit avec acclamation au grand palais, dont on enfonce les portes. Alexis était encore à Chrysopoli. Jean prend séance sur le trône d'or, donne les ordres, distribue les premières charges de l'Empire. Ses partisans, avec une foule de citoyens, se répandent par toute la ville en criant : *Vive l'empereur Jean Comnène!* On travaille à détruire les palais de la famille impériale. Tout est rempli de cris, de tumulte, de poussière. La nuit vient, et Jean ne songe ni à faire garder le palais, ni même à en relever les portes. Hors d'haleine, et plus accablé d'embonpoint que de fatigue, il n'avait d'autre soin que d'étancher sa soif, très-difficile à éteindre. Ses soldats, dispersés çà et là, faisaient la patrouille dans la ville. Le peuple s'était retiré comme une volée d'oiseaux, chacun dans sa demeure, et attendait le jour pour piller les maisons opulentes. Alexis ne lui en donna pas le temps. Il fait partir en diligence tout ce qu'il avait de parents et de gens de guerre autour de lui. Ils arrivent long-temps avant le jour, rassemblent les Varangues, tombent sur les divers pelotons de gardes, et, après les avoir aisément taillés en pièces, ils marchent au palais, assomment le stupide usurpateur, et portent sa tête à l'empereur, qui revient à Constantinople, et la fait pendre toute sanglante au haut de l'arcade de la grande place. On expose le cadavre, monstrueux en grosseur, sur un lit à la porte du palais de Blaquernes. Après l'avoir abandonné quelque temps aux regards du peuple, on le jette sur le rempart, pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Quelque mépris que méritât ce malheureux, le prince se rendit lui-même méprisable, et par cet ordre inhumain, et par

la curiosité barbare de repaître ses yeux d'un si affreux spectacle. On arrêta les conjurés, et on les força, par les tourments de la question, à découvrir leurs complices.

XXXII.
Piraterie de
l'empereur.

Alexis ne trouvait point de profit qui fût honteux ni criminel, pour réparer les pertes que lui causaient ses profusions insensées. Après avoir épuisé toutes les ressources de la finance la plus odieuse, il s'avisa de faire le métier de pirate. Il y avait un grand commerce établi entre Constantinople et les villes maritimes du Pont-Euxin, surtout avec la ville d'Amise, alors très-florissante, où tous les marchands d'Asie, tant grecs que turks, avaient de riches comptoirs. Il donna six galères à Constantin Francopule, et l'envoya sur le Pont-Euxin sous prétexte de rechercher les marchandises d'un vaisseau grec qui, venant de la rivière du Phase, avait fait naufrage près de Cérasonte. Mais ses ordres secrets étaient de courir sus aux vaisseaux marchands qui allaient au port d'Amise ou en revenaient, et de les piller. Constantin s'acquitta parfaitement de sa commission. Il n'épargna aucun de ces bâtiments. Il massacrait ou précipitait dans la mer ceux qui voulaient défendre leur bien; il jetait les autres tout nus sur le rivage. Après deux mois de croisière, Constantin revint à Constantinople avec un riche butin, que l'empereur fit vendre au profit du fisc. Ce fut en vain que les navigateurs dépouillés vinrent porter leurs plaintes à l'empereur; on ne les écouta pas. Les marchands d'Icône s'adressèrent à Rokn-Eddin, qui députa vers l'empereur pour demander la restitution de leurs effets. L'empereur se justifia par un mensonge, en désavouant Constantin, sujet rebelle, disait-il, et déserteur de l'Empire. Cepen-

dant, comme il s'agissait de paix avec Rohn-Eddin, il consentit à lui payer, outre la pension annuelle, une somme d'argent pour dédommager les négociants d'Icone. Peu de temps après, Rohn-Eddin intercepta des lettres de l'empereur adressées à un de ces scélérats nommés Bathéniens, qui faisaient le métier d'assassins. Alexis promettait de grandes récompenses à ce malheureux, s'il tuait le sultan. Le Bathénien fut pris, et la paix rompue. Les Turks se vengèrent de cet infame procédé sur plusieurs villes qu'ils pillèrent. Un des premiers officiers de l'Empire vint se joindre à eux. Michel l'Ange, fils naturel de Jean l'Ange, oncle de l'empereur, avait été chargé de recueillir les impôts du district de Mylasse en Carie. Quelque mécontentement le poussa à la révolte : il se saisit de la caisse et prit les armes. Ayant été battu par les troupes de la province, il se retira auprès de Rohn-Eddin, qui le reçut volontiers et lui donna une armée. Michel attaqua les villes du Méandre, et les traita plus cruellement que n'auraient fait les Turkomans. Alexis partit au mois de novembre pour l'aller combattre, et, selon sa coutume, il ne fit que se montrer en Asie. Le reste de l'année se passa en marches et en mouvements inutiles. L'hiver fit retirer les deux armées sans avoir mesuré leurs forces.

Ayant renvoyé ses troupes à Constantinople, comme l'hiver de cette année avait toute la douceur du printemps, il résolut de le passer en divertissemens autour des îles charmantes de la Propontide. Il s'embarqua avec ses courtisanes et les dames de sa cour. Réunis dans le même vaisseau, ce n'étaient que festins, jeux, danses et concerts. Après s'être long-temps promené le long du golfe d'Asaïque, il se rapprochait de Constan-

AN 1202.

XXXIII.
Dangers que
court Alexis
sur mer et
sur terre.

tinople, lorsqu'un furieux orage vint troubler ses plaisirs, et lui fit voir de près toutes les horreurs du naufrage. Le tumulte et le désordre des manœuvres, les cris, les vœux, les gémissements des courtisans et surtout des femmes, mêlés aux mugissements des vents et des flots, formaient un concert bien différent de celui qu'avait interrompu la tempête. L'empereur, devenu le jouet des vagues, personnage beaucoup moins important que le dernier des matelots, n'attendait que la mort. Enfin, à force de travaux, après bien des coups de mer, on atteignit l'île du Prince, d'où l'on gagna le port de Chalcédoine. Alexis, ayant pris quelques jours de repos, traversa le Bosphore, et se rendit au grand palais. S'étant délassé par les jeux du cirque, qu'on donnait au peuple dans cette saison, il voulut passer au palais de Blaquernes. Mais, dans ces temps d'ignorance, les empereurs n'osaient faire un pas sans consulter les planètes, et leur position ne se trouvait pas alors favorable. Il demeura donc jusqu'au carême dans le grand palais. Le quatrième de mars lui fut annoncé comme un jour heureux, pourvu qu'il partît avant le lever du soleil. Un vaisseau l'attendait à l'ancre, pour le transporter à Blaquernes. Toute sa famille était assemblée dans son appartement, et il se levait avant le jour, lorsqu'un tremblement subit fit ouvrir la terre au bord de son lit. Un de ses chambellans fut englouti dans un profond abîme; l'empereur fut préservé; mais son gendre Alexis Paléologue et plusieurs autres pensèrent y périr, et furent grièvement blessés.

xxxiv.
Aventures
d'Eudocie,
fille
d'Alexis.

La cour de Constantinople reçut en ce temps-là un affront inouï, qui ne demeura impuni qu'à cause de sa faiblesse. Eudocie fille aînée d'Alexis, avait été ma-

riée à Étienne, roi de Servie. Ce prince, après avoir régné peu de temps, avait pris l'habit de moine sur le mont Papyce, laissant ses états à son fils aîné, de même nom que lui, qu'il avait eu d'une première femme. Le jeune prince traita sa belle-mère avec beaucoup d'honneur, il la laissa maîtresse d'une partie du royaume, et, devenu passionné pour elle, il poussa enfin la tendresse au-delà des bornes fixées par les lois de toutes les nations, et par la nature même. Son père étant mort, il épousa Eudocie et en eut plusieurs enfants : excès incroyable dans un siècle et dans une nation moins barbare. Une passion si révoltante s'éteignit au bout de quelque temps, et eut les suites qu'elle méritait. Ils en vinrent à se reprocher mutuellement leurs désordres. Ceux du prince n'étaient que trop publics. La princesse, soit qu'elle fût réellement coupable, soit qu'on la soupçonnât injustement, essuya le plus horrible traitement dont on puisse flétrir la plus vile courtisane. Le roi l'ayant fait dépouiller de tous ses habits, la chassa du palais, couverte à demi de misérables lambeaux. Volk, frère d'Étienne, mais plus sage et plus modéré, avait employé les remontrances et les plus instantes prières pour l'engager à ne pas se déshonorer lui-même par un procédé si atroce à l'égard de la fille d'un empereur. N'ayant pu l'en détourner, il reçut chez lui la princesse, et, après l'avoir revêtue, il la fit conduire à Durazzo. A cette humiliante nouvelle, Alexis, qui aurait dû armer toutes les forces de l'Empire pour laver un si sanglant outrage, ne fit autre chose que d'envoyer à sa fille des habits conformes à sa dignité et une litière pour la transporter dans son palais. La concorde ne fut pas de longue durée entre les deux princesses de

Nicet. l. 3. c.

 7.
 Ducange,
 fam. p. 286,
 287.

Servie. Volk prit les armes contre son frère, et le chassa de ses états.

XXXV.
Succès de
Joannice
contre
l'Empire.
Nicet. l. 3, c.
7.
Gesta Inno-
cent.
Ducange,
fam. p. 319.

Jean, que nos auteurs nomment Joannice, et qui prenait lui-même le nom de Calojean, avait succédé à Pierre, son frère, dans le royaume de Bulgarie. Dès qu'il fut sur le trône, il forma le dessein de faire rentrer le pays sous l'obéissance de l'église romaine, et il envoya des ambassadeurs au pape Innocent III. Ce fut inutilement qu'Alexis fit tous ses efforts pour l'en détourner, lui promettant de le reconnaître pour roi et de lui envoyer un patriarche. Joannice reçut du pape le sceptre, la couronne, un étendard qui portait une croix et les clefs de l'église, avec le droit de battre monnaie à son coin, privilège dont les papes de ce temps-là s'arrogeaient la concession. Malgré le zèle que ce prince affectait pour la pureté de la religion, il était cruel et fier, prétendant tirer son origine de l'ancienne Rome, comme les Valaques eux-mêmes se vantaient de descendre des Romains. Devenu plus ennemi des Grecs qu'il ne l'était auparavant, il vint attaquer Constantia près du mont Rhodope; il s'en rendit maître sans peine, et en détruisit les murailles. Le vendredi de la semaine de la Passion, il commença le siège de Varna. Comme la ville était défendue avec courage par une garnison latine au service de l'Empire, elle ne fut forcée que le samedi-saint; et le prince barbare, quoique chrétien de nom, sans égard à la sainteté du jour, fit précipiter dans le fossé les malheureux habitants, les ensevelit tout vivants sous la terre dont il le combla, abattit les murailles, et retourna en Bulgarie après cette pâque sanguinaire.

La prise d'Ivan n'avait pas rendu la liberté à Camyza.

Il était demeuré entre les mains des Thraces révoltés, d'où Joannice l'avait tiré, en payant sa rançon, pour en faire son prisonnier. Cet infortuné général ne cessait de solliciter par lettres Alexis de le délivrer de captivité. Las d'écrire sans recevoir de réponse, il s'adressa enfin à Chryse, qui paya sa rançon à Joannice, et l'envoya à Prosaque. Dans ce nouvel exil, il continuait de presser l'empereur, en lui représentant qu'il lui abandonnait sans regret tout le reste de sa fortune; que, de tant de biens saisis par le prince, il ne lui redemandait que deux cents livres d'or qu'on exigeait pour sa délivrance. Alexis, mettant en balance, d'un côté, la parenté et les services de Camyze, et, de l'autre, son or, son argent, ses immenses possessions, trouva que sa dépouille était d'un bien plus grand poids que ni la justice, ni l'honneur, ni la reconnaissance. D'après ce honteux calcul, il demeura sourd à toutes les instances; et Camyze, n'espérant plus rien de ce prince avare et ingrat, résolut de se donner à Chryse, et de racheter sa liberté, en le servant contre l'Empire. Il se mit donc à ravager avec lui la Macédoine. Ils s'emparèrent de la Pélagonie, prirent la ville de Prilape, emportèrent de force les places voisines, gagnèrent, par argent ou par intrigue, les plus éloignées, pénétrèrent en Thessalie par les vallons de Tempé, se rendirent maîtres des plaines, franchirent ces montagnes renommées qui séparent la Thessalie du reste de la Grèce, et jetèrent l'alarme dans cette contrée autrefois si fameuse, dont les habitants n'étaient plus que les ombres de tant de braves guerriers et des plus heureux génies. En même temps un autre rebelle soulevait la Thrace. Jean Spyridonace, né en Chypre dans la misère, était venu à Constanti-

noble pour y gagner sa vie du travail de ses mains. Son extérieur n'était pas propre à relever sa bassesse. Un visage difforme, un corps encore plus mal fait, des yeux de travers, semblaient le condamner à ramper dans la poussière. Il n'avait qu'un talent, et il fut assez heureux pour trouver un prince qui en faisait grande estime : c'était d'imaginer de nouvelles formes d'impôts, dont l'érudition financière, si ingénieuse d'ailleurs à inventer d'admirables secrets pour appauvrir les peuples, ne s'était pas encore avisée. Ce mérite l'éleva aux emplois; il devint garde du trésor; et, pour récompense de ses services, on lui donna le gouvernement du pays de Smolène en Thrace. Il avait vu l'empereur de trop près, pour l'aimer ou le craindre. Il se voyait dans une contrée presque inaccessible. Il prétendit à l'indépendance, et cessa d'obéir aux ordres qui lui venaient de la cour. L'empereur relevait d'une violente attaque de goutte, et ce mal douloureux lui avait été moins sensible que le double regret d'avoir élevé un méchant homme tel que Spyridonace, et de s'être fait un ennemi de Camyze, son meilleur capitaine. Il partagea ses troupes en deux corps; il en donna un à son gendre Paléologue, pour aller combattre Spyridonace; il mit à la tête de l'autre Jeau Éonopolite, pour faire la guerre à Camyze et à Chryse. Paléologue, aussi brave que prudent, n'eut pas de peine à vaincre Spyridonace; il l'obligea de fuir en Bulgarie. Il n'était pas si aisé de se défaire des deux autres ennemis. L'empereur alla joindre Éonopolite; il regagna Chryse, en lui mettant entre les mains la princesse Théodora, qu'il lui avait déjà promise en mariage. Chryse rendit la Pélagonie et la ville de Prilape. Camyze demeurait en

armes, maître de la Thessalie; il fut battu, et se réfugia en Macédoine, dans le château de Stane, qu'il regardait comme imprenable. Il y fut cependant forcé. Strummize fut rendue à l'empereur, et l'on fit la paix avec Joannice. On ne dit pas quel fut le sort de Camyze.

Dans l'état de faiblesse où l'Empire était réduit, les armes des Bulgares et les entreprises de ces aventuriers rebelles, qui se rendaient maîtres de divers cantons de la Thrace et de la Macédoine, en épuisaient toutes les forces. L'empereur, alternativement occupé à se guérir de la goutte et à la mériter, paraissait cependant quelquefois à la tête de ses armées; mais c'étaient des voyages de plaisir plutôt que des expéditions guerrières. Bientôt, ennuyé de la vie militaire, souvent même avant que d'avoir aperçu l'ennemi, on le voyait rentrer dans l'ombre de son palais, ou s'aller reposer, dans les jardins de la Propontide, des fatigues qu'il n'avait pas essayées. Dans ses dernières années, il entendait, sans s'effrayer, le bruit des armes qui retentissait du côté de l'occident. La croisade qui s'y préparait ne menaçait que l'Égypte et la Palestine. Des conjonctures imprévues, telles qu'un vent impétueux, détournèrent sur Constantinople la plus grande partie de cet orage, qui ébranla l'Empire jusque dans ses fondements et porta sur le trône de la Grèce une race étrangère.

Les chrétiens de Palestine, réduits à un état déplorable, appelaient à leur secours les princes d'Occident. Outre la principauté d'Antioche, jointe alors au comté de Trippli, il ne leur restait, de leurs conquêtes en Syrie, que Tyr et Saint-Jean-d'Acro. Jérusalem était retombée,

XXXVII.
Cinquième
croisade.

XXXVIII.
Foulques,
curé de
Neuilly,
prêche la
croisade.
Nicoit. l. 3, c.
8, 9.

Gesta Innoc. en 1187, sous le joug des infidèles. Séif-eddin, presque
 Guntherus, aussi grand guerrier que Saladin, son frère, avait hé-
 Hist. Const. rité de sa haine contre les chrétiens, et Simon de Mont-
 Chron. Urap. fort, après une victoire qui lui coûtait autant qu'une
 Chron. St. défaite, avait été obligé de faire avec les Sarrasins
 Anton. une trêve de dix ans. Tant de malheurs touchaient
 Sanut. l. 3, sensiblement le cœur paternel d'Innocent III, élevé,
 part. 12, c. en 1198, sur la chaire de saint Pierre. Ce pontife, re-
 1. commandable par ses vertus, par son savoir, par son
 Ville-Hard. zèle apostolique, digne de l'admiration de tous les siècles
 c. et suiv, et de toutes les nations, s'il eût renfermé son pouvoir
 jusqu'au c. dans les bornes que Jésus-Christ lui-même s'était pres-
 25, et ibi crites sur la terre, et qu'il n'eût pas étendu la main
 Ducange. jusque sur le trône des rois, ne fut pas plus tôt à la tête
 Acropolit. de l'Église, qu'il porta ses regards sur la Terre-Sainte.
 c. 2, et ibi Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, faisait alors en-
 Allatus. tendre, dans toute la France, le tonnerre des menaces
 Odoric. évangeliques. Prédicateur intrépide, il osait les annon-
 Rayn. cer aux rois. La force de ses paroles, animée par la
 Herold con- grace divine, et soutenue de la sainteté de sa vie, pé-
 tin. nétrait au fond des cœurs, et faisait trembler le vice
 Guill. Tyr. jusque dans le sanctuaire. Ces siècles d'ignorance étaient
 l. 2, c. 20. assez heureux pour conserver la vraie lumière au sein
 Rhamnu- de leurs ténèbres; le vice ne se piquait pas d'être con-
 sius, l. 1. séquent, et les âmes les plus corrompues retenaient du
 [Daru, Hist. moins la foi de leurs pères. Innocent chargea Foulques
 de Ven. t. 4.] d'être le héraut de la guerre qu'il méditait contre les
 Sabellicus, infidèles. Successeur de Pierre l'Hermite, ou plutôt de
 l. 8. saint Bernard, qui fut trop sage pour ceindre l'épée,
 Doutreman. le nouveau missionnaire parcourut la France et l'Alle-
 Const. Bel- magne. Les mouvements de son éloquence simple,
 gica, l. 1, c. mais persuasive, ranimèrent, dans les princes et dans
 12, l. 2, c. 1, 2, 3, 4, 5. les peuples, le courage de la croisade.
 Fleury, Hist. ecclés. l. 75, art. 14.
 Maimbourg. Croisades, l. 7.
 7.

les peuples , cette flamme de la religion , qui ne s'éteignait pas alors , même au milieu des désordres.

Innocent faisait tous ses efforts pour engager les deux rois de France et d'Angleterre à se mettre à la tête des croisés. Leur première expédition dans la Terre-Sainte les avait rendus ennemis irréconciliables ; ils avaient sans cesse les armes à la main pour s'entre-détruire , et les prédications de Foulques , les lettres pressantes du Saint-Père , les instances du cardinal de Capoue envoyé dans ce dessein , ne purent obtenir d'eux qu'une trêve de cinq ans. Toujours en défiance l'un de l'autre , ils ne jugèrent pas à propos de sortir de leurs états. Ils permirent seulement à leurs sujets de prendre la croix , et les seigneurs anglais sentirent même qu'ils ne feraient pas leur cour à leur prince , en s'éloignant de sa personne. Innocent avait plus d'espérance du côté de l'empereur grec , plus faible à la vérité , mais plus capable d'aider les croisés par la proximité de ses états. Aussitôt après l'élection d'Innocent , Alexis lui avait envoyé des députés avec des présents , pour le prier de le visiter par ses légats , et le pape avait satisfait à sa demande , l'exhortant à réunir les deux églises , et à travailler , de concert avec les Latins , à la destruction du mahométisme. Il avait , dans les mêmes vues , écrit au patriarche de Constantinople , et il proposait un concile général pour traiter les matières contestées , et procéder efficacement à la réunion. Mais ce n'était de la part d'Alexis qu'un effet de vanité. Dès qu'il eut reçu les légats du pape , il ne montra plus que de l'éloignement et de la mauvaise volonté. Il répondit , apparemment de l'avis de ses astrologues , que le temps de la miséricorde de Dieu , pour la délivrance de la Pa-

XXXX.
Innocent
exhorte en
vain Alexis.

lestine, n'était pas encore arrivé. Quant au concile général, il consentait d'y envoyer des députés, pourvu qu'il se tint en Orient, où avaient été célébrés les huit premiers conciles généraux. Il relevait l'empire au-dessus du sacerdoce. Enfin il représentait au pape que l'île de Cypre appartenait à l'Empire; que, s'il n'attaquait pas le roi titulaire de Jérusalem, qui s'était attribué la possession de cette île, c'était pour épargner le sang chrétien. Il le pria d'interposer son autorité pour engager ce prince à restituer ce domaine aux maîtres légitimes. Quoique Innocent conservât peu d'espérance de rendre Alexis favorable aux croisés, il n'oublia rien pour y réussir. Il lui répliqua qu'il n'appartenait pas aux hommes de fixer les moments que Dieu avait déterminés dans ses décrets; que leur devoir était de mettre la main à l'œuvre, en abandonnant le succès à la main du Tout-Puissant. Il le félicitait de ses bonnes dispositions au sujet de la réunion. Mais, sur l'article alors le plus délicat et le plus sensible à la cour romaine, il combattait les prétentions d'Alexis par les raisons et les allégories reçues en ce temps-là, et tâchait de montrer que le sacerdoce est autant supérieur à l'empire que le soleil l'est à la lune, qui emprunte de lui sa lumière, ces deux astres étant, disait-il, le symbole des deux puissances. Quant à l'île de Cypre, il répondait qu'il prendrait à ce sujet de plus amples informations. En attendant, il exhortait l'empereur à ne pas susciter de nouveaux troubles aux chrétiens de la Terre-Sainte.

XL.
Indulgences
et autres fa-
veur accor-
dées aux
croisés.

Les sollicitations d'Innocent eurent plus de succès auprès des prélats et des seigneurs de France, de Flandre, d'Italie et d'Allemagne. Pour attirer le peuple

par de puissants intérêts, soit spirituels, soit temporels, il accorda pleine et entière indulgence et rémission de tous péchés à ceux qui prendraient la croix ; il s'engageait, lui et ses successeurs, à prendre sous la sauvegarde de S. Pierre leurs biens et leurs familles, tant qu'ils seraient en Palestine ; il enjoignait aux rois et aux princes de les affranchir de tout impôt, et d'annuler toutes les obligations usuraires contractées avec les Juifs ; il les déclarait exempts de l'interdit jeté sur le royaume de France, à cause du divorce de Philippe-Auguste avec la reine Ingelburge. Pour contribuer aux dépenses nécessaires, il ordonna que les évêques et les monastères paieraient le quarantième de leur revenu. Il se taxa lui-même au dixième, ainsi que les cardinaux, et, afin de donner l'exemple d'un sacrifice encore plus généreux et digne du chef de cette illustre entreprise, il fit fondre tout ce qu'il avait de vases d'or et d'argent. Le grand-maître des Hospitaliers rappela, par des ordres très-pressants, ses chevaliers répandus dans diverses contrées de l'Europe.

Les tournois étaient en ce temps-là le plus brillant théâtre, où la noblesse française s'empressait à signaler sa force et son adresse. Sur la fin de l'année 1199, on tint une de ces assemblées à Escry, château situé en Champagne, sur la rivière d'Aine. Au milieu de cette fête guerrière, les comtes, les barons, brûlant d'ardeur militaire et de dévotion, sentiments qui souvent alors s'alliaient ensemble sans trop se connaître, terminèrent leurs joutes par prendre la croix. Thibaut, comte de Champagne, et Louis, comte de Blois et de Chartres, tous deux proches parents des rois de France et d'Angleterre, se croisèrent les premiers. Leur exemple

xli.
Grand
nombre de
seigneurs
prennent la
croix.

fut suivi d'un grand nombre de seigneurs français; entre les plus renommés furent : Geoffroi comte du Perche, Mathieu de Montmorency, Guy châtelain de Coucy, Geoffroi de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, qui nous a laissé le récit de cette expédition, et les évêques de Troyes, de Soissons, d'Amiens et de Nevers. Au commencement du carême de l'année suivante, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, prit la croix dans l'église de Saint-Donatien à Bruges, avec Marie, sa femme et ses frères, Henri et Eustache; Hugues, comte de Saint-Paul, Renaud, comte de Boulogne, et plus de mille chevaliers s'engagèrent à les suivre. Les comtes de Norwic et de Northampton furent les seuls seigneurs anglais; les autres se réservèrent à marcher à la suite de leur roi Richard, qui avait dessein de retourner en Palestine, lorsqu'il aurait terminé ses différends avec Philippe-Auguste. Plusieurs chevaliers italiens se joignirent ensuite aux croisés. Les évêques de Bâle et d'Halberstadt, Albert, comte de Spanheim, Berthold, comte de Nambourg, un autre Berthold, comte de Catzenelbogen, et plusieurs autres seigneurs allemands partagèrent aussi les hasards de cette brillante entreprise. La moitié de l'Europe se mit en mouvement. La noblesse, qui ne connaissait d'autre gloire que celle des armes, aurait seule formé une armée redoutable par sa valeur. On y comptait quatre mille cinq cents chevaliers, suivis chacun de deux écuyers. Il n'en vint point d'Espagne; ce n'est pas qu'elle en fût stérile; c'étaient dans cette brave nation les siècles de l'héroïsme : mais, toujours en alarme, toujours aux prises avec les musulmans établis dans son sein, l'Espagne était tout entière un champ de bataille, et la vie des Espagnols une croisade perpétuelle. Il serait

trop long de nommer ici en détail tous les personnages distingués qui s'engagèrent dans cette milice. On en peut voir la liste dans les auteurs qui ont écrit en particulier l'histoire de cette croisade. Je ne nomme pas non plus ceux qui, dans le cours du voyage, se séparèrent du gros de l'armée, pour passer en Syrie ou ailleurs, et qui ne prirent point de part à la conquête de Constantinople, objet propre de mon ouvrage.

Après cet engagement solennel, il s'agissait de prendre de justes mesures pour assurer le succès. On s'assembla pour cet effet, d'abord à Soissons, ensuite à Compiègne. Thibaut, comte de Champagne, déjà renommé pour ses qualités héroïques, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-quatre ans, fut élu pour chef. On délibéra sur la route qu'on devait prendre : celle de terre était longue, difficile, dangereuse ; les malheurs de toute espèce qu'avaient éprouvés le roi Louis-le-Jeune et les empereurs Conrad et Frédéric avec des armées beaucoup plus nombreuses, détournaient de choisir ce chemin. Mais, d'une autre part, les nouveaux croisés se trouvaient en trop grand nombre pour se mettre sur mer, à moins que d'avoir une puissante flotte, qu'ils n'étaient pas en état de fournir. Ils résolurent donc de s'adresser à une puissance maritime. Les Vénitiens, les Génois, les Pisans se disputaient alors l'empire de la Méditerranée. On se détermina pour les Vénitiens, qui avaient plus de vaisseaux et le plus grand intérêt d'abattre les musulmans. On choisit pour traiter du passage six commissaires qu'on crut les plus capables, et on leur donna plein pouvoir de conclure cette importante négociation.

XLII.
Mesures que
prennent les
croisés.

Arrivés à Venise, ils s'adressèrent au doge : c'était

XLIII.
Les députés
traitent avec
les
Vénitiens.

Henri Dandolo, un des plus grands personnages de son siècle. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Trente ans auparavant, l'empereur Manuel, selon les historiens de Venise, en voulant l'aveugler, par une cruelle perfidie, n'avait fait que lui affaiblir la vue. Mais la vieillesse ne lui avait rien ôté de sa vigueur, et les vives lumières de son génie suppléaient avec avantage à la faiblesse de ses yeux. Animé lui-même de cette ardeur de gloire qui embrasait tant de seigneurs, il fit aux députés l'accueil le plus gracieux. Il porta leur demande aux différents conseils de la république. On convint de fournir des palandres ou vaisseaux plats pour le transport de quatre mille cinq cents chevaux et de neuf mille écuyers, des navires pour quatre mille cinq cents chevaliers et vingt mille hommes de pied; des vivres pour neuf mois; à condition que les croisés paieraient quatre marcs d'argent pour chaque cheval, et deux pour chaque homme; ce qui montait à la somme de quatre-vingt-cinq mille marcs. Ces conventions devaient durer l'espace d'un an, à compter du jour qu'ils partiraient des ports de Venise. La république promettait de plus d'équiper au moins cinquante galères pour sa part, à condition qu'elle partagerait la moitié des conquêtes. Ce traité, arrêté par le sénat, fut confirmé par tout le peuple assemblé dans l'église de Saint-Marc. Après une messe solennelle, les députés s'étant rendus à l'église, Geoffroi de Ville-Hardouin prenant la parole au nom de tous : « Seigneurs, dit-il, les plus hauts
« et les plus puissants barons de France nous ont en-
« voyés vers vous, pour vous prier d'avoir pitié de
« Jérusalem, qui gémit sous le dur esclavage des mu-
« sulmans, et de vouloir bien les accompagner pour

« venger l'injure faite à Jésus-Christ. Ils vous ont choisis
« comme la nation la plus puissante sur mer ; ils nous
« ont ordonné de nous jeter à vos pieds , et d'y demeu-
« rer prosternés jusqu'à ce que vous leur ayez octroyé
« leur demande , et promis de secourir la Terre-Sainte. »

A ces mots , les six députés se prosternèrent en versant des larmes. Le doge et les assistants attendris , levant les mains en haut , s'écrièrent tous d'une voix : *Qu'ils y consentaient , qu'ils le promettaient.* Le bruit de cette acclamation étant apaisé , le doge harangua le peuple et le félicita de l'honneur que Dieu faisait à la république de l'associer à une si sainte et si glorieuse entreprise. Le traité fut signé le lendemain , et il fut décidé qu'on irait attaquer l'Égypte , comme la principale ressource des Sarrasins et des Turks , dont la conquête entraînerait celle de tous leurs états. L'occasion était favorable. Séif-Eddin, sultan de Damas, avait chassé le sultan d'Égypte ; il était en guerre avec celui d'Alep et avec plusieurs autres ; sa dureté le rendait odieux à ses peuples. De plus , l'Égypte était affligée de la famine , le débordement du Nil ayant manqué les années précédentes. Une autre raison devait encore déterminer les croisés , c'est que le terme de la trêve conclue avec Séif-Eddin pour la Palestine n'était pas encore expiré. On fixa le rendez-vous à Venise pour le jour de Saint-Jean de l'année suivante 1202 , auquel la flotte se trouverait appareillée. Les députés se transportèrent ensuite au grand palais , où le doge , leur ayant délivré les lettres-patentes , se mit à genoux , et , versant beaucoup de larmes , jura sur les saints évangiles d'observer fidèlement tous les articles dont on était convenu. Le grand conseil , composé de qua-

rante-six nobles, d'une part ; de l'autre les députés, au nom de tous les seigneurs, prêtèrent le même serment. On dépêcha au pape Innocent pour l'instruire du contenu du traité, et lui en demander confirmation, ce qu'il accorda volontiers, mais avec cette restriction, que les croisés ne causeraient aucun dommage aux nations chrétiennes, à moins qu'elles ne leur fissent obstacle, et qu'en ce cas même ils n'agiraient offensivement qu'avec l'approbation du légat du Saint-Siège. Les Vénitiens, qui avaient un dessein secret, refusèrent de souscrire à cette condition. Les Français empruntèrent de quelques banquiers de Venise deux mille marcs d'argent, qu'ils mirent d'avance entré les mains du doge, pour fournir à la première dépense des vaisseaux, et prirent ensuite congé pour retourner en leur pays. Ils passèrent à Pise et à Gênes, pour engager ces républiques à concourir avec eux ; mais ils n'en tirèrent aucun secours. Ils rencontrèrent au mont Cenis les comtes de Brienne et de Montbéliard, qui prenaient le chemin de la Pouille avec plusieurs chevaliers. Gautier de Brienne allait conquérir le royaume de Sicile, qu'il prétendait lui appartenir du chef de sa femme, fille du roi Tancrède, dont le fils, Guillaume III, avait été dépouillé de ses états par l'empereur Henri. Il promettait de rejoindre l'armée avant qu'elle fût partie de Venise ; mais ce seigneur, après quelques succès, périt en Italie.

XLIV.
Boniface de
Montferrat
élu chef de
la croisade.

Le maréchal de Champagne, de retour à Troyes, eut la douleur de trouver le comte Thibaut dangereusement malade, et de le voir mourir peu de jours après, au grand regret des croisés, qui comptaient beaucoup sur les qualités éminentes de ce jeune seigneur. Il fal-

lut donner un autre chef à la croisade. Le duc de Bourgogne, ainsi que le comte de Bar, s'étant excusés de se charger de cet emploi, on jeta les yeux sur Boniface, marquis de Montferrat, prince généreux et expérimenté dans la guerre. Il était cousin du roi de France, et frère de ce fameux Conrad de Montferrat qui devint gendre de l'empereur Manuel, et dont nous avons raconté les aventures. Ce prince ayant accepté l'honneur que lui faisaient tant de seigneurs, se rendit à Soissons, où ils étaient assemblés, et reçut la croix des mains de l'évêque et de Foulques de Neuilly, dans l'église de Notre-Dame. Il partit ensuite pour mettre ordre aux affaires de son état, après avoir tiré parole des croisés et donné la sienne, que tous se trouveraient à Venise au jour marqué. Au carême suivant, on fit encore une nouvelle perte par la mort de Geoffroi, comte du Perche, seigneur de grand mérite, qui chargea en mourant son frère Étienne de la conduite de ses soldats. Les croisés commençaient à quitter leur pays; mais, malgré leur parole, tous ne se rendirent pas à Venise. Quelques-uns prirent la route de Marseille; d'autres gagnèrent les ports de la Pouille, trouvant ce chemin plus sûr et plus commode pour passer, soit en Égypte, soit en Syrie. Une grande flotte, partie des côtes de Flandre pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, sous la conduite de Jean de Nesle, châtelain de Bruges, ne rejoignit plus le reste de l'armée, et ce fut une perte irréparable pour le comte Baudouin et pour ses frères; ils avaient chargé ces vaisseaux de quantité de vivres et de leurs meilleurs soldats, sous la conduite de plusieurs chevaliers distingués,

qui avaient juré sur les saints évangiles de se rendre auprès d'eux.

XLV.
Les croisés
à Venise.

Nicot. l. 1,
c. 8, 9.

Gesta Innoc.
Acrop. l. 2,
et ibi Alla-
tius.

Ville-Har-
doun et ibi
Ducange.

Sanut. l. 3,
part. 11, c.

Herold. l. 2,
c. 20.

Chron. S.
Anton.

Sabellicus,
l. 1.

Odor. Ray-
nald.

Doutreman.
Const. Belg.

l. 2, c. 6, 7.

Maumbourg.
l. 7.

Fleury, Hist.
ecclés. l. 75,
art. 47.

Les chefs des croisés, Boniface de Montferrat, Baudouin de Flandre, Louis de Blois, réunis à Venise avec leurs troupes, reçurent l'accueil le plus honorable. On les logea dans l'île de Saint-Nicolas. C'était l'élite des guerriers de l'Europe, la plupart vétérans et d'une bravoure éprouvée. Le rivage était bordé de cabanes pour les soldats et d'écuries pour les chevaux. Tous les canaux étaient couverts de gondoles qui s'empressaient d'apporter l'abondance. La flotte, prête à faire voile, aurait suffi à une armée trois fois plus nombreuse. C'étaient plus de quatre cents vaisseaux, les uns armés en guerre, les autres construits pour le transport des chevaux et d'une prodigieuse quantité de provisions. Le pape était regardé comme le chef suprême de l'entreprise. On lui députa pour le prier d'obtenir du secours de l'empereur de Constantinople. Il répondit qu'il avait déjà écrit à ce prince, et qu'il en avait reçu la promesse de fournir des vivres aux croisés; que, s'il manquait de parole, les croisés pourraient en prendre de force où ils voudraient, et qu'il leur en donnait la permission: c'en était assez alors pour tranquilliser les consciences. Cependant les Vénitiens, fidèles aux conventions au-delà même de leur promesse, sommèrent les comtes et les barons de s'acquitter à leur tour de leur parole, en payant la somme convenue pour le passage. Mais on s'aperçut du tort que faisait à l'armée l'absence de tant de chevaliers qui s'en étaient séparés. La quête qu'on fit dans le camp ne put fournir qu'une petite partie de la dette, et un grand nombre de croi-

sés, déjà ennuyés du voyage, parlaient de s'en retourner. Le comte de Flandre, animé de sentiments plus généreux, proposa aux autres seigneurs de renoncer à leurs richesses plutôt qu'à leur honneur, et n'eut pas de peine à y faire consentir les comtes de Blois et de Saint-Paul et le marquis de Montferrat. Ils firent porter au doge tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent et de pierreries. Malgré ce noble sacrifice, il manquait encore trente-quatre mille marcs d'argent. Henri Dandolo, qui n'avait pas l'ame moins élevée, les en aurait volontiers tenus quittes; mais il était chef d'une république économe, qui calculait la gloire. Pour tirer les croisés d'embarras, il proposa au sénat de les employer à reprendre Zara, déjà plusieurs fois révoltée, et qui s'était donnée au roi de Hongrie. Il persuada qu'un si important service méritait bien qu'on remit le paiement du reste jusqu'au temps où leurs conquêtes les mettraient en état de s'acquitter. Cet expédient fut approuvé des Vénitiens, qui, dès le commencement, avaient conçu le dessein de profiter de la conjoncture. Mais il trouva beaucoup d'opposition de la part des croisés. Les uns, qui souhaitaient de retourner dans leur pays, les autres, qui brûlaient d'impatience de passer dans la Terre-Sainte, s'écriaient *qu'ils avaient fait vœu de combattre les infidèles, et non pas les chrétiens leurs frères; que le roi de Hongrie, maître de Zara, était non-seulement chrétien, mais qu'il avait lui-même pris la croix avec le prince André, son frère; que le siège de Zara aurait tout l'odieux d'une guerre civile, et même sacrilège, puisque la bulle de la croisade frappait d'anathème quiconque attaquerait les croisés.* Le pape s'opposait à ce siège; il avait envoyé à

Venise le cardinal de Capoue, pour défendre aux croisés de s'y engager, sous peine d'excommunication. Mais Dandolo combattit les raisons du cardinal; il fit voir *que le chef de l'Église, dont la puissance est toute spirituelle, n'a aucun droit sur les intérêts des souverains; qu'il ne peut enchaîner leur pouvoir, ni se rendre arbitre de la paix et de la guerre; que couvrir l'impunité de sujets rebelles, ce serait autoriser le crime.* Il parla avec tant de force et d'éloquence que les croisés se rendirent à son avis. Il y en eut néanmoins plusieurs qui se détachèrent des autres; et le marquis de Montferrat, à qui le pape avait déclaré de vive voix sa volonté, dans un voyage que ce prince avait fait à Rome, ne voulut prendre aucune part à l'expédition de Dalmatie. Le doge, ravi d'avoir réussi à maintenir une si belle entreprise, voulut en partager l'honneur. Il se fit attacher la croix solennellement dans l'église de Saint-Marc, et ses compatriotes, à son exemple, se croisèrent en assez grand nombre.

XLVI.
Alexis, fils
d'Isaac, a
recours aux
croisés.

On achevait les préparatifs du départ, fixé à la fin de septembre, lorsqu'un événement imprévu fit balancer les croisés sur la résolution qu'ils avaient prise de se porter en Égypte, et les détermina ensuite à changer de route. L'usurpateur Alexis avait enfermé Isaac dans une tour de Constantinople, comme nous l'avons raconté. Mais, après quelque temps de dureté et de rigueur, il lui avait laissé la liberté de recevoir des visites. Isaac en recevait surtout des Latins qui passaient par Constantinople. Par leur canal, il entretenait correspondance avec sa fille Irène, mariée à Philippe, devenu roi des Romains, et il concertait avec elle les moyens de se venger de son frère, et de remon-

ter sur le trône. Son fils Alexis le servait utilement auprès de sa sœur et de son beau-frère. Ce jeune prince, qui n'avait que douze ans au temps du désastre de son père, fut d'abord renfermé dans une prison. Son oncle lui rendit ensuite la liberté, et s'en fit même accompagner dans son expédition de Thrace contre Camyze. Alexis, par le conseil de son père, traita secrètement avec un armateur pisan qui promit de le transporter en Sicile. Le vaisseau pisan l'attendait à l'ancre près d'Athyra, où devait passer l'armée impériale, et la chaloupe avait abordé à terre sous prétexte de charger du sable pour lester le navire. Arrivé en ce lieu, Alexis se jeta dans la chaloupe, qui le conduisit au vaisseau. L'empereur, averti de son évasion, envoya visiter le navire, qu'un vent contraire empêchait de s'éloigner. Alexis, qui s'était fait aussitôt raser et déguiser en matelot, ne fut pas reconnu. Il passa en Sicile, et fit savoir son aventure à sa sœur, qui lui envoya une escorte pour l'amener en Allemagne. Il ne tarda pas à se mettre en chemin ; et, comme il traversait l'Italie, il s'adressa d'abord au pape pour lui demander sa protection auprès des princes chrétiens ; il promettait de soumettre au Saint-Siège l'église d'Orient. Le pape, tout occupé de la conquête de la Terre-Sainte, n'écouta pas ses sollicitations, et le prince continua sa route : c'était alors que tous les croisés se rendaient de toutes parts à Venise. Comme Alexis passait par Vérone, il y rencontra quelques seigneurs et quantité de soldats qui étaient en route pour aller joindre l'armée. Il lui vint en pensée qu'avec un peu d'adresse il pourrait profiter de cet armement et le détourner sur Constantinople pour relever sa fortune et celle de son père.

Il envoya donc à Venise, pour conjurer les croisés de prêter leurs bras à une si juste entreprise, qui devait les couronner de gloire et leur procurer les plus grands avantages. Le marquis de Montferrat, en quittant la France, avait passé par l'Allemagne, où Philippe l'avait sollicité d'employer ses forces à rétablir Isaac, et Boniface n'avait pas rejeté cette proposition : il était même allé à Rome pour la faire agréer au pape ; mais ne le trouvant pas disposé à y consentir, il était retourné dans ses états sans s'occuper davantage de ce projet. L'arrivée des envoyés d'Alexis en réveilla l'idée. Ils furent bien reçus. On convint avec eux que si Alexis s'engageait à les secourir pour la conquête de la Terre-Sainte, on lui prêterait réciproquement des secours. On lui envoya des députés, qui devaient l'accompagner en Allemagne, pour traiter de cette alliance avec Philippe et Irène. Les motifs qui déterminaient les croisés à écouter les prières du jeune Alexis étaient appuyés, dans le cœur des Vénitiens, par les sentiments de leur vengeance particulière. Le doge ne pouvait oublier le traitement cruel qu'il avait reçu de Manuel ; et la république, outre la saisie de ses vaisseaux et le pillage de ses marchandises à Constantinople, avait essuyé de ce prince de sanglants outrages. Il avait toujours favorisé les Pisans, alors ennemis des Vénitiens, et dans les querelles sanglantes des deux nations, qui en venaient souvent aux mains, soit sur mer, soit dans l'enceinte de la ville, les Pisans avaient toujours trouvé dans Manuel un zélé protecteur. De plus, Alexis refusait d'acquitter le reste de la somme stipulée par le traité de paix.

La négociation d'Alexis avait différé le départ de la

flotte. Enfin, le 8 octobre, on mit à la voile au bruit des trompettes et des acclamations de tout le peuple de Venise. Jamais flotte si nombreuse, ni si magnifiquement équipée, ne s'était fait voir sur le golfe Adriatique. Elle était composée, selon Rhamnusio, de quatre cent quatre-vingts bâtiments, dont deux cent quarante armés en guerre, soixante-dix chargés de vivres et des machines alors en usage dans les sièges, cent vingt palandres pour le transport des chevaux, et cinquante galères vénitiennes que le doge commandait en personne pour la part de la république. Les combattants étaient au nombre d'environ quarante mille, tant cavaliers que fantassins. Ils demeurèrent plusieurs jours à la rade de l'île Saint-Nicolas, pour y attendre le vent; et, après avoir passé près d'un mois à réduire à l'obéissance de la république la ville de Trieste et d'autres places maritimes de l'Istrie, qui, s'étant révoltées, infestaient la mer de leurs pirateries, ils arrivèrent devant Zara, la veille de Saint-Martin.

Zara, située sur la côte orientale du golfe Adriatique, à soixante lieues de Venise, environ à cinq lieues au nord de l'ancienne Jadera, colonie romaine, était une ville riche, forte, peuplée, environnée d'une mer semée d'écueils. Elle ne tenait au continent que du côté du sud-ouest. Le roi de Hongrie, à qui elle s'était donnée en se révoltant pour la quatrième fois contre les Vénitiens, y avait mis une bonne garnison. La hauteur des murs et la situation avantageuse de cette place annonçaient aux croisés un siège long et difficile, que leur ardeur sut abrégier. Les premiers arrivés jetèrent l'ancre à la vue de la ville, et attendirent les autres. Le lendemain matin, se trouvant tous réunis, ils for-

XLVII.
Départ de la
flotte.

XLVIII.
Prise de
Zara.

Nicot. l. 3,
c. 8, 9.
Acrop. c. 2,
et ibi Allat.
Ville-Hard.
et ibi
Ducange.
Sanut. l. 3,
part. 2, c.

I.
Gesta Innoc.
Nangis
Chron.
Alberic. Chr.
Herold. l. 2.
c. 20.
Odor. Rayn.
Rhamnus, l.
I.
Sabellie. l. 7.

Obuteman,
l. 2, t. 7, 9.
Maimbourg,
l. 7.
Fleury, hist.
ecclési. l. 75,
art. 48, 49,
50.

cèrent l'entrée du port, en rompant la chaîne dont il était fermé, et malgré les pierres, les javelots, le feu grégeois, que les habitants faisaient pleuvoir du haut de leurs remparts, ils débarquèrent et prirent terre de l'autre côté du port, qui bordait la ville au septentrion. Les habitants leur envoyèrent des députés pour leur offrir de s'en remettre au jugement du Saint-Siège, et, sur le refus des Vénitiens, ils suspendirent des croix autour de leurs murailles, comme une sauvegarde, et une protestation qu'ils mettaient leur ville entre les mains de la religion. Ces pieuses démonstrations n'eurent aucun effet. On commença l'attaque ce jour-là même, et l'on fit jouer toutes les machines avec tant de violence que, dès le jour suivant, les habitants députèrent au doge, et lui offrirent de se rendre à discrétion, sauf leurs personnes. Il les reçut avec bonté, et leur dit qu'il allait consulter les seigneurs, sans l'avis desquels il ne pouvait rien conclure. Les seigneurs acceptèrent la proposition avec joie, et accompagnèrent le doge pour aller conférer avec les députés, qu'il avait laissés dans son pavillon. Mais on ne les y trouva plus. Les mécontents, qui ne cherchaient qu'à faire échouer l'entreprise, leur avaient persuadé qu'ils avaient tort de se rendre; qu'ils n'avaient à craindre que les Vénitiens, contre lesquels il leur était aisé de se défendre comme ils avaient déjà fait, et que les autres croisés, retenus par le Saint-Siège, ne les attaqueraient pas. Pleins de confiance en ces discours, les députés étaient retournés dans la ville. Les seigneurs, irrités de cette manœuvre, protestèrent au doge qu'ils allaient employer toutes leurs forces pour le rendre maître de la place. Ils tinrent parole, et pendant cinq

jours ils battirent si furieusement la ville du côté de la terre et de la mer, que les assiégés, voyant déjà les mineurs attachés à leurs tours, demandèrent de nouveau à capituler. On leur accorda les mêmes conditions qu'auparavant. Les Vénitiens rentrèrent en possession de la ville; elle fut pillée; on abattit une partie des murs, mais on épargna les habitants. Comme la saison était trop avancée pour se remettre en mer, le doge proposa de passer l'hiver à Zara, où l'on trouvait l'abondance. Ce qui fut accepté. On logea les deux nations séparément, les Vénitiens du côté du port, les Français vers la terre.

La distribution qui se fit des logements, selon le rang et la condition, excita une sanglante querelle. Les Vénitiens, qui se regardaient comme propriétaires, s'étant emparés des maisons les plus belles et les plus commodes, la fierté française ne put souffrir ce partage. Des paroles on en vint aux armes, et trois jours après la prise, sur le soir, on se battit avec rage. Chaque rue était un champ de bataille. Les insultes, les imprécations, les cris, se mêlaient au cliquetis des lances et des épées, et au sifflement des pierres et des javelots, qui, partant des machines, allaient porter la mort aux plus éloignés. L'acharnement général se partageait en mille combats singuliers; et les habitants, relégués au haut de leurs maisons, regardaient avec une joie mêlée d'horreur leurs féroces vainqueurs se déchirer mutuellement comme dans un amphithéâtre, et exercer les uns sur les autres les fureurs que les assiégés avaient appréhendées pour eux-mêmes. La terre était déjà jonchée de cadavres; d'en était fait de toute l'armée, et la gloire de cette croisade allait s'ensevelir

XLIX.
Sanglante
querelle
entre les
Français et
les
Vénitiens.

dans Zara, si le doge et les barons, avertis par le bruit affreux des combattants, ne fussent promptement accourus. Ils se jettent au travers de la mêlée; ils emploient la douceur, l'autorité, les menaces, la force même pour séparer ces forcenés. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine. Tandis qu'ils apaisaient le combat dans un lieu, il se rallumait dans un autre; et cet horrible tumulte dura bien avant dans la nuit. Les Vénitiens, plus forts en nombre, furent les plus maltraités. Mais les Français perdirent aussi beaucoup des leurs. On regretta surtout Gilles Landas, seigneur flamand, estimé pour sa valeur, qui reçut dans l'œil un coup de lance dont il mourut sur-le-champ. Il fallut une semaine entière pour calmer les esprits et rétablir la paix entre les deux nations.

L.
Mécontentement du
pape.

Le marquis de Montferrat, qui, pour obéir au pape, n'avait pas voulu prendre part à l'attaque de Zara, s'y rendit quinze jours après qu'elle fut prise. Mais le pape, mécontent du peu d'égard qu'on avait eu à ses volontés, écrivit aux croisés une lettre de reproches, qui tombaient principalement sur les Vénitiens. Il les regardait comme les auteurs de la désobéissance. Il défendait aux croisés, sous peine d'excommunication, de prêter leurs mains désormais à la destruction d'aucune partie de la ville; il leur ordonnait même de s'y opposer de toutes leurs forces, et de faire restituer au roi de Hongrie tout ce qui avait été enlevé à ce prince dans le pillage. Il leur faisait espérer de les relever des censures qu'ils avaient encourues en secondant l'attentat des Vénitiens. L'affection paternelle qui respirait dans les reproches mêmes d'Innocent, toucha le cœur des barons français, toujours tendrement attachés au

Saint-Siège. Ils envoyèrent l'évêque de Soissons avec le chancelier de Baudouin et deux chevaliers, pour apaiser le Saint-Père, en s'excusant sur la nécessité de satisfaire leurs alliés, de qui dépendait le succès du voyage. Ils devaient aussi le consulter sur la conduite qu'ils tiendraient avec les Vénitiens, qui, ne croyant pas avoir mérité l'excommunication, ne jugeaient pas avoir besoin de s'en faire absoudre. Le pape leur ordonna, pour satisfaction, de rendre tout ce qu'ils avaient du butin de Zara, de s'engager par une promesse authentique à la réparation des torts qu'ils avaient faits, et de renouveler leur serment d'obéissance au Saint-Siège. A ces conditions il leur envoyait l'absolution. Quant aux Vénitiens, comme ils ne voudraient pas sans doute rendre l'argent qu'ils avaient reçu pour le passage, il permettait aux croisés de se servir de leurs vaisseaux, attendu qu'autrement les excommuniés auraient tout le profit, et les pénitents porteraient toute la peine; mais il leur recommanda de ne communiquer avec eux que pour la nécessité, et avec amertume de cœur; et dès qu'ils auraient passé la mer, si les Vénitiens persistaient dans leur endurcissement, les croisés devaient s'en séparer, et se bien garder surtout de se joindre à eux dans les batailles, de peur d'encourir la malédiction qu'avaient tant de fois éprouvée les armes des Israélites, lorsqu'ils s'étaient associés aux infidèles. Les Vénitiens n'obtinrent leur absolution que quelque temps après, de l'évêque de Nicosie, au nom et par le pouvoir du cardinal de Capoue, alors en Palestine.

Un mois après la prise de Zara, on vit revenir les députés envoyés à Philippe de Souabe. Ils étaient accompagnés de nouveaux ambassadeurs de ce prince, qui,

LI.
Envoyés du
jeune
Alexis.

ayant reçu audience du doge et des barons, exposèrent leur commission en ces termes : « Seigneurs croisés, le
« puissant roi des Romains, plein de confiance en votre
« valeur et en votre zèle pour la justice, implore votre
« secours en faveur du légitime empereur de Constan-
« tinople; et, en vous recommandant son beau-frère, il
« croit le mettre sous la protection de Dieu même.
« Défenseurs des droits divins et humains, vous allez
« remettre Jésus-Christ en possession de son héritage
« envahi par les infidèles; ce sera un prélude conve-
« nable à une si sainte expédition, que de rétablir sur
« le trône un prince dépouillé par un perfide usurpa-
« teur. Le succès de cette première conquête, qui est
« infaillible, sera le gage de la seconde, et un moyen sûr
« d'y réussir. Quels avantages n'en retirerez-vous pas?
« Alexis promet, sous la foi des serments les plus in-
« violables, de remettre l'Orient sous l'obéissance de la
« sainte église romaine dont il a fait autrefois une si
« noble partie. Comme il sait que les dépenses de votre
« armement ont épuisé vos ressources, il vous fera pré-
« sent de deux cent mille marcs d'argent, et nourrira,
« pendant un an, toute votre armée. Il réparera l'injus-
« tice de l'empereur Manuel, en faisant estimer avec une
« scrupuleuse exactitude et rendre aux Vénitiens tout
« ce qui leur a été enlevé, tant en argent qu'en mar-
« chandises. Il vous accompagnera en personne dans
« la conquête de l'Égypte, ou, si vous le jugez plus à
« propos, il vous donnera dix mille hommes à sa solde
« pendant l'espace d'un an; et, tant qu'il vivra, il tien-
« dra en Terre-Sainte cinq cents chevaliers entretenus
« à ses dépens. Telles sont les conditions auxquelles il
« s'engage. Prêtez-lui vos bras généreux dans une en-

« treprise plus glorieuse pour vous que pour lui-même, « s'il est vrai qu'il y a plus d'honneur à donner une couronne qu'à la posséder ! » Les seigneurs répondirent qu'ils en délibéreraient. Le reste du jour et la nuit se passèrent en vives contestations. Les opposants étaient en grand nombre. L'abbé de Vaux de Sernai, chef des mécontents qui désiraient la rupture du voyage, criait fort haut *que c'était abandonner la cause de Dieu pour embrasser celle d'Alexis ; que faire la guerre aux Grecs , c'était la faire aux chrétiens ; que le vœu des croisés les appelait en Syrie, et qu'ils ne pouvaient sans crime se détourner ailleurs.* Les autres, ayant à leur tête l'abbé de Los, qui était aussi de l'ordre de Cîteaux, personnage accrédité par la sagesse et par la pureté de ses mœurs, soutenaient au contraire *que d'aller directement en Syrie, c'était manquer l'objet de leur vœu ; qu'on n'y trouverait aucun moyen de subsister ; qu'on ne s'y pourrait maintenir que par le secours de la Grèce ; et qu'en rétablissant Alexis, ce qui ne pourrait les arrêter long-temps, on s'assurait d'un succès facile et d'une possession durable.* Le marquis de Montferrat, le doge, les comtes de Flandre, de Blois, de Saint-Paul, se rangèrent de ce parti, et le lendemain on arrêta les articles, que les ambassadeurs confirmèrent par serment au nom de leurs maîtres. Mais, du côté des Français, ils ne furent signés que de douze seigneurs, tant les esprits étaient partagés. On convint qu'Alexis se rendrait à l'armée dans la quinzaine de Pâques. On passa l'hiver à Zara, et, la division subsistant toujours, quantité de croisés de toute condition se séparèrent, les uns pour retourner dans leur

pays, les autres pour passer en Syrie. Cinq cents soldats s'étant jetés dans un vaisseau marchand, firent naufrage et périrent tous. D'autres en grand nombre, voulant traverser l'Illyrie, furent tués par les montagnards nommés Martelos. C'étaient des brigands féroces, qui n'avaient d'autre habitation que des cavernes ou le creux des arbres. Armés d'une courte hache et d'une massue, courant avec une légèreté incroyable au travers des rochers de ces montagnes, ils massacraient ou assommaient les voyageurs. Il ne se passait point de jour que l'armée ne fit quelque perte. Il y eut même des seigneurs du premier rang, tels que Simon de Montfort, accompagné de l'abbé de Vaux de Sernai, et de plusieurs barons, qui passèrent en Hongrie au service du roi Henri, croisé lui-même, mais ennemi des autres croisés depuis le siège de Zara, qu'une maladie l'avait empêché de secourir.

LII.
L'usurpateur Alexis
s'adresse au
pape.

Les premiers mouvements des chrétiens d'Occident n'avaient causé nulle inquiétude à l'usurpateur Alexis. Ils ne devaient pas entrer dans ses états; et, ne prenant d'intérêt qu'à son propre repos, peu lui importait que les Sarrasins, les Turks ou les chrétiens fussent maîtres de la Palestine. Mais, lorsqu'il apprit les démarches que faisait son neveu, il en conçut quelque alarme, et, regardant le pape comme chef de la croisade, il lui adressa une lettre pressante, pour l'engager à s'opposer au dessein du jeune Alexis. Il lui représenta *que c'était au Saint-Siège à ne pas souffrir que des armes, destinées et comme consacrées à faire la guerre aux infidèles, fussent plongées dans le sein des chrétiens; que l'attaque de Constantinople ferait échouer le projet de reconquérir la*

Terre-Sainte; que les forces des croisés, épuisées dans cette guerre injuste, ne seraient plus en état d'en commencer une autre si juste et si glorieuse; que le jeune Alexis n'avait aucun droit à l'empire, étant né d'Isaac avant que celui-ci y fût parvenu; qu'en ce cas, la couronne devenait élective; qu'elle lui avait été déférée, selon les lois, par une élection libre. Le pape lui répondit, qu'en effet le jeune Alexis s'était adressé au père commun des fidèles pour le tirer de l'oppression qu'il souffrait ainsi que son père; que le Saint-Siège n'ayant pas jugé à propos de se décider promptement sur une demande de cette importance, le prince avait eu recours aux croisés, auxquels il promettait de les secourir dans leur dessein sur la Terre-Sainte, de rentrer dans le sein de la sainte église romaine, et de rendre au pape l'honneur et l'obéissance que lui doivent les chrétiens; que les croisés n'avaient pas voulu s'engager sans consulter le pape; que, pour lui, il n'avait point encore formé de résolution décisive, et qu'il attendrait à la prendre, lorsqu'il aurait reçu les députés de l'empereur grec; qu'alors il en délibérerait avec ses frères les cardinaux, et qu'il tâcherait de le satisfaire; que cependant le jeune Alexis réunissait bien des suffrages en sa faveur, à cause de la rébellion de l'église grecque contre le siège apostolique, dont il promettait de reconnaître la supériorité. Il ne paraît pas que ce recours de l'empereur Alexis au Saint-Siège ait eu aucune suite. Il sentit apparemment qu'il n'avait rien à en espérer.

Cependant le pape, dont tous les vœux se portaient uniquement au recouvrement de Jérusalem, n'était rien

LIII.
Le pape
s'oppose en

vain au des-
sein d'atta-
quer Con-
stantinople.

moins que favorable à l'entreprise sur Constantinople. Consulté par les croisés, il fit ses efforts pour les en détourner. Il leur manda *que cette pensée ne pouvait leur être suggérée que par l'ennemi du nom chrétien, qui, sous une apparence de justice et de piété, semait entre eux une dangereuse zizanie; qu'ayant d'abord envisagé la Palestine, ils ressemblaient à la femme de Loth, et regardaient en arrière; que leur changement avait déjà découragé grand nombre des croisés; et relevé la hardiesse des Sarrasins.* Il les félicitait d'avoir obéi à ses ordres pour la satisfaction qu'il avait exigée d'eux au sujet de Zara; mais il ajoutait *qu'ils perdraient, par leur nouvelle désobéissance, le fruit de leur repentir; qu'ils ne devaient pas se flatter d'être en droit d'attaquer les Grecs, parce que ceux-ci n'étaient pas soumis à l'église romaine, ni de détrôner l'empereur Alexis, parce qu'il était usurpateur; qu'ils n'étaient pas constitués juges ni des uns ni de l'autre, et qu'il ne leur appartenait pas de les punir: qu'il leur ordonnait, en vertu de l'autorité apostolique, d'aller droit au secours de la Terre-Sainte, sans se détourner ni à droite ni à gauche; et qu'il les avertissait de se souvenir qu'il leur avait défendu, sous peine d'excommunication, de rien entreprendre sur les terres des chrétiens, à moins que la nécessité ne les y contraignît, et toujours avec la permission préalable du Saint-Siège, représenté par le cardinal-légat.* Cette lettre ne changea rien à la résolution des croisés, et quoique, selon quelques auteurs, ils vinssent à bout d'adoucir la répugnance du pape, on voit, par la suite de l'histoire, qu'elle ne fut jamais entièrement dé-

truite. C'est donc injustement que les historiens de l'Empire, élevés dans le schisme, et, par cette raison, ennemis déclarés de l'église romaine, imputent aux sollicitations et à la malignité du pape tous les maux que les Grecs eurent à souffrir dans le cours de cette expédition.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

LIVRE XCIV.

1. Départ de la flotte. II. Les croisés à Corfou. III. Voyage des croisés. IV. Les croisés devant Constantinople. V. Ils prennent terre à Chalcédoine. VI. Dispositions de l'empereur Alexis. VII. Défaite d'un corps de Grecs. VIII. Députation de l'empereur Alexis aux princes croisés. IX. Passage de la flotte. X. On prend Galata et on force l'entrée du port. XI. Commencement du siège de Constantinople. XII. Attaque du côté de la terre. XIII. Attaque du côté de la mer. XIV. Prise d'une partie de la ville. XV. L'empereur sort de Constantinople. XVI. Isaac remis sur le trône. XVII. La nouvelle en est portée au jeune Alexis. XVIII. Isaac confirme le traité de son fils. XIX. Le jeune Alexis rentre dans Constantinople. XX. Les croisés vont camper au-delà du golfe. XXI. Nouvelle convention entre les empereurs et les croisés. XXII. Expédition du jeune Alexis. XXIII. Incendie de Constantinople. XXIV. Conduite insensée des deux empereurs. XXV. Progrès de Murzuphle. XXVI. Les croisés déclarent la guerre. XXVII. Les Grecs veulent brûler la flotte des croisés. XXVIII. Fausse réconciliation du jeune Alexis. XXIX. Canabe élu empereur. XXX. Mort d'Isaac. XXXI. Mort du jeune Alexis. XXXII. Ruse de Murzuphle pour se débarrasser des Latins. XXXIII. Préparatifs de Murzuphle. XXXIV. Murzuphle battu par terre. XXXV. Entrevue inutile de Dandolo et de Murzuphle. XXXVI. Délibération des croisés. XXXVII. Convention des assiégeants entre eux. XXXVIII. Première attaque de Constantinople. XXXIX. Délibération des assiégeants. XL. Second assaut. XLI. Prise de la ville. XLII. Fuite de Murzuphle. XLIII. Lascaris

élu empereur. XLIV. Pillage de la ville. XLV. Fuite de Nicéas. XLVI. Distribution du butin. XLVII. Électeurs choisis pour nommer un empereur. XLVIII. Élection d'un empereur. XLIX. Baudouin élu. L. Couronnement de Baudouin. LI. Caractère de Baudouin. LII. Partage des terres et des dignités de l'Empire. LIII. Lettres de Baudouin aux princes chrétiens. LIV. Élection d'un patriarche.

ALEXIS III. ISAAC II, pour la 2^e fois. ALEXIS IV. NICOLAS CANABE. ALEXIS V, DUCAS dit MURZUPHLE. THÉODORE LASCARIS. BAUDOUIN, comte de Flandre.

Tout était prêt pour le voyage, et la flotte, chargée de vivres, n'attendait que le signal du départ. Après qu'on eut célébré la fête de Pâques avec ces mouvements de dévotion qu'excite le besoin du secours du ciel au commencement d'une périlleuse entreprise, le lendemain 7 avril, la flotte sortit du port, et passa la nuit à la rade, pendant que les Vénitiens, malgré les défenses du pape, achevaient de détruire les remparts et les tours de Zara. Le rendez-vous fut marqué à l'île de Corfou, et l'on convint que les premiers arrivés y attendraient les autres. Dès que le jour parut, les comtes de Flandre, de Blois et de Saint-Paul levèrent l'ancre avec leurs divisions. Le doge et le marquis de Montferrat devaient les suivre; mais l'arrivée du jeune Alexis, qui vint alors les joindre avec un nombreux cortège de seigneurs allemands envoyés par son

AN 1203.

1.
Départ de
la flotte.

Nicet. c. 8,

p. 10.

Ville-Hard
depuis le c.
55 jusqu'an
94.Sanut. l. 3,
part. 12, c.1.
Gesta Innoc.

Gunther.

hist. const.

Herold. l. 2,

c. 20.

Nangis Chr.

Urap. Chron.

Alberic. Chr.

Lubeq. Chr.

Chron. Sti.

Anton.

Rhamnus, l.

2.

Odozie.

Rayn.

Doutrem.
Const Belg.
l. 2, c. 10 et
seqq.
Ducange,
Hist. de
Const.
Maimbourg.
Crois. l. 7, 8.

beau-frère Philippe , les arrêta deux ou trois jours. Le prince fut reçu au son des trompettes et des timbales, mêlé aux acclamations des soldats. Il salua profondément le doge et le marquis de Montferrat ; et, embrassant leurs genoux , les yeux baignés de larmes, il les remercia de la compassion qui les intéressait à ses malheurs et à ceux de son père ; il les supplia de conserver ces généreux sentiments ; il renouvela les promesses qu'on avait faites en son nom , et ajouta toutes celles qu'il put imaginer, avec cette ardeur qui dure pour l'ordinaire autant que l'infortune. Dès qu'il fut embarqué avec sa suite et ses équipages , on fit voile et l'on aborda au port de Durazzo. C'était la première ville de l'Empire sur cette frontière. A la vue d'Alexis, le commandant vint lui présenter les clefs, et les habitants s'empressèrent de lui donner des témoignages de leur fidélité, dont ils protestaient que leur cœur ne s'était jamais écarté.

II.
Les croisés
à Corfou.

Une si prompte soumission était pour l'avenir un heureux présage. On ne tarda pas à se rendre à Corfou. Les comtes partis les premiers, déjà campés devant la ville , apprenant l'arrivée d'Alexis, accoururent au rivage , et le reçurent , à la descente du vaisseau , avec les témoignages de la joie la plus vive. On le conduisit au camp comme en triomphe ; on lui dressa une tente magnifique à côté de celle du marquis de Montferrat, qui prenait en sa garde le jeune prince. Alexis lui était recommandé par le roi des Romains, et lui tenait encore par une alliance personnelle, Conrad de Montferrat, frère du marquis, ayant épousé Théodora, tante paternelle d'Alexis. Les habitants de Corfou, effrayés d'un armement si formidable , avaient aban-

donné la ville pour se retirer dans la citadelle. Sur la menace qui leur fut faite de les traiter à la rigueur, et de réduire leur ville en cendres, ils se rendirent, et remirent la citadelle et l'île entière entre les mains du prince. L'île était riche et fertile; on passa quelques jours à y recueillir de nouvelles provisions. Mais un contre-temps y retint les croisés plus long-temps qu'ils n'auraient désiré. La faction dont j'ai parlé, toujours obstinée à rompre l'entreprise sur Constantinople, avait, pendant ce séjour, débauché une partie de l'armée. Plusieurs même des principaux seigneurs s'étaient laissé gagner, tels qu'Eudes de Champlite, Jacques d'Avesnes, Pierre d'Amiens, Guy de Coucy, Richard et Eudes de Dampierre. D'autres barons des plus braves et des mieux accompagnés, qui n'osaient encore se déclarer, devaient se joindre à eux, et se séparer du reste des croisés. C'était la moitié de l'armée, et c'en était fait de l'expédition, si ce dessein s'exécutait. Les princes, qui en sentaient toute la conséquence, étaient dans les plus vives inquiétudes. Les factieux s'étaient rendus dans un vallon, pour conférer ensemble et prendre les dernières mesures. Ils délibéraient à cheval, et étaient déjà convenus de s'adresser à Gautier comte de Brienne, qui était alors à Brindes, après s'être emparé de la plus grande partie de la Pouille et de la Calabre. Ils devaient lui demander des vaisseaux pour l'aller joindre, et passer avec lui en Palestine, dès qu'il aurait achevé la conquête de l'Italie et de la Sicile. Les princes, apprenant qu'ils étaient assemblés, prirent un parti qui semblait être peu convenable à leur dignité, mais nécessaire dans la conjoncture: c'était, au lieu d'employer l'autorité, qui, dans des âmes fières et opiniâtres, aurait trouvé une

dangereuse résistance, d'avoir recours aux plus humbles supplications. Le marquis de Montferrat, les comtes, les barons, les évêques, les abbés avec le jeune Alexis, vêtus d'habits de deuil, faisant porter la croix devant eux, se rendent en diligence au lieu de la conférence. Dès qu'ils sont à portée d'être aperçus, ils descendent de cheval. Les séditeux, voyant venir ainsi les plus grands seigneurs, mettent eux-mêmes pied à terre. On s'approche de part et d'autre. Les princes et tous ceux qui les accompagnent tombent aux pieds des factieux, et, fondant en larmes, ils les conjurent *de ne pas trahir la cause de Dieu ; de ne pas se couvrir eux-mêmes d'un opprobre éternel ; qu'en se séparant de la première noblesse d'Occident, ils renonçaient à la conquête de la Palestine ; que l'unique voie pour réussir dans ce glorieux projet, était de réunir ensemble leurs bras invincibles ; que, s'ils étaient obstinés à abandonner leurs frères, ils leur plongeassent auparavant l'épée dans le sein. Pour nous*, ajoutaient-ils, *nous sommes résolus de demeurer prosternés à vos pieds, et de mourir à vos yeux, si nous ne pouvons obtenir que vous soyez fidèles aux serments sacrés qui nous ont unis.* Ces paroles, jointes à l'état humilié où les mécontents voyaient leurs maîtres, leurs parents, leurs amis, les touchèrent sensiblement. Ils les relevèrent en versant eux-mêmes des larmes, et leur demandèrent la permission de délibérer ensemble. Après s'être écartés quelques moments, ils revinrent et promirent de demeurer avec eux jusqu'à la Saint-Michel, à condition que les barons leur donneraient parole sur les saints évangiles de leur fournir ensuite, dans l'espace de quinze jours, des vaisseaux pour passer en Syrie.

On s'engagea mutuellement par serment. Tous revinrent au camp, où la joie rentra avec la concorde. On prépara l'embarquement, et, le 24 mai, veille de la Pentecôte, la flotte quitta le rivage de Corfou, suivie d'un grand nombre de marchands de l'île, où elle avait séjourné plus de trois semaines.

III.
Voyage des
croisés.

L'air était serein, le vent favorable, et le soleil dardait ses rayons sur les casques, sur les cuirasses, sur les armes des chevaliers : leurs écus, rangés côte à côte le long du bord des navires, présentaient l'apparence de créneaux de murailles. C'était une cité flottante que près de cinq cents bâtiments de toute grandeur, voguant à l'aide d'un vent frais sur une surface unie et tranquille. Tant de mâts, de voiles, de flammes, de banderoles de diverses couleurs, tant de riches bannières brodées en or et en argent, formaient un spectacle enchanteur. Les échos des rivages, répétant les sons des clairons et des trompettes, semblaient saluer en passant ces vaisseaux qui portaient la plus haute noblesse de l'Europe. Après avoir rangé les îles de Céphalonie et de Zante, on doubla le cap de Matapan, connu autrefois sous le nom de Ténare, le plus avancé du Péloponèse vers le midi. Le beau temps n'empêcha pas que le cœur ne battît à quelques-uns de nos héros à l'approche du cap de Malée, qu'une ancienne renommée rendait redoutable aux navigateurs. Ils rencontrèrent dans ce parage deux vaisseaux, dont l'équipage se cacha et disparut dès qu'il eut aperçu la flotte. Baudouin les prit pour des pirates, et envoya sa chaloupe pour demander qui ils étaient, où ils allaient. Ils répondirent qu'ils étaient des chrétiens qui revenaient de Palestine ; et la chaloupe étant venue à bord, un des soldats de ces

vaisseaux s'y laissa couler le long d'un câble, et dit adieu à ses camarades : *Je vous laisse*, leur dit-il, *tout ce qui m'appartient dans l'équipage ; je vais conquérir des royaumes*. On apprit de lui que ces deux bâtiments étaient de la flotte flamande de Jean de Nesles, qui avait passé de Marseille en Syrie contre les ordres de Baudouin. Cette partie de l'armée des croisés n'avait éprouvé que des malheurs : les uns étaient morts de la peste ; les autres avaient été pris par les Turks ; quelques-uns, échappés de tous ces désastres, retournaient dans leur patrie. Après avoir doublé le cap de Malée, on alla mouiller à l'île de Négrepont, l'ancienne Eubée : les habitants, pour éviter le pillage, vinrent faire leur soumission au jeune Alexis. On s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le marquis de Montferrat, avec Baudouin et Alexis, allèrent s'emparer de l'île d'Andros, au sud-est de Négrepont, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. Ils n'eurent que la peine de débarquer. Dès que leur cavalerie fut à terre, les habitants vinrent demander la paix, et l'achetèrent d'une somme d'argent. Ils n'étaient pas encore revenus d'Andros, lorsque la flotte leva l'ancre et fit voile vers l'Hellespont. Dans ce trajet, Guy de Coucy mourut de maladie, et fut jeté à la mer, au grand regret de ses compagnons, à qui ce genre de sépulture, nouveau pour eux, parut fort déplorable. Il était neveu de Mathieu de Montmorency, et l'un des plus braves de l'armée. On entra dans le détroit de l'Hellespont, qu'on nommait alors le bras de Saint-George, et ce nom s'étendait aussi à la Propontide, quelquefois même au Bosphore jusqu'au Pont-Euxin. La flotte jeta l'ancre au port d'Abyde, où le marquis de Montferrat, le comte Baudouin et Alexis, qui étaient

demeurés derrière, vinrent la rejoindre. Les Abydéniens, quoique la ville fût grande et peuplée, se rendirent d'abord ; ce qui les sauva du pillage. C'était le temps de la moisson , et ce territoire produisait du blé en abondance. Les croisés passèrent huit jours à en ramasser ; et , ayant ensuite traversé la Propontide, ils abordèrent au port de Saint-Étienne, à trois lieues à l'ouest de Constantinople.

Les barons étant descendus à terre , tinrent conseil dans l'abbaye de Saint-Étienne. La plupart étaient d'avis de débarquer vis-à-vis de la pointe de la ville qui donne sur la Propontide, où est aujourd'hui le château des Sept-Tours. C'était une plaine fertile, qui leur fournirait , pendant le siège , abondance de vivres et de fourrages. Le doge , qui connaissait mieux le pays , leur conseilla de ne point s'établir en cet endroit : *La flotte, exposée aux vents qui dominent sur la Propontide, ne pouvant trouver un ancrage assez sûr, ne serait pas en état de seconder les attaques des troupes de terre : d'ailleurs, les fourrages ne pourraient se recueillir sans danger, toute cette contrée étant habitée d'un peuple innombrable, qui tomberait à tout instant sur les fourrageurs ; que , dans leur petit nombre, ils n'avaient pas de soldats à perdre : que , pour réussir dans une entreprise si difficile, il fallait ménager le sang de leurs troupes, et même réunir dans chaque combattant, s'il était possible, la force et le courage de vingt soldats grecs : qu'il était plus prudent de s'emparer d'abord des îles de la Propontide, abondantes en fourrages et en vivres ; qu'ils en feraient leurs magasins ; qu'ils y prendraient à loisir des mesures pour diriger leurs attaques , et*

rv.
Les croisés
devant Con-
stantinople.

pour préparer à leurs troupes une retraite assurée. On approuva son avis. Le lendemain, jour de la Saint-Jean-Baptiste, on leva l'ancre, et, le cap à l'orient, on passa le long des murs de Constantinople, faisant route vers les îles semées aux environs de l'entrée du Bosphore dans la Propontide. Trois vaisseaux, poussés par le vent, approchèrent si près des murs, qu'ils se trouvèrent à la portée des pierriers et du feu grégeois, et en reçurent quelque dommage. La flotte et la ville se donnaient réciproquement un spectacle aussi effrayant que magnifique. D'une part, tant de vaisseaux superbement appareillés, dont le tillac était hérissé d'armes étincelantes, et couvert de guerriers de haute taille et d'une fière contenance, semblaient apporter l'Europe entière conjurée contre l'Empire; de l'autre, un peuple immense, en si grande foule, qu'il semblait que la ville entière se fût transportée sur ses murailles; tant de tours, tant d'édifices, entre lesquels s'élevaient un nombre infini de palais, d'églises, de monastères, que quelques historiens font monter à cinq cents, donnaient l'idée de la capitale de l'univers, et annonçaient aux croisés la grandeur et la difficulté de leur entreprise.

v.
Ils prennent
terre à Chal-
cédoine.

Poussés par un vent frais, ils changèrent d'avis, et, au lieu de prendre terre aux îles, ils gagnèrent la côte d'Asie, et entrèrent dans le port de Chalcédoine, située à l'embouchure du Bosphore, qui la sépare de Constantinople par un canal d'environ deux lieues de largeur. Cette ville, autrefois célèbre et rivale de Byzance, mais souvent ruinée, avait déjà beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Cependant les empereurs y avaient encore un superbe palais, où se trouvaient

réunis tous les agréments de l'art et de la nature. Les premiers seigneurs s'y logèrent. Le reste de l'armée campa dans la ville et aux environs. La moisson était faite, et les meules de blés couvraient la campagne. On en enleva tant qu'on voulut ce jour et le lendemain. Le 26 juin, l'infanterie se remit en mer et remonta le Bosphore jusqu'à Chrysopolis, qui commençait dès lors à se nommer Scutari. La cavalerie alla par terre se poster sur le rivage au-dessus de la flotte.

Il fallut que l'empereur vît le danger sur sa tête pour se mettre en mouvement; car l'activité pour les plaisirs se glace et devient paresse pour les choses utiles. Jusqu'alors ce prince n'avait songé à aucun moyen de défense. Peu de vaisseaux, encore étaient-ils dépourvus d'agrès et de mâture. Les eunuques, gardiens de ses parcs et de ses forêts, ne permettaient pas d'y couper un arbre : la conservation d'une lieue de chasse paraissait à ces âmes frivoles et viles un intérêt plus précieux que celui de toute la marine de l'Empire. Le grand-amiral, Michel Stryphnus, qui avait épousé la sœur de l'impératrice, profitait de cette haute alliance pour s'enrichir aux dépens de l'état par les voies les plus basses. Insatiable pillard, il avait changé en or les ancres, les voiles, les cordages, et jusqu'aux clous des navires. L'empereur, loin de punir ces brigands, qui n'approchaient de lui qu'afin de le dépouiller, leur ouvrait son sein, et n'avait de faveurs que pour eux : tout occupé de ses plaisirs, lorsqu'il ne s'y livrait pas dans son palais, il ne connaissait d'autre travail que de se pratiquer d'agréables promenades et des vues charmantes, de niveler des terrains, d'aplanir des collines, de combler des vallons, de transplanter des forêts pour

VI.
Dispositions
de
l'empereur.

environner de riantes avenues ses maisons de plaisance. Il tirait vanité de ces ouvrages, autant qu'un conquérant des grands travaux d'un siège important. Pour fournir à ces dépenses, sans rien retrancher de son luxe ni de ses prodigalités insensées, il écrasait d'impôts ses sujets. La première nouvelle qu'il avait reçue du dessein des croisés lui avait donné quelque inquiétude : ce fut alors qu'il écrivit au pape. La perte de Durazzo et de l'île de Corfou avait renouvelé ses alarmes, mais sans le réveiller tout-à-fait. Son cortège de voluptés et la politique de son sérail l'avaient rassuré. Il tournait en risée l'audace des Latins ; leurs progrès faisaient l'amusement de ses soupers, et un sujet de bons mots pour ses courtisans. Mais lorsqu'il vit leur flotte rangée devant le port de Scutari, les proues tournées vers Constantinople, il sortit enfin de léthargie. Il ordonna de radoubier en diligence environ vingt galères pourries et criblées de vers, et d'abattre les maisons qui touchaient par dehors aux murs de la ville. Il fit sortir ce qu'il avait de troupes en état de combattre, et vint avec elles camper au bord du Bosphore, au-dessus du golfe de Céras, à dessein d'empêcher la descente.

VII.
Défaite d'un
corps grec.

Pendant le séjour de l'armée à Scutari, quatre-vingts chevaliers, sous la conduite d'Eudes de Champlite, seigneur champenois des plus braves de l'armée, sortirent en campagne pour aller à la découverte et prévenir les surprises. Ils étaient suivis de soldats qui, sous leur escorte, recueillaient les fourrages et pillaient la contrée. Ils découvrirent un corps de troupes grecques campées au pied d'un coteau, à trois lieues de Scutari. C'était le grand-amiral qui avait passé le Bosphore, à

la tête de cinq cents cavaliers, pour arrêter les courses des croisés. A cette vue la valeur française s'allume; ils brûlent d'envie de faire le premier essai de leur courage contre le nouvel ennemi. Ils se partagent en quatre escadrons et volent à la charge. Les Grecs se rangent en bataille devant leurs pavillons, et les attendent. Mais ils ne tinrent pas long-temps; effrayés de la seule approche de ces hommes de fer, qu'il appelaient les diables d'Occident, ils tournent le dos. Michel est le premier à fuir; on les poursuit une lieue, et on enlève leurs tentes et leurs équipages.

Le lendemain, pendant que les seigneurs tenaient conseil dans le palais de Scutari, il leur arriva un député de l'empereur; c'était Nicolas Rossi, natif de Parme, qui s'était depuis long-temps attaché au service des empereurs grecs. Après avoir présenté ses lettres de créance, il exposa ainsi sa commission : « Seigneurs croisés, je suis chargé par l'empereur mon maître, de vous dire qu'il sait bien que vous êtes les plus grands et les plus puissants princes d'entre ceux qui ne portent point couronne, mais qu'il ignore quelle raison a pu déterminer des chrétiens à porter la guerre dans les états d'un empereur chrétien. La renommée publie que votre dessein est de retirer la Terre-Sainte et le Saint-Sépulcre des mains des infidèles. Il loue votre zèle, et se fera lui-même honneur de s'associer à cette pieuse entreprise : si vous avez besoin de vivres et d'autres moyens pour l'exécuter, il est prêt à vous aider de son pouvoir. Sortez seulement de ses terres : ce serait à regret que, pour vous y contraindre, il armerait contre vous des forces qu'il est très-disposé à employer pour vous. Ne

VIII.
Députation
de l'empereur aux
croisés.

« pensez pas que ce soit la crainte qui lui met dans la
« bouche ce langage pacifique ; il n'est que trop puis-
« sant pour repousser et faire périr une armée, fût-
« elle vingt fois plus forte que la vôtre. » Conon de
Béthune, le plus éloquent de ces guerriers, fut chargé
de la réponse, qu'il fit en ces termes : « Votre maître
« s'étonne que nous soyons entrés dans ses états à main
« armée, et il ne peut, dites-vous, en deviner la rai-
« son. Premièrement, il se trompe ; ces états ne sont
« pas les siens, c'est l'empire de son frère Isaac qu'il
« a dépouillé, aveuglé, chargé de fers ; c'est le patri-
« moine de ce jeune prince que vous voyez assis au
« milieu de nous. Quant à la raison qu'il ne devine pas,
« ce n'est pas à nous qu'il doit la demander ; il la trou-
« vera dans sa conscience. Un usurpateur est l'ennemi
« de tous les princes ; un tyran cruel et dénaturé est
« celui du genre humain : et quand Théodora, sœur
« d'Isaac, ne serait pas la belle-sœur du marquis de
« Montferrat, notre chef ; quand Irène, fille d'Isaac,
« ne serait pas la femme de l'empereur Philippe, un
« de nos maîtres, les droits de la justice et de l'humani-
« té, violés par votre Alexis, autoriseraient nos
« armes. Il n'a qu'une ressource pour échapper à la
« vengeance, c'est de venir lui-même se mettre à la
« merci de son neveu, et de lui rendre la couronne.
« Nous nous joindrons à votre maître pour obtenir sa
« grace, et nous nous rendrons garants de la parole
« que lui donnera le jeune prince, de lui fournir de
« quoi vivre avec honneur et dans un repos préférable
« à une souveraineté usurpée. S'il n'accepte pas ces
« conditions, ne soyez pas assez hardi pour revenir
« nous en proposer d'autres. » L'envoyé partit avec

cette fière réponse, et il ne fut plus question d'accommodement. Il y avait grand nombre de Latins établis à Constantinople ; Alexis, craignant qu'ils ne s'entendissent avec leurs compatriotes, leur ordonna de sortir avec leurs familles. Ils offrirent en vain de jurer fidélité à l'empereur ; ils furent obligés d'abandonner la ville , et s'allèrent jeter entre les bras des croisés. Ils surent bien dans la suite se venger de ce bannissement.

Le jour suivant, les seigneurs montèrent à cheval , et délibérèrent en pleine campagne sur la division des différents corps de troupes , et sur les chefs qui devaient les commander. Ils furent d'avis de partager toute l'armée en six corps de bataille : Baudouin, comte de Flandre, fut chargé de conduire l'avant-garde : c'était, de tous les seigneurs, celui qui avait à sa suite un plus grand nombre de braves chevaliers, de tireurs d'arc et d'arbalétriers. Le marquis de Montferrat, général de toute l'armée, devait faire l'arrière-garde avec les Lombards, les Toscans, les Allemands et toutes les troupes rassemblées dans le pays qui s'étend du Mont-Cenis au bord du Rhône. Les quatre autres bataillons furent commandés par Henri , frère de Baudouin , Louis , comte de Blois et de Chartres, Hugues, comte de Saint-Paul, et Mathieu de Montmorency. On convint du jour auquel on passerait le Bosphore pour prendre terre devant Constantinople. Les chefs, les officiers, les soldats, résolus de vaincre ou de mourir, envisageant, quoique sans effroi, les dangers d'une si rude entreprise, s'occupèrent dans l'intervalle à faire leurs testaments et à se préparer à tout événement par des actes de religion. Le jour marqué étant venu

IX.
Passage de
la flotte.

(c'était le dixième depuis leur arrivée à Scutari), les chevaliers s'embarquèrent dans les palandres, armés de pied en cap et prêts à combattre, avec leurs chevaux sellés et couverts de leurs grandes housses qui leur battaient jusqu'aux pieds, selon l'usage de ces temps. Le reste des troupes monta les gros navires, dont chacun était remorqué par une galère. Alexis les attendait à l'autre bord, avec son gendre Lascaris et soixante-dix mille hommes en bon ordre. On lève les ancres au son des trompettes, et, sans observer aucun rang, chacun s'efforce à l'envi de gagner les devants. A l'approche du rivage, les chevaliers impatients se jettent dans l'eau, qui leur montait à la ceinture, le casque en tête, la lance au poing. Les gens de pied suivent leur exemple : c'est à qui atteindra le premier l'ennemi. Il faisait d'abord bonne contenance; mais, dès qu'on en vient aux mains, il tourne le dos et abandonne et le rivage et son camp. On tire les chevaux hors des navires, et l'armée se range selon l'ordre qui avait été arrêté. On s'empare du camp des Grecs, et la tente d'Alexis, encore toute meublée, fournit un riche butin. On voulut essayer si la vue du jeune Alexis n'exciterait pas quelque mouvement. Les murs de Galata étaient bordés d'une foule de peuple; le doge et le marquis, tenant le prince entre eux deux, s'approchent à la portée de la voix, et font crier par un héraut : *Voici l'héritier du trône; reconnaissez votre légitime souverain; ayez pitié de lui et de vous-mêmes; délivrez-vous d'un cruel esclavage.* Mais la crainte du tyran avait glacé tous les cœurs; le peuple regardait Alexis avec un silence stupide, et l'on n'espéra plus rien que de la force des armes.

x.
On prend
Galata et on
force l'en-
trée du
port.

Au-delà du golfe de Céras, qui faisait le port de Constantinople, s'élevait en amphithéâtre, sur une colline, le faubourg de Péra ou Galata; c'était le treizième des quatorze quartiers qui partageaient cette grande ville. Le peuple, presque aussi ignorant qu'on l'était alors en Occident, croyait que l'épître de saint Paul *ad Galatas* avait été adressée aux habitants de ce faubourg. Il était défendu par une tour très-forte, à laquelle était attachée une grosse chaîne de fer, de la longueur de quatre traits d'arc et de la grosseur du bras, qui, soutenue sur des pieux enfoncés dans la mer, fermait l'entrée du port, et s'accrochait par l'autre extrémité à la citadelle, située à la pointe de la ville, sur le bord du Bosphore. Pour préparer l'attaque par mer et par terre, il fallait se saisir de la tour de Galata, et faire entrer les vaisseaux dans le golfe. C'étaient deux opérations également difficiles, et l'on délibéra d'abord par laquelle on commencerait. On fut d'avis de les entreprendre toutes deux en même temps. Les Français avec les autres troupes de terre se chargèrent d'attaquer la tour; le doge et la flotte vénitienne, de forcer l'entrée du golfe. On passa la nuit devant la tour, dans un quartier habité par les juifs, et l'on fit bonne garde pour se garantir des surprises. Le lendemain on se disposait à l'attaque, lorsque la garnison, grossie d'une foule de citoyens, qui pendant la nuit avaient traversé le golfe, fit une sortie et courut droit au camp. Jacques d'Avesnes, suivi de sa troupe, fut le premier aux mains, et ayant reçu un coup de lance dans le visage, il allait périr sans la bravoure de Nicolas Laulain, un de ses chevaliers, qui se jeta dans la mêlée et le tira du milieu des Grecs. L'alarme

s'étant répandue dans le camp, on accourt de toutes parts; on repousse, on renverse, on massacre les ennemis; les uns se jettent en foule dans leurs barques, et la plupart sont noyés dans le trajet; les autres se sauvent vers la tour, et sont poursuivis de si près que les vainqueurs y entrent pêle-mêle avec eux. Tous furent tués ou pris, et les Latins demeurèrent maîtres de la tour. Pendant le même temps, la flotte vénitienne forçait l'entrée du port. La chaîne, outre sa grosseur, qui la rendait très-difficile à rompre, était défendue par vingt galères chargées de soldats et de machines d'artillerie qui portaient quantité de pierres et de javelots. Malgré ces décharges meurtrières, l'ardeur des assaillants était si grande, que plusieurs, sautant sur la chaîne, s'y tenaient comme à cheval pour combattre de plus près; quelques-uns même se jetaient de là dans les vaisseaux grecs, et s'en rendaient maîtres en tuant et précipitant dans la mer tout l'équipage. Enfin un gros navire¹ vénitien, poussé par un vent violent, donnant avec force contre la chaîne, vint à bout de la couper avec de prodigieux ciseaux d'acier qui s'ouvraient et se fermaient au moyen d'une machine. Toute la flotte entra dans le port.

xr.
Commence-
ment du
siège de
Constanti-
nople.

Le doge et ses capitaines étant descendus à terre, on tint conseil sur la manière dont on attaquerait la ville. Les Vénitiens voulaient qu'on portât tous les efforts du côté de la mer; les Français, au contraire, soutenaient qu'il était plus sûr et plus facile d'attaquer par terre : ils disaient que, pour eux, n'étant pas exer-

¹ Ce vaisseau s'appelait *Aquila* (Dandolo, p. 322); Duncange avait en *Aquila*, et ne connaissait pas le

texte de l'auteur vénitien. Michael, II. p. 175.—B.

cés aux combats de mer, ils étaient bien plus agiles et plus assurés sur leurs chevaux que sur des planches flottantes, dont le mouvement tromperait leurs efforts. Les deux nations ne voulant rien céder de leur avantage, on convint que les Vénitiens déploieraient, du côté de la mer, tout ce qu'ils avaient d'habileté et de force, et les Français du côté de la terre. On passa quatre jours à préparer les machines, et le cinquième toute l'armée de terre marcha vers l'occident pour tourner le golfe, et gagner la porte de Blaquernes. La flotte l'accompagnait le long du rivage, et les deux armées arrivèrent ensemble à l'embouchure du fleuve Barbysès, qui se décharge à la pointe du golfe. Les vaisseaux y jetèrent l'ancre; les troupes de terre s'y arrêtèrent. Les Grecs ayant rompu le pont de pierre qui ouvrait l'entrée dans la plaine de Constantinople, se tenaient en armes sur l'autre bord pour en défendre l'accès. On dressa les machines, on les écarta à coups de traits et de pierres, et, par un travail opiniâtre d'un jour et d'une nuit, on rétablit le passage. Il eût été facile aux Grecs de le rendre impraticable; il n'y pouvait défilér que trois cavaliers de front, et la population immense de la ville pouvait aisément fournir vingt combattants contre un. Mais au premier pas qu'ils firent aux Français sur le pont, ils prirent la fuite et se sauvèrent derrière leurs murailles. L'armée campa entre la porte de Blaquernes et le monastère de Saint-Côme et de Saint-Damien, que les Français appelaient la tour de Boëmond, parce que, du temps de la première croisade, ce prince y avait logé plusieurs jours. Avant que d'en venir aux attaques, on voulut encore tenter les voies d'accommodement; quelques barons

s'approchèrent à la portée de la voix, et crièrent à ceux qui paraissaient sur la muraille : *qu'il était encore temps d'écouter la raison, et que, s'ils voulaient conférer avec eux, ils connaîtraient qu'on ne leur demandait rien que de juste et de conforme à leurs propres intérêts.* Le jeune Alexis se présenta lui-même. On ne leur répondit qu'à coups de traits. L'usurpateur avait persuadé au peuple que le dessein des Latins était de subjuguier l'église grecque et de l'asservir au siège de Rome; ce qui avait tellement aigri les esprits qu'ils ne voulaient rien entendre. C'était une entreprise bien hasardeuse que d'assiéger, avec moins de quarante mille hommes, une ville si avantageusement située, si bien fortifiée, et qui comptait un million d'habitants; entre lesquels on rapporte qu'il y avait soixante mille cavaliers, et un nombre innombrable de gens de pied en état de combattre, tant nationaux qu'auxiliaires étrangers. L'enceinte des murs, du côté de la terre, avait deux lieues d'étendue et six portes, dont les croisés ne pouvaient attaquer qu'une seule: les autres s'ouvraient aux sorties; il s'en faisait même fréquemment par la porte qu'on attaquait, ce qui obligeait les assiégeants d'avoir sans cesse un de leurs corps d'armée en garde à la tête du camp. C'étaient jour et nuit de continuelles alarmes: il fallait, six ou sept fois par jour, se ranger en bataille, et l'on ne pouvait quitter les armes ni pour prendre les repas, ni pour se délasser par le sommeil. La campagne était couverte d'ennemis qui voltigeaient de toutes parts. On n'osait s'éloigner de quatre traits d'arc pour aller au fourrage et chercher des vivres. Il ne restait de farine que pour trois semaines; excepté quelque peu

de viande salée, on n'avait de chair que celle des chevaux tués dans les sorties.

Le camp n'avait d'abord d'autre défense que les armes et la valeur. Les fréquentes attaques obligèrent de l'environner de barrières et de palissades; ce qui n'empêchait pas les Grecs de venir insulter les assiégeants; mais ils étaient toujours repoussés avec grande perte. L'ardeur des Latins les emportait si loin, qu'ils ne revenaient jamais sans laisser quelques-uns de leurs plus braves officiers ou soldats, écrasés des pierres qu'on faisait tomber sur eux du haut des murs. Enfin, après dix jours de combats presque continuels, le 17 de juillet, les Français et les Vénitiens donnèrent, chacun de leur côté, un assaut général. Des six divisions de l'armée française, deux furent chargées de la défense du camp; c'étaient celles que commandaient le marquis de Montferrat et Mathieu de Montmorency : les quatre autres allèrent à l'assaut. Après avoir comblé le fossé on fit avancer les béliers, et deux cent cinquante autres de ces machines destructives alors en usage, onagres, tours roulantes, tortues pour couvrir les sapeurs. Une tour abattue ouvrit une brèche. Baudouin animait ses soldats; on donna l'assaut à un avant-mur, qui fut si vaillamment défendu par les Pisans auxiliaires et par les Varangues, le plus redoutable corps des troupes impériales, que les échelles étant les unes brisées, les autres renversées, il ne parvint au haut du mur que cinq chevaliers, accompagnés chacun de deux soldats. Ces quinze guerriers combattirent quelque temps avec un courage héroïque, abattant à coups de hache et d'épée tous ceux qui voulaient les approcher. Il fallut enfin céder au nombre; deux furent pris

XII.
Attaque du
du côté de
la terre.

et conduits à l'empereur, qui tira vanité de ce mince avantage, comme d'une victoire; les autres, culbutés du haut du mur, froissés et presque brisés, furent recueillis par leurs camarades. La plupart des barons, couverts de blessures, se reposaient pour reprendre haleine. L'empereur, assis au haut d'une tour du palais de Blaquernes, n'était que le spectateur oisif de tous ces combats, sans donner lui-même aucun ordre.

XIII.
Attaque du
côté de la
mer.

Cependant l'attaque était encore plus vive du côté de la mer. L'intrépide Dandolo, le plus grand homme de mer de son siècle, fit avancer ses vaisseaux en deux lignes, au son des timbales et des trompettes. Les galères formaient le premier rang; leur tillac était couvert d'archers et de balistes. Derrière les galères, les grands bâtiments, assurés sur leurs ancres, devaient faire partir de plus gros javelots et de plus grosses pierres. Leurs proues, leurs poupes étaient chargées de tours. Leurs châteaux de hune, égalant ou surpassant la hauteur des murailles, contenaient chacun dix, quelques-uns même vingt combattants. La flotte, ainsi rangée en bataille, occupait de front l'espace de trois traits d'arc; on y comptait plus de quatre cents balistes. Déjà le sifflement des pierres, les cris des soldats et des matelots, le mugissement des vagues, qui, poussées par tant de navires, frappées par tant de rames, couraient en roulant avec violence et couvertes d'écume, se briser contre le rivage; tant de tumulte, tant de bruits divers troublaient les assaillants mêmes. Les galères semblaient avoir oublié leurs ordres, et n'osaient aborder. On vit alors ce que peut un seul homme: Dandolo, conservant dans un corps chargé d'années et presque aveugle, une âme éclairée et vigoureuse,

seul se possédant lui-même au milieu de l'agitation générale, exhorte, presse, promet des récompenses au courage. Voyant le peu d'effet de ses paroles, indigné d'une lenteur qui lui semblait ternir la gloire des armes vénitiennes, il monte tout armé sur la proue de son vaisseau, et, appelant à haute voix les gens de son équipage, il leur commande de le mettre à bord, menaçant de les faire pendre s'ils n'obéissent. Ses ordres sont exécutés; ils le prennent entre leurs bras et le descendent sur le rivage, portant devant lui l'étendard de Saint-Marc. A cette vue, tous les capitaines rougissent de leur timidité; ils s'empressent de joindre leur chef et de le couvrir de leur corps; les galères s'élancent à l'envi l'une de l'autre, on plante les échelles. Dandolo, la visière de son casque levée, le feu dans les yeux, encourage les braves, réprimande d'une voix terrible ceux qui montrent de la peur. Les gros vaisseaux, qui formaient la seconde ligne, abordant à leur tour entre les intervalles des galères, forment un assaut supérieur. Au haut de chaque grand mât était fortement attaché un pont-levis assez large pour donner passage à quatre hommes de front. Ce pont, abattu le long du mât, relevé au moment de l'attaque par le moyen de poulies et de câbles, allait, par son extrémité, tomber sur les murs et sur les tours, qu'il surpassait en hauteur; en sorte que les Grecs et les assaillants se battaient à coups de main, et, luttant corps à corps, les uns étaient renversés dans la ville, les autres au pied des murs sur le rivage. Les flèches, les pierres, les lances, les javelines, les poutres arrachées des édifices, le feu grégeois, tout ce qui pouvait blesser, repousser, donner la mort, était employé de part et

d'autre; et, pendant que cette horrible tempête tonnait au haut des mâts et des tours, on sapait le pied des murs.

XIV.
Prise d'une
partie de la
ville.

Au milieu de ce fracas, on aperçoit tout-à-coup sur une tour l'étendard de Saint-Marc. A la vue de cette redoutable enseigne, qui semblait avoir été transportée par un bras invisible, il s'élève de part et d'autre un grand cri : les Grecs fuient, les Vénitiens sautent en foule sur le mur, ils s'y répandent en un moment et s'emparent de vingt-cinq tours. Dandolo fait partir une chaloupe pour porter aux barons la nouvelle de ce succès. Ils ne peuvent le croire qu'à l'arrivée d'un vaisseau chargé de butin. Cependant le tyran effrayé, ne sachant s'il doit abandonner la ville, ou s'il peut encore la défendre, essaie de résister; il rassemble ses forces; les habitants se joignent aux soldats. On court aux Vénitiens qui descendaient dans la ville. Ceux-ci, voyant accourir à grands flots un peuple immense qu'ils ne pourraient soutenir, l'arrêtent par l'incendie : ils mettent le feu aux édifices qui se trouvaient devant eux. A l'aide d'un vent violent qui soufflait au dos des Vénitiens et au visage des Grecs, les tourbillons de flamme se répandent rapidement dans la partie occidentale de la ville; tout est en feu l'espace d'une lieue, depuis le quartier de Blaquernes jusqu'après la porte Dorée. A la faveur de l'obscurité que causait la fumée, les Vénitiens regagnent leurs tours, et le peuple, poussant des cris affreux, ne s'occupe qu'à dérober aux flammes ce qu'il peut sauver de ses biens. Le tyran prend ce moment pour attaquer l'armée française, qui, se tenant en bataille devant la porte de Blaquernes, attendait le succès de l'incendie. Théodore Lascaris;

son gendre, le plus brave des Grecs, sort par la porte Dorée à la tête d'un nombre innombrable de soldats. Sa cavalerie étendue sur ses ailes, il marche aux Français. L'empereur lui-même, honteux des cris insultants du peuple, veut faire voir qu'il mérite bien d'être défendu : il monte à cheval, et, revêtu d'armes brillantes, avec toutes les marques de la dignité impériale, la robe de pourpre, le bonnet de soie brodé d'or et terminé en pointe, l'épée au poing, il court de rang en rang, animant ses soldats du geste et de la voix ; il n'y manqua que l'exemple. Les Français, rangés en bataille devant leur camp, sans s'avancer de peur d'être enveloppés, ne formaient que six bataillons. Les Grecs en avaient plus de soixante, dont chacun dépassait en nombre chaque bataillon français. Ils approchent, ils obscurcissent l'air d'une nuée de flèches. Les croisés, couverts de leurs armes, les attendent de pied ferme. En ce moment Dandolo, averti par les trompettes qui sonnaient la charge, crie à ses soldats : *Que faisons-nous ici, camarades ? Nos compagnons sont aux prises : les laisserons-nous périr ou vaincre sans nous ? Quand nous pourrions sans eux prendre la ville, notre victoire même nous couvrirait d'infamie, et ils seraient morts avec honneur. Courons à leur secours ; Dieu et saint Marc nous y appellent.* A ces paroles, les Vénitiens abandonnent les tours dont ils étaient maîtres : ils rentrent dans leurs vaisseaux à la suite de leur doge, volent à la porte de Blaquernes, sautent sur le rivage et se joignent aux troupes de terre. Les Grecs, malgré l'extrême supériorité du nombre, n'osaient avancer ; ils s'étaient arrêtés à la portée de l'arc, et ne combattaient que par des railleries et

des injures. Enfin l'empereur, soit par défiance de ses troupes, soit par la crainte que lui inspiraient sa lâcheté naturelle et les remords de ses crimes, fit sonner la retraite; et, malgré Lascaris qui ne respirait que le combat, il ramena ses troupes sur le soir. Les croisés les suivirent, et en tuèrent plusieurs sans qu'ils osassent tourner visage. Cette multitude qui, même sans armes, aurait pu fouler aux pieds les croisés si elle eût osé les joindre, rentra couverte de honte dans Constantinople.

xv.
L'empereur
sort de Con-
stantinople.

Alexis, le plus méprisé de tous, se retira dans son palais, et, craignant d'être abandonné et livré aux ennemis, il prit conseil, non pas de l'impératrice, trop intrépide pour favoriser sa timidité, mais de ses courtisanes et de ses flatteurs, aussi lâches que lui-même. Tous lui conseillent de céder à la fortune et de se mettre en sûreté dans quelque place forte. Il avait déjà choisi, pour sa retraite, la ville de Zagora, où il avait même envoyé d'avance quelques-uns de ses équipages. Dès le lendemain 18 juillet, il ramasse tout ce qu'il peut de ses trésors, et s'embarque, au commencement de la nuit, avec ses pierreries et la garde-robe impériale, n'emmenant de sa famille que sa fille Irène, et laissant dans la ville ses deux autres filles avec sa femme Euphrosyne. Il gagne le Pont-Euxin, suivi de quelques barques remplies de femmes et des courtisans qui voulurent le suivre. Faisant force de rames et de voiles, il arrive en peu d'heures à la hauteur de Zagora, où il se renferme. Il avait occupé le trône huit ans trois mois et dix jours.

xvi.
Isaac remis
sur le trône.
Ville-Hard.
c. 94 ad 109.

La nuit avait suspendu les attaques, et les habitants se délassaient de leurs fatigues. Le silence régnait dans la ville, lorsqu'un cri se fait entendre dans toutes les

rues : *Plus d'Alexis Comnène : plus de tyran : il a pris la fuite.* Aussitôt tout est en tumulte ; les flambeaux paraissent à toutes les fenêtres ; on s'appelle, on s'interroge ; les uns crient , Qui va nous défendre ? les autres, Qui va nous livrer aux Latins ? Nul ne regrette Alexis. Euphrosyne, qui, pour régner, n'avait besoin que d'un fantôme , assemble ses parents et ses amis ; elle leur offre la couronne ; aucun ne veut accepter un présent si dangereux. Cependant l'eunuque Constantin, grand-trésorier , qui avait déjà abandonné dans le cœur l'auteur de sa fortune , persuadé que l'argent est le signe auquel une garde mercenaire reconnaît le maître légitime , distribuait de l'argent aux Varangues au nom d'Isaac. Les principaux seigneurs, de concert avec lui, ayant réuni leurs clients et leurs domestiques, vont se saisir d'Euphrosyne, courent à la prison d'Isaac, l'en retirent , et renferment à sa place Euphrosyne et ses parents. Isaac , qui ne savait ce qui se passait dans la ville, ni si on le menait à la mort, ni même s'il était jour ou nuit, est étonné de s'entendre proclamer empereur. On le conduit par la main au palais de Blaquernes , illuminé de mille flambeaux ; on lui ceint le diadème ; revêtu des habits impériaux , on le fait asseoir sur le trône, qu'il commence à reconnaître. Le peuple , auprès duquel le plus grand mérite est d'être malheureux , s'attendrit en le voyant ; on lui prodigue les acclamations ; on charge Alexis de malédictions ; on va chercher l'ancienne impératrice ; elle vivait depuis huit ans dans une triste retraite. On lui fait reprendre les marques de la dignité impériale ; on l'amène en pompe au palais , où on la place à côté de son mari. L'imbécile Isaac ne se possède pas de joie. La cou-

Epist. Eug.
a Sto Paulo
ad Henricum
Brabantie
ducem.
Nicet. in
Isaaco et
Alex. c. 1, 2,
3, 4.
Acrop. c. 3,
5.
Gesta In-
noc.
Rhamnus. l.
2.
Herold. l. 2,
c. 20.
Gunther.
Hist. Const.
Sanut. l. 3,
part. 11, c.
1.
Nangis
Chron.
Alberic.
Chron.
Lubeo
Chron.
Chron. St.
Anton.
Sabell. l. 8.
Odor. Rayn.
Doutreman.
l. 2, c. 14,
l. 3, c. 1,
2.
Ducange,
Hist. Const.
Maimbourg,
Croisades, l.
8.

ronne n'est pas encore bien assise sur sa tête, et il a déjà des flatteurs. Ils n'ont pas de peine à lui persuader que son mérite supérieur, après une lutte opiniâtre, a enfin vaincu la mauvaise fortune.

XVII.
La nouvelle
en est portée
au jeune
Alexis.

La nouvelle d'une si heureuse révolution vole au camp des croisés. Une foule de Grecs va se prosterner aux pieds du jeune Alexis, et l'invite à venir partager la puissance et les honneurs rendus à son père. Avant que de répondre, il va trouver le marquis de Montferrat, qui assemble dans sa tente Baudouin, Dandolo et les autres chefs. Ils embrassent Alexis ; ils le félicitent de ce succès imprévu, ils reconnaissent avec action de grâces le merveilleux pouvoir de l'Être suprême, qui leur épargne les travaux d'une pénible conquête, et sauve, comme malgré elle, la ville de Constantinople. Tout le reste de la nuit, il ne cessait d'arriver de nouvelles troupes de Grecs, qui s'empressaient à l'envi de se montrer au jeune prince, et de signaler leur zèle pour attirer sur eux ses premiers regards. Ces belles apparences ne rassuraient pas les croisés. Toujours en défiance contre la mauvaise foi des Grecs, ils se tinrent sous les armes, pour être en garde contre la trahison. Lorsque le jour fut venu, on envoya Mathieu de Montmorency, Geoffroy de Ville-Hardouin et deux patrices vénitiens, pour prendre une connaissance plus certaine de l'état des affaires ; et, en cas qu'ils les trouvassent conformes à ce qu'on annonçait, ils devaient demander à l'empereur Isaac qu'il ratifiât le traité fait avec son fils, qu'il s'obligeât lui-même à en remplir les conditions, et lui déclarer qu'en attendant son engagement personnel, on retiendrait son fils en otage. Ils partirent aussitôt, et, étant descendus de cheval à la porte de

Blaquernes , ils furent conduits au palais entre deux haies de Varangues sous les armes.

Dans le palais, tout respirait la joie, tout brillait de munificence. L'empereur et l'impératrice, éclatants d'or et de pierreries, étaient environnés d'une foule de seigneurs et de dames superbement vêtus, ennemis la veille, aujourd'hui courtisans d'Isaac, et tout prêts à tourner ailleurs leurs adorations au gré du vent de la fortune. Les Français, après une révérence respectueuse et un compliment court, demandèrent à l'empereur une audience particulière de la part du prince son fils et des barons de l'armée. Isaac se leva aussitôt de son siège et les conduisit dans une chambre voisine, où il ne fit entrer que l'impératrice, son grand-chambellan et son interprète. Ville-Hardouin, du consentement de ses collègues, prit la parole : « Sire, dit-il, vous voyez le service que nous avons rendu au prince votre fils, et notre fidélité à accomplir nos promesses. Il a contracté de sa part des engagements avec nous, et il ne peut rentrer dans Constantinople qu'il ne s'en soit acquitté. Il s'adresse à vous aujourd'hui pour être garant de ses paroles, et ratifier le traité dans la même forme qu'il l'a fait avec nous. — Et quels en sont les articles ? dit Isaac. Premièrement, reprit l'ambassadeur, il s'est obligé à remettre l'Empire d'Orient sous l'obéissance du saint-siège de Rome, auquel il était autrefois soumis ; en second lieu, à nous payer la somme de deux cent mille marcs d'argent ; à fournir notre armée de vivres pendant un an, et à envoyer avec nous sur ses vaisseaux dix mille hommes de guerre, à les défrayer l'espace d'un an, et à entretenir, tant qu'il vivra, cinq cents chevaliers dans

XVIII.
Isaac confirme le traité de son fils.

« la Terre-Sainte. Voilà les conditions auxquelles il a
« obtenu le secours de nos armes. Il les a confirmées
« par serment, et scellées de son sceau et de celui de
« Philippe, roi d'Allemagne, votre gendre. Nous vous de-
« mandons de les ratifier. — Certes, répondit l'empereur, ces conventions sont d'une haute conséquence,
« et je ne vois pas trop le moyen de les accomplir.
« Toutefois vous nous avez si bien servis, que, quand
« on vous donnerait tout l'Empire, vous l'auriez bien
« mérité. » Après plusieurs autres propos de part et d'autre, Isaac ratifia le traité par son serment et par des patentes scellées du sceau d'or, qui furent sur-le-champ délivrées aux envoyés. Ils prirent congé de l'empereur, et retournèrent au camp rendre compte de leur commission.

xix.
Le jeune
Alexis ren-
tre dans
Constanti-
nople.

Aussitôt les barons montent à cheval et conduisent Alexis à Constantinople. Il marchait entre Baudouin et Dandolo, suivi de tous les chevaliers couverts de leurs plus belles armes, et décorés des marques d'honneur qu'ils tenaient de leur naissance, ou qu'ils avaient méritées par leur courage. Les Grecs sortirent en foule pour les recevoir; et la religion, toujours sensible aux événements qui intéressent l'état, envoya au-devant d'eux son magnifique cortège. Lorsqu'on fut arrivé au palais, les deux princes s'embrassèrent avec cette vivacité de tendresse qu'une longue séparation enflamme entre des personnes chéries. Ils avaient ressenti leur mutuelle infortune; le retour de leur prospérité redoublait leur joie. Le peuple la partageait avec eux par un concert d'acclamations. Toutes les églises furent ouvertes, et retentissaient d'actions de grâces. On voyait, dans toutes les rues, des tables chargées de

viandes. Les croisés, pleins d'allégresse, rendaient grâces au Tout-Puissant d'une victoire qu'ils reconnaissaient ne tenir que de lui. Ils croyaient être arrivés au terme de leurs travaux, et s'être ouvert une voie assurée à la conquête de la Palestine; mais à une si douce sérénité devaient bientôt succéder les plus violents orages.

Le lendemain, l'empereur pria les comtes et les barons de vouloir bien aller prendre leur logement au-delà du golfe, leur représentant que, s'ils demeuraient dans la ville, il était à craindre qu'il ne survînt quelque querelle entre deux nations dont l'antipathie naturelle venait d'être animée par la guerre, et que la ville ne souffrit, malgré eux, de plus grands désastres qu'auparavant. Les barons répondirent qu'après l'avoir si bien servi en tant de manières, ils ne pouvaient lui rien refuser. Ils firent donc passer l'armée de l'autre côté du golfe, où ils séjournèrent au milieu de l'abondance. Cette séparation n'altérait en rien l'union des deux peuples. Les Grecs passaient sans cesse au camp des croisés, où ils portaient des vivres et des marchandises de toute espèce. Les croisés venaient satisfaire leur curiosité à Constantinople, où ils visitaient les palais, les places, les édifices publics; ils admiraient la splendeur, les richesses, l'étendue de cette cité immense; ils étaient surtout étonnés de la magnificence des églises et de la quantité de reliques précieuses qui s'y trouvaient, dit Ville-Hardouin, en plus grand nombre que dans le reste du monde entier. Toujours attachés au prince Alexis, dont ils se regardaient comme les tuteurs, ils convinrent avec Isaac qu'il serait couronné le 1^{er} du mois d'août, et qu'il partagerait avec son père le titre d'empereur et la puissance souveraine.

XX.
Les croisés
vont camper
au-delà du
golfe.

XXI.
Nouvelle
convention
entre les
empereurs
et les
croisés.

La cérémonie du couronnement achevée, Alexis com-
mença d'acquitter une partie des sommes dues aux croi-
sés, promettant de payer au plus tôt le reste. On mit en pri-
son Théophile, garde du trésor, qui, par des chicanes de
finances, retardait l'exécution des ordres de l'empereur.
Ce premier paiement servit à rembourser les particuliers
des avances qu'ils avaient faites à Venise pour l'embarque-
ment. Cet acte de justice et de bonne foi augmenta
l'affection des croisés pour le jeune prince. Il entretenait
leur amitié par de fréquentes visites ; il les prévenait
par toutes sortes de déférences et d'honneurs. Après
les avoir ainsi disposés, il vint un jour, comme ami et
sans aucun appareil de dignité, trouver le comte de
Flandre, et le pria de faire venir chez lui le doge et les
principaux seigneurs. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur
parla en ces termes : « Seigneurs croisés, je suis remonté
« sur le trône où m'avait placé ma naissance ; c'est à la
« bonté divine et à votre valeur que j'en suis redevable,
« et tant que je conserverai l'empire, vous régneriez
« vous-mêmes dans mon cœur. Mais il s'en faut bien
« que je trouve dans l'âme de mes sujets les sentiments
« que j'éprouve de votre part ; ils me haïssent, et j'ose
« dire que j'ai à me féliciter de leur haine ; elle me fait
« honneur ; elle n'est fondée que sur votre bienveillance
« pour moi. Vous ne connaissez que trop leur antipa-
« thie contre les nations latines. Ils ne peuvent me par-
« donner d'avoir été rétabli par vos mains. Jugez si je
« suis encore en état de me passer de votre secours.
« Vous approchez du terme de votre départ, fixé à la
« Saint-Michel. Il m'est impossible d'acquitter en si peu
« de temps la dette que j'ai contractée avec vous. Je se-
« rais même hors d'état d'y jamais satisfaire, si j'étais

« sitôt privé de votre appui : je courrais risque de perdre
« la couronne et peut-être la vie. Je ne vois qu'un moyen
« d'assurer pour moi votre bienfait, pour vous ma ré-
« connaissance ; c'est de prolonger votre séjour en cette
« ville jusqu'à Pâques prochain. J'aurai le temps de
« mettre mon pouvoir hors d'atteinte ; de tirer de mes
« revenus de quoi remplir mes engagements, et d'équi-
« per les vaisseaux qui doivent vous accompagner, s'il-
« lant nos conventions. Je me charge de vous défrayer,
« dans cet intervalle, de tout ce qui peut vous être
« nécessaire, et de payer aux Vénitiens le loyer de leur
« flotte. Ce délai ne vous fera rien perdre ; le temps
« de l'hiver vous serait inutile, et vous aurez l'été en-
« tier pour exécuter votre glorieuse entreprise. » Ces
propositions n'avaient rien que de raisonnable ; elles
étaient même avantageuses aux croisés. Les seigneurs ré-
pondirent qu'ils les communiqueraient au reste de l'ar-
mée, et lui feraient savoir ce qui aurait été résolu.
Alexis étant retourné à Constantinople, on assembla
le conseil, et la chose fut débattue avec beaucoup
de chaleur. La plupart des chevaliers acceptaient le
nouveau projet ; mais ceux qui avaient toujours désap-
prouvé l'expédition de Constantinople ; et qui s'étaient
séparés des autres à Corfou, s'y opposaient ; ils som-
maient leurs camarades de leur fournir des vaisseaux
pour passer en Syrie, selon la parole qu'ils leur en
avaient donnée. Enfin, à force de raisons et de prières,
on obtint leur consentement. Les Vénitiens accordèrent
l'usage de leurs vaisseaux jusqu'à la Saint-Michel de
l'année suivante, et la nouvelle convention fut unani-
mement adoptée. Les évêques et les prêtres qui se
trouvaient au camp, crurent l'occasion favorable pour

faire exécuter le premier article du traité; ils demandèrent que le patriarche, les prêtres et les moines de Constantinople abjurassent sur-le-champ les erreurs qui les séparaient de l'église romaine. Isaac, fort peu instruit de ces matières, appuya leur proposition, et le patriarche, étant monté dans le jubé de Sainte-Sophie, déclara, en son nom et au nom des empereurs et de tout le peuple chrétien de l'Orient, en présence du cardinal de Capoue, qu'il reconnaissait Innocent troisième du nom pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ sur la terre, pasteur universel du troupeau fidèle : il promit que, dès qu'il en aurait la liberté, il se transporterait lui-même à Rome, pour prêter serment entre les mains du pape, lui rendre hommage comme à son chef, et recevoir de lui le *palladium*. Cette déclaration publique transporta de joie les plus dévots d'entre les croisés. Quand ils n'auraient point eu d'autre succès, ils se croyaient amplement dédommagés de leurs travaux par cette heureuse réunion de l'église grecque. Mais, comme il parut dans la suite, ce n'était qu'une scène de comédie, que le patriarche donnait aux intérêts politiques. Alexis écrivit lui-même au pape; il lui rendait l'hommage que ses prédécesseurs avaient rendu au vicaire de Jésus-Christ; il promettait de faire ses efforts pour la réunion de toutes les églises d'Orient, et de suivre en tout les conseils des prélats latins qui se trouvaient à Constantinople. Innocent lui répondit en le félicitant d'une résolution si salutaire que Dieu lui avait inspirée, et en l'exhortant à consommer au plus tôt ce grand ouvrage. Les croisés perdirent alors Mathieu de Montmorency, aussi estimé pour son courage que chéri pour

sa bonté , et la mort d'un seul homme fut pleurée comme un malheur public. Il fut enterré à Constantinople, dans l'église des Hospitaliers.

Pendant que les suites de la révolution occupaient les Grecs et les croisés, l'usurpateur Alexis, qui s'était d'abord retiré à Zagora, avait ramassé quelques troupes, et s'était avancé jusqu'à Andrinople, dont il s'était rendu maître. D'un autre côté, Joannice, roi des Bulgares, prince actif et belliqueux, avait profité des troubles de l'Empire pour étendre ses états ; il s'était emparé de près de la moitié de la Thrace. Les princes croisés, qui n'avaient plus rien à faire le reste de l'année, et qui n'étaient pas d'humeur à demeurer dans l'inaction, conseillèrent au jeune empereur d'employer ce temps à repousser le tyran, et à réduire sous son obéissance les pays qui ne le reconnaissaient pas encore pour maître. Il se mit donc en campagne, et le marquis de Montferrat, le comte de Saint-Paul, Henri, frère du comte de Flandre, Jacques d'Avesnes, Guillaume de Champlite, Hugues de Colemy se joignirent à lui, en apparence comme servant sous ses ordres, en effet comme ses maîtres. Baudouin, Louis de Blois, et la plus grande partie des chevaliers et des soldats demeurèrent au camp. Dès que l'usurpateur apprit la marche du jeune empereur si bien accompagné, il sortit d'Andrinople, et voulut se retirer à Philippopoli. Mais, comme il n'y fut pas reçu par les habitants, il alla s'enfermer dans Moynople. Il aurait fallu, pour l'y poursuivre, marcher sur le ventre des Bulgares, dont le roi, à la tête d'une nombreuse armée, ayant traversé le mont Hémus, s'était étendu dans la campagne, et fermait tous les passages. C'est ce qu'on ne pouvait entreprendre avec

XXII.
Expédition
du jeune
Alexis.

un camp volant, sans s'exposer à une perte presque certaine. Alexis se contenta donc d'avancer jusqu'à Cyp-sèles, et de recevoir le serment de fidélité des villes qui se trouvaient sur son passage.

xxiv.
Incendie à
Constanti-
nople.

Peu de jours après qu'il fut sorti de Constantinople, cette ville infortunée, qui commençait à peine à res-pirer de tant de maux qu'elle avait soufferts, éprouva une nouvelle calamité. Voici quelle en fut l'occasion. Sur la fin de l'année précédente, lorsque la nouvelle fut répandue que les croisés avaient résolu de venir attaquer Constantinople, les habitants, toujours en-nemis des Latins, entrèrent contre eux dans une espèce de fureur. Quantité de marchands de diverses contrées d'Occident, établis dans la ville, avaient leurs maga-sins le long du port. Le peuple y courut en foule, pilla les marchandises, détruisit les magasins. Les proprié-taires ne sauvèrent leur vie qu'en se dérochant par une prompte fuite, et se tenant cachés dans les maisons de leurs amis. Quelques jours après, cette fougue étant passée, ils portèrent leurs plaintes à l'empereur; c'était encore l'usurpateur Alexis; il promit de les dédomma-ger, et, pour leur donner une preuve de sa bienveil-lance, comme les marchands vénitiens et ceux de Pise avaient depuis long-temps de sanglants démêlés, jus-qu'à se massacrer les uns les autres partout où ils se rencontraient, il s'entremet de leur querelle, et les réconcilia ensemble; ce que les raisonneurs grecs blâmèrent comme une faute de politique. La ville étant assiégée, il prit le parti de s'enfuir, avant que d'avoir exécuté la réparation qu'il avait promise. Ainsi le res-sentiment subsistait toujours dans le cœur des Latins. Le soir du 19 août, un de ces marchands ruinés buvait

avec quelques soldats flamands ; il se mit à invectiver contre les Grecs : *Ces misérables*, disaient-ils, *ne peuvent nous souffrir nous autres catholiques, ils nous font tous les maux qu'ils peuvent, tandis qu'ils caressent, qu'ils comblent d'amitié les Sarrasins, à qui ils ont même bâti une mosquée.* Le vin grec leur avait échauffé la tête. À ce nom de Sarrasins, la colère s'allume dans le cœur des soldats flamands ; en qualité de croisés, ils se croient obligés de commencer par égorger ceux-là ; ils vont chercher, au-delà du golfe, leurs armes et d'autres camarades, et, repassant aussitôt, ils courent à la mosquée, enfoncent les portes, pillent tout ce qui est de quelque valeur, et brisent le reste. Les Sarrasins avaient fui d'abord ; mais, s'étant aperçus du petit nombre de ces brigands, ils reviennent sur leurs pas avec une troupe de Grecs, les chargent, en blessent et en tuent plusieurs, et mettent les autres en fuite. Quelques-uns de ceux-ci, pleins de rage contre les Grecs qui secouraient les Sarrasins, mettent en passant le feu à deux ou trois maisons ; c'était au milieu de la nuit. Il est incroyable avec quelle rapidité se répandit l'incendie ; il surmonta tous les efforts qu'on faisait pour l'éteindre. Les tourbillons de flammes, poussés par un impétueux vent du nord, s'élançaient par-dessus plusieurs édifices, pour en aller brûler d'autres plus éloignés, et le vent ensuite tournant au midi, ils rebroussaient en arrière pour consumer ceux qu'ils semblaient avoir épargnés. Au milieu d'une sombre nuit, la lueur des flammes, plus effrayante que les ténèbres, le fracas des maisons écrasant en tombant ceux qui fuyaient dans les rues, les cris des femmes et des enfants tués sur le sein de leurs mères, tant de désastres, tant d'horreurs don-

naient le spectacle d'une ville saccagée par les ennemis. Et c'était en effet l'ennemi le plus terrible qu'un si vaste incendie. Pendant huit jours entiers, selon quelques écrivains, le feu dévora tout dans l'espace d'une lieue, depuis le milieu du golfe, en tournant du côté de l'orient, jusqu'à la Propontide. Il n'épargna que l'église de Sainte-Sophie, dont les briques et la masse énorme résistaient à la fureur des flammes. Il y périt quantité d'habitants. Les charbons, emportés par le vent, allèrent mettre le feu à un vaisseau qui traversait le golfe. Les seigneurs croisés, touchés du malheur des Grecs, envoyèrent promptement au secours un grand nombre de leurs soldats; ils sauvèrent environ quinze mille personnes, la plupart estropiées ou à demi brûlées, qu'ils transportèrent au-delà du golfe. La plupart des Latins, qui avaient été bannis par l'usurpateur, et qui étaient rentrés dans la ville avec le jeune Alexis, se réfugièrent aussi au camp des croisés avec leurs familles et leurs effets. Il n'y avait plus de sûreté pour eux au milieu du peuple grec, qui accusait les Français d'être les auteurs de ce désastre. Les princes, qui en ignoraient la cause, députèrent à Isaac pour lui témoigner qu'ils partageaient sincèrement sa douleur, qu'ils feraient une soigneuse recherche des coupables, et que, s'il s'en trouvait entre leurs soldats, ils les puniraient plus sévèrement qu'il ne le ferait lui-même. Mais, malgré les informations les plus exactes, on n'en put découvrir aucun, ce qui ne justifia pas les Français; et ce funeste événement laissa contre eux, dans le cœur des Grecs, l'impression profonde d'une haine implacable.

XXIV.
Conduite
insensée des

Vers le milieu de novembre, Alexis revint à Constantinople. Il y fut reçu avec cet éclat de triomphe

qui couronne les moindres succès d'un prince dans une nation faible et vaine. Les Latins, sans doute moins admirateurs, s'empressèrent néanmoins à signaler leur joie, et cette civilité de leur part fut plus sensible à une ame légère que les plus importants services. Charmé de leur complaisance, il passait les journées avec eux. Plus souvent au camp que dans Constantinople, il partageait leurs jeux, leurs festins, leurs plaisanteries. Nourri dans l'infortune, n'ayant jamais reçu qu'une éducation subalterne, que l'exemple de son père ne corrigeait pas, il oubliait qu'il était empereur, et la gaîté française ne s'en souvenait guère. On lui en fit des reproches; et, pour se relever, il monta tout-à-coup à une fierté arrogante: il ne recevait plus les Latins qu'avec hauteur; il se livrait entièrement aux seigneurs grecs. Mais, toujours imprudent, il choisissait pour ses amis et ses conseillers ceux qui avaient été attachés à son oncle, et les plus grands ennemis de son père. Isaac en était indigné; il ne l'était pas moins de se voir méprisé de ses sujets, et d'entendre nommer le jeune prince avant lui dans les acclamations publiques, comme s'il n'eût été que l'ombre de son fils. Mais Isaac lui-même n'était pas plus sensé: aveugle, accablé de la goutte, courbé sous les infirmités qui avaient devancé la vieillesse, il s'était cependant persuadé, sur la foi des astrologues ses parasites, qu'il recouvrerait la vue, la santé, la jeunesse même, et qu'il deviendrait monarque universel. Il se préparait par des folies à ces merveilleux événements. Entre plusieurs extravagances, il fit transporter de l'hippodrome dans son palais la figure du sanglier de Calydon: c'était, selon ses astrologues, un talisman dans lequel

deux
empereurs.
Ville-Hard.
c. 109 ad 123.
Nicet. in
Isaaco et
Alex. c. 3, 4,
5.
Idem in
Murzuphle,
c. 1, 2.
Gesta Innoc.
Epist. Bald.
ad Innoc.
Acrop. c. 3.
Herold. l. 2,
c. 20.
Robert. de
Monte.
Gunther.
Hist. Const.
Sanut. l. 3,
part. 11, c.
1.
Chron.
S. Anton.
Chron. Al-
beric.
Chr. Lubec.
Chr. Nangis.
Sabell. l. 8.
Rhamnusius, l. 3.
Doutrem.
l. 3, c. 3, 4,
5, 6.
Odoric.
Rayn.
Ducange,
sur Joinville,
Dissert. 29.
Idem, Hist.
de Constant.

était renfermé le foyer des séditions du peuple, fort semblable à ce furieux animal. On avait pitié d'Isaac, mais on haïssait Alexis, qui avilissait, disait-on, et l'Empire et l'église grecque, en payant tribut aux Latins, et s'asservissant au pontife de Rome, jusqu'à faire prononcer dans les diptyques le nom du pape Innocent. Le triste spectacle des ruines de tant d'édifices, dont on attribuait l'incendie aux Français, aigrissait encore le ressentiment. Dans un accès de colère, on abattit une belle statue de Minerve, haute de trente pieds, et posée sur une colonne dans la place de Constantin, parce qu'ayant un bras étendu vers l'occident, on l'accusa d'appeler les Latins et de les inviter à venir détruire Constantinople.

xxv.
Progrès de
Murzuphle.

La plupart des seigneurs n'étaient pas moins animés que le peuple: avec plus de présomption et de fierté que de prudence et de force, ils ne parlaient que de prendre les armes et de se venger de tant d'insultes. Les empereurs, plus par timidité que par sagesse, n'écoutaient pas ces bravades. Le plus accrédité dans la ville, à cause de sa haine contre les Latins, était Alexis Ducas, surnommé Murzuphle, ce qui, selon le langage qu'on parlait alors en Grèce, signifiait qu'il avait les sourcils joints ensemble et pendants sur les yeux. Il était de l'illustre famille des Ducas, et proche parent des empereurs. Dévoré d'ambition, et capable des crimes les plus noirs, il commença par s'insinuer dans les bonnes grâces du jeune prince; et, quoiqu'il eût été un des plus zélés partisans de l'usurpateur, quoique, selon quelques historiens, il eût lui-même été employé à crever les yeux à Isaac, cependant Alexis, plus aveugle que son père, le mit au nombre de ses

amis, et donna toute sa confiance à ce perfide. Il l'honora de la charge de protovestiaire, une des premières dignités de l'Empire. Murzuphle usa de tout son pouvoir pour faire aux Latins tout le mal dont il était capable. Son dessein était de se rendre, par ce moyen, encore plus agréable au peuple, et de l'engager à se défaire de ses deux fantômes d'empereurs, pour le mettre à leur place. Ayant rassemblé ses amis et quelques soldats dévoués à ses volontés, il sort un jour de la ville, et va tomber sur un corps de Français, qui s'étaient avancés jusqu'à la pointe du golfe. Il espérait, par cet exemple de hardiesse, entraîner après lui les gens de guerre, et peut-être même déterminer les empereurs à lui envoyer du secours. Il fut trompé dans ses espérances. Les empereurs firent arrêter aux portes ceux qui voulaient courir à sa suite, et les Français le reçurent si mal, qu'après avoir perdu la plus grande partie de son escorte, il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Étant entré dans Constantinople, et ne trouvant plus personne qui voulût le seconder pour aller attaquer les Latins, il se mit à travailler sourdement à soulever le peuple.

L'année était écoulée, et la recette des revenus de l'Empire étant achevée, les empereurs devaient être en état d'acquitter leur dette. Les croisés, voyant approcher le terme de leur départ, redoublaient leurs instances. On les amusait par de petits paiements et de grandes promesses. Le marquis Boniface, à qui la parenté et la reconnaissance devaient donner le plus grand crédit, pressait vivement Alexis; il le menaçait même des suites funestes que pourraient avoir son infidélité et l'impatience des croisés. Le prince prêtait

AN 1204.

XXVI.
Les croisés
déclarent la
guerre.

plus volontiers l'oreille aux conseils de Murzuphle, qui ne cherchait qu'à le mettre aux prises avec les Latins. Fatigués enfin de tant de remises, les croisés se déterminèrent à faire signifier au jeune empereur qu'il eût à payer sur-le-champ, ou qu'on lui déclarait la guerre. On choisit, pour cette commission, Conon de Béthune, Geoffroi de Ville-Hardouin, Miles de Braibans, et trois seigneurs vénitiens. Ils partirent aussitôt, non sans crainte d'être arrêtés, et peut-être maltraités en chemin. Arrivés au palais de Blaquernes, ils y trouvèrent les deux empereurs, l'impératrice, et grand nombre de courtisans assemblés. Conon de Béthune, l'orateur des croisés, adressant la parole au vieil empereur, s'exprima en ces termes : « Sire, les barons et
« le doge vous parlent aujourd'hui par ma bouche.
« Vous savez les services qu'ils vous ont rendus, et
« personne ne les ignore. Vous vous êtes engagé par
« serment, vous et votre fils, à leur en témoigner votre
« reconnaissance. Ils en ont la promesse scellée de
« votre sceau ; il semble que vous l'avez oubliée. Ils
« vous l'ont rappelée plusieurs fois, et nous vous la
« rappelons encore aujourd'hui en présence de votre
« cour. Si vous l'exécutez, vous ferez justice, et nous
« serons en paix : sinon, sachez que nos barons ne
« vous tiendront plus ni pour empereur ni pour ami,
« mais qu'ils se feront raison par toutes les voies qu'ils
« pourront aviser ; c'est ce qu'ils vous signifient au-
« jourd'hui avec franchise. Ils ne savent point user de
« surprise, ni faire la guerre sans l'avoir déclarée. Tel
« est le sujet de notre ambassade : c'est à vous, sire,
« à prendre tel parti qu'il vous plaira. » Un défi si hardi fit pâlir toute l'assemblée. Peu accoutumés à la liberté

française, les Grecs en furent étrangement surpris, et le tinrent à grand outrage. Il s'éleva un murmure confus; se regardant les uns les autres, Jamais, disaient-ils, personne n'avait eu l'audace de défier en face l'empereur de Constantinople. L'indignation montait au visage d'Alexis, et se répandait comme un sombre nuage sur toute l'assemblée. Avant que l'orage éclatât, les députés partirent, et, étant promptement remontés à cheval, ils ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent hors de la ville. Leur rapport acheva de déterminer les croisés, et dès ce jour la guerre commença entre les Français et les Grecs. Ce ne fut plus qu'hostilités de part et d'autre. Partout où les deux nations se rencontraient, tant sur mer que sur terre, on en venait aux mains, et les Grecs étaient toujours battus.

Pour suppléer au courage, ils s'avisèrent d'un stratagème qui devait faire périr la flotte des croisés. Ils remplirent de matières combustibles dix-sept grands vaisseaux, et attendirent un vent propre à les pousser au rivage de Galata. Le vent du midi s'étant levé au milieu d'une nuit, ils mirent le feu à ces brûlots, et les laissèrent aller au gré du vent vers la flotte latine. A l'approche d'un si furieux incendie, on eût dit que toute la ville embrasée venait heurter la flotte pour la réduire en cendres. Un grand cri s'élève dans le camp, on court aux armes. Les Vénitiens, plus exercés aux opérations de marine, se jettent dans leurs chaloupes; ils vont avec autant d'intrépidité que d'adresse accrocher les brûlots; et, les remorquant à force de rames jusqu'à l'entrée du canal, ils les abandonnent au gré des vagues qui les emportent au courant. Toute la ville était accourue au bord de la mer; tout retentissait de

XXVII.
Les Grecs
veulent brûler la flotte
des croisés.

cris. Les habitants, pleins d'ardeur et d'inquiétude, exprimaient par les diverses inflexions de leurs corps les mouvements et les divers accidents de leurs navires. Plusieurs se jetaient dans des barques, et allaient tirer sur les Vénitiens pour leur faire quitter prise; ils en blessèrent un grand nombre. Pendant ce même temps la cavalerie latine était sortie en bataille, dans la crainte que les Grecs ne profitassent de cette alarme pour venir les attaquer du côté de la terre. Elle se tint sous les armes jusqu'au jour, que les brûlots furent tous écartés et allèrent se consumer dans la Propontide. Les Latins ne perdirent qu'un vaisseau pisan, rempli de marchandises qui furent la proie des flammes. Ils rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés d'un si grand désastre, qui aurait infailliblement entraîné leur perte.

xxviii.
Fausse ré-
conciliation
d'Alexis.

Alexis n'avait pas moins à craindre de ses sujets que des croisés; et c'était moins par haine contre ceux-ci, que pour satisfaire le peuple de Constantinople, qu'il avait entrepris de brûler la flotte à laquelle ce prince ingrat devait son retour et son rétablissement. Dans la perplexité où il se trouvait, il fut tenté de se réconcilier avec les croisés. Il leur députa le traître Murzuphle, dont les perfides conseils étaient la cause de tous les malheurs. Il leur faisait dire que c'était malgré lui qu'on exerçait contre eux des actes d'hostilité; que pour lui il les honorait, il les aimait toujours comme ses libérateurs, mais qu'ils savaient que le peuple était une bête féroce, bien difficile à apprivoiser; que c'était le peuple qui leur faisait la guerre, qui lui refusait l'argent nécessaire pour s'acquitter à leur égard; que, pour achever de remplir ses engagements, et se mettre lui-même en sûreté à l'abri de leur

protection, il leur ouvrirait le palais de Blaquernes, où ils mettraient garnison, et tiendraient en bride toute la ville. Pour gage de sa sincérité, il leur donnait son serment, et pour ôtages plusieurs seigneurs de sa cour. Les chevaliers, pleins de franchise, acceptèrent des offres si avantageuses. Dès le lendemain matin, le marquis de Montferrat, suivi d'un nombre de soldats qui devaient composer la garnison, alla se présenter à la porte de Blaquernes, sans bruit, pour ne pas alarmer les habitants. Il attendait qu'on lui ouvrît secrètement, comme on l'avait promis, lorsqu'il lui vint un message de l'empereur qui lui faisait des excuses et lui mandait que, l'entreprise ayant été découverte, le peuple soulevé contre lui ne lui permettait pas de l'exécuter. Il fallut retourner au camp, et l'on garda les ôtages, que ce prince sans honneur ne songea pas même à redemander. C'était le 25 de janvier.

Tout Constantinople était en alarmes. Murzuphle, abusant de la confiance de l'empereur pour le perdre, avait eu soin de répandre dans la ville, par ses émissaires, le dessein formé de livrer aux Français la forteresse de Blaquernes, et le peuple outré de colère s'emportait en injures contre Alexis. On le traitait en face de traître, de parjure, d'ennemi de l'Empire. On criait de toutes parts : *Alexis n'est qu'un esclave ; il nous faut un maître*. Le prince effrayé se renferme dans son palais ; le peuple, à la suite du sénat et du clergé, court à Sainte-Sophie. On y délibère sur le choix d'un empereur. On demande l'avis de Nicétas ; c'est l'écrivain même qui nous a laissé l'histoire de ces temps malheureux ; il réunissait sur sa tête les premières dignités de l'Empire. Ce judicieux magistrat, quoique

XXIX.
Canabe est
élu
empereur.

peu courtisan, fit cependant ses efforts pour calmer la sédition. « Qu'allez-vous faire ? s'écriait-il : vous venez
« de rendre la couronne au père ; vous l'avez mise en-
« core sur la tête du fils, et vous voulez maintenant
« l'arracher à tous les deux ! Je ne parle ni de la jus-
« tice, ni de la honte dont vous couvrira votre incon-
« stance. Considérons seulement notre propre sûreté.
« Quel que soit l'empereur que vous choisirez, pensez
« que l'armée des Latins est à vos portes. Croyez-vous
« qu'ils verront tranquillement détruire leur ouvrage ?
« Ils prendront les armes, ils viendront attaquer sur le
« trône même le malheureux fantôme que vous y aurez
« placé. Avez-vous assez de forces pour défendre votre
« choix ? Jugez du succès par les maux que vous avez
« soufferts et que vous souffrez encore. » Le peuple,
qui n'écoute que ses passions, l'interrompit par ses
cris : *Nous ne voulons plus de la race des Anges,*
tyrans de leur patrie, vendus à nos ennemis. Nous
ne sortirons pas d'ici que nous n'ayons un nouveau
maître. On cherche donc un empereur. On fait passer
en revue les noms les plus distingués : ceux que les
uns proposent, sont rejetés par les autres. Aucun des
seigneurs ne peut réunir les suffrages. On jette les yeux
sur les sénateurs ; plusieurs d'entre eux avaient leurs
partisans, qui leur offraient le diadème ; sur leur refus
on usait de violence, et, l'épée sur la gorge, on voulait
forcer leur consentement ; mais la crainte de la mort
n'était pas assez forte pour faire accepter ce présent
funeste, que l'ambition a si souvent recherché au péril
de la vie. La couronne était devenue un fer ardent,
jeté aux pieds de tout le monde, auquel personne n'o-
sait toucher. Dans cet embarras, on engagea enfin le

peuple à remettre la délibération, et trois jours après il se trouva un homme plus faible que hardi, qui se laissa nommer empereur; c'était un jeune imprudent, de famille noble, nommé Nicolas Canabe.

Alexis, informé de ces troubles, ne savait à qui avoir recours. Toujours trompé par Murzuphle, il l'envoie de nouveau au camp des croisés, pour implorer leur assistance. Le traître se jette aux pieds du marquis de Montferrat, et l'amène secrètement au palais. Dans cette triste entrevue, on ne trouve d'autre ressource que de faire entrer les Français dans le palais de Blaquernes pour défendre l'empereur contre la fureur du peuple. Boniface retourne au camp pour en amener des troupes. Murzuphle, de son côté, instruit le peuple de ce nouveau complot; il rassemble toute la famille des Ducas; il gagne par argent l'eunuque Constantin, toujours prêt à se vendre. Par son moyen, il se rend maître des Varangues, gardes-du-corps de l'empereur. Il avertit les habitants que les Latins doivent s'introduire la nuit suivante; qu'ils aient à faire bonne garde, et qu'ils lui laissent le soin du reste. La nuit venue, il se rend à l'appartement d'Alexis, dont l'entrée était toujours ouverte au protovestiaire, et le trouvant endormi, *Levez-vous, prince*, lui crie-t-il d'une voix tremblante, comme s'il eût été dans le plus grand effroi; *sauvez votre vie. Le peuple, les seigneurs, les Varangues sont à votre porte; ils ont appris que vous appelez les Latins; ils vont fondre ici et vous égorger.* Alexis, plus mort que vif, se jette entre ses bras comme dans son unique asile: le perfide l'enveloppe dans une robe de chambre, et le conduit, par une porte dérobée, dans un cabinet écarté, où il était attendu par une

XXX.
Mort
d'Isaac.

troupe de satellites. On met Alexis dans les fers ; on le jette dans un horrible cachot. Isaac était alors malade au lit : à cette affreuse nouvelle, il est saisi d'un tremblement soudain, qui se termine par l'agonie. Il était dans sa cinquantième année ; et ce prince infortuné, plus heureux dans sa disgrâce qu'il ne le fut ensuite sur le trône, sembla n'être sorti de prison que pour périr au grand jour.

xxx.
[Mort du
jeune
Alexis.]

Dès le matin, Murzuphle assemble le peuple : il rend compte de ce qu'il a fait ; *qu'il a prévenu l'irruption des Latins ; qu'il a écarté le traître qui avait conjuré avec eux la perte de la ville ; qu'à présent le peuple est le maître de choisir un empereur, de le couronner, de l'opposer aux Barbares ; que c'est à eux d'achever l'ouvrage qu'ils n'ont fait qu'ébaucher au milieu du tumulte ; que, pour lui, il y a longtemps qu'il a voué ses services à la patrie ; qu'il s'y dévoue encore par un nouveau serment, et qu'il est prêt à verser tout son sang pour elle ; qu'elle n'a qu'à lui assigner le poste qu'il doit remplir.* On applaudit à ce généreux sacrifice ; les uns veulent qu'on lui confie la garde de la ville ; les autres, le commandement de l'armée ; la plupart le demandent pour souverain : c'était le prix qu'il attendait de ses forfaits. Enfin, presque toutes les voix se réunissent à le proclamer empereur. Quelques-uns cependant tiennent encore pour Canabe ; et c'était en effet un meilleur choix. Canabe avait de l'esprit, de la douceur, et n'était pas sans courage. Mais son faible parti fut bientôt obligé de céder à la multitude, et Canabe fut mis entre les mains de Murzuphle, qui le fit enfermer, chargé de chaînes, dans le même cachot qu'Alexis. Il restait

encore à ce tyran une inquiétude ; il était alors l'idole du peuple, mais les aventures d'Isaac et d'Alexis lui avaient appris que le peuple n'est pas moins sujet aux regrets qu'aux emportements de colère, et que son inconstance se fait un jeu d'abattre et de relever tour à tour. Pour se mettre à couvert de ses caprices, il fallait encore lui ôter Alexis ; il lui fit par deux fois avaler un breuvage empoisonné ; la force du tempérament, ou peut-être quelque antidote, le sauva autant de fois. Impatient de s'en défaire, il descend lui-même au cachot, le 8 février ; et, après avoir dîné avec ce prince, il se jette tout-à-coup sur lui, et, sourd à ses supplications, insensible à ses larmes, il l'étrangle de ses propres mains. Non content de cette action horrible, pour faire croire qu'il s'était tué par une chute, il meurtrit son cadavre à coups de massue, et lui brise tous les os. Ainsi perdit la vie ce jeune empereur, six mois et six jours après avoir reçu la couronne, dont il ne sentit jamais que les épines. Canabe, dont il n'est plus parlé dans la suite, n'eut pas apparemment un meilleur sort.

Murzuphle, se croyant bien assuré au dedans à force de crimes, ne songea plus qu'à se délivrer des dangers du dehors. Comme il craignait que, si les Latins apprenaient la mort d'Alexis, ils n'entreprissent de la venger, il prit des précautions pour la tenir cachée jusqu'à ce qu'il eût exécuté le dessein qu'il avait formé : c'était d'attirer les principaux d'entre eux et de les faire périr. Il leur envoya donc un de ses officiers de la part d'Alexis, comme s'il régnait encore, pour les inviter à venir souper avec lui, promettant d'achever le paiement des sommes dont il leur restait re-

xxxii.
Ruse de
Murzuphle
pour se
défaire des
Latins.

devable. L'invitation fut bien reçue ; on promit de se rendre le lendemain chez Alexis, et l'on s'y préparait avec joie. Mais Dandolo, qui connaissait mieux les Grecs, ne donna pas dans le piège. Après le départ des députés, ayant assemblé les barons : « Avez-vous
« donc déjà oublié, leur dit-il, les perfidies d'Alexis ?
« Rétabli par votre valeur, tout couvert de vos bien-
« faits, lié par des serments solennels, ce prince ingrat,
« dès qu'il a cru n'avoir plus besoin de vos services,
« s'est déclaré votre ennemi : il a tourné contre vous
« les armes que vous lui aviez mises entre les mains.
« Malgré la foi jurée, il a attaqué vos troupes, il a voulu
« faire périr votre flotte. Il vous a déjà joué par des
« offres trompeuses, qu'il renouvelle aujourd'hui. Vous
« laisserez-vous encore abuser par les mêmes menson-
« ges ? Vous avez accepté son invitation ; manquez-lui
« une fois de parole, il vous en a manqué tant de fois.
« Prenons le temps de nous instruire de ce qui se passe
« dans Constantinople. » Son avis fut approuvé, et sa
prudence, en préservant les chefs de l'armée d'une
perte certaine, sauva l'armée entière. On fut bientôt
informé de la mort d'Isaac, du meurtre d'Alexis, et de
tous les forfaits de Murzuphle, et ces nouvelles exci-
tèrent une horreur générale. Les soldats, ainsi que les
chefs, s'écriaient qu'il fallait étouffer ce monstre, et
punir une nation perfide qui couronnait le crime et
vendait l'Empire aux assassins. Les ecclésiastiques
qui se trouvaient dans le camp, et le nonce aposto-
lique, animaient encore les esprits : « Ce n'est pas seu-
« lement, disaient-ils, l'intérêt et l'honneur des Latins
« que les Grecs attaquent, ils se révoltent contre Dieu
« même ; ils renoncent à l'obéissance qu'ils ont pro-

« mise à l'église romaine; ils se replongent dans le
« schisme, et dans leurs anciennes erreurs qu'ils sem-
« blaient avoir abjurées. Des scélérats, des parricides,
« des rebelles à Dieu et aux hommes, c'est pitié même
« de les exterminer. Ils ont perdu tous les droits de
« l'humanité : leurs terres, leurs possessions, leur vie
« même appartient aux exécuteurs de la vengeance
« divine. Prenez les armes, et croyez que le souverain-
« pontife vous accorde pour cette guerre religieuse les
« mêmes indulgences que pour combattre les infidèles. »
Ces discours, conformes aux maximes reçues en ces
temps-là, embrasent les croisés; ils se disposent à
attaquer de nouveau Constantinople. Murzuphle, ne
pouvant plus tenir secrète la mort d'Alexis, voulut du
moins persuader qu'il n'y avait point de part. Il lui fit
de magnifiques funérailles. Alexis fut enterré dans l'é-
glise des Apôtres, avec toute la pompe accoutumée dans
les obsèques des empereurs.

La guerre étant inévitable, il fallait songer à la dé-
fense, et la principale consistait dans le zèle et l'atta-
chement du peuple. Murzuphle s'en fit aimer par une
familiarité grossière, par des bravades, par une affec-
tation de justice, de tempérance, de courage infati-
gable. Toujours une massue de fer à la main, c'était,
disait-il, de quoi écraser cette poignée de lâches en-
nemis. Mais, de tous ses parents, il n'avait pour lui que
Philocale, son beau-père. Les autres, qui en effet ne
méritaient aucune estime, gens sans honneur et perdus
de débauche, ne pouvaient souffrir sa dureté et sa
rudesse, qui s'annonçaient par le ton même de sa voix.
Il comptait beaucoup sur les conseils de Philocale,
aussi méchant que lui, et plus habile. Pour le mettre

XXXXII.
Préparatifs
de
Murzuphle.

à la tête des affaires, il dépouilla de toute dignité Nicétas, grand-logothète, quoiqu'il n'eût rien à lui reprocher que sa vertu, et mit Philocala à sa place. Celui-ci, pour n'avoir à parler qu'à son gendre, et n'être pas contredit dans le conseil, feignit d'être tourmenté de la goutte, et ne sortait pas de son lit. Le trésor public était vide; ce fut par son conseil que, pour le remplir, le nouvel empereur eut recours à un expédient qui ne serait pas désavoué de la justice, si, dans ce cas elle était seule écoutée : c'était de faire le procès à tous ceux qui, sous le gouvernement des Anges, avaient profité de leur crédit et de la négligence des princes, pour s'enrichir aux dépens de l'état. Il tira de leurs confiscations des sommes immenses, qui le dispensèrent de se rendre odieux par de nouvelles impositions. C'est la seule action d'équité qu'il ait faite durant son malheureux règne. Il répara les murs que l'attaque précédente avait endommagés. Ils avaient été construits de petites pierres si bien liées avec la chaux et le ciment, que le tout ensemble était devenu, à la longue, une seule masse très-solide. Quoiqu'ils fussent fort élevés, il les exhaussa encore du côté du golfe, par où l'expérience du passé lui faisait penser que se donnerait la principale attaque. Ils étaient flanqués de tours, éloignées seulement de cinquante pieds l'une de l'autre; il rehaussa ces tours de plusieurs étages, et, dans chacun des intervalles, il fit élever sur la plateforme des murs larges de vingt pieds, une tour de bois de trois, de quatre, quelques-unes de six étages, qu'il garnit de soldats, et entre chaque tour on établit une baliste ou mangonneau. Au dernier étage de chaque tour était attaché un pont-levis, avec un parapet des

deux côtés, qui devait s'abattre en dehors sur les tours et les châteaux de hune des vaisseaux ennemis. Voilà ce qu'il imagina pour sa sûreté. La multitude innombrable de bras que lui fournissait une prodigieuse population, acheva très-promptement tous ces ouvrages. Mais, non content de travailler à la défense de la ville, il songeait à mettre les Latins hors d'état de l'attaquer; il essaya donc encore de brûler leur flotte; mais il n'eut pas plus de succès qu'Alexis.

Pendant le même temps, il agissait du côté de la terre; mais ce n'étaient que des escarmouches, qui tenaient en inquiétude les croisés, sans leur causer aucun dommage. Les généraux latins ne s'endormaient pas; ils s'avançaient jusqu'à la porte de Blaquernes sous l'étendard de la croix, et de là les soldats, les valets même de l'armée défiaient les Grecs par des raileries. Il arrivait quelquefois que les officiers grecs, piqués de ces insultes, et honteux de leur poltronnerie, sortaient avec leurs troupes; mais, toujours battus et repoussés, ils rentraient bientôt dans la ville en moindre nombre qu'ils n'en étaient sortis. Pour ne pas perdre le temps en ces petits combats de peu d'effet, Henri de Hainaut, frère de Baudouin, entreprit une expédition plus importante. Il prit avec lui Jacques d'Avesnes, Baudouin de Beauvais, Eudes et Guillaume de Champlite, avec environ mille soldats, et, étant parti sur le soir, après avoir marché toute la nuit, il se trouva le matin au pied des murs de Philée, ville située sur le Pont-Euxin, à l'endroit où se terminait la longue muraille bâtie sous l'empire d'Anastase. C'était l'ancienne Phinopolis, célèbre dans les temps fabuleux par le palais de Phinée, qui reçut chez lui Jason et les

XXXIV.
Murzophle
battu sur
terre.

Argonautes. Les habitants, quoique surpris, se défendirent pendant quelques heures avec assez de courage; mais ils furent enfin forcés par escalade, et la ville fut saccagée. Le pillage dura trois jours. On y enleva quantité d'or, d'argent, de bétail et de prisonniers, qu'on envoya par mer au camp des croisés. Les vainqueurs, débarrassés de ce butin, se mirent en marche pour le retour. Cependant Murzuphle, informé de cette excursion, sortit pendant la nuit de Constantinople, avec une troupe beaucoup plus nombreuse, et alla se poster en embuscade sur le chemin. Les Latins, croyant n'avoir rien à craindre, marchaient sans ordre et sans précaution. Les Grecs les laissent passer, et se tiennent couverts jusqu'à ce qu'ils aperçoivent Henri qui fermait l'arrière-garde. Ils sortent alors de l'embuscade, et chargent avec vivacité la petite armée, à l'entrée d'une forêt. Les Latins, sans s'effrayer, se mettent en ordre en un moment, et font volte-face; le combat s'échauffe et devient furieux. Les Grecs, qui s'attendaient à une prompte déroute, perdent peu à peu courage. Henri et les autres capitaines n'en veulent qu'à Murzuphle, ils ne cherchent que lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris; il n'échappa que par la vitesse de son cheval, laissant sur le champ de bataille son bouclier, ses armes, et grand nombre de ses gens, entre lesquels étaient vingt officiers de la première distinction. Mais la perte la plus sensible aux Grecs fut l'étendard impérial: c'était une image célèbre de la sainte Vierge, que les empereurs ne faisaient porter devant eux que dans les occasions périlleuses. Baudouin, dans sa lettre au pape, dit qu'on en fit présent à l'ordre de Cîteaux: Rhamnusio prétend qu'elle fut transportée à Venise,

et que c'est elle qu'on expose à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Marc, les jours de fête de la sainte Vierge.

Malgré les grands préparatifs de Murzuphle, il n'ignorait pas combien il devait peu compter sur le courage de ses sujets, et ce qu'il avait à craindre de celui des ennemis. Il tenta donc un accommodement, et envoya demander aux princes une entrevue. Tous rejetaient la proposition avec horreur; c'était, disaient-ils, se déshonorer que de traiter avec ce monstre exécrable. Dandolo fut d'un autre avis; il représenta qu'il fallait sacrifier à l'utilité publique les plus justes répugnances, et voir si l'on pouvait se procurer la paix en conservant l'honneur de Dieu et des croisés. Il se chargea lui-même de la négociation; et, de l'aveu des barons, il se rendit sur sa galère à la pointe du golfe. Murzuphle y vint à cheval. Le doge lui reprocha d'abord son horrible parricide, et lui déclara qu'il serait très-difficile d'engager les Latins à prendre aucune confiance dans un homme qui, au mépris des lois divines et humaines, avait, par la plus cruelle perfidie, trempé ses mains dans le sang de son prince. Murzuphle essayait en vain de se justifier par des réponses artificieuses, que Dandolo détruisait d'un seul mot. On en vint enfin à traiter des conditions de paix. Le doge demandait cinq mille livres d'or payables sur-le-champ; de plus, qu'il aidât les croisés à la conquête de la Terre-Sainte, conformément à la promesse qu'en avait donnée Alexis, et qu'il jurât de nouveau obéissance à l'église romaine. Murzuphle consentait à tout, excepté au dernier article: il protestait qu'il se laisserait hacher en pièces, qu'il s'ensevelirait lui et tous les Grecs sous les ruines de

xxxv.
Entrevue
inutile de
Dandolo et
de
Murzuphle.

l'Empire, plutôt que de soumettre l'église d'Orient au pontife romain. Son opiniâtreté étant invincible, les deux princes se séparèrent, déterminés de part et d'autre à en venir aux extrémités.

XXXVI.
Délibération
des croisés.

Ville-Hard.
c. 122 ad
136; et ibi
Ducange.

Nicet. in
Murz. c. 2.

Idem de Sta-
tu Const. à
1 ad 6.

Acrop. c. 3.

4.

Gesta Innoc.

Herold. l. 2,

c. 20.

Sanut. l. 3,

part. 11, c.

1.

Guntherus,

Hist. Const.

Chron. Cas.

sin.

Chron. La-

bec.

Chron. Us-

perg.

Chron.

Alberic.

Chron.

Sti. Ant.

Robert de

Monte.

Rhamnusius,

l. 3.

Sabellicus,

l. 8.

Odor. Rayn.

Doutreman.

l. 3, c. 6, 7.

Ducange.

Fam. byz. p.

205, 206,

Idem, Hist.

Const.

Maimbourg,

l. 8.

On travaillait de part et d'autre depuis trois mois, les habitants à se fortifier, les Latins à se mettre en état d'attaquer avec succès. Déjà le tillac des vaisseaux était couvert d'échelles, de balistes, de monceaux de pierres et de javelots. Au haut des mâts étaient suspendus ces ponts hardis, qui n'attendaient que le moment de s'élever en l'air et de porter sur les murailles le fer et la mort. Le printemps commençait, et il était temps de terminer une guerre qui suspendait l'exécution de la principale entreprise. On assembla le conseil pour prendre une dernière résolution. Quelques barons pensaient *qu'on ne pouvait sans témérité attaquer, avec si peu de troupes; une ville devenue imprenable par tant de nouveaux ouvrages; qu'à la tête d'un million d'habitants était maintenant un chef plus vaillant et plus habile qu'Alexis; que l'unique moyen de s'en rendre maître était de la réduire par famine, en ravageant les campagnes et lui enlevant les places d'alentour, qui lui procuraient la subsistance, et dont il serait facile de s'emparer.* Mais les autres s'écriaient *que le retardement était plus à craindre que toutes les forces des assiégés; que, moins il resterait de soldats, moins ils en avaient à perdre, et que les chicanes d'un long siège en diminueraient toujours le nombre; que, sans une flotte immense, il était impossible d'affamer une ville environnée de trois mers. Pourquoi, d'ailleurs, désespérer de prendre une place qu'on avait déjà prise une fois? Que le sou-*

venir récent du premier succès servirait les vainqueurs mieux que toutes les machines de guerre, et ôterait aux vaincus la confiance que pouvaient leur inspirer leurs nouveaux préparatifs. Cet avis l'emporta, et, tout étant prêt pour entrer en action, on fixa l'attaque au neuvième jour d'avril, vendredi avant le dimanche de la Passion.

On ne doutait pas du succès; et, pour prévenir les jalousies et les querelles que pourrait faire naître entre les vainqueurs le partage d'une si riche conquête, ils convinrent entre eux des articles suivants : « 1° Après que, par le secours de Dieu, la ville sera réduite au pouvoir des croisés, tous obéiront sans réserve aux commandants qui seront choisis par le suffrage commun des Français et des Vénitiens. » Sous le nom de Français étaient compris tous ceux qui composaient l'armée des croisés, de quelque nation qu'ils fussent, excepté les Vénitiens. « 2° Tout le butin trouvé dans la ville prise, de quelque nature qu'il soit, sera fidèlement porté dans le lieu marqué pour le recevoir, sans qu'il soit permis à personne d'en détourner aucune partie. 3° Les Français et les Vénitiens partageront le butin par portion égale. Les Français paieront sur leur part aux Vénitiens le reste de ce qu'ils leur doivent pour le loyer de leurs vaisseaux. 4° Le blé et les autres subsistances seront déposés en magasin, moitié pour les Français, moitié pour les Vénitiens, et leur seront départis pour leur nourriture journalière, tout le temps qu'ils resteront ensemble. S'il s'en trouve de reste à leur séparation, on leur en tiendra compte. 5° Les Vénitiens, dans toute l'étendue de l'Empire, conserveront les titres, honneurs,

XXXVII.
Conventions
des assiégés
entre eux.

« privilèges dont ils jouissent dans leur pays , tant pour
« le spirituel que pour le temporel ; ils seront gouver-
« nés selon leurs lois et leurs coutumes , tant écrites
« que non écrites. 6° Pour donner un nouvel empereur
« à Constantinople , on nommera , par le suffrage com-
« mun de toute l'armée , six électeurs français et autant
« de Vénitiens , qui choisiront dans l'armée ou dans la
« flotte celui qu'ils jugeront le plus capable de rétablir ,
« gouverner , défendre l'état , et d'y maintenir la piété
« envers Dieu , l'obéissance à la sainte église romaine ,
« et la dignité de l'Empire. Celui qui sera élu par la
« pluralité , sera reconnu pour empereur par tous les
« croisés. S'il arrivait que les Français en nommassent
« un , et les Vénitiens un autre , le sort en déciderait.
« 7° L'empereur possédera en domaine le quart de la
« conquête , avec les deux palais de Bucoléon et de
« Blaquernes. 8° Le clergé de la nation qui n'aura pas
« eu l'honneur de donner l'empereur , donnera le pa-
« triarche , et celui-ci sera mis en possession de l'église
« de Sainte-Sophie , et disposera de l'administration de
« cette église. 9° Les ecclésiastiques des deux nations
« auront le gouvernement des églises comprises dans les
« terres échues en partage à leur nation. On leur assi-
« gnera , sur le revenu de ces églises , les fonds néces-
« saires pour une subsistance honnête , pour l'entretien
« des églises , et pour les dépenses convenables au culte
« divin. 10° Les Français et les Vénitiens s'engageront
« par serment à demeurer pendant un an , à commen-
« cer du dernier jour du présent mois de mars , au
« service de l'empereur , et à lui rendre respect et obéis-
« sance. 11° Ceux qui s'établiront sur les terres de l'Em-
« pire prêteront foi et hommage à l'empereur , selon la

« coutume ; ils jureront de s'en tenir au partage qui
« sera fait de la conquête, et de ne s'en jamais départir.
« 12° On choisira entre les Français et les Vénitiens
« douze commissaires ou davantage, qui, après avoir
« prêté serment, distribueront, selon leur conscience,
« à la pluralité des voix, les fiefs, charges et dignités,
« comme aussi détermineront les devoirs et services
« auxquels les Français et les Vénitiens seront tenus
« envers l'empereur et l'Empire ; ils mettront les feuda-
« taires et les vassaux en pleine jouissance de leurs fiefs,
« charges et dignités, avec pouvoir de les transmettre
« à perpétuité à leurs héritiers, mâles ou femelles, et
« d'en disposer à leur volonté, sauf les droits de l'em-
« pereur et de l'Empire toujours réservés. 13° Hors
« les redevances et les services auxquels les vassaux et
« les feudataires seront obligés par la condition de leurs
« fiefs, l'empereur demeurera chargé de tout le reste,
« pour la sûreté et l'utilité de l'Empire. 14° On ne
« recevra sur les terres de l'Empire aucune personne
« des nations qui seront en guerre avec les Français ou
« les Vénitiens, tant que cette guerre durera. 15° Les
« Français et les Vénitiens emploieront leur crédit
« auprès du pape, pour l'engager à confirmer les pré-
« sentes conventions, et à prononcer l'excommunica-
« tion contre ceux qui les violeraient ou refuseraient
« de s'y soumettre. 16° L'empereur jurera d'observer,
« faire exécuter et maintenir inviolablement les parta-
« ges, collations et règlements ci-dessus exprimés. S'il
« se trouve quelque chose, soit à ajouter, soit à re-
« trancher, la décision en appartiendra aux douze
« commissaires français et vénitiens, assistés du mar-
« quis de Montferrat et de six conseillers de sa no-

« mination. 17° Le doge, par un honneur particulier
 « qu'on défère à sa personne, ne sera point tenu de
 « prêter serment à l'Empire ni à l'empereur pour les
 « services ou devoirs des fiefs ou dignités dont il sera
 « revêtu ; privilège qui lui sera personnel, et ne s'é-
 « tendra pas à ceux auxquels passeront ensuite ses fiefs
 « et dignités. » Telles furent les conditions arrêtées entre
 les croisés dans le camp devant Constantinople, au
 mois de mars 1204.

XXXVIII.
 Première at-
 taque de
 Constanti-
 nople.

Après qu'elles eurent été confirmées par serment, ils procédèrent à l'exécution. Comme on voulait n'attaquer la ville que par mer, toutes les troupes se réunirent au bord du golfe. On transporta dans les vaisseaux les armes, les vivres, les chevaux, les équipages ; enfin, toute l'armée s'embarqua le 8 avril. On divisa d'abord la flotte en autant d'escadres qu'il y avait dans l'armée de différents corps ; on les aligna ensuite à peu de distance l'une de l'autre, la proue tournée vers les murailles. La ville et la flotte se donnaient mutuellement un spectacle aussi beau que formidable. D'un côté, tant de navires rangés sur la même ligne, chargés de machines et de guerriers, dont les armes étincelantes lançaient des éclairs et menaçaient de la foudre, couvraient la mer dans l'étendue d'une demi-lieue. De l'autre, de hautes murailles, hérissées de lances et de javelots, bordées de balistes, de catapultes, de bouches d'airain prêtes à vomir le feu grégeois, couronnées de tours prodigieusement exhaussées, et garnies de tout ce qu'un art homicide a inventé pour la perte des assaillants, semblaient défier les croisés et leur préparer une tempête plus terrible que celles de la mer. Mais les croisés ne craignaient que la honte d'une défaite,

et les Grecs, quoique moins généreux, aimaient mieux cependant périr avec honneur sur leurs murailles, que d'être égorgés dans leur ville avec leurs femmes et leurs enfants. Le neuvième d'avril, au point du jour, toute la flotte ensemble leva l'ancre, et eut bientôt traversé la largeur du golfe. Les uns sautent à terre, plantent les échelles au pied du mur, et montent à l'assaut, malgré tout le fracas qui fond sur leurs têtes. Les autres, sur les vaisseaux, mettent en mouvement toutes leurs machines pour abattre les défenseurs; ils dressent et font tomber sur les murs leurs ponts-levis, qui portent les assaillants sur les courtines, où l'on se bat à coups de mains. Murzuphle avait fait planter, sur une éminence dans la ville, une tente d'écarlate, d'où il considérait l'action et animait les soldats par ses regards et par ses mouvements. L'acharnement était égal de part et d'autre; mais la hauteur des tours, d'où il tombait sans cesse sur les croisés une pluie de feu, de pierres, de javelots, donnait aux Grecs un terrible avantage; et, comme on combattait en plus de cent lieux différents, et que le nombre des assiégés était infiniment supérieur, les nuées de traits qui partaient continuellement précipitaient du haut des échelles et des ponts-levis les plus hardis des assaillants, les uns morts, les autres blessés. L'attaque dura jusqu'à midi, sans ralentir le courage des soldats croisés. Mais les capitaines, qui couraient risque de perdre toute leur armée, ayant même déjà perdu plusieurs de leurs machines, que le feu grégeois avait réduites en cendres, donnèrent, à grand regret, le signal de la retraite; et les soldats, ressentant plus vivement la honte et le désespoir que la fatigue et les blessures, remontèrent

dans les vaisseaux avec beaucoup de précipitation, et encore plus de danger, étant accablés d'une grêle de traits jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'insulte. Cette journée fut plus meurtrière pour les croisés que pour les Grecs, à qui cet avantage causa une extrême joie. Les vaisseaux se retirèrent les uns hors de la portée des traits, les autres encore assez près pour adresser aux murailles et en recevoir les coups de pierriers et de mangonneaux.

XXXIX.
Délibération
des
assiégeants.

Sur le soir, les principaux capitaines s'assemblèrent dans une église voisine pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre. Tous étaient également consternés de l'échec qu'ils venaient de recevoir; mais les avis étaient différents : les uns voulaient qu'on changeât l'attaque, et qu'on allât assaillir la ville par le bord de la Propontide, où la muraille était plus basse et sans aucun nouvel ouvrage, parce que les Grecs ne s'étaient pas attendus à être attaqués de ce côté-là. Les Vénitiens, qui connaissaient mieux cette mer, représentaient que le fond n'était pas tenable, et que, malgré les ancrs, les vaisseaux seraient emportés dans l'Hellespont par les courants. Cette raison n'arrêtait pas plusieurs capitaines, qui, n'ayant consenti qu'avec peine au siège de Constantinople, et rebutés encore par le mauvais succès de cette journée, ne demandaient pas mieux que d'être emportés dans l'Archipel, et forcés à changer de dessein. Mais les autres, en plus grand nombre, résolus de réparer leur honneur par un nouvel effort, décidèrent qu'on passerait le lendemain samedi et le dimanche suivant à faire les dispositions nécessaires pour un second assaut; que les navires seraient accouplés ensemble deux à deux pour assaillir chaque tour; l'expérience leur ayant fait connaître qu'un navire seul ne

suffisait pas pour l'attaque d'une tour, où se trouvaient beaucoup plus de défenseurs que le navire ne portait d'assaillants. Ces mesures prises, on attendit le lundi pour retourner à l'assaut.

Dès le matin de ce jour la trompette annonça sur la flotte le commencement de l'attaque. Les deux partis n'étaient pas exempts de quelque sentiment de crainte. D'un côté, la fatigue du combat précédent et l'invincible opiniâtreté des croisés ébranlaient le courage des Grecs; de l'autre, l'échec déjà essuyé faisait respecter aux Latins ces terribles murailles et ces défenses menaçantes qui les avaient repoussés. Pour renouveler leur ardeur, on fit crier par un héraut, que le premier qui monterait sur le mur aurait cent marcs d'argent pour récompense. Aussitôt les vaisseaux, joints deux à deux, s'avancent rapidement sur la même ligne, et chaque couple s'attache à une tour. Les pierres partent des balistes; les ponts-levis s'abattent et sont bientôt couverts d'une foule de guerriers; les échelles plantées au pied des murs sont en un instant chargées de soldats, qui montent à la file et s'empressent de gagner les créneaux. Du haut des tours et des courtines tombent de toute part, et de la main même des femmes, auxquelles la peur tient lieu de courage, des pièces de bois, des masses de toute espèce, des flots de feu grégeois; et cet affreux orage renverse, fracasse, écrase les uns, tandis que les autres périssent environnés de flammes que rien ne peut éteindre. Les capitaines animés, encouragent, pressent les combattants et de la voix et de l'exemple. Il était déjà midi, et les Grecs avaient l'avantage, lorsqu'un vent de nord se lève pen-

XL.
Second
assau

dant ce furieux combat, et pousse près du mur deux vaisseaux liés ensemble, nommés *la Pèlerine* et *le Paradis*, que montaient les évêques de Soissons et de Troyes. A peine l'échelle élevée sur la hune de la *Pèlerine* est appliquée contre le mur, qu'on voit déjà au haut de la tour un Français, nommé André d'Urboise, et Pierre Alberti, Vénitien, qui sont suivis de leurs camarades. Les Grecs qui la défendaient sont massacrés, ou se précipitent eux-mêmes. Le brave Alberti, couvert de gloire, est tué par un Français qui le prend pour un Grec, et qui, reconnaissant son erreur, allait se tuer lui-même, si l'on n'eût arrêté son désespoir. Les drapeaux des deux évêques sont les premiers plantés sur la muraille. A ce signal, le reste de la flotte s'embrase d'une nouvelle ardeur; c'est à qui sautera le premier sur le bord, et montera à l'escalade. On renverse les défenseurs; en un moment, on se saisit de quatre autres tours, d'où l'on saute dans la ville. Les béliers au dehors frappent et abattent trois portes. Toute l'armée entre à grands flots, et avec elle la terreur et le carnage. Un seul ennemi met mille Grecs en fuite. Chaque croisé est un lion qui, de ses seuls regards, chasse devant lui un troupeau de cerfs. Murzuphle semblait résolu à tenir ferme et à mourir les armes à la main. Sa garde, rangée devant sa tente, lui formait une barrière. La vue de Pierre de Bracheux, chevalier du Beauvoisis, guerrier de haute taille, et que l'épouvante représentait aux Grecs comme un géant, courant à la tête de sa troupe, effraie et les gardes et Murzuphle. Tous prennent la fuite; les uns gagnent la porte de Blaquernes; les autres, dispersés,

se sauvent avec Murzuphle, par divers chemins, au palais de Bucoléon, où ils se barricadent comme dans une citadelle.

XLII.
Prise de la
ville.

Les rues de Constantinople, quoique fort larges, ne l'étaient pas assez pour donner passage aux fuyards. Quelques-uns, ramassant ce qui leur restait de force et de courage, résistaient encore et disputaient leur vie. Cependant le massacre ne fut pas aussi grand que l'animosité des vainqueurs devait le faire craindre; et l'on ne doit pas s'en rapporter, sur ce point, à la description horrible qu'en ont faite les historiens grecs. Portés de leur nature à l'exagération, ils ne l'ont pas épargnée, dans une peinture tracée par la haine et le désespoir. Un écrivain latin, postérieur à ces temps-là, a eu tort de dire, sans doute sur la foi de ces historiens, *qu'avant la prise de Constantinople les croisés étaient des saints, et qu'après la prise ce furent des diables*. Ils ne furent jamais ni l'un ni l'autre. Selon les auteurs les plus dignes de croyance, les prêtres et les moines, qui se trouvaient en grand nombre entre les croisés, travaillèrent avec tant de zèle à calmer la fureur de la victoire, qu'il n'y eut dans la ville que deux mille hommes de tués; encore le furent-ils presque tous par ces Latins qu'Alexis avait chassés de Constantinople, comme nous l'avons raconté. On rapporte que les croisés, après qu'ils furent entrés dans la ville, ne perdirent qu'un seul homme, qui se tua en tombant dans un fossé avec son cheval. Comme la nuit approchait, et que les habitants, qui ne s'étaient pas sauvés hors des portes, s'étaient renfermés dans leurs maisons; la fatigue, et la crainte de s'engager dans une ville immense dont on ne connaissait pas les détours,

déterminèrent les vainqueurs à sonner la retraite, et à se rassembler dans la grande place, où ils tinrent conseil, et résolurent de se loger cette nuit près des murailles et des tours dont ils s'étaient rendus maîtres. A la vue de tant d'églises, de tant de palais qui semblaient être autant de forteresses, et qui pouvaient être défendus par un peuple innombrable, ils pensaient qu'il leur faudrait peut-être plus d'un mois pour en être tranquilles possesseurs.

XLII.
Fuite de
Murzuphle.

Selon cette résolution, ils allèrent passer la nuit près des murs. Le comte Baudouin se logea dans les tentes d'écarlate de Murzuphle; Henri, son frère, devant le palais de Blaquernes; le marquis de Montferrat plus avant dans la ville. Le comte de Blois était resté malade dans son vaisseau; une fièvre opiniâtre, dont il avait languï pendant tout l'hiver, privait les croisés du secours de ce prince, également estimé pour sa prudence et pour sa valeur. Tandis que les croisés se reposaient, Murzuphle, tourmenté par ses remords, songeait à se soustraire au traitement qu'il méritait. Il rassembla auprès de lui ceux qu'il crut attachés à sa personne, sous prétexte d'aller avec eux surprendre les Français. Mais, au lieu d'exécuter cette action généreuse, il prit les chemins les plus éloignés des quartiers où campaient les croisés, et sortit de Constantinople par la porte Dorée, avec ce qu'il put emporter de plus précieux du palais de Bucoléon. Il emmenait avec lui Euphrosyne, femme de l'usurpateur Alexis, et sa fille Eudocie, que ce prince, aussi esclave de ses passions qu'injuste et cruel, avait épousée pendant le siège, du vivant d'une autre femme, qui n'était pas elle-même plus légitime, ayant succédé à une première encore vivante. Il avait

régné deux mois et quatre jours. Grand nombre de Grecs se sauvèrent cette nuit, soit par mer, soit par terre, à l'insu des croisés, qui ne songeaient qu'à leur sûreté. Il survint encore à cette ville infortunée un accident également fâcheux pour les vainqueurs et pour les vaincus. Quelques Allemands de la suite du marquis de Montferrat, craignant d'être attaqués par les Grecs, mirent le feu aux maisons d'alentour. La flamme se communiqua dans une assez grande étendue, et enleva aux vainqueurs une partie de leur butin. C'était le troisième incendie depuis l'arrivée des croisés. Il dura toute la nuit, et le lendemain jusqu'au soir; et, selon Ville-Hardouin, ce fléau consuma, dans Constantinople, plus de maisons qu'il n'y en avait alors dans les trois plus grandes villes de France ¹.

En moins de six mois, Constantinople avait vu cinq empereurs, dont trois avaient perdu la vie; les deux autres étaient fugitifs, et avaient peu d'espérance de la conserver. La flamme dévorait une partie de la ville, et les ennemis, établis dans l'enceinte, n'attendaient que le jour pour la saccager. Cependant, tant est violente et aveugle la fureur de régner, il se trouva des hommes assez désespérément ambitieux, pour chercher encore le diadème parmi les cendres de la ville, et pour se disputer un malheureux sceptre qu'il fallait arracher des mains d'un ennemi vainqueur. Dès qu'on sut que Murzuphle avait abandonné Constantinople, Théodore Ducas et Théodore Lascaris, tous deux de naissance illustre, tous deux connus par leur courage, aspirèrent au titre

XLIII.
Lascaris élu
empereur.

¹ Tous les événements de cette croisade sont racontés avec un peu plus de détails, mais sans faits nou-

veaux, dans l'*Histoire des croisades*, II, l. XI, et *Hist. de Venise*, l. IV.—B.

d'empereur. Ils courent, avant le jour, à l'église de Sainte-Sophie ; ils y sont suivis du patriarche , du clergé et d'une troupe de peuple. Chacun des deux rivaux fait valoir ses prétentions. On dispute ; on balance les avantages de l'un et de l'autre ; enfin on se décide en faveur de Lascaris. Il est proclamé empereur ; mais , par une modestie forcée , il ne veut prendre que le titre de despote ; jusqu'à ce qu'il ait , dit-il , rétabli les affaires de l'Empire , et rendu à la couronne impériale son ancien lustre. Il en était en effet plus capable qu'aucun autre Grec , si ce miracle eût été possible. Dès qu'il fut élu , il se rendit , avec le patriarche , dans la grande place ; une infinité de peuple se rassemble autour de lui : « Citoyens , s'écrie-t-il , l'ennemi est sur nos têtes : « nous avons devant les yeux la mort , ou , ce qui est « plus affreux encore , un honteux esclavage. Mais , « plus le péril est pressant , plus il nous sera glorieux « de nous en délivrer. Comptez le nombre de vos en-
« nemis ; et considérez le vôtre. Une poignée de Bar-
« bares détruira-t-elle un empire établi depuis vingt
« siècles ? C'est la main de Dieu qui les a traînés ici ,
« qui les a enfermés dans l'enceinte de nos murailles ,
« comme des bêtes féroces dans un parc où elles doivent
« périr. Prenez les armes , tout peut vous en servir , jus-
« qu'aux tisons de l'incendie. Si vous êtes Romains , la
« victoire vous sera facile. Et , quand il faudrait mourir ,
« balanceriez-vous de rendre le dernier soupir entre les
« bras de la patrie vengée , plutôt que , lâches désér-
« teurs , vous laisser entraîner , chargés de fers , dans
« une terre étrangère ? » Puis , se tournant vers les
Varangues : « Et vous , braves soldats , gardes fidèles
« et invincibles de vos princes , suivez-moi au cont-

« bat. Votre salut n'est que dans la victoire. Plus vous
« êtes redoutables, moins vous avez de grâce à espé-
« rer. Mais, si votre valeur vous met dans le plus grand
« danger de la part de l'ennemi, elle doit aussi attendre
« de votre chef de plus grandes récompenses. » Ces pa-
roles furent interrompues par le son de la trompette,
qu'on entendit des divers endroits où campaient les en-
nemis. Aussitôt les Grecs, sourds à la voix de l'hon-
neur, et n'écoutant que la crainte, pâles et tremblants,
se dispersent, comme une volée d'oiseaux au bruit des
chasseurs.

L'aurore commençait à poindre, et l'ardeur du pillage
devançait les ordres des généraux; les soldats, impatients,
étaient sous les armes. Accablés de misère et de fatigues,
ce jour allait les enlacher; et, déjà frappés de l'odeur du
butin de la plus opulente cité de l'univers, on n'avait
de peine qu'à les retenir, de peur que, se dispersant dans
cette vaste étendue pour courir après leur proie, ils ne
devinssent victimes eux-mêmes. Les banons, qui conser-
vaient, dans l'ivresse même de leur victoire, les senti-
ments d'humanité inconnue à la multitude, firent crier
par un héraut qu'on épargnât la vie des habitants, l'hon-
neur des femmes et des filles : ils abandonnaient le reste
aux soldats, en les faisant souvenir qu'ils devaient, sous
peine de la vie, rapporter tout le butin dans un maga-
sin général, d'où il serait distribué à chacun dans une
proportion équitable. Les évêques ajoutèrent la peine
d'excommunication contre quiconque en détournerait
la moindre partie. Pour le dépôt, on assigna trois
églises, et on en donna la garde à un certain nombre
de Français et de Vénitiens d'une probité reconnue.
On était prêt à courir au pillage, lorsque le comte

XLIV
Pillage de la
ville.

Baudouin vit arriver une troupe de prêtres et de peuple portant des croix, des images de saints et des reliques; ils se prosternaient à ses pieds, et, fondant en larmes, demandant grace de la vie, ils embrassaient ses genoux et ceux de ses capitaines. Il en eut pitié, et les recommanda à ceux qu'il laissait pour la garde du dépôt. Alors les princes partagèrent à leurs troupes les différents quartiers de la ville. Le marquis de Montferrat alla attaquer le palais de Bucoléon. Ceux qui en avaient la garde, ou qui s'y étaient réfugiés, se rendirent aussitôt, à condition qu'ils auraient la vie sauve. On y trouva une quantité prodigieuse de toutes les richesses que l'opulence et l'orgueil accumulaient dans les demeures des monarques. Il y avait aussi grand nombre de femmes et de filles des premières maisons de l'Empire, entre lesquelles étaient deux grandes princesses, Agnès, fille de Louis VII, roi de France, mariée d'abord au jeune Alexis, fils de Manuel, ensuite à son meurtrier Andronic; et Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac, dont la beauté captiva le marquis de Montferrat, qui l'épousa par la suite. Pendant ce temps-là, Henri, frère de Baudouin, s'emparait du palais de Blaquernes, où l'on ne trouva pas moins de trésors. On mit des gardes dans ces deux palais. L'armée se répandit ensuite dans la ville. Le butin fut immense; on ne peut exprimer la quantité de richesses en or, en argent, en étoffes, en vases, en meubles précieux. Ville-Hardouin, témoin de ce pillage, et qui en était encore ébloui en le décrivant, s'écrie que, depuis la création du monde, jamais il ne fut fait un si grand butin dans une ville conquise; et Baudouin, dans sa lettre au pape, dit qu'il ne croit pas qu'il y eût autant de richesses dans

tout le reste de l'Europe. Les femmes, les enfants, les vieillards, qui n'avaient pu fuir, couraient éperdûment à la rencontre des soldats, et, ne pouvant autrement se faire entendre, ils mettaient leurs doigts en croix pour protester qu'ils étaient chrétiens, et criaient d'une voix lamentable : *Saint roi marquis, ayez pitié de nous.* C'était le marquis de Montferrat qu'ils imploraient, parce qu'ils le connaissaient davantage, et qu'ils le croyaient déjà roi de la ville. Quoiqu'on ne doive pas croire toutes les horreurs et les excès de débordement et de cruauté que les historiens grecs imputent aux croisés dans ce désordre, on ne doit pas non plus se persuader que les ordres d'humanité et de modestie, donnés par les généraux, aient été scrupuleusement observés. Il y eut sans doute du sang de répandu, et ce serait un miracle que l'avidité et l'emportement militaire n'eussent pas arraché par violence ce que l'amour de la propriété ou de l'honneur voulait retenir. Les évêques avaient aussi prononcé excommunication contre ceux qui pilleraient les églises; elles furent pillées; les soldats en enlevaient l'or et l'argent, et les ecclésiastiques, se faisant scrupule de souiller leurs mains par l'enlèvement des choses profanes, emportaient les croix, les vases sacrés, les reliques et les reliquaires. Ces excès, inévitables dans le saccagement d'une ville, ne sont que trop constatés par la lettre que le pape écrivit ensuite au marquis de Montferrat. Il reproche aux princes croisés le pillage des églises, et les violences exercées sur les femmes, et même sur les filles consacrées à Dieu : *En sorte, dit-il, que votre conquête, loin d'attirer les Grecs à l'obéissance qu'ils doivent à l'église de Rome, les en a éloignés davantage, par l'horreur*

que leur ont inspirée contre les Latins ces forfaits et ces œuvres de ténèbres.

XLV.
Fuite de
Nicétas. §

Les généraux, pour épargner le massacre, laissaient ouvertes les portes de la ville : tous les chemins d'alentour étaient remplis de fugitifs, qui, poussant des cris lamentables, pleuraient l'un sa maison et sa fortune, l'autre une femme et une fille, que l'insolence des vainqueurs lui avait enlevées. L'historien Nicétas, un des personnages les plus distingués de l'Empire, raconte lui-même son désastre. Sa demeure, conforme à sa dignité, ayant été consumée par les flammes dans le second incendie, il s'était retiré dans une maison obscure et détournée, où l'ardeur du pillage attira l'ennemi, à qui rien n'échappait. Nicétas dut alors son salut et celui de sa famille à un marchand vénitien, son ami, qui, s'étant déguisé en soldat, et posté sur la porte, repoussait ses compatriotes, en leur criant que cette maison était à lui, qu'il s'en était emparé le premier. Mais, voyant accourir une troupe de Français, dont l'emportement n'avait point d'oreilles, il prend Nicétas et sa femme, qui tenait un enfant à la mamelle, charge sur leurs épaules deux autres petits enfants qu'ils avaient encore, et les traîne enchaînés comme ses prisonniers. Il passe ainsi au travers des ennemis, et les conduit à une autre maison où il les croyait plus en sûreté. Ils y furent cachés cinq jours ; et, comme leurs parents et leurs amis venaient s'y rassembler autour d'eux, craignant d'attirer l'avidité des vainqueurs, ils prirent le parti de fuir hors de la ville. La fureur était ralentie ; mais les soldats, répandus dans toutes les rues, ne laissaient passer personne sans le dépouiller, s'il était bien vêtu, ou chercher sous ses lambeaux s'il ne l'é-

chait pas de l'or ou de l'argent. La beauté des femmes et des filles courait le plus grand risque, après la richesse. Nicétas fit un peloton de sa compagnie, se couvrit lui-même et les autres d'habits qui ne pouvaient faire envie, et fit barbouiller de boue le visage des filles, qu'il mit au milieu de la troupe. Il traversa ainsi la ville pour atteindre la porte Dorée. Ses précautions n'empêchèrent pas un soldat français de démêler la beauté d'une jeune fille, qu'il arracha des bras de son père. Nicétas, à force de représentations et de prières auprès des officiers, vint à bout de la faire rendre, et gagna enfin Sélymbrie. Le patriarche l'accompagnait, monté sur un âne, n'emportant de tous ses trésors qu'une méchante tunique. Cette révolution cruelle bouleversa toutes les fortunes; la sordide pauvreté prit la place de l'opulence; la lie du peuple et les paysans s'enrichirent des dépouilles des palais et des églises, que les soldats leur vendaient à vil prix.

Les croisés passèrent le dimanche des Rameaux et la semaine-sainte en actions de grâces et en processions. Mais on ne peut guère douter que la joie de la victoire n'ait donné quelque atteinte au sérieux de leur dévotion. Après la fête de Pâques, le marquis de Montferrat, le doge et les autres princes, procédèrent à la distribution du butin¹. Les plus honnêtes gens avaient fidèlement rapporté ce qui leur était tombé entre les mains. Mais, dans le plus grand nombre, les conseils de l'avarice avaient fait taire la conscience, et l'avaient

XLVI.
Distribution
du butin.

¹ Un manuscrit de Nicétas, appartenant à la bibliothèque bodléienne, contient la description des présents distribués aux croisés.

truite dans le sac de Constantinople. Voy. Michaud, II, 264 et suiv. — B.

même emporté sur la crainte. Quelques-uns furent déconverts et punis de mort. Le comte de Saint-Paul fit pendre, l'écu au cou, un de ses chevaliers convaincu d'avoir retenu son butin. Tout ce qu'on put recouvrer ayant été rassemblé, on en fit le partage. On mit le quart à part pour celui qui serait élu empereur. Le reste fut divisé par moitié entre les Français et les Vénitiens. On préleva sur la part des Français ce qu'ils devaient encore aux Vénitiens, qui furent alors entièrement payés. Le reste fut départi de telle sorte que le chevalier eut le double du simple cavalier, et celui-ci le double du fantassin. Au moment de la prise de la ville, le doge avait proposé aux Français de laisser tout le butin aux Vénitiens, à condition que ceux-ci donneraient à chaque chevalier français quatre cents marcs, aux prêtres et aux cavaliers deux cents, et cent à chaque fantassin, ce que les Français n'avaient pas accepté. Mais, quand on en vint au partage, il ne se trouva plus que vingt marcs pour chaque chevalier, dix et cinq pour les autres classes : tant il y avait eu de butin, soit emporté ou enfoui par les fugitifs, soit détourné et retenu par les soldats. Il serait trop long de faire l'énumération des statues, des vases précieux, des pierreries, des ornements de toute espèce dont les deux nations firent entre elles le partage. Le trésor et l'église de Saint-Marc, à Venise, sont encore aujourd'hui superbement enrichis des dépouilles de Constantinople, et les reliques enlevées sur les autels de cette ville se sont répandues dans tout l'Occident. Telle fut la fin du premier empire de Constantinople, dont les fondements, après une durée de neuf siècles, pendant lesquels ils avaient résisté aux attaques de tant de Bar-

bares, succombèrent enfin à un fléau plus funeste aux états que les plus formidables ennemis ; ce fut , dit un historien de ce temps-là, l'ignorance, la négligence, l'incapacité, la vie dissolue des princes mal élevés, livrés au plaisir, au sommeil, à la bonne chère, ne songeant qu'à recueillir des fleurs en hiver, et au printemps les fruits de l'automne.

Après la répartition du butin, le premier soin des princes fut de s'assembler pour choisir un empereur. Il s'agissait non-seulement de gouverner, mais de relever un empire qu'ils venaient d'abattre, et qui croulait depuis plusieurs siècles ; et c'était un ouvrage plus difficile que la conquête. D'ailleurs, quel attrait pouvait avoir une couronne qui ne donnait pour sujets qu'un peuple misérable, dépouillé depuis peu de tous ses biens, n'obéissant qu'à regret à un maître étranger, dans lequel il ne verrait jamais qu'un tyran et un ravisseur. Chacun cependant, ne voyant dans la puissance souveraine, que l'éclat emprunté qui la décore, désirait, soit pour lui-même, soit pour son chef, le titre de successeur du grand Constantin. Rien ne fut conclu, dans cette assemblée, que le jour auquel on se rassemblerait pour nommer, selon la convention, les douze électeurs. Ce jour étant arrivé, on nomma, du côté des Français, six ecclésiastiques, tant par estime de leur probité et de leur discernement, que parce qu'ils étaient plus désintéressés, ne pouvant eux-mêmes prétendre à cette dignité : c'étaient les évêques de Soissons, de Troyes, d'Halberstadt, de Bethléem, qui faisait dans l'armée l'office de légat du Saint-Siège ; l'archevêque élu de la ville d'Acre, et l'abbé de Loces. Les Vénitiens furent Vital Dandolo, amiral de la flotte, Othon Quirini, Bertuccio Contarini, Nicolo

XLVII.
Électeurs
choisis pour
nommer un
empereur.
Ville-Hard.
c. 136 ad
140.
Et ibi
Ducange.
Ducange,
Hist. Const.
Nicet. Const.
status, c. 6.
Gesta Innoc.
Epist. Bald.
Chron. Lu-
bec.
Chron.
Alberic.
Guntherus,
Hist. Const.
Rhamnus, l.
3.
Doutreman.
l. 3, c. 8 ; l.
4, c. 2.
Oriens
Christ. t. 1,
p. 276.
Maimbourg,
l. 8.

Navagieri, Pantaléon Barbo, et Jean Basegio, ou, selon d'autres, Michieli. Après avoir fait serment sur les saints-évangiles qu'ils n'écouteront que leur conscience, et qu'ils ne donneront leur voix qu'à celui qu'ils croiront le plus capable, ils convinrent du second dimanche après Pâques, neuvième de mai, pour procéder à l'élection.

XLVIII.
Élection
d'un
empereur.

Dans cet intervalle, l'attente d'un si grand événement agitait tous les esprits. Chacun prenait le rôle d'électeur, et donnait d'avance son suffrage. Le marquis de Montferrat, le comte de Flandre et le doge réunissaient toutes les voix; tous trois déjà souverains, tous trois recommandables par leur vertu, par leur sagesse, et par une valeur héroïque. Les Vénitiens se déclaraient pour leur doge: *Ce vieillard, disaient-ils n'a point acheté l'expérience aux dépens des forces de sa jeunesse, il en conserve tout le feu, toute la vigueur : c'est un aveugle plein de lumières ; c'est lui qui a pris Constantinople.* Les Français se partageaient entre Baudouin et Boniface; ils craignaient seulement que l'élection n'excitât une dangereuse jalousie. Mais le remède, disait-on, est facile; il ne faut que faire à celui des deux qui ne sera pas élu, un sort si avantageux, qu'il ne puisse regretter la couronne impériale. Dès le matin du neuvième de mai, le palais de Bucoléon et la grande place qui était devant se trouvèrent remplis d'une foule innombrable. Les barons, les soldats, tout ce qui restait d'habitants à Constantinople, attendaient avec impatience ces douze personnages qui allaient décider du sort de l'Empire. On avait choisi ce lieu par considération pour le doge, qui y faisait sa demeure. Les électeurs, s'y étant rendus, s'enfermèrent dans la chapelle du palais, et, après avoir

assisté à la messe, et imploré les lumières du ciel, ils délibérèrent sur le choix qu'ils devaient faire. La balance penchait d'abord en faveur du doge : les évêques de Soissons et de Troyes se déclaraient pour lui, et les Vénitiens allaient se joindre à eux, lorsque Pantaléon Barbo, également respectable par sa sagesse, sa fermeté d'ame, et son zèle pour la religion et pour la patrie, s'adressant à l'assemblée : « Sages électeurs, dit-il, je vous vois disposés à conférer à notre doge l'autorité impériale, et je pense; comme vous, qu'entre tant de héros, il n'en est aucun qui soit plus digne de ce rang auguste. Cependant, ce qui vous étonnera sans doute, je suis persuadé qu'il en est plusieurs qui doivent lui être préférés. » Un début si contradictoire excitant un murmure général : « Écoutez-moi, dit-il, et je voudrais que Dandolo lui-même fût présent : j'ai tant de confiance dans la droiture et l'élevation de son ame, que je ne doute pas qu'il n'approuvât lui-même mon avis. Cet empire, que vous allez renouveler, environné de tant d'ennemis, ne pourra se conserver, il est vrai, sans de grandes forces navales, et les Vénitiens sont seuls en état de les fournir. Notre république peut, par de puissants secours, défendre Constantinople, comme sa flotte a pu la réduire. Il lui sera plus facile d'y faire voler des vaisseaux, que, ni au comte de Flandre, ni même au marquis de Montferrat, de tirer de leurs états des escadrons de cavalerie. Mais notre république court risque de se détruire elle-même, si elle se met en possession de l'empire. Sans parler des cabales et des divisions que fera naître parmi nous, dans la suite, l'ambition de régner, et qui déchireront notre sein, qui peut nous rassurer contre le danger que nous

« aurons continuellement à craindre de la part d'un
« compatriote devenu empereur? Maître de toute la
« Grèce, et d'une partie de l'Orient, enflé de l'orgueil
« de la puissance souveraine, demeurera-t-il soumis à
« nos lois? Reconnaîtra-t-il sa patrie? Dandolo, sans
« doute, est, par la hauteur de son ame, au-dessus de
« ces sentiments, mais qui nous répondra de ses succes-
« seurs? Qui nous assurera que Venise ne sera pas
« écrasée par la lourde masse de l'Empire? que le siège
« de la république ne sera pas transféré à Constanti-
« nople, et que notre liberté ne recevra pas de mor-
« telles atteintes? C'est au milieu de nos lagunes que
« s'est élevée cette puissance qui se fait respecter de
« l'Europe entière. Détachée du sol qui l'a vue naître,
« transplantée sur les bords du Bosphore, elle dégéné-
« rera, sans doute; elle cessera d'être la nôtre. Venise,
« reine des mers, ne sera plus qu'une ville sujette, une dé-
« pendance de l'empire grec. On peut me répondre que
« Dandolo et sa postérité cesseront, à la vérité, d'être Vé-
« niticiens, mais que Venise aura l'honneur d'avoir donné
« des maîtres à la Grèce. C'est une condition que Dan-
« dolo n'accepterait pas lui-même. Plus glorieux d'être
« le chef d'une république victorieuse que le souverain
« d'un état vaincu, il ne consentirait pas à cet échange.
« Quel Romain aurait voulu devenir le roi de Carthage?
« Et nous, qu'aurons-nous gagné par la conquête, si
« elle nous fait perdre une de nos plus illustres fa-
« milles? Considérez encore que, par cette élection,
« vous allez vous mettre hors d'état de remplir le prin-
« cipal objet de votre entreprise. Les autres princes
« se sépareront de vous, et emmèneront leurs troupes.
« Souvenez-vous du danger auquel la jalousie du comte
« de Saint-Gilles laissa la Palestine exposée, lorsque Go-

« defroi de Bouillon fut élu roi de Jérusalem. Raymond,
« piqué de la préférence, non content de se retirer lui-
« même, entraîna tous les autres seigneurs, et, sans
« un miracle de la main du Tout-Puissant, Jérusalem
« était perdue. Nous courons aujourd'hui la même
« fortune. Si vous êtes fidèles au serment que vous
« avez fait en prenant la croix, il ne vous reste qu'à
« choisir entre le marquis de Montferrat et le comte
« de Flandre. Ces deux princes puissants, estimés de
« toute l'armée, respectés des vaincus mêmes, sont
« également capables, par leur prudence et leur valeur,
« de conserver la conquête dont nous partageons la
« gloire. Pour prévenir les effets d'une funeste discorde,
« convenons que celui des deux qui sera honoré de
« vos suffrages, cédera à l'autre, sous la condition de
« foi et hommage, le domaine de l'île de Candie et de
« tout ce que l'Empire possède encore au-delà du Bos-
« phore. Par ce moyen vous les attacherez l'un à l'au-
« tre. Si vous prenez un autre parti, vous les perdrez
« tous deux, et avec eux l'espérance de recouvrer la
« Palestine. »

Ce discours fit impression sur les esprits. On ap-
prouva ce qu'il avait proposé, et l'on ne songea plus
qu'à décider entre le marquis et le comte. Le choix
fut long-temps balancé. Il semblait d'abord s'arrêter
sur Boniface : ce prince tenait le premier rang entre
les croisés, qui l'avaient choisi pour leur chef, et les
Grecs eux-mêmes le reconnaissaient déjà pour leur
maître. Les grandes qualités nécessaires à un souve-
rain ne donnaient à Baudouin sur lui aucun avantage.
La politique vénitienne fixa enfin cette incertitude. Ces
habiles républicains craignirent de rendre trop puissant

XLIX.
Baudouin
élu.

un prince dont les états en Italie confinaient avec les leurs. Comment résisteraient-ils aux prétentions du Montferrat, qui deviendrait redoutable s'il était armé des forces de l'Empire? Cette considération les détermina en faveur de Baudouin, et ils entraînèrent tous les suffrages. La délibération avait duré tout le jour, et la moitié de la nuit suivante. Les barons, qu'un si grand intérêt tenait en inquiétude, n'avaient pas quitté le palais, ni le peuple la place et les environs, où l'agitation des esprits et le choc des inclinations diverses excitaient ce murmure qu'on entend sur la mer aux approches d'un orage. Enfin, à l'heure de minuit, Névelon, évêque de Soissons, chargé d'annoncer le vœu des électeurs, s'avança sur le vestibule, et, élevant la voix : *Ce moment, s'écria-t-il, qui vit naître le Sauveur, donne aujourd'hui la naissance au nouvel empire, sous la protection du Tout-Puissant. Vous avez pour empereur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut.* A ces mots, il s'élève un cri unanime et des Grecs et des croisés : *Vive l'empereur Baudouin!* et ce cri cent fois répété retentit par toute la ville. Les instruments militaires accompagnent et animent l'allégresse publique. On se félicite d'avoir pour maître un descendant de Charlemagne, un parent de Philippe-Auguste, un prince renommé pour sa sagesse et sa justice. Le marquis de Montferrat est le premier à lui baiser la main, et son empressement généreux excite les applaudissements, et lui fait plus d'honneur que la couronne. Il se joint aux autres seigneurs pour élever Baudouin sur un bouclier, selon la coutume, et le porter à l'église de Sainte-Sophie. On le place sur un trône d'or, à côté du grand autel, et l'on redouble les accla-

mations. Pour donner aux barons le temps de se montrer avec un éclat convenable à la pompe du couronnement, on le différa au vingt-troisième jour de mai, quatrième dimanche après Pâques. Cet intervalle de quinze jours ne se passa pas sans réjouissances; il y en eut de très-brillantes, et le mariage du marquis de Montferrat augmenta encore la joie publique. Il épousa Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac. Cette princesse, engagée dans le schisme par son premier mariage, rentra par le second dans le sein de l'église romaine. Ces fêtes furent mêlées de larmes. On pleura la mort d'Eudes de Champlite, qui, après avoir affronté avec gloire tous les dangers de la guerre, mourut alors de maladie. Il fut enterré avec grand honneur dans l'église des Apôtres, sépulture du grand Constantin et de ses successeurs. Il laissait un frère, Guillaume de Champlite, compagnon de ses exploits, qui réunit sur sa tête les récompenses que tous deux avaient méritées.

Le jour marqué pour le couronnement étant arrivé, cette auguste cérémonie fut célébrée avec la magnificence en usage dans l'empire grec. Le lecteur sera peut-être bien aise d'en trouver ici le détail. Au soir de la veille, l'empereur, accompagné de sa famille et de ses amis, se transportait au palais de Bucoléon, où il passait la nuit. Au point du jour, les officiers de l'armée et le peuple de la ville s'assemblaient autour du palais. Le nouvel empereur donnait au patriarche sa profession de foi écrite de sa main; le patriarche Camatère étant absent, Baudouin la remit au légat du Saint-Siège. Avant que l'empereur se fût vu, un sénateur jetait au peuple, du haut des degrés, ce qu'on appelait

L.
Couronne-
ment de
Baudouin.

epicombia ; c'étaient de petits nouets d'étoffe, qui fermaient chacun trois pièces d'or, trois drachmes, trois oboles ; ce qui pouvait faire de notre monnaie actuelle entre quarante et cinquante francs. On en jetait autant qu'il plaisait à l'empereur ; c'était ordinairement au nombre de dix mille. L'empereur paraissait ensuite assis sur un bouclier, élevé sur les épaules des principaux seigneurs : ce furent, pour Baudouin, le marquis de Montferrat, le doge, les comtes de Blois et de Saint-Paul. A sa vue tout retentissait d'acclamations. Descendu du bouclier, on le conduisait à Sainte-Sophie : là, dans une petite chapelle de charpente, construite pour cet usage, on le revêtait de la pourpre et du diadème, bénits auparavant par les évêques. Son ornement de tête était à sa volonté, soit un voile, soit un bonnet orné d'or et de pierreries. On chantait la messe, pendant laquelle il était assis sur un trône d'or, élevé sur une haute estrade tapissée de drap écarlate. Pendant le saint sacrifice, le patriarche, accompagné de plusieurs évêques, montait sur l'estrade, et, après de longues prières, il oignait du saint chrême la tête de l'empereur, en forme de croix, et entonnait le *trisa-gion*, que charitait toute l'assemblée. Le prince montait ensuite au jubé, où plusieurs évêques avaient déposé la couronne impériale, qu'ils avaient prise dans le sanctuaire. Le patriarche la mettait sur la tête de l'empereur en chantant à haute voix ἀξιος, il en est digne ; ce qui était répété par les évêques, et ensuite par le peuple. Pendant ces acclamations, un officier lui présentait d'une main un petit vase rempli de poussière et d'ossements, de l'autre un flocon d'étoupe auquel on mettait le feu, pour lui rappeler, au milieu de cette

pompe flatteuse, la brièveté de la vie et le néant des grandeurs humaines. L'empereur étant descendu du jubé, on le couvrait d'un manteau de drap d'or par-dessus sa robe de pourpre. On lui mettait dans la main droite une croix, dans la gauche le livre des évangiles. Il marchait ainsi en procession, escorté à droite et à gauche de ses Varangues armés de leurs haches, et suivi d'environ cent gentilshommes sans armes. Les diacres et les prêtres marchaient ensuite deux à deux. La procession finie, il remontait sur son trône. Au temps de la communion, il s'approchait de l'autel, et recevait dans sa main la sainte hostie qu'il portait à sa bouche. Il communiait sous les deux espèces, à l'usage des Grecs. Il ne prenait pas, comme le peuple, le vin consacré au travers d'un chalumeau d'or ou d'argent plongé dans le calice; il le buvait dans le calice même, ainsi que les prêtres. Après avoir reçu le pain béni qui se distribuait à la fin de la messe, et entendu la prière par laquelle l'officiant la terminait, il baisait la main des évêques, et montait à la galerie des catéchumènes pour se faire voir au peuple, qui renouvelait ses acclamations. Il sortait ensuite seul à cheval, tout son cortège le suivant à pied. Les rues par où il passait étaient tendues de riches tapisseries. De retour au palais, il se mettait à table, où il était servi par le despote et le grand-domestique.

Les raisons de politique qui déterminèrent les suffrages en faveur de Baudouin étaient appuyées de ses qualités personnelles. Aucun des princes croisés ne le surpassait en valeur guerrière, aucun ne l'égalait en vertus civiles. Il était dans sa trente-troisième année. Doux, affable, plein d'humanité, il ne pouvait voir un

LI.
Caractère de
Baudouin.

malheureux sans le secourir. Il souffrait sans humeur les contradictions, et renonçait sans résistance à son propre avis pour en embrasser un meilleur. Il ne manquait ni de lumières pour apercevoir la route qu'il fallait tenir dans les conjonctures les plus embarrassantes, ni de constance à la suivre. Sa piété trouvait, dans les plus grandes occupations, le temps de la prière; et la pureté de ses mœurs lui interdisait même les regards qui auraient pu la ternir. Son aversion pour la débauche allait jusqu'à la singularité. Deux fois par semaine il faisait crier le soir dans son palais : *Défense à tout impudique de coucher sous le même toit que le prince.*

LII.
Partage des
terres et des
dignités de
l'Empire.

Dès qu'il fut en possession de l'empire, le marquis de Montferrat lui demanda l'investiture du domaine de l'île de Candie et de tous les pays au-delà du Bosphore, comme il avait été arrêté avant l'élection : ce qui fut exécuté sur-le-champ, suivant les formes du droit féodal. Peu de temps après, Boniface, peu content de ce partage, proposa l'échange des terres d'Asie avec le district de Thessalonique, qu'il demandait à titre de royaume. Il regardait comme plus avantageux cet établissement, qui le mettait à portée d'être soutenu par le roi de Hongrie, dont il venait d'épouser la sœur. Cette proposition rencontra des difficultés dans le conseil de l'empereur. On trouvait du danger à former un royaume dans le sein de l'Empire : un roi maître d'un aussi grand pays pourrait devenir le rival de l'empereur, ce qui ferait naître la discorde et ruinerait les affaires générales. Cependant la probité de Boniface, son attachement au bien public, son amour pour la concorde, dont il avait donné des preuves toutes ré-

centes, firent taire ces craintes politiques. Après avoir prêté serment à l'empereur, il fut couronné roi de Thessalonique. Il conservait l'île de Candie; mais, peu de temps après, il la vendit aux Vénitiens, qui en sont demeurés maîtres jusqu'au dernier siècle, où, après la plus opiniâtre défense, ils ont enfin été forcés de l'abandonner aux Turks, toute trempée de leur sang et de celui des vainqueurs. Louis, comte de Blois, fut investi du domaine de la Bithynie sous le titre de duc de Nicée, capitale de la province. Philippopoli de Thrace fut donnée, avec le même titre, à Rénier de Trith. Ce baron, né à Valenciennes et sujet de Baudouin, méritait une distinction particulière. Tendrement attaché à son seigneur, qu'il avait servi dans toutes les occasions, il l'avait suivi dans son voyage, et s'était signalé par une constance infatigable et un invincible courage. Guillaume de Champlite eut en partage la principauté d'Achaïe, qu'il laissa en mourant à Geoffroy de Ville-Hardouin, neveu du maréchal de Champagne. La principauté de plusieurs autres terres et grandes villes, en Europe et en Asie, fut donnée aux barons les plus considérables. Les Vénitiens, outre l'île de Candie, furent mis en possession des îles de l'Archipel, du Péloponèse, qu'on commençait à nommer la Morée, de la Phrygie et des côtes de l'Hellespont. Avant le couronnement, l'empereur avait partagé les grandes charges à plusieurs seigneurs, qui devaient en remplir les fonctions à la solennité de son sacre. Le doge avait été revêtu de la dignité de despote; ce titre désignait le premier de l'Empire après l'empereur. Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, avait été nommé maréchal de Romanie; c'était le nom qu'on donnait dès lors à

la Thrace, comme à la principale partie de l'empire des Grecs, qui n'avaient pas cessé de prendre le nom de Romains. Thierrî de Los avait été fait grand-sénéchal; Conon de Béthune, protovestiaire; Machaire de Sainte-Ménéhou, grand-échanson; Miles de Braibans, grand-bouteillier, et Manassès de l'Ile, grand-queux. Nous verrons dans la suite quelques changements dans cette distribution de dignités.

XLIII.
Lettre de
Baudouin
aux princes
chrétiens.

Après ces dispositions, l'empereur donna avis de son élection au pape, vers lequel il députa un chevalier du Temple. Il invitait le saint-père à venir en personne à Constantinople, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, pour y tenir un concile général, y rétablir l'ancienne croyance, et étouffer entièrement le schisme. Par d'autres lettres, il priait Sa Sainteté d'engager le plus qu'elle pourrait, tant d'ecclésiastiques que d'autres personnes de tout sexe et de toute condition, à venir habiter les terres de l'Empire, que la tyrannie des empereurs et la guerre précédente avaient dépeuplées; il leur promettait des établissemens. Il envoyait au pape de riches présents et grand nombre de reliques, qui furent enlevées par des pirates génois sur les côtes de la Morée. Il écrivit aussi aux princes chrétiens une lettre circulaire, où il leur rendait compte des motifs et des événemens de cette guerre, de la perfidie et de la cruauté des Grecs envers leurs propres princes. Il envoya en particulier à Philippe-Auguste des reliques tirées de la chapelle de Bucoléon, et que Philippe distribua aux diverses églises de son royaume. Il invita le cardinal de Capoue, qui était pour lors en Palestine, à venir à Constantinople pour y prendre la conduite des affaires ecclésiastiques, sous l'autorité du

Saint-Siège. Le pape, toujours occupé du projet de reconquérir la Terre-Sainte, fit savoir aux évêques de la chrétienté les promesses de Baudouin; il les exhortait à former dans leurs diocèses une nouvelle croisade, qui se joindrait à l'empereur pour aller faire la guerre aux infidèles, et remettre les chrétiens en possession des saints lieux : il promettait à ces recrues les mêmes indulgences qu'il avait accordées aux autres croisés. Mais il apprit, peu après, que le cardinal de Capoue, pour satisfaire aux désirs de l'empereur, avait fait une trêve de six ans avec les Sarrasins, et qu'il s'était rendu à Constantinople, où il avait été suivi d'un si grand nombre de Latins, que la Terre-Sainte demeurait presque abandonnée. Cette nouvelle l'affligea sensiblement; il en fit de vifs reproches au cardinal, et le blâma surtout d'avoir dispensé du voyage de Palestine ceux des croisés qui resteraient jusqu'au mois de mars prochain à Constantinople pour maintenir le nouvel empereur : il lui ordonnait de révoquer cette dispense, estimant beaucoup moins la conquête de Constantinople que celle de Jérusalem, et n'ayant même consenti à la première que comme à un moyen plus facile de réussir dans la seconde.

Selon la convention faite entre les Français et les Vénitiens, c'était aux Vénitiens à nommer le patriarche. Jean Camatière s'était retiré à Didymotique avant la prise de Constantinople; et les Latins, ne reconnaissant pas un prélat schismatique, regardaient le siège comme vacant. Le clergé vénitien, établi depuis peu dans Sainte-Sophie, s'assembla, et nomma Thomas Morosini, noble vénitien, digne de cette place éminente par sa vertu et ses lumières. Cette élection cependant ne se fit pas

LIV.
Élection
d'un
patriarche.

sans contestation. Quelques-uns même en appelèrent au pape, mais cette opposition n'eut pas de suite; ils se désistèrent de leur appel. Le nouvel empereur en écrivit au pape pour demander son consentement; le marquis de Montferrat, les comtes de Blois et de Saint-Paul recommandèrent aussi par leurs lettres le prélat élu. Le pape, qui connaissait son mérite, pour l'avoir vu long-temps à Rome, lui rendait lui-même un témoignage très-honorable : mais il prétendait qu'il n'appartenait pas à des laïcs de disposer des affaires de l'église, et qu'ainsi cet article de la convention entre les croisés était nul de plein droit; que, d'ailleurs, les clercs de Sainte-Sophie n'ayant reçu l'institution canonique ni du pape ni de ses légats, n'avaient aucun pouvoir d'élire un patriarche. En conséquence, il rejetait leur élection. Cependant, pour ne pas troubler la paix de la nouvelle église, par estime pour le prélat élu, et par considération pour l'empereur et les princes, il déclarait qu'il nommait lui-même Thomas Morosini, et qu'il exhortait l'empereur à le respecter, et à le maintenir dans la jouissance des droits de l'église dont le gouvernement lui était confié. Il blâmait les Français et les Vénitiens de ce qu'ils prétendaient partager entre eux les revenus des églises, laissant seulement une subsistance honnête à ceux qui les desserviraient. C'était, disait-il, continuer l'outrage fait à Dieu même dans le pillage des églises; il n'appartenait pas à des mains profanes de toucher aux biens ecclésiastiques. Il refusait donc de ratifier la convention faite entre les deux nations, et de prononcer, comme on l'en sollicitait, la peine d'excommunication contre ceux qu'en violeraient les articles. Après cette réclamation authentique en faveur

des droits du Saint-Siège et de ceux de l'église en général, Morosini n'étant encore que sous-diacre, le pape l'ordonna lui-même diacre, prêtre, évêque, et lui conféra le *pallium*, avec tous les privilèges attachés à la dignité patriarcale. Il déclara que, par la grace de Dieu, le schisme étant enfin éteint à Constantinople, il rendait à cette église ses anciens pouvoirs, et que désormais le clergé aurait droit d'élire un patriarche selon les formes canoniques, en cas de vacance du siège. La conquête des Latins ne mit pas fin au schisme des Grecs généralement dans tout l'Empire : les villes qui demeurèrent attachées au parti de Lascaris et de ses successeurs, continuèrent d'être séparées de communion d'avec l'église de Rome ; et tant que l'empire français subsista, il y eut deux patriarches ainsi que deux empereurs.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

LIVRE XCV.

1. Commencement de l'empire français à Constantinople. 2. Baudouin couronné par le patriarche. 3. Partage de l'Empire entre les deux nations. 4. Troubles de l'Empire. 5. Punition de Murzuphle. 6. Son supplice. 7. Baudouin se met en campagne. 8. Brouillerie de Baudouin et de Boniface. 9. Cession de Candie aux Vénitiens. 10. Boniface assiège Andrinople. 11. Baudouin à Thessalonique. 12. Proposition d'accommodement. 13. Réconciliation de l'empereur et du marquis. 14. Mort de Marie, femme de Baudouin. 15. Établissement de Michel l'Ange Comnène en Épire. 16. Boniface subjugue la Thessalie. 17. Guerre contre Léon Sgure. 18. Conquête de la Béotie et de l'Attique. 19. Siège de l'Acrocorinthe et de Napoléon de Romanie. 20. Entreprise sur la Morée. 21. Succès de l'entreprise. 22. Empire de Lascaris. 23. Succès des Français en Bithynie. 24. Suite de leurs succès. 25. Guerre de Henri contre Lascaris. 26. Commencement de la guerre des Bulgares. 27. Révolte des Grecs contre les Latins. 28. Baudouin se prépare au siège d'Andrinople. 29. Rénier de Trith abandonné. 30. Baudouin marche à Andrinople. 31. Siège d'Andrinople. 32. Bataille d'Andrinople. 33. Suites de la bataille. 34. Retraite des Français. 35. Désertion de plusieurs chevaliers. 36. Arrivée de Henri. 37. Extrémité où sont réduits les Français. 38. Mort de Dandolo. 39. Guerre de Joannice et de Boniface. 40. Prise de Serres par Joannice. 41. Ruine de Philippopolis. 42. Expédition de Henri. 43. Henri assiège Andrinople. 44. Levée du siège. 45. Divers mouvements des Français. 46. Nouvelle défaite des Français. 47. Horribles ravages de Joannice. 48.

Saccagement d'Athyras. XLIX. Efforts inutiles du pape pour désarmer Joannice. L. Les Grecs rentrent dans l'obéissance. LI. Joannice assiège Didymotique. LII. Henri marche contre lui. LIII. Rénier de Trith délivré. LIV. Mort de Baudouin. LV. Portrait de Baudouin. LVI. Cruautés de Joannice.

BAUDOUIN. • THÉODORE LASCARIS.

LA conquête des croisés faisait naître les plus heureuses espérances. Constantinople sortait de ses cendres, et l'Occident se flattait que la valeur de ses héros, couronnée par un succès si brillant, allait rendre la vie et la vigueur à cet ancien empire, qui, depuis tant d'années, s'affaiblissait de jour en jour. Mais ce grand événement fut une nouvelle leçon, qui apprit encore au monde que la science de gouverner est plus rare que celle de conquérir; que la valeur est plus éblouissante, mais plus bornée que la sagesse; et qu'il est plus aisé aux hommes de contrefaire l'éclat rapide des éclairs et le fracas de la foudre, que d'imiter la lumière vive et constante de cet astre bienfaisant, qui, dans son cours uniforme et tranquille, éclaire, anime et féconde la nature. Tant d'efforts généreux n'enfantèrent qu'une puissance de cinquante-sept ans; encore peut-on dire qu'elle ne conserva de santé et de vie que dans les douze premières années. Les princes grecs, chassés de leur capitale et cantonnés dans un coin de leur empire, parurent plus grands qu'ils n'avaient été sur le trône,

AN 1204.

I.
Commence-
ment de
l'empire
français à
Constanti-
nople.

• Comme il ne nous est pas possible typographiquement de mettre en haut de la page les noms de tous les empereurs qui ont régné simultané-
 • tanément à Constantinople, à Nicée, à Trébisonde, nous n'indiquerons que celui de Constantinople, de quelque nation qu'il soit.—B.

et se soutinrent dans leur infortune avec plus de gloire que leurs vainqueurs.

II.
Baudouin
couronné
par le
patriarche.
Gesta Innoc.
c. 99.
Ducange,
Hist. de
Constantin.
l. I, c. 21.
Meyer. An-
nal Flandr.
Sabellic. l.
8.

Le patriarche Morosini, de retour à Venise, après avoir reçu à Rome l'ordination des mains du pape, fut obligé par le sénat de promettre, avec serment, qu'il ne nommerait jamais pour chanoine de Sainte-Sophie qu'un Vénitien de naissance, ou du moins un homme qui aurait habité à Venise dix ans de suite; qu'il prendrait tous les moyens d'empêcher qu'il y eût jamais d'autre patriarche qu'un Vénitien. On lui fit encore donner parole de ne faire, dans tout l'Empire, aucun archevêque qui ne fût Vénitien. Morosini ajouta cette restriction, qu'il ne prenait ces engagements qu'autant qu'ils ne préjudiciaient point à l'autorité du Saint-Siège, ni au respect qu'il lui devait. En effet, deux ans après, le pape ayant appris ces conventions, lui défendit d'y obéir, et le dispensa du serment, par la raison qu'on n'entre point dans le sanctuaire du Seigneur par droit héréditaire, et que, pour y être appelé, il ne faut qu'en être digne, sans distinction de nation et de famille. Le patriarche, étant parti de Venise accompagné de quatre galères, reprit en passant Raguse, révoltée contre les Vénitiens. Arrivé au voisinage de Constantinople, il en donna avis au clergé et au peuple, qui devaient venir au-devant de lui, et le recevoir avec les honneurs établis par un ancien usage. Ce fut alors que le mécontentement des Français éclata. Malgré ce qui était convenu entre eux et les Vénitiens, leur clergé refusa de reconnaître le patriarche : il prétendit que l'élection n'avait pas été canonique; que sa promotion avait été obtenue du pape sur un faux exposé, et il en appela au Saint-Siège. Pour étouffer ces semences

de discorde , Innocent envoya un nouveau légat ; ce fut Benoît, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Susanne, qui, par de sages ménagements, sut réunir les esprits. Dans le couronnement du 23 mai précédent, quel-qu'un des évêques avait sans doute suppléé à l'absence du patriarche. Baudouin reçut une seconde fois la couronne des mains de Morosini, avec les cérémonies accoutumées. Il fut conduit à Sainte-Sophie, habillé à la grecque, escorté de tous les barons et grands-officiers de l'armée. Le marquis Boniface portait devant lui le laticlave : c'était une robe de drap d'or, dont il devait être revêtu ; le comte de Saint-Paul, l'épée impériale. Les rues étaient parées de riches tapisseries. La cérémonie achevée, il fut reconduit avec la même pompe au palais de Bucoléon.

Vingt-quatre commissaires, douze de chacune des deux nations, procédèrent ensuite au partage des terres de l'Empire entre les Français et les Vénitiens. Ils considérèrent l'Empire dans toute son étendue, quoiqu'il y en eût une grande partie à reconquérir. On assigna aux Français toutes les provinces d'Asie, à l'exception de Chalcédoine, de Cyzique et des Cyanées, à l'embouchure du Bosphore dans le Pont-Euxin ; ces places furent cédées aux Vénitiens, comme des entrepôts de leur commerce et de leurs forces maritimes. En donnant aux Français les contrées asiatiques, on ne leur donnait que des guerres à faire, les Turks étant déjà maîtres de la plus grande partie, et les Grecs possédant encore tout le reste : mais le génie de la nation comptait comme des possessions présentes les conquêtes à venir. Du côté de l'Europe, ils eurent la Thrace, qu'on nommait dès lors Romanie, et la Thessalie. Le royaume de Thessa-

III.
Partage de
l'Empire
entre les
deux na-
tions.
Ville-Hard.
c. 141, 161.
Gregoras, l.
1, c. 2.
Rhamnusio,
l. 4.
Doutreman.
l. 4, c. 2.
Bizar. de
bello veneto,
l. 1.

lonique , qui comprenait la Macédoine , accordé au marquis de Montferrat , était censé appartenir aux Français ; le marquis en devait hommage à l'empereur. Tout le pays , depuis les Thermopyles jusqu'au promontoire de Sunium , ce qui comprenait la Béotie , la Mégaride et l'Attique ; les îles de la Propontide , les plus grandes îles de l'Archipel , telles que Lemnos , Lesbos , Chio , Samos , Rhodes et toutes les autres depuis Andros jusqu'à la côte de Thrace , entraient aussi dans leur partage. Les autres , nommées Cyclades et Sporades , furent cédées aux Vénitiens , qui furent bientôt encore maîtres de Candie , par la vente que leur en fit le marquis Boniface. La politique vénitienne , toujours très-éclairée , eut soin de s'approprier deux sortes de pays ; ceux qui pouvaient donner la main à leurs états d'Italie , et former une puissance continue , et ceux dont ils pouvaient aisément conserver la possession par le moyen de leurs flottes. Outre les îles de l'Archipel que j'ai nommées , ils eurent celles du golfe Adriatique , et toute la côte orientale de cette mer , qui comprenait les deux Épires , l'Acarnanie , l'Étolie , les nations ilyriennes jusqu'à Lychnide , et même jusqu'en Pélagonie et en Castorie , la Morée , la Phocide , la Chersonnèse de Thrace , les côtes de la Propontide jusqu'au-delà de Sélymbrie , celles du Pont-Euxin jusqu'à Mésembrie , celles de l'Archipel , en avançant dans les terres jusqu'à Pella et Béré ; en Thrace , les bords de l'Hèbre , Cypsèles , Trajanople , Didymotique , Andrinople , les bords du Vardar , la Mésie inférieure , où ils pouvaient remonter par le Danube. On leur attribua même la Servie , mais il en fallait faire la conquête. En Thessalie , on leur céda les contrées maritimes , savoir , la

Pélasgie, la Perrhébie; la Magnésie, la Phthiotide. Mais tous ces pays, attribués aux Vénitiens, reconnaissaient la souveraineté de l'empereur; et les Vénitiens, non plus que les seigneurs particuliers, n'en étaient possesseurs qu'à titre de vassaux de l'Empire. Tel fut le premier partage : il subsista en grande partie; mais les diverses conjonctures qui dérangent souvent les dispositions politiques, y apportèrent plusieurs changements, comme on le voit par la suite de l'histoire. Tant de domaines qui se croisaient en mille endroits, excitèrent de fréquentes querelles; et les Grecs, jaloux de voir leurs possessions entre les mains des étrangers, s'en vengeaient en les mettant aux prises par les chicanes qu'ils suscitaient entre eux.

Tandis que les commissaires travaillaient à cette répartition, qui ne fut terminée qu'à la fin de septembre, Baudouin prenait des mesures pour achever sa conquête. Au milieu d'une révolution si violente, l'Empire ne pouvait passer en d'autres mains sans se diviser. Quoiqu'entamé par les Barbares, il avait cependant plus d'étendue en surface que de solidité intérieure. Devenu fragile par la faiblesse successive de ses princes, il devait, dans sa chute, se briser en plusieurs éclats, qui seraient enlevés par les hommes les plus ambitieux et les plus hardis. La confusion qui régnait alors se peint assez naïvement dans celle des historiens de ce temps-là. Leurs récits se croisent, se contredisent, s'embarrassent de telle manière qu'il est très-difficile de démêler et de suivre le fil de cette histoire. Pour y jeter quelque clarté, je séparerai ce qui se passa en Occident d'avec ce qui arrivait en même temps en Orient, jusqu'à la guerre des Bulgares, qui, après

IV.
Troubles de
l'Empire.
Ville-Hard.
c. 141, 143,
144.
Nicet. c. 3.
Acrop. c. 5.
Guntherus.
Doutrem. l.
4, c. 5.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
24.

s'être long-temps préparée, éclata enfin au printemps de l'année suivante 1205, et attira de ce côté-là toutes les forces de l'Empire. Et pour commencer par l'Occident, la poursuite et la punition de Murzuphle, l'établissement du marquis de Montferrat, la guerre qu'il fit à Léon Sgure, et la conquête du Péloponèse, formeront quatre événements principaux, et comme autant d'époques qui renfermeront les faits moins importants.

V.
Punition de
Murzuphle.

Alexis, qui s'était d'abord sauvé à Zagora, avait ensuite gagné Philippopolis, où la force de la place lui donnait espérance de pouvoir se défendre : mais les habitants lui ayant fermé les portes, il s'était retiré à Mosynople. Le lâche et barbare Murzuphle, accompagné de sa nouvelle épouse Eudocie, et de sa belle-mère Euphrosyne, qui aimait mieux suivre sa fortune que celle de son mari Alexis, ne s'était éloigné de Constantinople que de quatre journées. Il avait pris et saccagé Zurule. La plupart des seigneurs grecs étaient passés en Natolie, où ils s'empressaient de recueillir les débris de l'Empire, chacun se saisissant des places qu'il trouvait à sa bienséance. Au milieu de tant d'ennemis, Baudouin crut devoir s'assurer de la Thrace, où les deux tyrans travaillaient à relever leurs faibles espérances. Il fit partir son frère Henri avec cent chevaliers, dont chacun, selon la coutume de ce temps-là, avait à sa suite un nombre de cavaliers et de fantassins. Henri traversa le pays jusqu'à Andrinople; toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. Andrinople, ville forte et puissante, aurait pu arrêter une grande armée : elle reçut le prince avec joie, et prêta serment de fidélité au nouvel empereur. Henri s'y logea avec ses gens,

pour y attendre son frère. Murzuphle, se voyant menacé de si près, ne crut avoir d'autre ressource que de joindre ce qui lui restait de forces à celles d'Alexis. Il marcha à Mosynople, et lui envoya dire qu'il venait lui faire hommage comme à son empereur, et l'aider à combattre leurs communs ennemis. Alexis répondit qu'il était prêt à le recevoir comme son fils, et à reconnaître les soins qu'il avait pris de sa femme et de sa fille. Murzuphle vint donc camper devant Mosynople, où son beau-père le reçut avec des démonstrations de la plus tendre amitié. Ils passèrent ensemble plusieurs jours à concerter les moyens de rétablir leurs affaires : mais l'union entre deux scélérats ne pouvait être sincère. Alexis, persuadé que l'avantage resterait à celui qui préviendrait l'autre, invita son gendre à venir avec Eudocie prendre le bain dans sa maison. Dès que Murzuphle fut entré dans la salle des bains, les satellites de son beau-père se jettent sur lui et lui arrachent les yeux, au milieu du désespoir et des cris de sa femme, qui accablait d'injures son perfide père, tandis que celui-ci reprochait à sa fille l'indigne alliance qu'elle n'avait pas rougi de contracter avec le meurtrier de sa famille. Murzuphle, tout sanglant et sans yeux, porta dans son camp ce funeste spectacle, dont l'horreur dissipa tout ce qu'il avait de soldats : les uns prirent la fuite, les autres allèrent se joindre aux troupes d'Alexis. Pour lui, arraché des bras de sa femme, qu'Alexis retint par force auprès de lui, fuyant de retraite en retraite, abhorré de tous ceux dont il implorait la pitié, il traîna dans le mépris et dans la douleur le peu de jours qu'il vécut encore.

Comme il se disposait à passer en Asie ; il fut arrêté

vi.
Son sup-
plice.
Ville-Hard.
c. 163.
Nicet. c. 3.
Guthorus,
c. 20, 21.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
33.

par Thierrî de Los, qui le conduisit à l'empereur. Baudouin consulta ses barons sur le traitement que méritait l'assassin de son seigneur. Ce scélérat fut amené dans le conseil, et osa entreprendre de se justifier, en disant que le jeune Alexis avait mérité la mort, comme traître à sa patrie; que toute sa famille l'y avait condamné, et que, pour lui, il n'avait fait que présider à l'exécution. On interrompit cette impudente apologie. Nul supplice ne semblait être assez rigoureux. On s'accorda enfin à lui faire briser les os, comme il les avait brisés au jeune Alexis. On le fit monter sur une haute colonne, élevée par Théodose-le-Grand dans la place du Taurus; et de là, lié sur une planche, il fut précipité en présence de tout le peuple, qui le chargeait de malédictions. Il se trouva, par un hasard singulier, que, sur cette colonne, où étaient représentés en bas-relief les exploits du grand Théodose, se voyait la figure d'un roi tombant du haut d'une colonne, et une ville escaladée du côté de la mer. Cette double rencontre donna long-temps matière à discourir, et la superstition populaire ne manqua pas de mettre cette colonne au nombre de celles que le peuple de Constantinople regardait comme prophétiques ¹.

Baudouin, élu empereur, mais non pas possesseur

¹ On lit dans la *Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée*, traduite par J.-A. Buchon, Paris, 1825, p. 64, que Léon VI dit le Philosophe avait prédit qu'un perfide empereur serait précipité du haut de cette colonne. Les croisés crurent devoir se charger de l'accomplissement de la prédiction. Le

premier livre du texte grec de cette chronique avait seul été publié par M. Buchon. M. Landois, professeur au collège Saint-Louis, se propose de donner une édition complète des deux livres, qui forment un total de 8191 vers. Cet ouvrage entrera dans la nouvelle édition de la Byzantine.—B.

de l'Empire, dont une grande partie lui restait à conquérir, se mit en campagne à la tête de son armée. Il laissait à Constantinople Louis de Blois, à peine relevé de sa longue maladie, le doge de Venise, et Conon de Béthune, avec un nombre de troupes suffisant pour garder la ville, peuplée de Grecs dont la fidélité était très-suspecte. Il marcha droit à Andrinople, où il se joignit à son frère. Il y laissa garnison, à la prière des habitants, qui craignaient une irruption du roi des Bulgares. Ce prince ambitieux, espérant profiter de la révolution, faisait de grands préparatifs de guerre. Pour lui fermer l'entrée de la Thrace, Baudouin s'avança jusqu'à Philippopolis, où il laissa des troupes sous les ordres de Rénier de Trith, auquel il avait conféré la seigneurie de cette ville avec titre de duché. Ce brave guerrier rassura les habitants, et sut si bien défendre toute la contrée, que la terreur avait déjà soumise au roi bulgare, qu'elle revint à l'obéissance de l'empereur. Baudouin, de retour à Andrinople, en sortit pour marcher contre Alexis. Dans la route il s'assura de Didymotique; et ayant dissipé une troupe de Grecs ennemis, qui lui avaient dressé une embuscade près de Xanthia, il arriva devant Mosynople, où il croyait trouver Alexis. Il fut agréablement surpris de la prompte soumission des habitants, qui lui apportèrent les clefs de leur ville. Alexis n'avait osé l'attendre; il s'était retiré en Thessalie, et l'empereur se préparait à le poursuivre, lorsque le marquis de Montferrat vint le joindre. Ce prince, qui allait s'établir dans son royaume de Thessalonique, menant avec lui l'impératrice Marguerite de Hongrie, sa nouvelle épouse,

vii.
Baudouin
entre en
campagne.
Ville-Hard.
c. 142, 143,
146, 166.
Nicet. c. 1.
Gregoras.
l. 1. c. 2.
Guthorns.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
25.

n'avait pu suivre les marches de l'empereur. Il fit tendre ses pavillons hors de la ville.

VIII.
Bronillierie
de Baudouin
et de
Boniface.
Ville-Hard.
a. 116 et suiv.
Niet. c. 1.
Innocent. I.
6. ep. 59.
Rhamnus. I.
4.
Danduli
Chron.
Sabell. I. 8.
Bizar. de
Bello veno-
to, l. 1.
Doutrem.
l. 4. c. 2.
Ducange,
Hist. c. 11,
25.

Le lendemain il alla saluer l'empereur, et le pria de lui permettre d'aller à Thessalonique pour prendre possession de ses nouveaux états. Il promettait de revenir incessamment, et d'apporter des provisions de vivres. Sur ce que Baudouin déclarait que son dessein était d'y aller lui-même, pour s'y faire reconnaître comme seigneur souverain, le marquis, auquel on inspirait des défiances, le supplia de ne pas commencer par grever son royaume du passage et du séjour d'une nombreuse armée : « Prince, lui dit-il, vos droits sont « en sûreté : je vous ai juré fidélité, et mon serment « est aussi public qu'il est inviolable : je me ferai tou- « jours un devoir d'obéir à vos ordres. Voulez-vous « marcher contre le roi des Bulgares, qui insulte votre « empire? Quel que soit le besoin qui m'appelle à Ther- « salonique, je vous suivrai dans cette guerre, et je « préférerai toujours votre service à mes intérêts. Mais « le voyage que vous projetez en Thessalie ne peut « que vous occuper sans utilité. Je me sens assez de « forces pour m'établir dans mon royaume, et pour « déconcerter les projets que peuvent former nos en- « nemis. » Baudouin, en cette occasion, parut oublier sa prudence naturelle : soit par une hauteur mal en- tendue, soit par les insinuations malignes des ennemis du marquis, il s'obstina ; et comme le marquis, piqué de cette opiniâtreté, témoignait son mécontentement, et disait hautement que si l'empereur persistait dans son dessein, il ne l'accompagnerait pas, *J'irai donc seul*, répliqua l'empereur, et il donna sur-le-champ

l'ordre de marcher à Thessalonique. Le marquis, ne dissimulant plus sa colère, se sépara, et avec lui plusieurs seigneurs de marque, Jacques d'Avesnes, Guillaume de Champlite, Hugues de Cotemy, Othon de la Roche, Berthold de Catzenelbogen, et la plupart des seigneurs allemands. Cette division pouvait être funeste, et faire perdre une conquête qui avait coûté tant de sang et de travaux. Tandis que Baudouin marchait vers Thessalonique, Boniface remontait vers Andrinople. Il s'empara de Didymotique, qui lui fut livrée par un Grec. Ce fut pour tous les Grecs dalentour, jusqu'à la distance de deux journées, un signal de venir se rendre à lui, comme à l'ennemi des Latins. L'impératrice sa femme, veuve d'Isaac, semblait porter sur son front l'image de leur ancien gouvernement, qu'ils ne regrettaient que parce qu'il ne subsistait plus. Elle les attirait encore plus efficacement par l'adresse qu'elle eut de profiter de la colère du marquis, pour l'engager à donner le titre d'empereur à son fils Manuel, qu'elle avait eu d'Isaac. Cette déclaration téméraire semblait détruire toute apparence de réconciliation. Le marquis, arrivé devant Andrinople, se disposa aussitôt à en faire le siège.

Ce fut en ce lieu que se termina la négociation, déjà commencée entre le marquis et les Vénitiens, au sujet de Candie. Cette île avait été donnée au marquis, comme nous l'avons vu¹, avec les provinces d'Asie, en dédommagement de la dignité impériale, à laquelle il pouvait prétendre. Il avait déjà échangé le domaine d'Asie avec le royaume de Thessalonique. Les Grecs

¹ Livre XCV.
Cession de
Candie aux
Vénitiens.

¹ Livre XCV, § 40 et 52.

n'avait pu suivre les marches de l'empereur. Il fit tendre ses pavillons hors de la ville.

Le lendemain il alla saluer l'empereur, et le pria de lui permettre d'aller à Thessalonique pour prendre possession de ses nouveaux états. Il promettait de revenir incessamment, et d'apporter des provisions de vivres. Sur ce que Baudouin déclarait que son dessein était d'y aller lui-même, pour s'y faire reconnaître comme seigneur souverain, le marquis, auquel on inspirait des défiances, le supplia de ne pas commencer par grever son royaume du passage et du séjour d'une nombreuse armée : « Prince, lui dit-il, vos droits sont en sûreté : je vous ai juré fidélité, et mon serment est aussi public qu'il est inviolable : je me ferai tous les jours un devoir d'obéir à vos ordres. Voulez-vous marcher contre le roi des Bulgares, qui insulte votre empire ? Quel que soit le besoin qui m'appelle à Thessalonique, je vous suivrai dans cette guerre, et je préférerai toujours votre service à mes intérêts. Mais le voyage que vous projetez en Thessalie ne peut que vous occuper sans utilité. Je me sens assez de forces pour m'établir dans mon royaume, et pour déconcerter les projets que peuvent former nos ennemis. » Baudouin, en cette occasion, parut oublier sa prudence naturelle : soit par une hauteur mal entendue, soit par les insinuations malignes des ennemis du marquis, il s'obstina ; et comme le marquis, piqué de cette opiniâtreté, témoignait son mécontentement, et disait hautement que si l'empereur persistait dans son dessein, il ne l'accompagnerait pas, *J'irai donc seul*, répliqua l'empereur, et il donna sur-le-champ

VIII.
Brouillerie
de Baudouin
et de
Boniface.

Ville-Hard.
c. 16 suiv.
Nietz. c. 1.
Innocent. I.
6, ep. 59.
Rhamnus. I.

Danduli
Chron.
Sabell. I. 8.
Bizar. de
Bello vene-
to, I. 1.
Doutrem.
I. 4, c. 2.
Ducange,
Hist. c. 21,
25.

l'ordre de marcher à Thessalonique. Le marquis, ne dissimulant plus sa colère, se sépara, et avec lui plusieurs seigneurs de marque, Jacques d'Avesnes, Guillaume de Champlite, Hugues de Colemy, Othon de la Roche, Berthold de Catzenelbogen, et la plupart des seigneurs allemands. Cette division pouvait être funeste, et faire perdre une conquête qui avait coûté tant de sang et de travaux. Tandis que Baudouin marchait vers Thessalonique, Boniface remontait vers Andrinople. Il s'empara de Didymotique, qui lui fut livrée par un Grec. Ce fut pour tous les Grecs d'alentour, jusqu'à la distance de deux journées, un signal de venir se rendre à lui, comme à l'ennemi des Latins. L'impératrice sa femme, veuve d'Isaac, semblait porter sur son front l'image de leur ancien gouvernement, qu'ils ne regrettaient que parce qu'il ne subsistait plus. Elle les attirait encore plus efficacement par l'adresse qu'elle eut de profiter de la colère du marquis, pour l'engager à donner le titre d'empereur à son fils Manuel, qu'elle avait eu d'Isaac. Cette déclaration téméraire semblait détruire toute apparence de réconciliation. Le marquis, arrivé devant Andrinople, se disposa aussitôt à en faire le siège.

Ce fut en ce lieu que se termina la négociation, déjà commencée entre le marquis et les Vénitiens, au sujet de Candie. Cette île avait été donnée au marquis, comme nous l'avons vu¹, avec les provinces d'Asie, en dédommagement de la dignité impériale, à laquelle il pouvait prétendre. Il avait déjà échangé le domaine d'Asie avec le royaume de Thessalonique. Les Grecs

120.
Cession de
Candie aux
Vénitiens.

¹ Livre xcv, § 48 et 52.

étant encore maîtres de Candie, cette conquête ne pouvait s'exécuter qu'avec une flotte; et le marquis n'avait point de vaisseaux : d'ailleurs il lui était plus avantageux de réunir ensemble toutes ses possessions, que de les tenir séparées par une si longue distance. Candie était au contraire à la bienséance des Vénitiens, maîtres de la mer et de toutes les îles voisines. Marc Sanudo, noble Vénitien, et Ravain Carcerio, gentilhomme véronais, députés par le doge Henri Dandolo, conclurent le traité le 12 août, devant Andrinople. Les Vénitiens payèrent comptant mille marcs d'argent, et s'obligèrent de fournir à Boniface, dans la partie occidentale de la Macédoine, autant de terres qu'il en faudrait pour former un revenu de dix mille pièces d'or, qui passerait à tous ses hoirs mâles et femelles, sous l'hommage de l'empereur, et à condition des services qu'il devait comme vassal de l'empire. Le marquis céda en même temps aux Vénitiens les droits qu'il avait sur la dette de cent mille pièces d'or, à quoi s'était engagé envers lui le jeune empereur Alexis. Boniface promettait de plus de secourir les Vénitiens contre tous leurs ennemis.

2.
Boniface
assiège
Andrinople.

Andrinople était investie. Eustache de Sambruit, que Baudouin y avait laissé avec une garnison, se préparait à se bien défendre. Mais, afin de prévenir les suites d'une guerre si pernicieuse, il dépêcha des courriers à Constantinople, pour en donner avis au comte de Blois, au doge de Venise, et aux autres seigneurs chargés du gouvernement en l'absence de l'empereur. A la nouvelle d'un si étrange événement, ils s'assemblent au palais de Blaquernes; ils prient Ville-Hardouin, ami du marquis, de courir à Andrinople pour apaiser

cette dangereuse querelle. Ville-Hardouin prend avec lui Manassès de l'île, guerrier aussi sage que vaillant. Le marquis les reçoit avec honneur; il écoute, sans s'offenser, les reproches que lui fait Ville-Hardouin avec la liberté d'un ami et d'un franc chevalier. Boniface s'excuse sur l'injustice de l'empereur, sur l'orgueilleux mépris qu'il a fait de ses justes prières, sur l'invasion du royaume de Thessalonique, contre la disposition solennelle et irrévocable des seigneurs croisés; il offre de s'en remettre à leur jugement. Ville-Hardouin accepte la proposition, et, en conséquence, l'armée suspend les attaques. On s'embrasse avec affection de part et d'autre; la trêve est déclarée; et, tandis que les députés retournent à Constantinople pour consulter les seigneurs, le marquis lève le siège et se retire à Didymotique, où il avait laissé l'impératrice sa femme. Ce ne fut pas sans chagrin de la part des Grecs, qui, fondant sur cette discorde entre les deux plus grands princes latins, l'espérance de les détruire tous, s'opposaient de toutes leurs forces à l'accommodement. Louis de Blois, Dandolo et Comon de Béthune, remis des dispositions pacifiques du marquis, envoyèrent aussitôt à Baudouin pour l'en instruire, et le supplier d'agréer la voie proposée, afin de terminer un différend dont la décision ne pouvait être confiée à des arbitres plus sûrs et plus intéressés à maintenir la concorde.

Pendant que la colère du marquis allumait le feu d'une guerre, et que la prudence des seigneurs travaillait à l'éteindre, l'empereur poursuivait sa marche à Thessalonique. Il prit Christopolis sur la frontière de Macédoine, au bord de la Propontide, vis-à-vis l'île

XX.
Baudouin à
Thessalo-
nique.

XX.
Baudouin à
Thessalo-
nique.

de Thèse : les habitants lui firent serment de fidélité. Il reçut de même à son obéissance la ville nommée la Blache, par Ville-Hardouin, et que Ducange conjecture être *Belicea*, évêché suffragant de la métropole de Philippes. Il s'avança ensuite à Cîte, autre évêché suffragant de Thessalonique. Toutes ces places fortes et riches se rendirent, à condition qu'on leur conserverait les libertés, franchises et privilèges dont elles jouissaient sous les empereurs grecs. Comme il approchait de Thessalonique, les habitants vinrent à sa rencontre, témoignant par leurs acclamations qu'ils lui soumettaient avec joie leurs personnes et leur ville; mais ils le supplièrent de n'y pas introduire son armée, qui, étant composée de diverses nations, et commandée par différents chefs, pourrait difficilement s'abstenir du pillage, malgré ses intentions bienfaisantes. Hardouin, autant par la crainte de donner de nouveaux partisans aux marquis, que par sa douceur naturelle, leur accorda leur demande; il confirma leurs privilèges, et leurs coutumes, laissa pour gouverneur Rénier de Monte, avec une garnison; et, après avoir campé quelques jours aux portes de la ville, il reprit le chemin de Constantinople.

XII.
Proposition
d'accommo-
dement.

.. Dès la première journée, il apprit à quel excès s'é-
tait porté le mécontentement de Bohéme. Irrité d'une
rébellion si déclarée, il donna ordre de prendre la
route d'Andrinople. Cependant son armée n'était pas
en bon état; l'abondance des fruits de la saison, dans
un pays fertile, y avait répandu les maladies. Il fallut
laisser quantité de soldats dans les villes; dans les
bourgades où passait l'armée. Tous les chemins étaient
remplis de litières et de brancards qui portaient des

malades. Jean de Noyon, ecclésiastique vertueux et éloquent, chancelier de l'empereur, et en même temps prédicateur de l'armée, mourut en la ville de Citre, au grand regret de tous les gens de bien, dit Ville-Hardouin. Pierre d'Amiens, Girard de Maphicourt, Gilles d'Aunoy, riches et puissants seigneurs, et quarante autres chevaliers moururent aussi dans ce voyage. L'empereur, affligé de tant de pertes, continuait sa marche, lorsqu'il rencontra les députés des seigneurs que le marquis avait pris pour arbitres. L'un d'entre eux, nommé Hugues de Fransures, vassal du comte de Blois, homme sage, et qui passait pour discret, adressa la parole à l'empereur, Je ne changerai dans son discours que le langage, devenu aujourd'hui peu intelligible; on y verra la naïveté noble et hardie que le souverain permettait à ces bons chevaliers. « Sire, dit-il, le doge de Venise, le comte Louis, mon seigneur, et les autres barons qui sont à Constantinople, vous saluent, comme leur seigneur, et se plaignent à Dieu et à vous, de ceux qui ont suscité cette querelle entre vous et le marquis de Monferrat, de laquelle peu s'en est fallu que la destruction de la chrétienté ne se soit ensuivie. Vous fîtes très-mal d'écouter ces gens-là. Maintenant ils vous maudent que le marquis s'en rapporte à leur jugement pour le différend survenu entre vous et lui. Ils vous prient, comme leur seigneur, de vous en remettre aussi à eux, et de donner parole de vous y tenir. Et sachez qu'ils ne souffriront pas que cette guerre dure plus long temps. » Baudouin leur répondit qu'il se consulterait, et leur ferait savoir ses intentions. Il avait déjà de ces flatteurs qui aiguisent les plus justes raisons

trancées, et dont le zèle rampant et mercenaire fait d'autant plus d'impression sur la majesté souveraine, qu'elle se trouve dans une ame plus délicate et plus faible. Ces courtisans se récrièrent dans le conseil que de tels discours étaient un outrage; qu'on osait même menacer le prince, s'il ne consentait pas à s'avillir; jusqu'à se soumettre à l'arbitrage de ses sujets. Par bonheur, Baudouin avait assez de prudence pour voir le bon parti, et assez de fermeté pour le suivre. Il résolut de ne pas révolter les esprits contre son autorité naissante; et pour concilier avec ce ménagement la majesté impériale, il fit venir les députés, et leur dit qu'il ne promettait rien en ce moment; mais qu'il allait retourner à Constantinople, et que, dans cet intervalle, il voulait bien ne rien entreprendre contre le marquis. A son approche, les barons allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec tout le respect qu'ils devaient à leur souverain.

xiii.
Réconciliation
de
l'empereur
et du
marquis.

"Pendant quatre jours, l'empereur s'occupa du projet de réconciliation. Il vit qu'il avait subi le sort ordinaire des princes, et il eut le courage de reconnaître qu'il avait été trompé. Il accepta l'arbitrage. On députa au marquis; on lui promit sûreté pour sa personne et pour ceux dont il se ferait accompagner. Boniface se rendit à Constantinople avec cent chevaliers, et fut honorablement reçu. Le conseil assemblé, on renouvela les premières conventions. Thessalonique fut rendue au marquis, avec toutes ses dépendances. De son côté, il mit Didymotique entre les mains de Ville-Hardouin, qui s'engagea à ne la remettre à l'empereur qu'après que le marquis lui aurait certifié qu'il était rétabli dans la possession paisible du royaume

de Thessalonique. Le jeune Manuel, empereur de théâtre, rentra dans son obscurité. On célébra, par des réjouissances publiques, le retour d'une paix si intéressante au salut de l'Empire. Boniface partit avec sa femme et ses troupes. Il était accompagné des commissaires de l'empereur, qui lui faisaient restituer les places sur son passage. A son arrivée à Thessalonique, la garnison impériale en sortit, mais sans Rénier de Mouts, qui, pendant le cours de cette négociation, était mort fort regretté des deux partis.

Boniface fut suivi de plusieurs chevaliers qui s'étaient attachés à sa personne. Ils furent remplacés auprès de Baudouin par d'autres qui arrivèrent de Palestine. Après la prise de Constantinople, les Français avaient envoyé aux barons chrétiens en Syrie les portes de cette ville, et la chaîne qui avait fermé le port. A la vue de ces illustres gages de la victoire, les barons s'empressèrent d'aller à Constantinople partager le triomphe de leurs compatriotes. C'étaient non-seulement ceux qui s'étaient séparés de l'armée des croisés avant l'embarquement de Venise, mais aussi un grand nombre de chevaliers déjà établis dans la Terre-Sainte. Les plus distingués étaient Étienne du Perche, Renaud de Montmirail, Thierry de Tenremonde, Hugues et Raoul de Tabarie. L'empereur leur fit un accueil distingué; il donna au comte du Perche le duché de Philadelphie; à Thierry, la charge de connétable de Romanie; aux Templiers et aux Hospitaliers, des hôpitaux, des commanderies, des places qui les rendirent puissants. Mais la joie de l'empereur fut cruellement balancée par la douloureuse nouvelle que cette flotte lui apportait en même temps. Son épouse, Marie de Champagne, avait pris la croix avec lui;

XIV.
Mort de Marie, femme de Baudouin.
Ville-Mard.
c. 169.
Rhamnus. 1.
4.
Jacques de Guise, 3^e v.
c. 95.
Ducange, Hist. 1^{re}, c. 26, 27.

sa grossesse l'avait obligée de demeurer en Flandre. Après ses couches, elle alla s'embarquer à Marseille, espérant rejoindre son mari à Saint-Jean-d'Acres. En y arrivant elle apprit qu'il venait d'être élu empereur. Boémond IV, prince d'Antioche, vint la saluer en qualité d'impératrice, et lui fit hommage de sa principauté, comme d'un fief de l'Empire. Elle se disposait à partir pour se rendre auprès de son mari, et jouir de sa gloire, lorsqu'elle fut surprise d'une maladie, dont elle mourut le 29 août. Son corps fut porté à Constantinople, et inhumé dans l'église de Sainte-Sophie.

3v.
Établisse-
ment de
Michel
l'Ange Com-
nène en
Épire.
Ville-Hard.
f. c. 160.
Ducange,
Fam. Byz. p.
208.

Entre les seigneurs qui se détachèrent de Baudouin pour suivre Boniface, se trouvait Michel l'Ange Comnène, fils naturel de Jean l'Ange, sébastocrator, et par Théodora, son aïeule, arrière-petit-fils de l'empereur Alexis, le premier des Comnènes. C'était lui que l'empereur Isaac avait donné en ôtage à l'empereur Frédéric, lorsque ce prince passait par les terres de l'Empire grec dans son voyage de Palestine. Il s'était révolté en 1201 contre Alexis III, et était revenu à Constantinople après la conquête des croisés. Adroit, souple, hardi, capable des plus grandes entreprises, et joignant la valeur à la moins scrupuleuse politique, il s'était, en apparence, attaché au service de Boniface, et partit avec lui pour Thessalonique. Mais, avant que d'y arriver, il se déroba secrètement, gagna la ville de Durazzo; et, s'étant bientôt insinué dans la bienveillance du gouverneur grec, il épousa sa fille, et chassa ensuite son beau-père. Maître de la ville, il s'empara de toute la contrée, et se fit un état considérable, qui s'étendait depuis Durazzo jusqu'au golfe de Lépante, et comprenait l'Épire, l'Acarmanie, l'Étolie, et une partie de la Thessa-

lie. Il sut s'y maintenir, et le laissa à ses successeurs, connus dans l'histoire sous le nom de despotes d'Épire.

Le marquis de Montferrat, devenu roi, ne conserva pas entièrement ce caractère de douceur et de bonté qui l'avait fait désirer pour empereur par une grande partie des croisés et chérir de tous. L'ambition de s'agrandir l'obligeait d'augmenter ses finances, nom redoutable aux sujets. Il les chargea d'impôts. Il eut une cour, et par conséquent des ames avides, qui ne manquèrent ni de prétextes, ni de moyens pour dépouiller des plus belles maisons et des plus belles terres les légitimes possesseurs. Bientôt il se mit à la tête d'une armée considérable; et, ayant laissé sa femme à Thessalonique avec une partie de ses troupes, il se rendit maître de toutes les places aux environs de Serres et de Bérée. Son dessein était de s'emparer de toute la Thessalie, de la Béotie; de l'Attique, et de pénétrer dans la Morée; c'était le nom qu'on donnait alors à l'ancien Péloponèse, à cause de l'abondance des mûriers qu'il produisait. Le titre frivole d'empereur, qu'il avait donné à Manuel avant de se réconcilier avec Baudouin, quoiqu'il l'eût lui-même oublié, attirait auprès de lui quantité de seigneurs grecs, dupes de cette farce passagère. Ils lui conciliaient le cœur des peuples, ils lui servaient de guides dans les détours des montagnes, et lui facilitaient l'entrée du pays. Avec ces connaissances, il évita les passages dont les Grecs s'étaient saisis dans les gorges du mont Olympe, et arriva au bord du Pénée. Ce fleuve, resserré dans un lit très-profond entre le mont Olympe et le mont Ossa, dans l'espace de deux lieues, coule avec rapidité, et ne laisse sur ses bords qu'un chemin étroit, dans lequel quatre ou cinq soldats peuvent à

XVI.
Boniface
subjugué la
Thessalie.
Ville-Hard.
c. 160, 173.
1771
Nicét. c. 1.
2, 9.
Actrop. c. 8.
Duchange,
Hist. l. 1, c.
30, 31,
32.

peine marcher de front : c'est là ce vallon de Tempé, dont la poésie grecque a fait, par sa magie, un séjour si délicieux. Boniface le passa, vint à Larisse, où il ne trouva point de résistance; et, ayant traversé la Thessalie, il arriva au pas des Thermopyles, où l'attendait Léon Sgure, qu'il est temps de faire connaître.

XVII.
Guerre
contre Léon
Sgure.

Ce seigneur grec était né à Napoli de Romanie, qui est l'ancienne Nauplia. Son père s'était rendu maître de sa patrie. Plus hardi encore que son père, après s'être assuré de cet héritage par le sang de ses compatriotes, il profita des troubles de l'Empire pour accroître son domaine; et, tel qu'un torrent grossi par les orages, il s'empara d'Argos et de Corinthe. Aussi cruel qu'entreprenant, il feignit de rendre ses bonnes grâces à l'archevêque de Corinthe, qui s'était opposé de tout son pouvoir à son invasion. Il l'invita à sa table, et, pendant le repas, lui ayant fait arracher les yeux, il le précipita ensuite du haut d'un rocher. Résolu d'étendre ses conquêtes, il équipa une flotte, et, s'emparant de proche en proche de toutes les places, il alla assiéger Athènes du côté de la terre et de la mer. Cette ville, déjà fort déchue de son ancienne splendeur, n'était défendue que par une faible garnison. L'archevêque, Michel Coniate, frère de l'historien Nicétas, tenta d'adoucir le tyran par des raisons et des prières. Léon demeura inflexible, à moins qu'on ne lui mît entre les mains un habitant contre lequel il était irrité, et qu'il voulait mettre à mort. C'était en effet un méchant homme, citoyen séditionnaire, persécuteur acharné de tous les gens de bien, et en particulier de l'archevêque. Cependant le prélat, rempli de la douceur évangélique, refusa constamment de le livrer à son ennemi; et,

voyant que les paroles étaient inutiles, il anima les habitants, borda les murailles de machines et de tout ce qu'il y avait dans la ville d'archers et de frondeurs. Le courage fit mieux que les prières. Michel sut si bien le faire agir, que Sgure, désespérant du succès, tourna sa colère contre les campagnes, brûla les métairies, enleva les bestiaux, et alla attaquer Thèbes, qu'il emporta d'emblée. Ce fut là qu'Alexis, errant en Thessalie, vint se jeter entre ses bras, avec sa femme Euphrosyne et sa fille Eudocie. Cette princesse, en perdant sa réputation par tant de fâcheuses aventures, n'avait rien perdu de sa beauté. Léon, moins sensible à l'honneur qu'aux aiguillons de la volupté, en devint amoureux dès la première vue, et n'eut pas de peine à l'obtenir de son père, qui espérait trouver enfin un asile. Ils marchèrent ensemble aux Thermopyles, pour fermer le passage au marquis de Montferrat.

Postés à l'avantage, avec une armée de plusieurs milliers d'hommes, dans un lieu où trois cents Spartiates avaient autrefois arrêté l'armée innombrable de Xerxès, ils ne purent tenir contre une poignée d'ennemis. A la seule vue du marquis, ils prirent la fuite, et Boniface entra dans les plaines du mont Oëta, non pas comme un vainqueur, mais comme un souverain naturel qui reviendrait d'un voyage, au milieu des acclamations de ses sujets. Thèbes lui ouvrit ses portes. L'archevêque Michel, persuadé qu'après la prise de la capitale de l'Empire, ce serait lutter contre la Providence que de résister aux Français, n'arma pas contre eux les habitants d'Athènes; mais, à l'exemple des autres évêques, ne voulant pas être regardé comme traître à sa patrie, il abandonna son église, qu'il gouvernait depuis trente

XVIII.
Conquête de
la Béotie et
de l'Attique.

ans, et fut placé à un archevêque latin. Il paraît qu'Othon de la Roche fut investi par Boniface de la seigneurie de Thèbes et d'Athènes. Ses successeurs prirent le titre de ducs d'Athènes et de grands-sires de Thèbes, et, en cette dernière qualité, ils relevèrent, dans la suite, du prince d'Achaïe. Les députés de l'île de Négrepont vinrent assurer le marquis de leur soumission; il y envoya Ravain Carcerio, avec quelques troupes, pour en prendre possession, et réduire les places qui feraient résistance. Carcerio en demeura seigneur sous la souveraineté du marquis.

xix.
Siège de
l'Acrocorin-
the et de
Napoli de
Romanie.

Quoique Boniface ne fût pas suivi d'une nombreuse armée, la terreur marchait devant lui. Il passa l'isthme, et fut reçu dans Corinthe et dans Argos. Il ne restait à Léon que sa ville de Napoli et la citadelle de Corinthe, élevée sur la pointe d'un rocher; on la nommait l'Acrocorinthe. Il s'y renferma. Jacques d'Avesne fut chargé de l'y assiéger, tandis que le marquis en personne allait attaquer Napoli. Alexis, craignant de tomber entre les mains des Latins, n'osa s'enfermer avec son gendre; il s'enfuit avec sa femme, à dessein de se réfugier auprès du despote d'Épire. Mais, arrêté dans sa fuite par les troupes du marquis, il fut conduit à Thessalonique. Le siège de l'Acrocorinthe et celui de Napoli paraissaient devoir durer long-temps. Napoli, défendue par de fortes murailles et par une garnison nombreuse, ne pouvait céder qu'à la famine. L'Acrocorinthe était un fort inaccessible. Léon n'avait besoin que de vigilance pour en défendre les approches. Un jour qu'il s'aperçut que les Français n'étaient pas sur leurs gardes, il descendit sur eux, les poussa jusque dans leurs tentes, et en

tua un grand nombre, avant qu'ils eussent le temps de prendre leurs armes. Dreux de Struen, vaillant chevalier, y perdit la vie; Jacques d'Avesne fut dangereusement blessé; mais enfin toute l'armée s'étant rassemblée, on chargea les Grecs avec tant de vigueur, qu'on les repoussa dans la place. Boniface, ne voulant pas perdre ses forces en efforts inutiles, envoya ordre de cesser les attaques et d'élever un fort vis-à-vis de l'endroit le plus faible, pour tenir la place en échec.

Cependant une autre troupe de Français faisait la conquête de la Morée.

[Thibaut III, comte de Champagne, étant mort sans avoir pu prendre part à la croisade dont il avait été nommé chef, Guillaume de Champlite, vicomte de Dijon, appartenant à une branche bâtarde des comtes de Champagne, avait été choisi par sa famille pour faire des conquêtes et un établissement en Morée. Avec l'argent que lui fournit son frère aîné, il leva des troupes en Bourgogne, s'embarqua à Venise et débarqua en Achaïe, non loin de Patras, où son premier soin fut de construire une place forte pour servir de point d'appui à ses opérations ultérieures. Patras, Andravida, l'antique Cyllène, Corinthe; appartenant alors à Léon Sgure, se rendirent à ses armes; mais le chef grec que nous venons de nommer demeura maître de l'Acrocorinthe. Aussitôt après la prise de la ville, le Champenois fit proclamer par ses hérauts d'armes que les habitants des contrées voisines, qui voudraient le reconnaître et le recevoir comme leur seigneur, obtiendraient des honneurs et des bienfaits, mais que ceux qui préféreraient conti-

xx.
Entrepris
sur la Morée.
Ville-Hard.
c. 173 et
suiv.
Niet. c. 9.
Sabellic. l.
8.
Platina in
lunoc. III.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
32.
[Buchon,
Chron. de
Morée, p.
108 et suiv.]

nuer la guerre, n'obtiendraient pas de quartier. Lorsque les chefs et les communautés des villes apprirent cette nouvelle, tous, grands et petits, se présentèrent au chef franc. On vit venir ceux de Damalas, l'ancienne Trézène, et d'Hagion-Oros, qui jurèrent de lui être fidèles jusqu'à la mort; et bientôt la renommée des belles qualités de Guillaume se répandit dans les contrées voisines. Ceci se passa un an après la prise de Constantinople, en 1205.

[Le marquis de Montferrat, roi de Thessalonique, étant venu rejoindre le prince champenois à Corinthe, ils concertèrent ensemble une attaque sur Argos. Pendant que les Français exécutaient heureusement leur entreprise, Léon Sgure sortit, une nuit, de l'Acrocorinthe, pénétra dans la ville, et fit main basse sur tous ceux des leurs qui ne purent se défendre, par l'effet de la surprise ou de la maladie. Guillaume et le marquis revinrent bientôt sur leurs pas, ayant laissé dans Argos une garnison suffisante; et, après une semaine de séjour à Corinthe, Boniface reprit la route de ses états. Mais, avant de partir, il avait augmenté les ressources de Guillaume du domaine usufructier, avec inféodation, des villes et territoires d'Atliènes et de Bodonitza, et de deux autres qui dépendaient de Thessalonique. La fortune envoyait alors au prince d'Achaïe un nouveau renfort dans la personne du brave Geoffroi de Ville-Hardouin. Ce seigneur,] neveu du maréchal de Champagne et de Romanie, dont nous avons déjà parlé tant de fois, était parti de la Terre-Sainte avec les autres seigneurs qui s'étaient rendus auprès de Baudouin à Constantinople. Son vaisseau, séparé du reste de la flotte, fut jeté par une

tempête au port de Modon, en Morée, et tellement endommagé qu'il ne put se remettre en mer. Un seigneur grec, qui tenait plusieurs places dans le voisinage, vint le trouver et lui offrit de se joindre à lui pour s'emparer de la contrée, dont ils partageraient la conquête, à condition que le Grec ferait hommage à Geoffroi de tout ce qui lui resterait pour sa part. La proposition fut acceptée, et le traité exécuté de bonne foi. Ils étaient déjà en possession de Modon et de quelques places, lorsque le Grec mourut de maladie en peu de jours. Son fils rompit le traité, et fit révolter les places dont ils s'étaient rendus maîtres. Geoffroi, ne se sentant pas assez fort pour les recouvrer seul, songea à s'appuyer d'un autre secours. Il traversa en six jours, avec grand péril, toute la Morée, encore possédée par les Grecs, et se rendit devant Napoli au camp du marquis de Montferrat. Il fut très-bien reçu de Boniface, qui, connaissant sa valeur, lui offrit un établissement honorable, s'il voulait s'attacher à son service. Geoffroi l'en ayant remercié, alla trouver Guillaume de Champlite, son ami, et lui proposa de venir, avec ce qu'il avait de troupes, faire ensemble une conquête, dont il lui représenta la facilité et les avantages. *Je serai content, lui dit-il, de la part que vous voudrez bien me faire, et je la tiendrai de vous en qualité de vassal. Ce n'est pas pour moi que je veux faire la guerre, c'est pour l'honneur et le profit de ma nation.* Guillaume, aussi assuré de sa probité que de son courage, va communiquer au marquis le projet de son ami. Le marquis l'approuve; ils partent emmenant avec eux cent chevaliers avec leur cortège ordinaire.

[Geoffroi de Ville-Hardouin s'était convaincu, par des informations prises auprès des Grecs, de l'impossibilité de s'emparer des places fortes de la Morée, tant que le plat pays n'aurait pas fait sa soumission. Sur son avis, les principaux de Patras et d'Andravida s'étant réunis, et ayant été assurés des dispositions pacifiques de Guillaume en leur faveur, les chefs influents du pays ne tardèrent pas à reconnaître la souveraineté du capitaine franc, et firent avec lui un traité, aux conditions suivantes : Que les fils de familles distinguées conserveraient leurs privilèges, en proportion de leurs biens; que les hommages et avantages militaires seraient répartis dans la même proportion, et que le surplus appartiendrait de droit aux Francs. La position des habitants de la campagne devait être la même que sous la domination grecque. Six des principaux Grecs et six délégués des Francs procédèrent au partage du pays et des terres privilégiées.

[Après cela, une expédition combinée des troupes de terre disponibles et de la flotte se porta, non loin d'Andravida, sur Ponticós ou Pundico-Castron, le château des rats, qui fut pris d'assaut. Plus loin, on emporta la ville d'Arcadia ou Christianopolis, l'ancienné Cyparissia, sur la route d'Élide en Messénie. De là,] arrivant à Modon, [l'ancienne Péclase et Métione, démantelée naguère par les Vénitiens, les Francs s'en rendirent maîtres.]—B.

XXI.
Secrès de
l'entreprise.

Michel, despote d'Épire, portait ses vues sur la Morée, dont il n'était séparé que par le détroit de Lépante. Résolu de chasser les Français d'un pays qu'il regardait comme une dépendance de ses états,

il passa le détroit avec son armée et les alla chercher, se flattant de les détruire sans peine. Au bruit de sa marche, les Français se hâtèrent de mettre Modon en état de défense; ils y laissent leurs bagages et les bras inutiles, et sortent en campagne pour combattre l'ennemi. Ils n'avaient pas plus de cinq cents chevaux. Michel en avait plus de six mille. Ils l'attaquèrent cependant avec tant de vigueur, qu'ils le défirent entièrement, lui enlevèrent hommes, chevaux, bagages, et retournèrent à Modon chargés de butin. De là ils marchèrent à Coron, place importante sur le golfe Messéniaque. [C'était comme une espèce de caverne profondément enfoncée dans l'intérieur d'un rocher; mais ses murailles et ses tours étaient dans le plus mauvais état. La marine, franque, à son arrivée, cerna la place. La cavalerie et l'infanterie commencèrent l'attaque par terre et la serrèrent de près. Effrayés du nombre des troupes françaises et de leur audace guerrière, les habitants capitulèrent et demandèrent à se rendre, en conservant leurs maisons et leurs propriétés. Le maréchal n'hésita pas à leur assurer ces avantages, et les hostilités cessèrent.] Guillaume donna cette place à Geoffroi, qui lui en fit hommage. Ils allèrent [le lendemain] mettre le siège devant Calamata, autrefois Thalames, château très-fort sur la côte du même golfe. Il se rendit après une résistance assez opiniâtre. Ces succès [ne] dérangèrent [pas] d'abord tous les Grecs de ce pays. [Ceux de Nicli, de Véligosti, de Lacédémônia et des villages de la Laco-

1 Ici Lebeau disait : Patras, ville archiépiscopale, ne tint pas contre les Français. Ces mots sont inutiles, puisque Patras avait été la première conquête des Français.—B.

nie, se réunirent au nombre de quatre mille à Capsikia. Les Francs, au nombre de sept cents hommes, fantassins et cavaliers, attaquèrent impétueusement les Grecs, et les firent repentir de leur levée de boucliers; la plus grande partie des ennemis furent tués, un petit nombre se sauva. Ensuite, de l'avis du maréchal, on se porta sur Arcadia, dont la citadelle tenait encore. On y arriva à midi. Les habitants, se fiant à la force de leur position, et munis de tout ce qu'il fallait pour faire bonne défense, refusèrent de se rendre quand ils en furent sommés. Mais quand ils virent, le lendemain à la pointe du jour, les préparatifs d'un assaut formidable qu'ils allaient avoir à soutenir, ils demandèrent qu'on suspendît le combat, et qu'on leur assurât la vie sauve et la conservation de leurs propriétés. Sur la promesse qu'ils reçurent par serment, la place fut livrée.] Guillaume de Champlite, maître de presque toute la Morée, prit le nom de prince d'Achaïe. Mais peu de temps après cette expédition, [Guillaume apprit la mort de son frère Louis, vicomte de Dijon, et résolut, bien à regret, de quitter sa conquête, la laissant entre les mains de son maréchal, à titre de bail ou bailli. Si, dans un an, Guillaume n'envoyait personne prendre en son nom la souveraineté de Morée, Geoffroi de Ville-Hardouin en était dès à présent déclaré investi. Par ses ordres, dix personnes avaient dressé un rôle des terres à distribuer entre les chevaliers qui avaient participé à la conquête; Geoffroi, chargé de cette opération, ayant poussé le désintéressement jusqu'à s'oublier lui-même dans la liste des prétendants, Guillaume, avant de partir, lui donna en toute propriété les villes de

Calamata et Arcadia avec leurs dépendances. Vingt-et-une personnes participèrent à la distribution des fiefs, dont les services et les redevances furent réglés par une constitution organique, du même genre que celles en vigueur dans tous les pays de féodalité. Les seigneurs de quatre fiefs devaient lever bannière, et faire le service de bannerets, fournissant un chevalier et douze sergents; ceux ayant plus de quatre fiefs devaient fournir deux sergents à cheval, ou un chevalier par fief; enfin les seigneurs d'un seul fief étaient tenus au service personnel, et prirent le nom de sergents de la conquête. D'autres lois réglaient les mesures d'intérêt général, et les obligations des chefs ecclésiastiques et militaires en temps de guerre.

[Pour terminer la conquête du pays, on marcha d'abord sur Nicli ou Amyclée, qui se rendit par capitulation; puis sur Lacédémonia, ville forte et bien bâtie. Après un siège de cinq jours, la perte de beaucoup des habitants et l'éroulement de plusieurs tours, elle se soumit également à d'honorables conditions.] Lorsque les Vénitiens se furent rendus maîtres de l'île de Corfou, Modon, Coron et toute la Morée leur furent remises, selon ce qui avait été réglé dans le partage général ¹. Il ne restait aux Grecs que le canton de Lacédémone, possédé par un seigneur grec nommé Léon Chamarète ². Tel était l'état de l'Occi-

¹ Je trouve dans le chroniqueur grec que la reddition de ces places aux Vénitiens fut stipulée plus tard par Guillaume de Ville-Hardouin, troisième prince d'Achaïe, pour prix du secours qu'ils lui donnaient afin de pouvoir reprendre Corinthe, Argos, Nauplie et Monobasie; p. 179,

181.—B.

² Le chroniqueur grec dit, p. 146, qu'après la prise de Lacédémonia, Geoffroi ayant ordonné que l'on mit au pillage les terres insoumises de la Lacouie, ceux des Grecs dévoués à sa cause, qui avaient des intérêts dans ces pays, promirent de

dent, lorsqu'une nation voisine vint porter un coup terrible à cette puissance encore flottante et mal affermie.

xxii.
Empire de
Lascaris.
Acropolit.
c. 6.
Gregor. 1. 1.
c. 2.
Doutrem. 1.
4. c. 4.

Avant que d'entrer dans le récit de ce grand événement, il faut un moment tourner nos regards du côté de l'Orient, et voir quelle était dans cette partie la situation de l'Empire. Il n'y restait presque rien dont Baudouin fût le maître. Les Turks possédaient des provinces entières, et s'étendaient de jour en jour. La plupart des seigneurs grecs s'étaient réfugiés en Natolie, où ils s'empressaient de recueillir les débris de l'Empire, chacun se saisissant des places qu'il trouvait à sa bienséance. Mais celui qui fit le plus grand rôle en Asie, et qui perpétua chez les Grecs la succession impériale, fut Théodore Lascaris. Au moment de la prise de Constantinople, après la fuite de Murzuphle, lorsqu'on n'attendait que le saccagement et le carnage, Théodore avait osé prétendre au nom d'empereur, et semblait ne l'avoir reçu de ses malheureux compatriotes que comme un titre de funérailles. Échappé cependant au glaive et aux fers des Latins, il avait passé le Bosphore avec sa femme Anne Comnène, qui, étant fille d'Alexis III, lui donnait des droits à la souveraineté. Il se présenta avec elle aux portes de Nicée; ne s'annonçant que sous le nom de despote, et comme lieutenant de l'empereur Alexis son beau père. Les Grecs, maîtres de la ville, refusèrent d'abord de le recevoir; et ce ne fut qu'à force de prières qu'il les

changer les dispositions des habitants, et de livrer aux Francs les quatre places de guerre qui faisaient résistance, et l'on s'engageait à res-

pecter leurs propriétés et leur religion. La paix fut conclue sur cette base.—B.

engagea enfin à donner du moins un asile à sa femme, fille de leur prince légitime. Il la confia entre leurs mains et partit pour rassembler les Grecs fugitifs. Il forma une petite armée, avec laquelle il fit des courses aux environs de Pruse, et s'empara de quelques châteaux. Trop faible pour se soutenir long-temps, il eut recours au sultan d'Icône, dont il était ami, et en obtint des secours qui le rendirent maître de Nicée, de Pruse et de presque toute la Bithynie.

Louis, comte de Blois, avait été investi du domaine de cette province, sous le titre de duc de Nicée. Il fit partir, vers la Toussaint, Pierre de Bracheux et Payen d'Orléans, avec cent chevaliers, qui, s'étant rendus à Gallipoli, passèrent l'Hellespont et prirent port à Pèges, ville maritime, possédée par les Latins dès le temps des empereurs grecs. Ils fortifièrent le château de Palorme sur la Propontide, et, après y avoir mis garnison, ils entrèrent plus avant dans le pays. Cependant Théodore, avec ce qu'il avait de Grecs rassemblés de toutes parts et les secours du sultan d'Icône, se mit en campagne pour arrêter leurs progrès. Les deux armées se rencontrèrent, le 6 décembre, dans une plaine au-dessous de Pémanène, place très-forte sur les confins de la Mysie et de la Bithynie. Celle de Théodore, quoique plus nombreuse, fut défaite après un combat opiniâtre, et cette victoire rendit les Français maîtres de Pémanène, de Lopada, une des meilleures places de ces contrées, et de presque toute la Bithynie jusqu'à Nicomédie. Mais Pruse résista à leurs efforts. Cette ville, bâtie sur une hauteur près du mont Olympe, environnée de fortes murailles et bien fournie de provisions, résolut de se défendre.

XXIII.
Succès des
Français en
Bithynie.
Ville-Hard.
c. 162, 167,
170.
Nicet. c. 2.
Acrop. c. 7.
Ramus. l.
4.
Doutrem. l.
4, c. 5, 6.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
29.

Les Français, arrivés au pied des murs, firent signifier aux habitants qu'on les traiterait comme des amis s'ils ouvraient leurs portes sur-le-champ, mais que, s'ils attendaient le premier coup de bélier, ils éprouveraient toutes les rigueurs de la guerre. Les Grecs, loin de s'effrayer de ces menaces, sortirent en armes, et abattirent à coups de flèches plusieurs des principaux chevaliers. Cette hardiesse annonçait une vive résistance; et les Français, n'étant pas en état d'entreprendre un long siège, prirent le parti de se retirer. Les habitants, devenus plus hardis, se mirent à les poursuivre; tous les Grecs des environs accoururent pour leur couper le chemin; ils se saisirent des passages des montagnes. Ayant tué le porte-enseigne d'une compagnie de coureurs qui devançaient l'armée, ils plantèrent l'enseigne sur une éminence, pour y attirer les Français, et se postèrent en embuscade; mais leur ruse tourna contre eux-mêmes. Les Français s'en étant aperçus, tombèrent sur les troupes de l'empereur, les taillèrent en pièces, et les Grecs regagnèrent Pruse avec une grande perte.

xxiv.
Suite de
leurs succès.

Peu de jours après le départ de Pierre de Bracheux, deux autres corps partirent de Constantinople. L'un avait pour chef le prince Henri, frère de l'empereur, qui descendit dans l'Hellespont et s'empara d'Abyde, qu'il trouva bien fournie de provisions: il en fit sa place d'armes, pour étendre de là ses conquêtes, et reçut d'utiles secours des Arméniens, dispersés en grand nombre aux environs de l'ancienne Troie, et mortels ennemis des Grecs. L'autre corps d'armée passa le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, sous la conduite de Macaire de Sainte-Menelould, accompagné de Mathieu de Valincourt et

de Robert de Ronçoy. Ils marchèrent droit à Nicomédie, qu'ils trouvèrent abandonnée. Les Grecs, effrayés de leur approche, avaient déjà pris la fuite. Ils en réparèrent les fortifications, y mirent garnison, et firent de là des courses dans tout le pays d'alentour.

Henri, par le conseil des Arméniens, partit d'Abyde, après avoir pourvu à sa défense, et, traversant la Troade, il arriva en deux jours à Adramytte, ville maritime située au fond d'un golfe auquel elle a donné son nom. Elle se rendit aussitôt, et ce fut à la fois un magasin abondant et une place de sûreté, qui le mit en possession de toute la contrée. Théodore, après sa défaite auprès de Pémanène, avait en peu de jours rassemblé une nouvelle armée, dont il donna la conduite à son frère Constantin, guerrier qui l'égalait en valeur. Il ne manquait à tous deux que de commander des Français. Constantin prit le chemin d'Adramytte, et, sur la nouvelle de son approche, Henri se prépara à le bien recevoir. Il assembla son conseil, composé d'un bon nombre de braves chevaliers, et, leur ayant déclaré qu'il n'était pas d'avis de se laisser enfermer entre des murailles tandis qu'il avait la campagne libre, il trouva dans tous une ardeur égale à la sienne. L'ennemi arriva devant Adramytte le 12 mars. Dès qu'il parut, les Français sortirent en bataille, et chargèrent avec tant de promptitude, que les Grecs n'eurent pas le temps de se reconnaître. Henri, à la tête de tous, plus remarquable par les coups qu'il portait que par la magnificence de ses vêtements et de ses armes, perça les escadrons grecs, qui, après quelque résistance, abandonnèrent leur infanterie : elle fut foulée aux pieds des chevaux. On y gagna beaucoup de prisonniers et de

An 1205.

XXV.

Guerre de
Henri contre
Lascar.

Ville-Hard.
c. 171, 172.
Nicet. c. 2.
Ramus. l.

4.

Ducange,
Hist. l. 1. c.

29.

butin de toute espèce; mais ce qu'il y eut de plus avantageux, c'est que tout le pays se soumit aux vainqueurs.

XXVI.
Commence-
ment de la
guerre des
Bulgares.

Ville - Hard.
c. 177 et
suiv.

Micet. c. 4.
Acrop. c. 3.
Gregor. I. 1,
c. 2.

Gesta Innoc.
c. 105.
Chron.
Cassin.

Doutrem. I.
4, c. 4, 8,
10, 13, 14.

Ducange,
Hist. l. 1, c.
33, 36.

Ramus. I.
4, 5.

Alberic. chr.
Jac. de Guise,
Chr. c.

115.
Dandoli
Chron.

Les Français étaient déjà maîtres des côtes du Bosphore, de la Propontide, de l'Hellespont et de tout le pays jusqu'à l'ancienne Éolide, lorsque les ordres de Baudouin rappelèrent les troupes d'Asie, pour les opposer aux Bulgares. La haine des Grecs, la fierté des Latins et l'ambition de Joannice¹, roi des Bulgares, animée par le dépit, et soutenue par la valeur, furent les causes de cette guerre, qui mit le trône français en danger d'être renversé au moment même qu'il commençait à s'élever. Les Grecs, brisés de leur chute, rampaient en murmurant, et les Latins ne songeaient pas assez que le vaincu ne pardonne sa défaite que lorsque le vainqueur sait adoucir le joug de la servitude. Entre les seigneurs grecs, Théodore Branas était le seul fidèle à l'empereur. Il se souvenait de la malheureuse révolte de son père, et du traitement injurieux fait à son cadavre. Mais ce qui l'attachait aux Français par des liens plus doux, c'était son amour pour Agnès, sœur du roi de France Philippe-Auguste, veuve d'Alexis II, et du tyran Andronic. Branas, bien fait, brave, généreux, avait su plaire à cette princesse, jusqu'alors

¹ Joannice, Jean Vatace ou Calojean, prince de la famille impériale, régnait sur toute la Vlachie, la Hellade, Arta, Joannida (ou Jannina), et sur tout le despotat. Quand il eut appris la prise de Constantinople, il fit venir dix mille cavaliers comans, avec lesquels joints, à ses propres troupes il fit aux Français une guerre, presque toujours heureuse, de détails et de chicanes. Pour

s'en fallut qu'il n'empêchât le marquis de Montferrat d'arriver à Thessalonique. Il continua ces manœuvres durant trois années, dit le chroniqueur grec traduit par M. Béchon, d'où sont tirés ces faits, jusqu'au moment où eut lieu la bataille d'Andrinople; ce qui nous mène à 1207. V. *Chronique*, etc., p. 76, 78, 80.—B.

infortunée, et qui n'avait quitté, dans son enfance, le palais du roi son père que pour voir massacrer son jeune époux, et passer elle-même comme une captive entre les bras du meurtrier. On a dit qu'elle aima Branas jusqu'à la faiblesse, et que la crainte de perdre sa dot par une mésalliance arrêta long-temps le mariage. Baudouin, maître de Constantinople, les obligea de changer leur commerce secret en une union légitime, d'où sortirent plusieurs enfants. Il fit à Branas un établissement, dont le chef-lieu était la ville d'Apres, à trois journées de Constantinople, et le mit en état de se soutenir de ses propres forces. Les autres seigneurs grecs ne respiraient que vengeance. La dureté et le mépris des vainqueurs aigrissaient encore leur chagrin. Plusieurs d'entre eux, qui s'étaient sauvés de Constantinople avec Alexis, s'étant bientôt détachés de ce prince, dont ils ne pouvaient attendre que des malheurs, allèrent offrir leurs services au marquis de Montferrat, qui ne daigna pas les accepter. Ils s'adressèrent à Baudouin, de qui étant aussi rebutés, ils passèrent chez le roi des Bulgares. Celui-ci les reçut à bras ouverts. Joannice venait d'essuyer lui-même un affront de la part de l'empereur : il lui avait envoyé des ambassadeurs pour demander son amitié : on lui avait répondu qu'il ne convenait pas à Joannice de traiter d'égal à égal avec l'empereur ; que, s'il désirait sa bienveillance, il fallait qu'il prît le ton d'un vassal avec son seigneur ; qu'autrement il devait s'attendre à voir incessamment les armes françaises au milieu d'un pays qu'il ne possédait que par usurpation, et qu'on saurait le réduire à l'obscurité d'où sa famille venait de sortir. Le fier Joannice, vivement piqué de cette hauteur insultante, engagea

les seigneurs grecs qui s'étaient réfugiés auprès de lui à retourner dans leur patrie. Il les chargea de tout employer pour aigrir les esprits de leurs compatriotes, et de faire aux Latins tout le mal dont ils étaient capables. Il leur promit de réparer avec avantage l'injustice de la fortune à leur égard. Ces émissaires n'eurent pas de peine à soulever contre les Latins des cœurs déjà ulcérés. La plupart des villes de Thrace, oubliant les ravages qu'elles avaient tant de fois essuyés de la part de Joannice, lui envoyèrent secrètement offrir, par leurs députés, de le reconnaître pour empereur, de lui jurer fidélité comme à leur seigneur, et de massacrer tous les Français, s'il leur donnait parole de les protéger comme ses sujets. Le traité fut conclu, et les serments faits de part et d'autre.

xxvii.
Révolte des
Grecs contre
les Latins.

Aussitôt le soulèvement éclate de toutes parts. Dans les châteaux, dans les bourgs, dans les villes, on égorge les Latins qui s'y rencontrent. Le premier signal du massacre fut donné à Didymotique. Cette ville appartenait à Hugues, comte de Saint-Paul; c'était la récompense des grands services que ce vaillant guerrier avait rendus dans la conquête. Il venait de mourir à Constantinople, et il avait été enterré avec grand honneur dans le monastère de Mangane. Les chevaliers et les soldats de la suite du comte, établis à Didymotique, y périrent presque tous; le reste s'enfuit à Andrinople, dont les Vénitiens étaient possesseurs : mais à peine y furent-ils entrés, que les Grecs de la ville prirent les armes. Les Français et les Vénitiens se voient en un moment assaillis par une multitude en fureur, un grand nombre y perdent la vie; les autres, s'échappant du carnage, se réfugient à Zurule. Guillaume de Branuel y commandait : il calme

leur épouvante, les exhorte à retourner à Andrinople pour tirer vengeance de ces perfides meurtriers; et, joignant avec eux ce qu'il avait de soldats, il marche lui-même à leur tête, et arrive en chemin aux portes d'Arcadiopolis. C'était une ville assez considérable; il la trouve déserte, les habitants ayant pris la fuite. Il s'arrête à la fortifier, pour tenir en bride le voisinage. Dès le troisième jour, il voit arriver une nuée d'ennemis; c'étaient les Grecs des environs, qui vinrent livrer un rude assaut; ils furent encore plus rudement repoussés. Les Français en tuent un grand nombre, les poursuivent plus d'une lieue, et ramènent dans la ville quantité de chevaux et d'autre butin : mais, n'espérant pas pouvoir tenir long-temps contre le peuple d'alentour, que l'alarme allait rassembler, et apprenant d'ailleurs que les troupes légères des Bulgares voltigeaient déjà aux portes d'Andrinople, ils retournent sur leurs pas, et regagnent Zurule. Plusieurs même, ne se croyant pas en sûreté, et craignant que les Grecs du dedans et du dehors n'eussent part à la conjuration générale, retournent à Constantinople.

Baudouin justement alarmé prend conseil du doge de Venise et du comte de Blois. Sur leur avis, il mande à son frère d'abandonner Adramytte, et d'accourir à son secours avec tout ce qu'il a de troupes. Le comte de Blois envoie ordre à Pierre de Bracheux et à Payen d'Orléans de ne conserver que la ville de Pèges, pour la sûreté du passage en Asie, d'y laisser même le moins de troupes qu'il serait possible, et de venir promptement avec tout le reste. Macaire de Sainte-Menehould et ses deux collègues sont en même temps avertis de quitter Nicomédie et de se rendre

XXVIII.
Baudouin se
prépare au
siège d'An-
drinople.

siens délini auprès de l'empereur. Baudouin, persuadé qu'il fallait user de diligence pour étouffer ces mouvements, fit partir d'avance Geoffroi de Ville-Hardouin et Manassès de l'Île, qui ne purent rassembler que fort peu de troupes, presque toutes celles des Latins étant alors dispersées; et l'on n'avait garde de donner des armes aux Grecs. Ils marchèrent à Zurule, et leur arrivée rassura Guillaume de Branuel, qui entendait déjà l'orage gronder de toutes parts autour de lui. Ils y séjournèrent quatre jours, pendant lesquels l'empereur leur envoya sans cesse de nouveaux renforts, en sorte qu'ils avaient déjà avec eux quatre-vingts chevaliers. Ils prirent alors le chemin d'Andrinople, s'arrêtèrent un jour à Arcadiopolis, et passèrent la nuit suivante dans Bulgarofuge, que les Grecs venaient d'abandonner. Le lendemain ils arrivèrent à Nice, nommée alors Nikitza. C'était une place forte, à neuf lieues d'Andrinople, où les habitants s'étaient retirés pour se joindre aux autres Grecs. Les Français y trouvèrent abondance de provisions, et s'y logèrent pour y attendre l'empereur.

xxxv.
Renier de
Trit abandonné.

Les Grecs, quoique animés par la haine et la vengeance, n'étaient pas des ennemis formidables; mais la marche de Joannice, qui venait prêter à leur force son courage et ses Bulgares, porta la terreur dans des âmes jusqu'alors intrépides, et leur fit oublier non-seulement leur honneur, mais même les plus tendres sentiments de la nature. Renier de Trit était dans Philippopolis, à neuf journées de Constantinople, à la tête d'environ cent vingt chevaliers. La frayeur saisit ce noble cortège, et enleva d'abord à ce brave capitaine ceux qui devaient lui être le plus fortement

attachés. Son fils, son frère, son neveu, son gendre, emmenant avec eux trente de ses chevaliers, le laissèrent en grand péril au milieu de ses ennemis, et sans espérance de secours. Leur dessein était de retourner à Constantinople; mais, avant que d'y arriver, ils trouvèrent la mort qu'ils fuyaient avec tant de honte. Enveloppés par un parti ennemi, ils furent pris et livrés au roi des Bulgares, qui leur fit à tous trancher la tête. Ils ne furent pas regrettés. Soixante autres, entraînés par ce mauvais exemple, prirent aussi la fuite; ils méritaient le même sort, ils échappèrent à l'ennemi, mais non pas à l'infamie. Renier, trahi par sa propre famille et par la plus grande partie de ses chevaliers, trouva sa ressource dans son courage, qui ne l'abandonna jamais.

Baudouin, dévoré d'inquiétudes, attendait les troupes d'Orient qui pouvaient le mettre en état de tenir la campagne. Les premiers qui arrivèrent furent ceux qui venaient de Nicomédie. Emporté par son impatience, il partit aussitôt de Constantinople, sans attendre les deux autres corps, qui n'étaient pas encore arrivés d'Asie; et cette précipitation téméraire fut la cause de ses malheurs. Le comte de Blois le suivit. Ils avaient environ cent quarante chevaliers et leur suite. Arrivés à Nice sur le soir, ils tinrent conseil la nuit suivante. On résolut de partir dès le matin et de marcher droit à Andrinople. C'était une entreprise bien hasardeuse que d'attaquer avec si peu de forces une ville des plus grandes et des plus fortes de l'Empire, qui venait de rassembler dans son enceinte toute la rage des Grecs, soutenue de l'audace et de l'animosité des Bulgares. Ils arrivèrent le 29 mars

xxx.
Baudouin
marche à
Andrinople:

devant Andrinople; et leur petit nombre leur devint encore plus sensible, lorsqu'ils virent les murs et les tours bordées d'une infinité de combattants, au milieu desquels flottaient les enseignes du roi des Bulgares. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent campés à la vue des remparts, avec de grandes incommodités pour les vivres et pour les fourrages.

XXXI.
Siège d'Andrinople.

Trois jours s'étaient passés en délibérations infructueuses, lorsque Henri Dandolo vint joindre Baudouin avec toutes les troupes vénitiennes. L'armée se trouvant alors augmentée du double, se crut assez forte pour commencer le siège. Les différents corps prirent leur poste devant les diverses portes de la ville. Le lendemain il leur vint encore quelque renfort. Ce qui les incommodait le plus, c'était la disette des vivres; il était difficile d'en recueillir des environs, le pays étant couvert de Grecs, dont les partis tenaient toute la campagne. Il paraît, dans tout le cours de cette expédition, que Baudouin, selon le caractère des héros de ce temps-là, était plus capable d'actions brillantes que de ces détails obscurs qui les préparent et en opèrent le succès. L'armée mourant de faim, le comte de Blois s'en alla en personne, le 3 avril, jour du dimanche des Rameaux, faire une course avec plus de la moitié de l'armée. Ils poussèrent jusqu'à un château nommé Pentace, où ils savaient qu'on avait amassé quantité de provisions, et ils y donnèrent un rude assaut; mais il fut si bien défendu, qu'il fallut revenir sans rien faire. On passa la semaine-sainte et les fêtes de Pâques à battre la ville avec toute sorte de machines, et à pratiquer des souterrains pour parvenir aux fondements des murs et les détruire par la sape. Les

assiégés, de leur côté, se défendaient avec courage et intelligence.

Le mercredi de Pâques, on apprit que Joannice approchait à la tête d'une grande armée de Bulgares, de Valaques et de quatorze mille Comans auxiliaires, et qu'il était déjà campé à cinq lieues. Cette nouvelle porta la joie et l'espérance dans la ville, l'inquiétude et l'alarme dans le camp des assiégeants. Joannice s'avance à la distance de deux lieues, et, posté derrière des éminences qui couvraient le gros de son armée, il détache les Comans, qui viennent faire des courses jusqu'à la portée de l'arc. Les plus braves de l'armée française, indignés de cette audace, sortent du camp et leur donnent la chasse l'espace d'une lieue; mais, dès qu'ils commencent à faire retraite, les Comans reviennent sur eux et les couvrent d'une nuée de flèches, qui blessent et tuent grand nombre d'hommes et de chevaux. A leur retour, l'empereur assemble le conseil; et, après leur avoir reproché leur témérité, il délibère sur la conduite qu'on doit tenir, si Joannice vient offrir le combat. On convient que Geoffroi de Ville-Hardouin, Manassès de l'Île et Henri Dandolo demeureront en garde devant la ville; que le reste de l'armée se rangera en bataille et attendra l'ennemi de pied ferme, sans avancer d'un seul pas. On fait publier cet ordre à son de trompe, avec défense d'y contrevenir sous peine de châtimement militaire. Le lendemain 14 avril, l'armée, ayant assisté à la messe et pris son repas, se vit de nouveau attaquée par les Comans. On court aux armes, on sort des retranchements. Le comte de Blois et Baudouin lui-même oublient ce qu'ils ont ordonné la veille; et, n'écoutant que leur

XXXX.
Bataille
d'Andri-
nople.

vivacité naturelle, ils s'élancent les premiers et entraînent après eux toute l'armée. Ils courent aux ennemis sans pouvoir les atteindre; ces Barbares, légèrement armés, montés sur des chevaux très-vites, échappaient aisément à une cavalerie pesante, et lui faisaient plus de mal qu'ils n'en recevaient, étant exercés à tirer en fuyant avec beaucoup de force et d'adresse. On les poursuivait l'espace de deux lieues; c'était là que Joannice attendait les Français. Il se montre aussitôt. Les Comans tournent bride, et, joints aux Bulgares, ils tombent; avec de grands cris, sur cette cavalerie déjà fatiguée d'une si longue course. Cette attaque imprévue jette l'épouvante et le désordre. Le comte de Blois est porté par terre de deux coups de lance. Jean de Friaise, un de ses chevaliers, le relève et le remonte sur son propre cheval, il veut le retirer de la mêlée : *Non*, s'écrie ce brave prince, *laissez-moi combattre et mourir; à Dieu ne plaise qu'il me soit jamais reproché d'avoir fui le combat et abandonné mon empereur.* Il est tué sur la place, et Friaise meurt percé de coups à côté de son seigneur. Baudouin disputait encore la victoire. Pressé de toutes parts, ne redoutant rien que la honte de fuir, il animait ses gens de la voix et de l'exemple. Le combat dura long-temps autour de lui, avec un acharnement horrible; et ceux qui furent témoins des coups qu'il porta et qu'il reçut, assurèrent que jamais chevalier n'avait combattu avec plus de valeur. Il fallut enfin céder au nombre; l'empereur fut fait prisonnier¹. Pierre, évêque de Bethléem, Étienne, comte

¹ La chronique grec dit que l'empereur Baudouin resta sur le

du Perche, Renaud de Montmirail, Mathieu de Valincourt, Robert de Romçoy, et plusieurs autres seigneurs perdirent la vie dans cette malheureuse journée.

Ce qui restait de l'armée, rompue et taillée en pièces, se sauvait à toute bride, et regagnait le camp en désordre. Les Bulgares, les Comans, les Grecs les poursuivaient, en les accablant d'une grêle de flèches, et leur rendaient la fuite encore plus meurtrière que la bataille. A la vue des premiers qui fuyaient, le maréchal de Champagne, posté vis-à-vis d'une porte de la ville, monte à cheval avec toute sa troupe, et court au-devant d'eux. Manassès de l'Ile, qui gardait une autre porte, vient le joindre en diligence. Ils crient, ils courent, ils rallient les fuyards; mais ils n'en peuvent retenir un grand nombre, qui ne s'arrêtent que derrière les barrières du camp. Ils viennent à bout de calmer la frayeur des autres, et de les rassembler autour d'eux. Leur troupe grossit à chaque instant, et tient ferme, présentant les armes à l'ennemi. Leur contenance étonne les vainqueurs, qui, fatigués eux-mêmes, se retirent, n'osant risquer un nouveau combat contre des désespérés. Le maréchal envoie porter la nouvelle de la défaite au doge de Venise, qui était resté en garde dans un poste plus éloigné, et le prie de venir le joindre. Dandolo s'y rend aussitôt, et, sans s'arrêter à des regrets inutiles, ils prennent le parti

XXXIII.
Suites de la
bataille.
Ville-Hard.
c. 191 et
suiv.
Niet. c. 4.
Innocent,
l. 3, ep. 124;
l. 7, ep. 241;
l. 8, ep. 129.
Dandoli
Chron.
Rhammus-
ius, l. 5.
Doutreman.
l. 4, c. 10.
Buzelin, l.
6.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
36.

champ de bataille, p. 86. Voyez les notes de l'éditeur sur ce passage, où il cite les témoignages contradictoires des historiens byzantins à cet égard. Tout ce qui est des suc-

cessions des empereurs français de Constantinople, l'auteur grec en franc en est si peu instruit et les explique si mal, que nous n'invoquerons plus son autorité.—B.

de faire rentrer l'armée dans le camp pour la rassurer, et de la tenir sous les armes. On convient que le maréchal restera dehors le reste du jour, avec ses troupes en ordre de bataille; qu'à la nuit on pliera bagage pour faire retraite; que le doge de Venise conduira la marche, et que le maréchal fera l'arrière-garde.

xxxv.
Retraite des
Français.

Tout s'exécuta comme ils l'avaient arrêté. La nuit venue, ils décampent, chevaliers et fantassins, emmenant avec eux leurs blessés sans en laisser un seul, et prennent la route de Rhédeste. Mais, avant même qu'ils fussent partis, deux seigneurs et vingt chevaliers, plus effrayés que les autres, se détachèrent sans ordre, et firent tant de diligence qu'ils arrivèrent à Constantinople le samedi au soir, ayant fait en deux jours le chemin de cinq grandes journées. On les blâma fort d'avoir ainsi abandonné leurs camarades dans le péril, et les tristes nouvelles qu'ils apportaient pénétrèrent de douleur le cardinal Pierre de Capoue, Conon de Béthune, Milès de Brabant, et les autres barons qui étaient demeurés à la garde de Constantinople. On se persuadait que c'en était fait du reste de l'armée, et l'on s'attendait à voir arriver les Bulgares couverts du sang de l'empereur et de tant de braves guerriers. Plusieurs songeaient déjà à quitter la ville, et se seraient sans doute retirés, si le cardinal ne les eût engagés, par les plus vives instances, à ne pas abandonner une si glorieuse conquête, publiant des indulgences pour ceux qui demeureraient encore un an à Constantinople. Cependant le doge de Venise et le maréchal de Champagne, après avoir marché toute la nuit, arrivèrent au point du jour près de la ville de Pamphyle, où ils trouvèrent Pierre de Bracheux et Payen d'Orléans, qui

avaient campé en ce lieu la même nuit. Ceux-ci venaient de Natolie avec cent chevaliers et cent quarante cheval-légers, pour se rendre au camp devant Andrinople. A la vue de l'armée, ils coururent aux armes, pensant que ce fussent des Grecs. Les ayant envoyé reconnaître, leur alarme se changea en douleur amère en apprenant la défaite, la prise de l'empereur, et la mort du comte de Blois, dont ils étaient vassaux. Plongés dans la plus profonde tristesse, la tête baissée, et se frappant la poitrine, ils passent en silence à côté de toute l'armée, et vont trouver Ville-Hardouin à l'arrière-garde. Là, levant à peine leurs yeux baignés de larmes, ils lui demandent ses ordres : *Employez-nous, lui disent-ils, aux fonctions les plus périlleuses. Nous n'avons pas besoin de la vie; nous ne sommes que trop malheureux de n'être pas venus assez tôt pour mourir avec notre prince.* Ville-Hardouin leur proposa de prendre l'arrière-garde, parce que, s'étant reposés la nuit avec leurs chevaux, ils étaient plus en état de faire tête aux ennemis qui les suivaient; ce qu'ils acceptèrent volontiers, comme le poste le plus exposé. Le maréchal prit la conduite de l'avant-garde, pour retenir ceux que l'effroi ou la lassitude pourrait écarter. Ils arrivèrent sur le midi à Charyople, où ils s'arrêtèrent le reste du jour pour prendre le peu de nourriture qu'ils y trouvèrent, et faire repaître et reposer leurs chevaux, recrus et harassés d'une marche longue et pénible, après un si rude combat. Le lendemain de la bataille, Joannice s'était approché du camp avec toutes ses troupes, à dessein d'écraser les débris de l'armée vaincue; et, ne la trouvant plus, il l'avait suivie avec tant de hâte, qu'il n'en était plus qu'à deux lieues, lorsqu'au com-

menement de la nuit Ville-Hardouin partit de Charyopie, faisant toujours l'avant-garde. Ils marchèrent toute la nuit, et au matin ils arrivèrent à Rhédeste, au travers de beaucoup de difficultés. C'était une ville forte et peuplée de Grecs; mais la fuite des habitants épargna aux Français ce nouveau danger. Ils s'y logèrent, et se crurent hors de péril dans une place de bonne défense, à trois journées de Constantinople.

XXXV.
Désertion de
plusieurs
chevaliers.

Tranquilles pour eux-mêmes, ils ne l'étaient pas sur l'état de trouble et d'alarmes où devait être cette grande ville. Ils dépêchèrent un exprès en diligence, par la voie de la mer, pour rassurer les habitants et leur faire savoir qu'ils n'avaient rien à craindre; que la plus grande partie de l'armée était sauvée, et qu'elle serait à eux au premier jour. Au moment que ce courrier arriva, il y avait dans le port cinq grands navires vénitiens, chargés de chevaliers et d'autres personnes de moindre condition, jusqu'au nombre de sept mille, prêts à mettre à la voile pour retourner dans leur patrie. Le légat, qui en avait retenu beaucoup d'autres, n'avait pu les arrêter ni par prières, ni par les grâces spirituelles qu'il leur promettait. Il se transporta même dans les vaisseaux avec Canon de Béthune, Milès de Brabant, et plusieurs autres personnes de considération, les suppliant de ne pas ternir, par une désertion honteuse, la gloire qu'ils avaient acquise; qu'abandonner Constantinople dans de telles conjonctures, c'était manquer à leur prince, à leurs seigneurs, qui avaient couru à la mort pour la défendre, trahir la chrétienté entière, et, par une lâche défiance, outrager Dieu même qui les avait conduits par la main à la conquête de la ville impé-

riale. Rien ne put les fléchir : ils partirent ; et , voguant à pleines voiles , ils furent conduits par le vent au port de Rhédeste , le lendemain de l'arrivée de l'armée française , qu'ils ne croyaient pas rencontrer. Le maréchal et les autres seigneurs renouvelèrent les vives remontrances qu'on leur avait déjà faites à Constantinople. Les fugitifs n'y furent pas plus sensibles. Mais , pour se débarrasser de ces instances , ils répondirent qu'ils se consulteraient , et qu'ils leur feraient savoir leur résolution le lendemain. La nuit suivante , Pierre de Froville , chevalier de réputation , vassal du comte de Blois , s'étant dérobé secrètement , s'alla jeter dans un des vaisseaux sans rien emporter de son équipage ; et , dès le point du jour , les cinq navires , sans faire de réponse , levèrent l'ancre et s'éloignèrent à toutes voiles. Ces lâches déserteurs ne portèrent dans leur patrie que la honte dont ils s'étaient couverts.

Tous les secours que Baudouin avait appelés , et qu'il aurait dû attendre , arrivaient lorsqu'il n'en pouvait plus faire usage. Henri , son frère , parti d'Adramytte , marchait à grandes journées vers Andrinople , suivi de vingt mille de ces Arméniens qui s'étaient donnés aux Français dans la Natolie. Devenus ennemis des Grecs , ils n'avaient osé demeurer dans le pays , et avaient passé , à la suite de Henri , le canal de l'Hellespont , avec leurs femmes et leurs enfants. Il apprit bientôt la défaite de son frère , avec toutes les circonstances de ce déplorable événement , et reçut des courriers de Rhédeste , d'où les seigneurs lui mandèrent avec instance de venir les joindre au plus tôt. Pour avancer plus promptement , il laissa derrière lui les

XXXVI.
Arrivée de
Henri.

Arméniens, qui étaient gens de pied, et dont la marche était ralentie par un grand attirail de chariots chargés de leurs familles. Dans ce même temps, Anseau de Courcelles, neveu de Ville-Hardouin, était en marche avec cent chevaliers et cinq cents cheveu-légers. Renier de Trit, les ayant rassemblés à Philippopolis, après la désertion dont nous avons parlé, les faisait partir pour aller renforcer l'empereur devant Andrinople. Mais ayant appris en chemin le malheureux état de l'armée, ils continuèrent leur marche pour la joindre à Rhédeste, et arrivèrent le soir à un bourg où le prince Henri était déjà logé. Ils se mirent d'abord en défense de part et d'autre, se prenant réciproquement pour des Grecs; et, dans le soulèvement général, c'était une erreur commune aux diverses bandes de Français qui se rencontraient; mais lorsqu'ils se reconnurent de plus près, ce ne fut plus que cris de joie. Ayant passé la nuit dans ce bourg, ils prirent ensemble la route de Rhédeste, où ils arrivèrent sur le soir. Il y eut alors beaucoup de larmes versées sur la perte de l'empereur, de leurs parents, de leurs amis dans cette funeste bataille. Ils séjournèrent en ce lieu les deux jours suivants, pour régler la forme du gouvernement en l'absence de l'empereur, dont ils ignoraient le sort. On arrêta que le prince Henri gouvernerait l'Empire en qualité de régent; et son premier soin fut d'envoyer secrètement des personnes affidées en Thrace, en Macédoine, et dans tous les états du roi Bulgare, pour avoir des nouvelles de son frère. Mais il fut plus d'un an sans en rien découvrir. Pendant ce séjour à Rhédeste, on apprit un nouveau désastre qui affligea sen-

siblement Henri : ces Arméniens, qui s'étaient attachés à sa suite, enveloppés par les Grecs, furent tous égorgés ou faits prisonniers.

Le régent prit le chemin de Constantinople, et vint à Sélymbrie, qui n'en est qu'à deux journées. Il y laissa quelques troupes pour la défendre, et continua sa marche. Son arrivée apportait quelque consolation aux seigneurs qui étaient demeurés, mais ne dissipait pas leurs inquiétudes. Joannice se rendait maître de tout le pays, et les Comans faisaient des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Du côté de l'Europe, les Français ne conservaient que Rhédeste et Sélymbrie; au-delà du Bosphore, il ne leur restait que le château de Pèges. La retraite des troupes avait mis Lascaris en possession de tout le reste. Dans cette extrémité, ils envoyèrent à Rome, en France, en Flandre et ailleurs demander du secours. Névelon, évêque de Soissons, Nicolas de Mailly, Jean de Bliant, furent chargés de lettres pressantes. Le pape était leur principale ressource. Faible par lui-même, il était l'ame de la chrétienté, et pouvait mettre en mouvement tout ce grand corps. Henri lui rendait compte de la défaite; il le prévenait contre Joannice, dont on avait intercepté des lettres qui prouvaient son alliance avec les ennemis du nom chrétien. Il lui représentait que la conquête des Français était celle de l'église romaine, dont ils étaient les vassaux les plus fidèles, et que la perte de Constantinople ruinerait à jamais l'espérance de recouvrer la Terre-Sainte.

Dans ces tristes conjonctures, on perdit encore le personnage dont la sagesse et le courage pouvaient être le plus grand secours. Henri Dandolo, le héros de

XXXVII.
Extrémité
où sont
réduits les
Français.

XXXVIII.
Mort de
Dandolo.
Ville-Hard.
c. 204 et

notes.

Nicet. c. 4.

Sabellicus,

l. 8.

Rhamnus. l.

4, 5.

Doutrem. l.

4, c. 2; 11.

Ducange,

Hist. l. 1, c.

37.

[Daro, Hist.

de Venise, l.

246.]

cette expédition, dont l'ame vigoureuse et ferme avait été servie par un tempérament digne d'elle, et qui, pendant une vie si longue et si exercée, n'avait jamais essuyé de maladie; succombant enfin aux fatigues de cette funeste guerre, mourut vers la Pentecôte [le 14 juin 1205], d'une descente d'intestins, à l'âge de 97 ans. Il en avait 84 lorsqu'il fut élu doge; et, pendant les treize ans qu'il gouverna, il fit, pour sa patrie, l'ouvrage de plusieurs siècles. Il la rendit riche et florissante au dedans, glorieuse et puissante au dehors: il fit battre de meilleure monnaie; réforma les chicanes des procédures; composa un code criminel, qu'on suit encore aujourd'hui; établit des réglemens sages pour le maintien des mœurs et de la tranquillité publique; perfectionna la marine, qui fait la force et la sûreté de cet état, et couronna tant de services par une importante conquête, à laquelle il eut plus de part que personne, et qui donnait à sa nation plus de la quatrième partie de l'Empire. Il mérita, pour lui et pour ses successeurs, le titre de despote de Romanie, et l'honneur de porter la chaussure de pourpre comme les empereurs. Non-seulement le doge, mais les préteurs envoyés de Venise à Constantinople, que l'on nomma bayles, c'est-à-dire défenseurs de la nation, eurent droit de justice sur la part cédée aux Vénitiens, et ce droit subsista cent seize ans. Dandolo fut magnifiquement inhumé dans Sainte-Sophie, et son mausolée en marbre subsista jusqu'à la destruction de l'empire grec. Mahomet II le fit démolir lorsqu'il changea en mosquée l'église de Sainte-Sophie. Un peintre vénitien, qui avait travaillé pendant plusieurs années à la cour de Mahomet, retournant dans sa patrie, obtint de ce sultan la

cuirasse, le casque, les éperons et l'épée de Dandolo, dont il fit présent à la famille de ce grand homme. Il laissa deux fils : Rainerio, qui fut procureur de Saint-Marc, et Fautino, successeur de Morosini dans le patriarcat. Après sa mort, les Vénitiens de Constantinople choisirent pour bayle [ou podestat] Marin Zéno, qui avait été attaché à Dandolo; mais ce fut à condition qu'il céderait la place à celui qui serait envoyé par la république. Il fut, dans la suite, confirmé dans cette dignité, et, pour en témoigner sa reconnaissance à sa patrie, il fit une loi qui portait que jamais un Vénitien ne pourrait faire passer son fief qu'à un Vénitien. Garnier, évêque de Troyes, qui, suivant l'esprit de chevalerie, plus guerrier qu'ecclésiastique, s'était signalé dans les batailles, et surtout à l'assaut de Constantinople, y mourut aussi dans ce temps-là.

On tremblait dans la ville, et Joannice, emportant tout sur son passage, paraissait avoir dessein de l'assiéger, lorsqu'on apprit qu'il se retirait. Les Comans, plus capables de supporter les frimas de l'hiver que les chaleurs de l'été, se séparèrent pour retourner dans leur pays, et il ne put les retenir. Ne se croyant donc pas assez fort pour entreprendre un siège si difficile, et ne voulant pas perdre dans l'inaction le reste de la campagne, il tourna ses armes contre le marquis de Montferrat. Ce prince, sur les avis qu'il recevait de sa femme, avait levé le siège de Napolé. Alexis, qu'il avait fait conduire à Thessalonique, lui suscitait de nouveaux embarras. Reçu humainement par Marguerite, qui voulait bien pardonner à ses infortunes l'horrible traitement qu'il avait fait à son frère Isaac, premier mari de la princesse, il paya cette rare bonté de

xxxix.
Guerre de
Joannice et
de Boniface.
Ville-Hard.
c. 204, 206,
208.
Nicet. c. 5.
Gregor. l. i,
c. 2.
Acrop. c. 8.
Chron. Al-
beric.

la plus noire ingratitude. La reine découvrit que ce méchant homme abusait de la liberté qu'elle lui laissait, pour tramer des complots pernicieux. Elle le fit savoir à son mari, qui donna ordre d'éloigner ce traître, et de le transporter au Montferrat. Alexis trouva moyen de s'échapper de ses gardes, et de se sauver dans les états de Michel d'Épire, d'où il passa en Asie, comme je le raconterai dans la suite; mais les sourdes intrigues qu'il avait formées éclatèrent après son départ de Thessalonique. Quelques habitants, portés à la révolte, ayant appelé un Bulgare nommé Ézysmène, qui commandait pour Joannice dans la ville de Prosaque, l'avaient introduit dans leur ville, et la reine, avec quelques troupes qui lui demeuraient fidèles, s'était réfugiée dans la citadelle, que les Bulgares attaquaient. Boniface, alarmé, courait au secours de sa femme, lorsqu'il apprit qu'on avait chassé les ennemis, et que la tranquillité était rétablie dans Thessalonique. Sur cette assurance, il résolut de se venger de Joannice, et marcha vers Scopia, première ville de Bulgarie, à dessein de l'assiéger : c'était l'ancienne *Scupi*. Mais, ayant reçu en chemin la nouvelle de la défaite de l'armée française, il craignit pour ses propres états, et reprit la route de Thessalonique.

XL.
Prise de
Serres par
Joannice.

En effet, Joannice entraît déjà sur ses terres, et attaquait la ville de Serres. Boniface l'avait fortifiée, et y avait jeté une partie de ses forces, sous le commandement de Hugues de Colemi, guerrier distingué par sa naissance et par sa valeur. La mort de ce brave chevalier, qui fut tué dès la première attaque, rendit les Bulgares maîtres de la ville. Les soldats de la garnison prirent l'épouvante et se renfermèrent dans la

citadelle ; mais dès qu'ils se virent assiégés, et les machines en batterie, ils promirent de se rendre, à condition qu'on les ferait conduire en toute sûreté, avec chevaux, armes et bagages, où ils voudraient se retirer. Joannice accorda tout, et fit même jurer vingt-cinq de ses principaux officiers. Au sortir de la citadelle, il fit loger les Grecs dans son camp, et les traita pendant trois jours comme ses amis. Mais ensuite, quoiqu'ils ne lui eussent donné aucune occasion de manquer à sa parole, il les fit dépouiller, charger de chaînes et conduire nus en Valachie, où les officiers furent décapités et les soldats transportés en Hongrie. Cette cruelle perfidie affligea sensiblement Boniface. Joannice, ayant fait démanteler la ville et le château, marcha vers Thessalonique. Le marquis s'y était renfermé, bien résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité. La perte de Serres, le massacre de ses soldats, le pillage de ses terres, que les Bulgares brûlaient et ravageaient à ses yeux, le désastre de son seigneur l'empereur Baudouin, lui faisaient même mépriser la vie. Il montra une si fière contenance, que le Bulgare, désespérant du succès, prit le chemin de son pays.

Ce qui se passait alors à Philippopolis l'attira du côté de cette ville. Elle était peuplée d'un grand nombre de Pauliciens, qui, transplantés autrefois en ce lieu, conservaient opiniâtrément les infames erreurs de leurs pères. Persuadés qu'après la défaite de Baudouin, après l'invasion de tant de places, c'en était fait de la puissance française ; voyant d'ailleurs que Renier de Trit, abandonné de ses plus proches parents, restait sans espérance de secours, ils résolurent de changer de maître, et plusieurs d'entre eux allèrent offrir

XL.
Ruine de
Philippopolis.

Ville-Hard.
c. 208, 209.
Nicet. c. 7.

au roi bulgare de le mettre en possession de la ville, s'il voulait y amener ou y envoyer son armée. Renier, averti de leur complot, craignant d'être livré lui-même entre les mains du Bulgare, résolut de se délivrer de ce danger, mais non pas sans se venger auparavant de la perfidie de ces traîtres. Les Pauliciens habitaient un grand faubourg de la ville. Après avoir ramassé ses bagages, et ce qui lui restait de gens, il mit le feu au faubourg, qui fut réduit en cendres, et s'alla jeter dans le château de Sténimac, à trois lieues de là, où il y avait garnison. Il y soutint ensuite un siège de treize mois, et s'y maintint contre les Bulgares, malgré les fatigues continuelles, malgré la disette qui le réduisit à manger ses chevaux, sans recevoir ni secours, ni même de nouvelles de Constantinople, dont il était éloigné de neuf journées. La retraite de Renier ne laissa pas les Pauliciens entièrement maîtres de la ville. Un seigneur grec, nommé Alexis Asprète, y avait un grand crédit. Il conseilla à ses concitoyens de se maintenir indépendants, sans s'assujettir au roi bulgare. Toute la ville, flattée du doux nom de liberté, sans mesurer les forces qu'elle avait pour la soutenir, applaudit à son avis. On le choisit pour chef, et Joannice s'étant présenté devant les murailles, fut plusieurs fois repoussé. Enfin, ses intelligences avec les Pauliciens lui ouvrirent les portes. Il avait promis le traitement le plus doux; toujours infidèle à sa parole, dès qu'il se vit en possession, il fit massacrer l'archevêque, écorcher vifs ou décapiter les principaux habitants, et mettre le reste à la chaîne. Asprète, qu'il traitait de rebelle, fut pendu la tête en bas à une haute potence, par une corde qui lui traversait les ta-

lons, et expira dans cet affreux supplice. Les murs et les tours furent démolis, les maisons et les palais consumés par les flammes. On n'y laissa qu'un monceau de cendres et de ruines. Telle fut la fin de l'ancienne ville de Philippopolis, bâtie par le père du grand Alexandre : cité long-temps florissante, et qui tenait le troisième rang dans l'Empire, en Occident, après Constantinople et Thessalonique.

Henri profita de l'éloignement de Joannice pour recouvrer les places voisines, que la révolte des Grecs avait livrées aux Bulgares. Zurule lui ouvrit ses portes, et lui prêta serment de fidélité ; ce qui n'était alors, de la part des Grecs, qu'un aveu de leur faiblesse. Il entra sans résistance dans Arcadiopolis, abandonnée de ses habitants. Bizye, place forte et bien munie, n'osa cependant attendre le siège, et se rendit à la première sommation. On marcha ensuite à la ville d'Apres, qui ne vit pas plus tôt les préparatifs de l'attaque, qu'elle demanda à capituler : mais tandis que les députés travaillaient avec le régent à dresser les articles, l'armée escalada les murailles ; la ville fut saccagée, et les habitants la plupart massacrés, malgré les ordres et les menaces de Henri et des officiers, qui ne purent contenir la fureur du soldat. Une exécution si cruelle donna aux Grecs une ample matière d'invectives contre les Français, qu'ils taxaient à leur tour de perfidie, mais injustement, puisque la capitulation n'étant pas signée, on était en droit de les traiter encore en ennemis. La terreur se répandit dans tout le pays ; les Grecs abandonnaient les villes et les châteaux, pour s'aller renfermer dans Andrinople et dans Didymotique, les plus fortes places des environs. Pendant ce temps-là une

XLII.
Expédition
de Henri.
Ville-Hard.
c. 205, 207,
210.
Nicet. c. 4,
6.
Gesta Innoc.
c. 106.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
38.

flotte vénitienne faisait des descentes sur les côtes de la Propontide : elle ravagea le territoire de Panium et de Gallipoli, qui avaient été forcés de se rendre à Joannice.

'XLIII.
Henri as-
siège Andri-
nople.

Ces heureux commencements encouragèrent Henri à faire le siège d'Andrinople : c'était une entreprise aussi hardie qu'importante, dont le succès effacerait la honte de la défaite des Français, et terminerait glorieusement les travaux de cette campagne. Il fit d'abord signifier aux habitants qu'il était résolu de ne pas quitter la place qu'elle ne se fût rendue, et qu'alors elle recevrait le traitement le plus favorable, ou qu'elle n'eût été réduite par la force, auquel cas elle n'avait point de grace à espérer. Toute la haine, toute l'animosité des Grecs se trouvait rassemblée dans Andrinople : aigris encore par le saccagement de la ville d'Apres, ils répondirent que les Grecs ne pouvaient plus avoir de confiance dans la parole des Français, ennemis barbares et sans foi, aussi cruels à l'égard de ceux qui se rendaient qu'à l'égard des vaincus. Sur cette réponse, qui montrait au régent une opiniâtreté du moins égale à la sienne, il employa pour se retrancher toutes les précautions que connaissait alors l'art de la guerre. Comme il avait autant à craindre les insultes des partis ennemis répandus dans la campagne que les sorties d'une garnison nombreuse et d'une multitude d'habitants aguerris, il s'environna d'un fossé profond, bordé de barrières et de fortes palissades. La ville, de son côté, était munie de tout ce qui pouvait servir aux assiégés et nuire aux assiégeants. Outre deux larges et profonds fossés qui en défendaient l'approche, on avait rehaussé les tours de plusieurs étages

de charpente, tapissés en dehors de peaux de bœufs fraîchement écorchés, pour couvrir les défenseurs et les garantir des feux que lanceraient les ennemis. Sur le haut des tours étaient plantées de grosses et longues perches, qui portaient à leur extrémité de grands vases remplis de matières enflammées et de feu grégeois, en sorte qu'en s'abattant elles pouvaient faire pleuvoir et répandre au loin l'incendie. De distance en distance s'avançaient des échafauds en saillie, pour y placer des soldats, et plonger d'en haut sur ceux qui approcheraient de la muraille : de là tombaient à plomb de grosses pierres suspendues à des chaînes, qu'on pouvait lâcher, remonter, transporter d'un lieu à un autre. Sur les tours étaient placées en batterie quatorze machines propres à lancer des pierres énormes. Les Français comblèrent le premier fossé, et y établirent leurs machines : mais, avant que le second fossé fût rempli, les pierres, les traits, les javelots qui volaient du haut des murs, abattirent tant de soldats, qu'en plusieurs endroits il se trouva comblé de têtes, de membres, de cadavres, qui tinrent lieu de fascines. On y fit avancer deux tours roulantes, dont l'une s'enfonçant dans un sol remué depuis peu, semé de vides et mal affermi, s'inclina et devint inutile. L'autre fut poussée droit au mur ; mais avant qu'on eût eu le temps d'y jeter le pont-levis, elle fut fracassée par les masses de pierres qu'on y lançait des batteries. De ceux qui la montaient, les uns furent tués, les autres blessés. Le vaillant Pierre de Bracheux fut atteint au front d'un coup de pierre qui le mit en grand danger de sa vie. Après des efforts inutiles pendant tout le jour, l'armée se retira dans son camp.

XLIV.
Levée du
siège.

Le lendemain, on fit de nouveau avancer les tours d'un autre côté de la ville, et les plus hardis y montèrent. Les assiégés les laissèrent approcher fort près des murs; et, lorsque le pont-levis était près de s'abattre, ils sortent en foule, portant avec leurs armes tout ce qui est propre à mettre le feu et à étendre et accroître l'incendie. Il y eut là un sanglant combat; mais les machines furent embrasées, et l'armée entra dans le camp. Pendant ces attaques, plusieurs troupes de Bulgares et de Comans, dont Joannice avait semé le pays, couraient autour du camp, et coupaient les passages des vivres. Les Français, perdant courage, envoyèrent à Constantinople demander du secours; mais il semblait à ces milices qu'on les menait à la mort, et il fallut que le cardinal et le patriarche s'armassent d'excommunications pour les faire partir. Malheureusement ces anathèmes se trouvèrent sans force contre les Bulgares, qui les enveloppèrent dans leur route, et les massacrèrent presque tous. Avant que les tristes restes de ces faibles renforts fussent parvenus au camp, l'infection des cadavres, et les nourritures malsaines dont les assiégeants étaient forcés de se repaître, causèrent la peste, qui les obligea de lever le siège et de se retirer de nuit. Ils s'arrêtèrent à Pamphyle, pour se reposer de leurs fatigues, et y séjournèrent l'espace de deux mois entiers.

XLV.
Divers mou-
vements des
Français.

Cependant ils ne cessaient de faire des courses aux environs. Honteux d'avoir échoué devant Andrinople, ils résolurent de s'en dédommager sur Didymotique. Après avoir construit de nouvelles machines, qu'ils revêtirent de lames de fer dans les endroits où il en était besoin, pour les garantir de l'incendie, ils al-

lèrent camper devant cette ville, et se disposèrent à l'attaquer; mais à peine avaient-ils planté leurs tentes, qu'un furieux orage de vent et de pluie enfla l'Hèbre, qui baigne les murs de cette ville, et le fit sortir de son lit avec tant de violence, qu'il entraîna hommes, chevaux, armes et machines. La superstition se mêla à ce ravage. On crut que le ciel se déclarait en faveur de Didymotique, et on regagna Pamphyle. Avant que de retourner à Constantinople, Henri, de l'avis de ses barons, fortifia la ville de Rusium ou Rossa, près de Rhédeste, dans une plaine fertile, et dans une situation avantageuse. Il y plaça cent quarante chevaliers, et bon nombre de cheveu-légers, sous le commandement de Thierrî de Los, grand-sénéchal, et de Thierrî de Tenremonde, connétable de Romanie; il leur enjoignit de faire la guerre aux Grecs du pays. Il mit de même en défense la ville de Bizye, où il laissa Anseau de Cahieu, avec six-vingts chevaliers. Les Vénitiens mirent garnison dans Arcadiopolis; et la ville d'Après fut rendue à Théodore Branas. Tous ces capitaines ne donnaient point de repos aux Grecs, et n'en avaient pas eux-mêmes, étant sans cesse agresseurs ou attaqués. Joannice, de son côté, ne s'endormait pas. Pour assurer Andrinople et Didymotique contre de nouvelles entreprises, il fit marcher un grand corps de Valaques et de Comans, qui étaient revenus le joindre aux approches de l'hiver. Ces barbares, divisés en plusieurs troupes, couraient de toutes parts, pillant les campagnes et insultant les places de l'Empire.

Les incommodités de l'hiver n'arrêtaient l'activité ni des uns ni des autres. Le 29 janvier, Thierrî de Tenremonde laissa quelques troupes dans Rusium, et, après

AN 1206.

XLVI.
Nouvelle
défaite des
Français.

Ville-Hard.
c. 211 et
suiv.
Nicet. c. 7.
Gesta In-
noc. c. 106.
Rhamnus. l.
5.

avoir marché toute la nuit à la tête de six-vingts chevaliers, il se trouva, au point du jour, à une bourgade où était logé un corps de Comans et de Valaques : il les surprit, en tua un grand nombre, et reprit le chemin de Rusium. Dans cette même nuit, un autre corps, tant de Grecs que de Valaques et de Comans, marchait à la même ville, dans l'espérance de la surprendre; mais, trouvant la garnison sur ses gardes, ils se retirèrent sans l'attaquer. Au bout d'une lieue et demie, ils rencontrèrent Thierri, qui revenait de son expédition. On se range aussitôt en bataille; les Français se partagent en quatre escadrons. Les ennemis, beaucoup plus nombreux, viennent à toute bride charger l'arrière-garde, commandée par Vilain, frère de Thierri de Los: elle est renversée sur la troupe d'André d'Urboise, ce vaillant guerrier qui avait monté le premier sur le mur, au dernier assaut de Constantinople. Après s'être soutenue quelque temps, elle est enfin obligée de se replier sur l'escadron de Thierri, qui est lui-même poussé, par une attaque très-vive, sur le quatrième, conduit par Charles de Fresne. Ils faisaient retraite en bon ordre, combattant toujours; mais, à une demi-lieue de la ville, les ennemis redoublant leurs efforts, ils furent rompus de toutes parts, et poursuivis avec grand carnage. Ils se sauvèrent dans Rusium, dont ils eurent à peine le temps de fermer les portes. Les Français firent, dans cette journée, la plus grande perte qu'ils aient essuyée dans cette guerre, après la bataille d'Andrinople. De six-vingts chevaliers il n'en échappa que dix; les commandants des quatre escadrons, Thierri de Tenremonde, André d'Urboise, Charles de Fresne, Vilain, frère du sénéchal, restèrent sur la place, avec plusieurs

autres seigneurs distingués par leur courage. Les Comans et les Valaques s'en retournèrent chargés de dépouilles. La terreur fut si grande à Rusium, que, dès la nuit suivante, les Français en sortirent, et gagnèrent Rhédeste, où ils étaient plus assurés. La nouvelle en vint au régent, comme il assistait à la procession du jour de la Purification, et l'effroi se répandit dans Constantinople. Henri, craignant d'avoir bientôt sur les bras toute la Bulgarie, envoya Macaire de Sainte-Menehould, avec cinquante chevaliers, à Sélymbrie, pour défendre cette place, regardée comme un des boulevards de la ville impériale.

En effet, ce succès d'un simple détachement anima Joannice, et lui fit espérer qu'un plus grand effort achèverait de ruiner la puissance française. Il assemble donc toutes ses forces, et vient, à la tête d'une puissante armée, se jeter sur les terres de l'Empire. Redoutable par sa cruauté plus encore que par sa valeur, il répand partout l'épouvante. Les Vénitiens abandonnent Arcadiopolis; Après est prise d'assaut: Hugues de Fransures, chevalier du Beauvoisis, qui commandait la garnison, est amené devant le roi bulgare, et massacré inhumainement en sa présence. On met le feu à la ville; on abat les murs et les maisons; les habitants sont ou passés au fil de l'épée, ou envoyés captifs en Valachie, avec leurs femmes et leurs enfants. Rhédeste, à huit ou dix lieues d'Après, était défendue par une garnison vénitienne: deux mille chevaux commandés par Théodore Branas allaient la renforcer; ils sont attaqués en chemin, et entièrement dissipés. L'exemple des cruautés exercées dans Après effraie les Vénitiens: la force des murailles et le bon état de la place ne les rassurent pas; ils se jettent dans leurs vaisseaux et prennent la fuite.

XLVII.
Horribles
ravages de
Joannice.
Ville-Hard.
c. 215 et
suiv.
Nicet. c. 7.
8.
Acrop. c. 15.
Rhamnus. l.
5.

Cette nouvelle y attire Joannice, qui, regardant Rhédeste comme imprenable, n'avait pas même dessein de l'attaquer. Dès qu'il se présente, les Grecs lui ouvrent les portes, et leur prompte soumission ne désarme point le farouche vainqueur; il les fait tous enchaîner et conduire en Valachie. Peu trouvent moyen de s'échapper, et la ville est détruite; au grand dommage de l'Empire, dont elle était une des meilleures places et des mieux situées. Panium essuie le même traitement. Il y avait, dit-on, dans cette ville un amphithéâtre de marbre d'une seule pièce; c'était une des merveilles du monde. *Sile fait* est vrai, comme le rapporte Rhamnusio, il faut qu'il ait été taillé dans la carrière même, et qu'elle se trouvât à fleur de terre. Héraclée, autrefois Périnthe, est emportée d'assaut. Daone, belle et forte place, entre Zurule et Sélymbrie, et Zurule ensuite, se rendent sans résistance; et malgré la capitulation, dont Joannice ne tenait jamais aucun compte, les habitants sont réduits en servitude, et transportés en Valachie, dont les montagnes et les lieux incultes se peuplent de ces prisonniers. Enivrées de sang, et devenues plus féroces par tant de destructions, les troupes du roi bulgare, et surtout les Comans, les plus barbares de tous, poussent leurs ravages jusqu'aux portes de Constantinople. Toutes les campagnes sont désolées, les bourgs et les châteaux sont renversés, les habitants, hommes, femmes, enfants, massacrés ou emmenés en esclavage. Tous les environs de Constantinople sont couverts de ruines et de cendres trempées de sang. Quelquefois même des partis ennemis, cachés pendant la nuit dans les environs, trouvant au matin les portes ouvertes, se jetaient dans Constantinople, pour faire montre de leur hardiesse,

et, massacrant ou enlevant ceux qu'ils rencontraient à l'entrée, retournaient à leur camp avec leur butin. Henri, renfermé dans la ville, et trop faible pour en sortir, entendait, en frémissant, les cris de ses malheureux sujets, qu'il n'était pas en état de défendre. S'attendant à un siège, il se pressait d'amasser toutes les provisions nécessaires pour le soutenir; et ne craignant guère moins les habitants grecs que les Bulgares; il leur permit de se retirer où ils voudraient.

Athyras était située au bord de la Propontide, à l'embouchure d'un fleuve de même nom, à douze lieues de Constantinople. Henri l'avait donnée pour récompense à Payen d'Orléans : elle était fort peuplée, et le nombre de ses habitants augmentait encore tous les jours par les fugitifs qui s'y retiraient. La cavalerie de Branas, attaquée sur le chemin de Rhédeste, s'y était réfugiée, et avait été reçue avec joie, comme un renfort très-utile dans ces dangereuses conjonctures; mais, dès qu'elle apprit que les ennemis approchaient, elle s'enfuit, et fut punie de sa lâcheté par les Bulgares même, qui la surprirent près de Rhège, et la taillèrent en pièces. Les habitants demandèrent à capituler, et les commissaires de Joannice vinrent traiter des conditions : mais, la nuit suivante, tandis que les habitants dormaient sur la foi de la capitulation déjà commencée, les envoyés jettent de dessus le mur des cordes à leurs camarades; les Bulgares montent, s'emparent des portes, se répandent par toute la ville, qu'ils réveillent par leurs cris, tuent, égorgent, assomment sans distinction d'âge ni de sexe. De ceux qui fuyaient vers la mer, les uns y sont précipités par les ennemis, les autres s'y précipitent eux-mêmes, en voulant sauter dans les vaisseaux. Entre

XLVIII.
Saccage-
ment
d'Athyras.

tant de villes de Thrace, fortes et opulentes, il ne restait à l'Empire que Bizye, où commandait Anseau de Cahieu; Sélymbrie, gardée par Macaire de Sainte-Menehould, et Constantinople, où le régent, accompagné de fort peu de troupes, avait à contenir un peuple immense, plus disposé à appeler les ennemis qu'à les combattre.

XLIX.
Efforts in-
utiles du
pape pour
désarmer
Joannice.

Gesta Innoç.
c. 107, 132.
Epist. l. 8,
ep. 127, 128.
Fleury, Hist.
ecclési. l. 76,
art. 23.

Les vives sollicitations qu'il avait adressées aux nations chrétiennes, pour implorer leur secours, n'avaient produit que des lettres de la part du pape. Innocent écrivit à Joannice avec douceur, le faisant souvenir qu'il lui avait envoyé le diadème, et l'étendard de saint Pierre; il le traitait de *son cher fils*, et l'exhortait à mettre Baudouin en liberté, et à se réconcilier avec les Latins; il lui faisait entendre que tout l'Occident se mettait en mouvement, et préparait une puissante armée pour le forcer à la paix. Joannice, qui n'avait pour le Saint-Siège qu'une déférence politique, répondit au pape que l'intérêt de son honneur et de sa sûreté lui avait mis les armes à la main, et l'obligeait de continuer la guerre. « A la nouvelle de la prise de
« Constantinople, j'ai envoyé, disait-il, féliciter les
« Latins, et je leur ai offert mon amitié. Ces avances
« de ma part n'ont été payées que d'un mépris inju-
« rieux. Ils m'ont répondu avec insolence que je n'a-
« vais de paix à espérer qu'en leur rendant le pays
« que j'avais usurpé sur l'Empire. A quoi je leur ai déjà
« répliqué, et je leur répète encore, que je possède mon
« royaume à meilleur droit qu'ils n'en ont sur ce qu'ils
« appellent leur empire. J'ai recouvré le pays qui fut
« le domaine de mes ancêtres : quand est-ce que l'état
« qu'ils ont envahi leur a jamais appartenu ? Vous le
« savez, Saint Père; c'est de vos mains que j'ai reçu la

« couronne; et de qui le prétendu empereur tient-il
 « la sienne, sinon de lui-même? J'ai reçu encore de
 « Votre Sainteté l'étendard de saint Pierre, et c'est sous
 « cette triomphante bannière que j'ai combattu, et que
 « je vais combattre encore des infidèles, qui ne res-
 « semblent à des chrétiens que pour s'être mis sur les
 « épaules de fausses croix. Dieu, qui résiste aux su-
 « perbes, et qui accorde ses grâces aux humbles, a déjà
 « donné la victoire à saint Pierre; il ne lui refusera pas
 « de nouvelles faveurs. » Quant à la liberté de Bau-
 douin, il répondait qu'il l'aurait volontiers accordée à
 la recommandation du pape, mais que ce prince était
 décédé en prison; soit qu'en effet Baudouin ne fût déjà
 plus, soit que ce fût un mensonge de Joannice, qui n'a-
 vait pas dessein de le laisser vivre long-temps. Nous
 raconterons dans la suite ce qu'on rapporte de sa mort.
 Innocent écrivait en même temps à Henri, et l'exhor-
 tait aussi à prendre les moyens d'apaiser Joannice, afin
 d'obtenir la délivrance de son frère.

Il était plus facile au Saint-Père de donner ces sages
 conseils qu'au régent de les exécuter; et tout était
 perdu, sans une heureuse révolution qui changea la
 face des affaires. Les Grecs, en se révoltant, s'étaient
 flattés de trouver dans Joannice, non seulement un
 secours pour exterminer leurs vainqueurs, mais encore
 un gouvernement doux et favorable qui les remettrait
 dans un état florissant. Mais, voyant qu'il détruisait
 leurs villes, qu'il faisait de la Thrace un affreux dé-
 sert, et que, dans toutes les places dont il se rendait
 maître, il massacrait les habitants, sans distinction de
 Grecs et de Latins, ou les faisait traîner en Valachie,
 pour défricher des forêts et peupler ses propres états,

L.
 Les Grecs
 rentrent
 dans
 l'obéissance.
 Ville-Hard.
 c. 221.
 Nicet. c. 8.

ils comprirent que leur libérateur était un tyran plus dur et plus insupportable que leurs conquérants. Ils apprenaient qu'il se préparait à venir prendre possession d'Andrinople et de Didymotique, et ne doutaient pas qu'il ne traitât ces deux villes, les plus importantes de la Thrace, comme il avait traité les autres; ce qui achèverait d'anéantir les Grecs, devenus de misérables esclaves des Bulgares. Ces réflexions les détachèrent de Joannice; ils se tournèrent vers leurs premiers maîtres, et dépêchèrent secrètement à Branas, qui était à Constantinople, pour le prier d'interposer son *crédit en* faveur de ses compatriotes, et d'obtenir leur pardon du régent et des Vénitiens. Ils demandaient seulement qu'on laissât à Branas le domaine d'Andrinople et de Didymotique; à cette condition, ils promettaient de vivre en parfaite intelligence avec les Latins, et de demeurer fidèlement attachés à l'empereur. Cette proposition rencontra dans le conseil quelques *difficultés*. Mais, comme on s'assurait de la constante *fidélité* de Branas, on consentit à lui céder les deux villes avec leurs dépendances, à la charge d'en faire hommage à l'empereur, et de les tenir en fief de l'Empire. Ce traité rétablit la paix entre les Français et les Grecs.

Lr.
Joannice
assiége Di-
dymotique.
Ville-Hard.
c. 222, 223,
224.
Nicet. c. 8.
Acropolit.
c. 13.

Joannice, qui n'en avait nulle connaissance, après avoir ruiné tout le pays jusqu'à Constantinople, revenait sur ses pas pour achever la destruction de la Thrace, par celle d'Andrinople et de Didymotique. Si les Grecs avaient perdu leur ancien courage, ils avaient conservé la ruse et la dissimulation, qualités froides qui sont la ressource des âmes faibles. Instruits du complot de leur nation, ceux qui faisaient partie de l'armée de Joannice, voyant qu'il prenait la route

de Didymotique, s'évadaient secrètement par bandes, en sorte qu'à son arrivée il ne lui en restait qu'un très-petit nombre. Il fit aussitôt sommer les habitants de le recevoir. Ils lui répondirent, en termes respectueux, *que lorsqu'ils s'étaient mis entre ses mains, il leur avait promis avec serment de les conserver, et de les défendre contre les Français; que c'était à cette condition qu'ils l'avaient accepté pour maître; mais qu'apparemment la parole qu'il leur avait donnée ne s'accordait pas avec ses desseins; qu'au lieu de les protéger comme ses sujets, il les détruisait comme des ennemis; qu'il rasait leurs villes, et anéantissait leur nation; qu'il venait sans doute dans l'intention de les traiter comme leurs compatriotes, et qu'il ne devait pas trouver mauvais qu'ils ne voulussent pas consentir à leur ruine.* Ce refus alluma la colère du roi bulgare. Il se prépara aussitôt à les assiéger. On mit les machines en batterie; on en fabriqua de nouvelles; on ruina tout le pays d'alentour. Les Grecs, du haut de leurs tours et de leurs murailles, lui criaient miséricorde, le saluaient du nom d'empereur, lui protestaient qu'ils ne refusaient pas de lui obéir, pourvu qu'il ne les obligeât pas de le recevoir dans leur ville. Ils prenaient en même temps tous les moyens de se défendre; et, dès qu'on commençait les attaques, ils repoussaient vivement tous les efforts. C'était sans doute un singulier spectacle de voir les Grecs soumis et suppliants, dès qu'on cessait de les combattre; ennemis tout-à-coup, et en posture menaçante, dès qu'on faisait mine de les assaillir, et, dans cette alternative de mouvement et de repos, varier leur action et leur contenance. Ils envoyèrent à Con-

stantinople demander du secours. On tint conseil ; *et*, malgré les avis de plusieurs seigneurs, qui ne croyaient pas qu'on dût dégarnir Constantinople pour le service de ces perfides, il fut décidé qu'on se mettrait en campagne, et qu'on irait jusqu'à Sélymbrie. Le légat fit trouver des soldats, en distribuant des indulgences à ceux qui marcheraient, et absolution plénière à ceux qui mourraient dans une si louable entreprise. *Henri*, arrivé à Sélymbrie, y demeura campé pendant huit jours. La faiblesse de son armée l'empêchait de hasarder une bataille, et la ville assiégée était assez forte pour tenir long-temps, surtout contre des Bulgares peu entendus dans l'art des sièges. D'un autre côté, les habitants d'Andrinople, qui craignaient pour eux-mêmes, ne cessaient d'envoyer des courriers, pour presser le secours. On fut d'avis de marcher à Bizye, qui rapprochait des deux villes l'armée française, et l'on y campa le 23 juin. Le même jour on reçut nouvelle que Didymotique était perdue, si on ne la secourait promptement ; que Joannice avait détourné le cours de l'Hèbre, qui servait de fossé à la ville, et qui fournissait l'eau aux habitants ; que la brèche était ouverte en quatre endroits, et que les ennemis avaient déjà donné deux assauts.

LII.
Henri
marche
contre lui.
Ville-Hard.
c. 225, 226.
Nicet. c. 8.

On était trop avancé pour pouvoir se dispenser sans honte d'aller aux ennemis. On fit la revue des troupes. Il ne s'y trouva que quatre cents chevaliers, ce qui ne faisait pas trois mille combattants : mais douze seigneurs du premier rang avaient sans doute une suite plus nombreuse. Les courriers d'Andrinople rapportaient que Joannice était suivi de quarante mille chevaux ; ils ignoraient le nombre des gens de pied. Une

si grande disproportion n'abattit pas le courage des Français. Le lendemain, jour de la Saint-Jean-Baptiste, ils se préparèrent à la bataille par des actes de religion, dont la ferveur s'embrace à l'approche du péril. Le jour suivant, ils se mirent en marche. Geoffroi de Ville-Hardouin, accompagné de Macaire de Sainte-Menehould, commandait l'avant-garde; c'était le poste du maréchal de Romanie. Gauthier d'Escornai et Thierri de Los eurent la conduite de l'arrière-garde. Le corps de bataille fut divisé en sept escadrons, dont les commandants étaient les plus vaillants guerriers de l'Empire. Le régent marchait à la tête du septième. On avançait en bon ordre, mais avec un double danger : on avait à craindre, et les ennemis, très-supérieurs en nombre, et peut-être plus encore les Grecs, nouveaux amis, peu auparavant rebelles, et toujours portés à la trahison. Mais trois jours après, comme on approchait de la ville, on fut étonné d'apprendre que Joannice avait levé le siège, et qu'il s'était promptement éloigné, après avoir mis le feu à ses machines. Une retraite si inespérée semblait tenir du miracle. Branas prit possession de Didymotique. Ce fut alors que mourut le patriarche Jean Camatère, qui s'était tenu enfermé en cette ville depuis la prise de Constantinople. Henri continua sa marche, et le quatrième jour il campa devant Andrinople, au milieu d'une belle prairie qui s'étendait sur les bords de l'Hèbre.

A la vue de l'armée française, les habitants sortirent en procession; et, précédés de leurs croix, ils vinrent avec des acclamations d'allégresse recevoir leurs libérateurs. Dès le lendemain, on se remit en marche pour aller chercher Joannice, campé à quelques lieues. Sa

LIII.
Renier de
Trit délivré.
Ville-Hard.
c. 227 et suiv.
Nicet. c. 10.

fuite redoublait la hardiesse des Français ; on brûlait d'envie de lui livrer bataille. Il l'évita , et reprit en diligence le chemin de son pays. Il est vraisemblable que la cause de cette retraite d'un prince d'ailleurs hardi et vaillant, était que les Comans l'avaient quitté, selon leur coutume, pendant les chaleurs de l'été. On le suivit pendant cinq jours, sans pouvoir l'atteindre, et l'on s'arrêta dans une agréable campagne, où l'armée se reposa trois jours. Pendant ce séjour, une querelle sépara du régent, Baudouin de Beauvoir et trois autres seigneurs ; ils se retirèrent avec environ cinquante chevaliers, persuadés qu'ils allaient être suivis du reste de l'armée, qui n'oserait s'exposer en si petit nombre. Leur présomption fut trompée. Henri marcha en avant vers la frontière ; il campa près du château de Moniac, sur la rivière d'Arte, à la distance de trois journées des ruines de Philippopolis, et résolut de tirer enfin de péril le brave Renier de Trit. Ce guerrier, enfermé dans la forteresse de Sténimac, y était si étroitement resserré, que, depuis treize mois, il n'avait pu recevoir de nouvelles ni donner des siennes. Henri, retenant la plus grande partie de ses troupes, y envoya le reste, sous la conduite de Conon de Béthune et de Geoffroi de Ville-Hardouin, suivis des plus vaillants chevaliers et d'un détachement de Vénitiens. Ils traversèrent avec beaucoup de risque un pays semé de partis ennemis, et arrivèrent enfin à Sténimac. Renier, les apercevant du haut de ses tours, douta d'abord si ce n'était pas un corps de troupes grecques qui venaient renforcer les Bulgares ; mais à la retraite de ceux-ci, qui s'enfuirent aussitôt, il reconnut ses compatriotes, et courut au-devant d'eux. Ce fut une en-

treuve attendrissante. Des corps harassés de fatigues, couverts de blessures, atténués par une longue disette, se jetaient avec transport entre les bras de leurs anciens amis, qui étaient venus à leur secours, sans savoir encore s'ils étaient morts ou vivants. Ils partirent ensemble le lendemain, et arrivèrent au camp le troisième jour. Renier y fut reçu avec toutes les marques de la joie la plus vive, comme un homme sorti du tombeau, après plus d'une année, et ses libérateurs furent comblés d'éloges.

Aux applaudissements et aux cris de joie succédèrent bientôt les gémissements et la douleur la plus amère. On reçut alors des nouvelles certaines de la mort de Baudouin. Malgré les plus diligentes recherches, son frère Henri n'en avait pu rien apprendre; mais comme il savait qu'il avait été pris dans la bataille d'Andrinople, il avait employé les plus vives sollicitations pour le tirer des mains de Joannice. Les offres d'une riche rançon, les prières, les menaces avaient été inutiles. Le roi bulgare le retenait prisonnier dans Tèrnove, lieu de sa résidence ordinaire; et, quoiqu'il le traitât d'abord assez humainement, il le tenait caché avec soin, sans le laisser voir à personne, qu'au concierge de sa prison: mais le soulèvement d'Alexis Asprète le mit en si grande colère, qu'il étendit sa vengeance jusque sur ce prince, qui n'y avait cependant aucune part. Baudouin fut enfermé dans un cachot, mourant presque de faim, et n'ayant d'autre consolation que les visites de la reine, plus importunes à ce prince affligé qu'une entière solitude. Cette princesse, Tartare de nation, mais adroite et artificieuse, avait obtenu de son mari, dont elle était trop aimée,

LIV.
Mort de
Baudouin.
Ville-Hard.
c. 230.
Nicet. c. 10.
Acrop. c. 13.
Alber.
Chron.
Annal. Ber-
tin.
Chron.
Nangis.
Ægidius de
Roya.
Buzelin,
Annal. Gal-
lo-Flandr. l.
6.
Rhamnus. l.
5.
Raynald.
Hist. eccles.
Doutrem.
l. 4, 10, 15.
Ducange,
Hist. l. 1, c.
41.

la permission d'aller, sous prétexte de charité, porter quelque consolation au malheureux prince. Baudouin était beau, et la reine portée à l'amour : elle devint passionnée pour son prisonnier ; et, s'entretenant avec lui : *Vous pouvez, lui dit-elle, sans rançon délivrer deux captifs. Et qui sont-ils ?* dit Baudouin. *Vous,* répondit-elle, *et moi, que vous tirerez de la servitude où je gémis sous la tyrannie d'un mari barbare. Si vous me prenez pour épouse, nous serons libres tous deux. Laissons à Joannice ce misérable empire de Constantinople, qui ne peut plus subsister, et retournez avec moi dans vos états. Je vous en procurerai les moyens.* Baudouin frémit à cette déclaration tartare, et veut lui faire entendre qu'un pareil mariage serait un adultère criminel. Elle sort furieuse, le menaçant de la mort ; elle revient le lendemain, et redouble ses menaces. Baudouin ne lui rend que des remontrances. Désespérée, elle va trouver Joannice ; elle accuse Baudouin du crime dont elle était coupable. Joannice, naturellement cruel, devenu encore plus féroce par la jalousie, invite ses courtisans à un festin ; il y fait amener Baudouin, et le livre à leurs insultes, lui reprochant son infame audace. En vain Baudouin proteste de son innocence ; le roi lui fait trancher en sa présence les mains, les bras, les jambes, les cuisses, à divers intervalles, et envoie jeter le tronc avec les membres dans une grande fosse près de Ternove, où l'on jetait les chiens et les chevaux morts. Baudouin n'y mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie. Le roi lui fit enlever le crâne, qu'on enchâssa dans de l'or ; c'était, selon l'ancien usage des Scythes, la coupe où il buvait dans

les repas de fête. Une femme pieuse de Bourgogne, qui revenait du pèlerinage des saints lieux, et qui passait alors par Ternove, recueillit les restes de son cadavre, et lui donna secrètement la sépulture. Il avait vécu trente-cinq ans. Plus long-temps captif qu'empereur, il n'avait régné que onze mois, depuis son couronnement jusqu'à la bataille d'Andrinople. Il ne laissait point d'enfant mâle, mais deux filles, qui furent successivement comtesses de Flandre ¹.

Ce prince était de grande taille et d'un air majestueux. Sobre, il conserva dans les plus grands travaux une santé vigoureuse. Affable, libéral, juste, simple, vrai, sans défiance, aimant mieux être trompé que d'user lui-même de tromperie; chaste jusqu'à se rendre victime de la chasteté; modeste, et souffrant sans peine la contradiction; qualité qui se démentit une fois dans sa querelle avec le marquis de Montferrat. Il traitait le peuple avec humanité, les grands avec honneur; ne faisant point de distinction entre les Latins et les Grecs, depuis que ceux-ci étaient devenus ses sujets, mais exposé sans cesse aux plaintes des uns et des autres, animés d'une mutuelle jalousie. Pieux et assidu aux offices de l'église, il fréquentait les sacrements. Supérieur à sa fortune, il n'en fut pas ébloui; invincible dans la disgrâce, il fut aussi grand dans la prison que sur le trône. Après le récit de ses grandes actions, il n'est pas besoin de parler de sa valeur, de son intrépidité dans les dangers, de sa constance dans les fatigues. Il aimait les lettres, et, avant son départ de Flandre, il chargea plusieurs personnes instruites de

LV
Portrait de
Baudouin.

¹ Voyez la note, p. 74, § 32.—B.

rechercher et de rédiger l'histoire du pays. Le moine Albéric prétend qu'il se fit des miracles à son tombeau. Sa mort prématurée fut un malheur irréparable pour l'empire de Constantinople, et un pronostic de sa courte durée, parce que Baudouin n'eut pas le temps de l'affermir sur de solides fondements.

LVI.
Cruautés de
Joannice.

Après avoir exercé sur l'empereur une si horrible cruauté, le roi bulgare, plus altéré de sang qu'il n'était, déchargea sa fureur sur les autres prisonniers; il les fit mourir par divers supplices. Constantin Tornice, intendant des postes de l'Empire, s'était attaché à Baudouin après la prise de Constantinople, et l'avait fidèlement servi. S'étant sauvé de la bataille d'Andrinople, il était venu se rendre auprès de Joannice, dont il espérait un traitement humain, ayant été plusieurs fois envoyé en ambassade à sa cour par les empereurs grecs. Joannice, après une longue prison, le fit percer de coups d'épée, et défendit de lui donner la sépulture.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

LIVRE XCVI.

1. Henri couronné empereur. II. Sages réglemens. III. Guerre de Henri et de Joannice. IV. Lascaris proclamé empereur en Asie. V. Divers tyrans en Asie. VI. Commencement de l'Empire de Trébisonde. VII. Guerre de David contre Lascaris. VIII. Guerre des Français contre Lascaris. IX. Mariage de Henri. X. Ligue de Lascaris et de Joannice contre l'Empire. XI. Lascaris attaque les places d'Asie. XII. Henri va au secours. XIII. Levée du siège d'Andrinople. XIV. Diverses entreprises de Lascaris. XV. Trêve entre Henri et Lascaris. XVI. Henri en Thrace. XVII. Entrevue de l'empereur et du marquis de Montferrat. XVIII. Mort du marquis. XIX. Mort de Joannice. XX. Secours envoyés d'Occident. XXI. Différend au sujet d'une image. XXII. Les Vénitiens se mettent en possession des îles de leur partage. XXIII. Diverses familles vénitiennes s'emparent des îles de l'Archipel. XXIV. Phrorilas succède à Joannice. XXV. État du royaume de Thessalonique. XXVI. Révolte de Blandras. XXVII. Manœuvres de Blandras. XXVIII. Opiniâtreté des Lombards révoltés. XXIX. Blandras chassé. XXX. Traité de Michel, despote d'Épire ; avec l'empereur. XXXI. Second mariage de Henri. XXXII. Geoffroi de Ville-Hardouin prend Corinthe. XXXIII. Le despote d'Épire recommence la guerre. XXXIV. Suite des aventures d'Alexis. XXXV. Il se retire chez le sultan d'Icône. XXXVI. Guerre de Lascaris contre Gaiath-Eddin. XXXVII. Affaires de l'Église d'Orient. XXXVIII. Contestation sur l'élection du successeur de Morosini. XXXIX. Théodore chassé d'Argos. XL. Violences exercées contre les Grecs par le légat Pélage. XLI. Guerre de

Henri et de Lascaris. XLII. Paix avec Lascaris. XLIII. Concile de Latran. XLIV. Mort de Michel, despote d'Épire. XLV. Mort de Henri.

HENRI. THÉODORE LASCARIS.

AN 1206.

I.
Henri
couronné
empereur.

Nicet. c. 10.

Ville-Hard.

c. 231.

Rhamnus. l.

5.

Doutrem. l.

4, c. 11.

Ducange,

Hist. l. 2, c.

1.

DEPUIS la funeste bataille d'Andrinople, **Henri** défendait, avec un courage infatigable, l'Empire ébranlé par les attaques des Bulgares et par la révolte des Grecs. La mort de son frère le plaça sur le trône. A cette triste nouvelle, les barons s'assemblèrent. Baudouin, en quittant ses états, y avait laissé deux filles; mais elles étaient en bas âge, et le besoin qu'avait l'Empire d'un chef plein de vigueur, ne permettait pas de les appeler à une succession aussi difficile à soutenir qu'elle était glorieuse et brillante. Jeanne demeura héritière du comté de Flandre, et Marguerite de celui de Hainaut. Henri, qui avait partagé les travaux de son frère, et qui, depuis sa mort, se montrait digne de régner, fut proclamé empereur d'un consentement unanime. Il se mit en marche pour Constantinople, où il devait recevoir la couronne avec la pompe accoutumée. Il laissa Branas à Didymotique, avec les Grecs du pays, et quarante chevaliers, pour la sûreté de cette contrée. Le dimanche vingtième d'août, Henri fut couronné dans l'église de Sainte-Sophie, par le patriarche Morosini.

II.
Sages
réglements.

La joie publique éclatait en fêtes; mais le nouvel empereur, d'un caractère actif et sérieux, s'occupait

des affaires du gouvernement. Il commença par renouveler, entre les mains de Marin Zéno, les premières conventions faites avec les Vénitiens, et bientôt après il les confirma aux quatre députés qu'envoya la république, pour assurer le maintien de ses intérêts. Les agitations continuelles, et la courte durée du règne de son frère, ne lui avaient pas laissé le temps d'établir la sûreté de l'état sur des réglemens utiles au prince et aux sujets. Ce fut le premier soin de Henri. Il ordonna que les vassaux de l'Empire, tant Français que Vénitiens, seraient obligés de marcher avec leurs troupes, et de les entretenir à leurs dépens, à la suite de l'empereur, lorsqu'il serait en guerre, depuis le premier juin jusqu'à la Saint-Michel; mais seulement la moitié de ce temps-là, s'ils avaient pour voisin un prince ennemi, et qu'ils en seraient tout-à-fait dispensés s'ils étaient attaqués eux-mêmes; que, dans le cas où l'ennemi serait entré sur les terres de l'Empire, ils serviraient sans terme, tant qu'il plairait au conseil, et toujours à leurs dépens, mais que l'empereur demeurerait chargé des dépenses générales; que les Français ou Vénitiens, qui manqueraient à ces devoirs, seraient justiciables devant des juges choisis dans leur nation. Il voulut lui-même, pour le bien de ses peuples, restreindre son pouvoir et celui de ses successeurs, en déclarant que l'empereur serait obligé de se conformer aux avis du conseil, pour les choses qui concerneraient l'accroissement ou la défense de l'Empire; qu'il ne ferait rien de contraire aux lois, ou qu'il serait lui-même soumis à la censure des tribunaux; que, pour soutenir le rang de sa dignité, il jouirait en propre du quart de la Thrace, comme ses vassaux avaient la jouissance

Dandali
Chron.
Rhamnusina,
l. 5.
Sabell. l. 8.
Doutrem.
l. 4, c. 11.

de leurs fiefs pour soutenir les dépenses de la guerre ; que jamais on ne changerait rien à ces articles, soit pour y ajouter, soit pour en retrancher, que du consentement de l'empereur, du préteur vénitien, des barons et du roi de Thessalonique. Ce règlement fut signé de tous ceux qu'il concernait.

III.
Guerre de
Henri et de
Joannice.
Ville-Hard.
c. 231 et
suiv.

Ces opérations politiques furent interrompues par le bruit des armes. Joannice marchait à Didymotique. Branas, qui en avait pris possession après la retraite du prince, n'avait pas eu le temps d'en réparer les brèches, ni de la pourvoir de munitions : elle fut emportée du premier assaut, et rasée. Tout le pays fut ravagé et réduit en solitude. Andrinople tremblait ; elle envoya informer l'empereur de ce fâcheux événement, et du danger qui la menaçait elle-même. Il partit sur-le-champ, et le bruit de son approche arrêta le roi bulgare, qui reprit le chemin de ses états. Arrivé devant Andrinople, Henri apprit que l'ennemi, chargé de butin, n'était éloigné que d'une journée, et qu'il emmenait grand nombre de prisonniers. Il résolut d'aller les arracher de ses mains, et le poursuivit pendant quatre jours jusqu'à Berrhée de Thrace, au pied du mont Hémus. Joannice était maître de cette ville. A la vue de l'armée impériale, les habitants s'enfuirent dans les montagnes, et l'empereur, la trouvant garnie de toutes sortes de provisions, y passa deux jours, tandis que ses partis portaient le ravage dans toutes les campagnes d'alentour. A une journée de Berrhée, il campa devant une place nommée Blisne, où il trouva encore des vivres en abondance, sans nuls habitants. On lui rapporta que le Bulgare, qui emmenait les prisonniers, s'était arrêté dans un vallon, à trois lieues

de là. L'empereur détacha, la nuit suivante, deux escadrons de cavalerie, sous la conduite d'Eustache, son frère, et de Macaire de Sainte-Menehould; il les fit suivre des Grecs d'Andrinople et de Didymotique, avec ordre d'aller enlever les prisonniers. On arriva au point du jour, et il fallut combattre. L'escorte bulgare, qui était nombreuse, défendit sa proie avec vigueur, et ce ne fut pas sans perte que les Français délivrèrent ces malheureux. On les ramena au camp, hommes, femmes, enfants, au nombre de vingt mille, avec trois mille chariots remplis de butin, ce qui tenait de file deux grandes lieues de chemin. On les reçut avec beaucoup de joie. On revint ensuite à Andrinople, où l'empereur donna aux prisonniers délivrés la liberté de s'en aller où ils voudraient, après leur avoir fait rendre à chacun les biens qui leur avaient été enlevés. Ce qui ne trouva point de maître fut distribué aux soldats. D'Andrinople, où il s'arrêta cinq jours, il passa à Didymotique, qu'il avait dessein de relever de ses ruines; mais il la trouva tellement détruite, qu'il eût fallu beaucoup de temps et de travaux. La saison n'étant pas encore assez avancée pour terminer la campagne, il rebroussa chemin, entra sur les terres de Joannice, prit d'emblée et ruina de fond en comble la ville de Thermes, forte et avantageusement située, célèbre par ses bains d'eaux chaudes, les plus beaux qui fussent au monde; et, après avoir encore détruit plusieurs places, pillé et ravagé toute la contrée, il revint vers la Toussaint à Andrinople, qu'il laissa en la garde des Grecs, avec un de ses capitaines nommé Pierre de Radingean, et vingt chevaliers.

Tandis que les Bulgares occupaient les armes fran-

iv.
Lascaris
couronné
empereur
en Asie.
Nicet. c. 7.
Acrop. c. 6.
Gregoras,
l. 1, c. 2.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
1.
Innocent. l.
11, ep. 47.
Fleury, hist.
ecclés. l. 76,
art. 26.

çaises, Théodore Lascaris, qui avait paru jusqu'alors se contenter du titre de despote, apprenant que son beau-père Alexis avait été pris par le marquis de Montferrat, pensa que c'en était fait de ce prince, et qu'il était temps de prendre lui-même le nom d'empereur. Depuis la retraite des troupes françaises, il était rentré en possession des places maritimes. Il se voyait maître de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel jusqu'à Éphèse, et d'une partie de la Phrygie. Il résolut de se faire couronner avec cet appareil imposant qui imprime le respect aux peuples. Il convoqua donc à Nicée une assemblée de tous les évêques qui composaient l'église grecque en Asie : mais le personnage le plus nécessaire manquait à la cérémonie. Le patriarche Camatère vivait encore aux environs de Didymotique; c'était à lui qu'appartenait l'honneur d'imposer la couronne sur la tête du prince. Lascaris le manda; il refusa de venir, et, pour se délivrer de toutes les sollicitations, il envoya par écrit la démission de sa dignité. On élut pour patriarche à sa place Michel Autorien, qui présida au couronnement. Persuadé de l'autorité du pontife romain sur les nations latines, Lascaris écrivit au pape, pour se plaindre des cruautés, des sacrilèges, des parjures dont il accusait les conquérants: il le suppliait d'engager les Latins à faire avec lui une paix perpétuelle, et à ne rien entreprendre au-delà du Bosphore, que Dieu semblait avoir fixé pour bornes entre les deux empires. Le pape, sans approuver les injustices et les violences dont les Latins avaient pu se rendre coupables, les excusait sur la nécessité de secourir un prince opprimé, et de se défendre eux-mêmes contre la perfidie et les desseins pernicieux des

Grecs ; sur leur pieuse intention de délivrer la Terre-Sainte, et de rappeler à l'obéissance de l'église romaine les Grecs révoltés contre cette mère universelle des chrétiens. Il lui conseillait de rentrer dans le sein de cette église, et de se soumettre à l'empereur Henri ; à ces conditions, il lui promettait ses bons offices, et de la part de Henri un traitement honorable. Ces deux lettres ne produisirent réciproquement aucun effet.

L'empereur grec ne manquait d'aucune des qualités nécessaires pour soutenir ce nom avec honneur. Égal à l'empereur français en valeur, en activité, en habileté politique et militaire, il ne lui était inférieur que par la différence des deux nations que ces princes gouvernaient. A la faveur de la révolution générale, plusieurs tyrans s'étaient établis en Asie sur les débris de l'Empire. Pour avoir le temps de les détruire, Lascaris fit trêve avec les Français, qui, de leur côté, crurent avoir besoin de toutes leurs forces contre Joannice. Un certain Théodore, auquel on donna le nom de Morothéodore, c'est-à-dire Théodore l'insensé, s'était emparé de Philadelphie, il en fut bientôt chassé. Manuel Maurozome, appuyé de Gaïath-Eddin, sultan d'Icône, auquel il avait donné sa fille en mariage, s'était établi dans un canton de la Phrygie. Lascaris, ne se sentant pas encore assez de forces pour braver le sultan, laissa Manuel en possession de Chones, de Laodicée, et de plusieurs places sur le Méandre. Aldobrandin, né en Italie, mais élevé en Grèce, s'était rendu maître d'Attalie ; et, pour se défendre contre Gaïath-Eddin, dont les états confinaient avec cette ville, il implora l'assistance des habitants de Cypre. Ceux-ci ne lui envoyèrent que deux cents hommes ; mais ce petit renfort lui

v.
Divers
tyrans en
Asie.

Nicet. c. 10.
Acrop. c. 7.
Rhamnus. l.

4-
Lenuclavius,
Pandect. p.
416, 430.
Doutreman.
l. 4, c. 4. 6.

fut d'un grand secours. Le sultan étant venu l'assiéger, les Cypriots firent une si vigoureuse sortie, le seizième jour du siège, qu'il fut obligé de se retirer avec honte, après avoir perdu grand nombre de ses soldats. Sabbas, gouverneur du Pont sous les empereurs grecs, s'érigea en souverain dans la ville de Sampson, qui était de son gouvernement : mais une si faible puissance fut bientôt engloutie par un nouvel empire qui prit naissance dans ces contrées.

vr.
Commence-
ment de
l'empire de
Trébisonde.
Xenophara-
nab. l. 4.
Nicet. c. 7,
10.
Aetop. c. 7.
Hayton.
Hist. orient.
c. 13.
Doutreman.
l. 4, c. 12.
Ducange,
Fam. Byz. p.
191, 192.

Trébisonde, nommée autrefois Trapezonte, était une ville grecque, bâtie par une colonie de Sinope, sur les bords du Pont-Euxin, vers la Colchide. L'avantage de sa situation et la force de ses remparts l'avaient défendue contre les efforts des Turks, lorsqu'ils avaient envahi cette contrée. Elle s'était maintenue sous le pouvoir des empereurs de Constantinople, qui, tous les ans, y envoyaient un gouverneur avec le titre de duc¹. Manuel Comnène, ce prince vertueux, qui, sans avoir participé aux crimes de son père Andronic, fut enveloppé dans ses malheurs, laissa deux fils, Alexis et David. Ils se retirèrent dans le Pont, où leur aïeul avait long-temps vécu; et, à l'aide des partisans de leur famille, ils se firent un état indépendant. L'aîné, Alexis²,

¹ On a vu dans les notes du tome XV, p. 255-256, le résultat des recherches de M. Fallmèray sur l'origine de Trébisonde, et les noms et la succession des premiers ducs indépendants, ou qui essayèrent de le devenir. C'est dans l'ouvrage du savant allemand qu'il faut chercher ce qu'il y a de plus complet sur la matière.—B.

² L'ouvrage arménien intitulé *Patmoutioun Pontosi, Histoire du*

Pont, Venise, 1819, in-4°, p. 22, donne une liste des Comnènes qui régnèrent à Trébisonde : 1067, Isaac Comnène et Emmanuel; 1119, Isaac, Jean et Alexis; 1144, Jean, et Isaac empereur; 1182, Emmanuel Porphyrogénète; 1183, Alexis; 1186, Andronic et Nicéphore; 1195, Isaac l'Ange; 1204, Alexis et Emmanuel; 1205, Minas et Alexis. Plusieurs des princes qui y figurent sont certainement des empereurs de Con-

qui fut surnommé *le Grand*, s'empara de toute la côte du Pont-Euxin, depuis Sinope jusqu'au-delà de Trébisonde, dont il fit sa capitale : David se fit un domaine d'Héraclée et de la Paphlagonie, dont la possession revint ensuite à Alexis, David étant mort avant lui sans postérité. Telle fut l'origine de l'empire de Trébisonde, que le son bruyant de son nom a rendu plus fameux dans les récits romanesques de la chevalerie que les exploits de ses princes dans l'histoire. Cet empire, quoique plus faible, a survécu de quelques années à celui de Constantinople, n'ayant été détruit par Mahomet II qu'en 1461. Les deux fondateurs se contentèrent du titre de ducs : Jean Comnène, arrière-petit-fils d'Alexis, fut le premier qui prit le nom d'empereur¹.

Constantinople; mais j'ignore quel historien a pu fournir les autres noms au P. Minas Bejeckian, auteur de cet ouvrage, Trébisonde. Quant à la chronique de Trébisonde, par Michel Pamarète, publiée pour la première fois par M. Tafel à la suite des *Opuscules d'Eustathe*, sur un manuscrit de Venise, elle commence ainsi : Des Grands-Comnènes, empereurs de Trébisonde, comment, quand et combien chacun d'eux a régné. I. Kyr Alexis Grand-Comnène, parti de la bienheureuse Constantinople, arriva d'Ibérie avec des troupes, par la diligence et les efforts de sa tante paternelle Thamar, et s'empara de Trébisonde, au mois d'avril, dans la 17^e indiction, l'an 6712 (1204), âgé de vingt-deux ans. Il mourut après dix-huit ans de règne, le dimanche 1^{er} février 6730 (1222). M. Fallméray cite ce passage, *op. cit.* p. 50, comme s'il fal-

lait traduire qu'Alexis sortit de Constantinople grâce aux soins de sa tante, et qu'il vint d'Ibérie avec des troupes.... etc. Nous lui soumettons cette observation. La princesse Thamar, dont il est ici parlé, était une sœur de Manuel, père d'Alexis.—B.

¹ Il n'y a pas lieu de douter qu'Alexis I^{er}, fils de Manuel, n'ait porté le titre de *basileus* que nous traduisons toujours par *empereur*, quand il s'agit des souverains de Constantinople et de Trébisonde. M. Fallméray a rassemblé, sur ce sujet, les preuves les plus convaincantes, dans le 3^e chapitre du 1^{er} livre de son ouvrage, p. 63-84. Quant à l'inscription grecque rapportée par le savant allemand, d'après Tournefort, rien ne prouve qu'elle soit plutôt relative à Alexis I^{er} qu'à tout autre prince du même nom. Malheureusement le *Stemma*

VII.
Guerre de
David
contre
Lascaris.

La confusion où se trouvait l'Anatolie, après la conquête des Latins, réveilla l'ambition de David. Son frère Alexis était resserré par les Turks; il était plus facile à David de s'étendre aux dépens de Lascaris, dont la puissance était encore flottante. Il leva des troupes en Paphlagonie, et prit à sa solde un grand corps d'Ibériens¹, qu'il fit venir des bords du Phase.

Comnenorum de Ducange, dans l'ouvrage relatif aux familles byzantines, ne donne aucun Alexis, fils d'Irène, marié à une princesse Théodora. — B.

¹ Ce n'étaient point des Ibériens, à proprement parler, mais des habitants de la Colchide, pays qui comprenait alors la Mingrèlie, le Gouria, l'Akhaltzikhé, jusqu'au Dehaneth ou Lazique. En effet, les différents rois qui s'étaient succédé en Géorgie depuis la mort de David III en 1130, dont on a parlé t. XV, p. 256, note 1, avaient fait la guerre à la Colchide plus ou moins heureusement, jusqu'à Thamar, fille de George III. Celle-ci étant montée sur le trône en 1174, soumit à son autorité tout l'intervalle des mers Noire et Caspienne, jusqu'au Caucase, et la ville même de Trébisonde, s'il faut en croire les autorités géorgiennes citées par M. Fallmérayer, *op. cit.*, p. 24. Si le fait est vrai, cette conquête dut être passagère, puisque peu après, le prince russe son mari, qu'elle avait répudié, lui livra bataille à la tête des troupes lazes, sous les murs de Kouthathis. Il fut battu, il est vrai; mais l'historien ne dit rien de plus des rapports de Thamar avec les Lazes et la Colchide. Mais Geor-

ges IV, fils de Thamar, causa de graves inquiétudes à Alexis I^{er}. (Fallm. p. 59.)

Quant au second mari de Thamar, M. Fallmérayer le nomme un prince bagratide de l'Osseth; et le capitaine Rottiers, David Soslan Bagratide (Itin. de Tiflis à Constantinople, n° 63 de sa liste). Or le titre de *Bagratide* ne convient nullement à David Soslan, puisque la famille de Bagrat n'avait pas de rejetons dans l'Osseth; et d'ailleurs le nom de Soslan, mentionné d'une manière très-claire dans une inscription expliquée au *Journal asiatique*, octobre 1830, p. 312 et suiv., ne laisse aucun doute sur l'identité de ce prince avec le mari de Thamar. C'était l'avis de M. de Saint-Martin, *ibid*, 314, note 1.

L'époque de la mort de Thamar doit être fixée à l'an 1201, d'après les meilleures autorités géorgiennes que j'ai entre les mains (manuscrit historique envoyé à la Société asiatique, en 1833, par le prince Thémouraz), et d'après un manuscrit arménien envoyé par M. Schultz en 1830. Voyez les diverses opinions à ce sujet discutées par M. Saint-Martin, *Mém. arm.*, II, p. 248 et suiv. Ce savant distingué soupçonnait avec justice que, vers la fin de

Le premier essai qu'il fit de ses forces ne fut pas heureux. Ayant mis à la tête d'un corps de troupes un jeune capitaine, nommé Synadène, il lui donna ordre de marcher à Nicomédie. Lascaris partit aussitôt de Nicée pour aller à sa rencontre, le trompa par une fausse marche, tomba sur lui sans être attendu, le fit prisonnier, et dissipa ses troupes. Cet échec rabattit la fierté de David ; il eut recours aux Français. Lascaris, de son côté, se mit en mouvement pour l'aller chercher ; il entra dans Prusiade à la faveur d'une intelligence, et s'approcha d'Héraclée. C'en était fait de David, si les Français ne fussent promptement accourus à son secours. Lascaris, averti qu'ils étaient déjà à Nicomédie, rebroussa chemin pour venir les combattre. Mais ceux-ci, contents de l'avoir éloigné d'Héraclée, décampèrent de nuit, et repassèrent le Bosphore. David, pour reconnaître le service qu'ils lui avaient rendu, leur envoya quantité de vivres, et leur offrit de s'unir avec eux par une alliance perpétuelle ; en sorte que ses états, et ceux de son frère, ne feraient qu'un corps avec l'empire des Latins. La proposition fut acceptée. David, apprenant que Lascaris, au lieu de revenir à Héraclée, s'en éloignait davantage, et qu'il avait quitté Nicée pour se retirer à Pruse, en devint plus hardi. Ayant reçu des renforts de Constantinople, il rentre dans Prusiade,

sa vie, Thamar avait associé son fils au trône (*ibid.*, p. 255, note 3r). En effet, nous avons deux monnaies où se trouvent unis ensemble les noms de Thamar et de David (Soslan), son époux, que Tychsen et Marsden avaient essayé en vain d'expliquer d'une manière raison-

nable, et trois autres monnaies, dont deux géorgiennes, une géorgienne arabe, où le nom de Thamar est joint à celui de Giorgi. Ainsi se trouverait vérifiée la conjecture de M. Saint-Martin. Il serait trop long de donner ici la description complète de ces monnaies.—B.

punit les partisans de Lascaris, prend des otages pour s'assurer de la fidélité des autres, passe le Sangar, et fait de grands ravages sur les terres de l'empereur grec. Un nouvel échec qu'il reçut arrêta ses progrès. Un corps de trois cents Français, qui devançaient son armée, et approchaient de Nicomédie, fut taillé en pièces, dans une embuscade, par Andronic Gnide, un des généraux de Lascaris. La perte de ces braves gens, qui faisaient l'élite de ses troupes, l'obligea de regagner Héraclée.

VIII.
Guerre des
Français
contre
Lascaris.

Nicet. c. 10.
Ville-Hard.
c. 236, 237.

La trêve entre les deux empereurs ne pouvait subsister après les secours donnés au Paphlagonien. Lascaris se saisit de Péges, où les Latins s'étaient maintenus jusqu'alors. Pour recouvrer ce passage important, Henri fit partir Pierre de Bracheux, Payen d'Orléans, Anseau de Cahieu, et Eustache son frère, avec cent quarante chevaliers et une bonne partie de ses troupes. Pierre, ayant débarqué dans le voisinage, se présenta devant la place, demandant à y être reçu comme dans un domaine qui lui avait été assigné par l'empereur : il ne fut pas écouté. Il avait des intelligences dans la ville ; par leur moyen, il y fit couler quelques soldats, qui lui ouvrirent l'entrée la nuit suivante. La résistance des habitants ne fut pas opiniâtre ; le massacre des plus hardis rendit les Français maîtres de la place. Ils répandirent le ravage sur les terres des environs, qui appartenaient à Lascaris, et s'avancèrent jusqu'à une ville que Ville-Hardouin nomme Exquise, et dont il décrit la situation comme celle de Cyzique. C'était, dit-il, une place forte, environnée de la mer, et ne tenant au continent que par une ouverture, gardée autrefois par une forteresse alors ruinée. Pierre de Bra-

cheux y pénétra sans peine, et la ferma de nouveau par deux châteaux qu'il fit construire à l'entrée. Il en fit sa place d'armes et son magasin, où il déposait le butin qu'il retirait de ses ravages. Un autre corps de troupes, sous les ordres de Thierry de Los, reprit Nicomédie, rétablit le château, que Lascarès avait abattu, et fit une nouvelle forteresse de la grande église de Sainte-Sophie, que Constantin avait fait bâtir sur le modèle de celle de Constantinople.

Joannice en Europe, Lascarès en Asie, avaient, pendant cette année, exercé l'activité française. La diversité des succès laissait ces deux ennemis avec toutes leurs forces : mais c'était beaucoup à Henri de les avoir repoussés, même sans les abattre. Tandis qu'il travaillait en Thrace à réparer les ravages des Bulgares, le marquis de Montferrat rétablissait en Macédoine les villes détruites par leurs incursions. La ville de Serres se relevait de ses ruines ; celle de Drame, voisine de Philippes, qui avait éprouvé le même sort, fut rebâtie : et ces deux places ouvraient aux courses des Français l'entrée du pays ennemi. Rien n'était plus important au salut de l'état que la bonne intelligence entre l'empereur et le marquis. Pour en resserrer les nœuds, on avait déjà projeté le mariage d'Agnès, fille du marquis, avec l'empereur ; et, dans ce dessein, son père l'avait fait venir de Lombardie à Thessalonique. Othon de la Roche, sire de Thèbes et d'Athènes, qui s'était attaché au service du marquis, était venu en faire la proposition à Henri, pendant qu'il était devant Didymotique, et elle avait été bien reçue. A la fin de l'année, la princesse se rendit sur une galère au port d'Abyde ; et Henri, en étant averti par une ambassade

AN 1207.

IX.
Mariage de
Henri.Ville-Hard.
c. 235, 238,
239.Rhemnu-
sius, l. 4, 6.
Doutrem.l. 5, c. 1.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
1.

de Boniface, envoya au-devant d'elle le maréchal de Romanie, et Milès de Brabant, qui la saluèrent de la part de l'empereur, et la conduisirent avec grand honneur à Constantinople. Le mariage fut célébré le 4 février, dans l'église de Sainte-Sophie. Agnès y reçut la couronne impériale, et les noces se firent avec magnificence dans le palais de Bucoléon.

x.
Ligue de
Lascaris et
de Joannice
contre
l'Empire.
Ville-Hard.
c. 240 et
suiv.

La plupart des troupes françaises se trouvaient dispersées en Asie. Pierre de Bracheux était à Exquise; Thierry de Los à Nicomédie; à six lieues de cette ville, Macaire fortifiait le château de Charax; Guillaume de Sains réparait celui de Civitot; en sorte que Henri restait avec fort peu de troupes à Constantinople. Lascaris, pour se mettre à couvert par une puissante diversion, fit entendre à Joannice par ses députés, que c'était l'occasion de se délivrer tous deux de ces usurpateurs étrangers; que si l'on agissait de concert, et que l'un les pressât vigoureusement du côté de l'Europe, tandis que l'autre les resserrerait du côté de l'Asie, ce serait le moyen d'écraser entre-deux ce faible empire, dont les forces étaient divisées. Joannice embrassa volontiers ce parti, et rassembla le plus grand nombre qu'il put de Valaques et de Bulgares. Renforcé encore par le secours des Comans, il entra en Thrace au mois de mars, et vint mettre le siège devant Andrinople, tandis que les Comans poussaient leurs courses jusqu'à Constantinople. Il mit en batterie trente-trois grands pierriers, et paraissait résolu de tout hasarder pour réussir enfin dans une si importante entreprise. La ville était défendue par Pierre de Radingean, qui n'avait pour soldats que les habitants grecs, et seulement vingt chevaliers. Il envoya en diligence à l'em-

pereur demander un prompt secours. Henri ne se trouvait pas moins embarrassé que les assiégés mêmes. Il dépêcha sur-le-champ à Exquise, où se trouvait le corps des Français le plus considérable, pour leur porter ordre de se rendre sans délai auprès de lui. A l'arrivée du courrier, Eustache, frère de Henri, et Anseau de Cahieu, s'embarquèrent avec les meilleures troupes, laissant Pierre de Bracheux avec peu de gens dans Exquise.

Leur départ fut pour Lascaris un signal qui l'appelait à Exquise. Il y accourut, l'assiégea, et, après avoir essuyé plusieurs sorties avec perte de part et d'autre, voyant la faiblesse de la garnison, il crut n'avoir besoin que de la moitié de ses forces, et envoya l'autre attaquer Civitot, dont la réparation n'était pas encore achevée. Dans les intervalles de la guerre, ce prince, toujours en action, avait fait construire des vaisseaux, et s'était déjà emparé de plusieurs îles. Il fit embarquer un détachement qui prit terre auprès de Civitot. Il n'y avait dans la place que quarante chevaliers; mais c'étaient des hommes intrépides commandés par Guillaume de Sains, auquel Maïre de Sainte-Menehould vint se joindre pour partager le péril. La place n'était pas encore fermée, en sorte que sans faire brèche on pouvait, au premier abord, venir aux coups de lance et d'épée. Le 31 mars, les Grecs donnèrent l'assaut par mer et par terre. Il dura tout le jour; et quarante chevaliers se défendirent avec tant de courage contre plusieurs milliers d'ennemis, que ceux-ci ne purent les forcer. Aussi, de ces braves gens, il n'en resta que cinq sans blessures, et Gilles de Brabant, neveu de Milès, y

xi.
Lascaris
attaque les
places
d'Aïe.

fut tué. Il faut toujours se souvenir que chaque chevalier avait à sa suite huit ou dix hommes d'armes; ce qui ne diminue guère le mérite d'une si courageuse résistance.

XII.
Henri va au
secours.

Ce jour-là même, un couffier, parti la veille, à la vue des préparatifs de l'assaut, arriva le lendemain matin à Constantinople, portant la nouvelle du danger où se trouvait Civitot. L'empereur n'avait alors avec lui que Conon de Béthune, Ville-Hardouin et Milès de Brabant, avec fort peu de soldats. Il ordonne à Conon de demeurer à la garde de la ville. Pour lui, sans différer d'un moment, il court au rivage, se jette dans un galion; les autres sautent dans les premiers vaisseaux qu'ils rencontrent. L'empereur, en partant, fait crier par toute la ville qu'on ait à le suivre au plus vite; que Civitot est perdu avec les braves gens qui le défendent, s'il n'est promptement secouru. A ce cri, tout se met en mouvement. Tous les gens de marine, Français, Vénitiens, Pisans; les chevaliers avec leurs armes, courent à l'envi aux vaisseaux; ils partent à mesure qu'ils arrivent, sans attendre leurs compagnons. Le reste du jour et la nuit suivante, ils font force de rames; et le matin, au lever du soleil, les premiers arrivés avec l'empereur découvrent Civitot, et l'armée ennemie qui l'assiégeait du côté de la mer et de la terre. Les assiégés avaient passé toute la nuit sous les armes, à se remparer de toutes les défenses qui pouvaient retarder l'ennemi, car ils n'espéraient pas le vaincre; mais ils voulaient mourir avec honneur. L'empereur n'avait encore avec lui que Ville-Hardouin, Milès de Brabant, quelques Pisans et très-peu de chevaliers, en dix-sept bâtimens, tant grands

que petits. Attaquer avec si peu de forces la flotte ennemie, forte de soixante voiles, c'était courir un grand risque. Mais Henri, considérant que s'il attendait le reste de ses vaisseaux, et qu'il laissât à l'ennemi le temps de donner assaut, les assiégés seraient tués ou pris avant que d'être secourus; animé d'ailleurs par l'ardeur de ses gens, qui ne demandaient qu'à combattre, vogue de front et sur une seule ligne droit à la flotte ennemie. Les Grecs, prêts à monter à l'assaut, les ayant reconnus, tournent vers eux; les vaisseaux revigent de bord; les troupes de terre, fantassins et cavaliers, accourent au bord du rivage pour seconder les troupes de mer, en les aidant de leurs traits et des décharges de leurs machines. La hardiesse de l'attaque et la fière contenance des guerriers français, tout éclatants de leurs armes sur le tillac des vaisseaux, étonnèrent tellement les Grecs, que la plus grande partie du jour se passa en évolutions inutiles. Les cris qui partaient des deux flottes, entendus de bien loin en mer, pressaient davantage ceux qui arrivaient à la file, et leur faisaient redoubler leurs efforts; en sorte qu'avant la fin du jour l'empereur se trouvait supérieur, même en nombre de vaisseaux. Il tint toute la nuit ses troupes sous les armes, de crainte de surprise, en résolution de fondre sur l'ennemi au point du jour, et de le forcer à combattre. Mais dès la nuit même, les Grecs tirèrent leurs vaisseaux à terre, y mirent le feu et prirent la fuite. Le jour venu, les Français ne voyant plus d'ennemis, remercièrent Dieu d'une victoire qui ne leur avait coûté que la peine de se montrer. Mais étant descendus à Giriot, ils y trouvèrent de quoi s'affliger, à la vue de

leurs compatriotes couverts de blessures. Henri, ayant visité la place et reconnu qu'elle était trop faible pour pouvoir être conservée, l'abandonna et emmena dans ses vaisseaux toute la garnison.

XIII.
Levée du
siège d'Andrinople.

Cependant le roi bulgare pressait le siège d'Andrinople. Ses pierriers avaient déjà fort endommagé les tours et les remparts; les mineurs, attachés au pied des murs, travaillaient à la sape; on avait donné plusieurs assauts, vivement repoussés; mais les habitants n'espéraient pas tenir long-temps sans être secourus. L'empereur, enfermé entre deux puissants ennemis, ne savait à quoi se résoudre : s'il se tournait du côté d'Andrinople, le bruit des armes de Lascaris l'attirait en Asie; s'il faisait face à Lascaris, il était rappelé par les cris qu'il croyait entendre d'Andrinople. La ville était aux abois; plusieurs tours, renversées avec leurs courtines, avaient ouvert en deux endroits de larges brèches, où l'on combattait sans cesse à coups de main, et qui étaient tous les jours teintes de sang et couvertes de morts. Toute ressource humaine manquait aux assiégés, lorsque la Providence vint à leur secours. Le mois de mai approchait. Les Comans, qui faisaient toute la force de l'armée bulgare, et qui fuyaient les ardeurs de l'été, comme les armées des autres nations redoutent les frimas de l'hiver, partirent, selon leur coutume, aux premières chaleurs, qui se firent sentir cette année plus tôt que de coutume: ils ne prêtaient leurs armes qu'à cette condition, et il fut impossible à Joannice de les arrêter un seul jour. Dénué de ce secours, il perdit toute espérance et leva le siège. Les habitants en donnèrent aussitôt avis à l'empereur, sans cesser cependant de le prier de re-

nir à Andrinople, de crainte qu'il ne prit envie au Bulgare de revenir sur ses pas.

XIV.
Diverses
entreprises
de Lascaris.

La conservation de cette ville était importante, et l'empereur se disposait à s'y transporter en personne, lorsqu'il apprit que Sturion, amiral de Lascaris, était entré par l'Hellespont dans la Propontide, avec dix-sept galères, et qu'il attaquait Exquise par mer, tandis que Lascaris l'assiégeait du côté de la terre; que les habitants de cette ville, ainsi que ceux de l'île de Marmara, s'étaient révoltés contre Pierre de Bracheux, leur seigneur, et lui avaient tué beaucoup de soldats. Un danger si voisin jetait l'effroi dans Constantinople; et l'empereur, persuadé que la perte de cette place entraînerait celle de toute la côte de Natolie, fit armer promptement quatorze galères, dont il donna le commandement à ses meilleurs capitaines: c'étaient son frère Eustache, Conon de Béthune, Geoffroi de Ville-Hardouin, Macaire de Sainte-Menebould, Milès de Brabant, Anseau de Cahieu, Thierrî de Los, Guillaume de Perchoy. Il ne fallut que le départ de cette flotte, qui portait la fleur des guerriers de l'Empire, pour mettre en fuite Lascaris et son amiral. Lascaris se retira dans l'intérieur du pays; Sturion regagna l'Archipel. On le poursuivit inutilement deux jours et deux nuits, et la flotte revint à Constantinople. A peine était-elle rentrée dans le port, qu'il vint nouvelle qu'un détachement des troupes de Lascaris attaquait Nicomédie, où l'on travaillait à fortifier l'église de Sainte-Sophie. La place manquait de vivres et demandait du secours. L'empereur passa le Bosphore et marcha vers Nicomédie. Les Grecs ne l'attendirent pas; ils repassèrent en diligence le

mont Olympe, et regagnèrent Nicée. Henri laissa dans Nicomédie Thierry de Los et Guillaume de Perchoy, avec des troupes pour la sûreté de la ville, et reprit le chemin de sa capitale, dans le dessein de marcher à Andrinople. Pendant qu'il s'y préparait, il fut encore arrêté par un nouveau malheur. Les deux capitaines qu'il avait laissés à Nicomédie en sortirent avec une partie de leurs troupes, pour faire des courses dans le pays ennemi. Lascaris, en ayant eu avis, envoya un gros détachement sous la conduite de son frère Constantin, brave et habile guerrier, qui se mit en embuscade pour les surprendre à leur retour. Ils donnèrent dans le piège, et se voyant attaqués par un nombre fort supérieur, la plupart prirent l'épouvante et rendirent peu de combat. Les deux chefs, Thierry de Los et Guillaume de Perchoy, quoique abandonnés des leurs, firent une courageuse résistance. Deux fois abattus de leurs chevaux, et remontés deux fois, ils ne cédèrent qu'à l'extrémité. Guillaume, tout blessé qu'il était, se fit jour au travers des ennemis, et se sauva dans l'église de Sainte-Sophie. Thierry, mis hors de combat par une blessure plus dangereuse, fut trouvé entre les morts et fait prisonnier. Guillaume, enfermé avec ceux qui avaient pu échapper, fit savoir à l'empereur ce fâcheux événement, et manda qu'ils étaient assiégés dans cette église, où ils n'avaient pas de vivres pour cinq jours, et qu'ils ne pouvaient éviter d'être tués ou pris, s'ils n'étaient promptement secourus.

xv.
Trêve entre
Henri et
Lascaris.

Ce contre-temps rompit pour la quatrième fois le voyage d'Andrinople. Alarmé du danger de ces braves gens, Henri passe le Bosphore et marche en ordre de

bataille à Nicomédie. Constantin lève le siège et regagne Nicée. L'empereur établit son camp au-delà de Nicomédie, dans une situation commode, au milieu d'une belle prairie sur le bord d'une rivière. Il envoie de là divers détachements, qui mettent à contribution tout le pays, et amènent au camp grand nombre de prisonniers. Il y séjournait depuis cinq jours, lorsque Lascaris lui envoya proposer une trêve de deux ans, à condition qu'on lui abandonnerait les forts d'Exquise et de Sainte-Sophie pour être démolis. Il promettait de son côté de rendre tous les prisonniers, dont il avait un grand nombre. L'empereur, de l'avis de ses barons, pensa qu'il valait mieux perdre ces deux places que de les conserver aux dépens d'Andrinople, que Joannice menaçait de nouveau, et dont la prise le rendrait maître de toute la Thrace entière. Il considérait que cette trêve allait rompre la ligue formée entre Lascaris et Joannice, et que l'Empire, tranquille du côté de l'Asie, pourrait tourner toutes ses forces contre les Bulgares. La trêve fut conclue et confirmée par serment de part et d'autre. Les deux forts furent livrés à Lascaris, Thierry de Los et les autres prisonniers renvoyés à l'empereur.

Henri, de retour à Constantinople, se vit, enfin en liberté d'aller en Thrace et de mettre Andrinople en sûreté. Il donna rendez-vous à ses troupes à Sélymbrie, et se mit en marche vers la fin de juin. Arrivé devant la ville, il fut reçu avec de grands témoignages de joie. Il passa un jour à visiter le dommage que le Bulgare avait fait aux murailles et aux tours par ses mines et ses batteries, et à donner ses ordres pour le réparer. Il partit le lendemain; et, après une marche

xvi.
Henri en
Thrace.

de quatre jours, il parvint au mont Hémus, qui fermait la Thrace du côté de la Bulgarie. Au pied de cette montagne était une ville que Joannice avait peuplée depuis peu, Ville-Hardouin la nomme *Eului*, nom inconnu d'ailleurs dans l'histoire. On la trouva déserte, les habitants s'étant retirés dans les montagnes, dès qu'ils avaient aperçu l'armée française. L'empereur campa en ce lieu; et pendant les trois jours qu'il s'y arrêta, ses coureurs enlevèrent quantité de bétail et de vivres de toute espèce. Les habitants d'Andrinople, affamés par le siège, avaient suivi l'armée avec un grand train de chariots vides; ils trouvèrent assez de blé et d'autres grains pour les charger, et pour remplir encore les autres voitures qu'ils purent rassembler. Il arriva cependant que quelques coureurs, s'étant engagés témérairement dans les défilés, furent assommés par les montagnards. Pour les mettre désormais à couvert, l'empereur les fit escorter de quatre escadrons, sous les ordres de son frère et de quatre autres seigneurs. Dans cette confiance, les coureurs se hasardèrent à pénétrer plus avant; mais à leur retour, les montagnards, qui s'étaient saisis des passages, donnèrent sur eux avec tant de vigueur, leur tuant hommes et chevaux, que pas un n'en fût revenu, si la cavalerie ne fût accourue à leurs cris. Ces lieux étant impraticables aux chevaux, elle mit pied à terre, et les ayant tirés de danger, les ramena au camp, non sans beaucoup de perte. Le lendemain, l'empereur reprit la route d'Andrinople, qu'il pourvut de vivres en abondance. Il campa dans la prairie hors de la ville, et y demeura quinze jours.

Ce fut pendant ce séjour que Boniface vint lui faire

hommage, comme il l'avait fait à Baudouin, en prenant possession du royaume de Thessalonique. Le marquis, après avoir rétabli la ville de Serres, était entré avec une armée dans le pays, dont s'était emparé le roi bulgare, et s'était avancé jusqu'à Mosynople, qui se rendit à lui avec toute la contrée d'alentour. Il envoya de là une ambassade à l'empereur, pour lui demander l'honneur d'une entrevue sur le bord de l'Hèbre, au-dessous de Cypsèles. Depuis le commencement du règne de Henri, ces deux princes n'avaient pu conférer ensemble, les guerres de Joannice et de Lascaris les ayant toujours séparés. L'empereur convint du jour auquel ils se trouveraient au rendez-vous. Il laissa Conon à la garde d'Andrinople, avec cent chevaliers, et vint à Cypsèles avec son armée. Le marquis s'y rendit le même jour, et ces deux princes se donnèrent réciproquement toutes les marques de la plus tendre amitié. Boniface apprit avec joie que sa fille était enceinte; il rendit son hommage à Henri, et pour lui témoigner qu'il comptait pour services personnels ceux qu'on rendait à l'empereur, il fit présent à Ville-Hardouin de la ville de Mosynople ou de celle de Serres, à son choix, avec toutes les appartenances, à condition qu'il les posséderait à titre de son homme lige, sauf l'hommage et la foi qu'il devait à l'empereur, comme au seigneur souverain. Après avoir passé deux jours ensemble avec une satisfaction mutuelle, ils convinrent de se rassembler avec leurs troupes sur la fin d'octobre, pour aller de compagnie attaquer le roi bulgare. S'étant ensuite séparés, Henri reprit le chemin de sa capitale, et le marquis celui de Mosynople.

xvii.
Entrevue
de l'empereur
et du
marquis de
Montferrat.

XXII.
Mort du
marquis.

A peine y avait-il demeuré cinq jours, qu'à la persuasion des Grecs du pays, il en sortit pour aller nettoyer le mont Rhodope d'une troupe de brigands bulgares qui faisaient de grands ravages. Cette montagne n'était éloignée de Mosynople que d'une journée. Les Bulgares accoururent de toutes parts, et voyant le marquis peu accompagné, ils approchèrent sans bruit et tombèrent sur son arrière-garde. A cette attaque imprévue, le marquis, sans se donner le temps de prendre d'autres armes que sa lance, saute sur son cheval, court au secours de ses gens, et charge les ennemis, qu'il met en fuite. Dans l'ardeur de la poursuite, il reçoit dans le flanc un coup de lance, qui fait jaillir le sang à gros bouillons. Sa troupe prend l'épouvante; ceux qui l'approchent de plus près le soutiennent dans sa défaillance; les autres prennent la fuite. Le marquis mourant, environné de ses plus fidèles soldats, les voit tuer autour de lui. Il respirait encore, lorsque les Bulgares lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à leur roi. Telle fut la fin de cet illustre capitaine, élu chef des croisés, l'ame de la conquête, honoré comme empereur tant qu'il n'y eut à recueillir que des dangers et des travaux; grand par la gloire que lui acquit son courage; plus grand encore par le généreux sacrifice qu'il fit au bien public, en voyant sans jalousie, en soutenant lui-même sur la tête d'un autre la couronne impériale, dont il était digne. Et ce qui montre que ses vertus étaient vraies, et qu'elles sortaient d'une source plus pure que la politique humaine, c'est son attachement sincère à la religion, qui ne se démentit jamais, et le rendit aimable aux vaincus, au milieu même de leur désastre. Cette

porte irréparable causa une douleur amère à l'empereur, et un deuil général dans l'Empire. Nous parlerons dans la suite des troubles que fit naître sa succession.

Ces guerres sanglantes entre des chrétiens affligeaient le cœur paternel du pape Innocent. Il écrivit encore à Joannice, pour lui inspirer des pensées de paix. Mais ce prince ambitieux et farouche, délivré d'un voisin redoutable, dévorant déjà en espérance les états du marquis, alla mettre le siège devant Thessalonique. Il se flattait d'un prompt succès ; et la ville tremblait à la vue d'un ennemi qui ne conquerrait que pour détruire. Un coup imprévu la sauva de ce danger. Joannice, couché dans son lit, crut voir en songe un cavalier monté sur un cheval blanc, qui courait à lui la lance à la main, et lui perçait le flanc de part en part. Il s'éveille en criant que Manastras l'assassine : c'était un des généraux qui avait sa tente près celle du roi. On accourt ; on trouve le prince baigné dans le sang qui jaillissait de son flanc par une large blessure. A peine eut-il le temps de raconter ce songe funeste, qu'il tomba dans une défaillance qui le conduisit à l'agonie. Manastras, qui paraissait n'être pas sorti de sa tente jusqu'à ce moment, étant accouru plus empressé que les autres, s'efforçait de se justifier par toutes les marques d'un extrême désespoir. Voyant le roi près de mourir, il lève le siège, et fait partir l'armée, emportant le prince, qui expira presque aussitôt. Au lieu d'imputer ce coup à Manastras, que le roi avait accusé lui-même, on aime mieux croire que c'était un miracle de S. Démétrius, patron de Thessalonique, laquelle s'était félicitée plusieurs fois de la protection

XIX.
Mort de
Joannice.

Acrop. c.
13.
Alberic. Chr.
Doutrem. l.
4, c. 15.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
4.

redoutable de ce bienheureux guerrier; et les merveilles véritables qui s'opéraient au tombeau du saint martyr, accréditèrent cette opinion, que *Manastras* sans doute n'eut garde de contredire. Quelques auteurs modernes, dépouillant cet événement de tout ce qu'il a de merveilleux, se sont contentés de dire que *Joannie* était mort de pleurésie devant *Thessalonique*.

xx.
Secours
envoyé
d'Occident.

Henri reçut en même temps un secours ~~de troupes~~. Après la défaite d'*Andrinople*, il avait envoyé en France, en Flandre, en Italie, *Névelon*, évêque de *Soissons*, avec deux seigneurs, pour implorer l'assistance de l'Occident, dans le danger où cette funeste bataille réduisait l'empire français. Le pape avait employé tout son crédit pour seconder leurs sollicitations, et ils avaient enfin rassemblé un assez grand nombre de gens de guerre, qu'ils menèrent en Italie au port de *Bari*, pour passer à *Constantinople*. Selon quelques auteurs, *Névelon* mourut en ce lieu, comme on était près de s'embarquer; selon d'autres, il conduisit le secours à *Constantinople*, et ne mourut à *Bari* qu'à son retour.

xxi.
Différend
au sujet
d'une image
de la sainte
Vierge
Innoc. epist.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
5.

Le clergé français avait appréhendé que l'élection de *Morosini* ne donnât trop de pouvoir dans l'église aux *Vénitiens*. *Henri*, content de leurs services, leur était encore plus favorable que le patriarche. Il y avait à *Constantinople* une image célèbre de la sainte Vierge, qu'on disait peinte de la main de saint *Luc*. L'impératrice *Pulchérie* lui avait fait bâtir une église, sous le nom de *Notre-Dame Hodégétrie*, c'est-à-dire *la conductrice*, parce que les empereurs ne se mettaient jamais en voyage sans aller auparavant faire leur prière devant cette image révéree. A la prise de *Constanti-*

noïe, elle avait été portée dans la chapelle du palais de Bucoléon, d'où l'empereur Henri la fit transporter dans l'église de Sainte-Sophie, et ensuite, à la prière du baile de Venise, il en fit présent aux Vénitiens. Ceux-ci s'étant mis en devoir de l'enlever de Sainte-Sophie, trouvèrent une forte opposition dans le patriarche. Sur son refus, ils forcèrent les portes de l'église, se saisirent de l'image, et la portèrent dans l'église du Pantocrator, dont ils étaient en possession, à dessein de la faire transporter à Venise. Le patriarche irrité excommunia le baile et les Vénitiens qui avaient eu part à cette violence, et fit confirmer sa sentence par le légat et par le pape même, auquel il adressa ses plaintes. On ignore les suites de cette affaire; ce qu'il y a de certain, c'est que cette image était encore dans l'église du Pantocrator, lorsque Constantinople fut prise par Michel Paléologue, qui la fit reporter dans la première église bâtie par Pulchérie.

Les services que les Vénitiens rendaient à l'empereur français dans ses expéditions, ne leur faisaient pas oublier leurs propres intérêts. La plupart des îles et des places qui leur avaient été assignées dans le partage général des terres de l'Empire, étaient encore entre les mains des Grecs ou en celles des pirates, qui s'étaient multipliés à la faveur de la révolution. Pour se mettre en possession d'un si grand nombre d'îles, dans l'archipel et dans le golfe adriatique, il eût fallu diviser en une infinité d'escadres la marine de l'état, ou consumer un long temps et beaucoup de dépense, pour les aller attaquer l'une après l'autre avec une seule flotte. On prit un parti qui en conservait la souveraineté à la république, sans lui donner la peine de les

XXII.
Les Vénitiens se mettent en possession des îles de leur partage.

Sanut. secreta fidelium crucis, l. 1, part. 4, c. 7.
Danduli chron. Rhmans, l. 6.
Sabell. l. 8, 9.

conquérir : ce fut de donner par édit à tout Vénitien la liberté d'armer pour s'emparer des îles qui entraient dans le partage des Vénitiens ; en sorte que chacun posséderait en propriété ce qu'il aurait conquis, en rendant foi et hommage à la république, comme celle-ci le rendait à l'empereur. Après une déclaration si favorable à l'avidité des particuliers, tous les Vénitiens qui se trouvaient assez riches équipèrent et armèrent des vaisseaux à leurs dépens, et la république n'eut besoin que d'une seule flotte pour nettoyer la mer des pirates, et pour exécuter les expéditions les plus importantes. Marc Dandolo et Jacques Viano prirent Gallipoli, à l'entrée de l'Hellespont. Renier Dandolo, héritier du courage de son père Henri, et Roger Prémario, les deux plus grands hommes de mer qu'eût alors la république, à la tête de trente-et-un vaisseaux, se rendirent maîtres de Corfou et de Léon Vétrano, pirate génois qui s'en était emparé : ils le firent pendre avec soixante insulaires de sa faction. Corfou, peuplée d'une nouvelle colonie, devint le rempart de l'état vénitien à l'entrée du golfe. Ils firent voile ensuite vers Modon et Cérone, où s'étaient établis les Génois, qu'ils chassèrent de ces deux villes. Une conquête encore plus importante fut celle de Candie. Le marquis de Montferrat l'avait vendue aux Vénitiens : mais Henri-le-Pêcheur, seigneur génois, y étant abordé sous apparence de trafic, s'en était saisi. Ils y firent descente, battirent les Génois, prirent la capitale et ensuite les autres places. Le sénat de Venise, consulté sur le traitement qu'on ferait à ces villes, était d'avis de les ruiner toutes : Dandolo offrit de les garder à ses dépens, et la république eut honte de montrer moins

de générosité et de courage qu'un seul de ses citoyens. La valeur de Dandolo conserva une seconde fois à sa patrie cette île renommée, qui valait seule un grand royaume. Le Génois y revint avec de plus grandes forces, et, portant partout le ravage, il souleva la plupart des insulaires. Dandolo marcha contre lui, tailla ses troupes en pièces et le fit lui-même prisonnier. Cinq ans après, ce brave guerrier ayant été tué dans une sédition, les Vénitiens envoyèrent une colonie tirée de chaque quartier de Venise, et pour gouverneur Jacques Tiepolo, avec le titre de duc, qui passa à ses successeurs. Les îles de Zante et de Céphalonie échappèrent alors aux Vénitiens. Un seigneur français, dont on ignore le nom, s'en étant saisi, prit le titre de comte palatin de Zante; et, selon Albéric, au lieu de reconnaître la souveraineté des Vénitiens, auxquels ces îles devaient appartenir par le partage, il en fit hommage à Geoffroi de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe et de Morée, neveu du maréchal, dont nous avons parlé tant de fois.

Les familles les plus puissantes de Venise se répandirent dans l'archipel. Chacune, embrassant dans sa conquête plusieurs des îles dont cette mer est semée, s'en composa, comme d'autant de provinces, un état qui devint patrimonial. Ravain Carcério était déjà maître de Négrepont; ses descendants, n'étant pas assez forts pour la défendre, la remirent entre les mains de la république, et n'en conservèrent que le domaine utile. Venise y envoyait un gouverneur, qui résidait à Chalcis. Marc Sanuto s'empara de Naxe, de Mélos, de Policandro, de Théra, nommée aujourd'hui Santorin : ce qui forma le duché de Naxe, dont ses descendants jouirent

xxiii.
Diverses
familles vé-
nitiennes
s'emparent
des îles de
l'Archipel.

jusqu'au milieu du quatorzième siècle, que ce duché passa, par mariage, dans la famille des Crespi. Ceux-ci en furent possesseurs jusque sous l'empire du sultan Sélim II, qui s'en saisit en 1570. Paros et Andros tombèrent au pouvoir de la famille de Sommerive, qui les posséda jusqu'au milieu du seizième siècle. Les Ghisi se rendirent maîtres de Ténos, Micone, Scyros, Scyathos, Scopélos; Pierre Justiniani et Dominique Michieli, ensemble de Cέα; Philocolé Navagieri, de Lemnos, dite aujourd'hui Stalimène: l'empereur Henri, par estime de sa valeur, lui conféra la dignité de grand-duc. Toutes ces petites principautés furent autant de fiefs qui relevaient de la république; elle leur donnait sa protection, et en tirait des secours et des redevances.

AN 1208.

XXIV.
Phrorilas
succède à
Joannice.

Acrop. c.
13.

Doutrem.

l. 5, c. 1.

Ducange,
Hist. l. 2. c.

7.

Dans ces entreprises, les Vénitiens ne rencontraient nul obstacle. Les insulaires, abandonnés, se soumettaient sans résistance à ces nouveaux maîtres. Quoique Lascaris eût fait construire quelques vaisseaux, il n'était nullement en état de disputer la possession de ces îles, et les Bulgares n'avaient point de marine. La mort de leur roi ne terminait pas la guerre; mais elle donnait aux Français un ennemi beaucoup moins redoutable. Joannice n'ayant point laissé d'enfants mâles, son neveu Phrorilas prit la couronne; et, pour y acquérir un nouveau titre, il épousa sa tante Scythide, sœur de sa mère et de Joannice. Héritier de la haine de son prédécesseur contre les Français, mais non pas de son habileté et de son courage, il entra sur les terres de l'Empire avec une grande armée, et fut entièrement défait dès la première bataille, qui se donna le 30 juillet. Henri profita de sa victoire, et conquit, sur les Bulgares, dans l'espace d'un mois, cinquante lieues de pays.

La succession au royaume de Thessalonique causa de plus grands embarras à l'empereur. Boniface laissait deux fils ; il donnait, par son testament, le marquisat de Montferrat à Guillaume, né de sa première femme, et Thessalonique à Démétrius, encore enfant, qu'il avait eu de son second mariage avec l'impératrice Marguerite de Hongrie. Le comte Blandras, nommé tuteur du jeune prince, et régent du royaume, ne se vit pas plus tôt maître des affaires, qu'il résolut de détacher de l'Empire la Thessalie, et d'en faire un état indépendant. Pour y réussir plus aisément, il se proposait de dépouiller son pupille, et de faire passer la couronne sur la tête de Guillaume, marquis de Montferrat, plus capable par son âge de soutenir une si hardie entreprise. Ce projet perfide parvint à la connaissance de l'empereur, lorsqu'il revenait de la guerre de Bulgarie. Aussitôt, quoiqu'en plein hiver, il marche vers la Thessalie, et arrive sur la frontière. Christopolis lui ferme ses portes ; et le gouverneur, qui avait déjà reçu les ordres de Blandras, empêche les habitants de porter des vivres à l'armée impériale. Cette rébellion déclarée obligea l'empereur de passer les fêtes de Noël hors de la ville. Il s'avança ensuite dans la vallée de Philippes, et, dissimulant encore avec Blandras, il lui manda de venir le trouver, pour conférer ensemble sur l'état présent des affaires.

Blandras, au lieu d'obéir, ne s'occupa qu'à se fortifier dans Thessalonique. Il fit partir un seigneur lombard, nommé Aubertin, pour aller s'assurer de la ville de Serres. L'empereur continua sa marche, et s'arrêta dans un monastère près de Thessalonique. De là il envoya Conon de Béthune, Pierre de Douai, Nicolas de Mailli, pour demander à Blandras raison de sa con-

xxv.
État du
royaume de
Thessalo-
nique.

Gesta Innoc.
et Epist.
Doutrem. 1.
5, c. 3, 4.
Ducange.
Hist. 1. 2, c.
7 et suiv.

An 1209.

xxvi.
Révolte de
Blandras.

duite. Il répondit avec arrogance que ce pays avait été conquis par la valeur des Lombards ; qu'ils ne devaient l'obéissance qu'à leur roi, et qu'ils sauraient bien s'affranchir de toute autre dépendance. Cependant les députés vinrent à bout de faire consentir Blandras à recevoir l'empereur, pourvu qu'il ne fût accompagné que de quarante chevaliers. Cette condition fut acceptée, quoique peu honorable pour le souverain. Mais, au moment que Henri entra dans la ville, toute l'armée s'y jeta de vive force. Blandras fut arrêté, pour demeurer en prison jusqu'à ce qu'il eût remis entre les mains de l'empereur les villes de Serres et de Christopolis. La reine vint protester à l'empereur que c'était malgré elle que Blandras avait été donné pour tuteur à son fils, et que la crainte seule l'avait empêchée de s'opposer à la révolte. Henri, pour lui faire connaître qu'il n'avait jamais eu intention d'enlever à son fils le royaume de Thessalonique, arma chevalier le jeune Démétrius, et le couronna, le jour de l'Épiphanie, avec grande solennité.

XXVII.
Manœuvres
de Blandras.

Le comte prisonnier se démit en apparence de la tutelle et de la régence ; mais en effet il conserva toute l'autorité auprès des commandants, qui étaient ses créatures. Il promit de remettre les deux places à l'empereur, et il en envoya l'ordre aux gouverneurs ; mais, en même temps, il leur fit secrètement défendre d'y obéir. En conséquence, ils refusèrent l'entrée aux députés qui venaient en prendre possession. Henri, irrité de cette mauvaise foi, resserra Blandras plus étroitement qu'auparavant, et le mit sous la garde de Conon de Béthune, d'Anseau de Cahieu, et de Baudouin Soriel. Aubertin, gouverneur de Serres, craignant de ne pouvoir tenir

contre l'empereur, envoya offrir à Phrorilas de lui livrer sa place, l'assurant que les Grecs se rangeraient avec plaisir sous son pouvoir, plutôt que d'obéir aux Français. Mais les habitants, indignés qu'il voulût les rendre complices de sa trahison, en avertirent l'empereur, qui fit partir des soldats, auxquels la ville se livra sans aucune résistance. Les Lombards, qui s'étaient sauvés dans le château, le rendirent quatre jours après. Il ne resta qu'à s'assurer de Christopolis. Blandras jurait qu'il ne tenait pas à lui que cette place ne se soumît à l'empereur ; et, dans le temps même qu'il protestait de sa fidélité, il envoyait son confident Pierre de Vins, pour défendre au gouverneur de se rendre, quand il lui donnerait lui-même, de vive voix ou par écrit, un ordre contraire. Conon fut chargé de marcher à Christopolis, et d'y conduire Blandras, dont la présence ferait sans doute ouvrir les portes : elle fit l'effet opposé. Conon, n'ayant pas assez de forces pour assiéger la place, convint d'une trêve de quelques jours, et se retira à Drame, où les Lombards, maîtres du château, vinrent l'attendre pendant la nuit, et lui enlevèrent quelques soldats. Indigné de tant de perfidies, Henri fit mettre aux fers le traître Blandras, et le ramena à Thessalonique. Il le mit entre les mains de la reine, qui le fit jeter dans un cachot, en attendant qu'on instruisît son procès.

Baudouin Soriel était resté à Drame avec quelques troupes. On vint l'avertir que la garnison de Christopolis avait rompu la trêve, et qu'elle ravageait les campagnes. Il court à eux, les taille en pièces, fait prisonniers Pierre de Vins et le gouverneur Raoul, qu'il envoie à l'empereur. Les autres, fuyant vers les montagnes, sont

xxviii.
Opiniâtreté
des Lombards
révoltés.

assommés par les paysans. Ce n'était de toutes parts que révoltes et trahisons. Roland Pichi, seigneur de Platomone, ville voisine du golfe Thermaïque, fit savoir à l'empereur qu'il avait besoin de secours pour se défendre contre les partisans de Blandras. Henri lui envoya Anseau de Cahieu et Guillaume de Sains, avec trente chevaliers. Ils apprirent en chemin que Pichi avait fait son accommodement avec les Lombards, et qu'il s'était joint à eux pour combattre ceux qui étaient venus à son secours. Les Français, se voyant en trop petit nombre, se retirèrent à Citre. L'empereur vint les joindre avec toutes ses troupes. Il envoya de là Anseau de Cahieu, avec quelques escadrons, au-devant des Lombards. Ceux-ci, intimidés par l'arrivée de l'empereur, lui députèrent Robert de Manchicourt, pour lui proposer un compromis entre les mains d'un nombre de commissaires français et lombards, qui décideraient si Blandras devait rester prisonnier de l'empereur, ou être relâché et rétabli dans son premier état de tuteur du prince et de régent du royaume. Henri, piqué d'une proposition si insolente, marcha droit à Christopolis. Les Lombards se présentèrent en bataille, séparés de l'armée française par un pont sur le Nestus. On se disputa le passage : l'empereur en demeura le maître ; mais ce ne fut qu'après un sanglant combat. Les ennemis se retirèrent dans la ville : on les assiégea, et, sans attendre l'attaque, ils se rendirent, à condition qu'on leur laisserait la vie. Henri se retira à Myros. On parla de paix, et l'on convint d'un jour où les députés de part et d'autre se rendraient dans la vallée de Thessalonique pour la conclure. Les Lombards manquèrent au rendez-vous.

Pendant que les Lombards avaient été gouvernés par Blandras, homme aussi injuste qu'ambitieux, ils avaient envahi les possessions de plusieurs seigneurs. Ils s'étaient saisis du château de Thèbes sur Othon de la Roche, qui en était le maître légitime. Othon vint trouver l'empereur à Myros. Ville-Hardouin, qui avait son principal domaine dans le royaume de Thessalonique, se voyant à la veille d'en être dépouillé par les manœuvres de Blandras, se rendit aussi au camp de Henri, avec quarante chevaliers. Ils marchèrent à Thèbes, où l'empereur fut reçu avec honneur; mais les Lombards, maîtres du château, lui fermèrent les portes. La place était forte; elle se défendit pendant plusieurs jours. Enfin Aubertin et Rainaud, chefs de la garnison, se rendirent, à condition que Blandras serait élargi et aurait la liberté de se purger des accusations dont on le chargeait. L'empereur y consentit; mais l'accusé, qui comptait peu sur son innocence, s'échappa, comme on l'emmenait à Thèbes, et se sauva dans l'île de Négrepont, où il recommença ses sourdes pratiques. L'empereur se transporta dans cette île, après avoir tiré parole de sûreté de Ravain Carcerio, qui en était seigneur. Ravain se rendit même caution du comte, et se conduisit de bonne foi. Mais Blandras, plein d'une haine envenimée contre l'empereur, ne projetait rien moins que de le faire périr par le fer ou par le poison : ce qu'il aurait exécuté, sans les vives remontrances et les menaces même de Carcerio, qui, après l'avoir détourné de cet exécrable dessein, ne réussit pas moins, auprès de l'empereur, à obtenir son pardon. Henri, suivant le penchant de sa bonté naturelle, exigea seulement que Blandras sortirait des terres de

l'Empire, et se retirerait en Italie. Othon fut remis en possession du château de Thèbes.

XXX.
Traité de
Michel, des-
pote d'É-
pire, avec
l'empereur.

Innocent,
Epist.
Doutrem.
1 5, c. 4.
Ducange.
Hist. 1. 2, c.

10.
Idem,
Fam. Byz.
p. 208.
Idem, not.
sur Vil-
lard. n.
233.

Tandis que l'empereur était à Thèbes, Michel, des-
pote d'Épire, qui ne le voyait pas sans crainte si près
de ses états, lui fit demander une entrevue pour trai-
ter de paix. Ce prince n'avait cessé de traverser les
entreprises des Latins; et les Vénitiens, toujours en
guerre avec lui, venaient de lui enlever la ville de Du-
razzo. On convint du jour et du lieu de la conférence;
c'était la vallée de Thessalonique, et les deux princes
s'y rendirent au jour marqué. Ils traitèrent par députés.
Michel proposa le mariage de sa fille avec Eustache,
comte de Boulogne, frère de Henri : il offrait de céder,
pour la dot, le tiers de ses états, et de prêter serment
de fidélité à l'empereur : ce qui fut accepté. Mais cette al-
liance fut bientôt rompue, tant par la mort d'Eustache,
qui ne laissa point d'enfants, que par le caractère tur-
bulent de Michel, qui s'ennuya de la paix, presque
aussitôt qu'elle fut conclue.

XXXI.
Second
mariage de
Henri.

Innoc. Epist.
Chron.
Sancti Ma-
riani.
Ægidius de
Roya, Chr.
Alberic.
Chron.
Sabellicus,
1. 8.

Ducange,
Hist. 1. 2, c.
11.

Après l'expulsion de Blandras, la régence du royaume
et la tutelle de Démétrius furent conférées par l'empereur à Marguerite de Hongrie, mère du jeune prince.
Elle obtint du pape une protection déclarée pour elle
et son fils, et de l'empereur une jouissance libre de son
douairé : c'étaient des terres et des places en Romanie,
dont le marquis lui avait fait don pour cause de noces.
Mais, pour resserrer son pouvoir, et s'assurer de sa
fidélité, l'empereur nomma un adjoint à la régence,
qui partagerait son autorité dans les conseils, sous le
nom de baile du royaume de Thessalonique pour l'em-
pereur de Constantinople. Le roi bulgare fit alors la

paix avec l'empereur, et voulut s'attacher sa bienveillance par une alliance domestique. L'impératrice Agnès était morte en ce temps-là, et l'enfant dont elle avait été enceinte, ou avait péri avant que de naître, ou était mort avant elle. Phrorilas, qui n'avait point d'enfants, fit épouser à Henri la fille de son prédécesseur Joannice; et les Français virent assise sur le trône de leur empire la fille de leur plus mortel ennemi.

L'état de fluctuation où se trouvait l'Empire depuis la conquête, semblable à celui de la mer après un violent orage, faisait souvent changer de maîtres, surtout aux provinces et aux villes les plus éloignées du centre. L'histoire de ce temps, aussi confuse que l'Empire, ne suit pas le fil de toutes ces révolutions. Souvent, sans en dire la cause, elle nous montre un prince dans un lieu où, peu de temps auparavant, elle en plaçait un autre. Nous avons vu, sous l'an 1204, Boniface maître de Corinthe, qu'il avait prise sur Léon Sgure, et tenant la citadelle bloquée. Soit que Sgure fût mort depuis ce temps-là, soit par quelque autre événement, nous voyons, en 1210, un prince grec, nommé Théodore, maître de Corinthe et d'Argos. Ce Geoffroi de Ville-Hardouin, qui, de concert avec Guillaume de Champlite, avait conquis une partie de la Morée¹, venait de succéder aux droits de son seigneur suzerain, et s'efforçait de s'illustrer par de nouveaux exploits.

[En effet, aussitôt après le départ de Guillaume, vicomte de Dijon, les seigneurs francs de Morée, craignant qu'il ne consultât guère leur goût dans le choix

AN 1210.

XXXII.
Geoffroi de
Ville-Har-
douin prend
Corinthe.

Ducange,
Hist. l. 2, c.

12.
[Buchon,
Chron. p.
146 et suiv.]

¹ Lebeau disait : ayant succédé à Thiéri de Los dans la dignité de sénéchal de Romanie. Que l'on se reporte au § 21 du livre xcv, et l'on verra la raison du changement fait ici à Lebeau.—B.

de son représentant, avaient déterminé Geoffroi à accepter, à tout événement, la souveraineté du pays. Ce ne fut que huit mois après son retour en France que Guillaume s'occupa de ses possessions d'outre-mer, et qu'il revêtit de tous ses pouvoirs Robert, son cousin, jeune homme plein d'excellentes qualités. Celui-ci partit incontinent ; mais les neiges abondantes de la Savoie le retinrent plus d'un mois aux frontières de la Lombardie. Il n'arriva à Venise qu'à la fin de janvier 1209. Cependant Geoffroi avait mis dans ses intérêts Pierre Ziani, doge de Venise, et lui avait fait comprendre combien il lui importait de retarder le voyage de Robert, puisque son engagement envers Guillaume de Champlite expirait après un an et un jour. L'amiral de Venise reçut donc défense de fournir une galère de transport au prince, tandis qu'on mettait tout en œuvre pour le retenir par l'appât des plaisirs et des fêtes. Au bout de deux mois, on l'embarqua sur une galère allant en Crète, avec ordre de toucher à Corfou. Là, le capitaine, feignant d'avoir besoin de radoubier son bâtiment, déposa à terre son passager avec tous ses bagages, fit voile lui-même durant la nuit, toucha à Saint-Zacharias, sur la côte d'Élide, et dépêcha un exprès à Ville-Hardouin. Robert réussit à quitter Corfou, et à arriver en Morée, où chacun avait son rôle tout tracé pour le recevoir. A Saint-Zacharias, on lui annonçait que Geoffroi se trouvait à Andravida ; tandis que le chefetain de cette dernière ville accourait pour féliciter Robert, Geoffroi se rendait à Calamata, puis à Véligosti, et toujours Robert arrivait après le départ du gouverneur de Morée, qu'il venait remplacer. Lorsqu'enfin il n'y eut plus moyen d'éviter une rencontre,

Geoffroi alla de lui-même au-devant de Robert, et l'amena à Lacédémonia, où il le fit traiter en homme qui avait des droits à la souveraineté du pays.

Le lendemain, au point du jour, Robert demanda qu'il se fît une assemblée des principaux Grecs et Francs, où il pût donner lecture de ses pouvoirs. Quand cela fut fait, Geoffroi rappela lui-même les conditions de son engagement avec Guillaume de Champlite, et déclara s'en remettre au jugement de l'assemblée, qui déciderait de quelle manière elles seraient remplies par les deux compétiteurs. Robert y consentit, et l'examen des pièces, ainsi que la confrontation des dates, prouva qu'il s'était écoulé une quinzaine en sus du terme d'un an et un jour stipulé par Guillaume; ainsi, Geoffroi de Ville-Hardouin fut reconnu prince de Morée. Robert, dupe de cette comédie, comprit que toute réclamation serait inutile; et, cédant aux bonnes paroles de Geoffroi, il se contenta d'exiger un écrit scellé de tous les témoins de l'aventure, qu'il pût montrer au roi et aux seigneurs de France, « pour qu'ils ne prissent pas son retour pour une plaisanterie et un jeu d'enfant, » dit le chroniqueur grec. Tous les plaisirs lui furent prodigués jusqu'à son départ, et Geoffroi en personne l'accompagna à Andravida, d'où il s'embarqua pour la France. Geoffroi mourut peu après, et il eut pour successeur son fils aîné, portant le même nom que lui. Guillaume Calamatis, son second fils, eut la principauté de Calamata et dépendances, qui constituaient le domaine primitif de la famille des Ville-Hardouin.] B.

Ses desseins sur Corinthe le mettaient sans cesse aux prises avec Théodore, qui ne pouvait attendre de secours que du despote d'Épire; et la paix que celui-ci

venait de conclure avec les Français, lui était toute espérance. Assiégé dans sa ville, et réduit à l'extrémité par le défaut de vivres, il fut obligé d'en venir à une capitulation, par laquelle il cédait Corinthe au sénéchal, et demeurait maître d'Argos, mais seulement à titre de vassal¹.

XXXIII.
Le despote
d'Épire
recommence
la guerre.

Innoc. Epist.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
13.

Théodore n'aurait pas attendu long-temps pour être secouru du prince d'Épire. À peine les Français étaient-ils dans Corinthe, que Michel, au mépris de ses serments, et de l'alliance qu'il venait de contracter avec l'empereur par le mariage de sa fille, se porta aux plus grands excès. Sans déclarer la guerre, il se saisit par surprise du connétable de l'Empire, et de cent autres Français, entre lesquels se trouvaient plusieurs chevaliers. Il fit jeter les uns dans des cachots, fouetter, ou même égorger les autres. Le connétable fut pendu avec son chapelain. Le despote, suivi de plusieurs Latins traîtres et déserteurs, porta le fer et le feu sur les terres voisines de ses états. Il fit trancher la tête à tous les prêtres latins qu'il put prendre, sans épargner même un évêque. Un seigneur, particulièrement attaché à l'empereur, fut écorché vif. Par l'attrait d'une paie plus forte, il débauchait à l'empereur grand nombre de soldats, à l'aide desquels il multipliait ses ravages et ses cruautés. Le pape Innocent, qui déplore dans ses lettres toutes ses méchancetés, défendit, sous peine d'excommunication, d'adhérer aux Grecs, et surtout à ce prince perfide et inhumain.

¹ Ici Lebeau ajoutait : Guillaume de Champlite étant mort cette même année en Italie, Geoffroi hérita de ses domaines, et devint prince d'A-

chaie et de Morée. Ces faits ont été rectifiés par le chroniqueur grec — B.

Des hostilités si outrageantes et si cruelles méritaient sans doute la vengeance la plus éclatante. On ne voit pas cependant que l'empereur ait fait alors aucun mouvement, soit qu'il lui parût presque impossible de relancer dans les montagnes et les forêts de l'Épire et de l'Étolie un prince qui faisait la guerre en brigand, plutôt par des incursions rapides que par des combats; soit qu'il se persuadât que les vassaux de l'Empire, qui environnaient les états de Michel, étaient assez puissants pour le châtier et le contenir. On ne s'occupait alors à Constantinople que de ce qui se passait en Asie. L'ancien empereur Alexis, échappé des mains du marquis de Montferrat, comme je l'ai raconté, s'était d'abord réfugié en Épire. Mais ne trouvant aucune ressource auprès du despote, pour qui un prince malheureux n'était qu'un hôte incommode, il résolut d'en aller chercher en Asie. Il apprenait que son gendre Lascaris s'était déjà rendu puissant, et qu'il était maître d'une grande étendue de pays, depuis la Carie jusqu'au Pont-Euxin. De si heureuses nouvelles, loin de le remplir de joie, et de le porter à rendre à Dieu des actions de grâces, n'excitaient, dans son âme sombre et jalouse, qu'un sentiment de dépit et une noire amertume. Il regardait l'élévation de son gendre comme une usurpation sur sa propre personne. Lascaris, sauvant les débris de l'Empire, lui semblait être un brigand qui pillait son palais au milieu d'un incendie.

S'étant donc embarqué dans un vaisseau qui faisait voile en Asie, au lieu d'aller joindre son gendre, il alla se jeter entre les bras de Galath-Eddin, sultan d'Icône, qui était pour lors à Attalie, dont il venait de s'em-

XXXIV.
Suites des
aventures
d'Alexis.

Acrop. c. 8.
et seqq.
Gregor. l. 1,
c. 4.

Monach. Al-
tiss. Chron.

Naugis.
Chron.

Dontrem.
l. 4, c. 5.

Ducange,
Hist. l. 2, c.
14.

Deguignes,
hist. des
Rus, l. 11.

XXXV.
Il se retire
chez le sul-
tan d'Icône.

parer, et de traiter les habitants avec cruauté. Ce sultan, que les auteurs grecs nomment Iathatine, était lié depuis long-temps d'amitié avec Alexis. Dépossédé de ses états par un de ses frères, il s'était retiré à Constantinople, et Alexis, qui régnait alors, l'avait reçu avec bienveillance : il l'avait même fait baptiser, et l'avait adopté pour son fils ; sorte d'adoption assez commune en ce temps-là entre les princes, et qui n'était qu'un honneur, sans apporter aucun droit à la succession. Lorsqu'Alexis avait quitté Constantinople, le prince turk l'avait accompagné dans sa fuite. Peu de temps après, ayant appris la mort de son frère, il était retourné en Asie, déguisé en mendiant, pour ne pas être reconnu de son neveu, qui avait succédé à l'usurpateur. S'étant formé secrètement un parti dans Icone, il était remonté sur le trône. Lorsqu'il vivait dans le palais d'Alexis, il avait contracté amitié avec Lascaris. Depuis que ce prince faisait la guerre, Gaïath-Eddin l'aidait dans ses disgrâces, et le secondait dans ses succès. L'arrivée d'Alexis changea ces dispositions. Attendri par les infortunes et par les larmes de son ancien bienfaiteur, plus animé encore de l'espérance de profiter pour lui-même des services qu'il lui rendrait, il commença par lever des troupes, et manda à Lascaris, *Que la fortune avait amené à la cour d'Icone le véritable empereur ; qu'il y trouvait ce qu'il avait mérité par ses bienfaits, du zèle et de la reconnaissance ; que Lascaris ne pourrait, sans une criminelle injustice, jouir de la dépouille de son beau-père ; que s'il s'obstinait à la retenir, le sultan d'Icone saurait bien l'arracher de ses mains ; que Gaïath-Eddin devait être l'ennemi des usurpateurs.*

Une lettre si brusque et si menaçante, de la part d'un prince jusqu'alors son allié, étonna Lascaris sans l'intimider. Il assemble ses officiers, et après leur avoir fait lecture de cette lettre insultante, il leur demande lequel des deux ils veulent avoir pour maître, de Lascaris ou d'Alexis : ils s'écrient tous d'une voix qu'ils veulent vivre et mourir avec Lascaris. Comme cette attaque était imprévue, et que ses troupes étaient alors dispersées, il n'avait avec lui que deux mille hommes, dont huit cents étaient des déserteurs français, qu'il avait attirés par une forte paie. Avec cette petite armée, il part de Nicée, traverse en trois jours les défilés tortueux du mont Olympe, s'empare de Philadelphie, et passe le Caystre après onze jours de marche. Le sultan, accompagné d'Alexis, qui lui servait comme d'appui pour appeler les Grecs, attaquait déjà Antioche sur le Méandre. Instruit de la faiblesse de Lascaris, il apprend avec surprise qu'il approche. Il se range en bataille, bien assuré d'écraser sans peine, avec une armée de vingt mille hommes, une poignée de désespérés : mais il était posté dans un terrain montueux, qui lui dérobait l'avantage que lui donnait la grande supériorité du nombre. Lascaris s'avance hardiment. Les huit cents Latins, accoutumés à mépriser les Turks, s'élancent de furie ; les files et les rangs serrés, ils donnent tête baissée, renversant tout devant eux, et percent l'armée ennemie. Mais, lorsque au retour ils reprennent le chemin qu'ils ont jonché de morts, l'armée turke se rejoint sur eux, les enveloppe et les accable. Ils périssent tous en combattant, sur des monceaux de Turks couchés par terre, en plus grand nombre qu'ils n'étaient eux-mêmes. Il ne restait que

les troupes grecques, qui firent à peine quelques moments de résistance. Tout fuit, hors Lascaris et un très-petit nombre de braves gens déterminés à mourir avec lui. Le prince turk le cherche des yeux, et l'ayant aperçu qui disputait sa vie avec un grand courage, il court à lui le sabre haut, et lui décharge sur le casque un coup terrible. Gaïath-Eddin était de grande taille, et d'une force extraordinaire. Lascaris, qui dut la vie à la trempe de son casque, trébuche sur son cheval, et tombe par terre; et tandis que Gaïath-Eddin s'écrie *Qu'on le saisisse*, il est déjà relevé. Il tranche d'un coup de sabre les jarrets du cheval de son ennemi, et l'ayant abattu à son tour, il lui coupe la tête, et la plante au bout de sa lance. La vue de cette tête sanglante effraie les Turks; ils fuient, et les Grecs qui fuyaient se rallient autour de leur prince. Il entre vainqueur dans Antioche. Mais cette victoire lui coûta plus cher qu'une défaite, où il aurait perdu tous ses Grecs, en conservant ce peu de Français qui faisaient toute la force de ses armées. Ce fut la réflexion de l'empereur Henri, lorsqu'il apprit le succès de cette journée: *Lascaris*, dit-il, *n'est pas vainqueur, il est vaincu.* Alexis fut pris dans sa fuite. Lascaris le conduisit à Nicée, et sans lui faire d'autre mal que de lui enlever toute espérance de remonter jamais sur le trône, il l'enferma dans un monastère, où ce mauvais prince, dévoré de dépit, et malheureux parce qu'il n'avait plus le pouvoir de faire des misérables, mourut quelque temps après. Sa femme Euphrosyne, qui perdait plus que lui, parce qu'elle avait régné sur son mari même, passa le reste de ses jours dans l'amertume, et mourut à Arta, dans les états du prince L'E-

pire; où Alexis l'avait laissée en s'embarquant pour l'Asie.

Le zèle des prélats pour leurs conquêtes spirituelles, en travaillant à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'église romaine, n'était pas moins ardent pour leurs intérêts temporels, et pour rentrer eux-mêmes en possession des richesses et des privilèges dont avait joui l'église grecque. Dès le commencement du règne de Henri, l'empereur, les barons, les chevaliers, tant français que vénitiens, sur les remontrances du cardinal Benoît et du patriarche Morosini, avaient consenti à céder à l'Église, en récompense des biens qu'elle avait possédés sous les empereurs grecs, le quinzième de toutes les acquisitions d'immeubles faites et à faire, et la dîme de toute culture et du produit des animaux. On en exceptait seulement l'intérieur de Constantinople, et les fruits de son commerce. Les églises, et les personnes qui leur appartenaient, étaient déclarées exemptes de la juridiction laïque. Le pape avait confirmé ces concessions par son autorité, et chargé les évêques de contraindre par les censures ceux qui refuseraient de s'y soumettre. En accordant ainsi à l'Église de quoi entretenir ses ministres avec dignité, Henri songeait aussi à maintenir ses forces. Son état naissant ne pouvait subsister que par le nombre des vassaux, qui, à raison de leurs fiefs et de leurs mouvances, seraient obligés de servir le prince dans les guerres; de sorte que ces fiefs tombant en main-morte, par des donations aux églises et aux monastères, le service militaire en souffrirait, l'état dépérirait faute de bras pour le défendre, et l'Église, membre de l'état, croissant tous les jours de plus en plus par les trésors

xxxvii.
Affaires de
l'Église
d'Orient.
Innoc. Epist.
Gesta Innoc.
Bzovius.
Raynald.
Fleury, Hist.
ecclés. l. 76,
n. 57.

qu'elle accumulait, le reste du corps se verrait enfin réduit à une sorte de langueur. Pour prévenir cette défaillance générale, Henri fit publier un édit qui défendait à toute personne de donner, soit entre vifs, soit par testament, aucun immeuble ou héritage aux églises et aux monastères dans toute l'étendue de l'Empire. Cet édit, fondé sur des considérations politiques, produisit un double mal, tant par l'avidité de ceux qui en abusèrent, que par la résistance de ceux qui s'opposèrent à l'exécution. D'un côté, plusieurs seigneurs et barons en prirent occasion d'envahir les biens des églises, sous prétexte qu'ils avaient été donnés contre la disposition de l'édit; de l'autre, le pape, sur les plaintes des prélats, en demanda la révocation : il exigeait de l'empereur qu'il empêchât les barons de toucher aux biens des églises, et qu'il les contraignît de restituer ceux dont ils s'étaient saisis : en cas de refus, il chargeait les évêques de faire tonner les foudres ecclésiastiques. Voyant ensuite le peu de succès de ses menaces, il envoya commission à ces évêques de déclarer, de sa part, que l'édit de l'empereur était nul et de nul effet, et que personne n'était tenu en conscience d'y obéir. Cependant l'empereur, par respect pour le Saint-Siège, mit fin à cette querelle par une transaction dont le pape fut content, et qu'il confirma. On voit par les lettres d'Innocent, qu'il n'eut pas moins de peine à contenir les prélats latins, dont il avait soin de remplir le siège des métropoles. Les troubles de l'Empire ayant en partie effacé les limites des diocèses, les évêques ne cessaient d'entreprendre les uns sur les autres; et plusieurs d'entre eux, dans l'aigreur de leur zèle, employaient les vexations pour traîner

les Grecs à la communion de l'église romaine, au lieu de les y ramener par les instructions, le bon exemple, et la douceur attrayante de la charité.

La mort du patriarche Morosini excita de nouveaux troubles dans l'église de Constantinople. Il mourut l'année suivante 1211, au mois de juin. Quelque temps auparavant, il avait eu un grand différend avec l'empereur, au sujet de la séance dans l'église de Sainte-Sophie. Constantin et ses successeurs s'étaient placés dans l'enceinte de l'autel, que nous appelons le sanctuaire. Saint Ambroise, jugeant que ce lieu devait être réservé aux prêtres, qui sont les premiers dans la maison de Dieu, avait fait reculer le trône de Théodose au-delà de la balustrade; et ce prince, aussi humble devant Dieu qu'il était grand devant les hommes, avait sans répugnance accepté cette place: c'était, depuis ce temps-là, celle des empereurs. Les princes français, devenus maîtres de Constantinople, suivirent l'usage reçu dans l'église latine; et non seulement ils prirent séance dans l'enceinte du sanctuaire, mais ils firent même placer leur trône au-dessus de celui du patriarche. Morosini voulant rappeler une coutume qui avait subsisté plus de huit cents ans, y trouva opposition de la part de l'empereur, et s'adressa au pape. Innocent, jaloux des occasions de faire valoir son autorité sur les princes, en écrivit à l'empereur. Après avoir étalé, en termes emphatiques, la suréminence du sacerdoce, supérieur même à la dignité royale, il le réprimandait avec aigreur d'avoir mis à sa gauche, et comme au pied de son trône, le patriarche de Constantinople, un des principaux membres de l'Eglise. On ne sait quel fut le succès de ces fières remontran-

AN 1211.

XXXVIII.

Contesta-
tions sur
l'élection du
successeur
de Morosini.

Innoc. Epist.

Ducange,

Hist. l. 2,

c. 16.

Fleury, Hist.

eccles. l. 77,

art. 13.

ces ; peut-être furent-elles rendues inutiles par la mort de Morosini , et par la longue vacance dont elle fut suivie. Lorsqu'il fut question de procéder à l'élection du successeur , les Vénitiens , qui , malgré la décision du pape , prétendaient perpétuer cette dignité dans leur nation , s'assemblèrent en armes et en grand nombre dans l'église de Sainte-Sophie , s'emparèrent des stalles autour de l'autel , et , par des cris menaçants , obligèrent les chanoines , Vénitiens eux-mêmes , de nommer patriarche leur doyen. Les Français protestèrent contre cette nomination : ils en appelèrent au pape , et le prièrent de choisir entre trois personnes dont ils lui envoyaient les noms. Innocent , après avoir entendu les procureurs des deux partis , cassa l'élection du chapitre , rejeta les trois personnes qu'on lui présentait , et ordonna de procéder à une nouvelle élection libre et canonique ; autrement , qu'il y pourvoirait lui-même. On s'assembla une seconde fois à Constantinople ; une seconde fois les voix furent partagées , et les contestations continuèrent avec la même chaleur. Pour terminer ces dissensions , le pape envoya à Constantinople son secrétaire Maxime : mais ce ne fut qu'après une vacance de quatre ans et demi que le pape , ayant déclaré nulles toutes les élections faites jusqu'alors , nomma lui-même le Toscan Gervais. Dans l'état de faiblesse où se trouvait alors l'Empire , les princes avaient souvent besoin du crédit du pape pour se procurer des secours , et les papes en tiraient avantage pour prendre avec eux le ton de Grégoire VII. C'est ce qui paraît par une lettre d'Innocent à Henri , datée du 3 octobre de cette année. Au sujet de quelques ordres de Henri concernant les Templiers , Inno-

cent lui écrit en ces termes : *Quoique nous vous ayons plusieurs fois parlé de cette affaire, vous avez fait la sourde oreille, sans réfléchir à la bonté que nous avons eue d'écouter vos requêtes, ni aux secours que nous vous avons prêtés dans vos besoins. Si votre dureté nous oblige de vous les refuser dans la suite, vous éprouverez combien ils vous ont été utiles, et ce que vous perdrez à en être privé.*

La nouvelle conquête avait multiplié les soins du pontife romain : mais l'activité d'Innocent s'étendait à toutes les parties de la chrétienté. Deux ans après que Théodore eut été dépouillé du domaine de Corinthe, et conservé en possession d'Argos, à condition de le tenir comme vassal du prince d'Achaïe, on l'accusa de tramer une conspiration contre les Français. Geoffroi de Ville-Hardouin, son seigneur suzerain, et Othon de la Roche, prince d'Athènes, vinrent l'assiéger, et le chassèrent d'Argos. Ils y trouvèrent le trésor de l'église de Corinthe, que Théodore avait emporté avec lui, lorsqu'il avait été obligé de quitter cette ville. Au lieu de le restituer, ces seigneurs, non moins avides que Théodore, le partagèrent entre eux. Henri, archevêque de Corinthe, élevé à cette dignité à la recommandation du pape, s'en plaignit à son protecteur, qui chargea l'archevêque de Thèbes, et deux de ses suffragants, d'employer les censures, pour arracher cette proie des mains de ces injustes détenteurs, et pour faire rendre à l'église de Corinthe le trésor qui lui appartenait.

Henri réunissait peu à peu les esprits par la douceur de son gouvernement, et par les grâces qu'il savait

An 1212.

XXXIX.
Théodore
chassé
d'Argos.

Innoc Epist.
Ducange,
Hist. l. 2, c.

17.

An 1213.

XI.
Violences

exercées
contre les
Grecs par
le légat
Pélage.

Innoc. Epist.

Acrop. c. 17.

Sabell. l. 8.

Ducange,

Hist. l. 2, c.

18.

Fleury, hist.

ecclés. l. 77.

art. 31.

distribuer à propos ; et déjà plusieurs Grecs avaient abjuré le schisme, lorsqu'un prélat dur et superbe vint jeter le trouble dans les esprits, et renverser par sa violence l'ouvrage qu'il prétendait avancer. Pour régler les différends qui, dans une église naissante, s'élevaient fréquemment entre les ecclésiastiques et les séculiers, le cardinal Pélage, évêque d'Albe, fut envoyé à Constantinople en qualité de légat. Le pape le recommanda par ses lettres à l'empereur, aux archevêques et évêques, aux princes, aux comtes, aux barons, les priant de lui rendre les honneurs dus à un envoyé du Saint-Siège : mais Pélage, comme s'il eût peu compté sur la recommandation du pape et sur la dignité de son caractère, affecta de se relever par un faste qui, dès son entrée, révolta les Grecs qu'il voulait éblouir. Pour montrer qu'il représentait le souverain pontife, non seulement toute sa personne était revêtue d'écarlate, mais les habits de ses domestiques, les bourses, les harnais, les brides de ses chevaux brillaient de cette éclatante couleur ; ce qui frappait d'autant plus les Grecs, que la couleur d'écarlate était réservée à l'empereur. C'était l'annonce de la conduite hautaine que Pélage allait tenir. Il débuta par des menaces contre tous ceux qui oseraient refuser obéissance à l'église romaine, et se montra armé de tous les foudres qu'allume un zèle fougueux et précipité. Les moines furent jetés dans des cachots, les prêtres chargés de fers, les églises interdites et fermées. Il fallait, sous peine de mort, reconnaître le pape pour chef de l'Eglise universelle, et faire mention de lui au saint sacrifice. Ce procédé tyrannique, qui employait, pour établir la vérité, les armes qui ne conviennent qu'au mensonge.

mit en alarme tous les Grecs de Constantinople. Le prince lui-même semblait favoriser la conduite du légat, en lui prêtant son pouvoir pour l'exécution de ses ordres sanguinaires. Cependant les principaux d'entre les Grecs, qui avaient éprouvé plus d'une fois la bonté naturelle de l'empereur, vinrent se jeter à ses pieds : « Seigneur, lui dirent-ils, en nous soumettant à Votre Majesté, nous vous avons rendu maître de nos corps, mais nous n'avons pu vous donner l'empire sur nos ames, ni sur les choses spirituelles ; elles sont dans la main de Dieu. Nous avons changé d'empereur, mais non pas de nation ni de patriarche. Nous sommes obligés de marcher sous vos enseignés, dans les guerres qu'il vous plaît d'entreprendre, mais il ne nous est pas permis de renoncer à nos lois religieuses. Délivrez-nous donc des maux dont on nous afflige, ou permettez-nous d'aller chercher un asile dans les lieux où notre Église est en liberté. » L'empereur, père de tous ses sujets, à quelque église qu'ils fussent attachés, voulait qu'ils fussent également heureux sous son règne, comme il en voulait être également servi. Il se repentit de sa condescendance ; et, en dépit du légat, il fit rouvrir les églises, tirer des fers et des prisons les prêtres et les moines, et calma l'orage dont Constantinople était agitée. Mais, dès les premières menaces de persécution, un grand nombre de prêtres et de moines ayant pris l'alarme, s'étaient réfugiés auprès de Lascaris, qui donna retraite aux moines dans les monastères de sa domination, et plaça les prêtres, les uns dans le clergé de l'église patriarcale de Nicée, les autres dans d'autres églises, où ils trouvèrent la subsistance et la liberté.

An 1214.

xli.
Guerre de
Henri et de
Lascaris.

Acrop. c. 15,
16.

Ducange,
Hist. l. 2, c.
19.

Il y avait long-temps que la trêve conclue avec Lascaris, près de Nicomédie, était expirée; et le prince grec ne laissait passer aucune occasion d'attaquer les Français répandus en Natolie. Ce n'étaient cependant que des rencontres de partis. La bataille d'Antioche, où Lascaris déjà vaincu avait enfiu, contre toute espérance, remporté la victoire, l'avait tellement affaibli, qu'il n'était pas en état de tenir la campagne. L'animosité mutuelle tenait lieu de déclaration de guerre; et les Grecs, toujours plus cruels, parce qu'ils étaient les plus faibles, traitaient avec inhumanité ceux qu'ils pouvaient surprendre. Pour rabattre leur audace, Henri passa l'Hellespont avec une puissante armée; et ayant traversé la Troade et la Mysie sans trouver d'obstacle, il marcha vers la frontière de Bithynie. Il s'empara sans peine de Pémanène; mais Lentianes soutint le siège pendant quarante jours. Les canaux qui portaient l'eau à la ville, et tous les passages des vivres ayant été coupés, les habitants et les soldats de la garnison, réduits à une extrême famine, se firent une misérable ressource des cuirs de leurs boucliers et de leurs vêtements. Lorsque les machines de l'empereur eurent ouvert une large brèche, ils la bouchèrent d'une prodigieuse quantité de bois qu'ils enflammèrent; et chacun en apportant, sans épargner ni les arbres de ses jardins, ni les meubles de sa maison, cet incendie leur tint lieu de toute autre défense. Enfin la ville fut forcée, et le vainqueur, irrité d'une si opiniâtre résistance, sortit de son caractère: il fit mourir les trois hommes qui, par leur valeur autant que par leur naissance, méritaient le plus d'être épargnés: c'étaient un frère de Lascaris, peut-être le brave Constantin; Dermocaite,

commandant de la garnison, et Andronic Paléologue, qui avait pour femme Irène, fille de Lascaris. Revenu ensuite de sa colère, non seulement il fit grâce aux soldats de la garnison, il les incorpora même à ses troupes, leur donnant pour chefs des officiers de leur nation, dont il avait éprouvé la fidélité, et mit à leur tête, pour général, George Théophilopule, qu'il chargea de la défense de tout ce qui appartenait en Orient à l'empire français. Content de s'être ainsi vengé des hostilités de Lascaris, qui n'osa s'exposer à la rencontre d'une armée si supérieure à ses forces, l'empereur, après s'être avancé jusqu'à Nymphée, reprit le chemin de Constantinople.

Lascaris demanda la paix, et n'eut pas de peine à l'obtenir de Henri, qui, se reprochant d'avoir trop longtemps souffert les sanglantes insultes de Michel d'Épire, songeait alors sérieusement à le réprimer. Il paraît, par ce traité, que le prince grec avait l'avantage sur le Français en fait de négociations politiques. L'empereur français retenait pour sa part la Mysie jusqu'à Calame, qui devait demeurer inhabitée, pour marquer la frontière des deux empires. Il laissait à Lascaris tout le pays, depuis la plaine de Cilbiane, près de Sardes, jusqu'à Nicée; ce qui, outre cette grande cité, renfermait Pergame, Priuse, et plusieurs villes considérables : en sorte que cette paix ne fut pas moins avantageuse au prince grec, qui n'avait osé combattre, que ne l'aurait été une victoire. Il paraît qu'on doit rapporter au temps qui suivit cette paix, un événement qui ne se trouve que dans les auteurs arabes. Lascaris, surpris par des Turkomans, fut conduit au sultan d'Icône. C'était alors Azz-Eddin Kaikabus, fils de

1214.
Paix avec
Lascaris.
Acrop. 8115.
Épiguinos,
Hist. des
Huns, l. 11.

Gaiath-Eddin. Le Turk, pour venger la mort de son père, tué par Lascaris, dans la bataille d'Antioche, ordonna d'abord de lui ôter la vie. Le prince grec sut si bien l'adoucir par la promesse de lui payer une riche rançon, et de lui céder des villes et des châteaux, qu'il obtint sa liberté: mais lorsqu'il l'eut recouvrée, il s'embarrassa peu de tenir parole.

AN 1215.

XLIII.
Concile de
Latran.

Innocent,
l. 16, epist.

30.
Godefridi,
monachi,
Chron.

Ursap. Chron.
Monsch. Alt.

chron.
Chron. Al-

beric.
Shero. Chr.

Rhannus. l.
5.

Annal. Bert.
Bzovius.

Doutrem. l.
5, c. 4.

Leo Allat. de
consensu

Ecc. l. 2, c.
14.

Fleury, Hist.
eccles. l. 77,

art. 48.
Acrop. c. 19.

L'année suivante 1215 n'est remarquable que par la célébration du quatrième concile de Latran, douzième des conciles généraux, où se trouvèrent 412 évêques, 800 tant abbés que prieurs, et les ambassadeurs de la plupart des princes chrétiens, entre lesquels ceux de l'empereur de Constantinople tenaient un rang distingué. Ce fut dans cette sainte assemblée qu'Innocent, ayant cassé les élections précédentes, nomma de sa pleine autorité Gervais patriarche de Constantinople, qui fut accepté par Henri. Le siège de Constantinople fut déclaré le premier du monde chrétien après celui de Rome. L'église d'Orient, pour la partie dont les Latins étaient les maîtres, se trouvant réunie au Saint-Siège, le pape voulut abolir les marques encore subsistantes de l'aversion des Grecs pour les Latins. Plusieurs prêtres grecs ne disaient la messe après des prêtres latins, sur le même autel, qu'après l'avoir lavé: ils rebaptisaient ceux que les Latins avaient baptisés. On défendit ces pratiques schismatiques, sous peine d'excommunication et de déposition. Pour satisfaire les peuples de diverses langues, qui ne s'accordaient pas ensemble sur les rites et les cérémonies, quoique habitants du même diocèse et de la même ville, on ordonna que les évêques établiraient, en faveur de chaque nation, des personnes capables, pour l'instruire, lui cé-

lébrer l'office divin, et lui administrer les sacrements, selon son rite et dans sa langue; mais on défendit de mettre deux évêques dans un même diocèse. Cette différence de langage et d'usages religieux ne changeant rien dans l'essentiel de la croyance et du culte, tous les fidèles d'un diocèse devaient composer le même corps, et se réunir sous une seule tête. Telles furent les décisions du concile de Latran à l'égard des Grecs unis à l'église romaine. Quant aux schismatiques, dont les uns vivaient sous l'empire de Lascaris, les autres dans les états de Henri, qui leur laissait liberté de conscience, ils continuèrent de reconnaître pour patriarche celui qui résidait à Nicée. A Michel Autorien, mort en 1212, avait succédé Théodore Irénique; et celui-ci, n'ayant vécu que jusqu'en 1213, eut pour successeur Maxime II. C'était un moine, qui ne dut son élévation qu'aux intrigues des femmes de la cour, dont il était devenu l'idole à force de les adorer. Mais il ne jouit que peu de temps du fruit de ses longues complaisances; il mourut au mois de décembre de la même année, et fut remplacé par Manuel Charitopule, surnommé le Philosophe.

Pendant qu'Innocent s'occupait du maintien de la foi et de la discipline, Henri, délivré d'inquiétude de la part de Lascaris, se préparait à châtier l'insolence de Michel d'Épire; et le despote, de son côté, se disposait à soutenir la guerre contre toutes les forces de l'Empire. Ce prince, faisant réflexion aux dangers qu'il allait courir, et portant sa haine contre les Français au-delà des bornes de sa vie, voulut s'assurer d'un successeur capable de maintenir par sa valeur la principauté qu'il avait établie. Il n'avait d'enfants mâles qu'un fils

AN 1216.

XLIV.
Mort de Michel, prince d'Épire.

Acrop. c. 14.
Ducange,
Hist. l. 2, c.

21.

naturel, auquel il avait donné son nom. Mais soit que ce fils fût encore en bas âge, soit que Michel ne comptât pas assez sur sa capacité, il ne le choisit pas pour lui succéder ; et ce ne fut pas sans doute à cause du défaut de sa naissance, puisqu'il n'en avait pas lui-même une plus honnête. Il jeta les yeux sur ses propres frères, fils légitimes de son père Jean Sébastocrator. Ils étaient trois, Théodore, Constantin et Manuel. L'aîné lui donnait de grandes espérances. Ce jeune prince s'était attaché au service de Lascaris, et se distinguait par son génie et par sa bravoure. Michel le demanda à l'empereur grec, qui consentit à regret à le laisser partir, après en avoir tiré serment de lui être fidèle, ainsi qu'à ses successeurs. Michel reçut Théodore avec joie, et lui laissa ses états plutôt qu'ils ne s'y attendaient l'un et l'autre. Le despote fut peu après assassiné dans son lit, à côté de sa femme, par un de ses domestiques ; et Théodore entra en possession de l'Épire et de l'Étolie. Non moins hardi ni moins entreprenant que Michel, il y ajouta bientôt de nouvelles conquêtes. Ennemi de tous ses voisins, il enleva aux Bulgares Acride et Prilèpe ; aux Vénitiens, Durazzo et Albanopolis. Ces deux dernières villes étaient fiefs de l'Empire ; et l'empereur, pour les arracher de ses mains, marchait à la tête d'une armée, et était déjà à Thessalonique, lorsqu'il fut arrêté par la mort, le 11 juin, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la dixième de son règne.

La plupart des historiens ont écrit qu'il mourut de poison. Les uns chargent de ce crime sa propre femme, qui, en l'épousant, apporta, dit-on, dans son cœur la haine mortelle que son père Joannice lui avait inspirée

XLV.
Mort de
Henri.
Chron. Al-
tiss.
Chron.

Aquise.
Phil. Mous-
kes.
Doutrem. 1.
4, c. 4, 5.
Ducange,
Hist. 1. 2. c.
21.

contre les Français. D'autres en accusent les Grecs qui, selon eux, ne lui pardonnaient pas d'avoir d'abord prêté faveur aux procédures violentes du légat Pélage. Cependant ce prince, aussi bon que vaillant, avait durant tout son règne traité les Grecs avec la même douceur que ses autres sujets. Il les avait affranchis de la persécution du légat. Plus indulgent à leur égard que ni Baudouin ni le marquis de Montferrat, il les avait admis dans sa cour, dans les magistratures, dans les emplois militaires. Il écoutait leurs plaintes avec bonté, et leur rendait justice. Ils trouvaient en lui un protecteur assuré contre l'oppression et l'insolence, qui n'est que trop naturelle à une nation conquérante; en sorte qu'on ne peut imputer ce crime aux Grecs, sans les accuser de la plus monstrueuse ingratitude. Il est vrai que l'histoire nous montre, par de funestes exemples, que les bienfaits des princes ne les ont pas toujours mis à couvert de ces horribles attentats; mais il n'est pas moins vrai qu'il est assez ordinaire de soupçonner du crime dans la mort des grands princes, comme s'ils devaient être immortels, parce qu'ils semblent avoir mérité de l'être, et que la nature ne se fût pas réservé sur eux le même empire que sur le dernier de leurs sujets. Henri ne laissait point d'enfants de ses deux femmes. Il eut une fille naturelle, qu'il donna en mariage à Sthlave, prince de Méléniqne, et parent d'Asan, roi des Bulgares. Méléniqne était une forte place en Bulgarie, où Sthlave se maintenait dans l'indépendance, sans reconnaître ni les rois des Bulgares, ni les empereurs de Constantinople, redouté des uns et des autres, qu'il favorisait ou qu'il combattait tour à

tour, selon ses intérêts. L'empereur, en lui donnant sa fille, l'honora du nom de despote, sans le rendre, ni par ce titre, ni par son alliance, plus dépendant de l'Empire.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

LIVRE XCVII.

- i. Pierre de Courtenai empereur. ii. Pierre couronné par le pape. iii. Le nouvel empereur prisonnier. iv. Mouvements du pape pour la délivrance du légat et de l'empereur. v. Mort de Pierre de Courtenai. vi. Mort de l'impératrice Yoland. vii. Robert empereur. viii. Robert en Hongrie. ix. Affaires de l'Eglise de Constantinople. x. Premières actions de Robert. xi. Paix avec Lascaris. xii. Mort de Lascaris. xiii. Vatace succède à Lascaris. xiv. Mécontentement des frères de Lascaris. xv. Le despote d'Épire recommence la guerre. xvi. Lettre d'Honorius au despote d'Épire. xvii. Le despote prend le nom d'empereur. xviii. Mouvements du pape en faveur de Démétrius. xix. Bataille de Pémanène. xx. Suites de la bataille. xxi. Andrinople se livre à Théodore d'Épire. xxii. Conjuration contre Vatace. xxiii. Démétrius tente en vain de recouvrer Thessalonique. xxiv. Imposteur qui se dit Baudouin. xxv. Succès de l'imposture. xxvi. Découverte de l'imposture. xxvii. Prise et punition de l'imposteur. xxviii. Simon patriarche de Constantinople. xxix. Amour funeste de Robert. xxx. Horrible traitement fait à la femme ou concubine de l'empereur. xxxi. Mort de Robert. xxxii. Baudouin II succède à son frère Robert. xxxiii. Jean de Brienne empereur. xxxiv. Traité entre Brienne et les Français de Constantinople. xxxv. Guerre de Théodore d'Épire et d'Asan, roi des Bulgares. xxxvi. Manuel succède à son frère Théodore. xxxvii. Brienne arrive à Constantinople. xxxviii. Conférences inutiles pour la réunion des deux Églises. xxxix. Expédition de Vatace contre Gavalas. xl. Brienne passe en Asie. xli. Entreprise de Va-

tace sur l'île de Candie. XLII. Seconde entreprise. XLIII. Ligue entre Vatace et le roi des Bulgares. XLIV. Vatace et Asan en Thrace. XLV. Ils assiègent Constantinople et sont défaits. XLVI. Défaite de la flotte ennemie. XLVII. Seconde attaque de Constantinople. XLVIII. Baudouin en Italie. XLIX. En France. L. Mort de Jean de Brienne.

**PIERRE DE COURTENAI. ROBERT. BAUDOUIN II,
ET JEAN DE BRIENNE.**

THÉODORE LASCARIS. JEAN DUCAS VATACE.

An 1216.

1.

Pierre de
Courtenai
empereur.

Honorius,
Epist.

Ph. Mous-
kes.

Acrop. c. 14.

Chron. Al-
tiss.

Chron.

Nangis.

Ægidius de
Roya.

Doutreman.

l. 5, c. 5.

Ducange,

Hist. l. 2, c.
32, 33, 34.

Fleury, hist.
ecclés. l. 78,

art. 1.

L'EMPIRE français ne subsistait que depuis douze ans, et la mort de Henri fut le commencement de sa décadence. Ce prince ne laissant point de postérité, les barons s'assemblèrent pour lui donner un successeur. La mémoire de Baudouin était si révéree, que, sans aucune loi fondamentale qui rendît la succession héréditaire, on ne se perinit pas de prendre un empereur hors de sa famille. Les suffrages se partagèrent entre deux princes. Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, avait épousé en secondes noces Yoland, sœur de Baudouin. Il en avait eu trois fils et plusieurs filles, dont l'une, nommée Yoland comme sa mère, était déjà mariée avec André, roi de Hongrie. Pierre était, par sa femme, beau-frère des deux empereurs français qui avaient régné à Constantinople. André n'était, par la sienne, que leur neveu. Cependant la plupart des barons se déclaraient en faveur d'André. C'était un roi puissant, en état de conserver les conquêtes, et de les

accroître : de plus, l'accession de la Hongrie allait doubler les forces de l'Empire. Ils le firent donc pressentir sur le dessein qu'ils avaient. André se préparait alors à la conquête de la Terre-Sainte, à laquelle il s'était engagé par vœu. Il consulta le pape Honorius III, qui venait de succéder à Innocent. Le pape lui conseilla de ne pas se laisser détourner de cette pieuse entreprise, dont le succès le comblerait d'une gloire plus éclatante et plus solide que la couronne de Constantinople. D'ailleurs ce prince religieux, et peu touché d'ambition, se faisait scrupule de disputer l'Empire à son beau-père, plus proche d'un degré des défunts empereurs. Les barons, instruits de ses dispositions, se réunirent en faveur de Pierre, et lui députèrent en France, pour l'inviter à venir recueillir un si brillant héritage. Pierre était fils de Pierre de France, et petit-fils du roi Louis-le-Gros, par conséquent cousin-germain de Philippe-Auguste, qui régnait alors. Le mariage de son père avec Isabelle, dame de Courtenai et de Montargis, avait mis ces deux terres dans sa maison ; et le sien avec Agnès, fille et héritière de Gui, comte de Nevers, lui avait procuré la jouissance à vie des comtés d'Auxerre et de Tonnerre. C'est pour cette raison qu'il est nommé tantôt Pierre de Courtenai, tantôt Pierre d'Auxerre. Il accepta volontiers l'offre qu'on lui faisait d'un empire, et leva des troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, au nombre de cinq mille cinq cents hommes, tous gens d'élite. A ce cortège digne d'un souverain, se joignirent Guillaume, comte de Sancerre, son beau-frère, cent soixante chevaliers, et un plus grand nombre encore de gentilshommes français. Pour fournir aux dépenses du voyage, il engagea à son gendre Herve,

comte de Nevers , qui avait épousé Mahaut , née du premier mariage avec Agnès , le comté de Tonnerre et la seigneurie de Cruzy , à condition que , s'il venait à décéder dans l'espace de six ans , ces domaines demeureraient à Hervé. Tout occupé de sa gloire et des projets que fait ordinairement concevoir le commencement d'une grande puissance , il partit de France avec sa femme et quatre de ses filles , laissant à Namur ses deux fils , Philippe et Robert. Il entra en Italie dans les premiers jours de l'année 1217.

AN 1217.

II.
Pierre
couronné
par le pape.

Honor.
Epist.
Danduli
Chron.
Annal. Bert.
Martin. Po-
lon. Chron.

Alberic.
Chron.
Chron. Fos-
se novæ.
Chron. Ri-
chard. de
sancto Ger-
mano.
Monach. Al-
tiss.

Sabellie. l. 8.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
24.
Fleury, Hist.
ecclési. l. 78,
art. 8.

Marchant à petites journées , il s'arrêta quelque temps à Bologne , où il logea chez les Lambertini , et donna l'ordre de chevalerie à Gui Lambertini et à deux autres nobles bolonais. Il n'arriva à Rome qu'au mois d'avril , et fut reçu magnifiquement par le pape , accompagné du clergé et du peuple romain. Comme il demandait au pape avec instance l'honneur de recevoir de ses mains la couronne impériale , Honorius s'en défendit d'abord , sur ce que ce serait de sa part usurper les droits du patriarche de Constantinople , auquel cette illustre fonction appartenait. Mais une raison plus politique retenait Honorius : il craignait de paraître autoriser en quelque sorte les prétentions que les empereurs grecs avaient toujours conservées sur la ville de Rome et sur l'Empire d'Occident. Pressé néanmoins par les sollicitations du comte et des amis qu'il employa , il se rendit enfin à ses désirs. Mais , pour prévenir les conséquences , il ne voulut pas faire cette cérémonie dans l'enceinte de Rome. Pierre et la comtesse sa femme furent solennellement couronnés dans l'église de Saint Laurent-hors-des-murs , le 9 avril , second dimanche après Pâques. Guillaume , marquis de Montferrat , se

trouvait présent : le nouvel empereur lui donna des marques de faveur, en lui conférant l'investiture du royaume de Thessalonique, tant en son nom que comme ayant la garde et la tutelle de son frère Démétrius. Le pape, à l'exemple de son prédécesseur Innocent, le déclara protecteur de ce jeune prince, ainsi que de sa mère l'impératrice Marguerite, à laquelle il donna le privilège de ne pouvoir être excommuniée par aucun évêque, sans l'autorisation du saint-siège. Honorius, dès son entrée au pontificat, n'étant pas encore instruit de la mort de Henri, avait écrit à ce prince et au patriarche Gervais. Il exhortait le patriarche à conserver l'union avec l'empereur, sans préjudice des droits de l'église. Après le couronnement il lui fit une sorte d'excuse, et lui manda qu'il n'avait nullement prétendu donner atteinte à ses droits; mais qu'il n'avait pu résister aux vives instances de l'empereur, et que d'ailleurs il avait pensé qu'il était expédient à la tranquillité de l'Empire de ne pas différer le couronnement.

Neuf jours après, Pierre partit de Rome avec sa femme, ses filles et toutes ses troupes. Il envoya devant lui à Constantinople ses enfants, et sa femme, qui était enceinte. Arrivé à Brindes, il y trouva le cardinal Jean Colonne, qui devait l'accompagner en qualité de légat du saint-siège. Une flotte vénitienne le transporta devant Durazzo, qu'il avait promis de rendre aux Vénitiens, sur lesquels Théodore d'Épire venait de s'en emparer. Il tint cette ville assiégée plusieurs jours, mais sans succès, et avec beaucoup de perte. Selon quelques écrivains, il fut défait et pris dans une sortie; selon d'autres, il fut tué dans le combat: d'autres enfin rapportent que Théodore, ayant feint de se rendre, l'attira dans la ville peu

III.
Le nouvel
empereur
prisonnier.
Honor.
Epist.
Acrop. c. 14.
Ph. Mous-
kes.
Monach. Al-
tiss.
Jordani Chr.
Chr. Fosca-
nova.
Alberic.
Chron.
Danduli
Chron.
Nangis. Chr.
Chron. Ri-
chard. de
sancto Ger-
mano.

Chron. St.
Anton.
Annal. Ber-
tin.
Sabellicus,
l. 8.
Doutreman,
l. 5, c. 5.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 2, c.
25, 26.
Fleury, Hist.
ecclési. l. 78,
art. 8, 13,
14.

accompagné, et l'assassina au milieu d'un festin. Ces deux dernières opinions sont démenties par les lettres d'Honorius, qui sollicite les rois et les princes de s'intéresser à la délivrance de Pierre. Je suivrai ici le sentiment le plus vraisemblable. Pierre, ayant pris le parti de lever le siège, et de continuer sa route par terre, s'engagea dans les montagnes d'Albanie, où les troupes de Théodore, occupant tous les passages, lui coupaient les vivres, et massacraient ceux qui s'écartaient du gros de l'armée. Réduit à une extrême disette, Pierre ne pouvait éviter une perte totale que par une bataille. Mais Théodore, résolu de faire périr les Français, sans se hasarder à les combattre, eut recours à la perfidie. Il s'adressa au légat, et fit, par son moyen, proposer un accommodement. On convint que l'empereur traverserait les terres du despote, sans y causer aucun dommage, et que le despote ferait fournir des subsistances à l'armée française. Après ce traité, juré de part et d'autre suivant les formes ordinaires, pendant que les Français marchaient sans défiance, et la plupart désarmés, les Épirotes tombent tout-à-coup sur eux dans un défilé, taillent les uns en pièces, font prisonniers les autres. L'empereur, le légat, Guillaume de Sancerre et les officiers sont enfermés dans des prisons. Leurs équipages sont la proie du vainqueur. On traîne les soldats dans des lieux déserts et sauvages, où on les abandonne sans habits et sans subsistances.

iv.
Mouvements du
pape pour
la délivrance
du légat et
de
l'empereur.

Une trahison si barbare enlevait à l'Empire son chef, la fleur de sa noblesse et ses principales ressources; et l'on peut dire que la captivité de Pierre fut plus fatale aux Français que celle de Baudouin, quoique fort supérieur à Pierre en mérite; parce qu'il ne se trouva

plus de Henri pour remplacer le prince prisonnier. Le pape l'apprit avec une extrême douleur. Mais la prison du légat le touchait encore plus sensiblement. Il en écrivit à Théodore, comme d'un attentat sacrilège, le menaçant de toutes les vengeances du ciel et de la terre, s'il ne lui rendait au plus tôt la liberté. Dans cette lettre, il ne parlait pas de l'empereur, apparemment pour ne pas diminuer la force de ses remontrances, en les partageant sur deux objets. Mais il fit agir le roi de Hongrie, l'exhortant à mettre tout en œuvre pour obtenir la délivrance de l'empereur, et à menacer Théodore de fondre sur lui avec toutes les troupes qu'il mettrait sur pied pour la Terre-Sainte. Il ne cessa, le reste de l'année, d'appeler au secours du Saint-Siège et de l'Empire les Vénitiens, les princes de la Grèce, les archevêques et évêques de France, auxquels il enjoignit d'assembler une nouvelle croisade, sous la conduite de Robert de Courtenai, grand-bouteiller de France et frère de l'empereur. Aux cris redoublés du saint-père, tout se mettait en mouvement. On s'armait de toutes parts pour aller attaquer l'Épire. Les Vénitiens faisaient les plus grands efforts, et quantité de croisés se rendaient à Venise et à Ancône, pour se ranger sous leurs enseignes. Cependant la cour de Rome, plus puissante par ses négociations que par les armes, profitait du bruit que faisaient tant de nations, pour intimider Théodore et le rendre docile. Un évêque et un ermite, employés auprès du despote, lui montraient tous les princes prêts à l'écraser, et le saint-père lui-même ouvrant les bras pour le sauver, s'il consentait à le satisfaire. Théodore comprit enfin que le moyen de conjurer l'orage était de se mettre à l'abri, sous la protection

du pape; ce qu'il obtiendrait aisément, s'il feignait de reconnaître l'église romaine, et s'il mettait le légat en liberté.

An 1218.

V.
Mort de
Pierre de
Courtenai.

Tout réussit au-delà de ses espérances. Sa soumission apparente, et l'élargissement du légat, calmèrent le pape; et le pape désarmé fit poser les armes aux Vénitiens et aux croisés. Il tourna même contre eux les foudres dont il avait menacé Théodore, et leur défendit, sous peine d'excommunication, d'entrer sur les terres du despote. On voit, dans les lettres de ce pape, un traité fait au mois de janvier de l'année suivante 1218, pour la délivrance du légat; mais on n'y voit nulle mention des autres prisonniers, ni même de l'empereur: ce qui donne lieu de conjecturer que Pierre ne vivait déjà plus en ce temps-là. Tout est incertain sur la mort de ce prince. Il semble que la Providence ne l'eût porté sur le trône que pour attacher un titre illustre à sa mémoire. Il s'éclipsa dès qu'il fut élevé, et l'on ne sait avec certitude, ni la date précise, ni la manière, ni même le lieu de sa mort. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que le chagrin de sa prison termina ses jours, peu de temps après qu'il y eut été enfermé. On lit, dans une chronique, que Théodore fut d'abord tenté de lui ôter la vie, ainsi qu'au cardinal; mais qu'il en fut détourné par le conseil de ses amis, qui lui représentèrent qu'en les faisant mourir, il s'attirerait une sanglante guerre, au lieu qu'en les retenant prisonniers, il se ferait craindre et du pape et des Français. Les Vénitiens, arrêtés par les menaces des censures, firent avec Théodore une trêve de cinq ans; et le cardinal, au sortir de sa prison, où la considération du pape lui avait procuré un traitement doux et humain, conti-

nua son voyage à Constantinople. Il y réforma plusieurs abus. Geoffroi, prince d'Achaïe, et Othon, seigneur d'Athènes, accusés d'avoir envahi les biens des églises, et frappés d'excommunication par le patriarche, en avaient appelé au saint-siège. Le légat se déclara d'abord en leur faveur, et prévint Honorius, qui en écrivit au patriarche, et le menaça même de le déposer, s'il continuait d'abuser de son autorité. Mais le pape, ayant ensuite reconnu qu'on l'avait trompé, ainsi que le légat, et que ces seigneurs avaient été justement excommuniés, confirma la sentence du patriarche.

Pendant l'absence de Pierre, le gouvernement se trouvait entre les mains de l'impératrice Yoland : il y demeura le peu de temps qu'elle lui survécut. Presque au moment de son arrivée, elle était accouchée d'un fils; qui fut nommé Baudouin, comme son oncle maternel. On ne sait rien de la régence de cette princesse, sinon qu'elle confirma l'alliance faite cinq ans auparavant avec Lascaris, et que, pour la resserrer par des nœuds plus étroits, elle lui donna en mariage Marie, la troisième de ses filles. Yoland mourut peu après, laissant de son mari onze enfants: quatre garçons, savoir: Philippe, comte de Namur; Robert, qui succéda à son père dans l'Empire; Henri, qui fut marquis de Namur après son aîné; et Baudouin au berceau, qui succéda dans la suite à Robert son frère. Les sept filles furent: Yoland, femme d'André, roi de Hongrie; Agnès, qui épousa Geoffroi [de Ville-Hardouin, II^e du nom], prince d'Achaïe, [dont l'histoire mérite d'être rapportée. Pierre de Courtenai avait fait une convention de mariage pour sa fille avec le roi d'Aragon et de Catalogne. Le vaisseau qui la portait avec son équipage

An 1219.

VI.
Mort de
l'impératrice
Yoland.Honorii
Epist.Acrop. c. 14,
18.

Gregor. l. 1, c. 4.

Ph. Mouss-
kes.
Alberic.
Chron.Monach. Al-
tiss.Nangis Chr.
Doutreman.

l. 5, c. 5.

Ducange,

Hist. l. 2, c.

28; l. 3, c. 1.

[Buchon,

Chron. p.

161 et suiv.]

et sa suite, étant venu mouiller au port de Ponticos; près d'Andravidia, on en donna avis à Geoffroi, alors dans le voisinage, qui se porta à sa rencontre, et vint la visiter dans sa galère. Puis il la pria de débarquer et de venir se reposer quelques jours dans la ville. La jeune princesse y consentit. Cependant les personnes de la cour de Geoffroi lui représentèrent si vivement la nécessité de profiter de l'occasion que lui offrait la fortune d'une alliance assortie à son rang, qu'il se décida à solliciter l'assentiment de la princesse. L'évêque d'Olène, chargé de cette commission, obtint un plein succès, et le mariage fut conclu. L'empereur jeta d'abord feu et flamme. Mais, quand on lui eut représenté que cet hymen lui donnait un allié puissant, et à sa fille un époux digne d'elle, il se laissa calmer. Geoffroi vint s'aboucher à Larisse avec l'empereur, et lui promit une inviolable fidélité. En revanche, il reçut pour la dot de sa femme la Dodécanèse des Cyclades, et divers privilèges très avantageux. Ce fut à cette époque que le code de lois connu sous le nom des *Assises de Jérusalem*, commença à être en vigueur dans la Morée¹. Marie [autre fille de Pierre de Courtenai] fut donnée en mariage à Lascaris; Marguerite à Henri, comte de Vianden; Isabelle, en premières noces à Gaucher, fils de Milon, comte de Bar-sur-Seine, et en secondes noces à Eudes de Montaigu; Sibylle fut religieuse; et une septième, dont le nom est ignoré, épousa Raoul,

¹ Il serait possible que ces faits se fussent accomplis après la mort de Pierre de Courtenai, puisque celui-ci n'entre pas dans la jouissance de tous les droits de la dignité impériale. Le chroniqueur grec raconta

le mariage de Geoffroi sous Robert; mais comme il dit que l'épouse de Geoffroi était fille de ce prince, on ne peut guère se fier à ses assertions, si ce n'est pour les faits principaux.—B.

seigneur d'Issoudun : postérité nombreuse, dont on ne raconte rien de plus mémorable que d'avoir survécu tout entière à ceux qui lui avaient donné le jour.

La succession à l'Empire regardait Philippe, l'aîné des fils du prince défunt. Comme il résidait dans son comté de Namur, on lui députa une ambassade. En attendant son arrivée, les seigneurs assemblés déférèrent la régence à Conon de Béthune, que l'empereur Henri avait coutume de laisser à la tête des conseils, lorsqu'il était obligé de s'absenter de Constantinople. Cet illustre guerrier, reste précieux des héros de la conquête, aussi recommandable par sa conduite dans les affaires de l'état que par son habileté et par son courage dans la guerre, était peut-être le seul qui eût pu soutenir l'empire français. Philippe, invité par les ambassadeurs à venir prendre possession de ses droits, préférant la jouissance assurée d'un domaine médiocre à un empire flottant, et environné d'ennemis, s'excusa d'accepter la couronne : il leur offrit en sa place Robert, son frère puîné ; et, sur l'avis du roi de France, Louis VIII, qu'ils consultèrent, ils emmenèrent avec eux ce jeune prince. Pendant ce temps-là, il ne se passait à Constantinople rien qui fût digne d'un gouverneur tel que Conon. Il n'eut à exercer que sa patience et son talent de concilier les esprits. Il s'était élevé de grands débats entre le clergé et la noblesse. Les ecclésiastiques, toujours mécontents des bornes dans lesquelles on avait resserré leurs droits et leurs possessions au commencement de la conquête, faisaient sans cesse effort pour les étendre. Les nobles, enrichis des dépouilles de l'ancien clergé, cherchaient plutôt à les accroître qu'à en rien relâcher. De là des chicanes,

VII.
Robert
empereur.

des contestations, des entreprises continuelles. On s'assembla de part et d'autre pour mettre fin à ces querelles. Le cardinal Jean-Colonne, légat du saint-siège, présidait au clergé; Conon était à la tête de la noblesse. On arrêta enfin des articles de conciliation, qui furent signés de part et d'autre. Il paraît que le clergé y remporta l'avantage, et qu'on y dérogea en quelque partie au règlement primitif. Il fut convenu que les églises cathédrales rentreraient en possession de tous les biens dont elles avaient joui sous le règne du premier Alexis Comnène.

AN 1220.

VIII.

Robert en
Hongrie.

Acrop. c. 20.

Ph. Mous-
kes.

Dandali

Chron.

Sabell. l. 8.

Ducange,

Hist. l. 3, c.

2.

L'année suivante se passa presque tout entière en apprêts pour le voyage de Robert. Dans les ames languissantes et frivoles, le temps des préparatifs dévore celui des affaires. Il partit à la fin de l'année, accompagné des ambassadeurs de Constantinople. Il prit son chemin par l'Allemagne, et arriva en Hongrie, où il passa l'hiver dans les fêtes que lui donna André son beau-frère. Ce prince avait une fille d'Yoland, sœur de Robert: il en fit alors le mariage avec le roi des Bulgares. C'était Jean Asan, fils du premier Asan, qui, conjointement avec Pierre son frère, avait soulevé les Bulgares contre les Grecs. Les deux frères ayant régné ensemble, Pierre, qui ne survécut que peu de temps, avait eu pour successeur son troisième frère Joannice. Quoiqu'Asan eût laissé un fils, cependant, comme il était encore en bas âge, et que le nouveau royaume, pour se soutenir contre les Grecs, avait besoin d'un maître plein de vigueur, les Bulgares avaient préféré Joannice, égal en valeur à ses deux frères. Après la mort de ce dernier, qui ne laissait point de fils, la couronne appartenait à Jean Asan, unique rejeton mâle

de cette courageuse famille. Phrorilas, qui n'y tenait que par sa mère, sœur des trois frères, s'en empara ; et Jean, alors âgé de quinze ou seize ans, se sauva chez les Russes, où il trouva non-seulement un asile, mais encore un puissant secours pour recouvrer l'héritage de son père et de ses oncles. Il rentra en Bulgarie à la tête d'une armée, et défit l'usurpateur, qui se renferma dans Ternove. C'était une place imprenable, s'il était rien qui pût résister à une constante opiniâtreté. Ce ne fut qu'après sept ans de siège que Phrorilas fut forcé de se rendre. Asan lui fit crever les yeux. Par son mariage il devenait allié du nouvel empereur.

Robert, enfin arrivé à Constantinople, fut couronné le 25 mars par les mains du patriarche Matthieu, qui venait de succéder à Gervais. Après la mort de Gervais, le clergé, aussi peu d'accord sur l'élection du successeur qu'il l'avait été dans les deux élections précédentes, avait tenu la même conduite. Après beaucoup de contestations, il s'en était rapporté au pape, qui avait nommé Matthieu, alors évêque d'Équilium dans l'état de Venise. Le pape n'avait pas été content de Gervais, trop hardi à entreprendre sur son autorité. Il ne le fut pas davantage de Matthieu, dont la vie dissipée, la négligence de ses devoirs, le peu d'égards aux ordres du pape et aux droits du Saint-Siège, lui attirèrent de vifs reproches. Honorius alla jusqu'à le menacer de déposition. L'humanité doit savoir gré à Honorius de sa douceur évangélique à l'égard des brebis égarées. Le cardinal légat lui représentant que l'obstination des Grecs ne pourrait être vaincue, si l'on n'armait contre eux le bras séculier, il l'exhorta à n'employer, pour le maintien et la propagation de la foi,

An 1221.

IX.
Affaires de
l'église de
Constanti-
nople.Honor.
Epist.

Danduli.

Chron.

Alberic.

Chron.

Sabell. l. 8.

Raynald.

Ducange,

Hist. l. 3, c.

2, 3.

Fleury, Hist.

ecclés. l. 78,

art. 50.

[Buchon,

Chron. p.

176, 193,

et suiv.]

que les armes par lesquelles elle s'est établie, la prière, l'instruction, le bon exemple, et la patience. La charité de ce bon pape ne dégénérait pas cependant en faiblesse. Il faisait usage des armes spirituelles; et dans la suite, Robert implorant son secours contre les schismatiques, qui lui suscitaient beaucoup d'embarras, il lança contre eux des anathèmes, accorda à ceux qui défendaient l'empereur les mêmes indulgences que pour l'expédition de la Terre-Sainte, exhorta par ses lettres les seigneurs et les magistrats de Constantinople à servir fidèlement l'empereur, et à demeurer *unis* entre eux, et opposés aux réfractaires. Cette même année mourut aussi le patriarche grec, Manuel Charitopule: il eut pour successeur Germain II, dit Nauplius, qui siégea dix-neuf ans.

X.
Premières
actions de
Robert.

Le nouveau prince paraissait lui-même très-disposé à maintenir la tranquillité dans l'état, et à la rétablir dans l'église. Il assembla les barons français et vénitiens, s'instruisit de l'état des affaires et des forces de l'Empire: il ratifia tout ce qui avait été fait par le régent, dont les sages conseils auraient pu guider son peu d'expérience, si la mort de Conon ne lui eût enlevé cet appui dès le commencement de son règne. Les traités faits avec les Vénitiens furent renouvelés. Dans l'état où se trouvait alors en Orient la puissance française, qui s'affaiblissait de jour en jour sans recevoir aucun renfort d'Occident, les Vénitiens étaient la principale ressource, et presque la seule espérance de l'Empire: aussi les comblait-on de faveurs. Le patriarche de Constantinople, à la prière d'Angelo, patriarche de Grado, déclara toutes les églises vénitiennes, dans l'étendue de son patriarcat, exemptes de sa juridiction.

Marin Michieli, bayle des Vénitiens à Constantinople, était le confident de l'empereur, qui ne parlait jamais du doge de Venise sans lui donner le titre de son cher collègue et de l'ami de l'Empire. L'accord que le régent, de concert avec le légat, avait ménagé entre les seigneurs et le clergé, n'avait assoupi que pour peu de temps les contestations entre les deux ordres. Quelques seigneurs des plus puissants faisaient aux ecclésiastiques une guerre ouverte. Geoffroi II de Ville-Hardouin¹, prince d'Achaïe, s'emparait des églises, des abbayes et de leurs biens. Le légat, après plusieurs avertissements, le trouvant opiniâtre, le frappa d'anathème, et mit ses états en interdit. Ce châtement ne le rendit que plus furieux. Il exilait les clercs et les évêques, condamnait à la prison ceux qui leur donnaient asile, profanait les sanctuaires et les reliques des saints, accablait de taxes les fermiers des églises, et les faisait marquer au visage. Il avait méprisé les censures du légat ; le pape, armé de toutes les foudres de l'Eglise, tonna avec tant de force contre ce rebelle, qu'il en fut terrassé, et rentra dans l'obéissance. L'empereur, qui n'aurait osé seul entreprendre de réprimer un seigneur de ce rang et de ce caractère, se voyant soutenu de la puissance spirituelle, mit à couvert les drôits et les

¹ Lebeau disait : Guillaume. C'est, sur l'autorité du chroniqueur grec, p. 169 et suiv., Geoffroi II. Comme il voulait conquérir les places fortes de Morée non encore soumises à son autorité, il avait demandé aux prélats de l'aider de quelques subsides. Ceux-ci refusèrent. Le prince fit saisir leurs revenus, et, au lieu de se les appliquer, s'en servit pour construire la place de Chloumoutzi,

aujourd'hui Castel - Tornèse. Cela dura trois ans; après quoi, Geoffroi ayant informé le pape Honorius III du véritable état des choses, en obtint aisément l'absolution des censures qu'il pouvait avoir encourues par sa conduite. Les prélats francs de Morée durent faire les mêmes concessions. Geoffroi mourut peu après sans enfants. Guillaume, son frère, lui succéda.—B.

privilèges des églises, par un édit qui les confirmait; et Guillaume, marquis de Bondonice, régent du royaume de Thessalonique, fit publier une ordonnance semblable pour les états du jeune Démétrius.

[C'est sans doute à cette époque qu'il faut rapporter les conquêtes de Guillaume de Ville-Hardouin en Morée. Geoffroi II, son père, étant mort sans enfants, Guillaume lui succéda, et résolut de soumettre les places de Corinthe, Anaplion ou Nauplie, et Monobasia, seules encore occupées par les Grecs. Le doge de Venise, alors Jacques Tiepolo, s'engagea à fournir de bonnes galères bien armées, pour soutenir par mer les opérations du siège, à condition que les villes de Coron et Modon seraient¹ cédées à la république, après la conquête achevée.

Le mégas-kyr, ou seigneur d'Athènes, le duc de Naxos, les trois seigneurs d'Euripe, et ceux des autres îles, convoqués par Guillaume, se rendirent avec leurs troupes sous les murs de Corinthe. La citadelle fut resserrée par le fort Montesquiou, placé sur un monticule, au midi, et par un autre fort construit par le prince d'Athènes sur un autre monticule, au nord de la place, et bientôt réduite à capituler; ce qu'elle fit, en obtenant la garantie de ses privilèges.

Aussitôt que les galères vénitiennes parurent, Coron et Modon leur ayant été remises, elles se dirigèrent sur Nauplie, qui fut bloquée tout l'hiver par terre et par mer. L'été suivant, la ville s'étant rendue par capitulation, l'un de ses deux forts fut occupé par les Francs, l'autre laissé aux Grecs: et Nauplie ainsi qu'Argos furent cédées, comme propriétés héréditaires,

¹ V. *supra*, l. xcv, p. 22.—B.

au prince d'Athènes. Enfin, au mois de mars suivant, tous les alliés se réunirent dans la plaine d'Amyclée, et, de là, marchèrent sur Monobasia. Les habitants, qui connaissaient les projets de Guillaume sur leur ville, l'avaient pourvue de vivres pour un long siège, et attendirent patiemment que la lassitude des ennemis les forçât à lever le blocus. Mais Guillaume jura sur son épée de ne pas quitter la place qu'il ne s'en fût rendu maître. Il fallut trois ans pour vaincre la résistance des Monobasiens : alors ils se rendirent aux mêmes conditions que Nauplie et Corinthe, et bientôt il ne resta plus que les habitants du centre de la presqu'île qui ne reconnussent point la domination franque.

Guillaume n'hésita point à entreprendre de réduire ces peuplades, qui étaient les Milinges, les Ézérîtes, et autres petites nations, slaves d'origine, transplantées dans ces lieux au temps de Basile Bulgaroctone. Pour y réussir, il construisit sur une montagne, à une lieue de Lacédémone, le fort de Misithra, encore subsistant sous le nom de Mistra, et un autre dans le Magne, l'ancien pays des Éleuthéro-Lacons, qu'il nomma Mani. Enfin, quand les Milinges et les Maïnotes se furent soumis au prince qui dominait les principaux passages de leurs contrées, Guillaume compléta son système de fortification par un troisième fort, celui de Leutron, l'ancienne Leuctres, placé sur le rivage, près de Chisterna ; et dès lors la Morée entière fut sous le joug d'une entière dépendance.

Ce n'était pas assez d'avoir soumis les Grecs, il aurait fallu que les Français vécussent entre eux dans une bonne intelligence. A peine tranquilles du côté de leurs ennemis, les chevaliers et bannerets se mirent à

construire des forts, auxquels ils donnèrent des noms étrangers aux souvenirs de la mère-patrie, du sein desquels ils s'élançaient pour piller les terres de leurs voisins, et qui servaient de dépôts à leurs rapines. Guillaume de Ville-Hardouin avait concédé à Guillaume de La Roche, mégas-kyr ou grand-sire d'Athènes, d'abord la principauté de cette ville, puis quelques autres fiefs, à la réserve d'en faire hommage lige au prince de Morée. La guerre terminée, Guillaume de La Roche refusa de remplir ses devoirs féodaux, et se ligua avec les seigneurs d'Euripe et de Bodonitza. Le prince de Morée, de sa part, convoqua ses bannerets, et leur donna rendez-vous à Nicli. Le seigneur de Cariténa, neveu du prince de Morée, mais beau-frère du mégas-kyr, se joignit à ce dernier. Une bataille fut livrée sur le mont Karydi, entre Mégare et Thèbes de Béotie, où les troupes du mégas-kyr furent taillées en pièces, et lui-même obligé de s'enfuir. Le prince vainqueur pilla toute la plaine de Thèbes et les terres de son perfide vassal. Le mégas-kyr fut obligé, par les principaux de ses tenanciers, à se soumettre, et consentit enfin à prêter serment de fidélité à son suzerain. Au reste, Guillaume s'en remit à l'arbitrage du roi de France pour la réparation que pouvait mériter l'outrage fait à ses droits de seigneur. On termina le différend à l'amiable; mais le prince de Morée n'en apprit la conclusion que plus tard, lorsqu'il était lui-même dans les fers de l'empereur grec.] B.

xi.
Paix avec
Lascaris.
Ph. Mous-
kes.
Ægid de
Roya.

L'empereur Robert ne désirait que la paix; mais il se trouvait entre deux redoutables ennemis. Théodore d'Épire, après avoir dissipé, par la protection du pape, la ligue formée contre lui, avait repris les armes; et

Lascaris, malgré son alliance avec la famille impériale, attaquait l'Empire en Asie. C'était même cette alliance qui lui fournissait un prétexte de guerre. Ce prince, après la mort d'Anne, fille de l'empereur Alexis, avait pris¹ pour femme Philippa, fille de Rouben, prince

¹ Je pense qu'il s'agit ici de Rouben II, frère et prédécesseur de Léon-le-Grand; il avait épousé une princesse latine, et en avait eu deux filles seulement, (Tchamtschian, *Abrégé de l'histoire d'Arm.*, p. 312), dont l'une, nommée Aghita, avait épousé Baudouin, fils de Boémond, prince d'Antioche.

Le roi Léon II intervint en 1204 dans une discussion religieuse entre le clergé arménien et Zakharé, généralissime des troupes de George IV, roi de Géorgie. Ce général, toujours en campagne pour le service de son maître, désirait que le clergé de sa nation (car il était d'origine arménienne) l'autorisât à faire célébrer le saint sacrifice sous la tente, par des prêtres revêtus des ornements sacerdotaux, et à solenniser certaines fêtes aux mêmes jours que les peuples de sa patrie adoptive. Sur l'invitation de Léon, il se réunît un concile à Sis, dont les conclusions furent favorables à Zakharé. Une autre réunion eut lieu à Lori dans la Géorgie arménienne, et une troisième à Ani, ville alors appartenant au général géorgien. Les décisions qui en émanèrent excitèrent des troubles religieux assez graves. A cette époque, Zakharé poussa ses conquêtes jusqu'à Ardébil. Abou'l-Isradj, *Chr. ar.*, p. 283, fait mention de ces conquêtes en 1204. Plus

tard la ville de Chamkhor étant tombée au pouvoir d'un prince arménien nommé Blou-Zakhar (Zakharie-le-Muet), celui-ci se déclara de même l'allié de la Géorgie (1240).

A la mort de Baudouin, prince d'Antioche (1207), qui avait épousé Aghita ou Alix, nièce de Léon II, le prince Rouben, issu de ce mariage, fut, suivant les conditions du contrat, déclaré successeur de son père. Le comte de Tripoli, qui prétendait avoir des droits sur la ville, en chassa de vive force Rouben, et ce prince se réfugia près de son oncle. Léon, après s'être vu sur le point de reprendre Antioche à main armée, aima mieux s'en rapporter à la décision du pape Innocent; mais le cardinal Pierre, chargé de la négociation, l'ayant conduite avec trop de partialité pour les Latins, Léon chassa de Cilicie tous les indigènes, tout ce qu'il y avait même de membres du clergé, appartenant aux nations de l'Occident. Après de longues négociations, les droits de Rouben furent reconnus, et ce prince installé dans Antioche; il reçut même (1209) d'Othon IV, empereur d'Allemagne, la couronne royale et le titre de roi, à la sollicitation de Léon qui, par là, reconnaissait en lui un autre lui-même, son premier vassal. Mais il fallut bien du temps pour amener le prince de Cilicie à laisser rentrer le clergé

d'Arménie, et en avait eu un fils nommé **Constantin**. Mais l'ayant bientôt répudiée, il avait épousé en troisièmes noces Marie, sœur de Robert. La mort de l'empereur Pierre de Courtenai, celle de l'impératrice Yoland, l'incertitude, et ensuite l'absence du

latin dans ses états Voy. Michaud, *Hist. des crois.*, t. III, p. 131, 380, et t. V, *Éclaircissement*.

Léon mourut le 1^{er} mai 1219, après un règne glorieux de trente-quatre ans, laissant pour seule héritière une fille nommée Zapel ou Isabelle, âgée de seize ans. Il la confia, dans ses derniers moments, au patriarche Jean et à deux de ses principaux seigneurs, le baile sir Adan et le connétable Constantin Avag, allié à la famille royale. Le corps du roi fut embaumé et déposé à Sis, et son cœur dans le convent d'Acner, fondé par lui.

Après la mort de Léon, Zapel fut couronnée reine, sous l'assistance de ses deux conseillers. Bientôt Adan fut massacré par Constantin, désormais seul ministre. Rouben, roi d'Antioche, voulut se révolter contre la reine; mais il fut pris par Constantin avec ses principaux partisans, et mourut en prison. Il fut remplacé à Antioche par un comte de la famille des Roubéniens. Vers 1220, Philippe, fils du nouveau comte, Arménien par sa mère, épousa la reine Zapel, et reçut le titre de roi, après avoir juré de respecter les usages de la nation. Au bout de deux ans, il se rendit coupable de telles vexations, au mépris de ses promesses, qu'il fut enfermé au fort de Bardzerberd, et y mourut en 1223, malgré les efforts de son

père pour le sauver. Il fut alors question de marier la reine à un fils de Constantin, nommé Héthoum. Zapel, qui aurait préféré abdiquer, et embrasser la vie religieuse, s'enfuit à Séleucie. Constantin l'y assiégea, et, bon gré mal gré, l'engagea à revenir à Sis, où elle épousa le jeune prince en 1224, l'an 773 de l'ère arménienne. Des trois frères d'Héthoum, l'aîné fut fait généralissime, un autre vice-roi, le troisième archevêque. Les historiens d'Arménie font de grands éloges de l'administration de Constantin, du règne d'Héthoum et des vertus de la reine Zapel. Tchamich. III, 179 à 196. La *Chronique syriaque*, citée par M. Reinaud (*Extraits*, p. 425), présente les faits un peu différemment, et ajoute quelques détails qui tendent à prouver que le roi d'Arménie ne put se défaire des Latins qu'avec l'assistance du sultan d'Icône.

Six monnaies de cuivre du cabinet de Paris, et quatre de celui de M. le duc de Blacas, ces dernières communiquées par M. Reinaud, se rapportent à un roi arménien nommé Héthoum. Toutes ces pièces portent d'un côté la légende déjà expliquée: *Héthoum, roi d'Arménie*, et au revers: *frappée dans la ville de Sis*, avec les mêmes variantes citées p. 43. Le prince y est représenté sept fois assis, les jambes

successeur, lui avaient paru autant d'occasions favorables pour faire de nouvelles conquêtes sur l'Empire. Il avait pris les armes pour soutenir les droits de sa femme, qui, étant fille du dernier empereur, devait, disait-il, en être héritière pour sa part. Il sentait bien, sans doute, la faiblesse d'une prétention si peu fondée; mais son humeur ambitieuse et guerrière n'avait besoin que d'une ombre de raison. Conon avait déjà fait passer en Asie plusieurs barons avec leurs troupes, à la tête desquels Girard de La Truie faisait fonction de général. La campagne était ouverte, et les hostilités commençaient de part et d'autre, lorsque ces seigneurs, apprenant l'arrivée du nouvel empereur à Constantinople, laissèrent leurs troupes en Asie, sous le com-

croisées, la couronne en tête, tenant à gauche le globe surmonté de la croix, à droite un sceptre surmonté de quelque chose qui a ressemblance avec la forme de notre fleur de lis; il a de chaque côté un lion debout. Le revers offre une croix ayant une étoile dans chaque intervalle entre les bras. Des deux autres pièces, l'une porte un roi à cheval, avec un sceptre tout pareil à celui ci-dessus dans la main droite, et au revers une croix ayant quatre bras d'égale longueur, avec un trait oblique dans l'intervalle; l'autre, appartenant comme la précédente au cabinet de Paris, représente un roi assis de face, dans l'attitude orientale, avec les insignes ci-dessus mentionnés, gardé aussi par deux animaux debout, la tête tournée vers le bord de la pièce. Nous ne savons si ces monnaies se rapportent à Héthoum I^{er} ou à l'un

de ses deux homonymes, dont il sera parlé plus tard. Pour terminer, sur une belle monnaie d'argent, du cabinet de M. le duc de Blacas, on voit d'un côté un roi à cheval, le sceptre ou la lance dans la main droite, avec la légende: *Héthoum, roi d'Arménie*; et, de l'autre part, la légende arabe lue par M. Reinaud: *Le sultan suprême, splendeur du monde et de la religion, Kai-Khosrou, fils de Kai-Cobad; frappée à Sis l'an 6....* (le reste illisible). Cette monnaie inédite se rapporte évidemment à Héthoum I^{er}, puisque Kai Khosrou qui y est nommé régnait à Icone de 1236 à 1244, et que Héthoum I^{er} ne mourut qu'en 1269. Voy. *Chr. ar.*, p. 312, 319. On a vu d'ailleurs, par ce qui précède, que les rois d'Arménie étaient en bonne intelligence avec le sultan Kai-Cobad.—B.

mandement de leurs lieutenants, et repassèrent le Bosphore, pour lui présenter leurs hommages et assister à son couronnement. Robert, voulant se délivrer de l'un des deux ennemis qu'il avait à combattre, *aima* mieux traiter avec Lascaris, son beau-frère, et d'ailleurs moins acharné contre les Français et moins perfide que Théodore d'Épire. Il lui envoya donc Girard de La Truie et Thierri de Valincourt. Ces ambassadeurs, appuyés du crédit de l'impératrice Marie de Contenaï, conclurent un traité de paix par lequel Robert rendait à Lascaris un de ses frères, détenu prisonnier, et Lascaris mettait en liberté tous les Français qu'il avait pris en diverses rencontres.

AN 1222.

XII.

Mort de
Lascaris.

Acrop. c.
15, 18.

Gregor. l. 2.

c. 1.

Dontrem. l.

5, c. 5.

Ducange,
Hist. l. 3, c.

3.

Dans le cours de cette négociation, Lascaris avait reconnu le caractère doux et facile de Robert. Il était déjà son beau-frère; il voulut en faire son gendre, espérant que la qualité de beau-père lui donnerait quelque avantage pour le gouverner. Il lui restait trois filles d'Anne, sa première femme; Irène, veuve d'Andronic Paléologue, avait épousé en secondes noces Jean Ducas Vatace, protovestiaire; Marie était femme de Béla, fils d'André, roi de Hongrie; Lascaris offrit à Robert la troisième, nommée Eudoxie: et ce mariage ne trouva d'opposition que dans le patriarche grec Manuel, qui vivait encore au commencement de cette négociation, et dans Germain son successeur. Ils prétendaient que cette alliance était contraire aux lois de l'église, et que les qualités de beau-père et de beau-frère étaient absolument incompatibles. En effet, les lois de l'église grecque resserraient, beaucoup plus que l'église latine, la liberté des mariages. Ces empêchements canoniques n'étaient pas capables de gêner la politique de Las-

caris. Il était sur le point de faire partir sa fille pour Constantinople, malgré le patriarche, lorsque la mort vint subitement renverser ses projets. Il approchait de cinquante ans. Il en avait régné dix-huit, en comptant de la prise de Constantinople; mais les deux premières années il s'était contenté du titre modeste de despote. Il fut enterré à Nicée, dans le monastère d'Hyacinthe, où sa femme Anne et son beau-père Alexis avaient déjà leur sépulture. Ce fut sans contredit un grand prince, capable, par les efforts de son courage; et par les ressorts de sa politique, d'arrêter, au milieu de son cours, le torrent qui venait submerger la Grèce; et la nation lui fut redevable de n'avoir pas été anéanti par la conquête. On lui reproche quelques défauts, trop de promptitude à la colère, trop de penchant à l'amour, de précipitation dans les entreprises, de profusion dans ses libéralités. Mais il est des vices heureux dans certaines conjonctures, ainsi que des poisons dans certaines maladies. La témérité et l'excès de générosité dans Lascaris contribuèrent à ses succès. Outre ses trois filles, dont je viens de parler, Albéric lui en donne une quatrième, mariée au duc d'Autriche. Il avait encore eu d'Anne deux fils, qui moururent en bas âge, et de Philippa d'Arménie un fils, nommé Constans, âgé de huit ans au temps de la mort de son père, et dont l'histoire ne parle plus. Marie, dernière femme de Lascaris, mourut peu de temps après lui, sans avoir eu d'enfants.

Théodore Lascaris laissait quatre frères, Alexis, Jean, Manuel et Michel. Jean Ducas Vatace, mari d'Irène, sa fille aînée, leur fut préféré, comme il le méritait par le droit de sa femme, et par ses éminentes qualités. C'était

xiii.
Vatace
succède à
Lascaris.
Acrop. c. 14.
Gregor. l. 2.
c. 1.

Raynald;
Ducange,
Hist. l. 3, c.
4; l. 5, c. 6.
Idem,
Fam. Byz. p.
222.

un génie du premier ordre, qui joignait à une valeur héroïque une prudence consommée. Grand homme d'état et grand homme de guerre, mesuré dans ses conseils, actif dans l'exécution, sans précipitation comme sans négligence, il apercevait avec justesse, dans les affaires, le point de maturité, qu'il savait préparer avec patience, et saisir avec promptitude. Marchant d'un pas assuré dans ses entreprises, il en avait prévu toutes les difficultés, et le moyen de les vaincre; et l'on peut dire que la Providence, qui voulait affliger la Grèce, sans la détruire encore, lui ménagea, dans ses deux premiers princes, les ressources nécessaires pour se conserver. Il fallait d'abord de l'audace pour brusquer la fougue française; elle se trouva dans Théodore Lascaris. Vatace apporta la prudence et une vigueur soutenue, propre à donner au nouvel empire grec une assiette ferme et solide. Il était originaire de Didymotique. Le nom de Ducas fait conjecturer que, s'il n'était pas de cette illustre famille, au moins il y tenait par les femmes; car, selon la remarque de Ducange, c'était alors l'usage des Grecs de joindre à leurs noms paternels ceux des grandes familles dont ils sortaient par descendance féminine. Irène Ducas, femme du premier Alexis Comnène, avait fait passer son nom dans tous les descendants de son mariage. Or Théodore Vatace, qui paraît avoir été le trisaïeul de Jean, avait reçu pour femme une sœur de l'empereur Manuel, petit-fils d'Alexis, en récompense de ses services, et c'était par ce mariage que le nom de Ducas était entré dans la maison des Vataces.

XIV.
Mécontente-
ment des

Le couronnement de Vatace causa beaucoup de joie aux Grecs, qui connaissaient ses talents supérieurs;

mais il alluma une jalousie mortelle dans les frères de Lascaris. Les deux cadets, d'un caractère plus doux, dévorèrent leur chagrin, et demeurèrent à la suite du nouveau prince. Mais Alexis et Isaac, ne pouvant souffrir pour maître un homme qu'ils regardaient comme au-dessous d'eux, prirent le parti de quitter la cour, et se retirèrent secrètement à Constantinople, auprès de l'empereur français, auquel ils inspirèrent leurs sentiments de haine et de mépris. Ils avaient tenté d'enlever avec eux leur nièce Eudoxie, pour la mettre entre les mains de Robert, à qui elle avait été promise. Mais Vatace rompit leurs mesures, et retint la princesse. Il consentit, dans la suite, à son mariage avec un seigneur français, qui ne pouvait lui donner d'ombrage. Ce fut Anseau de Cahieu, régent de l'empire français après la mort de Jean de Brienne.

L'animosité des deux princes fugitifs se communiquait à l'empereur français, et le disposait à la guerre contre Vatace. Mais un ennemi plus voisin lui donnait de plus vives inquiétudes. Dès que Théodore d'Épire eut détourné l'orage dont il était menacé du côté de l'Occident, oubliant aussitôt ce qu'il devait au pape, et le traité qu'il venait de conclure avec les Vénitiens, il recommença ses hostilités; et, n'épargnant ni l'Empire, ni les Vénitiens, ni le royaume de Thessalonique, il porta ses armes de toutes parts. Tout était en alarmes. Le jeune Démétrius, tremblant pour sa personne, et mal conseillé, quitta Thessalonique, qu'il aurait dû défendre, pour aller demander des secours en Italie: Robert implora la protection du pape. Le pape écrivit à Robert pour le rassurer; aux barons, pour les exhorter à la concorde, et à Théodore, pour l'engager à la paix. Sa

frères de
Lascaris.
Acrop. c. 22,
47.
Gregor. l. 2,
c. 1.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
4.
Idem,
fam. Byz. p.
218.

xv.
Le despote
d'Épire
recommence
la guerre.
Honor.
Epist.
Acrop. c. 21.
Gregor. l. 2,
c. 2.
Pachym. l.
1, c. 30; l.
2, c. 26.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
5.
Idem,
fam. p. 207.
Raynald.

lettre à ce dernier prince, datée du 26 octobre, mérite d'être rapportée : c'est un modèle de réprimande pleine de force, mais tempérée par une charité vraiment pastorale.

XVI.
Lettre
d'Honorius
au despote
d'Épire.

« Quoique vous nous ayez fait, dit-il, un sanglant affront à nous et à l'église romaine, en portant des mains sacrilèges sur un cardinal-prêtre, le bon traitement qu'il a reçu de vous dans sa captivité, et les honneurs que vous lui avez rendus en le mettant en liberté, affaibliraient le souvenir de votre injustice, et l'effaceraient peut-être tout-à-fait, si vous comenciez à être juste. Nous nous sentions disposés à vous aimer, et nous ne nous occupions que de vos intérêts spirituels et temporels. Pourquoi faut-il que vous mettiez obstacle à nos desseins salutaires ? Vous savez que la concorde fait le bien et la force des états ; que la désunion les réduit en poussière. Des princes divisés se ruinent l'un ou l'autre, et souvent tous les deux. C'est dans cette vue que nous travaillons à rétablir la bonne intelligence entre vous et notre très-cher fils l'empereur de Constantinople. Cette paix vous amènera le salut, le repos, l'honneur. Songez aux dangers, aux malheurs, aux pertes irréparables qu'entraîne une sanglante discorde, tant pour les âmes que pour les corps. Vous êtes chrétien ; vivez en paix avec vos frères ; inspirez-nous en votre faveur des sentiments paternels. Que nous puissions vous embrasser comme faisant partie de notre famille, et ne nous obligez pas à vous traiter comme étranger. »

XVII.
Le despote
prend le

Ces remontrances furent inutiles. Théodore, profitant de l'absence de Démétrius, s'empara de Thessalo-

nique. Maître en peu de temps de tout le royaume, il prit le titre d'empereur; et, au refus du métropolitain de Thessalonique, il se fit couronner par l'archevêque d'Achride. Enflé de ce succès, il s'environna de toute la pompe impériale, et créa pour son service cette légion d'officiers qui peuplaient de leur inutilité le palais des empereurs. Vatace, qui prétendait avoir seul le droit de porter ce titre auguste, comme légitime successeur des princes grecs, ne vit pas sans jalousie cette usurpation. Mais, n'étant pas en état de porter la guerre en Thessalie, il offrit à Théodore de lui laisser en toute souveraineté le domaine des états dont il s'était emparé, à condition qu'il renoncerait au nom d'empereur : ce que le despote rejeta avec hauteur; en sorte qu'il se trouvait alors, dans l'Empire d'Orient, trois empereurs, Robert à Constantinople, Vatace à Nicée, Théodore à Thessalonique, sans compter Alexis Comnène, qui régnait à Trébisonde avec la même autorité, et dont l'arrière-petit-fils s'arrogea le même titre, sous le règne de Michel Paléologue.

Théodore triomphait en Thessalie, et Démétrius, dépouillé de ses états, implorait à Rome la miséricorde du pape. On se préparait alors à une croisade, et le pape employait tous ses efforts pour en faire tomber les premiers coups sur l'usurpateur. Il écrivit dans tous les royaumes, pour engager les princes et les peuples à commencer par rétablir Démétrius, et à se ranger, pour cet effet, sous les étendards du marquis de Montferrat, qui armait en faveur de son frère. Cette conquête, disait-il, devait faciliter celle de la Palestine, en délivrant l'empire de Constantinople d'un ennemi qui l'empêchait de prêter ses forces à cette sainte en-

nom
d'empereur.

AN 1223.

XVIII.
Mouvements du
pape en fa-
veur de
Démétrius.

treprise. C'est ainsi que l'expédition de la Terre-Sainte servait de prétexte à toutes les autres; et toutes les guerres devenaient des croisades. Le pape ouvrait ses trésors au marquis : il exhortait les archevêques, les évêques, le clergé de Romanie, à contribuer de la moitié de leurs revenus, sur le serment que donneraient les deux frères de restituer ces avances après le succès. Il n'épargnait pas plus les anathèmes à Théodore que les indulgences aux croisés. Toute l'année se passa en ces divers mouvements, tandis que l'empereur, à Constantinople, se préparait à la guerre contre Vatace.

An 1224.

xix.
Bataille de
Pémanène.
Acrop. c. 22.
Gregor. l. 2,
c. 1.
Ph. Mous-
kes.
Alberic.
Chron.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
6.

A la nouvelle de la prise de Thessalonique, Robert, alarmé des rapides progrès de Théodore, avait envoyé de ce côté-là un grand nombre de troupes, sous la conduite de Thierrî de Valincourt, et de Nicolas de Mainvaut, maréchal de Romanie. Ils mirent le siège devant la ville de Serres. Mais l'empereur avait réservé ses plus grandes forces pour aller attaquer Vatace. La mort avait enlevé à l'Empire la plupart des héros de la conquête. Conon de Béthune, père et fils, Payen d'Orléans, Pierre de Bracheux, l'honneur des armes françaises, ne vivaient plus, et n'avaient point laissé de successeurs. Le mérite militaire étant évanoui ou méconnu, l'intrigue fit les généraux. Robert mit à la tête de son armée les deux Lascaris, qui ne cessaient depuis deux ans de l'exciter à la guerre. Ces princes avaient plus d'animosité, mais beaucoup moins d'habileté et de courage que l'ennemi qu'ils allaient combattre. Ils passèrent l'Hellespont, et, ayant débarqué à Lampsaque, ils avancèrent dans le pays dont l'empereur Henri avait fait la conquête. Vatace, qui ne se faisait pas longtemps chercher, vint à leur rencontre devant Péma-

nène. Les deux armées se rangent en bataille ; on se choque avec fureur ; la victoire est opiniâtrément disputée ; enfin la valeur française renverse les Grecs ; la plupart prennent la fuite : tout était perdu pour eux , si Vatace n'eût arraché aux Français la victoire qu'ils avaient entre les mains. Suivi des plus braves de ses officiers , il rallie les fuyards , leur fait tourner visage ; et, marchant à leur tête, il sait si bien leur prêter son courage, que l'épouvante passe du côté des Français. Les deux Lascaris sont pris ; Macaire de Sainte-Menehould meurt avec cette valeur qui s'était signalée daustant de combats ; plusieurs autres chevaliers tombent sous les coups de Vatace. L'armée française est entièrement rompue et taillée en pièces. Cette bataille porta un coup mortel à l'empire français , et releva le courage des Grecs, en leur apprenant qu'ils pouvaient vaincre ceux dont jusqu'alors ils pouvaient à peine soutenir les regards.

Il eût été digne de Vatace de faire grace aux vaincus. La colère le rendit cruel. Il fit égorger les prisonniers : mais il se contenta de faire crever les yeux aux deux oncles de sa femme. Au bruit de cette défaite, la consternation se répandit parmi tous les Français. Ceux qui assiégeaient Serres , déjà sur le point de la prendre, levèrent le siège ; et, dans cette retraite, Théodore d'Épire tomba sur eux , les mit en déroute , et fit prisonniers Thierry de Valincourt et Nicolas de Mainvaut. Vatace profita de sa victoire ; il reprit toutes les places que l'empereur Henri avait conquises en Asie. Elles étaient sans espérance de secours , et la plupart dégarnies de troupes et de vivres. Il se rendit maître de Pémanène, de Lentianes, de la Troade , et de toute la côte d'Asie.

XX.
Suites de la
bataille.

Quelques villes attendirent le siège; il les força en peu de jours. Les incommodités de l'hiver n'arrêtèrent pas ses progrès. Il avait déjà une flotte en mer; elle s'empara de Lesbos, et, sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, elle descendit dans la Chersonnèse, ravagea les environs de Gallipoli, de Madyte, et les côtes de la Propontide.

xxi.
Andrinople
se livre à
Théodore
d'Épire.

Acrop. c. 24.
Gregor. l. 2,
c. 2.
Alberic.
Chron.
Godefrid.
Monach.
Chron.

Tout annonçait une nouvelle révolution. Andrinople appelait le vainqueur, et lui demandait des secours pour l'aider à secouer le joug des Latins. Il fit partir des troupes sous le commandement d'Isès, son grand-écuyer, et de Jean Camyze, qui, ayant passé l'Hellespont, marchèrent à Andrinople. Ils furent reçus avec joie des habitants, qui chassèrent les Français et leur gouverneur. Le recouvrement d'une place si importante semblait promettre à l'empereur grec que la Thrace entière allait rentrer sous ses lois. Mais Théodore d'Épire, prompt à saisir les occasions de s'agrandir, s'empressa de recueillir pour lui-même les fruits du succès de Vatace. Il était déjà maître de tout le pays à l'occident de l'Hèbre. Mossynople, Xanthia, Graziane, Macra, Didymotique relevée de ses ruines, places ouvertes pour lors, ne lui avaient point résisté. Arrivé devant Andrinople, il trouva les généraux et les troupes de Vatace en possession de la ville. Les attaquer à force ouverte, c'eût été déclarer la guerre à l'empereur grec, ce qu'il ne croyait pas conforme à ses intérêts. Il employa les sourdes pratiques, qui ne lui réussissaient pas moins que les armes. Ses émissaires secrets persuadèrent aux habitants qu'ils gagneraient beaucoup à se donner à Théodore, et que ce prince, plus généreux que Vatace, récompenserait leur confiance, en les comblant de biens et d'honneurs.

Éblouis par ces promesses, ils signifièrent aux généraux de Vatace qu'ils eussent à sortir de la ville, et ceux-ci, hors d'état de tenir tête à un peuple nombreux, qui serait secondé des forces de Théodore, consentirent à se retirer, à condition qu'il ne leur serait fait aucun dommage, et qu'Isès, le plus qualifié des deux généraux, sortirait par une porte opposée, pour n'être pas obligé de saluer Théodore. Mais Camyze ne put obtenir la même grace; il lui fallut défilier avec ses troupes devant les Épirotes, prêts à entrer dans la ville dès qu'il en serait dehors. Camyze se dédommagea de cette humiliation par l'affront qu'il fit à Théodore. Il passa devant lui sans descendre de cheval, et même sans le saluer : ce qui piqua si vivement ce prince fier, qui prétendait être reconnu et honoré de tous comme empereur, qu'il s'emporta en injures contre Camyze, et leva le bâton pour le frapper. Vatace sut gré à Camyze d'avoir ainsi soutenu l'honneur de son maître; il l'en récompensa peu après par la charge de grand-hétériarque, c'est-à-dire commandant de la garde étrangère. Théodore, maître d'Andrinople, se trouva plus que jamais à portée d'inquiéter les Français : il ravagea tout le pays de leur domaine, étendit ses courses jusqu'à Bizye, dont il pilla les dehors, et se montra aux portes de Constantinople, répandant partout la terreur. Robert envoya contre lui plusieurs détachements, qui ne purent l'arrêter, et ce fut dans une de ces rencontres qu'Anseau de Cahieu, qui épousa dans la suite Eudoxie, cette fille de Lascaris auparavant destinée à Robert, reçut dans la gorge un coup de lance, dont il demeura estropié.

Vatace, vainqueur dans la guerre, fut sur le point

xxii.
Conjuration
contre
Vatace.

Acrop. c. 23.

de succomber à des ennemis domestiques. Andronic Nestonge, son proche parent, forma le dessein de lui ôter la vie, et de se mettre la couronne sur la tête. Il fit entrer dans ce noir complot les principaux seigneurs de la cour, Isaac son frère, Phlamule, hétériarque, Synadène Tarchaniote, beau-frère de Phlamule, Stasène, Macrène, et grand nombre d'autres, que Vatace avait comblés de bienfaits. Il était à Lampsaque; une flotte française bloquait le port où la sienne était rassemblée, et l'on était à la veille d'une bataille navale, lorsque la conjuration fut découverte. On peut soupçonner que les conjurés agissaient d'intelligence avec les ennemis, et qu'ils étaient maîtres de la flotte, puisque Vatace, en quittant Lampsaque pour se retirer dans une ville que l'histoire nomme Achiroûs, fit mettre le feu à ses vaisseaux. Les informations juridiques mirent au grand jour cette trame criminelle. Tous les coupables furent condamnés à mort; mais Vatace leur laissa la vie. Isaac eut les yeux crevés et le poing coupé : ce fut aussi le supplice de Macrène, convaincu d'avoir plusieurs fois tiré l'épée derrière l'empereur, à dessein de le tuer. On traita les autres avec plus d'indulgence : la plupart ne furent punis que de la prison, encore ne fut-elle pas perpétuelle. Ce fut en cette occasion que Camyze fut revêtu de la charge de Phlamule. Le traître Nestonge, auteur du complot, qui aspirait à l'empire par un assassinat, fut la plus grande preuve de la clémence de son maître, et parut encore plus criminel, lorsque Vatace se fut contenté de lui donner pour prison la citadelle de Magnésie. On dit même que le prince, ne pouvant oublier qu'il l'avait aimé, pour lui donner un moyen de s'évader,

ordonna qu'on lui permît de se promener librement. Nestonge ne manqua pas d'en profiter; il s'échappa de nuit, et s'enfuit chez les Musulmans, où il passa le reste de ses jours. Cet attentat rendit l'empereur plus attentif à sa sûreté. Il cessa de donner à tout le monde un libre accès auprès de lui, comme il avait fait jusqu'alors : il prit des gardes pour veiller jour et nuit autour de sa personne. Mais sa garde la plus sûre était dans la vigilance de l'impératrice. Cette princesse, d'un esprit mâle, et d'une vertu qu'on n'eût osé soupçonner, avait toujours les yeux ouverts, non seulement sur l'intérieur du palais, mais même sur toutes les parties de l'Empire. Soutenant avec dignité la grandeur impériale, elle savait descendre sans bassesse à tous les détails des soins qui intéressaient son époux. La magnanimité de Vatace fit plus que n'avait fait sa victoire : elle désarma ses ennemis. Les Français, naturellement sensibles aux actions nobles et généreuses, ne voulant pas être en guerre avec un prince qui forçait leur estime, recherchèrent son amitié. Ils lui cédèrent la forteresse de Péges, si long-temps disputée, et convinrent avec lui de le laisser en possession de tout le midi, se réservant seulement la presqu'île qui regarde Constantinople, depuis la pointe du golfe de Nicomédie jusqu'au Pont-Euxin. Cette paix se maintint entre les deux empereurs pendant tout le reste du règne de Robert, et jusqu'à la cinquième année de son successeur.

Aussitôt après la bataille de Pémanène, avant que cette paix fût conclue, Robert s'était adressé au pape, ressource ordinaire des empereurs français. Il lui avait envoyé des ambassadeurs pour l'instruire du fâcheux état de ses affaires, et pour lui demander un

An 1225.

XXIII.
Démétrius
tente en vain
de reconquer
Thessaloni-
que.
Honor.

Epist.
Richard. de
Sancto Ger-
mano.
Raynald.
Ducange.
Hist. l. 3, c.
8.

prompt secours. Le pape, qui travaillait depuis deux ans à former une ligue de tous les princes chrétiens, pour recouvrer le royaume de Thessalonique, redoubla ses instances. Il sollicita vivement, par ses lettres, Blanche, reine de France, femme de Louis VIII, sur lequel le génie et la vertu de cette princesse avaient un grand crédit. Il lui représentait quel déshonneur ce serait pour son mari de laisser perdre sous son règne cette nouvelle France, conquise sous le règne de son père. Pendant que le pape se donnait ces mouvements, le marquis de Montferrat était en Thessalie. Dès l'année précédente, ce prince avait mis sur pied une puissante armée, pour rétablir son frère sur le trône de Thessalonique; et comme il se disposait à partir, il avait été arrêté par une longue maladie. Pendant ce temps-là, ses troupes s'étant dissipées, il avait fallu faire de nouvelles levées; et ces contre-temps avaient été cause qu'il n'avait pu se rendre à Brindes, d'où il devait passer en Grèce, qu'à la fin de l'année. La saison n'étant pas propre à l'embarquement, on fut obligé d'attendre au mois de mars de l'année suivante. Dès que le marquis fut en mer, le pape en donna avis à l'empereur Robert, l'exhortant à profiter de cette diversion pour recouvrer sur Vatace ce que Lascaris avait enlevé; et ce fut alors que se donna la bataille de Pémanène, dont le succès ne répondit pas aux espérances du pape. L'entreprise du marquis ne fut pas plus heureuse. Nicolas, évêque de Rhège, l'accompagnait en qualité de légat: les princes d'Athènes, d'Achaïe, de Négrepont, avaient levé des troupes à la sollicitation du pape, pour l'aller joindre en Thessalie. Mais la maladie qui avait retardé son expédition re-

vinrent encore la traverser, et Théodote n'eut pas besoin de le combattre. Il mourut au mois de septembre, laissant ses troupes sans chef, et son frère sans espérance. Les troupes n'ayant nulle confiance en Démétrius, se séparèrent pour retourner en leur pays, et le jeune prince, en qui la capacité ne prévenait pas les années, abandonna pour toujours le royaume que lui avait laissé son père, et se retira en Italie. Il y passa tristement le reste de ses jours, et mourut à Melfès, en 1230, sans postérité.

Dans le même temps parut un de ces imposteurs qu'on a vus si souvent s'élever sur le théâtre du monde : phénomènes trompeurs, qui, après une courte illusion, disparaissent, laissant encore l'impression d'erreur dans les esprits crédules. Le bruit se répandit en Flandre, que plusieurs seigneurs qui avaient suivi Baudouin en Grèce, s'étaient dispersés après la bataille d'Andrinople, et qu'ils erraient sous l'habit de franciscains ou d'anachorètes. On disait même que Baudouin, échappé de la défaite, avait pris le froc, et qu'il demeurait caché dans quelque solitude du Hainaut. On crut l'avoir trouvé dans la forêt de Glançon, près du bourg de Mortain. Un gentilhomme du voisinage, prévenu de l'opinion vulgaire, ayant rencontré un ermite chargé d'une besace, qui allait à la quête, arrêta les yeux sur lui. Il voit un personnage d'un air noble et bien fait de taille. Il le soupçonne homme de naissance, et lui demande son nom, son pays, sa famille. Il prend ses réponses pour un déguisement, et veut absolument que le mendiant soit un seigneur qui revient de Grèce. L'autre a beau protester que non, et se retirer à son ermitage, la nouvelle s'accrédite dans le pays : on ne

xxiv.
Imposteur
qui se dit
Baudouin.
Ph. Mous-
kes.
Alberic.
Chron.
Albert Stad.
Chron.
Godofrid.
Monach.
Chron.
Monach.
sancti Julia-
ni Turon.
Chron.
Chron.
Flandr. c. 18.
Jacques de
Guise, t. 3.
c. 154 et
seqq.
Ægidius de
Roya, Chr.
Antarium
Aquicinct.
Matth. Pa-
ris.
Matth. de
Westminst..
Chron. S.
Anton.
Paul. Emil.
Bzovius,
Doutrem.
l. 4, c. 17.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
9.

doute pas que ce ne soit un des seigneurs de la croisade. On va le visiter en foule; on le questionne cent fois; on fait passer en revue dans les conversations le nom de tous les seigneurs croisés, pour voir si, en s'entendant nommer, quelque changement dans sa contenance ne trahira pas son secret. L'anachorète rit de leur curiosité opiniâtre. *Mais ne seriez-vous pas Baudouin lui-même ?* dit un idiot de la compagnie. A une question si extravagante, l'ermite change de couleur, et ne sait quelle posture tenir. Il proteste, en bégayant, qu'il n'est ni empereur ni comte, mais un pauvre homme, fils d'un paysan aussi pauvre que lui. On s'obstine à croire qu'il est Baudouin; on lui trouve une parfaite ressemblance, quoiqu'il soit d'un demi-pied plus petit, et qu'il parle fort mal français, que Baudouin parlait mieux que personne. Mais la vieillesse avait sans doute raccourci sa taille, et un long séjour parmi des Barbares lui avait fait oublier sa langue maternelle. On publie donc de toutes parts que Baudouin est retrouvé. Quelques-uns des premiers de la noblesse, autrefois courtisans de Baudouin, maintenant sujets de Jeanne sa fille, mais mécontents d'obéir à une femme, persuadent à l'ermite de prendre le personnage de Baudouin; *qu'il serait facile d'accréditer ce mensonge; que bien des gens souhaitaient que ce fût une vérité, et qu'il ne pourrait être démenti, les uns n'ayant jamais vu Baudouin, les autres s'imaginant qu'une longue suite de disgraces devait avoir altéré son visage.* Ce misérable se prête enfin à l'imposture. On l'instruit de tout ce qu'il fallait savoir pour bien jouer son rôle. Enfin, il monte sur la scène le jeudi-saint, et déclare devant un grand peuple, qu'il

est leur comte Baudouin; que, désespéré de la défaite d'Andrinople, il a renoncé à l'empire, et s'est déterminé à un déguisement perpétuel; mais qu'enfin ne pouvant tenir contre les importunités de ses trop fidèles sujets, il jette le masque, et se rend à lui-même et à sa patrie.

On le conduit à Mortain. On pleure de joie et de compassion; on ne parle d'autre chose à Tournai, à Valenciennes. On accourt de toute la Flandre pour lui faire la cour; chacun lui offre ses services. Le duc de Brabant vient en personne lui rendre hommage comme à son seigneur. On lui fait une entrée royale à Lille, à Courtrai. Gand, Bruges, Valenciennes, se passionnent pour lui; c'est chez eux un crime de félonie de ne le pas reconnaître. Le jour de la Pentecôte, il prend la couronne, convoque les états, fait dix chevaliers, rend des édits, scelle des graces, confère des fiefs; enfin il remplit toutes les fonctions d'un souverain. Tout est en agitation : les partisans du prétendu comte, et ceux de la comtesse Jeanne, se font une guerre ouverte; on prend, on reprend des villes et des châteaux. La comtesse se trouve en grand danger. Elle conçoit qu'il fallait ici plus d'adresse que de force. Elle était au Quesnoi, où Louis VIII, instruit de son embarras, lui avait envoyé pour conseil Matthieu de Montmorenci, Michel de Harmes et Thomas de Lamprenesse. Elle députe à l'imposteur, comme à son père retrouvé, et le prie de vouloir bien venir la voir au Quesnoi, pour se faire reconnaître par elle et par toute sa cour; *qu'elle se dépouillera avec joie de la souveraineté pour la remettre à son père.* L'imposteur n'eut garde de s'exposer à cet examen : sous prétexte de craindre le poi-

XXV.
Succès de
l'imposture.

son, il refusa l'entrevue. La plupart des villes se soumettent au nouveau comte, et Jeanne se voit à la veille d'être abandonnée de toutes. Un franciscain de Valenciennes, qui avait servi sous Baudouin, va trouver la princesse; il la rassure, et lui raconte, en présence de toute sa cour, les aventures de Baudouin, dont il avait été témoin lui-même. S'étant joint à dix-huit autres, qui tous avaient assisté à la bataille d'Andrinople, ils vont ensemble trouver l'évêque de Senlis, qui les présente au roi, auquel ils protestent avec serment que Baudouin n'est plus, et que celui-ci n'est qu'un fourbe.

XXVI.
Découverte
de
l'imposture.

Louis, pour le démasquer, l'invita à venir à Péronne; il feignait un grand désir de le voir et de l'embrasser. Le fourbe craignant que, s'il refusait de se montrer, on n'entrât en soupçon, se rendit à Péronne le 29 juin, accompagné d'un nombreux cortège de gentilshommes de Flandre et de Hainaut. Il allait ordinairement en litière, habillé à la grecque, d'une longue tunique et d'un manteau de pourpre. Sa litière était toujours précédée d'une croix, selon l'usage des empereurs de Constantinople. Ce fut dans cet équipage qu'il se présenta au roi, affectant un air de dignité, qui ne trompa pas les plus fins de la cour. Après les civilités ordinaires, il commença par se plaindre amèrement de ses filles, assez dénaturées, disait-il, pour sacrifier à l'intérêt et à l'ambition un père infortuné, qu'elles traitaient d'imposteur; que pour lui, il avait résolu de vivre inconnu; mais que la Providence l'avait démasqué malgré lui; qu'il se repentait de n'être pas demeuré caché entre les rochers du mont Hémus, au lieu de venir en Flandre.

où il trouvait dans sa famille des cœurs plus barbares que les Bulgares et les Valaques. Le roi lui répondit avec douceur, qu'il ne devait pas s'en prendre à ses filles; qu'elles étaient très-disposées à le reconnaître pour leur père, s'il pouvait leur prouver qu'il le fût; mais que la chose était assez importante pour être examinée avec soin : et comme le fourbe débitait avec confiance la fable qu'on lui avait composée, le roi le fit interroger par l'évêque de Beauvais, sur plusieurs actions de Baudouin, à quoi il répondit pertinemment. Il lui fit ensuite lui-même trois questions, auxquelles non seulement Baudouin, mais quiconque aurait été de sa cour, aurait pu aisément satisfaire. La première était, *en quel lieu il avait prêté foi et hommage à Philippe-Auguste, pour le comté de Flandre ?* La seconde, *par qui et en quel lieu il avait été armé chevalier ?* La troisième, *en quelle ville, en quelle maison, et quel jour il avait épousé Marie de Champagne ?* Tout cela s'était passé en public; mais le fourbe n'était pas préparé sur ces questions. Il demanda jusqu'au lendemain, pour se rappeler au juste ces circonstances, dont ses longs travaux et ses malheurs avaient obscurci le souvenir. Il n'en fallait pas davantage pour le convaincre. Néanmoins, pour ne laisser au peuple aucun scrupule, on lui accorda le délai qu'il demandait; mais dès la nuit suivante, ayant recueilli tout ce qu'il avait d'argent, il se déroba de Péronne, et ayant changé d'habit, il s'enfuit en Bourgogne, où il se tint caché.

Le roi fit crier par toute la France grande récompense pour qui le découvrirait; peine de mort pour quiconque lui donnerait retraite. Il se trahit lui-même

XXVII.
Prise et punition de
l'imposteur.

quelque temps après. Il s'était retiré dans un village nommé Rougemont; et comme il y faisait plus de dépense que n'en pouvait faire un homme tel qu'il se disait, Érard de Châtenai, seigneur du lieu, en conçut du soupçon, comme d'un voleur ou d'un sorcier, et le fit mettre en prison. On allait lui donner la question, pour tirer de sa bouche quelles étaient ses ressources: il n'attendit pas la torture, et avoua *qu'il était Bertrand, dit de Raiz, à cause du lieu de sa naissance; que son père, qui se nommait Pierre Cordel, était vassal de Clairembaut de Capes; qu'il avait été d'abord ménétrier, puis comédien, enfin ermite; qu'il s'était laissé engager, par de mauvais conseils, à se faire passer pour Baudouin.* Érard le fit conduire au roi avec cette information, et le roi le fit mettre entre les mains de la comtesse. On le promena sur un âne au travers de plusieurs villes de Flandre, où il confessa publiquement son imposture; ensuite de quoi il fut pendu à Lille. Il y eut cependant des gens d'une crédulité opiniâtre, qui ne furent pas détrompés par ses propres aveux; et son supplice même fut, pour le vulgaire insensé, une preuve d'innocence. Quoique Jeanne eût envoyé exprès en Grèce pour vérifier la mort de son père, tous ces éclaircissements n'ont pas empêché Mathieu Paris de débiter à ce sujet une fable absurde et contraire à la vraisemblance. Il est même des historiens très-graves, tels que Mathieu de Westminster et Albert de Stade, qui ont donné plus de crédit aux soupçons vagues et incertains de la multitude, qu'aux preuves et aux informations les plus authentiques.

Constantinople était en paix. La mort du patriarche

Mathieu causa dans l'Église le même trouble qu'y avait fait naître son élection. Une partie du clergé nommait Milès de Nanteuil, évêque de Beauvais, recommandable par sa vertu ; une autre le rejetait. Il fallut encore s'en rapporter au pape. Honorius, de l'avis des cardinaux, choisit Jean d'Abbeville, archevêque de Besançon : mais ce prélat, observateur rigide des anciens canons, refusa de quitter son siège, pour passer à une autre église. Honorius étant mort dans cet intervalle, Grégoire IX, qui lui succéda, ne trouva pas, l'année suivante, le même scrupule dans Simon, archevêque de Tyr. Il accepta le patriarcat, qu'il géra jusqu'à sa mort, en 1233.

Robert, tranquille du côté de Vatace, songeait à reconquérir le royaume de Thessalonique. Mais, contre un ennemi tel que Théodore d'Épire, qui s'était rendu plus puissant que les empereurs de Constantinople, il avait besoin de secours étrangers. Il députa donc en France le châtelain d'Arras, qui obtint de Louis la promesse d'envoyer deux ou trois cents chevaliers au service de l'empereur ; et le nouveau pape lui permit de lever des sommes d'argent sur les églises. Mais une passion malheureuse rendit inutiles ces préparatifs de guerre. Robert n'avait point encore de femme légitime : son goût pour la volupté s'égaraient en amours de fantaisie. Il se laissa prendre d'une violente passion pour une jeune demoiselle française, fille de Baudouin de Neuville, chevalier du pays d'Artois, qui s'était signalé à la suite de Baudouin. Il était mort depuis la conquête, et sa veuve venait de fiancer sa fille à un seigneur de la province de Bourgogne. Robert qui, dans la souveraineté, ne connaissait guère d'autre puissance que

AN 1226.

XXVIII.
Simon,
patriarche
de Constantinople.Honor.
Epist.
Alberic.
Chron.
Ducange,
Hist. l. 3, c.10.
Fleury, Hist.
eccles. l. 79,
art. 13 ; l.
80, art. 10.
L'Art de vé-
rifier les da-
tes, 2^e édit.
p. 298.

AN 1227.

XXIX.
Amour
funeste de
Robert.Phil. Mous-
kes.
Sant. l. 2,
part. 4, c.
28.Jacques de
Guise.
Alberic.
Chron.
Sabell. l. 8.
Bzovina.
Doutrem.
l. 5, c. 5.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
11, 12.

celle de satisfaire ses desirs, résolut de se rendre maître de cette beauté. Il s'adresse à la mère; et cette femme, éblouie de la pourpre impériale, ne dispute l'honneur de sa parole qu'autant qu'il fallait pour donner du prix à sa complaisance. Elle passe avec sa fille dans le palais de l'empereur, soit après un mariage dans les formes, comme le disent quelques auteurs, soit, selon d'autres, sur une espérance qui meurt presque toujours avant que de s'accomplir.

XXX.
Horrible
raptolement
fait à la
femme au
concubine
de l'empereur.

La vie molle et déréglée de Robert le faisait mépriser de ses sujets; cette violence le rendit odieux. Le cœur déchiré par un affront si sensible, le seigneur bourguignon passa des tendresses de l'amour à l'excès de la fureur. Il jura de tirer la plus terrible vengeance, et de la mère, et de la fille, et du tyran suborneur. Il communiqua son dessein et sa rage à ses parents, à ses vassaux, à ses amis, qui étaient en grand nombre; et tous ensemble, à main armée, forcent pendant la nuit les portes du palais; la garde était trop faible pour leur résister. Ils se saisissent de la mère et de la fille, traînent la mère hors du palais, et la jettent dans un bateau, d'où on la précipite dans le Bosphore. Ils coupent le nez et les lèvres à la fille; et ces lions furieux la laissent dans cet état horrible, l'abandonnant avec insulte, comme une proie sanglante, à son ravisseur. Ils se retirent ensuite, sans chercher le prince timide, qui, au premier bruit de l'émeute, s'était sauvé tout tremblant dans le réduit le plus caché du palais.

AN 1228.

XXXI.
Mort de
Robert.

Une atrocité si inouïe devait soulever tout l'Empire contre les meurtriers; mais l'empereur en étant lui-même la cause et la victime, on détesta le forfait, sans

en poursuivant la punition. Il n'osa lui-même se venger, la plupart des seigneurs ayant part à la conspiration ; et dans Robert le désespoir même n'était pas capable d'une action de vigueur. Il prit le parti de sortir de Constantinople, et s'embarqua pour l'Italie. Ce voluptueux imbécile alla se plaindre au pape de ses propres sujets, et implorer son autorité. Grégoire la reçut avec compassion ; et après l'avoir consolé de la perte de son honneur, il lui persuada de retourner à Constantinople pour le réparer, s'il était possible, par une conduite plus digne d'un souverain. Pendant son retour, comme il passait par l'Achaïe, une maladie violente, causée par le chagrin et par la confusion, le conduisit bientôt à la mort ; et c'était le dénouement le plus heureux d'une si horrible tragédie. Il avait régné sept ans depuis son couronnement. On ignore l'année de sa naissance ; mais il y a apparence qu'il n'atteignit pas sa trentième année. Prince sans mérite, dont la faiblesse d'esprit et la bassesse de courage perdit tous les fruits de la valeur de ses deux prédécesseurs, et énerma tellement l'Empire, que, pour le relever, il eût été besoin d'un héros que le ciel n'accorda pas aux Français.

Par la mort de Robert, la couronne tombait sur la tête d'un enfant de dix à onze ans ; c'était Baudouin son frère, né à Constantinople de leur mère Yoland, pendant la prison, et peut-être après la mort de leur père Pierre de Courtenai. A un chef si faible il fallait un gouverneur, qu'on pût opposer d'un côté à Vatace, dont les engagements pris avec Robert se rompaient par la mort de ce prince ; de l'autre, à Théodore d'Épire, dont l'humeur guerrière venait

xxxii.
Baudouin II
succède à
son frère
Robert.

Acrop. c. 27.
Saut. l. 2,
part. 4, c.
28.
Dandali
Chron.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
13.

d'être réveillée par les préparatifs que Robert faisait pour l'attaquer. Mais ce qui augmentait l'embarras, c'est qu'il ne se trouvait plus dans l'Empire de seigneur, tel que Conon de Béthuné, assez distingué au-dessus des autres par sa sagesse et par son courage, pour soutenir le poids d'une minorité orageuse, sans donner de jalousie. Dans de si fâcheuses conjonctures, les barons cherchèrent un appui au dehors, et jetèrent les yeux sur Asan, roi des Bulgares, prince puissant et belliqueux. Pour l'intéresser à la conservation du jeune empereur et de l'Empire, on lui proposa le mariage de sa fille avec Baudouin. Le Bulgare donna les mains avec joie à ce projet, qui lui apportait à la fois beaucoup d'honneur et de grandes espérances. C'était lui ouvrir la voie, et lui donner de nouvelles forces pour aller en Asie attaquer Vatacè et les Grecs, anciens ennemis des Bulgares. Le traité fut conclu. Asan s'engageait à recouvrer à ses dépens, et à rendre à l'empire français tout ce que Michel d'Épire et son successeur Théodore lui avaient enlevé. L'événement aurait fait voir si Asan aurait mieux aimé être le protecteur que le maître de l'Empire, et s'il aurait préféré à ses propres intérêts ceux de sa fille et de son gendre : mais la conjoncture ne l'exposa pas à une tentation si délicate pour un prince ambitieux. Les seigneurs qui avaient traité si outrageusement le défunt empereur, craignant la vengeance de son frère, s'il acquérait un si puissant appui, inspirèrent tant de défiance contre Asan, et crièrent si haut qu'on allait livrer le prince et l'Empire à une nation naturellement ennemie, et toujours infidèle, que la négociation fut

désavouée par le conseil, et le traité rompu. On résolut de ne confier qu'au sang français la défense de l'état et la tutelle du prince.

La renommée de Jean de Brienne réunit tous les suffrages en sa faveur. Il était comte de la Marche, frère de ce Gautier de Brienne dont nous avons parlé au commencement de la cinquième croisade. Philippe-Auguste, à la prière des barons, l'avait envoyé en Palestine, où il avait épousé Marie, héritière du royaume de Jérusalem, qui ne consistait plus que dans la ville d'Acre, et dans celle de Tyr. Il avait eu quelques succès, tant en Palestine qu'en Égypte : mais dépouillé de ses états par son gendre Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui, ayant passé en Palestine, avait pris le titre de roi de Jérusalem, il s'était retiré auprès de Grégoire IX; et ce pape lui avait donné le commandement de ses armées contre ce même Frédéric, auquel il faisait la guerre dans le royaume de Naples. Ce prince, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, semblait avoir conservé toute la force de son corps et de son esprit. Il était d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire, et bien proportionnée : mais ce qui le faisait rechercher à bien plus juste titre pour le gouvernement de l'Empire, c'était sa réputation de probité, de prudence et de valeur. La première démarche des barons de Constantinople fut de députer au pape. Brienne était alors à son service : et le respect dû au Saint-Père, joint au grand intérêt qu'on avait de ménager sa bienveillance, ne permettait pas de rien faire en cette rencontre sans son consentement. Les ambassadeurs lui représentèrent : *Que le bus âge de leur maître avait besoin d'un guide éclairé, et*

AN 1229.

XXXIII.

Jean de
Brienne em-
pereur.

Acrop. c. 273

Gregor.

Epist.

Sanct. l. 2,
part. 4, c.

28.

Cornut. de
suscept. co-
ron. spin.Richard de
sancto Ger-
mano.Dandul. Chr.
Bzovius.Raynald.
Doutrem. l.

5, c. 5.

Ducange,
Hist. l. 3, c.

14, 15.

L'Art de
vérifier les
dates, 2^e
édit. p. 386.

l'Empire d'un chef assez vaillant et assez habile pour le défendre contre les ennemis dont il était environné; que Sa Sainteté connaissait mieux que personne à quel point ces qualités se réunissaient dans Brienne; qu'il avait une fille, dont le mariage avec le jeune empereur attacherait les deux princes l'un à l'autre par un lien indissoluble, et qu'à l'abri de cette heureuse alliance et de la protection du Saint-Siège, l'Empire jouirait d'un repos tranquille au dedans, et n'aurait rien à craindre au dehors, des Grecs ni des Bulgares.

xxiv.
Traité entre
Brienne et
les Français
à Constantinople.

Le pape approuva des raisons si plausibles. Il fit venir Brienne à Riéti, où le prince et les ambassadeurs convinrent par un traité solennel : *Que le mariage de Baudouin et de Marie, fille de Jean de Brienne, arrêté dès ce moment, serait consommé lorsque tous les deux seraient en âge; qu'attendu la jeunesse de Baudouin, Brienne serait couronné empereur, et qu'il en conserverait le pouvoir, ainsi que le titre, tant qu'il vivrait; qu'après son décès, Baudouin ou ses héritiers légitimes auraient seuls l'un et l'autre; que Brienne entretiendrait Baudouin conformément à sa naissance et à sa dignité, jusqu'à l'âge de vingt ans, et qu'alors Brienne serait investi du royaume de Nicée et des terres que les Français posséderaient en Asie, à l'exception du duché de Nicomédie qui serait réservé à Baudouin; que Brienne, pour le partage de ses héritiers, serait le maître de choisir ou le pays d'au-delà du Bosphore, ou celui d'en-deçà, excepté la Thrace depuis Andrinople, à condition que l'héritier de Brienne en ferait hommage lige à Baudouin, le servirait dans*

la guerre en qualité de vassal, et serait tenu d'y aller en personne lorsque l'empereur irait lui-même.

Ce traité fut confirmé par le pape à Pérouse, le 19 avril 1229; et, dans cette même année, le pape excommunia Théodore d'Épire et tous ceux qui lui prêteraient quelque secours que ce fût contre les Latins. On ne doit pas être surpris que Jean de Brienne, qui n'était à proprement parler que tuteur du jeune Baudouin, fût honoré du titre ainsi que du pouvoir d'empereur. C'était alors un usage reçu en France, que les tuteurs des nobles prissent les titres des seigneuries et dignités de leurs pupilles, comme le prouve M. Ducange dans cet endroit même de l'histoire de Constantinople. Ce que je vois ici de différence, c'est que ces titres, dans les tuteurs, expiraient avec leur pouvoir à la fin de la minorité, au lieu que Brienne en fut revêtu pour toute sa vie, et qu'une portion même de la souveraineté passait à ses héritiers, sous la condition de l'hommage. Quoique Brienne n'eût pas lieu d'être content de son gendre l'empereur Frédéric, cependant, pour ne pas s'attirer d'inquiétude de la part d'un prince remuant et ambitieux, il lui envoya des ambassadeurs pour lui faire part de sa nouvelle dignité. Ils étaient chargés de présents en monnaie d'or, et furent reçus avec magnificence à la cour impériale, où ils arrivèrent le 29 novembre. Brienne, occupé de divers préparatifs, ne se rendit à Constantinople que deux ans après son élection. Pendant son absence, Narjot de Touci, seigneur français, qui avait épousé la fille de Théodore Branas et d'Agnès de France, fut chargé de la régence de l'Empire.

Le roi bulgaré ne pouvait manquer d'être sensible

AN 1230. à l'affront qu'on lui faisait, en lui arrachant le double honneur qu'on lui avait auparavant déferé, et en lui préférant Brienne, tant pour la tutelle du jeune empereur que pour le mariage de sa fille. Il songeait à s'en venger; et, s'étant allié depuis quelque temps avec Théodore d'Épire par un traité solennel, et, par le mariage de Marie, sa fille naturelle, avec Manuel, frère de Théodore, il comptait sur le secours de ce prince, toujours ennemi des Latins. Mais ce fut cet allié perfide qui suspendit sa vengeance, en l'obligeant à tourner contre lui les armes qu'il prenait déjà contre les Français. Théodore, qui se jouait des traités et des serments, et qui n'était fidèle qu'à son ambition dévorante, après avoir enlevé à l'Empire le royaume de Thessalonique, Andrinople et toutes les villes de Thrace jusqu'au bord de l'Hèbre, entreprit de pousser ses conquêtes du côté de la Bulgarie. L'amitié contractée avec le roi bulgare n'était pour lui qu'un moyen de le dépouiller plus facilement. Il mit sur pied une grande armée, tant de Grecs que d'Allemands, envoyés à son service par l'empereur Frédéric, depuis peu son allié; et, dès le mois d'avril, il prit à leur tête la route d'Andrinople. Au premier avis des mouvements de Théodore, Asan s'était mis sur ses gardes; et, ayant rassemblé à la hâte ce qu'il avait de troupes, auxquelles vinrent se joindre environ mille Comans, il s'était campé au bord de l'Hèbre. A l'approche de Théodore, il avance hardiment à sa rencontre, quoiqu'avec une armée très-inférieure, mais animé par la colère et par la confiance en la justice de sa cause. Pour inspirer à ses soldats la même indignation et le même mépris pour un ennemi sans foi, il fait porter au haut

XXXV.
Guerre de
Théodore
d'Épire et
d'Asan,
roi des Bul-
gares.

Acrop. c. 25,
26.

Gregor. I. 2,
c. 3.

Richard. de
sancto Ger-
mano.
Alberic.
Chron.

Greg. Epist.
Ducange,

Hist. I. 3, c.
16.

Idem,
Fam. p. 206,
207.

d'unepique l'original du traité de paix signé de Théodore; et, sous cet étendard, il charge vivement les Épirotes. Le combat fut sanglant; mais jamais victoire ne fut plus complète. Théodore et tous ses capitaines furent pris. Dans cette expédition, la modération d'Asan lui fit plus de conquêtes que la force de ses armes: entre les prisonniers il ne retint que les chefs, et renvoya sans rançon tous les soldats, qui, de retour dans leur patrie, chantaient les louanges du roi bulgare, et le faisaient désirer pour maître à leurs compatriotes, las du gouvernement tyrannique de Théodore. Cette douceur lui ouvrit les portes de toutes les villes. Andrinople, Didymotique, Volère, Serres, Prilèpe, et la Pélagonie tripolitaine se soumirent volontairement. Il étendit ses courses au travers de la Thessalie jusqu'en Épire, où il fit un grand butin, mais toujours attentif à épargner le sang des peuples. Après s'être assuré des places par de fortes garnisons, il retourna en Bulgarie avec la réputation d'un prince aussi bienfaisant que guerrier. Jusqu'alors la plupart des rois bulgares, tant de la première race que de la seconde, avaient été barbares et sanguinaires: leur gouvernement était dur et leurs victoires cruelles. Asan II, chéri de ses sujets, craint et aimé des nations étrangères, apprit à ses successeurs quel est le vrai bonheur et la vraie sûreté des monarques: mais le caractère de ce prince, d'ailleurs si estimable, fut terni par son inconstance. Flottant sans cesse entre les Français et les Grecs, il fut toute sa vie aussi prompt à rompre ses alliances qu'à les contracter.

Théodore, prisonnier avec ses parents et ses principaux officiers, éprouvait, de la part de son vain-

xxxvi.
Manuel suc-
cède à son

frère Théodore.

queur, le traitement le plus humain et même le plus honorable. Cependant son caractère inquiet et turbulent ne put se contenir. Il trama des complots contre Asan, qui, en étant informé, le punit de son ingratitude, et lui ôta l'espérance de réussir dans ses sourdes pratiques en lui faisant crever les yeux. Son frère Manuel, qui s'était échappé de la défaite, vint à Thessalonique, dont il prit le gouvernement, sous le titre de despote qu'il avait reçu de son frère. Il se fortifia de l'alliance des princes voisins, et entre autres de Geoffroi de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe. Il tâcha même, comme avait d'abord fait son frère, de s'appuyer de la protection du pape. Plus sincère que Théodore, mais beaucoup moins politique, il ne se contenta pas de se soumettre à la juridiction spirituelle du Saint-Siège, en se réunissant avec l'église romaine, comme l'exigeait la religion, mais, ce qu'elle n'exigeait pas et qu'elle ne permettait peut-être qu'à regret, il reconnut le pape pour seigneur temporel, et se déclara son vassal, malgré les avis du patriarche Germain, qui lui envoya le métropolitain d'Ancyre pour le détourner de ce dessein. Manuel régna tranquillement tant que son frère ne fut pas en état de troubler son repos. Asan, en considération de sa fille, oublia les droits que la victoire lui donnait sur Thessalonique; et les Bulgares respectèrent le gendre de leur roi dans un prince qui n'avait pas eu les mêmes égards pour son beau-père.

AN 1231.

XXXVII.
Brienne
arrive à
Constanti-
nople.

Grac. Epist.

Ces troubles qui agitaient l'Illyrie, la Thessalie, la Macédoine, et qui s'étendaient dans une grande partie de la Thrace, n'en causaient aucun à Constantinople. On laissait le Bulgare et l'Épirote se disputer l'ancien domaine de l'Empire; on ne s'occupait qu'à donner un

Auteur au jeune prince, sans songer à lui conserver son patrimoine. Brienne, après avoir reçu l'approbation du pape, tant pour sa nouvelle dignité que pour le mariage de sa fille, ne se voyant pas assez de forces pour hasarder par terre le voyage de Constantinople, au travers des états du prince d'Épire et du roi bulgare, envoya demander des vaisseaux aux Vénitiens; et cette république, qui partageait alors tous les travaux et tous les fruits de l'empire français, lui prêta quatorze vaisseaux de guerre et plusieurs autres bâtimens de transport, pour le passage de douze cents chevaux et de cinq cents hommes de pied, avec des provisions pour trois mois. Le pape écrivit au patriarche pour lui donner avis du départ de Brienne, et pour l'exhorter à le favoriser de tout son pouvoir, et à disposer en sa faveur le cœur de ses nouveaux sujets. Il tâcha même d'engager les princes chrétiens à le seconder dans son établissement. Enfin Brienne s'étant embarqué à Venise vers le mois d'août ou de septembre, arriva heureusement à Constantinople, où il était attendu avec impatience. Il fut aussitôt couronné avec l'appareil ordinaire; et la joie qu'apportait sa présence consola les habitants d'un désastre qu'ils venaient d'éprouver. Un furieux tremblement de terre, commencé à Capoue au mois d'avril, s'était fait sentir à Rome pendant tout le mois de juin, et s'était étendu jusqu'à Constantinople, où il avait renversé plusieurs maisons et plusieurs églises.

L'opinion avantageuse qui avait procuré l'empire à Brienne s'affaiblit lorsqu'il fut empereur. Après deux années perdues en préparatifs, il en perdit encore deux autres sans rien entreprendre, soit qu'il craignût Var

Ph. Mous-
kes.
Acrop. c. cy;
Danduli
Chron.
Richard de
sancto Geo-
mano.
Alberic. off.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
17.

An 1232.

XXXVIII.
Conférences
inutiles pour
la réunion
des deux
Églises.

Acrop. c. 27.
Ph. Mous-
kes.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
17.
Fleury, l.
8e, art. 20 et
suiv.

tace, dont il connaissait l'habileté et le courage, soit qu'après une vie fatiguée il abandonnât sa vieillesse aux tranquilles douceurs d'une souveraineté oisive. On excusait sans doute un octogénaire de s'endormir sur le trône, mais on ne lui pardonnait pas de n'y être monté que pour prendre du repos. On l'accuse même d'un autre vice trop ordinaire à la vieillesse : il congédia par avarice, ou laissa dissiper, faute de paiement, une partie des troupes, qui allèrent s'engager au service du roi bulgare. Dès la première année de son règne, la mort lui enleva le patriarche Simon, qui, selon les intentions du pape, le secondait de tout son crédit. Après un an de vacance, le siège fut rempli par Nicolas de Plaisance, que le pape transféra de l'évêché de Spolète, avec le consentement du chapitre de Sainte-Sophie, auquel appartenait l'élection. Dans ce même temps Germain, patriarche grec établi à Nicée, parut vouloir se rapprocher de l'église romaine. Il écrivit au pape et aux cardinaux pour se plaindre du schisme qui divisait l'Église. Vatace lui-même qui, s'attendant à une nouvelle guerre de la part des Latins, voulait modérer l'ardeur du pape à leur procurer des secours, lui témoigna, par une lettre, le désir qu'il avait de la réunion. Le pape répondit à l'un et à l'autre avec douceur, rejetant la faute sur les Grecs. Cette ouverture eut des suites. Le pape crut devoir profiter des dispositions que les Grecs faisaient paraître; il envoya des députés au patriarche, et les points controversés furent discutés dans des conférences, d'abord à Nicée, ensuite à Nymphée, où le patriarche assembla un concile de l'église d'Orient. L'empereur grec surtout paraissait fort empressé pour la réconciliation. Mais ce qui

prouve que ce n'était en lui qu'un effet de politique, c'est qu'il offrait d'admettre les prêtres latins à célébrer le saint sacrifice, et de faire inscrire le pape dans les diptyques, si les Latins d'Occident cessaient d'envoyer des secours aux Latins de Constantinople. On ne put s'accorder, et les Grecs demeurèrent obstinés sur les deux points principaux qui les séparaient de l'église latine; savoir, la procession du Saint-Esprit, et la question des azimes. Ces deux questions n'avaient été, dans les auteurs du schisme, que le prétexte; elles furent dans la suite, et sont encore aujourd'hui la matière de la séparation des Grecs. Les règnes suivants sont remplis de ces disputes, que je ne toucherai que très-légèrement, autant qu'elles se trouvent mêlées aux intérêts temporels, laissant à l'histoire de l'Église le détail de ces contestations théologiques.

L'empereur grec s'occupait bien plus sérieusement des soins de son état. Il avait élevé à la dignité de César un seigneur grec nommé Gabalas, que les historiens ne nous font connaître que par ce titre. Ce point d'histoire est fort obscur. Voici ce que George Acropolite, le seul auteur qui en fasse mention, donne plutôt à deviner qu'à connaître clairement, dans un récit fort embarrassé. Ce favori ingrat prit les armes contre son bienfaiteur, et s'empara de l'île de Rhodes. Vatace chargea de cette guerre un de ses généraux, dont il connaissait les talents et la valeur. C'était Andronic Paléologue, grand-domestique, déjà illustre par ses ancêtres, et qui le devint plus encore par sa postérité. Il était fils de ce gendre de Lascaris que l'empereur Henri fit mourir après la prise de Lentianes. Il fut père de Michel, qui arracha le sceptre aux Français

An 1233.

XXXIX.
Expédition
de Vatace
contre Ga-
balas.

Acrop. c. 27,
28.

et le transmitt à ses descendants. Andronic, à la tête d'une flotte et d'une armée, passa dans l'île de Rhodes en plein hiver, et combattit le rebelle. L'historien se contente de dire que tout réussit au gré de Vatace, sans entrer dans aucun détail. Pour Gabalas, il n'en est parlé ni avant ni après cette guerre, à moins que ce ne soit le même que ce Léon Gavalla, employé dans la suite au siège de Constantinople : ce qui n'a guère d'apparence. On nous apprend seulement que cette expédition de Rhodes, quoique heureuse pour l'événement, coûta grand nombre de soldats, qui périrent dans les combats ou par la rigueur de l'hiver.

Cette perte nuisit beaucoup à l'empereur grec, dans une occasion où il aurait eu besoin de toutes ses forces. Il apprit que Jean de Brienne, se réveillant enfin de son assoupissement, passait en Asie avec une armée considérable, et qu'il prenait terre à Lampsaque. Rassemblant aussitôt ce qui lui restait de troupes, il courut au-devant de l'ennemi, et se posta à Sigrène, dans le voisinage. Comme il n'était assez fort, ni pour s'opposer à la descente, ni pour livrer bataille, il ne se proposa que d'empêcher les Français de s'étendre dans le pays. Il fit enlever et transporter, dans les places fortes les plus éloignées, toutes les subsistances qui se trouvaient sur leur passage; et, les côtoyant dans leur marche, sans quitter le pied des montagnes, où il aurait pris, en cas d'attaque, une position avantageuse, il les tenait resserrés contre les rivages; en sorte que, harcelés sans cesse, et ne pouvant recueillir ni vivres, ni fourrage, qu'au prix de leur sang, ils firent en quatre mois fort peu de progrès, et ne prirent qu'un château près de Cyzique. Ils songeaient à se rembarquer, et se-

XL.
Brienne
passe en
Asie.

Acrop. c. 27,
28, 30.

Chron. Al-
beric.

Ducange,
Hist. l. 3. c.
28, 29.

raient retournés à Constantinople avec perte et avec honte, sans la hardiesse d'un de leurs soldats, aussi agile que déterminé. L'armée étant arrivée à la vue du château de Pèges, il s'en approcha, et, gravissant entre les rochers, il découvrit une route par laquelle il fit monter, pendant la nuit, une partie de l'armée. Comme c'était un endroit qui semblait être inaccessible, il était mal gardé, et l'on n'eut pas de peine à forcer l'entrée. La prise de cette place importante alarma les Grecs et affligea Vatace. Ses meilleurs soldats, et ses officiers les plus distingués par leur rang et par leur bravoure, s'y étaient renfermés. Cependant, loin de perdre courage, il redoubla de vigilance et d'activité; et, par son habileté à prendre tous ses avantages, et à n'en laisser aucun aux ennemis, il les réduisit à se rembarquer sans avoir rien gagné qui fût digne d'une expédition fatigante et dispendieuse.

Tandis que l'empire français s'affaiblissait par l'inertie et l'incapacité de ceux qui le gouvernaient, les débris de l'empire grec se relevaient de jour en jour. La vigueur et la bonne conduite de Vatace avaient fait passer dans les vaincus l'ame de leurs conquérants, et il semblait que les deux nations eussent changé ensemble de caractère. Les flottes de Vatace l'avaient déjà rendu maître de Lesbos, de Chio, de Samos, d'Icarie, de Cos, de Rhodes et de plusieurs autres îles de l'archipel. Il se présenta une occasion qui lui fit espérer d'ajouter Candie à ses possessions, et il fit tout ce qu'il fallait pour en profiter. Depuis que les Vénitiens étaient maîtres de cette île, leur domination était presque continuellement troublée par les révoltes de ces insulaires séditieux. Esclaves mutins et perfides, il fallait les

XLI.
Entreprise
de Vatace
sur l'île de
Candie.

Gregor. l. 2,
c. 3.

Danduli
Chron.

Folieta, Hist.
Gen. l. 3.

Bizar. de
bello veneto,
l. 3.

Sabellicus,
l. 9.

battre pour les faire obéir, et leur soumission ne durerait jamais plus long-temps que le sentiment de leurs blessures. Après plusieurs efforts inutiles pour secouer le joug de la république, ils s'adressèrent à Vatace, et lui promirent la principauté de l'île, s'il leur envoyait des secours capables de chasser les Vénitiens. Vatace envoya trente-trois galères. La république avait fait passer à Candie le Vénitien Marc Sanut, seigneur de Naxe, pour s'opposer aux rebelles. A l'arrivée de la flotte grecque, il sortit de l'île avec ce qu'il avait amené de troupes; et, par cette prompte retraite, il donna lieu de soupçonner qu'il s'était laissé corrompre par argent. Le général grec assiégea dans Retimo Marc Quirino qui s'y était renfermé, et le força de se rendre. Après la prise de plusieurs autres places, le château de Bonifacio fit une telle résistance, que Quirino eut le temps d'assembler des troupes fort supérieures à celles des Grecs : il fit entrer dans la place un grand convoi, et les obligea enfin de lever le siège. Le général grec, voyant que les effets ne répondaient pas aux promesses des insulaires, ne s'opiniâtra pas, au risque de perdre son armée, et se remit en mer. Sa flotte, assaillie d'une horrible tempête, se brisa sur les côtes de Cythère. Il ne s'en sauva que trois des moindres vaisseaux. Deux ambassadeurs vénitiens, qui s'y étaient embarqués pour aller demander la paix à Vatace, périrent dans ce naufrage.

XLII.
Seconde
entreprise.

Peu de temps après, Vatace n'ayant pas perdu toute espérance de s'emparer de l'île, à l'aide des intelligences qu'il y entretenait, fit partir douze galères. Les Vénitiens assiégeaient alors une forteresse maritime nommée Sorbia. A l'aspect de la flotte grecque, l'un des deux généraux vénitiens gagna promptement la ville

de Candie , de crainte que les Grecs ne s'en emparassent en son absence ; l'autre monta sur la flotte qui était à l'ancre , et suivit celle de l'ennemi , qui , faisant force de rames et de voiles , arriva la première dans un port de l'île. Les Vénitiens l'attaquèrent avec furie ; et les Grecs , n'ayant pas , dans ce lieu étroit , assez d'espace pour déployer leurs forces et faire les manœuvres , défendaient l'entrée du port à coups de flèches , de javelots , et de pierres lancées de leurs machines. Les habitants d'alentour , ennemis des Vénitiens , accouraient de toutes parts au rivage , et secondaient les Grecs avec ardeur. La blessure du général vénitien fit cesser le combat. Les Grecs s'aperçurent , aux préparatifs des vaisseaux ennemis , que leur intention était de recommencer l'attaque le lendemain ; et , sentant leur faiblesse , ils sortirent du port pendant la nuit , à l'insu des Vénitiens , et prirent le large. L'empereur grec échoua dans ces deux entreprises , mais il gagna de la réputation par la hardiesse seule du projet ; ce qui n'est pas de petite conséquence pour s'attirer des secours étrangers. En même temps qu'il attaquait les Vénitiens , il ménageait leurs rivaux. Les Génois , qui disputaient alors aux Vénitiens l'empire de la mer , avaient , dans toutes les villes commerçantes de la Grèce et de l'Asie , des immunités si étendues , que Vatace résolut de les restreindre , comme préjudiciables à ses finances. Mais les Génois y résistèrent vivement , et l'empereur se désista , par la crainte d'irriter contre lui cette puissante république. Elle ne lui était pas cependant tellement attachée , qu'elle se déclarât pour lui contre les Français. Amie ou ennemie des deux partis , suivant ses intérêts ,

elle ne s'étudiait qu'à conserver en paix et en tranquillité son commerce d'Orient, dont elle tirait de grandes richesses.

AN 1234.

XLIII.
Ligue entre
Vatace et le
roi des Bul-
gares.

Acrop. c. 31.
Greg. Epist.
Sant. l. 2,
part. 4, c.

18.
Sabellic. l.

9.
Bzovius.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
19.

La conquête de Candie aurait rendu Vatace maître de la mer. Déchu de cette espérance, il chercha des secours dans le continent de l'Europe. Asan avait le cœur ulcéré de l'injure qu'il avait reçue. Il ne pouvait pardonner aux Français la rupture du mariage de sa fille, arrêté par un traité, et la préférence donnée à la fille de Brienne, dont le mariage fut consommé cette année. Le respect qu'il portait à son beau-père, le roi de Hongrie, avait néanmoins jusqu'alors suspendu les effets de son vif ressentiment. André, roi de Hongrie, avait épousé Yolande, sœur du jeune empereur; et Marie, leur fille, était femme d'Asan. C'était de ce mariage qu'était née Hélène, recherchée d'abord pour Baudouin, et ensuite rejetée. Vatace la demanda, et l'obtint aussitôt pour son fils Théodore, qui devait être héritier de ses états, et de sa haine contre les Latins: c'était déjà pour Asan un commencement de vengeance. Théodore n'avait encore que onze ans; Hélène n'était que dans sa neuvième année; mais l'alliance entre les deux pères se forma sans délai. Ils jurèrent une ligue offensive et défensive, et se donnèrent parole de réunir, l'année suivante, toutes leurs forces pour pousser la guerre à outrance, et détruire de fond en comble la puissance française. Cette nouvelle jeta l'alarme dans Constantinople. Brienne envoie des ambassadeurs de toutes parts: il implore surtout l'assistance du pape et des Vénitiens. Le pape écrit aux princes, aux évêques, et promet des indulgences. Les Vénitiens préparent un puissant ar-

moment. Le prince d'Achaïe et les autres vassaux de l'Empire sont sommés de se tenir prêts à repousser les efforts des deux princes ligués.

Dès les premiers jours du printemps, Vatace, tous jours prompt à se mettre en action, fit embarquer ses troupes à Lampsaque, et descendit à Gallipoli, possédé alors par les Vénitiens. Le siège ne fut pas long; malgré la résistance des assiégés. Tout fut passé au fil de l'épée. Les Grecs étaient déjà maîtres de la ville; lorsque Asan y arriva avec sa femme, Marie de Hongrie, et sa fille Hélène. Les deux princes ratifièrent le traité de mariage conclu par leurs députés. Le roi bulgare demeura à Gallipoli, et Vatace retourna à Lampsaque, où il avait laissé sa femme Irène et son fils Théodore. Ce fut là que le mariage fut célébré par le patriarche Germain, assisté de l'évêque de Ternove, qui, en considération d'Asan, et pour honorer cette illustre cérémonie, fut alors déclaré patriarche de Bulgarie. Après la célébration, les deux époux furent mis entre les mains d'Irène, princesse vertueuse, qui se chargea de leur éducation et les emmena à Nicée. Marie retourna en Hongrie. Les deux princes, à la tête de leur armée, entrèrent en Thrace, pour en arracher la possession aux Français. Afin d'étendre plus promptement leurs conquêtes, ils divisèrent leurs troupes en deux corps. Vatace se porta sur les côtes de la Propontide, comme plus voisines de ses états. Tout le pays fut désolé, depuis Gallipoli jusqu'à l'embouchure de l'Hèbre, qu'on nommait alors, comme aujourd'hui, Mariza. On prit en peu de jours Madyte, Seste, Cardie, et toute la Chersonèse. A l'entrée de cette presqu'île, Vatace fit bâtir un fort sur le mont Gangs, et il en confia la

AN 1235.

XLIV.

Vatace et
Asan en
Thrace.Greg. Epist.
Ph. Mons-
kes.Acrop. c. 33,
Dand. Chr.Alberic.
Chron.Sabellic. l.
9.

Bzovius.

Raynald.

Ducange,
Hist. l. 3, c.
20, 21.

garde à Nicolas Coterze, guerrier vaillant et heureux, qui étendit ses courses jusqu'à Zurule. Tandis que le midi de la Thrace était en proie aux Grecs, Asan marchait vers le nord, et, secondé des Comans, il portait le ravage jusqu'au mont Hémus. Enfin les deux princes, chargés de butin, se rejoignirent pour frapper le dernier coup par la prise de Constantinople.

XLV.
Ils assiégèrent
Constantinople,
et sont
défaits.

Les historiens grecs ont tout-à-fait supprimé le récit de ce siège, sans doute à dessein de ménager l'honneur de Vatace, qui, malgré ses talents et son grand courage, échoua dans cette entreprise. Au contraire, les auteurs occidentaux n'étaient ici que des prodiges. Ils font de Jean de Brienne un Godefroi de Bouillon, et rendent les Français de ce temps-là égaux en valeur aux anciens preux et aux invincibles chevaliers de la première croisade. Ils suppriment même le secours des Vénitiens, pour rendre plus miraculeuse la délivrance de Constantinople. Faute d'autres mémoires, je me vois obligé de les suivre, ajoutant cependant ce que je trouve dans les historiens de Venise, et laissant au lecteur la liberté, qu'il prend toujours, de rabattre de ces merveilles ce qu'il jugera à propos. De tous les secours que Jean de Brienne avait demandés, il n'en était encore arrivé aucun, et toutes ses forces consistaient en cent soixante chevaliers, accompagnés de leurs gens d'armes, peu d'autres cavaliers, et moins encore de gens de pied. Les ennemis, au nombre de plus de cent mille, divisés en quarante-huit bataillons, attaquaient la ville du côté de la terre, et une flotte nombreuse, commandée par Léon Gavalla, capitaine expérimenté, s'approcha des murs, et jeta l'ancre au bord de la Propontide, insultant la ville par les

décharges de ses machines, et toute prête à donner l'assaut, lorsque les attaques des troupes de terre auraient facilité l'escalade. Jean de Brienne joignit alors, à l'expérience que lui donnait son âge, l'activité de sa jeunesse. Il désarma les habitants grecs, dont on avait presque autant à craindre que des ennemis; il distribua leurs armes aux troupes françaises, laissa à la garde de la ville ce qu'il y avait d'infanterie, et sortit avec ses chevaliers, et les autres gens de cheval, dont il ne put former que trois escadrons. Cette poignée de combattants attendit l'ennemi, dont ils n'égalaien pas la trentième partie, dans une contenance aussi fière et aussi assurée que s'ils avaient eu l'avantage du nombre. Ils le reçurent de pied ferme, et le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le mirent entièrement en déroute. Des quarante-huit bataillons, il n'en resta que trois, avec lesquels Asan et Vatace se retirèrent saisis d'effroi, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. On attribue à Jean de Brienne le principal honneur d'un si glorieux exploit; il combattit en personne, inspirant le courage aux siens par son exemple, et la terreur aux Grecs et aux Bulgares par les coups terribles qu'il portait. Jean de Béthune, neveu du fameux Conon, se signala entre les autres seigneurs, qui furent tous autant de héros.

Pendant la bataille qui se donnait sur terre, il y eut sur mer une action, dont le succès ne serait pas moins étonnant, si l'on n'était pas en droit de supposer aux Vénitiens autant qu'on voudra de supériorité sur les Grecs dans la science de la marine. A la prière de Brienne, la république avait mis en mer vingt-cinq galères, sous le commandement des provéditeurs Léonard

XXVII.
Défaite de
la flotte en-
nemie.

bulgares sont la plupart percés, brisés, coulés à fond; et les deux princes prennent la fuite, lançant avec dépit des regards furieux sur Constantinople, comme sur l'écueil de leur puissance et de leur valeur.

XLVIII.
Baudouin
en Italie.
Greg. Epit.
Ph. Mous-
kes.
Cornut. de
suscept. co-
ron. spin.
Ducange,
Hist. 1. 3, c.
23.

Dans la caducité et le dépérissement des états, les remèdes sont faibles; il faut de ces prodiges que les héros seuls sont capables de faire; mais tous les siècles ne produisent pas des héros. Les Français, épuisés plutôt que fortifiés par ces victoires, se virent réduits à une telle indigence, que le patriarche, ayant généreusement sacrifié toute sa fortune aux besoins de l'état, se trouva sans subsistance, et sans ressource de la part des empereurs et de leurs sujets, devenus aussi misérables. Il eut recours au pape, qui exhorta le prince d'Achaïe et les évêques de la Morée à pourvoir à l'entretien du patriarche. Dans cette extrémité, Jean de Brienne implora, avec plus d'instance que jamais, l'assistance des princes chrétiens; et pour les toucher davantage, il résolut de leur envoyer le jeune empereur, qui d'ailleurs avait à répéter son patrimoine sur ceux qui l'avaient envahi. Il comptait principalement sur le pape et sur Louis IX, roi de France, dont toute la terre connaissait déjà la générosité. Baudouin était parent de Louis. Il partit sous la conduite de Jean de Béthune, et se rendit d'abord à Rome. Le pape le reçut avec d'autant plus d'honneur qu'il le voyait plus malheureux. Non content de renouveler les plus pressantes sollicitations auprès des princes et des évêques de France, d'Angleterre et de Hongrie, il commua, en faveur de Constantinople, les vœux faits pour la Terre-Sainte: il alla même jusqu'à s'adresser à l'ennemi de l'église romaine; il tâcha d'engager Vatace à

faire la paix, et à se joindre aux autres princes chrétiens pour le recouvrement des saints lieux. Il publia une croisade pour le secours de Constantinople, avec les indulgences et les privilèges attachés au voyage de Palestine. Comme le patrimoine de Baudouin se trouvait entre les mains de ses sœurs, et de quelques seigneurs qui lui en disputaient la jouissance, le pape enjoignit aux évêques de France de forcer par les censures ecclésiastiques ceux qui refuseraient de le restituer.

Les liens du sang et la recommandation du pape agissaient puissamment auprès du roi de France en faveur du jeune prince, mais plus encore la compassion de ses malheurs. Louis et sa mère lui ouvrirent les bras; ils s'empressèrent à le consoler, et lui promirent tout ce qui dépendait de leur pouvoir. Il fut remis sur le champ en possession de Courtenai et des seigneuries qui lui appartenaien en France. La comtesse de Flandre, sa cousine germaine, lui fit restituer les terres de Flandre et de Hainaut. Il ne trouva de résistance que dans sa propre sœur, Marguerite, qui avait épousé le comte de Vianden. Après la mort de son frère Philippe, elle s'était approprié le comté de Namur : elle en jouissait depuis onze ans; et pour ne pas le rendre à Baudouin, elle refusait de le reconnaître pour son frère. Il fallut employer contre elle la force des armes, et répandre du sang. On convint enfin de s'en remettre à l'arbitrage de la comtesse de Flandre. Elle décida en faveur de Baudouin, à condition qu'il paierait à sa sœur une somme de sept mille livres, en dédommagement des frais de la guerre et des dépenses faites pour la garde des châteaux du comté.

An 1237.
Baudouin
en France.
Acrop. c. 37.
Ph. Mous-
kes.
Alberic.
Chron.
Jac. de Gui-
se, t. 3, c.
170.
Cornut. de
suscept. co-
ron. spin.
Chron. Nan-
gis.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
24.

L.
Mort de
Jean de
Brienne.
Acrop. c. 34.
Alberic.
Chron.
Richard de
sancto Ger-
mano.
Cornut. de
suscept. co-
ron. spin.
Mathieu
Paris.
Bzovius.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
24, 25, 26.
Fleury, Hist.
ecclés. l. 81,
art. 9.

Pendant que Baudouin s'occupait en Flandre du recouvrement de ses biens patrimoniaux, les bulles de Grégoire, pour la publication d'une nouvelle croisade, réveillaient la piété militaire de la noblesse française. La tranquillité de l'empire de Constantinople semblait être un préliminaire indispensable pour la conquête de la Terre-Sainte; et selon la manière de penser de ce temps-là, la cause de Baudouin était devenue celle de Dieu même. Grand nombre de barons et de gentils-hommes avaient déjà pris la croix, et à la tête de cette liste brillante paraissaient les plus grands noms de la nation : Pierre de Dreux, comte de Bretagne; Hugues IV, duc de Bourgogne; Henri II, comte de Bar; Raoul de Nesle, comte de Soissons; Jean, comte de Mâcon; Jean, comte de Forêts et de Nevers; Richard de Chaumont, Anseau de l'Ile, Imbert de Beaujeu, et plusieurs autres seigneurs des plus distingués. On se disposait à partir vers la Saint-Jean prochaine, ou du moins au mois de mars de l'année suivante, terme fixé par le pape; et on comptait sur la prévoyance de Jean de Brienne pour préparer le succès, lorsqu'on apprit sa mort. Le triste état de Constantinople, plus encore que son grand âge, l'avait conduit au tombeau. La ville était environnée d'ennemis, et tellement resserrée par leurs courses, qu'elle manquait de vivres, et que la plupart de ceux qui étaient chargés de la défendre se dérobaient de nuit et se sauvaient par terre ou par mer. Succombant enfin à tant de chagrins et de travaux, il mourut le 23 mars ¹, dans l'habit de saint François, qu'il voulut porter les derniers jours de sa vie. Il était

¹ Darn, Hist. de Venise, I, 265, dit : le 20 mars.—B.

âgé de quatre-vingt-neuf ans, et avait porté huit ans le titre d'empereur. Ce prince n'avait dû le royaume de Jérusalem, et ne dut ensuite l'empire de Constantinople qu'à la réputation de ses grandes qualités. Son père, Érard, comte de Brienne, l'avait destiné à l'église dans son enfance; mais dès qu'il fut en âge de se connaître lui-même, il sentit si peu d'attraits pour ce genre de vie, qu'il s'échappa de la maison paternelle et s'enfuit à Clairvaux, où il fut reçu et élevé par un oncle, religieux dans cette abbaye. Un jour qu'il était sur la porte du monastère, il fut reconnu par Simon de Broies, seigneur de Châteauvilain, son proche parent, qui, conformément à ses desirs, l'emmena, lui donna une éducation militaire, et le fit chevalier. Son père, mécontent que la nature eût refusé de lui obéir, l'ayant entièrement abandonné, il trouva dans ses autres parents et dans ses amis assez de ressources pour se soutenir avec honneur, et se signaler même dans les tournois et dans la guerre. Il prit la croix avec Gautier son frère, entre les seigneurs qui marchaient à la conquête de Constantinople. Mais Gautier ayant été alors appelé à la couronne de Sicile, Jean l'accompagna dans son voyage de Naples, et après sa mort, il prit la tutelle de ses enfants. Amauri II, roi de Jérusalem, étant mort, les barons de la Palestine, instruits de la vertu et de la valeur de Jean de Brienne, députèrent en France pour lui offrir la couronne avec Marie, fille de Conrad de Montferrat et de la reine Isabelle. Il accepta des offres si flatteuses, et de ce mariage naquit Yolande, qu'il donna pour femme à l'empereur Frédéric II. En 1222 il passa en France, et de là en Espagne, pour demander des secours. Comme sa femme, Marie, était

morte alors, il épousa, en secondes noces, à l'âge de soixante-quatorze ans, Bérengère, fille d'Alphonse, roi de Castille, et il eut, de ce second mariage, trois fils et une fille, qui fut femme de l'empereur Baudouin. Ayant appris qu'en son absence son gendre Frédéric avait usurpé le titre de roi de Jérusalem, il demeura en Europe, et ce fut pendant qu'il commandait les armées de Grégoire IX contre Frédéric, qu'il fut appelé à l'Empire, ainsi que je l'ai raconté. Quoiqu'il eût peut-être montré plus de sagesse en n'acceptant pas une couronne qui, pour être alors défendue, avait besoin de toute la force d'un héros en âge viril, on peut dire néanmoins que Constantinople perdit beaucoup à sa mort. Son grand âge ne le rendait pas incapable d'actions de courage, et sa réputation passée remplissait encore mieux le trône de ce faible empire, et le soutenait plus fortement que la jeunesse de Baudouin, prince sans talents et sans vigueur.

LIVRE XCVIII.

- I.** Anseau de Cahieu régent de Constantiupole. **II.** Asan se détache de Vatace. **III.** Il se lie avec les Français, et s'en détache presque aussitôt. **IV.** Révolution à Thessalonique. **V.** Aventures de Manuel d'Épire. **VI.** Baudouin en Angleterre. **VII.** Empressement du pape pour la croisade de Constantinople. **VIII.** Il engage le roi de Hongrie à faire la guerre au roi bulgare. **IX.** Mauvais succès du secours envoyé à Constantinople. **X.** Baudouin fait don à saint Louis de la couronne d'épines. **XI.** Elle est transportée à Paris. **XII.** Baudouin arrive à Constantinople. **XIII.** Alliance des Français avec les Comans. **XIV.** Les Français reprennent Zurule. **XV.** Vatace défait sur mer. **XVI.** Comète. **XVII.** Mort de plusieurs personnes illustres. **XVIII.** Reliques données par Baudouin à saint Louis. **XIX.** Politique de Vatace pour s'emparer de la Bulgarie. **XX.** Guerre de Vatace en Thessalie. **XXI.** Vatace lève le siège de Thessalonique. **XXII.** Commencement des Tartares Mongols. **XXIII.** Conquêtes de Tchinghis-khan. **XXIV.** Exploits des Mongols en Europe. **XXV.** Consternation de toute l'Europe. **XXVI.** Le sultan d'Icône s'allie avec Vatace. **XXVII.** Sagesse du gouvernement de Vatace. **XXVIII.** Richesses des Turks apportées dans l'Empire. **XXIX.** Édits somptuaires. **XXX.** Froid excessif. **XXXI.** Baudouin en Italie. **XXXII.** Marcésine, maîtresse de Vatace. **XXXIII.** Hardiesse de Blemmydas. **XXXIV.** Baudouin au concile de Lyon. **XXXV.** Vatace en Bulgarie. **XXXVI.** Villes bulgares qui se donnent à Vatace. **XXXVII.** Complot contre Démétrius, despote de Thessalonique. **XXXVIII.** Vatace maître de Thessalonique. **XXXIX.** Vatace prend Zurule. **XL.** Démarches de Baudouin en France

et en Angleterre. **XLII.** L'impératrice Marie en France. **XLIII.** Démarches du pape, pour la réunion de l'église grecque. **XLIII.** Guerre dans l'île de Rhodes. **XLIV.** Troisième voyage de Baudouin en Occident. **XLV.** Conduite de Vatace à l'égard de Michel d'Épire. **XLVI.** Guerre de Vatace en Thessalie. **XLVII.** Michel Paléologue accusé. **XLVIII.** Il refuse l'épreuve du fer ardent. **XLIX.** Vatace lui rend ses bonnes grâces. **L.** Ambassade au pape, pour la réunion des deux églises. **LI.** Mort de Vatace. **LII.** Ses libéralités.

BAUDOUIN II. VATACE.

AN 1237.

^{1.}
Anseau de
Cabien, ré-
gent de Con-
stantinople.

Ducange,
Hist. l. 4, c.

^{1.}
Idem, notes
sur Ville-
Hardouin,
77.

CONSTANTINOLE ne voyait plus les ennemis au pied de ses murs, mais elle souffrait encore toutes les incommodités d'une ville assiégée. Asan ravageait la Thrace; il était maître des bords de l'Hebre. Vatace, en se retirant après sa défaite, avait conservé Zurule; il y avait laissé garnison, sous le commandement de Nicéphore Tarchaniote, son premier maître-d'hôtel, guerrier plein de valeur; et les courses de cette garnison infestaient tout le pays jusqu'aux portes de Constantinople. Le séjour de deux armées, depuis deux ans, avait empêché la culture des terres, et celles qu'on avait osé ensemençer ne promettaient de moissons qu'aux ennemis. On n'avait d'espérance que dans les secours que Baudouin sollicitait en Occident. Les Vénitiens, intéressés autant que les Français même à la conservation du nouvel empire, agissaient vivement auprès des princes, et surtout

auprès du roi Louis, le plus puissant et le plus zélé de tous. Le pape avait levé l'étendard d'une nouvelle croisade ; mais ces pieuses expéditions , chargées de tout l'appareil de la vanité et du luxe, souvent traversées par des défiances politiques, entraînaient de longs préparatifs et des préliminaires épineux pour s'ouvrir des passages et s'assurer des subsistances. Pendant que Baudouin étalait ses infortunes et ses dangers en Italie, en France, en Angleterre, Constantinople était sans chef : en attendant son retour, on nomma pour régent de l'état, Anseau de Cahieu. Ce seigneur, dont nous avons déjà fait mention, descendait d'une noble et ancienne famille de Picardie, qui possédait la terre et seigneurie de Cahieu, située sur mer près de Saint-Valeri. C'était le plus renommé des seigneurs vivant encore, qui avaient eu part à la conquête. Son âge lui donnait de l'expérience, et son mariage avec Eudocie, fille de Lascaris, ajoutait un nouveau lustre à sa réputation de valeur.

Il est fort vraisemblable qu'il fit jouer de secrets ressorts pour détacher le roi bulgare de l'alliance de Vatace, et que ses insinuations mirent en mouvement, auprès de ce prince, sa femme Marie, nièce de Baudouin, et son beau-frère Béla, roi de Hongrie, qui, à l'exemple de son père, prenait à cœur les intérêts de l'empire français. Peut-être aussi ne fallut-il, pour opérer cette désunion, que l'inconstance politique du roi des Bulgares. Maître d'un royaume usurpé sur l'Empire, il se défiait également des Français et des Grecs : il craignait que celle des deux nations qui viendrait à bout de détruire l'autre, ne tournât ensuite toutes ses forces contre lui. Cette inquiétude le rendait

II.
Asan se
détache de
Vatace.
Acrop. c. 34.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
2.

flottant entre les deux partis ; et selon les conjonctures, il devenait tour à tour ami et ennemi des deux peuples. Voyant donc l'extrémité à laquelle étaient réduits les Français, il résolut de rompre avec Vatace. Mais auparavant il voulut tirer de ses mains sa fille Hélène, dont le mariage n'était pas encore consommé avec Théodore. Dans ce dessein il vint à Andrinople, et députa vers Vatace, pour le prier de lui envoyer sa fille, promettant de la renvoyer lorsqu'il aurait rempli les désirs de la tendresse paternelle. Quoique Vatace eût déjà quelque soupçon du refroidissement d'Asan, il n'osa toutefois lui refuser une satisfaction si naturelle ; mais il ne put s'empêcher de lui mander que, s'il retenait sa fille et l'enlevait à son époux, il y avait un Dieu qui saurait bien punir la rupture d'une alliance jurée et consacrée par son nom. Dès que la princesse fut arrivée, Asan renvoya son cortège, et prit le chemin de Ternove, emmenant avec lui sa fille, qui, malgré les menaces et les mauvais traitements de son père, pleurait amèrement, et regrettait à grands cris son jeune époux et sa belle-mère Irène, à laquelle elle était tendrement attachée.

III.
Il se lie
avec les
Français, et
s'en détache
presque aus-
sitôt.

Greg. Epist.
Acrop. c 35,
36.

Ducange,
Hist. l. 4, c.
3, 4.

Pour paraître s'unir de bonne foi aux Français, il feignit de renoncer à la communion des Grecs, et de se soumettre à l'autorité de l'église romaine. Il écrivit au pape, et lui demanda un légat pour ramener les Bulgares au sein de l'ancienne église, et pour l'aider de ses conseils dans la conduite qu'il devait tenir à l'égard de l'Empire. Grégoire, charmé de ces heureuses dispositions, lui envoya l'évêque de Pérouse, et l'exhorta à secourir de tout son pouvoir Jean de Brienne, dont on n'avait pas encore appris la mort en Italie. Il l'as-

aurait que ses bonnes intentions seraient bientôt secondées par une puissante armée d'Occidentaux, prête à passer en Grèce pour affermir la domination française, et détruire jusque dans les fondements un empire schismatique. Ce n'était pas sans doute le vœu du roi bulgare ; mais, continuant dans sa dissimulation, il leva de son côté une grande armée, et la conduisit en Thrace. Les Français se joignirent à lui, avec un nombre assez considérable de troupes étrangères qu'une nouvelle révolution venait de jeter sur les terres de l'Empire. Une de ces terribles peuplades que le nord de l'Asie avait déjà plusieurs fois enfantées, connue depuis peu sous le nom de Tartares Mongols, inondait de sang les bords de la mer Caspienne, et étendait ses épouvantables ravages jusqu'au Pont-Euxin. Les Barbares de ces contrées, fuyant avec leurs femmes et leurs enfants, s'étaient rassemblés au bord du Danube ; et, ayant passé ce grand fleuve sur des outres, en dépit des Bulgares, ils s'étaient répandus dans la Macédoine et dans la Thrace, où ces loups affamés portaient la même désolation qui leur avait fait abandonner leur pays. Les Français, pour apprivoiser ces bêtes féroces, en enrôlèrent un grand nombre dans leur armée, et, réunis avec Asan, ils se mirent en marche pour aller combattre Vatace qui s'était cantonné dans la Chersonèse, sur les bords de l'Hellespont, autant qu'on peut l'entrevoir dans le récit obscur et confus de l'historien de ce temps-là. Mais, pour soulager le besoin pressant de Constantinople désolée par la disette, ils crurent devoir commencer par chasser les Grecs de Zurule. Ils environnèrent la place et l'attaquèrent avec grand nombre de machines. Ils trouvèrent dans Tar-

chaniote un ennemi aussi intelligent que brave et déterminé, qui, inspirant son courage à sa garnison, repoussait tous leurs efforts, et savait, aux machines des assiégeants, en opposer d'autres encore plus fortes et plus meurtrières. Cependant Vatace, qui n'avait pas assez de forces pour aller faire lever le siège, était dans une inquiétude mêlée de contentement. D'un côté il craignait pour cette ville, dont la prise lui ferait perdre toutes ses conquêtes de Thrace; de l'autre, il était bien aise que l'ennemi usât ses forces et le temps de la campagne devant une place dont il espérait une longue résistance. Mais il n'en fut pas besoin; les tristes nouvelles qu'Asan reçut de Bulgarie l'obligèrent à lever le siège. Il apprit que la mort venait de lui enlever à la fois sa femme, son fils et l'évêque de Ternove. Consterné de tant de pertes, il mit le feu à ses machines et reprit le chemin de Bulgarie. Les Français, affaiblis par sa retraite, retournèrent à Constantinople. Asan, persuadé que le ciel le punissait d'avoir violé ses serments, et d'avoir rompu le lien sacré qui attachait sa fille à Théodore, envoya faire à Vatace l'humble aveu de sa faute, et lui demanda la réconciliation. L'empereur grec reçut ses excuses; l'alliance fut jurée de nouveau, et la princesse revint entre les bras de sa belle-mère et de son époux. Ce changement fit échouer le projet de réunion avec l'église latine, auquel la religion avait moins de part dans ces princes que les intérêts temporels.

IV.
Révolution
à Thessalo-
nique.

Acrop. c. 38,

39.

Asan tenait prisonnier, depuis plusieurs années, Théodore d'Épire, auquel il avait fait crever les yeux. Cependant il traitait avec humanité ce prince malheureux, et Théodore, environné de sa famille, trou-

yait auprès de son vainqueur tous les adoucissements, s'il en est au monde, qui pouvaient le consoler de la perte de la vue et de la liberté. Il avait de sa femme Pétraliphe deux fils, Jean et Démétrius, et deux filles, Anne et Irène. Asan, après la mort de sa femme, Marie de Hongrie, devint éperdûment amoureux d'Irène. Il épousa sa captive; et, pour présent de noces, il donna la liberté à son beau-père et à toute la famille de sa nouvelle épouse. Manuel, frère de Théodore, était, comme je l'ai dit, en possession du royaume de Thessalonique, et avait épousé une fille naturelle d'Asan; ce qui lui avait procuré jusqu'alors la protection du roi bulgare. Le nouveau mariage changea le cœur d'Asan. La tendresse pour sa fille cédant à la passion dont il brûlait pour sa femme, il favorisa le dessein que conçut aussitôt Théodore de rentrer dans ses états. Cependant, pour sauver les apparences de l'affection paternelle, il ne voulut donner à son beau-père que des secours secrets. Théodore, déguisé en mendiant, entra dans Thessalonique; et s'étant fait connaître à ceux qu'il s'était autrefois attachés par des bienfaits, lorsqu'il crut avoir assez de partisans, il leva le masque, s'empara de la ville et du reste de son ancien domaine, fit jeter son frère dans un vaisseau pour être conduit à Attalie et livré aux Turks. Il remit la princesse, femme de Manuel, entre les mains de son père Asan. Son aveuglement le mettant hors d'état de paraître à la tête des affaires, il donna le titre d'empereur et tout l'extérieur de la dignité impériale à Jean son fils, et se réserva l'autorité sur son fils même, et tout l'essentiel du commandement.

v.
Aventures
de Manuel
d'Épire.

Manuel, arrivé à Attalie, fut mieux traité que son frère ne s'y était attendu. Le sultan lui donna tous les secours qu'il demanda pour se rendre auprès de Vatace; et l'empereur grec, qui lui était allié par sa femme, après l'avoir fait jurer qu'il lui serait toujours fidèle, lui fournit de l'argent et six vaisseaux pour aller se faire un établissement dans la partie de la Macédoine et de la Thessalie qu'on nommait alors la grande Valachie, où Constantin, un de ses frères, avait déjà un domaine avec le titre de despote. Manuel ayant abordé à Démétriade et fait savoir son arrivée à ses amis, eut bientôt sur pied assez de troupes pour s'emparer de Pharsale, de Larisse, de Platamon. Maître de ce pays, il se réconcilia avec ses deux frères, qui lui laissèrent le domaine de ces villes; et, suivant le caractère de ces ames viles dont l'intérêt fait toute la morale, par reconnaissance pour eux, il devint ingrat envers son bienfaiteur. Ils avaient alors embrassé l'alliance des Latins contre Vatace; ils l'entraînèrent dans leur parti; et Manuel, malgré ses serments, se lia par un traité avec les princes d'Achaïe et de Morée: mais bientôt, méprisé de ceux même qu'il servait contre sa foi et son honneur, il se repentit de sa perfidie, et mourut avant que d'avoir eu le temps de la réparer.

An 1238.

vi.
Baudouin en
Angleterre.
Greg. Epist.
Matth. Pa-
ris.
Matth. West.
Ducange,
Hist. 1. 4, c.
5, 6.

Les sollicitations de Baudouin avaient eu en France le succès le plus heureux. Grand nombre de seigneurs vendaient ou engageaient leurs terres pour voler au secours d'un jeune prince issu du sang de leurs rois. Le seul nom de Constantinople leur retraçait les hauts faits de leurs pères; ils se faisaient un devoir de conserver leur conquête, et l'ardeur d'une gloire pareille embrasait leurs esprits. Déjà le comte de Bretagne

avait assemblé, pour sa part, dix mille hommes de pied et deux mille chevaux; le comte de Bar devait marcher à la tête de cent chevaliers choisis; et la noblesse venait à l'envi offrir aux divers seigneurs le généreux sacrifice de sa fortune et de sa vie. Baudouin espérait trouver la même chaleur en Angleterre : mais lorsqu'il débarqua à Douvres, Henri III, qui régnait alors, lui fit dire qu'un prince de son rang n'aurait pas dû entrer dans ses états sans en avoir donné avis et reçu la permission, et qu'une démarche si peu préparée annonçait la présomption et le mépris. Le prince, confus de ce reproche, se disposait à retourner en France lorsqu'il reçut du roi un second message. Henri lui mandait que, puisqu'il était venu en ami, sans armes, sans troupes, il lui permettait d'achever son voyage, et qu'on lui rendrait tous les honneurs dus à sa personne et à sa dignité. On croit que ce qui attirait à Baudouin une réception si dure, était le ressentiment des Anglais contre Jean de Brienne, son beau-père. Il était autrefois venu en Angleterre demander des secours pour la Terre-Sainte; et, après les avoir obtenus, de retour en France, il s'était déclaré contre les Anglais, pour Philippe-Auguste. C'était un trait trop peu favorable, pour que les courtisans de Henri lui permissent de l'oublier. L'état où se trouvait le jeune prince le rendait peu délicat sur le point d'honneur. Il se rendit à la cour de Henri, qui le reçut honorablement le 22 mai, et lui accorda environ sept cents marcs d'argent pour l'aider dans son entreprise.

La recommandation du pape n'avait pas été inutile pour tirer cette somme du roi d'Angleterre. Il travaillait avec autant d'ardeur que Baudouin même à lui

VII.
Empressement du
pape pour
la croisade

de Constantinople.

procurer des secours. Ses lettres prévenaient partout l'arrivée du prince, et allaient parler pour lui dans tous les lieux de la chrétienté où il ne pouvait porter ses pas. Par les ordres de Grégoire, on déposait en des mains sûres, qu'il indiquait lui-même, les sommes recueillies pour la levée et l'entretien des troupes ; et cet argent coulait en abondance par tous les canaux que la charité chrétienne sait ouvrir dans les besoins de l'église et de l'état. Ceux qui, après avoir pris la croix, étaient retenus par quelque empêchement légitime, achetaient la dispense de leur vœu : on levait sur les ecclésiastiques le tiers des revenus de leurs bénéfices et de leurs églises. Le roi Louis appliquait à cet usage le produit des taxes ordinaires qu'il tirait des juifs de son royaume. On détournait, en faveur de la nouvelle croisade, une partie des deniers levés pour celle de la Terre-Sainte ; c'étaient pour toutes les deux les mêmes indulgences. Le danger de Constantinople devenait une calamité commune à toute la chrétienté ; et comme cette ville manquait également de vivres et de troupes, le pape balançant ces deux besoins avec prudence, exhortait les princes à y envoyer abondance de vivres, mais seulement autant de troupes qu'elle en pourrait faire subsister. Dans cette vue, il manda au comte de Bretagne de n'y conduire que six mille hommes de pied et quinze cents chevaux.

VIII.

Il engage le roi de Hongrie à faire la guerre au roi bulgare. Greg. Epist. Raynald. Ducange, Hist. l. 4, c.

C'était contre Vatace que se faisaient de si grands préparatifs ; mais Asan n'était guère moins redoutable à l'empire français, et il était encore plus odieux au pape. Ce prince s'était joué de l'église romaine ; et après avoir feint de vouloir rentrer dans son sein, il s'était jeté de nouveau entre les bras de son ennemi.

De plus, il était difficile de renverser l'empire grec, tant qu'il serait soutenu par un ennemi si actif et si belliqueux. Grégoire songea donc à détruire cet appui, en suscitant au roi bulgare un ennemi supérieur en forces. Il jeta les yeux sur Béla, roi de Hongrie. Le voisinage des deux états ouvrait une entrée facile en Bulgarie, et le lien qui avait uni les deux royaumes semblait être rompu par la mort de la femme d'Asan, sœur de Béla. Le pape engagea Baudouin à renoncer aux droits que les empereurs de Constantinople se réservaient sur la Bulgarie, depuis qu'elle s'était révoltée contre l'Empire; et selon les prétentions des papes de ce temps-là, qui s'attribuaient ouvertement le pouvoir de disposer des couronnes, il déclara qu'il donnait à Béla le royaume de Bulgarie, et ordonna la publication d'une croisade en Hongrie contre Asan, comme contre un schismatique relaps. Béla parut d'abord se défendre d'accepter ce présent. L'héritier présomptif de la couronne de Bulgarie était fils de sa sœur, et il ne pouvait attaquer Asan, sans rompre avec Vatace, son allié et son beau-frère, sa femme, Marie Lascaris, étant sœur de l'impératrice Irène, femme de Vatace : mais l'ambition, sophiste adroit et persuasif, joignit sa voix à celle du pape, et il ne fut plus question que des conditions. Béla demandait que la qualité de légat du Saint-Siège fût unie en sa personne à celle de roi de Bulgarie, en sorte qu'on lui laissât prendre sur le spirituel le même pouvoir que le pape s'arrogeait sur le temporel : ce qui n'était pas nouveau en Hongrie, puisque le roi saint Étienne avait joui de cette prérogative : que d'ailleurs ce serait un moyen de gagner plus facilement les Bulgares, qui

pensaient ne pouvoir se soumettre à l'église romaine sans en devenir les esclaves. Il demandait encore qu'il lui fût permis de faire porter la croix devant lui dans ses armées, et que, pendant le cours de cette expédition, le pape se déclarât protecteur de son royaume, et qu'il le défendît par les armes de l'excommunication contre ceux qui oseraient l'attaquer. Ces deux dernières demandes furent aisément accordées; mais la première souffrait de grandes difficultés. Les papes, en étendant leurs bras sur la puissance temporelle des rois, veillaient avec une sorte de jalousie très-légitime à ne point laisser entamer leur autorité spirituelle. Pour satisfaire le roi de Hongrie, Grégoire imagina un tempérament; ce fut que la dignité de légat fût confiée par le pape à tel évêque de Hongrie que le roi voudrait choisir, en sorte que ce prélat serait sous la main du prince, et n'agirait que de concert avec lui. Après tous ces préliminaires de guerre, l'histoire ne dit rien de la guerre même. Il semble que tant de machines dressées contre le roi bulgare restèrent sans mouvement et sans effet, et que le Bulgare, intimidé par ces menaces, fit sa paix avec Béla et les Français, au secours desquels il ouvrit l'année suivante un passage dans ses états.

IX.
Mauvais
succès du
secours en-
voyé à Con-
stantinople.

Greg. Epist.
Ph. Mon-
kes.
Matth. Pa-
ris.
Alberic.
Chron.
Bzovius.

Tous les préparatifs de Grégoire n'eurent pas de meilleurs succès. Baudouin, qui croyait sa présence nécessaire pour entretenir l'ardeur des Français et presser leurs préparatifs, ne pouvait encore retourner à Constantinople. Instruit de l'extrémité où se trouvait cette ville, il fit partir dès le mois de mars un secours considérable d'hommes et d'argent, sous la conduite de Jean de Béthune, que Brienne lui avait donné pour

guider sa jeunesse et l'aider de ses conseils. Ce sage et vaillant chevalier prit la route d'Italie, à dessein de s'embarquer à Venise et d'aller par mer à Constantinople, les Bulgares et les Grecs de Vatace, répandus dans tout le pays, rendant le passage impraticable du côté de la terre. Mais il fut arrêté par un autre obstacle non moins insurmontable. L'empereur Frédéric, qui avait été mortel ennemi de Jean de Brienne, ne l'était pas moins de Baudouin, et plus encore du pape, avec lequel il était en guerre ouverte. C'était pour lui un triomphe de faire échouer un projet que le pape avait tant à cœur. Asan et Vatace, profitant de ces dispositions, avaient recherché son alliance; et afin d'intéresser son ambition, ils lui promettaient que, s'il voulait se joindre à eux pour exterminer les Français, ils lui feraient hommage de l'Empire, et se réuniraient à l'église romaine. Frédéric, alors en Lombardie, se laissa gagner par ces promesses; et dès qu'il apprit que Béthune avait passé les Alpes, il lui fit signifier une défense de mettre le pied dans ses états, s'il ne voulait ressentir les plus terribles effets de sa colère. Béthune, étonné d'une menace si peu attendue, se flatta d'engager Frédéric à la révoquer, s'il pouvait traiter avec lui. Il alla donc le trouver, et, par son adresse, il obtint en effet la permission de faire passer ses troupes à Venise, mais à condition qu'il resterait lui-même auprès de Frédéric, pour garant de la conduite qu'elles tiendraient en traversant ses états. En vain Béthune offrit à l'empereur une grande somme pour obtenir la liberté d'accompagner ses troupes, il fallut les laisser partir sans leur chef. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. Frédéric se tenant déjà pour souverain de

Ducange,
Hist. l. 4, c.
8, 9, 10.

l'empire d'Orient, manda à Baudouin que, s'il ne se déclarait son vassal, il allait l'y forcer par les armes; et sur le refus de Baudouin, il défendit à tous ses sujets de donner passage à aucunes troupes pour la Grèce et la Terre-Sainte. Le pape, vivement affligé de ses hostilités, qui rendaient inutiles tant de mouvements et de travaux, lui représenta, par des lettres pressantes, l'intérêt de toute la chrétienté, dont Frédéric semblait se déclarer ennemi. Mais loin de rien gagner sur cet esprit opiniâtre, plus il témoignait de chagrin, plus il flattait la haine invétérée de Frédéric. Baudouin voyant qu'avec Asan et Vatace il avait encore Frédéric à combattre, retourna en Italie pour consulter le pape, et aviser avec lui aux moyens de forcer cette nouvelle barrière. Cependant les troupes rassemblées à Venise, augmentées encore d'un grand nombre de croisés, qui étaient venus s'y joindre, se dissipaient faute de chef. Béthune ayant enfin obtenu sa liberté, et étant mort presque en arrivant à Venise, elles se débandèrent tout-à-fait. Il n'en resta qu'une petite partie, dont les uns passèrent en Morée, sans oser pénétrer plus avant; les autres se hasardèrent à faire voile à Constantinople, où ils abordèrent à travers une infinité de périls. Cette ville, enveloppée de toutes parts, et comme bloquée du côté de la mer et de la terre, eût été contrainte de se rendre, si elle n'eût reçu, fort à propos, un secours des Vénitiens et de Geoffroi, prince d'Achaïe, qui, s'étant réunis, forcèrent l'entrée du port avec une flotte de vingt-deux voiles.

2.
Baudouin
fait présent

Malgré l'empressement de Baudouin pour secourir Constantinople, tant d'obstacles, tant de contre-temps et

de délais, fatiguaient la patience des habitants. Toutes les fortunes étaient épuisées. On avait enlevé le plomb de la couverture des églises pour en faire de la monnaie. On en vint enfin à sacrifier, à de si pressants besoins, les plus saintes reliques, et jusqu'aux instruments vénérables de la rédemption des hommes. La couronne d'épines, encore teinte du sang du fils de Dieu, faisait la principale richesse de la chapelle des empereurs. On l'engagea pour une grande somme aux Vénitiens, à condition que si on ne la retirait pas de leurs mains dans un terme marqué, elle leur demeurerait en propriété. En attendant qu'elle fût transportée à Venise, on la mit en dépôt dans l'église du Pantocrator, qui appartenait aux Vénitiens. Baudouin était à la cour de Louis, lorsqu'il apprit cette affligeante nouvelle. Percé de douleur, il en fit part au roi et à sa mère; il leur déclara qu'il leur cédaient en pur don tous les droits qu'il avait sur ce trésor, et cette offre fut acceptée avec tout l'empressement d'une piété aussi tendre que solide et généreuse. Louis envoya aussitôt à Constantinople deux religieux dominicains, dont l'un ayant été prieur dans un couvent de cette ville, avait vu plus d'une fois cette couronne révéralée. Baudouin les fit accompagner d'un député, chargé d'un ordre au régent et aux barons de la délivrer aux envoyés du roi. Les barons convinrent avec les Vénitiens que la couronne serait transportée à Venise, d'où elle serait envoyée en France, après le remboursement de la somme prêtée par la république. On mit en usage toutes les précautions propres à constater l'authenticité et la conservation de cette sainte relique. Vers la fête de Noël, elle fut déposée dans un vaisseau, qui mit à la

à saint Louis
de la con-
ronne d'é-
pines.

Corant. de
suscpt.
sanctæ co-
ronæ spinæ.

Ph. Mous-
kes.

Nangis.
Chron.

Danduli

Chron.

Alberic.

Chron.

Matth. Pa-
ris.

Matth. We-
stminst.

Vincentius

Bellor.

Doutrem. 1.

5, c. 6.

Ducange,

Hist. l. 4, c.

11, 12, 13.

Fleury, Hist.

ecclési. l. 81,

art. 27.

voile, suivi des regards de toute la ville assemblée sur le rivage, et fondant en larmes.

xi.
Elle est
transportée
à Paris.

Vatace, instruit de ce transport, avait mis en mer plusieurs galères pour l'enlever au passage. La main qui la conservait depuis tant de siècles la fit passer sans péril. Arrivée à Venise, elle fut exposée à la vénération des fidèles, dans l'église de Saint-Marc, où elle demeura jusqu'au paiement. Le roi avait écrit à l'empereur Frédéric, pour l'engager à favoriser le retour de ses envoyés, qui firent le chemin par terre. On remarqua que, dans une saison pluvieuse, il ne tomba jamais une goutte de pluie, tant qu'ils furent en route, quoiqu'il plût très-souvent lorsqu'ils étaient arrivés au gîte. Lorsque le roi apprit qu'ils étaient à Troyes, il partit en diligence pour aller au-devant. La reine sa mère, ses frères, Gautier Cornut, archevêque de Sens, qui nous a laissé l'histoire de cette translation, grand nombre d'autres prélats, de seigneurs, de chevaliers, l'accompagnèrent dans ce pieux voyage. On rencontra la sainte couronne à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens, et toute la cour de France imita la dévotion et la sainte joie du prince, qui reçut ce présent du ciel comme la sauvegarde de son royaume. Le lendemain, fête de saint Laurent, elle fut portée à Sens. A l'entrée de la ville, le roi, le comte d'Artois son frère, vêtus d'une simple robe de laine, et les pieds nus, la prirent sur leurs épaules, suivis des prélats et des seigneurs, qui marchaient aussi nu-pieds. Le clergé, les moines portant leurs reliques, tous les habitants vinrent à la rencontre. La ville retentissait de transports de joie, et brillait de magnificence. On la déposa dans l'église de Saint-Étienne, où elle reçut les

hommages de tout le peuple. Dès le lendemain, le roi partit chargé lui-même de ce présent inestimable, et huit jours après il arriva à Paris. On avait dressé hors des murs, près de l'église de Saint-Antoine, au milieu de la plaine, une estrade fort élevée, d'où l'on montra cet objet de vénération au peuple de cette grande ville. Le roi et son frère la portèrent ensuite solennellement à l'église de Notre-Dame, avec les mêmes marques d'humiliation et de respect qu'on avait fait à Sens ; et, après avoir chanté l'office, on alla la déposer dans la chapelle du palais, qui était alors sous l'invocation de saint Nicolas. Quelques années après, le saint roi fit rétablir cette chapelle, telle que nous la voyons aujourd'hui ; et non-seulement cette sainte couronne, mais même quelques épines que nos rois ont permis d'en détacher, ont opéré plusieurs miracles très-authentiques, que la bonté toute-puissante du Créateur accorde, quand il veut, aux prières des saints, dont il se plaît à couronner la foi et les œuvres.

L'aliénation du plus précieux trésor spirituel que possédât Constantinople ne montrait que trop combien étaient pressants ses besoins temporels. Aussi Baudouin redoubla-t-il de diligence pour hâter le départ des troupes levées en France ; et le pape, de son côté, exhortait avec ardeur les seigneurs croisés pour la Terre-Sainte, à tourner leurs armes contre Vatace. Il n'eut pas de peine à y déterminer le prince d'Achaïe ; mais il ne put le persuader à plusieurs des principaux seigneurs, quoiqu'ils se fussent auparavant engagés de parole à Baudouin et au pape. La défiance qu'ils conçurent de Frédéric, qui, par haine du pape, s'était d'abord déclaré contre les croisés, les détourna de ce

AN 1239.

XII.
Baudouin
arrive à Constantinople.

Greg. Epist.
Phil. Mous-
kes.

Acrop. c. 37.

Alberic.
Chron.
Bzovius.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
14 et suiv.

voyage, malgré la promesse que leur faisait cet empereur de leur ouvrir un libre passage par ses états. Thibaut, roi de Navarre, les comtes de Bretagne, de Bar, de Mâcon, de Forêts, et de Nevers, Richard de Chaumont, Anseau de l'Isle, abandonnèrent Baudouin, et prirent la route de Marseille, où ils s'embarquèrent pour la Palestine. Cependant Baudouin ne perdit pas courage. Après un nouveau voyage en Italie, pour conférer encore avec le pape, de retour en France, il engagea au roi le comté de Namur, pour fournir aux dépenses de l'expédition; et, ayant donné ordre à ses affaires domestiques, il assigna un rendez-vous général à ses troupes. Louis, redouté de Frédéric, en avait obtenu un sauf-conduit pour les croisés en Allemagne. Ils n'avaient que de bons traitements à attendre du roi de Hongrie, de Caloman son frère, duc d'Esclavonie, et même d'Asan, roi de Bulgarie, lié depuis peu avec ces princes, par un traité solennel; en sorte que Baudouin, à la tête d'une nombreuse armée, qui serait encore fortifiée en chemin par les Hongrois et les Bulgares, forcerait aisément le passage des contrées occupées par Vatace, si celui-ci entreprenait de s'y opposer. Baudouin comptait à sa suite soixante mille hommes, entre lesquels sept cents chevaliers avec leurs écuyers, et trente mille arbalétriers à cheval. Plusieurs seigneurs de grande distinction s'étaient joints à lui, tels que Thomas de Marle, frère d'Enguerrand de Couci, Imbert de Beaujeu, Josserand de Brancion, qui mourut onze ans après, à la journée de Massoure, le châtelain de Baumez, Guillaume de Cabieu, Varin de la Haverie. Le légat, évêque d'Anagnin, devait l'accompagner jusqu'à Constantinople avec l'évêque de

Sinigallia, et Varin, archevêque de Thessalonique, chassé de son église par Théodore, prince d'Épire. L'armée s'étant mise en campagne vers le mois d'août, prit sa route par les Alpes Noriques et par l'Autriche. Elle traversa, sans obstacle, la Hongrie et la Bulgarie. Son passage en Thrace fut favorisé par Narjot de Touci, qui s'était formé un établissement dans cette province. Vatace ne se crut pas en état de résister à tant de troupes. Dès qu'il fut instruit de leur marche, il songea à se retirer. Il proposa la paix au roi de Hongrie; il feignit même, comme il avait déjà fait, de vouloir abandonner le schisme des Grecs. Baudouin, arrivé à Constantinople vers le mois de décembre, se fit couronner solennellement dans l'église de Sainte-Sophie. Quoiqu'il fût successeur légitime de son frère Robert, et que, depuis la mort de ce prince, l'histoire lui donne le nom d'empereur, cependant il n'avait encore pris que le titre d'héritier de l'Empire, et il ne compte dans ses actes les années de son règne que du jour de son couronnement.

Une si belle armée semblait promettre de grands succès. Pour relever l'empire français, et lui rendre ses premières conquêtes, il ne restait plus à combattre que Vatace. Les Hongrois étaient attachés à Baudouin par des mariages; le roi de Bulgarie, fatigué de sa propre inconstance, paraissait résolu de régner en paix. Un nouveau traité procura aux Français l'alliance d'une nation puissante, dont la farouche valeur faisait le fléau de l'Empire, et la principale force des armées ennemies. Près de se voir submergés par une inondation de Tartares, qui, des bords de l'Océan oriental, s'avancèrent avec fracas au travers de l'Asie et rou-

AN 1240.

XIII.

Alliance des
Français
avec les
Comans.

Alberic.

Chron.

Joinville,

Hist. de saint

Louis.

Ducange,

Hist. l. 4, c.

19.

laient des flots de sang jusque dans le nord de l'Europe, les Comans venaient chercher un asile dans ce pays, qu'ils avaient si souvent couvert de cendres et de carnage. Jonas et Soronius, leurs princes, arrivèrent à Constantinople avec leurs familles, et proposèrent aux barons français de se liguier avec eux. Dans l'état où se trouvait l'Empire, on n'avait garde de négliger aucune ressource ; et l'humanité française ne se rebuta pas de la forme barbare usitée chez tous ces peuples septentrionaux, lorsqu'ils contractaient une alliance. Les deux partis se tiraient du sang des veines, et se le donnaient mutuellement à boire, pour faire entendre qu'ils formaient ensemble une sorte de consanguinité et une fraternité inviolable. A cette formalité sauvage, ils en ajoutaient une autre non moins bizarre : c'était de faire passer un chien entre les commissaires des deux partis, rangés en haie, et de le trancher à coups de sabre, en criant : *Qu'ainsi soit hachée en pièces celle des deux nations qui violera la foi jurée !* Afin même de resserrer la confédération publique par des liaisons particulières, on fit baptiser les filles de ces princes. Soronius en avait deux : l'une fut donnée pour femme à Guillaume, fils de Geoffroi de Méri, connétable de Romanie ; l'autre à Baudouin de Hainaut. La fille de Jonas, le plus puissant des deux rois, fut épousée par Narjot de Touci, veuf de la fille de Branas.

XIV.
Les Français
reprennent
Zurule.

Greg. Epist.
Acrop. c. 37.
Alberic,
Chron.
p. 393.

Les Comans ne tardèrent pas à servir leurs nouveaux alliés : ils vinrent en grand nombre se joindre aux Français pour faire le siège de Zurule, dont Vatace était demeuré maître. Baudouin était parti de Constantinople avec son armée, et campait près de

la ville, lorsqu'il vit arriver Guillaume de Véronne, seigneur de Négrepont, fils de Ravain Carcerio, dont nous avons parlé. Il amenait Hélène sa femme, nièce de Démétrius, roi de Thessalonique, mort en Italie depuis dix ans : il demandait pour elle l'investiture de ce royaume, dont elle était héritière. L'empereur, qui n'avait alors ni le temps, ni le moyen d'examiner si cette demande était légitime, l'accorda, sans préjudice aux droits d'autrui, et confirma ensuite cette concession, avec connaissance de cause ; mais ce ne fut qu'un titre sans réalité. Théodore d'Épire était alors, avec Jean son fils, en possession de Thessalonique. Ducange conjecture qu'Hélène était nièce de Démétrius par son père Manuel, fils de l'empereur Isaac, et de Marguerite de Hongrie, qui avait épousé en secondes noces le marquis de Montferrat, dont elle avait eu Démétrius. L'armée arriva devant Zurule. La place était défendue par Jean Pétraliphe, un des principaux officiers de l'empereur grec. Ce guerrier expérimenté joignait au courage une extrême force de corps : il descendait de ce Pierre d'Aulps, seigneur provençal, qui avait suivi le fameux Robert Guiscard dans ses expéditions, et s'était, après sa mort, attaché au service de l'empereur Alexis, comme nous l'avons dit ailleurs. Attaqué avec violence par une infinité de machiines, et surtout par les Comans, qui s'efforçaient de signaler leur zèle en faveur de leurs nouveaux alliés, Pétraliphe découvrit encore un complot tramé dans la ville pour ouvrir les portes aux Français. Pressé par les ennemis du dehors, trahi par ceux du dedans, il fut obligé de se rendre. On le chargea de chaînes, ainsi que les sol-

dats de la garnison, et on le fit vendre avec eux, comme esclave, à Constantinople.

XX
Vatace
défait sur
mer.

Vatace, retiré en Asie, ne se sentant pas assez de forces pour marcher au secours de Zurule, voulut se dédommager de cette perte, en enlevant aux Français ce qui leur restait de places sur les côtes de la Propontide. Pour les attaquer à la fois du côté de la mer et de la terre, il se mit à la tête de son armée de terre, et donna le commandement de sa flotte à un seigneur arménien nommé Geoffroi, homme de peu d'expérience et de valeur, mais fanfaron et souple courtisan. Vatace, aveugle pour cette fois, l'avait préféré à Manuel, grand capitaine, aussi expérimenté sur mer que sur terre, parce que quelques jours auparavant, dans une conversation avec l'empereur, il avait dit hardiment qu'il connaissait la marine des deux nations, et que les vaisseaux grecs, en quelque nombre qu'ils fussent, ne tiendraient pas contre une flotte française. Ce guerrier, plus instruit aux batailles qu'au langage de cour, ignorait que la vérité y est étrangère et sauvage, et qu'elle ne peut guère entrer dans le cabinet, même des meilleurs princes, si elle ne prend du moins les livrées de la flatterie. Vatace était un grand homme; mais il était prince. Choqué de cette franchise, il ôta la charge à Manuel et la donna au complaisant Geoffroi, qui fut battu comme il devait l'être. Trente vaisseaux de Vatace cédèrent à treize vaisseaux français, qui en prirent un nombre égal au leur, chaque navire ramenant avec lui sa proie dans le port de Constantinople. Vatace fut plus heureux par terre, où il commandait en personne. Étant parti de Nicomédie, il s'avança au-delà du château de Charax,

emporta d'emblée Dacibyze, Nicétiate, et nettoya toute la côte, où il ne resta aux Français que la forteresse d'Esquilli.

Les temps les plus stériles en événements heureux sont, en récompense, les plus féconds en prodiges. Une comète chevelue se montra cette année sur l'horizon, au mois de février, et y demeura pendant trois mois. Le peuple des historiens, et Ducange lui-même, attribuent aux malignes influences de cet astre innocent la mort de plusieurs personnes illustres qui arriva l'année suivante.

De toutes ces pertes, nulle ne mérita plus de larmes que celle de l'impératrice Irène, femme de Vatace. Cette vertueuse princesse, vraiment digne de l'Empire par une magnificence sans luxe, et plus encore par l'auguste simplicité de son caractère, partageait les soins de son époux sans prétention à le dominer : elle veillait avec lui à maintenir la justice et à réprimer l'avarice et les rapines des tyrans subalternes. Prodigue seulement à l'égard des malheureux qui ne méritaient pas de l'être, elle se refusait ces repas somptueux, ces fêtes brillantes, ces précieuses parures qui font la splendeur d'une cour superbe et la misère des provinces. Elle ne se permettait de dépenses extraordinaires que pour honorer le culte divin, en faisant construire de magnifiques églises, ou pour alimenter les pauvres et les soulager dans leurs maladies, en bâtissant des hôpitaux. Elle encourageait les arts et les sciences, et se plaisait à entretenir les savants, mais avec modestie, pour s'instruire et non pour paraître instruite. Elle inspirait à son mari ses généreux sentiments ; et l'on peut dire que Vatace, né lui-même

XVI.
Comète.

Acrop. c. 39.
Matth. Paris.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
25.

AN 1241.

XVII.
Mort de
plusieurs
personnes
illustres.

Ph. Mous-
kes.
Acrop. c. 39.
Gregor. l. 2,
c. 7.
Pachym. l.
1, c. 13.
Sanut. l. 3,
part. 12, c.
20.
Alberic.
Chron.
Matth. Pa-
ris.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
25, 26.
Idem, fam.
p. 208.
Idem, sur
Joinville. p.
91.

avec une ame noble et droite, dut cependant à sa femme une partie de ses vertus. Il en perdit beaucoup en la perdant, comme nous verrons dans la suite. Elle n'eut de son mariage que Théodore, qui naquit la première année du règne de son père. Peu de temps après elle fut blessée d'une chute de cheval, dans une chasse où elle accompagnait son mari. Les Français ne regrettèrent pas le roi bulgare, qui mourut vers le mois de juin, peu de jours après cette princesse. Il venait de se liguier de nouveau contre eux avec Vatace; et la mort seule sut fixer l'inconstance d'Asan. Ce fut d'ailleurs un prince estimable, brave, actif, libéral, gouvernant ses sujets avec bonté, traitant les étrangers avec bienveillance, doux et humain dans la victoire, mais peu fidèle dans l'amitié; en sorte qu'on courait moins de risque à être son ennemi que son allié. Il eut pour successeur son fils Caloman, qu'il avait eu de sa première femme, Anne de Hongrie. Au mois d'août mourut Grégoire IX, âgé de près de cent ans; pape vertueux et savant qui aurait été plus universellement regretté, si ses différends avec l'empereur Frédéric n'eussent causé de grands troubles dans l'église et dans l'état; discorde funeste et scandaleuse, perpétuée sous Innocent IV, qui lui succéda au bout de près de deux ans, après un très-court pontificat de Célestin IV et une longue vacance du Saint-Siège. Narjot de Touci décéda aussi cette année, et, presque au même temps, son beau-père Jonas, roi des Comans, qui mourut subitement avant que d'être baptisé. Ce fut pour cette raison qu'on l'enterra, comme païen, hors de Constantinople. On permit à ses officiers de faire ses funérailles selon les pratiques barbares de

leur nation. Son monument fut dressé sur une éminence; et dans la fosse, autour de son cadavre, on pendit, à sa droite et à sa gauche, huit de ses écuyers, qui s'offrirent volontairement à aller servir leur maître dans l'autre monde : on y pendit aussi, pour le même usage, vingt-six chevaux vivants. La fille de Jonas, veuve de Narjot de Touci, se fit religieuse dans un monastère de Constantinople. Les Français perdirent dans ce prince un allié puissant et fidèle : il avait contenu dans leur amitié son collègue Soronius, qui les abandonna bientôt pour se jeter dans le parti de Vatace. Ce fut aussi dans ce même temps que mourut Manuel, frère de Théodore d'Épire. Soit qu'il n'eût pas laissé d'enfants de Marie, fille d'Asan, soit que la force les ait privés de leur héritage, il eut pour successeur, dans son état de Thessalie, son neveu Michel-Ange Comnène, fils naturel de ce Michel qui, dès la première année de la conquête, s'était fait un établissement en Épire. Cette liste mortuaire, répandue en France, s'accrut encore par la renommée. Le bruit courut que l'empereur Baudouin avait été emporté, avec tant d'autres princes, dans cette année funeste; et cette nouvelle s'accrédita tellement que Geoffroi de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, vint à Constantinople avec des troupes, pour se mettre en possession de la régence durant la minorité de Philippe, fils de Baudouin. Il fondait son droit sur son mariage avec Agnès, sœur de l'empereur qu'il croyait mort.

Son voyage cependant ne lui aurait pas été inutile si Louis, roi de France, ne se fût opposé à une acquisition nouvelle, déjà conclue entre lui et l'empereur. Les revenus de Baudouin ne suffisant plus pour l'en-

XVIII.
Reliques
données par
Baudouin à
saint Louis.
Ph. Mon-
kes.

Alberic.
Chron.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
23, 24.

tretien des troupes, il avait emprunté de grandes sommes du prince d'Achaïe; et, pour les acquitter, il lui abandonna la terre de Courtenai. Mais Louis, dont l'agrément était nécessaire pour cette aliénation, refusa l'investiture à Geoffroi, et fit, par lettres, des reproches à Baudouin de ce qu'il consentait ainsi à se dépouiller du titre primordial de sa famille. Baudouin s'excusa sur les pressants besoins de l'Empire; et comme il n'attendait de soulagement que des libéralités du roi, il intéressa la pitié de ce prince en lui envoyant une portion considérable de la vraie croix, la robe que le Sauveur portait en allant au Calvaire, le fer de la lance, l'éponge et d'autres instruments de la passion. Ces saintes reliques arrivèrent à Paris le jour de l'Exaltation de la sainte croix, et furent portées par le roi et ses frères, avec la même révérence et les mêmes cérémonies que la couronne d'épines, dans la chapelle du palais, que le roi faisait bâtir.

XIX.
Politique de
Vatace pour
s'emparer de
la Bulgarie.

Raynald.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
27.

Asan qui, toujours les armes à la main, n'avait cessé, pendant tout son règne, de les tourner tantôt contre les Français, tantôt contre les Grecs, avait rendu sa nation également odieuse aux deux partis; et la faiblesse de son successeur, qui n'était qu'un enfant de dix à douze ans, leur ouvrait une entrée facile pour s'emparer de la Bulgarie, et se délivrer de ces voisins incommodes et infidèles. Mais ce projet était au-dessus des forces et même des talents de Baudouin, trop heureux s'il pouvait conserver les débris de son état défaillant, et qui ne subsistait que par des assistances étrangères. Vatace avait assez d'ambition pour le concevoir et de forces pour l'exécuter, si les Hongrois, les Français et les princes de Thessalonique ne se

mettaient pas de la partie en faveur des Bulgares. Il songea donc à écarter ces trois obstacles. Il fit, avec les Français, une trêve de deux ans qu'ils acceptèrent volontiers, ne demandant qu'à respirer en paix. Les Hongrois étaient puissants : il employa la ruse. Il envoya faire à Béla des protestations d'amitié; et, pour lui en prouver la sincérité, il lui déclara qu'en sa considération, il voulait se soumettre à l'église romaine. Béla, charmé d'une médiation si honorable, en écrivit à Grégoire qui vivait encore; et le pape, moins facile à tromper, lui conseilla de s'assurer davantage de la bonne foi de Vatace. Cette épreuve fit évanouir les espérances; mais elle tint Béla dans l'inaction, et c'était tout l'objet de la politique de Vatace.

A l'égard des princes de Thessalonique, il se crut en état de faire usage de la force, et résolut de les subjuguier. Il souffrait avec impatience qu'une principauté si récente et si peu étendue osât décorer ses maîtres du nom d'empereur, titre qu'il prétendait lui appartenir à l'exclusion de tout autre, étant successeur de Lascaris et des légitimes souverains de Constantinople. Jean Comnène, empereur titulaire, sous le gouvernement de son père Théodore, était un jeune homme fort dévot, mais sans expérience. On lui ôtait toutes les forces, en lui enlevant les conseils de son père : c'était cet aveugle, homme de courage et profond politique, qui dirigeait toutes ses démarches. Vatace envoya à Théodore un homme affidé, et, par les caresses les plus affectueuses, il l'engagea à venir conférer avec lui sur leurs intérêts communs : il lui fait l'accueil le plus flatteur, le comble d'honneurs, lui procure le séjour le plus agréable; mais il le retient à

AN 1242.

XX.

Guerre de
Vatace en
Thessalie.

Acrop. c. 40.

Alberic.

Chron.

Ducange,
Hist. l. 4, c.
27, 28.

Nicée, sans lui permettre de sortir du palais ni d'avoir aucune communication au dehors. Cependant il avait attiré à lui, à force de présents et de promesses, grand nombre de ces Comans dispersés en Macédoine, qui s'étaient donnés aux Français, et qui les avaient si bien servis au siège de Zurule. Ces Barbares, toujours prêts à se vendre au plus offrant, étaient venus, sous la conduite de Soronius, grossir l'armée de Vatace. Il se mit donc à leur tête pour aller faire la conquête de Thessalonique. Après avoir passé l'Hellespont, il côtoie les bords de l'Archipel. Sa flotte, commandée par le brave Manuel, auquel il avait rendu sa charge et ses bonnes grâces, accompagne sa marche et vogue à sa vue. Il traverse toute la côte de Thrace, entre en Macédoine, passe le Vardar, se rend maître des châteaux qu'il rencontre sur son passage, et dont les garnisons prennent la fuite sans oser l'attendre : enfin il arrive à trois lieues de Thessalonique. On ne sait pour quelle raison ce prince, d'ailleurs si prévoyant, manquait des machines de guerre nécessaires pour l'attaque d'une place si bien fortifiée. Il résolut donc de la prendre par famine. Sa flotte bloquait l'entrée de port : les Comans, toujours en course, ravageaient toute la campagne jusqu'aux portes de la ville, et coupaient tous les passages des vivres. Cependant le jeune prince, pour lequel Vatace n'avait que du mépris, montrait beaucoup de sagesse et de courage : il donnait tous les ordres nécessaires pour une vigoureuse défense. La garnison incommodait les assiégeants par de fréquentes sorties, et il paraissait que le siège serait plus long et plus meurtrier que l'empereur grec ne s'y était attendu.

xxi.
Vatace lève
le siège de
Thessaloni-
que.

Vatace commençait à se repentir de son entreprise, lorsqu'il reçut une lettre de son fils Théodore, qu'il avait laissé à Pèges, sur la côte d'Asie. Ce prince lui mandait que les Tartares venaient de remporter une grande victoire sur le sultan d'Icône; qu'ils couvraient de leurs troupes toute l'Asie entière; et qu'il était à craindre qu'à son retour, il ne trouvât ses états envahis par cette nation barbare. Cet événement imprévu rompait toutes les mesures de Vatace, et détruisait ses projets sur la Bulgarie. Il tint secrètes les dépêches de son fils, et défendit au messenger, sur peine de la vie, de rien dire à personne de ce qui se passait en Asie. Il fit en même temps venir de Nicée Théodore le père, qui n'en avait lui-même aucune connaissance. Lorsqu'il est arrivé au camp, Vatace, qui ne cherchait qu'à lever le siège, en sauvant son honneur, lui fait entendre *que ce n'est par aucun sentiment de haine, ni par ambition de conquête, qu'il attaque Thessalonique; qu'ils sont tous de race grecque, tous également ennemis de la nation française; qu'il est de leur intérêt de se réunir pour la défense commune; mais qu'étant seul légitime empereur, il ne peut ni ne doit en souffrir aucun autre; qu'il ne s'agit que d'un titre honorifique, et que, pour conserver un nom injustement usurpé, il n'est pas de la sagesse de Théodore de s'exposer à perdre un domaine réel, dont on ne lui dispute pas la possession.* Théodore avait déjà le cœur fort amolli par les bons traitements de Vatace: il se rendit à ses raisons, et y fit condescendre son fils. On entra en conférence. Jean consentit à se contenter du titre de despote, à quitter les ornements de la dignité impériale, et à prêter à Vatace serment

de fidélité. Pour donner à cet accord plus de stabilité, l'empereur grec, qui savait que les ministres des princes faibles sont les vrais souverains, n'oublia pas de mettre ceux de Jean dans ses intérêts, par ses libéralités; et après quarante jours de siège, il se retira, plus affligé intérieurement d'avoir été troublé dans ses projets de conquêtes, que ne l'étaient ni Jean, ni Théodore, d'avoir perdu un nom inutile, et un faste dangereux.

XXII.
Commence-
ments des
Tartares
Mongols.
Vincent.
Bellov. l. 30,
31, 32.
Hayton, c.
17.
Paul Venet.
Chr. Patav.
Appendix ad
Chron. Ura-

Les Tartares Mongols¹, dont les progrès rappelaient Vatace au centre de ses états, déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie, alarmaient l'Europe entière. Ces Barbares n'étaient d'abord qu'une horde, descendue des anciens Turks, menant, sous des tentes, une vie presque sauvage, sans lois et sans culte, quoiqu'ils reconnussent un Dieu créateur. Ils habitaient au nord des Tartares Joutchi, beaucoup plus puissants et plus

* Quoiqu'on ne puisse pas dire d'une manière précise l'origine du nom de ces Barbares, parce que l'on ne peut guère adopter les histoires d'Abou-lghani à ce sujet, il est sûr cependant que *Mongol* se rapproche plus de la vraie orthographe que *Mugol*, puisque les Chinois appellent ce peuple Mong-kou, et les Mandchoux leurs voisins Mong-gou ou Monggou. Il est maintenant reconnu que les Mongols s'appelaient aussi Bida, et que ce nom, dont la découverte, faite par le savant M. Schmidt, lui attirer de violentes récriminations en France, leur convient parfaitement, comme la critique est elle-même forcée d'en convenir, *Journal* 227, 1823, p. 203; juillet 1830, p. 24 et 25; Rémusat,

Lang. tart., avant-propos, p. viii. Le nom de Mo-ho ou Mo-ho paraît au contraire n'avoir jamais appartenu en propre aux Mongols; une assertion positive de ce fait, qui se voit *Journ. as.*, *ib.*, est fortement ébranlée par l'objection de M. Rémusat, *op. cit.*, p. 240, où il est dit que les Joutchi, qui certainement ne sont pas des Mongols, sortaient de la nation des Mo-ho. En général, il ne serait pas possible d'avancer rien d'incontestable sur l'ethnographie des peuplades tartares lorsqu'il s'agit d'une haute antiquité. Quant au mot *Mogol*, ce n'est qu'une altération persane et indienne de la véritable prononciation. V. Rémusat, *Lang. tart.*, II, 13, 14; Abou-lghani, *op. cit.*, I, 29.—B.

étendus en Tartarie, situés à l'extrémité orientale de l'Asie. Les Mongols, d'abord leurs tributaires, s'accrourent peu à peu, par la réunion des hordes voisines. Leur prince n'était qu'un chef de pâtres, vivant, comme ses sujets, de la chair de son bétail, et s'enivrant du lait fermenté de ses cavales; mais son autorité était absolue dans la guerre. A sa voix, toutes les hordes dépendantes s'assemblaient autour de lui, et marchaient aveuglément à sa suite, ainsi que leurs troupeaux, dont ils ne différaient guère que par la figure et l'indomptable courage.

Ce fut d'un de ces princes, nommé Iésoukaï (ou mongol, *le neuvième*)¹ Bahadour, que naquit, en 1163, le fameux Tchinghis-khan²; destiné, comme autrefois Attila, à punir, par un déluge de sang, les crimes de la terre. Devenu orphelin à 13 ans, il apprit à combattre par les victoires qu'il remporta sur des hordes rebelles. Uni d'abord avec Ung-khan, ce puissant prince tartare connu en Europe sous le nom de Prêtre-Jean³,

perg. p.

250.

Abou'l-Isa-

radj, dyn.

ix.

Leunclavius;

Annal. Turc.

Idem. Pandect. Hist.

Turc. c. 3.

D'Herbelot,

Bibl. orient.

Petis de la

Croix, Hist.

de Genghis-

khan.

Fleury, hist.

ecclés. l. 8r,

art. 48.

Deguignes,

Hist. des

Huns, l. 15.

Pachym, l.

2, c. 24; l.

5, c. 4.

XXIII.

Conquêtes

de Tching-

his-khan.

¹ Je tire cette circonstance de l'ouvrage de Monradjea d'Ohson, Histoire des Mongols, I, p. 29.—B.

² La véritable orthographe du nom de ce conquérant serait, d'après la manière des Mongols, Tchingghis-khan, et d'après les Chinois Tchinghi-ssé-ko-han. Rémusat, op. cit., p. 170. Les Arméniens écrivent Djénghis-khan et non Djénghes-khan. Nous avons cru devoir adopter la prononciation mongole, en la rapprochant de l'orthographe française. A la rigueur, il faudrait aussi écrire *Makhan* et non *Mhan*; mais nous avons été respectueux d'usage, et nous

de même que pour le mot *Tartare*, qui serait plus correctement *Thathar*. Le titre suprême de *khakhan*, connu de nos ancêtres sous la forme *caan*, est resté en persan *qān*, et toujours attribué, ainsi que *shah*, au souverain de la Perse, dans les écrivains géorgiens. La langue mongole autorise d'ailleurs cette absorption d'une consonne gutturale, comme on la voit dans sibakhan (pron. sibbān), oiseau; ekouta (pron. oula), montagne, etc.... Rémusat, op. cit., 163, 165.—B.

³ Voyez ce que l'abbé dit de ce prince et de son titre, t. XVI, p. 210. Monradjea d'Ohson pense que

il en reçut et lui rendit de grands services; mais une sanglante querelle les ayant divisés, Tchinghis-khan commença ses conquêtes par l'invasion des vastes états d'Ung-khan. Ayant subjugué, en quatre ans, toutes les hordes tartares qui s'étendaient à l'occident jusqu'au pays de Kachgar, et au midi, jusqu'au royaume de Tanguit, il tourna ses armes contre la Chine. Cette grande contrée était alors partagée entre deux nations. Les princes chinois, de la dynastie des Song, repoussés dans les provinces du midi, y possédaient encore un assez grand empire; mais les Tartares Joutchi¹ s'étaient emparés de la partie septentrionale. Tchinghis-khan, déjà maître de tant de peuples, trop fier pour continuer de payer tribut, entra dans leur pays, s'empara de leurs places en Tartarie, força les passages de la longue muraille, et pendant sept années soumit une grande partie de la Chine, tant par lui-même que par ses généraux. Il avait choisi pour capitale de ses immenses états, la ville de Karacoroum², que l'on croit

le nom de ce prince, *Ong*, n'est que l'altération du titre de oang, roi, qui lui fut donné par l'empereur de Chine, son suzerain. Hist. des Mongols, I, 40. L'auteur arménien Tehamitchian l'explique par *Hovhan* ou *Ovoun*, c'est-à-dire Jean, qui aurait été donné au premier prince kéraïte converti au christianisme. III, p. 198.—B.

¹ Lebeau, d'après Deguignes, écrivait *Niutche*. Or le nom de ce peuple, appartenant comme les Mantchoux à la race tongouse, avait été mal transcrit d'après deux caractères chinois, dont le premier est susceptible des prononciations

jou et *niu*. Comme le nom chinois répond à celui de Tchértochog qui se lit dans un vocabulaire ouïgour, cité par M. Rémusat, *Rech. sur les langues tart.*, I, 15, Paris, 1820, in-4°, on ne peut s'empêcher d'admettre à cet égard la rectification proposée par ce savant professeur dans les *additions et corrections* de son livre. C'est une opinion qu'il n'a cessé de soutenir de vive voix comme par écrit.—B.

² Voyez à ce sujet les *Recherches* sur la ville de Karacoroum, par M. Rémusat, *Nouv. Mém. de l'Ac. des Inscr.*, t. VI. Karacoroum, *sabdo noir*, est le nom d'une chaîne de mon-

avoir été située dans le grand désert de Cobi, au nord du royaume de Tangut, à quarante-quatre degrés de latitude septentrionale, et à cent quatre-vingts de longitude. Dans le cours de ses exploits, il apprend que Mohammed, sultan de Kharizme, le plus puissant prince de l'Asie, avait fait tuer ses ambassadeurs. Furieux de colère, il laisse dans la Chine ses plus habiles capitaines, pour en achever la conquête, et court lui-même à la vengeance, avec une partie de ses innombrables armées. Toutes les terres qui obéissaient au sultan sont inondées de sang et couvertes de carnage. La Boukharie, le Kharizme, le Mawaralnahr, le Khorasan, vastes contrées, dont la population était immense en ce temps-là, ne sont plus, après son passage, que d'affreux cimetières. Les bords de l'Oxus et du Jaxarte retentissent de la chute des villes puissantes, situées au voisinage de ces fleuves, qui faisaient alors, vers le nord de l'Asie, les bornes du monde connu. Jamais les vents et les orages, nés sous les mêmes climats que Tchinghis-khan, ne s'étaient déchaînés avec plus de fureur, et n'avaient porté si loin le ravage et la destruction. Ce fut alors que les Khorazmiens, chassés de leur pays, s'enfuirent, au travers de l'Asie, jusqu'à sur les terres du sultan d'Égypte, qui les employa contre Jérusalem, où ces Barbares égorgèrent tous les chrétiens et détruisirent le Saint-Sé-

signés où prend sa source la rivière Orcon. La ville ne fut construite que sous Ogodai, successeur de Tchinghis-khan; autour d'un palais bâti pour lui par les artistes chinois. Son premier nom fut Ordon-balik, ville du camp.

V. Mouradja d'Ordon, Hist. des

Mongols, I, 2^e partie, p. 355. Kharacorum n'existait donc point encore au temps de Tchinghis-khan, qui, après ses expéditions, se retirait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, dans ses vastes possessions. Abou-Isa, Chr. ar., p. 310.—A.

pulore. Tandis que Tchinghis-khan tonne à l'orient de la mer Caspienne, ses généraux, armés de ses foudres, traversent la Perse, pénètrent dans l'Aderbidjan, et se repliant vers le nord, au travers des rochers et des glaces du Caucase, ils portent la mort dans le Kaptchac, et la terreur dans la Russie. Kiovie, capitale pour lors de ce vaste pays, les voit en tremblant sur les bords du Borysthène, à la poursuite de ses troupes vaincues. Après avoir fixé dans le Kaptchac le siège d'une branche de leur empire, les Mongols passent le Volga; et laissant partout sur leur passage des traces de sang, comme les titres de leur possession, ils retournent, par le nord, rejoindre leur souverain dans la Boukharie. Vainqueur de tant de nations, prêt à porter la guerre dans l'Inde, il éprouve le même sort qu'Alexandre, mais dans le sens contraire. Les Macédoniens se croyaient perdus, s'ils étaient traînés à l'orient du Gange : les Mongols regardaient comme un exil leur séjour à l'occident de ce fleuve. Pendant que Moucoli, le plus vaillant de ses capitaines, étendait, dans la Chine, l'empire de son maître, Tchinghis-khan, retiré dans ses états, méditait de nouveaux dévastres. Le royaume de Tangut, alors très-florissant et très-peuplé, fut le dernier théâtre de ses cruelles victoires. Il n'avait laissé dans ce pays que des cadavres, et se préparait à retourner dans la Chine, pour achever d'exterminer des Joutchi, ses précieux ennemis, lorsqu'il fut surpris de la mort, en 1227. Ce conquérant, fondateur du plus vaste empire qui ait jamais écrasé notre hémisphère, fit des lois, qu'il crut propres à conserver dans sa nation cette simplicité rude et farouche à laquelle il attribuait ses succès. Les voici telles que les rapporte l'historien Pachymère.

« Peuples, éloignez-vous des délices. Soyez contents des
« choses les plus communes. Aimez-vous les uns les
« autres. Ne cherchez point l'intérêt personnel; n'envi-
« sagez que l'intérêt public. Point de recherches dans
« les choses de la vie. Faites usage de tout ce qui peut
« nourrir; il n'y a point de viandes impures. Prenez
« plusieurs femmes pour multiplier votre race; chargez-
« les des soins domestiques; vous ne devez en prendre
« que de vos armes et de vos chevaux. N'acquérez point
« d'immeubles; ne vous arrêtez pas à bâtir des maisons;
« n'ayez point de racine sur la terre comme les arbres;
« soyez libres et toujours prêts à changer de demeure,
« selon qu'il vous sera utile. Vous n'avez besoin que
« d'habits et d'aliments. Si quelqu'un manque de nour-
« riture, que son arc et ses flèches lui en fournissent,
« ou qu'il en tire des veines de son cheval: s'il a be-
« soin d'une substance plus forte, qu'il remplisse de
« sang l'intestin d'une brebis, et le fasse cuire sous la
« selle de son cheval; il y trouvera un repas solide. Si
« vous rencontrez en chemin quelque pièce de peau ou
« d'étoffe, attachez-la à votre manteau; elle servira à
« le réparer quand il en sera besoin, et il durera au-
« tant que vous. » Tel fut le code de Tchinghis-khan,
où l'on voit quelques semences de la loi naturelle ré-
pandues entre des plantes sauvages.

C'eût été un bonheur pour l'espèce humaine d'être
enfin délivrée de ce fléau de la terre, s'il n'eût laissé
trois héritiers de sa valeur meurtrière, nourris de
sang entre ses bras. Il leur partagea ses états. Quoique
Ogodaï ne fût que le troisième, il le nomma pour lui
succéder dans le nom et la puissance de grand-khan;
et la volonté de ce père, aussi respectée de ses farou-

XXIV.
Exploits des
Mongols en
Europe.

ches enfants que celle de Dieu même, loin d'allumer entre eux aucun sentiment de jalousie, n'excita que leur zèle pour l'élévation d'Ogodaï et la prospérité de son règne. Occupé des guerres de la Chine, Ogodaï n'abandonna pas les conquêtes que son père avait faites en Occident. Il les poussa même beaucoup plus loin. Trois cent mille hommes, sous le commandement de Batou son neveu, petit-fils de Tchinghis-kan, pénétrèrent en Russie, prirent Moscou par capitulation, et, contre la foi du traité, passèrent au fil de l'épée une grande partie des habitants. Les provinces voisines furent désolées, le grand-duc défait et tué : ses successeurs se rendirent tributaires des Mongols. Trois ans après, en 1239, Batou rentre en Russie, s'empare de Kiovie et de plusieurs autres villes, tandis qu'un de ses généraux ravage la Pologne, la Silésie, la Moravie, brûle la citadelle de Lublin, met tout à feu et à sang jusqu'à la Vistule, et retourne en Russie, chargé de butin. Ils reviennent en Pologne pendant l'hiver, passent la Vistule sur les glaces, saccagent Sendomir, et s'avancent jusqu'à trois lieues de Cracovie. De retour en Russie, ils rassemblent de nouvelles troupes, et reviennent pour la quatrième fois faire de nouveaux ravages. Les Polonais font un effort pour se délivrer de ces cruels ennemis ; ils sont taillés en pièces ; Cracovie est réduite en cendres. Les habitants d'Uratisslau mettent eux-mêmes le feu à leur ville, après en avoir enlevé leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils possèdent. Les Mongols, après avoir ravagé la Cujavie, marchent à Lignitz, où ils gagnent une grande bataille sur les troupes de Pologne et de Silésie, commandées par le duc Henri, qui y perd la vie. La Moravie fut, pendant

un mois, le sanglant théâtre de leurs cruautés. En 1242, ils entrèrent en Hongrie au nombre de cinq cent mille hommes, et battirent les troupes que le roi Béla avait envoyées pour leur fermer l'entrée de ses états; il ne sut pas mieux les défendre lui-même. Renfermé dans Pesth, lâche témoin des désastres de ses sujets, il les laissait impunément en proie à ces conquérants féroces, qui n'épargnaient ni âge ni sexe. Enfin ne craignant que pour lui-même, il s'enfuit en Esclavonie. Caloman son frère, plus courageux, rassembla toutes les forces du royaume, et malgré sa valeur, à peine put-il sauver sa vie, laissant sur le champ de bataille un nombre infini de Hongrois. La terre demeura jonchée de cadavres, de têtes, de troncs mutilés, et de membres dispersés par l'espace de deux journées de chemin. Varadin, la plus grande ville et la plus peuplée du pays, fut prise et cruellement saccagée. Qu'on se représente tous les excès de la rage la plus brutale, de l'impiété la plus sacrilège de la part d'un vainqueur altéré de sang et ivre de débauche, cette ville infortunée éprouva toutes ces horreurs. Perg, Agria, Strigonie, furent traitées avec la même barbarie, et cette furieuse tempête, après avoir désolé la Bosnie, la Serbie, la Bulgarie, traversa le Danube et les Palus Méotides, emportant dans son climat natal les dépouilles sanglantes de la moitié de l'Europe.

Abou'l-faradj termine cette invasion des Mongols d'une manière toute différente. Il rapporte que Batou, après avoir ravagé le pays des Slaves, se mit en marche pour aller détruire l'empire de Constantinople : mais que les rois francs s'étant réunis, vinrent à sa rencontre, sur la frontière de Bulgarie; et qu'après plusieurs com-

XXV.
Consternation de toute l'Europe.

bats, les Mongols furent tellement défaits, que jusqu'à son temps ils n'osèrent plus attaquer les Grecs et les Francs ¹. Cet auteur écrivait trente ou quarante ans après ces événements, à la fin du règne de Michel Paléologue, ou au commencement d'Andronic; mais il vivait à Malatie ou Mélitène, au bord de l'Euphrate; et la distance des lieux peut produire dans l'histoire autant d'erreur que l'éloignement des temps. Son récit ne s'accorde pas avec celui des autres historiens, et paraît démenti par l'impression de terreur que ces Barbares laissèrent après eux dans l'Europe entière. L'alarme universelle ajoutait encore des fables à ce que cette nation avait de terrible. On publiait que les Tartares n'avaient ni les sentiments, ni même la forme des autres hommes; qu'ils portaient une tête de chien, et se nourrissaient de chair humaine. Tous les princes, craignant leur retour, travaillaient à se mettre en défense; quelques-uns leur députaient des ambassadeurs. On ordonnait de toutes parts des prières et des jeûnes. Le pape envoya des moines dans leur pays, pour les convertir, et leur prêcher l'humanité évangélique. L'empereur Frédéric appelait toute l'Europe au secours de l'Allemagne. Blanche, mère de Louis, tremblait pour la France; et comme elle témoignait ses frayeurs à son fils : *Rassurez-vous, ma mère, lui répondit ce prince intrépide; espérons au secours du ciel. Si ces Barbares viennent nous attaquer, nous les enverrons en enfer, ou ils nous enverront en paradis.*

Une autre armée de Mongols causait les mêmes

¹ V. Chron. ar., p. 310.—B.

alarmes au sultan d'Icône. Après une bataille où ses troupes ne rendirent point de combat, ces Barbares s'étaient répandus dans la Cappadoce, avaient pris Sivas, ruiné Césarée, et menaçaient d'envahir le reste de ses états. D'un autre côté, Baudouin, abandonné des Comans, dénué d'argent et de troupes, cherchait du secours pour se soutenir contre Vatace. Le besoin même les invitait à se réunir. Baudouin fut le premier à proposer une ligue ; elle fut acceptée par Kaïkhooro ; et pour affermir cette alliance, le sultan demandait en mariage une des parentes de l'empereur, promettant de lui laisser le libre exercice de sa religion, et de faire bâtir une église chrétienne dans toutes ses villes : il faisait même entrevoir d'heureuses dispositions au baptême. Des conditions si avantageuses furent favorablement écoutées. Baudouin envoya en France demander, pour le sultan, sa nièce, fille de sa sœur Elisabeth et d'Eudes de Montaignu. Vatace, qui était pour lors à Nymphée, plus vigilant et plus adroit que Baudouin, fut bientôt instruit de ces démarches secrètes, et vint à bout de faire rompre le traité déjà conclu. Le sultan comprit aisément qu'à l'alliance d'un prince faible et chancelant il devait préférer celle de l'empereur grec, plus puissant, plus voisin du péril, et par conséquent plus intéressé à ne pas laisser forcer la barrière qui couvrait ses propres états. Les deux princes se rendirent à Tripoli, sur le Méandre, où le sultan fit jeter un pont de bois, pour établir la communication entre les deux camps. Là, ils renouvelèrent les traités déjà faits auparavant, et jurèrent ensemble une ligue offensive et défensive, qu'ils firent confirmer par le serment de tous les sei-

AN 1243.

XXVI.

Le sultan
d'Icône
s'allie avec
Vatace.Acrop. c.
41.Ducange,
Hist. l. 4, c.29.
De Guignes,
Hist. des
Huns, l. 11.

gneurs de part et d'autre. Après s'être donné des marques de bienveillance, par des présents réciproques, ils se retirèrent, l'empereur à Philadelphie, le sultan à Icône. Cette confédération n'eût pas, sans doute, arrêté les Mongols, si Kaikaous, successeur de Kaikhosro, ne les eût prévenus par sa soumission. Il leur envoya des ambassadeurs, pour demander humblement la paix; et elle lui fut accordée, à condition qu'il paierait un tribut annuel, et qu'outre l'argent, il donnerait des chevaux, des chiens de chasse, des habits et d'autres fournitures convenables à une nation conquérante, qui ne portait avec elle que ses armes et son courage féroce¹.

¹ Le résumé des conquêtes des Mongols, donné par Lebeau depuis le § 22, est trop exact pour que l'on puisse y faire des changements considérables; mais il est trop succinct pour que l'on ne désire pas avoir quelques détails plus développés. L'histoire des Mongols a été beaucoup travaillée depuis la première édition de l'ouvrage de Lebeau. Nous avons sur cette matière les recherches variées de M. Klaproth, consignées dans le Journal asiatique, dans ses Tableaux de l'Asie, dans ses Mémoires asiatiques; les savantes élucubrations de M. Rémusat dans les Mines de l'Orient, dans ses *Recherches sur les langues tartares*. Les t. VI et VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions renferment, du même auteur, les détails les plus intéressants sur les relations des princes mongols avec la France. Dans la Biographie universelle, la plupart des articles consacrés aux princes et aux généraux mongols les plus célèbres, ont été

traités par cet habile et élégant écrivain. En outre, M. Schmidt a fait paraître à Saint-Petersbourg, en 1829, une traduction allemande de l'Histoire des Mongols par un prince de la même nation, dont M. Rémusat a rendu compte dans le Journal asiat., décembre 1831, janvier et février 1832; et déjà, en 1824, M. Mouradjea d'Ohson avait publié une très-intéressante histoire des mêmes peuples, d'après les sources anciennement connues, en y ajoutant de nouvelles recherches, extraites des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Quand la bibliographie relative à cette partie de l'histoire ne se composerait que de ces auteurs, elle formerait déjà une masse imposante. Mais il faut encore y ajouter des compositions plus anciennes, propres à l'Arménie. Vardan et Malakia ont écrit l'histoire des invasions des Tatars: le premier jusqu'en 1267, le second jusqu'en 1272; ils ne sont connus que par les extraits de Tchamatchian.

La nouvelle alliance avec le sultan d'Icône mettait en sûreté la frontière orientale de l'Empire. Vatace, tranquille de ce côté-là, et craignant peu de la part des Français, passa le reste de l'année à Lampsaque, occupé de ces soins généreux qui font la primitive et la vraie destination des princes, nommés autrefois les pères et les pasteurs des peuples. Il prit les moyens de faire reflourir les arts, et de rendre l'abondance à ces campagnes fertiles et riches, devenues pauvres et stériles par les ravages de tant de guerres. Un mal plus pernicieux encore que la guerre, qui passe et ne détruit que les surfaces, parce qu'il est perpétuel, pénètre jusqu'aux entrailles, et ruine jusqu'aux espérances, c'était l'avidité cruelle des empereurs précédents, qui, sous mille noms divers, avaient tellement multiplié les impôts, que tous les efforts de l'agriculture ne pouvaient fournir à leur dévorante rapacité. Aussi les terres étaient-elles abandonnées : plus de laboureurs, ni même de propriétaires ; ce n'étaient que des landes incultes, hérissées de ronces et d'épines. Vatace, résolu de vivre de ses propres domaines, sans que ni sa table, ni ses équipages, ni ses plaisirs, ni même ses libéralités, pussent

XXVII.
Sagesse du
gouverne-
ment de
Vatace.

Gregoras, l.
2, c. 6.
Acrop. c. 41.

Kiracos, aussi témoin oculaire, ne va que jusqu'en 1260; une partie de ses récits a été imprimée dans le Journ. as., octobre 1833, par les soins de M. Klaproth, accompagnée de notes nombreuses. L'autre portion de cet article, Journal as., septembre 1833, intitulée : Aperçu, etc., ne doit être lue qu'avec circonspection. Enfin, Vahram, autre auteur arménien, qui va jusqu'en 1280, également connu de Tcham-

tchian, vient d'être traduit en anglais par M. Neuman, dans une brochure in-8° du comité de traductions orientales, Miscellaneous traduct. of chinese and armenian, Londres, 1832. Il y avait là, comme on le voit, matière à d'amples additions. Nous espérons présenter un résumé de cette grande époque à la fin du présent volume ou au commencement du dix-huitième.—B.

peser sur ses sujets, prit de ces terres désertes autant qu'il en fallait pour suffire modestement aux besoins de la grandeur. Il eut soin de les mettre en valeur ; et selon la qualité du terroir, il y fit jeter des semences, ou planter des vignes. Les revenus de ses récoltes firent toutes ses richesses, qui ne coûtaient plus à ses peuples aucun soupir. Une partie de ses possessions fut réservée pour les bois, ou mise en pâturages, qu'on vit bientôt peuplés d'une immense quantité de bétail, et bordés de vastes métairies, où des volatiles de toute espèce ne cessaient d'éclorre au profit du prince. Il faisait vendre ces produits de la terre et des animaux, ne rougissant pas d'être marchand plutôt que ravisseur. Qu'on me permette un trait, qui serait indigne de l'histoire, si l'économie rustique n'ennoblissait pas des détails que l'opulence avilit. En peu d'années, il revint à Vatace un profit si considérable des œufs de ses métairies, qu'ayant mis à part l'argent provenu de leur vente, il en fit faire pour l'impératrice une couronne d'or enrichie de pierreries d'un grand prix. Il ne borna pas à sa seule maison des dispositions si sages, il voulut que ses parents, que toute la noblesse suivissent son exemple ; que tous les seigneurs devinssent agriculteurs, et qu'ils trouvassent dans leur administration domestique de quoi vivre selon leur rang, sans fouler leurs vassaux. Ces vues paternelles et vraiment royales, aussi étendues qu'elles étaient bienfaisantes, descendirent jusqu'à la dernière classe de ses sujets. Ne se fiant pas à des aumônes casuelles pour la subsistance des indigents, il assigna des fonds de terre aux hôpitaux établis pour les vieillards ; les invalides, les malades, et mit à leur tête, non pas des surveillants,

dont la dignité immobile est si souvent dupe des subalternes, mais des administrateurs actifs et clairvoyants, connus pour leur probité et leur intelligence, qui, toujours en mouvement, veillaient par eux-mêmes aux travaux, aux récoltes, aux exploitations, aux ventes, aux emplois, ne rendant compte qu'au prince, qui n'avait d'autres ministres que son infatigable vigilance. En peu de temps l'empire de Vatace sortit comme du tombeau, et reprit une nouvelle vie. La terre ouvrit son sein fécond; les campagnes furent couvertes, les greniers remplis. Un commerce utile roulait sur tous les chemins, et, comme le sang dans les veines, portait la nourriture à tous les membres de l'état. Plus d'exactions, plus d'expédients de finance, plus de fortune qui ne vînt lentement, par le travail. Si la méchanceté des hommes ne s'éteignit pas dans leur cœur, du moins ne fut-elle pas agacée par la misère, qui engendre tant de crimes : gouvernement toujours désiré, rarement obtenu, et trop heureux pour durer long-temps sur la terre.

Cette paix active et laborieuse valut des conquêtes. Une extrême disette dont les Turks furent affligés les força de payer tribut à l'industrie des Grecs. Ils vinrent chercher les vivres que leurs terres leur refusaient. On voyait les chemins de l'Empire couverts d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui venaient changer pour du blé ou de l'orge, leur or, leur argent, leurs étoffes. Un bœuf, une brebis, un chevreau, une mesure de grains, étaient d'un plus grand prix que les plus beaux ouvrages de leurs manufactures. Toute l'opulence des palais de ces Barbares coulait à grands flots aux cabanes des Grecs, et le

xxviii.
Richesses
des Turks
apportées
dans l'Em-
pire.

XXX.
Édits somp-
tuaires.

fisc du prince se trouva bientôt enrichi de leurs trésors.

Après avoir ouvert à ses sujets cette nouvelle source de richesses, il fit réflexion qu'elle se perdrait bientôt, s'il leur permettait de s'épuiser en dépenses ruineuses. Les malheureux Grecs, perdus de luxe et de mollesse au milieu de leur indigence, se refusaient le nécessaire, pour se vêtir d'étoffes précieuses, artistement travaillées, que l'Assyrie, la Perse, l'Italie leur vendaient à grand prix. Vatace défendit par édit à tous ses sujets, de quelque condition qu'ils fussent, l'usage des étoffes étrangères, sous peine d'être déclarés infames, eux et toute leur famille. Il ne permit d'employer que celles dont la matière serait produite et mise en œuvre dans ses états. *Le prince, disait-il, ne peut changer l'usage des choses nécessaires à la vie, mais il a autorité sur celles qui sont de mode et de fantaisie : il est le maître de leur donner vogue ou de les décréditer. Soumis lui-même aux lois de la nature, il doit régner sur le caprice.* La volonté de Vatace, mais une volonté constante et soutenue de l'exécution, fit tomber toutes ces superfluités. Les seigneurs, à son exemple, furent les premiers à ne s'habiller que d'étoffes du pays ; et l'or, qui s'allait perdre auparavant en des mains étrangères, ne sortit plus des limites de l'Empire, dont il encouragea l'industrie.

XXX.
Froid
excessif.

Sur la fin de cette année, Vatace quitta Lampsaque avec sa cour et son armée, pour se rendre à Pèges. Dans ce voyage, le 18 décembre, comme il était campé à Sigrène, il fut surpris tout-à-coup d'un froid excessif. Pendant deux jours et deux nuits, un vent violent et glacé, portant dans le visage des tourbillons de neige, ôtait la vue et la respiration. Tout le camp demeura

comme enseveli, et trois cents personnes, tant hommes que femmes, y perdirent la vie. Jamais, au rapport des plus avancés en âge, on n'avait senti un froid si rigoureux. Au bout de deux jours, l'air s'étant un peu adouci, on se remit en marche au travers des monceaux de neige, où il fallait à grande peine s'ouvrir un passage, et l'on arriva enfin à Pèges. L'empereur y attendit que la saison fût devenue plus traitable. Il se rendit alors à Nymphée, où il séjourna jusqu'au printemps.

La trêve conclue pour deux ans entre Baudouin et Vatace était près d'expirer; et malgré les grands secours reçus de France et d'Italie, l'empereur français, qui manquait également de valeur et d'intelligence, n'était pas plus en état de résister à un ennemi si habile et si courageux. Il prit le parti de retourner en Italie, implorer encore l'assistance du Saint-Siège. Le pape lui avait déjà montré son zèle, en appliquant aux besoins de Constantinople une partie des deniers levés pour la Terre-Sainte. Il avait exhorté les prélats d'Orient à contribuer d'une portion de leurs revenus. Il enjoignit alors au prince d'Achaïe d'envoyer des troupes à Constantinople; et, pour l'engager plus volontiers à fournir ce renfort, il renouvela pour vingt ans la permission que le pape Honorius lui avait accordée, de lever une taxe sur les biens ecclésiastiques de sa principauté. Il déclara le patriarche de Constantinople son légat dans toute l'étendue de l'Empire; et ce prélat, manquant du revenu nécessaire pour le maintien de sa dignité, il obligea les évêques de la Morée, de Négrepont, et des villes voisines, de subvenir à son entretien. Mais Baudouin sentait que le

AN 1244.

XXXI.
Baudouin
en Italie.Innoc. Epist.
Math. Paris.Raynald.
Ducange,
Hist. I 4, c.
30, 31.

pape ne pourrait le secourir que faiblement, tant qu'il aurait lui-même la guerre avec Frédéric. Innocent, ami de Frédéric, tant qu'il avait été cardinal, était devenu son ennemi en montant sur le saint-siège, et les papes soutenaient alors trois croisades à la fois : pour la Terre-Sainte, pour Constantinople, et contre Frédéric. Depuis qu'ils étaient devenus seigneurs temporels, ils confondaient leurs intérêts particuliers avec ceux de l'église; leurs guerres se prêchaient, et prenaient le nom sacré de croisades. Baudouin travailla donc de toutes ses forces à réconcilier le pape avec l'empereur; et ayant joint ses sollicitations à celles de Raymond, comte de Toulouse, il vint à bout de pacifier leurs différends. Le traité fut conclu à Rome le vendredi saint, et le pape s'en remit à l'arbitrage de Baudouin sur quelques articles contestés. Frédéric, de son côté, voulut bien s'employer auprès de Vatace, pour obtenir, en faveur des Français, la prorogation de la trêve pour un an. L'accord entre le pape et Frédéric ayant été bientôt rompu, Baudouin, sans se déclarer contre Frédéric, passa en France avec le pape, qui avait convoqué à Lyon un concile général.

xxxii.
Marcésine,
maîtresse de
Vatace.

Acrop. c.
52, et ibi
Not. Allat.

Gregor. l. 2,
c. 7.

Pachym. l. 1;
5, c. 6.

Allat.
de eccl. or.

et oc. per-
pet. consen-

su, l. 2, c.
14.

Ducange,

Quoique Frédéric parût tenir la balance égale entre l'empereur français et l'empereur grec, son cœur penchait du côté de Vatace, dont le caractère vif et hardi s'accordait davantage avec le sien. Il écouta volontiers la demande de Vatace, qui, après avoir long-temps pleuré l'impératrice Irène, cherchait enfin à se consoler dans un second mariage. Frédéric lui donna pour femme Anne, sa fille naturelle, sœur de Mainfroi, qui fut dans la suite roi de Sicile. Comme cette princesse était encore fort jeune, son père, en composant un

petite cour, mit à sa suite, pour l'instruire et guider sa jeunesse, une femme nommée Marcésine, dont les agréments de l'esprit et l'éclatante beauté effaçaient les qualités de sa maîtresse. Vatace, âgé d'environ cinquante ans, n'était encore que trop sensible. Marcésine s'aperçut de sa faiblesse; et n'ayant pas l'âme assez haute pour préférer l'honneur à la fortune, elle tendit tous ses filets, et y attira le prince par tous les appâts de la coquetterie. De gouvernante de l'impératrice, elle devint sa rivale, et se fit un point d'honneur de s'élever au-dessus d'elle. Vatace, aveuglé par sa passion, se prêta sans réserve à l'ambition de sa concubine. Il la revêtit des ornements impériaux: les plus brillants équipages, les pierreries les plus précieuses, furent le prix des faveurs de Marcésine. Elle devint l'idole des courtisans prosternés, et dans la cour, ainsi que dans le cœur de l'empereur, elle éclipsait l'épouse légitime. Ce fol amour eut la récompense dont ces sortes de femmes peuvent payer l'esclavage de leur maître, les remords du prince et le mépris des sujets.

La passion de Vatace n'avait pas étouffé dans son âme tout sentiment de religion. Les reproches de sa conscience jetaient dans ses plaisirs une mortelle amertume: il gémissait de ses fers, sans avoir la force de les rompre. C'est ce qui parut évidemment dans une rencontre où sa maîtresse reçut un affront qu'il ne se permit pas de venger. Il y avait au mont Athos un ecclésiastique célèbre par sa science et par la sainteté de ses mœurs. Détaché de tout intérêt, élevé au-dessus des sens, ne craignant et n'espérant rien que dans l'autre vie, vrai philosophe, jugeant de tout sans haine et sans faveur, il était même exempt de la contagion

Hist. l. 4, c. 30; l. 6, c. 6.

Fleury, Hist. ecclés. l. 83, art. 14.

xxxiii.
Hardiesse de
Blemmydas.

du schisme au milieu duquel il vivait. Sa vertu, austère jusqu'à la dureté, poursuivait le vice sans ménagement jusque sous le dais et la pourpre : défaut plus rare et moins dangereux pour les princes que le vice opposé. Il avait même souvent osé porter aux oreilles de Marcésine de vives remontrances. Il se nommait Nicéphore Blemmydas. Abbé d'un monastère, il y avait fait bâtir une église en l'honneur de saint Grégoire Thaumaturge, où il passait une partie du jour et de la nuit dans la prière et dans les exercices d'une fervente piété. Un jour, pendant qu'on célébrait le saint sacrifice, il entend un grand bruit au dehors : c'était Marcésine qui, par curiosité, venait visiter cette église. Elle était environnée de la pompe impériale et d'un essaim de courtisans qui bourdonnaient autour d'elle. Au premier avis de son approche, Blemmydas frémissant d'horreur, et ne pouvant souffrir qu'une corruptrice scandaleuse vînt profaner les saints mystères par ses regards, et la maison de Dieu par sa marche impure, fait fermer les portes ; et malgré les coups, les cris, le tumulte de l'escorte, il défend de les rouvrir. Marcésine ne put passer au-delà du vestibule. Il fallut s'en retourner avec honte, et l'on peut bien s'imaginer quelle fut la colère d'une femme hautaine et adorée. Toute la cour était en agitation, les gens de bien, en petit nombre, tremblaient pour Blemmydas, et n'osaient le défendre ; les flatteurs s'exhalaient en invectives, et soufflaient à l'envi le feu de la rage dans le cœur de leur divinité. Elle va se jeter aux pieds de l'empereur, et lui demande vengeance, non pas tant pour elle-même, disait-elle, que pour sa majesté audacieusement outragée par cette insulte. Tous les cour-

tisans, de concert avec elle, s'écriaient qu'il n'était point de châtiment assez rigoureux pour ce fanatique insolent. Mais la voix de la conscience parlait plus haut qu'eux au cœur de Vatace. Les larmes coulèrent de ses yeux; et poussant un profond soupir: *Cessez*, dit-il, *cessez de m'exciter à punir un homme juste. Il me respecterait davantage, si je me respectais moi-même. Je recueille ce que j'ai semé.* Ces paroles causèrent à Marcésine une confusion plus grande que l'affront même; mais elle sut, apparemment par ses artifices, étouffer ces heureuses dispositions; et l'histoire ne dit pas si Dieu, par un jugement terrible, mais juste, n'abandonna pas jusqu'à la mort ce prince infortuné, quoique d'ailleurs si estimable, à son habitude criminelle. Blemmydas, pour justifier sa conduite, publia une lettre encyclique, dans laquelle, après avoir raconté ce scandaleux événement, il débite les sentiments les plus héroïques sur le zèle dont une ame chrétienne doit être embrasée, et sur le mépris qu'elle doit faire des plus grands périls, et de tous les supplices, lorsqu'il s'agit d'arrêter les profanateurs. Les auteurs grecs et latins rapportent avec admiration ces belles maximes. Pour moi, je l'avouerai, dans les circonstances où se trouvait Blemmydas, je ne verrais rien de plus beau ni de plus héroïque qu'un intrépide silence.

Le concile convoqué à Lyon s'ouvrit l'année suivante, le 26 juin. Baudouin y assista, ainsi que le patriarche de Constantinople. L'empereur était assis à la droite du pape, les autres princes à sa gauche. Le patriarche, qui tenait le premier rang avant ceux d'Antioche et d'Aquilée, exposa l'état déplorable de

An 1245.

XXXIV.
Baudouin au
concile de
Lyon.Matth. Pa-
ris.
Baynald,
Ducange,
Hist. l. 4, c.

3a.
Fleury, Hist.
ecclés. l. 82,
art. 23 et
suiv.

son église, réduite à trois suffragants, de trente qu'elle avait eus auparavant; les Grecs, ennemis de l'église romaine, ayant poussé leurs conquêtes jusqu'aux portes de la ville impériale. L'empereur Frédéric fut excommunié dans ce concile, avec tout l'appareil de l'indignation pontificale; et, entre les reproches dont on le chargeait, le pape prétendit lui faire un crime du mariage de sa fille avec un schismatique. On s'occupa sérieusement du secours de Constantinople, et jamais le Saint-Siège n'avait ouvert des sources d'argent si fécondes, si les sommes eussent été exactement recueillies, et fidèlement administrées. Les bénéficiers non résidants, sans cause légitime, devaient contribuer de la moitié de leurs revenus, du tiers ceux qui résidaient, et dont le revenu excédait cent marcs d'argent, l'église romaine du dixième. Quelque temps après le concile, le pape, non content de tant de subventions, ordonna que les biens mal acquis, soit par usure, soit par quelque fraude que ce fût, dont la restitution ne pourrait se faire aux personnes lésées, les legs pieux laissés à la discrétion des exécuteurs testamentaires, les aumônes exigées pour la rémission des péchés, seraient appliqués au soulagement de l'empire français. Il exhorta les évêques à exciter, pour cet important objet, la charité des fidèles, et les croisés à presser leur voyage, les encourageant par les privilèges affectés aux croisades. Il déclara de plus que, tant que Baudouin ferait la guerre, nulle puissance ecclésiastique ne pourrait le frapper de censure, ni mettre en interdit les terres qu'il possédait en France et en Allemagne, à moins qu'elles n'y fussent nommément assujetties par le Saint-Siège. Tant de taxes pieuses, de réglemens pécuniaires

res, d'encouragements de toute espèce, ne donnaient que des espérances. Baudouin, plus propre à mendier des secours qu'à les mettre en œuvre, passa toute cette année et la suivante à la cour du roi de France, qui pouvait bien lui donner des subsides, mais non pas le courage nécessaire pour défendre ses états.

Bien différent de ce prince, qu'on voyait sans cesse traîner ses besoins et ses infortunes dans toutes les cours de l'Europe, Vatace trouvait ses ressources en lui-même. Sa vigilance et son activité profitaient de toutes les conjonctures. Comme les Grecs n'avaient pour lors rien à craindre des Tartares, Vatace laissa en Orient son fils Théodore, et passa l'Hellespont, à dessein de visiter ses domaines d'occident, qui s'étendaient jusqu'à Zichna, près de la ville de Serres. Il apprit en chemin que le jeune Caloman, roi des Bulgares, venait de mourir, et qu'il ne laissait pour successeur que son frère Michel, encore en bas âge. C'était une occasion d'exécuter enfin ce qu'il méditait depuis long-temps. Arrivé à Philippes, il consulta ses principaux officiers sur le dessein qu'il avait d'attaquer la Bulgarie, et de commencer par le siège de Serres. Tous furent d'avis *que l'entreprise était téméraire; que ne s'étant mis en campagne que pour la visite de ses états, il ne s'était fait suivre ni des troupes ni des machines nécessaires pour un siège de cette importance; qu'avec si peu de forces, il risquait l'honneur de ses armes et la réputation acquise par tant de succès; qu'il était dangereux de réveiller si à contre-temps la valeur des Bulgares, que la fortune de l'Empire tenait alors endormie.* Mais le grand domestique, Andronic Paléologue, sou-

AN 1246.

XXXV.
Vatace en
Bulgarie.Acrop. c. 42.
43, 44.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
33.

tint, au contraire, qu'il fallait profiter de la faiblesse où se trouvait la nation bulgare, sous le règne d'un enfant; qu'en attaquant Serres, on ne risquait que de lever le siège; ce qu'on pourrait faire sans honte, en offrant aux Bulgares une paix qu'ils n'auraient garde de refuser, même avec des conditions honorables à l'Empire. Cet avis était du goût de Vatace. Il marcha à Serres, et fit ses dispositions pour l'attaque. Serres, autrefois une des plus grandes villes de la Macédoine, n'était plus qu'une place ouverte et sans défense, depuis qu'elle avait été prise et démantelée par Joannice: mais il avait laissé sur pied la citadelle, assez forte pour soutenir un long siège. Le Bulgare Dragotas y commandait. Pour forcer les murs de la ville, dont les brèches n'étaient rebouchées que d'une maçonnerie fort basse, sans chaux ni ciment, Vatace n'employa que les valets de l'armée, qui, ayant emprunté des épées et des flèches, se couvrant de planches en façon de boucliers, avancèrent fièrement au son des trompettes, et, trouvant peu de résistance, s'acquittèrent du pillage mieux que n'auraient pu faire leurs maîtres. Les habitants, qui n'avaient pu trouver place dans la citadelle, vinrent implorer la clémence de l'empereur, qui leur accorda la vie. Dragotas, homme sans courage et sans expérience, voyant l'ennemi si près de lui, prit l'épouvante; et, sans attendre la sommation, rendit la place à l'empereur. On le récompensa d'une somme d'argent. Il promit de livrer encore Méléniqne, où il faisait sa résidence ordinaire, et se mit en devoir de tenir parole.

XXXVI.
Villes bul-
gares qui se

Cette opération était d'autant plus facile, que le commandant de la place se trouvait alors, par une vio-

lente attaque de goutte, hors d'état même d'apprendre ce qui se passait dans la ville. Un habitant, nommé Nicolas Manclabite, instruit du dessein de Dragotas, et plus habile que lui, le prévint, non pas pour traverser sa trahison, mais pour lui en enlever le mérite et la récompense de la part de l'empereur grec. Cet homme hardi, sans procéder par de lentes manœuvres, et des sollicitations secrètes, éleva sa voix en pleine place publique, et d'un ton de harangueur : « Que faisons-nous ? s'écriait-il ; que n'avons-nous pas souffert de l'enfance de Caloman, et de l'injustice de ses ministres ? Nous espérions du moins qu'il guérirait nos plaies, lorsqu'il serait parvenu à l'âge où l'homme de bien et le méchant homme commencent à prendre une route différente. Nous l'avons perdu dans ce moment critique ; et nous voilà retombés sous la main d'un maître encore plus jeune. Est-ce donc notre destinée de passer notre vie à servir de jouet à des enfants, et à pleurer autour d'un berceau obsédé de tyrans subalternes ? L'empereur grec approche : il nous tend les bras. Courons nous mettre sous la protection d'un maître éclairé et bienfaisant. Il a sur nous des droits imprescriptibles. Ce pays appartient à ceux dont il est l'héritier. Nous sommes Grecs ; nos pères sont sortis de Philippopolis : et s'il y a parmi nous des Bulgares, qu'ils tournent les yeux vers Nicée, ils y verront la fille de leur roi Asan, assise sur les degrés du trône, avec son mari Théodore, héritier présomptif de l'Empire. Un prince sage et expérimenté sait alléger le joug sur la tête de ses peuples, qu'un enfant laisse écraser. » Ainsi parlait Manclabite ; et il persuada. Plus de cinq cents habi-

donnent à
Vatace.

tants se rendirent au camp de Vatace, et lui portèrent les hommages de toute la ville. Ce fut ainsi que, sans tirer l'épée, Vatace se trouva maître de Méléniqne, et de grand nombre d'autres places, tant au voisinage du mont Rhodope qu'au septentrion de l'Hèbre, et même bien avant en Macédoine. Scopia, Prosaque, la Pélagonie, tout le pays jusqu'à Prilèpe, se soumit à lui comme de concert. Le roi bulgare se tint heureux de convenir avec Vatace que celui-ci se contenterait de ces acquisitions, sans faire aucune entreprise ultérieure. L'historien George Acropolite, qui rapporte ces succès, dit qu'étant lui-même secrétaire du prince, il fut chargé de les mander à toutes les villes de l'Empire, par des lettres scellées du sceau impérial, et que c'était une coutume établie chez les princes grecs, d'instruire eux-mêmes leurs peuples des heureux événements, pour leur en faire partager la joie.

XXXVII.
Complot
formé contre Démétrius, despote de Thessalonique.

Acrop. c. 45,
46.

Ducange,
Hist. l. 4, c.
33.

Par cet accroissement de l'empire grec du côté de l'occident et du septentrion, Vatace, déjà maître de l'Orient, tenait l'empire français enfermé dans ses états et comme bloqué de toutes parts. On était à la mi-novembre; et, après un voyage plus fécond en conquêtes que la plus heureuse campagne, ce prince ne songeait qu'à retourner à Nicée, lorsque sa bonne fortune lui offrit encore un royaume. Une mort prématurée avait enlevé Jean, despote de Thessalonique, au grand regret de ses peuples, qui perdaient en sa personne un prince sage, juste, vertueux, chaste au milieu de la jeunesse. On dit qu'il avait dessein d'embrasser la vie monastique, et que, sous la pourpre, il en faisait le noviciat par des exercices journaliers.

C'était un excès de piété, dans lequel ne fut pas en danger de tomber son frère Démétrius, qui lui succéda. Celui-ci, pour éviter ce prétendu ridicule, donna tête baissée dans l'excès opposé. Toujours environné de libertins, il se livra à toutes sortes de débauches. Surpris un jour par un mari, et ne s'étant sauvé qu'en sautant par une fenêtre, il fut long-temps à guérir de ses blessures. Vatace lui rendit, peu après, un bien meilleur service, en lui ôtant un pouvoir aussi dangereux pour lui que funeste à ses sujets. Les seigneurs les plus distingués, las d'obéir à un maître qui savait si peu se gouverner lui-même, conspirèrent contre lui en grand nombre. Spartène et Campan étaient à leur tête. Campan, par commission de tous, va secrètement trouver Vatace, et lui offre la possession de Thessalonique, s'il veut renouveler à cette grande cité ses anciens privilèges. L'empereur s'y engage par serment. Tout étant convenu sur la manière de l'exécution, il marche vers Thessalonique, et mande à Démétrius de se rendre auprès de lui, pour s'acquitter de l'hommage qu'il lui doit. Le jeune prince, par le conseil des conjurés même, qu'il consulta comme ses plus fidèles amis, résolut de n'en rien faire. On lui persuada que Vatace avait de mauvais desseins. Cependant la conférence de Campan avec Vatace transpira par quelque endroit : on l'accusa de trahison. A cette nouvelle, Spartène, appréhendant qu'on ne découvrit le complot, court au prince, affecte la plus grande colère contre ce perfide, demande en grace qu'on le fasse venir devant lui, et, dans la chaleur d'une violente invective, il s'emporte jusqu'à le frapper ; et le prenant par la barbe : *Prince, dit-il, mettez-moi entre les mains ce scé-*

lérat; je saurai bien lui faire avouer son crime, et je vous en rendrai bon compte. Démétrius, charmé de ces démonstrations de zèle, abandonne le criminel à Spartène, qui le traîne à sa maison, et l'enferme avec lui. Là, tandis qu'ils se divertissaient ensemble, Spartène fait de temps en temps entendre de grands coups, qui, sans tomber sur son ami, étaient accompagnés de ses cris, et faisaient trembler tout le voisinage. Après avoir donné à cette question effrayante le temps qui leur parut convenable, Spartène ramène Campan devant Démétrius; et jurant par la tête du prince, il proteste que Campan est aussi innocent que Spartène; *Et vous savez, prince,* ajouta-t-il, *s'il est un homme au monde qui vous soit plus dévoué que moi.* Démétrius fut pleinement satisfait, et n'eut que des excuses à faire d'avoir été trop crédule.

xxxviii.
Vatace,
maître de
Thessalo-
nique.

Pendant que cette comédie se jouait dans le palais du despote, Vatace avançait, et arriva au pied des murs. Il mande une seconde fois Démétrius, qui, suivant toujours les mêmes conseils, refuse encore de sortir. L'empereur demeure quelques jours campé devant la ville, attendant l'effet de la promesse des courus. Enfin le moment arrive, les portes s'ouvrent, toute l'escorte de Vatace entre l'épée à la main, et s'empare de toutes les rues. Démétrius se sauve dans la citadelle. Sa sœur Irène, veuve d'Asan, roi des Bulgares, vient se jeter aux pieds de l'empereur; et fondant en larmes, elle le supplie de pardonner à la jeunesse de son frère, et, s'il veut le punir, du moins de ne pas le priver de la vue. L'empereur, qui estimait cette vertueuse princesse, lui accorda la grâce qu'elle demandait, et la traita avec beaucoup d'honneur. Il

fit venir devant lui le jeune prince, qui portait dans les graces de sa figure tous les attraits de la volupté, sans avoir, ni dans son esprit ni dans son ame, aucun frein capable de le retenir. Vatace le méprisant trop pour daigner lui faire des reproches, le fit conduire en Asie, et enfermer dans le château de Lentianes. Il donna le gouvernement de Thessalonique à son grand-domestique, Andronic Paléologue. Il ne pouvait mieux dédommager cette ville de ce qu'elle avait souffert sous son dernier prince. Andronic joignait à la science de la guerre toutes les vertus civiles. Son fils Michel, que nous verrons dans la suite relever l'empire grec, fut chargé du soin de Méléniqne, de Serres, et du pays d'alentour. La défense des autres places fut confiée à des officiers d'un mérite reconnu, mais avec ordre d'obéir au grand-domestique, que Vatace établissait comme vice-roi de tous ses domaines d'Occident. Ces contrées perdirent bientôt cet excellent gouverneur. Andronic tomba malade; et étant près de mourir, il se fit couper les cheveux, pour expirer avec la tonsure monastique, selon la dévotion à la mode de ce temps-là. Théodore Philès fut envoyé pour le remplacer. Après avoir pourvu à la sûreté et au bon ordre de ces nouvelles provinces, Vatace, couronné d'une gloire d'autant plus éclatante et plus pure, qu'elle n'avait pas coûté une goutte de sang, ni aux vaincus, ni au vainqueur, retourna, au mois de décembre, en Asie, ayant augmenté de moitié les domaines dont il jouissait à son départ. Il n'était cependant pas maître de toute la partie occidentale de l'Empire, entre l'Archipel et le golfe Adriatique. Outre la Morée et l'Achaïe, partagées entre les Français et les Vénitiens, outre les

montagnes de Thessalie et de la Macédoine, occupées par une peuplade de Valaques, deux princes grecs possédaient encore une assez grande étendue de terre dans ces provinces. Théodore l'Aveugle, père de Jean et de Démétrius, en cédant Thessalonique à ses enfants, s'était réservé plusieurs villes avec le titre de despote; et Michel-Ange Comnène, fils naturel de ce despote d'Épire, qui s'était rendu également formidable aux empereurs grecs et français, avait conservé une partie de la Thessalie. Ils avaient tous deux des traités avec Vatace, qui les regardait comme ses vassaux, et leur laissait la jouissance de leurs états.

AN 1247.

XXXIX.
Vatace
prend Zu-
rule.

Acrop. c. 47.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
34.

La trêve de trois ans était expirée, et les forces des Français ne s'étaient point rétablies dans cet intervalle de repos. Vatace, résolu de n'en point prendre qu'il n'eût entièrement recouvré l'empire de ses prédécesseurs, après avoir passé l'hiver à Nymphée, rassembla ses troupes, traversa l'Hellespont, et marcha à Zurule, pour resserrer davantage Constantinople. Zurule, aujourd'hui Chiorli, à l'entrée de la presqu'île de Thrace, au fond de laquelle est située Constantinople, était alors une place importante : c'était la clef de la presqu'île, l'entrepôt des marchandises qui venaient du reste de la Thrace, la route d'Andrinople, le rendez-vous ordinaire des troupes, lorsqu'on les rassemblait pour entrer en campagne. Les Français et les Grecs se disputaient sans cesse la possession de cette ville. Vatace s'en était rendu maître; les Français l'avaient reprise avec le secours des Comans, et Anseau de Cahieu, le plus renommé pour lors d'entre les seigneurs français, en avait le gouvernement. Quoiqu'il eût travaillé à la mettre en état de défense, cependant, l'on-

qu'il apprit la marche de Vatace, n'espérant pas pouvoir y tenir long-temps, il n'osa l'attendre, et se retira à Constantinople, laissant dans la place sa femme Eudocie. C'était, à son avis, une sauvegarde assurée, Eudocie étant sœur de l'impératrice Irène, que Vatace avait tendrement aimée : mais l'empereur grec, peu susceptible de ces considérations domestiques, sans croire manquer de respect à sa défunte épouse, forma le siège, fit jouer ses machines, ruina en peu de jours toutes les défenses, et, maître de la ville, il fit monter sa belle-sœur sur un beau cheval, et la renvoya ainsi à Constantinople. Il laissa sortir en liberté la garnison; et profitant de l'ardeur de ses troupes, il alla attaquer Bizye, qu'il prit sans beaucoup de peine.

Vatace faisait des conquêtes, et Baudouin sollicitait des aumônes. Depuis le concile de Lyon, il était demeuré à la cour de France, et ne cessait d'intéresser en sa faveur la piété du roi et la compassion de Blanche sa mère. Elle lui fit rendre libéralement le comté de Namur, sans exiger les cinquante mille livres de l'engagement. Louis retira à ses dépens grand nombre de reliques, qui avaient décoré la chapelle du palais de Constantinople, et que Baudouin avait engagées à plusieurs particuliers, dans les besoins de l'état. Elles furent apportées à Paris, et l'empereur en fit au roi une donation authentique. Il passa une seconde fois en Angleterre, pour demander un nouveau secours; et, pour l'obtenir plus aisément, Mathieu Paris rapporte qu'il se disait parent de Henri III, qui régnait alors. Pour ralentir la bonne volonté des princes catholiques en faveur de Baudouin, Vatace donnait quelque espérance de se soumettre à l'église romaine.

XL.
Démarches
de Baudouin
en France et
en Angle-
terre
Matth. Pa-
ris.
Raynald.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
35.

La reine de Hongrie, sa belle-sœur, y travaillait sérieusement, et le pape animait, par ses lettres, le zèle de cette princesse : mais ce fut sans succès. Les soins religieux d'Innocent en eurent davantage auprès de Jarodaw, grand-duc de Russie, qui renonça vers ce temps-là au schisme des Grecs.

AN 1248.

XLII.
L'impératrice Marie
en France.
Ducange,
Hist. l. 4, c.
35.
L'art de vé-
rifier les
dates, p.
549.

L'année suivante 1248, lorsque Louis se préparait à cette expédition fameuse qui fit tant d'honneur à sa personne et tant de mal à son royaume, Baudouin retourna enfin à Constantinople. Il paraît qu'après tant de sollicitations, il n'y rapporta que son indigence. Dès le mois d'octobre de cette année, il renvoya en France l'impératrice sa femme, avec pouvoir d'engager toutes les terres qu'il possédait dans le royaume, pour acquitter des sommes empruntées à divers marchands. M. Ducange dit que cette princesse fut envoyée alors pour continuer ses poursuites auprès du roi et des autres princes en faveur de l'Empire. Mais c'eût été bien mal prendre son temps pour tirer de l'argent de Louis, épuisé en ce temps-là par les prodigieuses dépenses d'une nouvelle croisade. Il est même très-vraisemblable que ce furent les préparatifs de cette entreprise qui avaient mis le roi et le royaume hors d'état de fournir à Baudouin de plus grands secours. D'ailleurs Louis n'était plus en France au mois d'octobre; il était parti d'Aigues-Mortes vers la fin du mois d'août, et séjournait alors en l'île de Chypre, où il passa l'hiver.

AN 1249.

XLIII.
Démarches
du pape
pour la ré-
union de

Tandis que Louis combattait en Égypte pour subjuguier les Sarrasins, le pape Innocent travaillait à ramener les Grecs au sein de l'Église; mais ces deux conquêtes se refusèrent également à leurs efforts.

Deux ans auparavant le pape avait envoyé en Orient, avec la qualité de légat, Laurent, de l'ordre des frères mineurs, auquel il avait recommandé d'attirer les Grecs par la douceur, en les protégeant contre l'oppression, et en procurant par toutes sortes de voies canoniques la réparation des torts qu'ils auraient soufferts de la part des Latins. Laurent fut bien reçu du patriarche grec, qui résidait à Nicée. C'était Manuel II, que Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, confond avec Manuel I^{er}, dit Charitopule, mort depuis vingt-huit ans. Manuel avait succédé à Méthodius, successeur de Germain Nauplius. Il était engagé dans le mariage, ce qui n'était pas contraire aux lois de l'église grecque; d'ailleurs pieux, respectable par ses mœurs, mais ignorant. Il montrait des dispositions assez favorables à la réunion; et le pape, sur les bonnes espérances que Laurent lui en donnait par ses lettres, envoya Jean de Parme, général des frères mineurs, qui, par la sainteté de sa vie, s'attira la vénération des Grecs, sans vaincre leur opiniâtreté. Il se fit cependant écouter de Vatace, qui, soit de bonne foi, soit par politique, fit partir des ambassadeurs pour traiter avec le pape; mais ces envoyés ayant été dépouillés en chemin par des brigands, furent obligés de retourner en Asie sans achever leur voyage, et la mort du pape et de Vatace rompit le cours de cette négociation.

Les Français de Constantinople firent en ce temps-là une incursion en Bithynie, et furent aisément repoussés par Vatace aux environs de Nicomédie. Jean Gabalas, gouverneur de Rhodes, frère de ce Léon qui, vingt-cinq ans auparavant, s'était révolté dans cette île, était alors à la cour de l'empereur. Pendant

l'église
grecque.

Innoc. Epist.
Acrop. c. 51.
Ducange,
Hist. l. 5, c.

1.
Fleury, Hist.
ecclési. l. 83,
art. 15.
Vérif. des
dates, p
298.

AN 1250.

XLIII.

Guerre dans
l'île de
Rhodes.

Acrop. c. 48.
Ducange,
Hist. l. 5, c.
2.

son absence, une flotte génoise, ayant abordé de nuit, surprit la ville de Rhodes, et s'empara de l'île entière. Aussitôt, par ordre de l'empereur, Jean Cantacuzène, qui se trouvait au voisinage, étant gouverneur de Lydie et de Carie, passe dans l'île avec le peu qu'il avait de troupes, combat les Génois, et reprend plusieurs places. Ayant reçu un renfort considérable, il assiège la ville de Rhodes, où les Génois, abondamment pourvus de vivres, étaient en état de soutenir un long siège, ayant chassé une partie des habitants, et s'étant emparés des biens de tous. Cependant la vigueur de Cantacuzène, ses attaques vives et continuelles les auraient bientôt réduits, sans un secours imprévu qui leur arriva. Guillaume de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, et Hugues, duc de Bourgogne, qui allaient en Terre-Sainte avec une flotte bien garnie de troupes, passèrent par Rhodes, et consentirent volontiers à laisser aux Génois plus de cent de leurs meilleurs cavaliers. Ceux-ci commencèrent par une sortie, qui obligea les Grecs fort maltraités à lever le siège, et à se retirer dans Philérème. Les cavaliers laissant ensuite les Génois à la garde de la place, se chargèrent de battre la campagne, pour amener des convois et enlever ceux des ennemis; en sorte qu'en peu de temps les Grecs, comme assiégés eux-mêmes, furent réduits à la disette. Cependant Natace étant venu à Nymphée, fit en diligence équiper à Smyrne une grande flotte, et embarquer trois cents chevaux. Il en donna le commandement à Théodore Contostéphane, revêtu de la dignité de protosébaste; et non content de l'instruire de vive voix, il lui donna par écrit le détail des opérations qu'il devait faire. La fidélité du général à suivre les

leçons d'un maître si expérimenté le rendit vainqueur. Les cavaliers auxiliaires furent tous taillés en pièces. Les Gênois renfermés dans la place s'y défendirent pendant quelques jours; mais enfin, perdant courage, ils se rendirent, à condition d'avoir la vie sauve. On les conduisit à l'empereur, très-disposé par son humanité naturelle, à leur faire grace, même sans capitulation. L'île de Rhodes rentra ainsi sous la puissance de Vatace.

Deux voyages déjà faits par Baudouin en Italie et en France n'avaient pas rétabli ses affaires, soit qu'il n'eût pas tiré du pape et des princes d'assez grands secours; soit qu'il ne sût pas en faire usage. Il y retourna en 1251, faisant encore l'humiliant personnage de prince indigent. Il y a apparence qu'il y fut accompagné de Nicolas de Plaisance, patriarche de Constantinople; car ce prélat mourut cette année à Milan. Ce ne fut qu'après deux ans de vacance, causée sans doute par les dissensions ordinaires du chapitre de Sainte-Sophie, que le pape Innocent nomma, pour remplir ce grand siège, son chapelain Pantaléon Justiniani, noble Vénitien; qu'il revêtit de la qualité de son légat. En l'absence de l'empereur, Philippe de Touci faisait l'office de régent de l'Empire. Il était, par sa mère, petit-fils d'Agnès de France et de Théodore Branas. Ce seigneur vint à braver le roi Louis en Terre-Sainte, lorsqu'il s'occupait à fortifier la ville de Césarée; et ce qui marque l'extrême indigence à laquelle était réduite alors la cour de Constantinople, c'est que le régent eut besoin que le roi répondît pour lui d'une somme de cinq cents livres tournois à un marchand de Valenciennes.

AN 1251.

XLIV.
Troisième
voyage de
Baudouin en
Occident.

Innocent,
Epist.
Joinville,
Hist. de saint
Louis.
Ducange,
Hist. l. 5, c.

2.
L'Art de vé-
rifier les
dates, p.
298.

Louis le retint pendant un an auprès de lui, avec neuf autres chevaliers.

XLV.
Conduite de
Vatace à
l'égard de
Michel
d'Épire.

Acrop. c.
49 et seqq.
Gregor. I. 2,
c. 8.

Pachym. I
1, c. 7 et 12.
Cantacuz. I.
1, c. 17.

Phrantzes,
I. 1, c. 1. 2.
Ducange,
Hist. I. 5, c.
5.

Les voyages de Vatace, bien différents de ceux de Baudouin, étaient des conquêtes. Il s'était proposé d'achever ce qu'avait commencé Lascaris, et de regagner tout ce qu'avait fait perdre l'incapacité de leurs prédécesseurs. Pour pouvoir tourner sans obstacle et sans diversion toutes ses forces contre les Français, il avait fait la paix avec les Turks d'Icône, détruit le royaume de Thessalonique, subjugué une partie de la Bulgarie, et forcé le roi bulgare à se contenter de ce qu'il avait bien voulu lui laisser de ses états. Il ne lui restait à craindre que la famille des princes d'Épire : elle était réduite à deux têtes ; Théodore l'Aveugle, maître de quelques places en Thessalie, et Michel le Bâtard, qui avait réuni tous les domaines de son père naturel et de ses oncles. Vatace espéra d'abord s'attacher ce prince par un mariage. Michel demandait pour Nicéphore, son fils aîné, la princesse Marie, petite-fille de Vatace, et l'empereur y consentit. Théodora, femme de Michel, vint à Pèges, où la cour était alors, amenant avec elle son fils, pour lui faire voir sa fiancée, et confirmer cette alliance par la présence des contractants. Elle reçut de Vatace l'accueil le plus honnête ; et après avoir tiré parole que le mariage serait célébré l'année suivante, elle retourna en Thessalie avec son fils. Le mariage ne se fit que six ans après.

XLVI.
Guerre de
Vatace en
Thessalie.

Ce traité, qui semblait assurer la paix, ne tint pas long-temps contre les mauvais conseils de Théodore l'Aveugle. Michel, entraîné par ce prince, et par son inconstance naturelle, attaque les villes qui appartenaient

à l'Empire, et ravage leur territoire. Cette nouvelle infidélité met Vatace en mouvement. Il assemble une grande armée, et passe l'Hellespont, accompagné de ses meilleurs officiers, entre lesquels celui qui tenait le premier rang par son mérite était Nicéphore Tarchaniote, gendre du grand-domestique Andronic Paléologue, et son successeur dans cette dignité. C'était lui qui, quinze ans auparavant, avait si bien défendu Zurule contre les Français ligués avec le roi des Bulgares. L'empereur se rendit à Thessalonique, et marcha vers Bodène, résidence de Théodore l'Aveugle. A son approche, celui-ci, prenant l'épouvante, abandonne cette ville, et va se réfugier auprès de Michel, son neveu. L'empereur assiège la ville, et l'oblige bientôt à se rendre. Il va camper au centre du pays, sur le bord du lac d'Ostrobe; et comme Michel, à la tête d'un camp volant, ne s'arrêtait nulle part, et qu'il était impossible de l'atteindre avec une grande armée, il envoie sur les terres du despote un détachement de sa cavalerie, sous le commandement d'Alexis Stratégopule, de Michel Paléologue, fils d'Andronic, et de plusieurs autres officiers, avec ordre de ravager le pays, de combattre Michel partout où ils le rencontreraient, et de l'assiéger, si, n'osant tenir la campagne, il se renfermait dans quelque place. Ces troupes pillant la contrée, rapportaient leur butin au camp de l'empereur, qui le distribuait à toute l'armée. Mais l'inaction à laquelle il se voyait forcé, et qu'il regardait comme contraire à sa gloire, l'affligeait sensiblement, et ses soldats n'étaient pas moins impatients. Ils voyaient à regret que le temps de la campagne se passait sans aucune action décisive. A ce mécontentement se joignait

la crainte de manquer de vivres : l'hiver approchait, et tout le pays était dévasté. Pour prévenir la disette, Vatace fit apporter de Bérée, sur des mulets et des chameaux, une abondance de provisions. Dans ces conjonctures embarrassantes, un seul homme causa une révolution favorable à l'empereur. Théodore Pétraliphe tenait par ses alliances aux deux partis : sa sœur était femme de Théodore l'Aveugle ; sa femme était fille de Démétrius Tornice, mort depuis quelques temps au service de l'empereur, dont il était l'ami le plus zélé et le principal ministre. Pétraliphe avait préféré le parti de sa sœur ; il tenait pour Michel la ville de Castorie, et avait le plus grand crédit dans cette partie de la Thessalie. Il vint se donner à l'empereur, et entraîna avec lui tout le pays. Castorie, Déabolis, l'Albanie presque entière, arborèrent sur leurs murs les drapeaux de Vatace. Michel, alarmé de cette désertion soudaine, qui le dépouillait d'une grande partie de ses états, se détermina à sauver le reste, en se réconciliant avec l'empereur. Il lui envoya demander la paix, qui lui fut accordée à des conditions très-dures, que la nécessité le força d'accepter. Outre les villes qui s'étaient déjà données à l'empereur, il lui cédait encore Prilèpe, Bélèse, et Croie en Albanie ; il lui mettait entre les mains le jeune Nicéphore et Théodore l'Aveugle. Ces deux princes, conduits au camp d'Ostrobo, y furent reçus d'une manière bien différente ; Nicéphore avec le titre de despote, et honoré comme gendre de l'empereur ; Théodore, auteur de tous les troubles, chargé de fers comme un captif, dont on enchaînait enfin le génie turbulent, et ennemi de la paix.

AN 1252.

XLVII.
Michel
Paléologue
accusé.

L'empereur ayant passé l'hiver à Rodène, y laissa le gros de son armée sous le commandement de plusieurs officiers, entre lesquels était Michel Paléologue. Il partit après Pâques avec un détachement, pour aller faire la visite des places qu'il venait d'acquérir, les mettre en état de défense et y établir le bon ordre. Il employa six mois à ces soins dignes d'un monarque, et ne revint à Rodène qu'en automne. Il reprit alors le chemin de l'Hellespont pour retourner en Asie. Pendant qu'il était dans le camp d'Ostrôbe, ce Nicolas Manclabite, qui s'était acquis sa confiance en lui livrant Méléniqne, lui avait déferé Michel Paléologue comme coupable de trahison. Vatace, occupé alors de son expédition contre le despote, avait remis à un autre temps une discussion si importante, qui demandait un long examen. Il s'était contenté d'environner Michel de personnes affidées, qui observaient secrètement toutes ses démarches, avec ordre de l'arrêter au moindre soupçon. La conduite de l'accusé ne leur avait donné aucune occasion d'exécuter cet ordre. Vatace, à son retour, étant arrivé à Philippes en Macédoine, se voyant libre de tout autre soin, voulut éclaircir cette affaire, qui lui causait de l'inquiétude. Il fit assembler le conseil en grand nombre; nomma des juges et des assesseurs, et revêtit ce jugement de la forme la plus authentique. Manclabite produisit deux officiers, dont l'un était venu lui révéler l'entretien qu'il avait eu avec son camarade sur le compte de Michel Paléologue. On fit parler ces deux officiers. Le premier accusait l'autre de lui avoir dit : *Que les Paléologues étaient nés pour l'empire, et que la chose n'était rien moins qu'impossible; que Michel Paléologue épousait lui*

fille du despote Michel, et qu'il l'aiderait à monter sur le trône, dont le despote lui assurerait la succession. L'autre, soit pour rendre justice à Paléologue, soit par attachement pour lui, se sacrifiait lui-même pour le sauver. Il ne niait pas qu'il n'eût tenu ce discours; mais il protestait que c'était un projet enfanté dans son imagination; que Paléologue l'ignorait absolument et n'y avait aucune part. L'autre soutenait au contraire que ce dessein lui avait été communiqué comme formé par Paléologue. Faute de témoins qu'on pût produire, on remit la décision à un combat singulier en champ clos, selon la coutume absurde de ces temps-là. Le défendeur fut vaincu et porté par terre avec plusieurs blessures. En cet état, on l'interrogea de nouveau. Il persista dans la négative; on le condamna à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on lui eut bandé les yeux, et qu'il attendait le coup de la mort, on le pressa encore de dire la vérité; il répondit constamment qu'il l'avait dite, et qu'il aimait mieux mourir que de sauver sa vie par une calomnie. Vatace arrêta l'exécution, et le fit conduire en prison, où il fut gardé dans les fers.

XLVIII.
Il refuse
l'épreuve du
fer ardent.

Les juges, plus embarrassés que jamais, proposèrent à Michel de se justifier par l'épreuve du fer ardent; c'était un globe de fer qu'on appelait *le saint*. On se servait quelquefois d'un soc de charrue. Celui qui s'offrait à cette épreuve, s'y préparait trois jours par le jeûne et la prière; il avait la main droite enveloppée d'un sac cacheté du sceau du prince, et on le gardait à vue, de peur qu'il ne fit usage de quelque friction capable d'amortir l'action du feu. Après ce temps; on l'amenait à l'église, et, l'enveloppe étant lée, il empoignait hardiment

de la main , toute nue , le fer rouge , et le portait trois fois depuis l'autel jusqu'à la balustrade du sanctuaire. Pachymère , auteur grave , qui donne ce détail , témoigne qu'il a vu de ses propres yeux pratiquer plusieurs fois cette expérience , sans que le patient en reçût aucun mal , au grand étonnement des spectateurs. Il est aussi difficile de le contredire , que de le croire. Quoique cette manière de tenter Dieu fût déjà prohibée par plusieurs conciles , une fausse et aveugle politique la maintenait encore dans la cour des princes. Michel répondit froidement , *que si quelqu'un l'accusait personnellement , il était prêt à le démentir et à le combattre ; qu'il savait attaquer et se défendre , mais qu'il ne savait pas faire de miracles : qu'il ignorait le moyen de tenir dans sa main un fer ardent sans en être brûlé , à moins qu'on n'eût le secret de se métamorphoser en statue de marbre ou de bronze.* Phocas , métropolitain de Philadelphie , prélat courtisan , se trouvait alors auprès du prince ; pour faire un rôle dans cette tragédie , il adressa la parole à Michel : *Votre naissance , lui dit il , demande de vous plus de courage ; pour votre honneur et pour celui de votre famille , il faut écarter de vous tout soupçon , et montrer votre innocence aux yeux de toute la terre. Justifiez-vous par l'épreuve sacrée qu'on vous propose , puisque vous ne pouvez le faire par témoins.* Mon maître , lui répondit Michel avec humilité , *je n'ai pas les yeux assez bons pour voir rien de sacré dans cette opération. Je suis un pauvre pécheur qui rampe dans la poussière de la terre. C'est à vous , homme céleste , qui conversez avec Dieu même , c'est à vous à faire des prodiges. Prenez le*

fer ardent dans vos mains sacrées, et mettez-le dans les miennes; je le recevrai avec résignation.

Une invitation si honnête ne plut pas au métropolitain. Vatace rompit l'assemblée, sans être convaincu de l'innocence de Paléologue; mais tous les juges en furent persuadés. On admirait, dans un homme de vingt-sept ans, la présence d'esprit, le sang-froid, la maturité d'un vieillard généreux, joints à l'intrépide courage de la jeunesse. Aussi Paléologue avait-il dès lors une grande réputation; doux, affable, complaisant sans bassesse, d'un commerce facile, également aimé des grands et des petits, des Grecs et des étrangers, chéri des jeunes gens, estimé des vieillards, dont il recherchait plus volontiers la compagnie. La Providence, qui le destinait à gouverner les hommes, le fit passer par cette épreuve, pour lui apprendre à ne pas croire trop aisément aux accusations, lorsqu'il serait le maître de punir, et à ne s'écarter jamais des lois de la justice, lorsqu'il pourrait être injuste impunément. L'empereur lui rendit cependant peu de temps après toute sa confiance, et le fit grand-connétable. On dit même qu'il avait eu dessein de lui faire épouser sa petite-fille Irène, et qu'il n'en fut détourné que par l'affinité des deux familles. Michel épousa ensuite Théodora, petite-nièce de Vatace.

AN 1253.

XLIX.
Vatace lui
rend ses
bonnes
graces.

Cette grande affaire étant terminée d'une manière qui n'effaçait pas tous les soupçons dans l'esprit de l'empereur, il retourna en Asie. Mais, voulant se débarrasser de toute inquiétude à l'égard d'un personnage que sa noblesse et ses liaisons de parenté et d'amitié avec les premiers de l'Empire rendaient très-considérable, il chargea le patriarche Manuel de l'examiner, de lui imposer

la pénitence qu'il jugerait convenable, et de lui faire prêter serment qu'il serait désormais fidèle à l'empereur, et ne s'écarterait jamais du zèle inviolable qu'il devait à son prince. Après ce nouvel engagement, il lui permit de reparaitre à la cour, et lui rendit ses bonnes grâces. Il lui fit épouser, peu après, Théodora, que Jean, son neveu, avait eue d'Eudocie, fille du despote Jean Comnène. Ce neveu, qui mourut dans sa première jeunesse, était né d'Iaac, frère de Vatace, décoré du titre de sébastocrator. Eudocie, demeurée veuve encore fort jeune, se consacra au service de Dieu, dans un monastère; qu'elle enrichit de ses biens.

Jean de Parme revint l'année suivante à Rome, de sa légation en Asie. Il était accompagné de deux seigneurs de la cour de Vatace, et des évêques de Cyzique et de Sardes, députés de la part de l'église grecque. Ces ambassadeurs venaient proposer des conditions, sous lesquelles l'empereur et l'église grecque consentaient à se réunir à l'église romaine. Voici ce qu'elles portaient en substance : *Que le pape serait reconnu comme souverain pontife et supérieur à tous les patriarches ; qu'on lui rendrait honneur et obéissance ; qu'il aurait la première place dans les assemblées des prélats ; que les ecclésiastiques qui auraient à se plaindre des jugements de leurs supérieurs, pourraient appeler au Saint-Siège ; que le pape en déciderait en dernier ressort, ainsi que des contestations qui surviendraient entre les prélats et les autres personnes attachées au service de l'église ; qu'on déférerait à ses sentiments en matière de foi, autant qu'ils ne seraient pas directement contraires aux décisions des conciles et des pères.* Ces propositions ne paraiss-

AN 1254.

L.
Ambassade
au pape
pour la
réunion des
deux Églises.
Ducange,
Hist. l. 3, c.
4.

saient pas devoir être rejetées : quoique insuffisantes , elles étaient propres à ramener insensiblement les Grecs à l'extinction du schisme. Mais les ambassadeurs demandaient ensuite que le pape fit rendre à leur maître la ville de Constantinople , et au patriarche grec , les droits du patriarcat , dont cependant le patriarche latin conserverait le titre , sa vie durant. Sur cet article , le pape répondit : *Qu'il serait contre l'équité de rien prononcer contre l'empereur latin , en son absence ; mais que , n'ayant rien tant à cœur qu'une union parfaite dans l'état comme dans l'Église , il offrait sa médiation pour concilier les deux princes , et que s'il ne pouvait les accorder , il promettait de rendre justice à Vatace , avec toute l'impartialité d'un arbitre équitable : que pour ce qui regardait les patriarches , c'était un point qui ne pouvait être décidé que par un concile ; qu'il en hâterait la convocation , et qu'en attendant , il était d'avis de laisser l'un et l'autre en possession : que si Vatace devenait maître de la ville de Constantinople avant la tenue du concile , les deux patriarches partageraient ensemble la juridiction , de manière que chacun la conserverait sur les églises qui étaient actuellement de sa dépendance.* Il parut bien , par le peu d'effet de cette négociation , qu'elle n'était pas sincère de la part de Vatace , et qu'il n'avait d'autre but que de détacher le pape des intérêts de Baudouin.

AN 1255.

LI.
Mort de
Vatace.

Acrop. c. 52.
Gregor. l. 2,
c. 8.
p. 445.

Vatace , depuis son retour de Thessalie , avait passé un an à visiter ses états , pour remédier aux désordres qu'avait pu causer une absence de près de deux ans. Il retourna à Nicée à la fin de février. Un soir , qu'assis sur son lit , il s'entretenait avec quelques-uns de ses

amis, il perdit tout-à-coup la parole, et tomba sans connaissance. Les remèdes prompts et multipliés ne purent le faire revenir. Il demeura dans le même état cette nuit, le jour suivant et la nuit d'après. Enfin, le second jour, il revint à lui, mais avec une pâleur et une faiblesse extrême. Dès qu'il eut repris quelques forces, il se fit porter à Nymphée, pour s'y trouver le dimanche des Rameaux, auquel il avait coutume d'assister à une procession triomphale, qu'il célébrait avec grand appareil. Il passa en ce lieu les fêtes de Pâques, et s'acquitta, en ces saints jours, de tous les devoirs de la religion. Cependant sa maladie le reprenait par intervalles, tantôt dans son palais, tantôt à cheval au milieu d'une promenade. Ses officiers, attentifs à l'observer, l'environnaient dans ces fâcheux accidents, pour le cacher aux yeux du peuple, et le ramenaient en litière. Il passa six mois en cet état; le mal augmentait de jour en jour; les accès devenaient plus fréquents; il dépérissait à vue d'œil. Désespéré des médecins, il eut recours au maître souverain de la vie et de la mort, et se fit porter dans une église de Smyrne, très-fréquentée pour une dévotion célèbre. Il n'y reçut point de soulagement; et, s'étant retiré dans un séjour délicieux, près de Smyrne, au milieu d'une agréable prairie, environnée d'eaux courantes, comme il s'y trouvait encore plus mal, il partit pour retourner à Nymphées. La langueur mortelle dont il était atteint ne lui permit pas d'aller jusqu'à son palais. Il se fit mettre à terre dans ses jardins, proche de la ville; et ayant fait dresser une tente, il y expira le 30 d'octobre, âgé de soixante ou soixante-deux ans, après en avoir régné trente-trois. Son corps fut porté à Magnésie, dans le monastère de Solandre,

Pachym. l.
1, c. 23, 24.
Naugis.
Chron.
Matth. Pa-
ris.
Leo Allat.
de eccles.
orient. et
occid. per-
petua con-
sens. not. in
Greg. p.
749.
Ducange,
Hist. l. 5, c.
6.

qu'il avait lui-même fait bâtir. Il ne laissait qu'un fils, qui lui succéda. Ce fut un grand prince, qui, par la vigueur de son ame, releva l'empire grec, que Lascaris avait soutenu dans sa chute. Il étendit ses états, autant par sa politique que par sa valeur, et sut les gouverner avec sagesse. Guerrier sans témérité, évitant le sort incertain des batailles, s'y comportant en héros, habile à prendre ses avantages, prévenant les ennemis par sa promptitude, les fatiguant par sa patience, il aimait mieux cueillir plus tard les fruits de la victoire que de les arracher teints de sang.

LII.
Ses
libéralités.

Plus admirable encore dans les opérations de la paix, il était libéral sans profusion, économe sans avarice, persuadé que les largesses inconsidérées des princes coulent des veines de leurs sujets. Il avait épargné de grandes sommes d'argent, qu'il tenait en réserve dans la ville de Magnésie, pour être en état de fournir aux dépenses extraordinaires, sans fouler ses peuples par de nouveaux impôts; et ce trésor n'était pas le fruit amer des extorsions ou des rapines, c'était le produit d'une prudente économie. Attentif à retrancher les dépenses superflues, à modérer ses plaisirs, à veiller sur sa maison, qu'il ne laissait pas piller par les officiers comme un pays ennemi, il trouvait de quoi récompenser généreusement les services; il ouvrait les sources de la vie aux indigents, qui le nommaient leur père. Il tirait de la terre ses plus grands trésors, ne croyant pas qu'il fût indigne d'un prince de descendre aux détails de l'agriculture, source de richesses plus féconde et plus inépuisable que les mines des métaux les plus précieux. Il avait divisé le territoire dont il était maître en plusieurs cantons d'une certaine étendue; à la tête

de chacun était un receveur, homme de bien, qui, se contentant d'un médiocre salaire, ne s'enrichissait pas aux dépens du prince et des sujets. Ce préposé était chargé de la subsistance des troupes, et renvoyait le reste au trésor du prince, qui, étant instruit lui-même de la recette et de la dépense, et s'en faisant rendre compte, était rarement trompé, et ne l'était jamais impunément. A la mort de sa première femme, qu'il aimait tendrement, la douleur le fit tomber dans une cruelle maladie. C'étaient des accès d'épilepsie, qui le prenaient fréquemment, et dont chacun semblait être le dernier qui allait le précipiter dans le tombeau. Tous les remèdes étant inutiles, il implora le secours de Dieu : il fit mieux encore, il imita sa miséricorde. Il tira de grandes sommes de ses trésors, et les distribua en aumônes aux indigents de ses états, dont il fit dresser un rôle. On rencontrait, sur tous les chemins de l'Empire, des mulets chargés d'or et d'argent, qui, sous la conduite de distributeurs fidèles, allaient porter la vie dans les cabanes, dans les chaumières, dans les plus tristes retraites de l'indigence; sans compter les libéralités qu'il consacrait aux églises et aux monastères. Cette charité du prince lui mérita la grace qu'il demandait : il recouvra la santé; et apprenant que les courtisans en murmuraient, et prétendaient que ces profusions épuisaient l'état, il leur ferma la bouche, en adressant, en leur présence, la parole au patriarche. « Saint père, lui dit-il, que les aumônes que je répands sur les besoins de mes sujets ne vous donnent point d'inquiétude : soyez persuadé, sur ma parole d'empereur, que je n'en ai rien pris sur les revenus de l'état : je n'y emploie que ceux de mes domaines qui fournissent à ma subsistance et

« à celle de mes pauvres sujets, que je regarde comme
« ma famille. Les produits de mes terres et de mes trou-
« peaux se multiplient par la bonté divine, sous la di-
« rection des hommes intelligents et désintéressés, qui
« servent Dieu et les pauvres, en servant fidèlement leur
« empereur. » Ce prince, vertueux lui-même, croyait à
la vertu. Son œil attentif et pénétrant savait la démêler
au milieu de la corruption de son siècle. Ses regards se
portaient au-delà du cercle de sa cour; et sa fermeté
éclairée soutenait un serviteur utile, malgré les ca-
bales qui cherchaient à l'écartier.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DES INVASIONS

DES MONGOLS

DANS L'ASIE OCCIDENTALE, AU XIII^e SIÈCLE.

LA tribu des Mongols, l'une des moins considérables de la faible nation tartare des Kéraïtes, soumise aux Joutchi ou Tchortchogs, les ancêtres des Mandchoux de nos jours, habitait vers les sources des rivières Onan et Kéroulan, qui se jettent dans l'Amour, et de là dans les mers au nord de la Chine. C'étaient alors, comme aujourd'hui, des nomades sauvages, s'occupant uniquement de la guerre ou du soin de faire paître de nombreux troupeaux de chevaux, vivant de leur chair, et buvant le coumis, boisson fermentée très-violente, produite par le lait aigri des cavales. Ils avaient des traits hideux, une tête énorme, sans barbe pour la plupart¹, des yeux étroits et flamboyants, le nez aplati et court, la taille fine, de petits pieds, une voix grêle et perçante. Si quelques auteurs ont pu vanter

¹ Ét. Orbel., *Mém. sur l'Arm.*, II, 119 et 263.

leur beauté, c'est qu'ils ont confondu avec la race mongole des peuples d'origine turke qu'ils forçaient à servir dans leurs armées, et dont les traits se rapprochaient beaucoup de la race caucasienne. Leur idiome, quoique renfermant beaucoup de mots qui se retrouvent dans les langues tartare et turke, en diffère cependant pour le fond, et forme une classe à part. Quant à l'écriture, ils adoptèrent, avec quelques modifications, celle des Ouïgours, dérivée elle-même du syriaque.

Ils avaient, pour se reconnaître, l'usage de s'imprimer sur le corps la marque d'un fer chaud, et il suffisait d'adopter ce signe pour être déclaré libre et incorporé à la tribu.

Depuis environ 100 ans, les Kéraïtes avaient été convertis au christianisme par des prédicateurs nestoriens; mais, pour les Mongols, ils n'avaient d'autre loi que la force brutale. Tchinghis-khan, nommé Témoudchin au temps de sa jeunesse, appartenait à une des principales familles de sa tribu, bien que quelques auteurs, trompés par la ressemblance de son nom avec le mot *temir*, fer, aient cru qu'il était fils d'un forgeron.

Après plusieurs expéditions, tantôt heureuses, tantôt malheureuses, il se jeta dans les bras d'Ong-Khan Déouth, ou le khan Jean-David, chef des Kéraïtes, qui lui donna sa fille Bourta en mariage. La mésintelligence éclata bientôt entre eux, et le gendre, ayant réussi en 1206 à écraser les troupes de son beau-père et à triompher de tous ses ennemis, réunit sous son sceptre la plupart des Tartares de ces contrées. Il prit alors le titre de Tchinghis-khan¹, c'est-à-dire khan des puissants, en langue mongole.

De guerre en guerre, et de succès en succès, l'ambitieux Tchinghis-khan, pour se faire un vassal, seignit de rechercher l'amitié du chah de Kharizm, qui avait donné asile à Goutchlouk, souverain du Kara-Khitai, vaincu par lui. Le chah ayant fait massacrer son envoyé et 150 marchands tartares, il se porta

¹ Cependant Abou-If., *Chr. ar.*, 281, dit que le nom de Tchinghis-khan, Tubt-Tangri, c'est-à-dire fils du ciel, lui fut donné à l'instiga-

tion d'un ermite qui prétendit avoir reçu de Dieu l'ordre de le révéler aux Mongols.—B.

vers la Perse en 1218, avec 800,000 hommes, âgé alors de 63 ans, vainquit le prince Ala-Eddin Mohamed, et le força à se retirer dans une île de la mer Caspienne, où il mourut. Djélal-Eddin, son fils, vint sur les bords de l'Indus; vainqueur d'abord, puis vaincu, il vit Tchinghis-khan s'emparer de ses domaines et en exterminer les populations. Plus de 80,000 personnes furent égorgées en 1220, après la prise des malheureuses villes de Boukhara et de Samarkhand. A peine Tchinghis-khan fut-il de retour en Mongolie, Djélal-Eddin reparut avec des troupes nombreuses, chassa les chefs mongols des villes qu'ils occupaient, et reprit la plus grande partie de ses provinces.

Les généraux Souboutaï, ou Sabada-Bahadour, et Tchépénouïan, chargés de le poursuivre par Tchinghis-khan¹, pénétrèrent dans l'Aderbidjan, l'Iran, l'Ibérie et l'Albanie. Comme ils éprouvèrent une vive résistance de la part des Géorgiens, pour inspirer aux habitants une fausse sécurité, ils s'annoncèrent comme chrétiens, et chargés par leur maître de briser la puissance musulmane. Une fois maîtres du pays, ils firent main basse sur tout, jusqu'aux portes de Tiflis, n'épargnant que les chevaux destinés à leur service et à leur nourriture.

Mais au printemps de l'année 1221, George Lacha², roi de Géorgie, son général Ivané, et Vahram, prince arménien de Chamkhor, livrèrent bataille aux Mongols dans la plaine de Khounan. Une embuscade, préparée par le général Tchépé,

¹ Et non *révoltés* contre lui, comme le dit Tchamatchian (III, 201).—B.

² On ne sait si ce nom lui fut donné à cause de sa beauté ou à cause d'un défaut de la lèvre; car le dictionnaire de Soultan explique *lacha* par ces mots: *qui éclaire le monde*; et *lachi*, par *lèvre inférieure*. La première explication paraît préférable, parce qu'elle n'exige aucun changement ni conjecture. Au reste, on ne trouve ce titre sur aucune monnaie. Nous possédons,

comme on l'a vu t. XVII, p. 257, trois pièces où le nom de ce prince est associé à celui de la reine Thamar, sa mère. Cinq autres pièces, appartenant à Giorgi, fils de Thamar, seul, portent des légendes arabes et géorgiennes, sur lesquelles je ne veux pas m'étendre ici. La seule chose remarquable que l'on y voie, c'est le titre de seigneur des Likh, ou de la Likht-Iméret, qui lui est attribué. Voyez à ce sujet le Journal asiat., mars 1832, p. 218.—R.

dont ils ne s'étaient pas méfiés, mit du désordre dans leurs rangs, et ils prirent la fuite devant Souboutaï, à la réserve de Vahram, qui refoula devant lui l'aile droite des ennemis, et les obligea, après divers combats successifs pendant plusieurs mois, à se retirer, par des routes inaccessibles, au pays des Huns de Khontchakh dans le Daghestan septentrional, d'où ils pénétrèrent en Russie. Une partie des Huns¹, voyant sans doute avec peine ces nouveaux hôtes, descendit vers le sud, et, au refus du roi de Géorgie, obtint des Mongols, en quartier d'hiver à Gandja, des habitations de ce côté. Ivané, qui voulut les y attaquer, essuya une seconde défaite, qui coûta la vie et la liberté à un grand nombre de Géorgiens. Mais il eut sa revanche l'année suivante, 1224, auprès de Vardanachat, où il tua et prit plus d'ennemis qu'il n'avait perdu de sujets, et rendit à la liberté les trois princes ses neveux, fils de Vakhtang Sacarh, prince de Hatherk au pays de Khatchen.

Environ deux ans après, Tchinghis-khan mourut², au mois d'août 1227, âgé de 72 ans³, laissant l'empire à son fils Ogodaï,

¹ C'est le nom que donnent les auteurs arméniens aux peuples du Daghestan; il se retrouve déjà dans Lazare de Parbe, historien du cinquième siècle. — B.

² Ce fut l'air malsain du Tangut qui causa la maladie et par suite la mort de Tchinghis-khan, selon Abou-If, *Chr. ar.*, 304. L'auteur ajoute que Tchinghis-khan désigna lui-même Ogodaï pour son successeur. Mais, d'après Kiracos, cité par Tchamitchian, III, 411, le chef mongol, sur le refus respectueux de son conseil de choisir par lui-même, dit : « Mes trois fils sont devant vous. L'aîné (Tchagataï) est belliqueux, mais plus fier et plus ambitieux que ne le comporte sa fortune; le second (Touli) est brave, mais cupide et porté à prendre plus

que sa position ne lui permet de donner; le dernier (Ogodaï) est prudent et plein de sagesse, à lui toujours suivre sa fortune, comme sa fortune le suit. Choisissez. » Ils élurent celui que Tchinghis-khan préférait, et lui donnèrent le titre de ghaïan ou khaan, et son père le couronna de ses propres mains. Aussitôt que l'élection d'Ogodaï eut été approuvée dans un conseil général, chacun des princes de la famille impériale lui fit présent de vingt des plus belles femmes de son sérail, ornées des plus magnifiques parures. — B.

³ Tchamitch., III, 200, dit en 1226, âgé de soixante-onze ans. J'ai suivi Moradjea d'Ohaon, I, 286. — B.

le Turkestan et la Cis-Oxiane à Tchagataï, la Sibérie et le Kaptchak à la postérité de Tchoutchi, son fils aîné, décédé avant lui¹. Touloui, nommé Touli en arménien et en arabe, le plus jeune des quatre frères, eut la Tartarie jusqu'au Kharizm et à la Perse.

Obligé de fuir de nouveau devant des forces supérieures, Djélal-Eddin revint en Arménie, et déchargea sa colère sur la province d'Ararat. Le général Ivané voulut en vain lui faire tête; soit peur, soit trahison, il battit en retraite pendant que son avant-garde était aux prises avec l'ennemi. La plupart des Géorgiens et des Arméniens furent massacrés, le pays livré au pillage, et Tiflis même occupée par Djélal-Eddin, qui fit dévaster les églises des chrétiens, et circoncrire de force la population mâle du pays. Il s'empara d'Akhlat après neuf mois de siège, suivant le continuateur de Samuel d'Ani, vainquit Kaikobad, sultan d'Icône, et ne fut arrêté dans sa course victorieuse que par une coalition des Latins et des Arméniens de Cilicie, sous la conduite d'Héthoum. Bientôt il fut tué dans les montagnes du Kourdistan, par des soldats qui ne le connaissaient point. Sur ces entrefaites (1229) Ivané mourut, et Sargis-le-Jeune, son fils, devint généralissime de la Géorgie, sous les ordres de la reine Rousoudan, sœur de George Lacha, mort en 1221².

Pendant que Ogodaï, nommé Oukhatha et Hokhatha par les Arméniens, conquérait la Chine avec son frère Thouloui, Tcharma

¹ Tchamteh., III, 200, dit que Teoutchi, qu'il nomme Touchi et Tounkchi, vivait encore à l'époque de la mort de Tchinghis-khan. V. d'Ohson, I, 274.—B.

² La mort de George Lacha est fixée par les chroniques géorgiennes à 1211; M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires*, II, 255 et seqq., pense que cette assertion est erronée, et que George mourut dix ans plus tard. Un passage d'Ibn-al-athir, et une lettre de Rousoudan, écrite en 1222 ou 23, ne laissent aucun

doute à cet égard. La même conclusion paraît résulter de l'auteur arménien Tchamthian : A la prise d'Akhlat, en 1226, Djélal-Eddin avait épousé de force Thamtha, fille d'Ivané, femme de Mélik-Achraph, seigneur de cette ville. Quand Djélal-Eddin lui-même fut tué en 1228, Thamtha se sauva en Géorgie; mais comme George était mort, ce fut à la cour de sa sœur, la reine Rousoudan, qu'elle trouva un asile. Cette manière de s'exprimer semble indiquer un fait récent.—B.

ou Tcharmaghoun¹, avec dix-sept autres généraux² sous ses ordres, était chargé d'achever la soumission de l'Arménie et des pays caucasiens, soit de bon gré, soit par la force des armes. Ils se précipitèrent comme un torrent dans le pays qu'ils avaient à ravager, et, campés dans la plaine de Moughan, ils pénétrèrent dans l'Albanie après l'hiver de 1234, et prirent Gandzak, dont les habitants, après une vigoureuse résistance, mirent eux-mêmes le feu à leur ville, que Tcharmaghoun rebâtit plus tard, selon l'historien arménien contemporain, Malakia, cité par Tchamitchian. On ne peut mieux comparer les dévastations qu'ils commirent les années suivantes dans l'Ibérie, l'Albanie et l'Arménie, qu'à celles qui marquent le passage d'une légion de sauterelles dans les plaines et sur les montagnes, dans les vertes prairies et les riantes vallées. Devant eux, les populations cherchèrent un asile au fond des forêts et des cavernes. Rousoudan, reine de Géorgie, se réfugia dans l'imprenable citadelle d'Ousaneth, dont la position n'est pas bien connue; et tous les princes, à son exemple, dans leurs forteresses les plus inaccessibles. Les Mongols, dit Kiracos, volaient au carnage comme à un banquet de noces; ils déchiraient comme des loups; et leurs coursiers paraissaient insensibles à la fatigue de ces courses continues, comme eux-mêmes ne se lassaient point de piller. Dans ces temps malheureux, la nuit semblait préférable aux clartés du jour.

Les années 1238 et suivantes furent encore plus fatales pour ces contrées. Tcharmaghoun et Gataghan s'emparèrent de tous les pays autour et à l'est du lac Sévan, et Moular de la forte ville de Chamkhor, abandonnée par son prince Vahram. Par la

¹ Comme les Arméniens altèrent l'orthographe des noms mongols, d'après un certain système, j'ai indiqué leur manière, mais j'ai suivi celle qui est généralement adoptée. Quant au général ordinairement nommé Tchormaghoun, il paraît que les Arméniens ont pris pour le titre de khan la dernière syllabe de son nom, et ils l'écrivent aussi Tchar-

ma, Tchorma-khan (ou *ghan*, suivant leur orthographe).—B.

² C'étaient d'abord Benal-nouian et Moular-nouian, puis Gataghan, Tchagada, Thongada, Sopita, Dchela, frère de Tchormaghoun, Asoutou, Batchou, Thouthou, Khoutthou, Asar ou Aslan, Opda, Khoia, Khounoundchi, Khounan et Karabongha.—B.

manière dont ce chef réussit dans cette entreprise, on se fera une idée de l'énergie du caractère mongol. La ville était entourée d'un fossé profond, et les habitants avaient déjà prévenu un assaut en brûlant des fascines que Monlar y avait fait jeter en grand nombre. Celui-ci, sans se décourager, ordonne à ses soldats d'imiter ce qu'ils lui verraient faire; puis il remplit son vêtement de terre. Tous les Mongols en font autant à plusieurs reprises, versent la terre dans le fossé et le comblent. La ville fut prise, et les habitants, comme on peut le croire, passés au fil de l'épée. Une troupe d'Arméniens s'était réfugiée dans une caverne, non loin de la ville de Tavouch, dans le Somkheth; ils y furent découverts; et, en se rendant à composition, ils obtinrent la vie sauve; mais la plupart furent emmenés en esclavage et vendus. Parmi eux se trouvaient le docteur Vanacan¹, historien de ces événements, dont les ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous, et ses disciples Kiracos de Gandzak et Malakia Abéggha, narrateurs des mêmes faits, connus seulement en France par les extraits nombreux que contient la grande histoire d'Arménie. Ces prisonniers étaient si maltraités, qu'on ne leur permettait pas même de s'arrêter en route pour ôter les épines de leurs pieds et satisfaire aux besoins de la nature.

¹ L'ouvrage de Vanacan contenait l'histoire de trente années, de 1236 à 1265, et toute l'invasion des Mongols en Géorgie et en Arménie. Il est malheureusement perdu, et ce n'est que dans l'histoire de Vardan de Bardzerberd, son disciple, que l'on en trouve des extraits et des citations. Celui-ci compose la sienne, pour les temps anciens, sur des livres probablement tout-à-fait perdus, et que Tchamtschian qualifie *les écrits des faux prêtres et des mages*. Il va jusqu'en 1267. Kiracos de Gandzak, écrivain d'un style peu soigné, renferme dans son histoire les événements depuis Sob de J.-C. jusqu'en 1260;

et Malakia Abéggha, beaucoup plus estimé, décrit les invasions des Tartares jusqu'en 1272. Voy. *Quadro della storia letteraria di Armenia*, par le R^d Sukias Somal, Venise, 1829, et Tchamtschian, préface, p. 16; III, p. 241. Outre les fragments de Kiracos cités dans Tchamtschian, toute la partie relative au voyage du roi Héthoum a été publiée en 1822, en arménien et en russe, par le prince arménien Argoutinski, dans le *Messenger russe de Spaski* (XIX, 69). Voy. *Journal*, as., septembre 1832, p. 214. Ces historiens arméniens doivent inspirer beaucoup de confiance; puis-
qu'ils étaient contemporains, qu'il

Dchola, autre chef mongol, obtint la reddition volontaire de la forteresse de Khokh, et la soumission du prince Dchalal qui y commandait. Il épousa Rhouzan, sœur de ce dernier, et le laissa dans sa principauté, à condition de payer tribut. Lorhi, qui ne voulut point se rendre à Tchagada, fut prise à la sape, et les habitants exterminés. L'occupation de Dmanis, de Samchwildé et de Tiflis même fut le résultat de cette expédition. Avag, se voyant assiégé par Tougada dans le fort de Kaïan ou Kaïen, essaya d'abord de faire résistance; mais comme le siège se prolongeait, il envoya d'abord sa fille au Mongol pour l'épouser, puis son fils, puis enfin s'étant rendu lui-même auprès de Tcharmaghoun, il en obtint des conditions avantageuses, et plia comme les autres sous l'ascendant des conquérants : il s'obligea seulement à payer tribut, et à combattre, quels qu'ils fussent, les ennemis des Mongols.

Maître de tout le pays, par la soumission de ces princes, Tcharmaghoun marcha sur Ani avec leurs contingents, en 1234. Les habitants hésitèrent d'abord à se soumettre, et eurent l'imprudence de massacrer l'envoyé du général ennemi. Celui-ci en fut si courroucé que, s'étant rendu maître de la ville, il fit exterminer toute la population¹, même ceux qui s'étaient rendus

ont vécu au milieu des Mongols et savaient leur langue. Tchamteb., III, 412.—B.

¹ Le P. Minas Bjechkian, dans son ouvrage intitulé *Palnouthoun Anouï*, histoire d'Ani, Venise, 1830, ajoute à ces détails (§§ 106, 131, 493, 50a), qu'un petit nombre d'habitants d'Ani se sauvèrent à Kapha et à Trébisonde, où leur postérité subsiste encore; d'autres, plus nombreux, à Astrakhan et à Akserai; mais que, pour se soustraire aux exigences du Tatar-khan, ceux-ci envoyèrent, en 1299, une ambassade aux Génois de Kapha pour leur demander aide. Ils traversèrent les armes à la main le ter-

ritoire des Tartares qui les séparait de leurs hôtes, s'établirent en Crimée, et s'y multiplièrent assez pour avoir cent mille maisons et mille et une églises autour de Kapha, comme autrefois à Ani. Le même auteur nous donne les détails suivants (§ 107) sur la dernière maladie de Tcharmaghoun. Un Juif lui ayant dit qu'il recouvrerait la santé en se plongeant les pieds dans les entrailles de jeunes enfants blonde égorgés fraîchement, il en fit massacrer trente à coups de flèches; et, comme le remède avait été sans succès, il fit subir au médecin le même traitement, et mourut de colère de n'avoir pu se gué-

à lui pendant le siège. Kars éprouva le même sort; mais la reine de Géorgie trouva moyen de faire sa paix. Après quoi, les Barbares, chargés du butin des plus riches contrées de l'Arménie, revinrent à leurs quartiers d'hiver à Moughan.

Nous voyons, l'année suivante, le prince Avag et sa sœur Thamtha comblés d'honneurs à la cour d'Ogodaï, où Tcharmaghoun les avait envoyés: ils revinrent avec des patentes qui établissaient Avag intendant de la conquête des Mongols, et chargé d'en percevoir pour eux les revenus. La mort même de Tcharmaghoun, prince d'une douceur rare pour un Mongol, changea peu le sort des Arméniens, et l'on vit tous les généraux ennemis désapprouver la brutalité de leur collègue Dchoudchbougha, qui s'était permis de frapper le prince Avag pour un léger manque de respect: brutalité que les domestiques du prince avaient sévèrement punie, en assommant sur la place le farouche Tartare. L'empereur Ogodaï voulait que les chrétiens, ses nouveaux sujets, fussent traités doucement, et il envoya même à cet effet dans les provinces caucasiennes le docteur Siméon, surnommé par lui *Ata* ou *Père*, pour lequel il avait la plus grande considération, voulant que toutes les affaires religieuses de ce pays ressortissent de son autorité.

Le premier acte du général Batchou-nouïan, successeur de Tcharmaghoun, fut la prise et le sac de Karin ou Arzroum¹, en 1242; il se trouva alors en contact avec Gaïat-Eddin, sultan

rir par cet abominable moyen. Nous parlerons des ruines d'Ani à l'époque de sa septième et dernière occupation.—B.

¹ Ce fait est placé en 1241 par la *Chron. ar.*, p. 314, 315; mais en 640 (1242), Gaïat-Eddin vint en Arménie avec des troupes innombrables de Francs, d'Arméniens, de Géorgiens et d'Arabes. On se battit près d'Arzendjan, en un lieu nommé Cousadagh. Les Francs furent les premiers à lâcher pied. Le sultan s'étant enfui à Ancyre, les Mongols, après un jour d'attente,

se portèrent sur Sivas et la prirent à capitulation; de là à Césarée, qui fut pillée et démantelée; puis à Malatia, qu'ils n'osèrent attaquer, le père de l'historien Abou-l'Isradj ayant exhorté les habitants à faire bonne contenance, et à s'entendre tous ensemble pour obéir à la direction du patriarche. Les plus maltraités furent ceux des habitants qui s'étaient enfuis, et furent pris par les Mongols près de Baiouza, ville à dix parasanges de Malatia. Enfin les Mongols prirent et ruinèrent Arzendjan.—B.

d'Icône, et le vainquit dans une grande bataille¹, sans le concours des Arméniens et des Géorgiens, dont il se méfiait. Césarée de Cappadoce, Sébaste, Ézenga et toutes les provinces de la Petite-Arménie tombèrent en son pouvoir.

Témoin de la défaite du sultan d'Icône, et craignant pour ses propres états le voisinage des Tartares, Héthoum I^{er} envoya une ambassade avec de riches présents au général Batchou. Pour toute réponse, il fut invité à livrer la mère, la femme et la fille du sultan, réfugiées, depuis sa défaite, en Cilicie, où elles étaient honorablement traitées. Héthoum, qui avait tout à craindre pour lui-même, se décida à les remettre à l'envoyé de Batchou, qui conclut dès lors avec lui un traité d'alliance solennelle. Cependant, en 1245, Héthoum vit se révolter contre lui Constantin, son oncle, seigneur de Lambron; il le réduisit à l'extrémité en lui enlevant tous ses domaines par la force des armes. Mais ayant refusé de le recevoir à composition, Constantin se joignit aux troupes du sultan d'Icône², irrité de l'affront qu'il avait reçu. Héthoum fut pris au dépourvu, et maltraité d'abord, mais enfin complètement vainqueur. Pendant ce débat, les Mongols reprenaient la ville d'Akhlat, Amid, Édesse, et la plupart des villes de la Mésopotamie; mais les vents brûlants de ces contrées, auxquels ils n'étaient pas habitués, firent éprouver de grandes pertes à leur cavalerie.

Giqou ou Gaïoue, fils aîné d'Ogodaï, lui succéda au rang suprême en 1246³, et, comme il était, non pas avare, ainsi que le dit l'auteur arménien, mais encore plus prodigue que son père, il nomma pour collecteur des impôts dans ses conquêtes occidentales, deux hommes justement redoutés des chrétiens, Arghou

¹ Voy. *suprà*, t. XVII, p. 411, livre xxviii, § 26. Je trouve dans Abop'lf., *Chr. ar.*, 313, que l'an 637 ou 1239, Gaïat-Eddin envoya des troupes en Arménie, et qu'il réussit par là à garantir ses états de l'invasion des Mongols.—B.

² Ce fut en 644 (1246), d'après la *Chron. ar.*, p. 319, que Gaïat-Eddin vint assiéger Tarse, sous les

murs de laquelle il mourut. Les pluies de l'automne causèrent beaucoup de ravages dans sa cavalerie, et les Arméniens en profitèrent.—B.

³ Ogodaï mourut des suites de son intempérance, le 29 novembre 1241, et non en 1246 comme le dit Tehamitchjan, III, 221. V. d'Ohsson, *op. cit.*, I, 357.—B.

et Karabougha. Ce dernier surtout, par ses exactions, rappela le souvenir d'un autre Bougha, gouverneur d'Arménie pour les Persans, au IX^e siècle, dont le nom était exécré de la nation arménienne. Karabougha ayant voulu maltraiter le prince Avag, établi surintendant de ces contrées au temps de Tchar-maghoun, celui-ci se rendit à sa tente avec une suite nombreuse, bien décidé à employer la force pour se délivrer de ses violences. Le Mongol trembla devant un homme plus résolu que lui, et cherchait les moyens de se venger, lorsqu'un ulcère rongeur, qui s'attacha à ses entrailles et qu'on ne put guérir, accéléra sa mort.

Informé du trépas de ce tyran, et de l'inauguration de Gaïouc, le roi Héthoum envoya son frère Sembat¹, généralissime de ses troupes, en Tartarie, d'où il revint avec les diplômes les plus favorables à sa nation, qui furent confirmés par le général Batchou, et procurèrent un peu de repos au pays. Batchou n'était pas moins empressé de pacifier la Géorgie. Il fit en vain des propositions d'arrangement à la reine Roussoudan; celle-ci, qui craignait que le Mongol n'eût des vues sur sa personne, résistait à toutes ses sollicitations, d'autant plus que Batou, successeur de son père Tchoutchi dans le commandement des pays au nord de la mer Caspienne, la pressait également de son côté. Alors Batchou résolut de faire roi de

¹ D'après Abou-lfaradj, *Chron. ar.*, p. 320, Sembat, frère du Taqfour Hatem, assistait à l'élection de Gaïouc. C'est ici le premier rapport solennel des princes chrétiens d'Occident avec les empereurs mongols. M. Rémusat a consacré à cet important objet deux mémoires extrêmement remarquables, *Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. VI, VII. Dans le premier, il donne l'historique des relations des souverains mongols avec les princes chrétiens jusqu'à l'époque de Houlagou, prince mongol de Perse. Le second est spéciale-

ment consacré à la suite de ces rapports avec la France, et à l'explication de diverses lettres des khans aux rois d'Europe; une, entre autres, d'Arghoun à Philippe-le-Bel, 1289, et d'Eldjaitou-soultan au même en 1305, en caractères mongols. On trouve de beaux fac-simile de ces deux lettres à la suite du second mémoire. Quant au titre de Taqfour, donné par Abou-lfaradj à Héthoum, M. Reinaud l'explique par le mot arménien *tagavor*, roi; il l'a toujours trouvé dans les chroniques arabes appliqué seulement aux princes d'Arménie.—B.

Géorgie David, fils de George Lacha, sur lequel Rousoudan avait usurpé le trône. Après avoir essayé deux fois de le faire périr, elle l'avait éloigné de la Géorgie, et obtenu, par le don de sa propre fille au sultan d'Icône, que ce prince retint David prisonnier à Césarée. Batchou, mécontent de la princesse et témoin de la mésintelligence des grands avec Rousoudan, chargea Vahram de délivrer David, ce qui eut lieu au plus tôt en 1243, à la prise de Césarée par les Mongols, l'envoya en Tartarie, et fit représenter à Gaïouc¹ que ce prince avait droit au trône; il en reçut l'investiture, fut sacré à Mitzkhéthla, et reconnu roi dans Tiflis, par le patriarche et les grands de la Géorgie et de l'Arménie. Il prit, par reconnaissance pour Vahram, le titre de Vahramoul, qui, selon la force de la langue géorgienne, équivaut à *Vahramisé*, fait par Vahram².

Batou, de son côté, couronna un autre David, fils de Rousoudan et d'un prince russe. Rousoudan se fit musulmane, sans doute pour complaire à son³ gendre Gaïat-Eddin, et plus tard, s'empoisonna⁴ elle-même. Gaïouc assigna au prince fils de

¹ Abou'l-Isradj, *ubi supra*, dit que ce David et son cousin, un autre David, le fils de Rousoudan, étaient également présents à l'élection de Gaïouc. Rachid-Eddin, cité par M. Saint-Martin, II, 271, est du même avis.—B.

² Et non *fils de Vahram*, Vahram ogoul, comme on lit dans le Journ. as., septembre 1833, p. 210.—B.

³ Gaïat-Eddin était si amoureux de la fille de Rousoudan, qu'il fut sur le point de faire battre monnaie à son effigie. On lui conseilla d'adopter plutôt le type d'une tête de lion surmontée d'un soleil. Il eut d'elle un fils nommé Aladin. *Chron. ar.*, p. 319.—B.

⁴ Par suite d'une erreur radicale de dix ans, reconnue par M. Saint-

Martin, dans leurs calculs les Géorgiens placent la mort de Rousoudan en 1237. Quant aux princes successifs, je trouve, au n° 65 de la liste de M. Klapoth, David, fils de George, surnommé Soalan, sans doute en mémoire de David Soalan, second mari de la reine Thamar, et David Sain (J. as., septembre 1833, p. 209) ou le *beau* David; et le fils de Rousoudan, David Naria ou Nara David, c'est-à-dire David le nouveau venu. Abou'l-Isr., *Chron. ar.*, p. 320, les nomme David major et David minor. Mais il est difficile de donner un sens à la phrase de Deguignes consacré à ces deux princes : Le roi Naria David VI; David, fils de Lacha-Giorgi, descendant de Velistakhla Kafi ou Kortsini, descendant de Lacha-

George la Géorgie centrale et la suprématie, et à son concurrent, la province dont Ousaneth était le centre, et que l'on croit être l'Iméreth. C'est donc à cette époque qu'il faut assigner le commencement de ce royaume, dont le nom ne s'éteignit que pour un moment à la fin du XIV^e siècle, et se continua depuis lors jusqu'en 1819. A la suite de quelques propos tenus à sa table en 1249, David Vahramoul courut risque de sa vie de la part des Mongols, et ne dut son salut qu'à l'intercession d'Avag et de sa mère; mais il fut fort maltraité et beaucoup de ses sujets vendus en esclavage.

Je passe sur les affaires religieuses de l'Arménie, sur les rapports du roi Héthoum et du patriarche Constantin avec le pape Grégoire IX, pour arriver à la conciliation de leur nation avec les Latins, cette grande chimère des papes de l'époque, par l'abolition des coutumes différentes de celles de l'église romaine. Je me tais également sur les débats de la procession du Saint-Esprit, qui occupèrent les théologiens d'Arménie et le troisième concile de Sis, en 1250, pour prouver en résultat que la nation admettait à ce sujet les principes des Latins, bien qu'elle refusât de s'exprimer dans les mêmes termes qu'eux. On voit seulement avec plaisir la protection donnée par les Mongols à leurs utiles sujets d'Arménie, et le chef Angou autorisant le docteur Hovsep à rebâtir l'église de saint Thadée apôtre, et enjoignant à tous ses subordonnés de respecter la personne et la religion des chrétiens.

Gaïouc étant mort en 1251¹, Mangou (en arménien Mangoi, en arabe Muncaca), fils aîné de Thouli et de Sourkoukténi son épouse, lui succéda. Peu de temps après son élection, le

Giorgi, fils Altoun Ost méphis Kali et Djigrikhatoun ou Chwili. On voit que c'est la traduction forcée d'un passage géorgien. D'après l'essai que j'ai fait pour restituer toutes ces légendes de Deguignes, je traduirais ainsi : David, fils de Lacha-Giorgi et de la fille du commandant de Welitsikhé, qui épousa Djigrikhatoun, fille d'Altoun, roi d'Oss-

thi, n'eut pas d'enfant. Selon la *Chron. arabe*, ce serait Ildjiktai-nouian qui aurait été chargé du gouvernement de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Géorgie, et Arghoum de la Perse, du Chirwan et de l'A-derbidjan.—B.

¹ L'auteur arménien (III, 245) dit : *sans enfants*; ce qui est une erreur. Gaïouc avait eu deux fils,

prince orbélien Sembat vint lui faire hommage, et lui apporter un rubis magnifique dont l'avait fait dépositaire quelque temps avant de mourir, David, petit roi arménien ou chef indépendant du canton d'Aband, dans la province de Siounie. Le khan lui fit le meilleur accueil, et confirma tous les privilèges déjà accordés aux nations chrétiennes du Caucase et de l'Arménie. Cependant le bonheur dont jouissaient ces contrées sous le sceptre de Batou et de son fils Sardakh, qui était chrétien lui-même, fut horriblement troublé en 1252. Des essaims de sauterelles fondirent sur le pays à l'époque de la moisson, et ne laissèrent pas un épi dans les champs, pas une feuille sur les arbres. Il en résulta une extrême disette, qui enleva une partie de la population, et fit fuir le reste dans les contrées voisines. L'hiver fit périr un grand nombre de ces insectes; mais il en reparut un plus grand nombre au printemps, et sans des troupes d'oiseaux venues de la Perse, et que l'auteur arménien nomme saréac, ou selerdj, on n'eût pu prévoir le terme des malheurs de l'Arménie.

Cependant les finances des Mongols avaient été dilapidées pendant l'intervalle qui s'écoula avant l'élection de Mangou. Pour y remettre de l'ordre, ce prince ordonna que l'on fit un dénombrement complet de ses sujets, et que tous, à l'exception des femmes, des vieillards et des enfants au-dessous de dix ans, payassent une contribution, fixée par Arghoun à 60 dahécans¹ par tête. L'énormité de cet impôt était encore rendue plus odieuse par les mesures vexatoires et cruelles des collecteurs. Comme les princes étaient responsables de la perception, et sujets eux-mêmes aux plus tyranniques poursuites, ils se voyaient

Khodja-ogoul et Bagou, de sa femme Ogoul-gaimich. Voyez Mouradgea d'Ohson, I, 502. Ce dernier auteur indique la mort de Gaïouc en 1247, sa femme étant restée régente jusqu'en 1251. J'ai suivi l'autorité de Rachid-Eddin cité par M. Saint-Martin, *Mém.*, II, 277, et d'autres savants d'accord avec lui. — B.

¹ Le dahécan ou dragme était une monnaie d'or, dont la valeur n'est pas connue. Dans les historiens géorgiens, il est donné comme l'équivalent du phlouri ou florin, ou de treize dragmes d'argent. Code géorg., III, 414; Journ. as., janvier 1832, p. 25. En Perse, sur la proposition du même Arghoun, la capitation fut fixée de 1 à 10 di-

obligés d'aggraver encore le malheur des peuples, et d'employer à leur tour tous les moyens imaginables de se faire payer; et pour comble d'infortune, après que la réquisition de cette année eut été acquittée, Arghoun décida, qu'au lieu d'être personnelle, la taxe serait désormais répartie par maisons, par champs, par arbres, par têtes de bétail dont on serait possesseur; il n'y avait d'exemptés que les religieux et prêtres, à quelque croyance qu'ils appartenissent.

Aussitôt qu'il avait connu l'avènement de Mangou, le roi Héthoum s'était empressé de lui faire adresser ses félicitations par le prince Batou, khan du Nord, et de lui faire demander la continuation des traités qui l'unissaient à la nation mongole. Sur ces entrefaites il perdit son épouse, la reine Zapel¹, femme d'une haute vertu et chérie de la nation entière. Invité par Batou à venir le trouver, et même à se rendre auprès du grand-khan, Héthoum hésita d'abord, mais quand il eut appris les suites funestes du décret de Mangou, il confia l'administration de ses états à son vieux père Constantin et à ses fils Léon et Thoros, et, sous un déguisement² qui le rendait méconnaissable, il partit le 4 février³ 1254, se rendit à Kars, auprès de Batchou, fut rejoint au bourg de Vardéni, non loin de Kars, par ceux de ses gens qu'il avait envoyés à cet effet, en petites troupes, et, par le passage de Derbend, alla trouver Batou sur les bords du Volga. Il reçut de ce prince, et ensuite de Mangou lui-

nars; en Chine, elle était de une à quinze pièces d'or; quant à la taxe sur les bestiaux, elle était de la centième tête. Mouradjea d'Ohson, I, 514.—B.

¹ Kiracos explique ce nom par *Élisabeth*, Journ. as., octobre 1833, 177, et non par Isabelle comme les Français.—B.

² On lit dans la *Chron. ar.*, p. 128, que le roi Hatham partit le vendredi-saint, l'an 1251, 1263 de l'ère d'Alexandre, déguisé en valet, et conduisant à pied un cheval de bain, derrière un de ses domestiques.

Arrivé à Arzendjan, il fut reconnu par un marchand qui l'avait vu à Sis. Alors le domestique donna à son maître un soufflet, en lui disant: Voilà pour le coquin qui se permet de ressembler aux rois. Par là il désahusa le marchand, sans que Hatham soufflât un seul mot. C'est de la bouche du roi lui-même qu'Abou'l-faradj apprit cette histoire, à Tarse, deux ans après son retour de Mongolie. Hatham rentra dans ses états le 1^{er} du mois d'iloul 1255. Ibid. 330.—B.

³ La narration de ce voyage par

même l'accueil le plus distingué, et, ce qui le flattait bien davantage, des ordres pour ses représentants, on ne peut plus favorables aux nations chrétiennes. Il gagna dans ses états après seize mois d'absence ¹, le 5 juin 1255.

Le prince Batou étant mort peu de temps après, son fils Sardakh alla demander au grand-khan l'investiture de ses états, accompagné du prince arménien Dchalal. Par là se trouve confirmé ce que dit le moine Rubruquis ², qui vint à la cour de Mangou dans ce même temps, que la plupart des interprètes qui s'y trouvaient étaient Arméniens; car ce peuple jouissait alors chez les Mongols d'une grande considération. Sardakh fut bientôt empoisonné par ses oncles Barkhachah et Barakasr, qui ne professaient pas comme lui le christianisme. Ce fut Barka ou Berkaï qui succéda à Sardakh après la mort de son fils Oulaghchis, qui lui survécut peu de mois. Nous voyons encore à la

Kiracos a été publiée en français dans le *Journ. asiat.*, octobre 1833. C'est un fragment curieux pour la géographie, dont la traduction est sans doute très-exacte, ayant été revue, assure-t-on, par M. Saint-Martin. Il y a cependant des expressions bien singulières: p. 279, étant resté dix jours près de Mangou.... il partit le cinquième jour, le 2 de sahmi, 1^{er} novembre; p. 287, il était grand ami de la messe et des péchés.... etc. Les notes qui l'accompagnent sont également intéressantes, bien qu'il s'y soit glissé quelques erreurs. Par exemple, p. 274, nous lisons que Héthoum craignait de traverser les états d'Aghadin, sultan de Roum, et la note dit que ce sultan était mort en 1236: c'est qu'ici il est question du petit-fils d'Ala-Eddin Kaikobad, du prince fils de la fille de Rousoudan et de Gaïat-Eddin, nommé Ala-Eddin comme son grand-père. V. *Chr. ar.*, p. 319. Ala-Eddin eut un apanage

particulier, et son nom parut sur les monnaies avec ceux de ses frères Ezr-Eddin et Roum-Eddin; ib., 322. Ce dernier, sultan en titre, regardait son frère comme son égal; ib., 329.—B.

¹ C'est l'opinion de Kiracos, de Vardan et de deux autres historiens anonymes. Héthoum, autre écrivain, dit que ce voyage fut de trois ans et demi, et Vahram de quatre années. On a vu p. 453, n. 2, que c'était l'opinion d'Abou'l-Ifrahj, mais ces derniers supputent ensemble tout le temps que le roi fut absent de ses états pour des courses qu'il fit dans les diverses contrées soumises aux Mongols. Tchamch. III, 250.—B.

² On voit dans la relation de Rubruquis, c. 31, qu'il y avait aussi des ambassadeurs de l'empereur grec de Nicée, Vatace, à la cour du khan. Ce fait n'est point mentionné dans l'Histoire du Bas-Empire.—B.

même époque, le prince orbélien Sembat retourner auprès de Mangou pour lui demander protection contre les princes géorgiens qui voulaient sa mort, et qui avaient dévasté sa principauté. Il s'employa heureusement pour la délivrance d'Arghoun, accusé pour ses concussions, et qui aurait perdu la vie sans l'appui de Sembat; mais Arghoun ne cessa point pour cela ses exactions. D'un autre côté, les Arméniens étaient encore persécutés dans les états de Vatace comme hérétiques. Ce fut le docteur Jacques de Hromkla qui se chargea de prouver aux Grecs l'orthodoxie de sa nation à l'égard des deux natures, par la doctrine même de Nersès-le-Gracieux, dont il a été si longuement parlé sous Manuel Comnène en 1165, et la querelle n'eut pas de suite.

Sarkhoutan, mère de Mangou, étant morte en 1253, ce prince avait donné le Khatai à son second frère Coubilai; la Perse, l'Arménie et tout l'Occident à Houlagou, que les Arméniens appellent Houlay, assisté d'Arghoun Aka, et le Kharizm à Arikh-bougha. Houlagou, surnommé Ilkhan¹, vint dans ses états avec une armée de 70,000 cavaliers, formant la cinquième partie des troupes mongoles, accompagné de ses vassaux du Caucase et de l'Arménie, ainsi que des troupes auxiliaires du roi Héthoum, et s'empara de tout le Diarbekr et des possessions du sultan d'Icône², jusqu'à la mer. De retour à son ordou, dans la plaine de Moughan, il commença une autre expédition contre les Moulhet, ou³ Ismaéliens, plus connus sous le nom d'Assas-

¹ Ilkhan signifie en mongol prince de la terre, maître du monde (St-Martin, Mém. II, 277), et répond au *princeps terræ*, *melek-al-ars* de la *Chron. ar.*, 349. Suivant M. Klaproth, ce mot signifierait prince de la paix, Journ. as., octobre 1833, 291. De ce mot dérive le titre d'Ilkhanides, donné par les historiens orientaux aux Mongols de Perse. Quant à la forme houlay du nom d'Houlagou, elle se rapproche mieux que toutes les autres de la forme chinoise hui-lie-wou. Voyez

Relation de l'expédition d'Houlagou, Journ. as., mai 1823, p. 283, traduite par M. A. Rémusat.—B.

² Ala-Eddin était mort dès l'arrivée des Mongols. Ezz-Eddin avait voulu faire périr son frère Rocn-Eddin; mais ses officiers l'avaient fait sortir de Césarée déguisé en moine; et Batchou (en ar. Baiedjeh), après avoir vaincu Ezz-Eddin près d'Icône, déclara Rocn-Eddin souverain du pays de Roum.—B.

³ Les Moulaheds ou pervers, plus connus sous le nom d'Assas-

sins, et prit en 1256 leur principal repaire, la ville d'Ahmoud, que les Mongols n'avaient pu réduire jusqu'alors; Roch-Eddin, leur chef, périt, et tout son peuple fut exterminé. Il laissa dans sa nouvelle conquête un de ses lieutenants nommé Ghoulkhan, homme farouche et inhumain, qui, s'étant avancé du côté d'un couvent arménien nommé Géréthin, reçut l'accueil le plus amical de Stéphane, abbé du lieu; mais ayant été malade par suite de son intempérance, il en attribua la cause à la qualité des

sins, d'orient des musulmans schismatiques pour la croyance, et fanatisés par leurs chefs au point d'être capables de tous les attentats. Leur nom arabe Ziassékakin signifie *gens à poignards*, Reinaud, *Extr. des hist. ar.*, 399. Les Chinois les connaissent sous le nom de Mo-la-hi, et les désignent comme des *meurtriers* de profession. Journ. as., mai 1823, p. 288 et 290.

Les personnes curieuses d'étudier à fond la question relative aux Ismaéliens de Perse, ou Assassins, doivent consulter un mémoire très-curieux sur ces sectaires dans le t. IV des nouveaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions, où M. le baron de Sacy, après avoir donné l'abrégé historique de cette dynastie, prouve d'une manière évidente que le nom des Assassins est tiré de celui de la plante hachich, sorte de chanvre, connue de Prosper Alpin et de tous les voyageurs en Orient; comme fournissant une boisson ou une préparation enivrante, dont le bas peuple fait usage en guise d'opium. Le secret de cette boisson fut apporté de l'Inde long-temps avant le VII^e siècle de l'hégire, et employé par le cheikh Haïdar, qui en avait le secret, comme moyen de séduire ses disciples. Un

nom de la plante en question, dérive régulièrement au pluriel les deux formes adjectives hachchichin et hachchachin, origine d'*Assisiani* et *Assasini*, qui se rencontrent indifféremment dans les chroniques latines de l'époque. Tous, au reste, n'étaient point assassins, mais seulement ceux qui portaient le titre de fédawi ou fédai, c'est-à-dire *dévoués*.

La ruine des Moulaheds de Perse, n'empêche point leur secte de subsister en d'autres lieux; et en effet, en 1271, le seigneur de Marahin et le prince Édouard d'Angleterre furent assassinés par des fédais, à l'instigation de Sibari. *Extr. des hist. ar.*, p. 529, 530.

Quant à la doctrine métaphysique des Ismaéliens, voyez en l'exposition dans un fragment de l'histoire persan Mirkhond, traduit par M. Am. Jourdain, Notices et extraits des manuscrits, t. IX. M. de Hammer a réuni et développé tous les faits relatifs à cette histoire, d'après des écrivains orientaux inédits, dans une brochure très-intéressante, récemment traduite et imprimée en notre langue par M. de la Nourais, chez Paulin, place de la Bourse.—B.

vivres fournis à ses troupes par Stéphanos, et le fit impitoyablement massacrer. C'est au même général que l'histoire de l'Arménie attribue cet horrible trait de cruauté, mis par le P. Minas sur le compte de Tcharmaghoun, et dont nous avons parlé précédemment (p. 456, note 1).

Après une année de repos dans ses quartiers ordinaires, où il combla de marques d'amitié le roi de Géorgie David Vahramont, et les autres chrétiens, à la sollicitation de son épouse Doghouz-Khatoun, chrétienne elle-même, il entra dans la Babylonie avec son armée, s'empara de Bagdad en 1258, et fit périr le khalife Mousdazam ou Mostasem-Billah, qui fut le trente-septième et dernier prince musulman de la dynastie des Abbassides. Le roi Héthoum eut le bonheur, en prêtant au Mongol sa coopération, de garantir la Cilicie de l'entrée de ces Barbares. En 1260, Ismoudin ou Iachmout, fils d'Houlagou, réussit à s'emparer de Népherkert * ou Martyropolis, après un

* Il faut qu'il y ait ici un malentendu dans l'auteur arménien; il dit, d'après les écrivains de sa nation, que Houlagou extermina toute la population, y compris sans doute l'amirapet ou premier émir Mes-thenzar ou Mousdasar, et que, suivant le dire de quelques-uns, il mit en sa place Mousthazam, qui fut le dernier des khalifes. Or, les écrivains orientaux attestent que Mostasem-Billah, fils de Mostanser, était khalife lors de la prise de Bagdad; et périt avec toute sa famille et son peuple, sans avoir de successeur autre que le conquérant mongol. *Chr. ar.*, 336 et suiv. lb. p. 338, je vois rendu par *arkanios* (*primores*) le mot arabe arkaoun; c'est sans doute une erreur du savant traducteur, puisqu'il est reconnu que les Arabes et les Mongols appelaient ainsi les chrétiens. *Saint-Martin*, II, 275. L'origine de

ce mot n'est pas bien connue. On voit cependant dans Rachid-Eddin que les Arkaoun étaient une des quatre nations représentées au divan des Mongols de Chine par un kabbân, officier du troisième rang. En rapprochant de ceci le passage de Marco Polo, où il parle d'un peuple nommé Argon dans la province de Tadmeh, M. Klaproth; qui le cite, croit y voir la preuve que les chrétiens n'étaient nommés argon que parce que cette race d'hommes professait la religion chrétienne. *V. Joura. as.*, avril 1833, p. 354. En effet, on peut ajouter à cela le témoignage de Rubanquis (c. 25, 26) sur le pays d'*Organum*, à l'occident de l'Oaigourie, du côté de Cailac ou Caïalik, dont les peuples étaient pour la plupart chrétiens nestoriens, et probablement les plus anciens chrétiens de la Tartarie.

* Al-Achraph, maître de cette

siège de deux ans, durant lequel les habitants souffrirent toutes les horreurs de la famine. Kiracos parle d'un vieillard qui, ayant, comme quelques-uns de ses concitoyens, été poussé par la faim à se nourrir de chair humaine, se reconnut, avant de mourir, coupable de ce crime, dans un billet tracé de sa main, et que l'on trouva près de lui, demandant pardon à Dieu, et sollicitant pour son âme les prières de ceux qui liraient sa confession. Kiracos lui-même dit avoir vu ce papier dans les mains de celui qui l'avait ramassé. Mangon avait envoyé à Houlagou, vers la même époque, un athlète mongol réputé jusqu'alors invincible, et qui fut terrassé par Sadoun, prince ardzrounien; circonstance peu importante en elle-même, mais qui valut au prince de riches présents, et à tout son peuple un redoublement de crédit. Pendant que son fils assiégeait encore Népherkejt, Houlagou avait écrit à Malek-Al-Naser, émir d'Alep, une lettre extrêmement curieuse, où domine ce ton d'insolence propre à tous les messages des peuples tartares et turks après de grandes victoires, que je regrette de ne pouvoir citer ici en entier, mais qui nous a été conservée par le chroniqueur arabe¹. La conclusion en était qu'il fallait se présenter en personne auprès du conquérant: l'émir hésita, mais Houlagou, à la tête de 400,000 hommes, eut bientôt réduit les villes d'Harran, d'Édesse, de Hama, d'Alep même², d'où Al-Naser s'était enfui. La citadelle capitula; celle de Harem eut le même sort, et, notwithstanding la foi jurée sur le Koran, tous les habitants et la garnison furent massacrés sans pitié. Il n'y eut bientôt aucune ville de Syrie qui pût tenir contre les armes mongoles; Al-Naser fut pris dans sa retraite et amené devant Houlagou, qui le traita d'abord avec assez de distinction, mais ne tarda pas à l'immoler à sa vengeance.

En effet, Khotouz le mameluk, émir d'Égypte, ayant appris le départ des Mongols, revint dans la Syrie en 1259, suivant la chronique arabe, et chassa de toutes les villes les chefs laïcs

ville, avait fait pendre le parlementaire d'Houlagou. *Chr. ar.*, 345.
—B.

¹ Abou'lf., *Chr. ar.*, p. 345.

² En 1262 pour 1260, selon le continuateur de Sam. d'Ant.—B.

par Houlagou, dont la plupart ne purent rejoindre leur généralissime qu'en passant par la Cilicie, où ils trouvèrent une retraite sûre. Ketbougha, ou Koïbougha, le principal d'entre eux, essuya même une sanglante défaite à Aindjalout, ou la source de Goliath. Houlagou eut encore à se défendre contre l'insubordination de ses lieutenants, qui tous aspiraient à l'indépendance, et fut obligé d'en faire périr un grand nombre. Le siège de son gouvernement était à Davrej ou Tauriz; qu'il nomma Houlagou-Thakhth, le trône d'Houlagou. C'étaient ses sujets chrétiens qu'il employait à voiturier les matériaux nécessaires à ses magnifiques constructions, et la province de Basen, au nord d'Erzroum, lui fournissait, sous la direction de Sembet Orbélien, tous les bois dont il avait besoin. Comme ce prince était très-puissant, et en grande faveur auprès du roi de Géorgie, il obtint de lui la remise du décret royal porté contre les Orbéliens au temps de George III (1173), et David lui-même, à sa prière, ayant déchiré le titre avec la pointe de son sabre, le livra aux flammes de sa propre main¹. Il délivra également les cent cinquante couvents de sa nation, existant alors dans l'Arménie septentrionale, des redevances qu'ils payaient à la Géorgie.

Mangou étant mort en 1261², Coubilai son frère, appuyé du crédit de Berkai, khan de Kaptchak, lui succéda, malgré l'opposition de ses autres frères Houlagou et Arikbougha³, qui

¹ Les chapitres IV et VIII de l'Histoire des Orbéliens s'étendent sur les détails de ces événements.—B.

² On trouve pour cet événement la date du mois d'août 1259, dans Mouradjea d'Oséon, I, p. 555, et, pour l'avènement de Coubilai, celle du 4 juin 1260. Ib. p. 565.—B.

³ L'auteur arménien se trompe. Houlagou s'était déclaré dès l'origine pour Coubilai, et approuva ensuite tout ce qui avait été fait pour assurer son éllection. Il faut

lire ici Algon, nom assez semblable au premier. Algon, fils de Baidar, fils de Tchagataï, avait été installé dans les états de son grand-père par Arikbougha. Fidèle pendant quelque temps à sa cause, Arikbougha le trahit ensuite, et fut forcé de se rendre, après trois années de guerre, en 1264. Mouradjea, I, l. 3, c. 1. La *Chr. ar.*, parlant de ces guerres civiles des deux frères mongols, dit qu'elles durèrent dix-sept ans, p. 351.—B.

causa une guerre inutile de trois années. A l'instar des khans de Mongolie, Houlagou tint en 1264 un grand *couriltai*, ou assemblée générale, auquel assistèrent les rois d'Arménie et de Géorgie, et des députations de tous ses vassaux de Perse. L'année suivante, il parut une comète, que le général mongol regarda comme l'avant-coureur de sa mort. « En effet, dit l'historien Vardan, la mort soula de son large pied cette haute montagne, et la mit au niveau de la plaine. » Doghouz-Khatoun obtint de quelques membres du clergé syrien les prières chrétiennes pour son époux; mais le patriarche de Cilicie, au lieu de les accorder, lui répondit qu'elle ferait plus d'honneur à la mémoire du prince en soulageant les peuples du fardeau accablant des impôts. Il ne paraît pas que la requête ait eu son effet, puisque les dévastations des Mongols se renouvelèrent bientôt, et qu'un clerc de l'historien Vardan, qui portait les manuscrits de son maître, fut pris avec beaucoup d'autres personnes. Il réussit, lui, à se sauver; mais le manuscrit fut vendu à Tiflis, où Vardan le racheta dix-huit mois après. Mais la pieuse princesse Doghouz suivit à peu d'intervalle son époux dans la tombe, et son fils aîné, Abaga, succéda à sa puissance. Houlagou avait laissé trente fils de ses différentes épouses. Sa perte fut généralement regrettée.

Jaloux de se maintenir en bonne intelligence avec les chrétiens ses voisins, Abaga demanda et obtint en mariage la fille de l'empereur Michel Paléologue, nommée Marie¹, promettant de se faire baptiser: le bruit même courut que cet engagement s'était réalisé. Il continua de résider à Tauriz². En 1271, Dimi-

¹ Tchemtchian l'appelle Maria Despina (III, 263). Ce dernier mot n'est autre chose que la transcription du titre d'*émaroua*, princesse. Ce fait se rapporte au § 25 du livre 6 de l'Histoire du Bas-Empire, t. XVIII; mais il y est dit que la princesse était destinée d'abord à Houlagou.—B.

² Une chronique de Géorgie en

arménien, inédite, place en 1269 le mort de David; et M. Seignen-Martin (II, 296) en 1272. Son tit. Dimaitz-II, dit *le déroné*, Thoudathoudt (en arménien, Antioch), fut roi de Hout-Karthli seulement, c'est-à-dire de la Géorgie centrale, selon le prince Théodora (manuscrit). Deguignes dit qu'il épousa Nathéla, fille de Béka, et emmena

tri ou Démétrius le *Dévoué* succéda à son père, David Vahramoul, roi de Géorgie, grâce au zèle et à l'appui de Darsaidj, qui avait remplacé son frère Sembat, décédé l'année précédente, dans sa principauté et dans tout son crédit. On reproche à Darsaidj de s'être laissé aller à l'orgueil qu'inspire une grande puissance, et d'avoir enfreint les lois du christianisme en épousant une femme musulmane nommée Arouz-Khatoun, et, du vivant de celle-ci, Mina, fille de l'Atabek prince de Khatchen. Une des filles issues de ce deuxième mariage fut donnée plus tard à Manuel, fils du roi Démétrius.

Avec le règne d'Abaga commença pour l'Asie occidentale une ère de repos, après quarante ans de guerres d'extermination, et le mouvement excentrique des Mongols vers l'Occident parut enfin s'arrêter. Aussi bien est-ce l'époque de la plus grande extension de leur puissance, et de sa division en grands empires. Le Kaptchak, la Perse, la Tartarie, formaient trois monarchies immenses séparées d'intérêts; et dans la Chine, presque entièrement soumise par Coubilai, s'établissait la monarchie des Yuen.

Sous la protection d'Abaga et le sage gouvernement d'Hé-

la fille du roi de Trébisonde. Il est difficile de vérifier le fait en lui-même. Toutefois, d'après la chronique de Michel Panarète dans Tafel, *Eustathii Opusc.*, Francfort, 1832, § 5, c'était Kyr Jean qui régnait alors à Trébisonde. Il revint de Constantinople en 1283 avec sa femme, fille de Michel Paléologue, alors enceinte de Kyr Alexis; c'était donc une fille d'un autre lit que Démétrius aurait pu épouser. Nous voyons dans le même paragraphe, sous l'an 1282, un David, roi d'Ibérie, Nazin David, sans aucun doute, venir assiéger Trébisonde et s'en retourner sans succès, le 25 avril. Plus bas, il est parlé de la fuite soudaine de Kyr Théodora, fille de Kyr Manuel, l'un

des souverains précédents de Trébisonde, d'après de Rousantana, reine d'Ibérie; fait inexplicable, puisque Rousondan était morte au plus tard en 1247, à moins qu'il ne soit question de la fille de Démétrius nommée plus bas. Enfin, au § 6, Kyr Alexis, âgé de quinze ans, épouse la fille (le texte porte *roy* *l'roy*) de Pékhai d'Ibérie. Les ~~sources~~ nous manquent pour contrôler un texte aussi défectueux que l'est celui-là dans son état actuel. Pour terminer ce qui regarde le roi Démétrius, la liste du colonel Rottiers lui attribue six fils, David, Wakh-tang, Manuel, Rabout, Iédongat, George; et deux filles, Rousondan et Djigda.—B.

thoum, l'Arménie jouissait d'un calme profond, qui fut troublé par l'injuste agression des Égyptiens en 1265. Bondokdar¹, émir d'Égypte, meurtrier et successeur de Khotouz, regrettait la perte de plusieurs villes conquises par ses prédécesseurs sur les rois d'Arménie, et que l'alliance des Tartares avait mis ceux-ci en état de reprendre durant les dernières années. Il les redemanda avec hauteur; Héthoum, au lieu de se soumettre, donna le commandement de ses troupes à ses deux fils, Thoros et Léon, et de sa personne alla solliciter les secours du prince mongol. Vaincus dans plusieurs batailles en 1266, et trahis par leurs officiers, les deux fils du roi firent des prodiges de valeur: Thoros resta sur la place au milieu d'un monceau d'ennemis tués de sa main, et Léon fut fait prisonnier. Héthoum et ses auxiliaires ne parurent qu'après le départ des Égyptiens².

Les résultats de cette défaite furent fâcheux pour l'Arménie: un grand nombre d'hommes furent pris ou massacrés, et le plat pays fut ravagé jusqu'à Adana. La capitale elle-même, longtemps bloquée, ne put tenir contre un ennemi supérieur; elle fut prise et livrée au pillage, et le jeune Léon, qui n'avait cessé d'exhorter son peuple à faire la plus vigoureuse défense sans s'inquiéter de son sort, fut emmené en Égypte. Là, sa beauté, la noblesse de son caractère, et l'amabilité de toute sa personne, lui acquirent la bienveillance de Bondokdar, et il obtint même de ce souverain la permission de faire le pèlerinage de Jérusalem, chargé de fers s'il le voulait, promettant du reste de ne point chercher à s'échapper; cependant, à son retour, la surveillance redoubla.

Héthoum ne songeait qu'aux moyens de le ramener près de lui. Entouré de grands officiers peu attachés à sa personne, à ce qu'il paraît, il essaya de changer leurs dispositions en con-

¹ Les auteurs arméniens ne le nomment point Bibars, et son nom est écrit par eux Phentoukhtar. Il paraît qu'il avait fait cette expédition contre le roi Héthoum en 1265 (Reinard, *Extraits des hist. ar.*, p. 560), parce qu'il avait re-

fusé de faire avec lui un traité de commerce et de payer tribut. *V. Chr. ar.*, p. 356.—R.

² Ces faits sont mis à tort en 1258 par le continuateur de Samuel d'Ani.—R.

voquant pour le jour de l'Épiphanie une assemblée des personnes les plus distinguées de sa cour; puis il leur demanda : — Tous sont-ils ici? — Oui, répondirent-ils. Le roi reprend : — Tous y sont-ils? eh quoi! j'aperçois un vide dans cette réunion, où est mon noble fils Thoros? Léon; où est-il? où sont ceux qui faisaient votre gloire? Alors chacun fut attendri, et mêla ses larmes à celles de ce père affligé. Le patriarche Constantin étant venu à mourir, Héthoum se prêta avec peine aux cérémonies de l'inauguration de son successeur, Jaques I^{er} le Savant; après quoi, il fit partir un ambassadeur pour l'Égypte avec de riches offrandes. Mais Bondokdar, au lieu de se laisser gagner par les présents du roi, exigea qu'il s'employât activement auprès d'Abaga pour la mise en liberté d'un jeune homme, son favori, nommé Sghour¹, qui s'était dévoué pour le sauver, en lui donnant son cheval, lorsqu'il s'échappait de Bagdad assiégée, et qui était tombé entre les mains des Tartares. Héthoum réussit dans sa demande, et Léon lui fut rendu en 1268², après un an de captivité, au prix de la cession de toute la partie de son royaume entre le fleuve Djihan et la Syrie³. Aussitôt ce bon prince

¹ La *Chron. ar.* le nomme Sappkar-al-aschkar, p. 356 et seqq. Haithon, cité par Tehamitch., III, 268, le nomme Angoghhar.—B.

² En 715, ou 1258, selon le continuateur de Samuel d'Ani; en 1270, suivant la *Chron. ar.*, p. 357.—B.

³ Je tire ce fait de M. Saint-Martin, *Mém.*, I, 397. Je trouve mentionné le fleuve Djihan dans l'*Arménie moderne* du d^r Isidjidi. Asie, I, 361. La ville de Sis, dit-il, est située sur le flanc oriental d'une montagne, et devant elle passe le ruisseau d'Asmentsouk, qui se jette dans le Djihan, déjà mentionné p. 356; le district d'Adana est arrosé par le Djihan et le Seihan; enfin, p. 372, je lis : Ma-

rach, ville capitale de l'Euphratée, est la résidence d'un pacha, et d'un molla qui a rang parmi les douze principaux. Elle est sur un petit plateau formé par la pente septentrionale de l'Akher-tagh, à trois heures de distance du fleuve Djihan, à douze heures d'Aintab, vulgairement Entep, que les caravanes ne franchissent qu'en deux jours, faisant leur première halte en plein air, fruite de villages dans l'intervalles; enfin, à quarante-huit milles d'Ourpha ou Edesse. Il me paraît évident que les noms de Djihan et Seihan ont été donnés à ces cours d'eau par les Turkomans de la Cilicie, en mémoire des deux fleuves de leur pays natal.—B.

ayant fait sacrer son fils à Tarse, renonça à la couronne en sa faveur, malgré sa résistance et le désir qu'il avait de se contenter du simple titre de baron. Il mourut lui-même, l'année suivante¹, dans un couvent où il s'était fait religieux sous le nom de *Basile*. Le chagrin de cette perte conduisit Léon aux portes du tombeau. Après trois mois d'une maladie grave, il profita du retour de sa santé pour relever les ruines dont son pays était couvert. Il répara les fortifications des villes, et surtout de la capitale, fit creuser de nouveaux fossés, construire des églises, des hospices et des monastères, en Cilicie; à Jérusalem, et dans tous les lieux où étaient épars les débris de son peuple. Toujours installé à Tarse, il s'occupa de faire fleurir les lettres, et ordonna de multiplier les copies des anciens livres, qu'il répandit avec profusion dans les bibliothèques et les écoles; enfin il se montrait si désireux de rendre heureux tout ce qui l'approchait, qu'il établit par un décret que toutes les personnes qui suivraient la cour dans ses voyages seraient nourries à ses dépens. La reine Anna son épouse, femme douce de qualités non moins estimables, lui donna sept fils, Héthoum, Thoros, Sembat, Constantin, Ochin, Nersès et Alinakh; les cinq premiers régnèrent successivement après leur père².

Bien que la Cilicie parût tranquille, il régnait une sourde méintelligence entre Léon III et ses grands, qui formèrent le projet de tuer le roi et d'anéantir sa famille; ces trames perfides furent découvertes, et leurs auteurs punis par la privation de leurs places et de leurs propriétés; mais quelques-uns excitèrent Bondokdar³ à entreprendre une seconde expédition

¹ En 1270, selon la continuation de Samuel d'Ani, et Léon fut couronné en 1273, âgé de trente-cinq ans. Au reste, cette continuation, qui forme la suite de la Chronique de Samuel d'Ani (manuscrit 90, arm., de la Bibl. roy.), est loin de mériter la même confiance que l'ouvrage même.—B.

² Tchamtahian ajoute ici, III, 271 et suiv., de longues notices

littéraires sur plusieurs auteurs contemporains de l'époque, que l'on retrouve à peu près en entier dans le *Quadro della storia letteraria d'Armenia*, déjà cité, p. 115 et suiv.—B.

³ Lors de cette guerre, Bondokdar comptait parmi ses alliés Barkai, khan de Maptehak, jaloux des belles possessions d'Abaga dans le midi; et celui-ci s'était unifié avec

contre leur patrie. Celui-ci-engagea d'abord les Turkomans, maîtres des défilés, à mener paître leurs troupeaux sur les terres des Arméniens, et ne tarda pas à se montrer avec une armée nombreuse. En 1274 les plaines furent ravagées, la ville de Sis assiégée en vain, et Tarse prise de force après une honorable résistance, sous les yeux du roi, retenu, plutôt par la défiance que par la crainte, derrière les murs de ses citadelles.

Mais ayant appris l'année suivante que l'armée égyptienne revenait avec de nouveaux renforts, il ne put contenir son indignation, divisa son armée en six corps, avec ordre de laisser avancer l'ennemi, et de le prendre ensuite entre deux feux : ce plan fut exécuté avec tant de bonheur, qu'à peine un petit nombre d'ennemis put échapper; encore seraient-ils tombés sous le glaive du vainqueur, sans un accident qui retarda la marche du vieux généralissime Sembat. Bondokdar demanda la paix.

Ce fut en vain que les chefs mongols, jaloux de la gloire de Léon, essayèrent de le décrier auprès d'Abaga; leurs calomnies ne firent qu'augmenter la considération dont il jouissait. Vainqueur des Turkomans, qui avaient fait de nouvelles incursions sur son territoire en 1276, il fit rentrer dans le devoir, par tant de succès, plusieurs des princes arméniens ses ennemis, et profita de deux années de calme pour confier le gouvernement de ses places les plus fortes à ses parents et à ses propres fils, ou à des gouverneurs braves et dévoués¹. Mais pour ne pas s'attirer de nouveaux embarras, il refusa de guerroyer avec les Mongols contre les petits émirs du pays de Roum, qui souffraient avec peine l'autorité de ces étrangers. Il persuada même à Abaga d'établir, dans son intérêt, des chefs ses délégués

secours du roi d'Arragon. *Extr. des hist. ar.*, p. 517. Lorsque Berkai fut mort, son fils Mangou-Timour persévéra dans la même politique, et envoya en 1271 des députés à Bibars. Ils furent pris sur mer par des Marseillais, puis remis en liberté. *Ib.*, p. 530.—B.

¹ On remarque ici une nouvelle

preuve de ce qui a déjà été dit ailleurs, que les dignités du royaume de Cilicie portaient des noms français. Le généralissime s'appelait condottabile ou connétable; un gouverneur de place forte, maradobakh ou maréchal; un officier inférieur, énéodahal, un autre bail ou bailli. *Tchamitch.*, III, 279.—B.

dans les provinces les plus remuantes; et ce sage conseil eut d'excellents résultats.

En 1278, Léon eut le chagrin de perdre Nersès, le cinquième de ses fils; lui-même tomba malade, et ne fut pas plus tôt rétabli qu'il vit la peste décimer la population de ses états. A tous ces malheurs, qu'il supporta avec la plus parfaite résignation, succéda une nouvelle guerre des Musulmans contre les Mongols, dont le poids fut encore supporté par la nation arménienne, dans la province d'Ékéliats, sur les bords du Haut-Euphrate. La ville d'Ézenga fut prise et saccagée avant qu'Abaga pût la secourir. Il en chassa les Musulmans, et combla de faveurs les familles des victimes de cette guerre.

Le roi Léon aida de ses troupes et de sa personne les chefs tartares dans différentes expéditions entreprises contre le sultan d'Égypte¹. Après un échec assez considérable² dans la plaine d'Aplestan, essuyé par deux de ses généraux, Gharou-Mangou-Timour, frère d'Abaga, appela, en 1279, sous ses drapeaux, les rois de Géorgie et d'Arménie, et tous les princes arméniens de l'Ararat, du Vaspouracan et de l'Aderbidjan, pour fondre sur le sultan d'Égypte³. Son armée, composée de cent mille hommes⁴,

¹ Comme la chronique arabe ne parle pas en détail de toutes les invasions des Égyptiens en Cilicie, elle donne pour la dernière celle qui eut lieu en 675 (1276), selon Abou'Haradj; en 1279 et 1280, suivant Tchamtschian. En vain Léon avait prévenu les Mongols de l'arrivée des ennemis; un certain Berwanah, qui s'entendait avec Bondokdar et qui haïssait Léon, empêcha qu'on ne le crût. Les Mongols furent surpris dans l'ivresse et perdirent beaucoup de leurs chefs. De trois mille Géorgiens, qui refusèrent de prendre la fuite avec les autres, deux mille furent exterminés. Abaga ne témoigna d'abord aucun mécontentement à Berwanah, mais il le fit massacrer plus tard, à Placite

d'un banquet. Bondokdar mourut la même année à Hémèse, soit par d'une flèche dans un combat, soit empoisonné. *Chr. ar.*, p. 358 et seqq.—B.

² Je pense que c'est la bataille où se signala la valeur de Kélaoun, mentionnée par Ibn-férat, *Extr. de hist. ar.*, p. 532. Bibars mourut l'année suivante, 1277.—B.

³ L'auteur arménien le nomme Alphi Phentoukhter. Son nom arabe est Malek-Mansour, roi invincible; il portait en outre le sobriquet d'Alpi ou Alf, parce qu'il avait été, dans sa jeunesse, vendu au prix de mille (alf) pièces d'or. *Reinhold, op. cit.*, 550.—B.

⁴ De quatre-vingt mille seulement, suivant les historiens arabes

moitié Tartares, moitié chrétiens, tailla en pièces, près de Hama, celle de Kélaoun, successeur de Bondokdar, et le poursuivit jusqu'aux portes d'Émèse; mais dans une deuxième bataille, où Léon, placé à l'aile droite avec les chrétiens, fit des prodiges de valeur, trente mille hommes restèrent sur place du côté des alliés¹; et, comme Mangou-Timour était appelé au secours de son frère, Léon rentra dans son pays avec une armée réduite à un petit nombre de soldats par le fer ennemi et par la famine. Tel est le récit d'un historien anonyme, que l'on croit être Sembat de Cilicie. Un autre auteur, Minas de Hamd ou Amid, place ces faits sous le règne d'Héthoum².

Cependant Abaga avait à lutter contre son neveu, ou l'un de ses frères, nommé Takoudar ou Nikhotar, qui s'était révolté contre lui: il le vainquit à la tête de quarante mille Tartares, et l'exila dans une île du lac d'Ourmiah. Mais étant mort lui-même en 1281, Takoudar, qui avait pris en se faisant musulman le nom d'Ahmed³, aurait réussi à se faire nommer souverain de la Perse, si ses principaux officiers ne l'eussent massacré par jalousie. Ils délivrèrent alors, pour le mettre sur le trône de son père, le prince Arghoun⁴, fils d'Abaga, qui était accouru de son gouvernement du Khorasan, et dont l'usurpateur avait

cités par M. Reinaud, *Extrait*, p. 540.—B.

¹ Il paraît qu'au moment où les Mongols étaient victorieux, une troupe d'Arabes de la tribu des Beni-Taglab se montra sur leur gauche, et que, craignant d'être enveloppés, les Mongols quittèrent le champ de bataille. Le roi d'Arménie ne cessa de combattre avec les cinq mille Géorgiens placés de ce côté, que quand il s'aperçut de son isolement. *Chr. ar.*, p. 360.—B.

² Minas pourrait avoir raison, puisque la défaite des Tartares est rapportée en 1281 par les auteurs arabes (Reinaud, *op. cit.*), sous le règne de Kélaoun.—B.

³ Suivant la chronique arabe, p. 361, 367, Ahmed était fils d'Houlagou et frère d'Abaga, mais d'une autre mère, nommée Kontai-Khatoun. Il se fit proclamer khan, et écrivit en cette qualité, le dimanche 21 du mois de khazira 1282, une lettre de politesse à Kélaoun; mais ayant donné ordre d'arrêter Arghoun, il fut mal servi, pris lui-même, et déposé le 11 du mois de djomad 1^{re} 1284, et bientôt mis à mort.—B.

⁴ C'est ce prince qui écrivit à Philippe-le-Bel la lettre dont il a été question ci-dessus, p. 459.—B.

réussit d'abord à s'emparer. Le roi de Géorgie, Démétrius, avait été honoré précédemment par Abaga du gouvernement de toutes les provinces arméniennes du nord, et s'en était déchargé sur Darsaidj, l'ami de son enfance et son père nourricier; mais soupçonné par Arghoum d'avoir pris part au complot de Takou-dar, il fut massacré par ses ordres dans la plaine de Moughan, auprès du Kour, en 1289¹. C'est probablement pour cela que les Géorgiens lui ont donné le surnom de Thaw-Dadébouli ou le Dévoué. Le roi Léon avait su se garantir d'un pareil sort par son empressement à venir rendre hommage au nouveau prince, aussitôt que ses affaires le lui avaient permis. La reine Anne, son épouse, mourut en 1285. L'année suivante, son fils Thoros épousa la fille de Henri II, roi de Chypre.

Après la mort de Léon², arrivée en 1289, l'Arménie fut pendant plusieurs années le théâtre de petites révolutions intestines, qui affaiblirent beaucoup sa puissance. Son fils, Héthoum II, consentit à régner, mais sans vouloir porter la couronne, comme il avait déjà refusé précédemment de s'engager dans le mariage. Il vécut plus en religieux qu'en roi, et ne s'occupa guère qu'à prier et à écrire au pape des lettres de soumission. Par suite de son application aux questions théologiques, il se brouilla avec son patriarche, en fit installer un autre, et convoqua un concile pour décider l'époque de la célébration de la pâque, qui, cette année, comme tous les quatre-vingt-seize ans, tombait pour les Arméniens une semaine plus tard que chez les Grecs. En 1293, Méslik-Achraph, fils et successeur d'Alphi Bondokdar ou Kélaoun, recommença ses courses dans la Syrie et l'Euphratèse, et prit

¹ La même date est indiquée dans notre chronique arménienne de Olegie, manuscrite.—B.

² L'auteur arménien n'a pas mentionné un traité qui eut lieu entre Kélaoun et le roi Léon en 1281, à la prière des compléens, qui avaient en Cilicie de nombreuses possessions. Ce traité, tout en accordant la paix, était onéreux à beaucoup d'égards pour l'Arménie; mais il

établissait des rapports amicaux entre les sujets des deux provinces. Voyez-le en entier, *Extr. des hist. ar.*, p. 552-658. Pour fixer la date de ce fait, on voit 1° que Kélaoun était alors occupé à assiéger Marhab, et 2° que, peu après la ratification, il s'éleva une guerre entre Héthoum et le sultan d'Icône; deux événements qui ne sont pas relatés dans Tchamtschian.—B.

de vive force la citadelle de Hromkla, où résidaient jusqu'alors les patriarches de Cilicie, sans que le sultan mongol de Perse, Arghoun, pût la secourir, étant occupé à d'autres guerres. Le sultan d'Égypte fut rappelé dans ses états par une invasion de guerriers francs, que le pape Nicolas IV avait excités à une nouvelle croisade pour secourir son protégé, le roi d'Arménie.

Kethbougha, qui succéda la même année à Mélik-Achtraph, crut devoir accomplir ses dernières intentions, en renvoyant à Héthoum une relique de saint Grégoire l'Illuminateur, et les dépouilles des églises de Hromkla, et en faisant avec lui un traité de paix. Mais le repos de la Cilicie fut encore troublé par les querelles religieuses que suscita le zèle du patriarche, Grégoire VII d'Anazarbe, pour ramener l'église arménienne aux usages de celle de Rome. D'ailleurs Héthoum, las de la royauté, s'associa son frère, Thoros II, et se fit franciscain sous le nom de Jean.

Deux ans après, en 1295, Thoros lui-même entra dans un couvent, et persuada à Héthoum de reprendre les rênes de l'administration, à l'époque où leur sœur Zaploun venait d'épouser Amauri, fils d'Henri II, roi de Chypre. Héthoum eut d'abord à étouffer un complot formé par les grands du pays contre sa personne. Il rechercha ensuite l'amitié du khan des Mongols de Perse. A la mort d'Arghoun, Kéghathoun ou Kaïcathkhan, son frère, lui succéda; il régna quatre ans, et fut massacré, en 1295, par Baïdou, fils de Thorghata, fils d'Houlagou.

Déjà Héthoum allait rendre hommage à Baïdou, lorsqu'il fut vaincu et tué par Ghazan-khan, fils d'Arghoum. Le roi, qui était dévoué à la dynastie plus qu'à la personne de ses suzerains, se retourna de nouveau vers Ghazan et lui fit accepter sa soumission.

Après le mariage de leur sœur avec Michel, fils de l'empereur Andronic Paléologue, Héthoum et Thoros vinrent à Constantinople. Pendant leur absence, Sembat, troisième fils du roi Léon II, se fit sacrer roi au préjudice de son frère, et reconnaitre par Ghazan-khan, Héthoum, à qui l'empereur Andronic avait

donné beaucoup d'or au lieu de soldats, se rendait lui-même auprès du chef mongol, lorsqu'il fut arrêté, mis en prison et aveuglé par ordre de Sembat; pour Thoros, il fut mis à mort. Indigné de cette barbarie, son quatrième frère, nommé Constantin, gouverneur de la citadelle de Capan, se révolta contre lui, et le fit mettre en prison en 1297, après qu'il eut régné deux ans. Héthoum régna donc pour la troisième fois, d'abord avec son frère Constantin, puis comme seul monarque, car il avait recouvré l'usage de la vue; et, pour se débarrasser de toute tentative de la part de ses frères Constantin et Sembat, il les envoya à l'empereur grec, qui les fit garder en prison jusqu'à leur mort.

Les principaux résultats de l'invasion des Mongols sur la civilisation furent: la destruction de trois dynasties puissantes, celle des Song en Chine, des Kharizmchah et des Khalifes Abbassides en Perse, et l'affaiblissement des autres principautés musulmanes de l'Asie-Mineure et de l'Égypte; des relations toutes nouvelles établies entre l'Europe et l'Asie pour la diplomatie et le commerce; enfin l'introduction en Europe de la polarité de l'aimant, connue de toute antiquité en Chine; des poudres explosives, que les Mongols, instruits par les Chinois, employaient toujours dans leurs guerres; de la machine arithmétique, si commune encore en Pologne; du papier-monnaie, du jeu de cartes; et l'application de la gravure en bois à la reproduction des œuvres de l'intelligence. Toutes ces inventions, bientôt perfectionnées et comme fécondées par le génie européen, dit M. Rémusat¹, à qui nous empruntons ce résumé, agi-

¹ Mémoires de l'Acad. des Inscr., t. VIII, p. 420. Je regrette beaucoup ici d'avoir négligé de mentionner, dans le cours de ce Précis, les actes authentiques des traités faits entre les rois d'Arménie et la république de Gènes, que MM. de Sacy et Saint-Martin ont publiés dans le t. XI des *Notices et Extraits des manuscrits*, p. 19. Le premier est du mois de mars de l'année

1201, seizième du règne de Léon II, dernière de l'archevêque de Sis, qui devint patriarche d'Arménie en 1202, sous le nom de Jean VII. Ce dernier signa le traité, et se qualifie *trium arcum abbas*. Je remarque dans Tchamitchian, III, 157 et 165, qu'il est simplement nommé évêque; et ib. 175, archevêque de Sis. Quant au titre de *abbas trium arcum*, si ce n'est pas une

sent ensemble, et communiquent à l'esprit humain le plus grand mouvement dont on ait conservé le souvenir.

corruption du nom de *drazarc*, couvent bâti ou restauré par Thoros I^{er}, en 1201, près d'Anazarbe, c'est la traduction de *Samchouildé*, lien de la Géorgie méridionale.

P. 32, 97 et suiv., on voit un autre traité cité en original, avec la traduction latine et française et les notes de M. Saint-Martin; il est de l'année arménienne 737, 2^e du petit comput, 1283 de J.-C., 24 décembre; c'était la dernière année du roi Léon III. Il est signé du chancelier Héthoum, qui pourrait bien être Halton l'historien. M. St.-Martin a tracé savamment dans son préambule l'histoire du commerce de l'Arménie avec Gènes et Venise, et des actes diplomatiques connus qui s'y rapportent. Quant au petit comput mentionné dans l'acte, tout le monde sait que les Arméniens datent leur histoire d'après une ère dont la première année fut 551 de J.-C.; mais en outre on voit dans leurs almanachs une seconde ère, appelée *petit comput*, ou *comput d'Azaria*, du nom

d'un rabbin qui le premier en a fait l'application, à ce qu'il paraît.

Que cet Azaria soit un Juif, je le conclus de ce que, dans les almanachs arméniens, ce sont des noms hébreux de mois qui forment le calendrier à lui attribué : chams, adam, chbat..... La présente année 1834, qui est la 219^e de cette petite ère, commença le 21 mars. En supposant que c'est la période solaire de 532 ans, le cycle actuel commença donc en 1615, un autre en 1083, un autre enfin en 551, époque précise de la grande ère arménienne. Mais ce n'est point cette période d'Azaria qui est relatée dans l'acte en question, puisque 1288 en aurait été la 205^e et non la 2^e année. Pour arriver à une coïncidence parfaite, il faudrait deux suppositions toutes gratuites : 1^o que le rédacteur de l'acte eût sous-entendu *cent* après le mot *deux*, ou 2^o écrit en toutes lettres; 2^o qu'il sût omis à dessein les unités pour ne donner que le nombre rond.—B.

BROSSET.

FIN DU PRÉCIS ET DU TOME DIX-SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DIX-SEPTIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

I. Commencement du règne d'Alexis. II. Caractère d'Euphrosyne, femme d'Alexis. III. Couronnement d'Alexis. IV. Nouvel imposteur qui se dit fils de Manuel. V. Quatrième croisade. VI. Guerre des Bulgares. VII. Asan assassiné. VIII. Ivan se réfugie à la cour de l'empereur. IX. Guerre des Turcs. X. Henri, empereur d'Occident, exige un tribut de l'empereur grec. XI. Lâche soumission d'Alexis. XII. Pirateries de Caphyre. XIII. Troubles dans la cour de Constantinople. XIV. Complot contre Euphrosyne. XV. Vaine expédition contre les Valaques et les Bulgares. XVI. Euphrosyne disgraciée recouvre son crédit. XVII. Disgrace de Constantin Mésopotamite. XVIII. Guerre du sul-

tan d'Icône. XIX. Maladie d'Alexis. XX. Irruption des Valaques. XXI. L'empereur marche contre Chryse. XXII. Attaque de Prosaque. XXIII. Mariage des deux filles de l'empereur. XXIV. Révolte d'Ivan. XXV. Ivan pris par perfidie. XXVI. Conduite hardie d'Euphrosyne. XXVII. Kaïkhorro, chassé de ses états, implore en vain le secours d'Alexis. XXVIII. Irruption des Comans. XXIX. Histoire du banquier Calomode. XXX. Révolte du peuple de Constantinople contre un mauvais magistrat. XXXI. Jean-le-Gros proclamé empereur et mis à mort. XXXII. Piraterie de l'empereur. XXXIII. Dangers que court Alexis sur mer et sur terre. XXXIV. Aventures d'Eudocie, fille d'Alexis. XXXV.

Succès de Joannice contre l'Empire. xxxvi. Révolte de Camyse et de Spyridonace. xxxvii. Cinquième croisade. xxxviii. Foulques, curé de Neuilly, prêche la croisade. xxxix. Innocent exhorte en vain Alexis. xl. Indulgences et autres secours accordés aux croisés. xli. Grand nombre de seigneurs prennent la croix. xlii. Mécontents que prennent les croisés. xliii. Les députés traitent avec les Vénitiens. xliv.

Boniface de Montferrat élu chef de la croisade. xlv. Les croisés à Venise. xlvi. Alexis, fils d'Isaac, a recours aux croisés. xlvii. Départ de la flotte. xlviii. Prise de Zara. xlix. Sanglante querelle entre les Français et les Vénitiens. l. Mécontentement du pape. li. Envoyés du jeune Alexis. lii. L'usurpateur Alexis s'adresse au pape. liii. Le pape s'oppose en vain au dessein d'attaquer Constantinople. Page 1.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

1. Départ de la flotte. ii. Les croisés à Corfou. iii. Voyage des croisés. iv. Les croisés devant Constantinople. v. Ils prennent terre à Chalcédoine. vi. Dispositions de l'empereur Alexis. vii. Défaite d'un corps de Grecs. viii. Députation de l'empereur Alexis aux princes croisés. ix. Passage de la flotte. x. On prend Galata et on force l'entrée du port. xi. Commencement du siège de Constantinople. xii. Attaque du côté de la terre. xiii. Attaque du côté de la mer. xiv. Prise d'une partie de la ville. xv. L'empereur sort de Constantinople. xvi. Isaac remis sur le trône. xvii. La nouvelle en est portée au jeune Alexis. xviii. Isaac confirme le traité de son fils. xix. Le jeune Alexis rentre dans Constantinople. xx. Les croisés vont camper au-delà du golfe. xxi. Nouvelle convention entre les empereurs et les croisés. xxii. Expédition du jeune Alexis. xxiii. Incendie de Constantino-

ple. xxiv. Conduite insensée des deux empereurs. xxv. Progrès de Murzuphle. xxvi. Les croisés déclarent la guerre. xxvii. Les Grecs veulent brûler la flotte des croisés. xxviii. Fausse réconciliation du jeune Alexis. xxix. Canale élu empereur. xxx. Mort d'Isaac. xxxi. Mort du jeune Alexis. xxxii. Ruse de Murzuphle pour se défaire des Latins. xxxiii. Préparatifs de Murzuphle. xxxiv. Murzuphle battu par terre. xxxv. Entrevue inutile de Dandolo et de Murzuphle. xxxvi. Délibération des croisés. xxxvii. Convention des assiégeants entre eux. xxxviii. Première attaque de Constantinople. xxxix. Délibération des assiégeants. xl. Second assaut. xli. Prise de la ville. xlii. Fuite de Murzuphle. xliii. Isaac élu empereur. xliv. Pillage de la ville. xlv. Fuite de Nicolas. xlvi. Distribution du butin. xlvii. Électeurs choisis pour nommer un empereur. xlviii. Élection

d'un empereur. XLIX. Baudouin élu. L. Couronnement de Baudouin. LI. Caractère de Baudouin. LII. Partage des terres et des di-

gnités de l'Empire. LIII. Lettres de Baudouin aux princes chrétiens. LIV. Élection d'un patriarche. Page 84

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

I. Commencement de l'empire français à Constantinople. II. Baudouin couronné par le patriarche. III. Partage de l'Empire entre les deux nations. IV. Troubles de l'Empire. V. Punition de Murzaphle. VI. Son supplice. VII. Baudouin se met en campagne. VIII. Brouillerie de Baudouin et de Boniface. IX. Cession de Candie aux Vénitiens. X. Boniface assiège Andrinople. XI. Baudouin à Thessalonique. XII. Proposition d'accommodement. XIII. Réconciliation de l'empereur et du marquis. XIV. Mort de Marie, femme de Baudouin. XV. Établissement de Michel l'Ange Comnène en Épire. XVI. Boniface subjugué la Thessalie. XVII. Guerre contre Léon Sgure. XVIII. Conquêtes de la Béotie et de l'Attique. XIX. Siège de l'Acrocorinthe et de Napolé de Romanie. XX. Entreprise sur la Morée. XXI. Succès de l'entreprise. XXII. Empire de Lascaris. XXIII. Succès des Français en Bithynie. XXIV. Suite de leurs succès. XXV. Guerre de Henri contre Lascaris. XXVI. Commencement de la guerre des Bulgares. XXVII. Révolte des Grecs

contre les Latins. XXVIII. Baudouin se prépare au siège d'Andrinople. XXIX. Renier de Trit abandonné. XXX. Baudouin marche à Andrinople. XXXI. Siège d'Andrinople. XXXII. Bataille d'Andrinople. XXXIII. Suites de la bataille. XXXIV. Retraite des Français. XXXV. Désertion de plusieurs chevaliers. XXXVI. Arrivée de Henri. XXXVII. Extrémité où sont réduits les Français. XXXVIII. Mort de Dandolo. XXXIX. Guerre de Joannice et de Boniface. XL. Prise de Serres par Joannice. XLI. Ruine de Philippopolis. XLII. Expédition de Henri. XLIII. Henri assiège Andrinople. XLIV. Levée du siège. XLV. Divers mouvements des Français. XLVI. Nouvelle défaite des Français. XLVII. Horribles ravages de Joannice. XLVIII. Saccagement d'Athyra. XLIX. Efforts inutiles du pape pour désarmer Joannice. L. Les Grecs rentrent dans l'obéissance. LI. Joannice assiège Didymotique. LII. Henri marche contre lui. LIII. Renier de Trit délivré. LIV. Mort de Baudouin. LV. Portrait de Baudouin. LVI. Cruautés de Joannice. Page 172

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

1. Henri couronné empereur. II. Sages réglemens. III. Guerre de Henri et de Joannice. IV. Lascaris proclamé empereur en Asie. V. Divers tyrans en Asie. VI. Commencement de l'Empire de Trébisonde. VII. Guerre de David contre Lascaris. VIII. Guerre des Français contre Lascaris. IX. Mariage de Henri. X. Ligue de Lascaris et de Joannice contre l'Empire. XI. Lascaris attaque les places d'Asie. XII. Henri va au secours. XIII. Levée du siège d'Andrinople. XIV. Diverses entreprises de Lascaris. XV. Trêve entre Henri et Lascaris. XVI. Henri en Thrace. XVII. Entrevue de l'empereur et du marquis de Montferrat. XVIII. Mort du marquis. XIX. Mort de Joannice. XX. Secours envoyés d'Occident. XXI. Différend au sujet d'une image. XXII. Les Vénitiens se mettent en possession des îles de leur partage. XXIII. Diverses familles vénitiennes s'emparent des îles de l'Archipel. XXIV. Phro-

rilas succède à Joannice. XXV. État du royaume de Thessalonique. XXVI. Révolte de Blandras. XXVII. Manœuvres de Blandras. XXVIII. Opiniâtreté des Lombards révoltés. XXIX. Blandras chassé. XXX. Traité de Michel, despote d'Épire, avec l'empereur. XXXI. Second mariage de Henri. XXXII. Geoffroi de Ville-Hardouin prend Corinthe. XXXIII. Le despote d'Épire recommence la guerre. XXXIV. Suite des aventures d'Alexis. XXXV. Il se retire chez le sultan d'Icône. XXXVI. Guerre de Lascaris contre Gaïat-Eddin. XXXVII. Affaires de l'Église d'Orient. XXXVIII. Contestation sur l'élection du successeur de Morosini. XXXIX. Théodore chassé d'Argos. XL. Violences exercées contre les Grecs par le légat Pélage. XLI. Guerre de Henri et de Lascaris. XLII. Paix avec Lascaris. XLIII. Concile de Latran. XLIV. Mort de Michel, prince d'Épire. XLV. Mort de Henri. Page 247

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

1. Pierre de Courtenai empereur. II. Pierre couronné par le pape. III. Le nouvel empereur prisonnier. IV. Mouvements du pape pour la délivrance du légat et de l'empereur. V. Mort de Pierre de Courtenai. VI. Mort de l'impératrice Yoland. VII. Robert empereur.

VIII. Robert en Hongrie. IX. Affaires de l'Église de Constantinople. X. Premières actions de Robert. XI. Paix avec Lascaris. XII. Mort de Lascaris. XIII. Vassce succède à Lascaris. XIV. Mécontentement des frères de Lascaris. XV. Le despote d'Épire recom-

mençe la guerre. xvi. Lettre d'Honorius au despote d'Épire. xvii. Le despote prend le nom d'empereur. xviii. Mouvements du pape en faveur de Démétrius. xix. Bataille de Pémanène. xx. Suites de la bataille. xxi. Andrinople se livre à Théodore d'Épire. xxii. Conjuratïon contre Vatace. xxiii. Démétrius tente en vain de recouvrer Thessalonique. xxiv. Imposteur qui se dit Baudouin. xxv. Succès de l'imposture. xxvi. Découverte de l'imposture. xxvii. Prise et punition de l'imposteur. xxviii. Simon patriarche de Constantinople. xxix. Amour funeste de Robert. xxx. Horrible traitement fait à la femme ou concubine de l'empereur. xxxi. Mort de Robert. xxxii. Baudouin II succède à son frère Robert. xxxiii. Jean de Brienne empe-

rens. xxxiv. Traité entre Brienne et les Français de Constantinople. xxxv. Guerre de Théodore d'Épire et d'Asan, roi des Bulgares. xxxvi. Manuel succède à son frère Théodore. xxxvii. Brienne arrive à Constantinople. xxxviii. Conférences inutiles pour la réunion des deux Églises. xxxix. Expédition de Vatace contre Gavalas. xl. Brienne passe en Asie. xli. Entreprise de Vatace sur l'île de Candie. xlii. Seconde entreprise. xliii. Ligue entre Vatace et le roi des Bulgares. xliiv. Vatace et Asan en Thrace. xlv. Ils assiègent Constantinople et sont défaits. xlvi. Défaite de la flotte ennemie. xlvii. Seconde attaque de Constantinople. xlviii. Baudouin en Italie. xlix. En France. l. Mort de Jean de Brienne.

Page 3o5.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

i. Anseau de Cahien régent de Constantinople. ii. Asan se détache de Vatace. iii. Il se lie avec les Français, et s'en détache presque aussitôt. iv. Révolution à Thessalonique. v. Aventures de Manuel d'Épire. vi. Baudouin en Angleterre. vii. Empressement du pape pour la croisade de Constantinople. viii. Il engage le roi de Hongrie à faire la guerre au roi bulgare. ix. Mauvais succès du secours envoyé à Constantinople. x. Baudouin fait don à saint Louis de la couronne d'épines. xi. Elle est transportée à Paris. xii. Baudouin arrive à Con-

stantinople. xiii. Alliance des Français avec les Comans. xiv. Les Français reprennent Zurdle. xv. Vatace défait sur mer. xvi. Comète. xvii. Mort de plusieurs personnes illustres. xviii. Reliques données par Baudouin à saint Louis. xix. Politique de Vatace pour s'emparer de la Bulgarie. xx. Guerre de Vatace en Thessalie. xxi. Vatace lève le siège de Thessalonique. xxii. Commencement des Tartares Mongols. xxiii. Conquêtes de Tchinghis-khan. xxiv. Exploits des Mongols en Europe. xxv. Consternation de toute l'Europe. xxvi. Le sultan

d'Icône s'allie avec Vatace. xivii.	et en Angleterre. xli. L'impératrice Marie en France. xlii.
Sagesse du gouvernement de Vatace. xxviii.	Démarches du pape, pour la réunion de l'église grecque. xliii.
Richesses des Turks apportées dans l'Empire. xxix.	Gaëtre dans l'île de Rhodes. xliii.
Édits somptuaires. xxx.	Froid excessif. xxxi.
Bandonin en Italie. xxxii.	Troisième voyage de Bandonin en Occident. xlv.
Marocaine, maîtresse de Vatace. xxxiii.	Conduite de Vatace à l'égard de Michel d'Épire. xlv.
Hardiesse de Blemmydas. xxxiv.	Guerre de Vatace en Thessalie. xlvii.
Bandonin au concile de Lyon. xxxv.	Michel Paléologue accusé. xlviii.
Vatace en Bulgarie. xxxvi.	Il refuse l'épave du fer ardent. xlix.
Villes bulgares qui se donnent à Vatace. xxxvii.	Vatace lui rend ses bonnes grâces. l.
Complot contre Démétrius, despote de Thessalonique. xxxviii.	Ambassade au pape, pour la réunion des deux Églises. li.
Vatace maître de Thessalonique. xxxix.	Mort de Vatace. lxi.
Vatace prend Zarula. xl.	Ses libéralités. Page 373
Démarches de Bandonin en France	

Précis de l'histoire des invasions des Mongols dans l'Asie occidentale, au XIII^e siècle. Page 449

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

•••••
M DCCC XXXVI.

Messager de son cœur, es-tu comme son cœur,
Tendre et fidèle ;

Ou bien es-tu plutôt un messager moqueur
Inconnu d'elle ?

Elle viendra, dis-tu, consoler mon exil !...

Oh ! je l'espère ;

Mais l'ange de mon sort, dis-le-moi, viendra-t-il
Avec sa mère ?

Avez-vous regardé sa bouche,
Ses dents d'ivoire, d'où le son
Coule plus doux que de la touche,
Quand sa main, sur le forté touche,
Le mi qui sort à l'unisson ?

Si vous l'avez vue, oh ! de grâce,
Dites, est-il rien de plus beau ?.....
Rien au monde a-t-il plus de grâce ;
Qui pourrait marcher sur sa trace
Sous l'astre au rayonnant flambeau ?.....

Mais si vous l'ignorez encore,
Imaginez un ange Dieu :
Plus vif que le jet de l'aurore,
Plus pur que l'éther qui décore
Le dôme éternel du saint lieu !..
Vous comprendrez mon Amélie,
Mon Amélie aux noirs cheveux :

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE,

ORDONNÉE

PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

ARCHITECTURE, SCULPTURES, INSCRIPTIONS ET VUES
DU PÉLOPONÈSE, DES CYCLADES ET DE L'ATTIQUE,

MESURÉE, DESSINÉES, REcueILLIES ET PUBLIÉES

Par Abel BLOUET, architecte, ancien pensionnaire de
l'Académie de France à Rome, directeur, pendant
l'expédition en Morée, de la section d'architecture et
de sculpture;

Amable RAVOISIÉ, Achille POIROT, Frédéric DE GOURNAY
et Félix TRÉZEL, membre de la section d'archéologie.

Le 1^{er} volume, formant 13 livraisons, est en vente. Prix 156 fr.

Dix livraisons sont déjà publiées sur le 2^e volume.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE DE L'ART DE BATIR,

PAR J. RONDELET,

ARCHITECTE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

SIXIÈME ÉDITION.

5 vol. in-4°, grand format, avec atlas in-folio de 210 pl. 125 fr.



